

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1888

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — TREIZIÈME ANNÉE

SOIXANTE-TROISIÈME ANNÉE



PARIS
PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS
A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, BOULEVARD ARAGO, 102
—
1888



LA STATION DE SÉFULA

Dessin de M. Burnand, d'après une photographie de M. Coillard.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS VŒUX DE NOUVEL AN

Paris, le 22 décembre 1887.

« Ceci vous dira le premier jour du mois et le commencement de l'année », tel était l'ordre donné aux Juifs, pour qui le nouvel an coïncidait ainsi avec la fête de l'Agneau pascal, instrument et symbole de leur délivrance.

Aujourd'hui, le renouvellement de l'année se fait au lendemain de Noël. L'Église fait dater son histoire et chacune de ses années de la naissance de Christ : *Post Christum natum*. Alors que l'homme est encore tout à l'adoration de l'Enfant divin, né dans la crèche de Bethléhem, et qu'il répète avec saint Paul : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable », l'aurore de la nouvelle année se lève sur lui, et une voix semble lui dire : « Voici, je fais toutes choses nouvelles ! »

Cette voix, c'est celle du Dieu éternel, de celui que le prophète appelle l'Ancien des jours, et qui est aussi le principe éternel de toute force et de toute jeunesse. « C'est lui qui renouvelle la force de celui qui est lassé et qui donne de la vigueur à celui qui est fatigué. » « Les jeunes gens tombent et se fatiguent ; même les jeunes gens choisis tombent lourdement ; mais ceux qui s'attendent à l'Éternel reprennent

de nouvelles forces; les ailes leur reviennent comme aux aigles : ils courent et ne se fatiguent pas, ils marchent et ne se lassent point. »

Lecteurs, amis des missions, c'est à ce Dieu qu'il nous faut regarder en commençant l'année 1888; au Dieu qui a renouvelé notre terre de péché, en y faisant naître, vivre et mourir son Fils unique; et qui, aujourd'hui encore, est pour l'humanité rachetée qui s'attend à lui une source intarissable de réparation et de rajeunissement.

L'œuvre des missions nous en fournit la preuve. Que de fois, au service de cette œuvre, nous avons dit avec Moïse : « Si ta face ne vient avec nous, ne nous fais point monter d'ici! » La tâche confiée à Moïse était lourde : il devait conduire à travers le désert, jusqu'à la terre promise, un peuple rebelle et sourd à la voix de Dieu. Mais qu'elle est plus grande encore l'œuvre de l'apostolat parmi les païens : changer les pierres du désert en enfants d'Abraham; de pauvres fils de Cham et de Japhet, faire des croyants et des saints; et pour atteindre à ce but, pour enfanter des âmes, un seul moyen : la prédication, notre faible parole, rendue souvent plus faible encore par nos hésitations et nos doutes. Certes, pour que cette œuvre s'accomplisse, il faut que Dieu lui-même intervienne. Et voici, cette œuvre s'accomplit ; ce miracle s'opère, et les faits nous apportent la preuve matérielle que notre prière a été entendue, que Dieu a été avec nous : d'étape en étape, d'obstacle en obstacle, de décision en décision, nous avons entendu la réponse de Dieu à notre requête : « Ma face ira, et je te donnerai du repos. » Oui, Dieu est avec nous; il conduit notre petite armée, qui s'enfonce dans les profondeurs du désert païen, comme l'avant-garde de l'Église; il la relève dans ses défaillances, il la soutient dans ses combats, et à travers mille épreuves, il lui donne la victoire.

Le vœu que nous formons pour nos lecteurs, pour nos souscripteurs, pour nos collaborateurs et pour nous-mêmes, c'est que l'année 1888 nous apporte à tous des preuves incessantes de la présence actuelle, créatrice et réparatrice

de Dieu. Que, de jour en jour, ils fassent avec nous l'expérience què nous avons tout pleinement en Lui : lumière, direction, joie, consolation et pardon! C'est auprès de lui, et nulle part ailleurs, que nous trouverons tous la force dont nous avons besoin. Agar appelle le puits où elle ranime sa force éteinte : « le puits du Vivant qui me voit. » Jacob reprend force et courage dans cette lutte mystérieuse avec Dieu d'où il sort vaincu dans sa nature charnelle, mais vainqueur par la prière. Samson, mourant de soif, invoque Dieu et voit une source jaillir sous ses pieds ; il la nomme « la source de celui qui a crié à l'Éternel ».

Crier à Dieu, nous attendre à lui, voilà pour notre œuvre le secret du succès en l'an de grâce 1888. Que nos lecteurs crient à Dieu, pour nous et avec nous, et ils recevront abondamment, avec nous et pour nous. Dieu a été fidèle dans l'année mémorable qui vient de se clore. Il a ajouté une page nouvelle et bien remplie à celles déjà nombreuses où sont inscrites ses délivrances passées et les difficultés surmontées par son assistance. Il ne nous fera pas défaut dans l'année qui va s'ouvrir, si nous savons l'invoquer et attendre son secours (1).

LESSOUTO

UN DEUIL AU SUD DE L'AFRIQUE

Nous venons d'apprendre la mort de madame Pellissier, la veuve du missionnaire de ce nom, décédée à Béthulie, où, pendant plus de cinquante ans, elle a fait une œuvre d'amour chrétien digne d'être proposée en exemple.

Nous consacrerons, le mois prochain, quelques lignes de souvenirs à la mémoire de cette femme de bien.

(1) Nous devons cet article à un ami de notre œuvre, à qui nous avons demandé les encouragements de sa vieille expérience chrétienne pour la nouvelle année. (*Rédaction.*)

L'ŒUVRE DE DIEU A BÉRÉE

Lettre de M. Duvoisin.

Bérée, août 1887.

... Nos statistiques ne sauraient donner une juste idée de notre œuvre; elles disent à la fois trop et trop peu. Trop, en donnant comme autant de conversions, au sens européen du mot, des admissions dans la classe qui, bien souvent, ne représentent qu'une œuvre très rudimentaire de l'Esprit de Dieu; mais surtout trop peu, en ne pas tenant compte de cette œuvre préparatoire qui s'accomplit silencieusement chez un grand nombre de païens, qui n'arrivent et n'arriveront peut-être jamais à remplir les conditions voulues pour être admis dans nos cadres, mais dont on voit le cœur s'amollir par degrés, et qui, après avoir commencé peut-être à persécuter les membres de leurs familles qui venaient écouter la parole de Dieu, sont aujourd'hui heureux de l'entendre et, à leur tour, s'essayent à prier.

Une partie considérable de notre œuvre, et non la moins solide, sans doute, est celle qui s'accomplit, pour ainsi dire, dans les bas lieux de la terre, et qui consiste à restaurer la conscience et à déposer dans les âmes les assises de ce fondement moral, sur lequel pourra s'élever un jour l'édifice d'une foi vivante et spirituelle. Voilà toute une œuvre qui échappe à nos mesures humaines d'appréciation, et est néanmoins si précieuse qu'elle vaudrait la peine d'y consacrer sa vie, dût-on ne jamais avoir la joie d'enregistrer une seule conversion...

Une des choses qui m'ont le plus frappé et préoccupé depuis quelques mois, ce sont les chapelles et maisons d'évangélistes que nous faisons construire sur diverses annexes, à Kolonyoma, chez Martins, et, bientôt, chez Motebesoane. Comme la somme que la Conférence nous alloue une fois pour toutes pour chaque annexe ne saurait aller bien loin, le missionnaire, s'il ne veut pas s'endetter, est obligé,

presque toujours, de payer de sa personne. Je ne m'en plains pas, le travail manuel étant, à mon avis, le meilleur des remèdes pour rajuster le cerveau. J'ai donc à faire la menuiserie ; non pas les fenêtres, par exemple, mon habileté ne va pas si loin; mais les cadres, les portes, etc., et jusqu'aux formes à briques. Quant à la charpente, ce sont nos saules pleureurs et nos peupliers qui en font les frais. Le plus difficile est de se procurer du roseau ou de l'herbe pour la toiture. Il faut presque toujours l'acheter, ici, botte après botte, et c'est ma chère femme qui a la bonté de se charger de ce soin. Quand tous les matériaux sont rassemblés, on les charge sur l'ancien wagon de M. Frédoux, transformé en wagon de transport, et les voilà expédiés! Pendant ce temps, il faut être toujours prêt à courir d'une annexe à l'autre pour choisir les emplacements, tracer les plans, examiner les terrains, faire charrier des pierres, faire faire des briques, les compter, les payer, et surtout s'assurer, une fois la bâtisse commencée, que le maçon n'oublie pas de se servir du fil à plomb, et que ses murs ne s'écartent pas trop de la perpendiculaire.

L'autre jour, par exemple, j'ai été chez Martins, armé de mon niveau d'eau, et j'y suis arrivé à temps pour faire remettre à leur place les fenêtres de la chapelle, que le maçon avait déjà fixées dans le mur à des hauteurs différentes. Ce sera la plus grande des chapelles d'annexes que nous ayons construites jusqu'ici; mais, grâce au zèle de l'évangéliste, ce brave Jérémie dont je vous ai parlé, j'espère qu'elle arrivera à se remplir d'auditeurs.

Tandis que le maçon, — un de nos anciens chrétiens de Bérée, aujourd'hui un renégat, — alignait les mètres de briques crues avec une ardeur et une rapidité que je ne lui connaissais pas, car, depuis que nous l'employons, c'est la première fois qu'il travaille à la pièce, — à quelques pas de là, debout sur un autre échafaudage, l'évangéliste, qui est un peu du métier, bâtissait sa propre maison, une petite maisonnette de 22 pieds sur 12, et qui n'aura pas du tout mauvaise façon. Malheureusement, ces deux bâtiments sont

construits sur le sable, car il n'a pas été possible de trouver un autre emplacement. Vous serez surpris d'apprendre qu'on n'en a pas creusé les fondements; mais il paraît que c'est là une condition de solidité, condition toute négative, hélas! Espérons qu'ils tiendront bon et n'auront pas été bâtis pour servir d'illustration à la parabole que vous savez.

Comme j'étais là, les tintements de la petite cloche nous appelèrent à la réunion d'Église. Vous y auriez retrouvé la plupart des visages que vous aviez devant vous, il y a quatre ans, dans notre petite chapelle de Thlapaneng, plus un certain nombre de nouveaux, et auriez été heureux de voir que le petit troupeau si longtemps abandonné a, à la fin, trouvé son pasteur. En en questionnant les membres, j'ai pu m'apercevoir que Jérémie a déjà su les remuer; ils comprennent qu'ils doivent évangéliser, et quelques-uns même ont commencé.

Croiriez-vous qu'hier j'ai eu un peu de remords? J'étais allé voir Makhaba, cette femme du vieil Abraham, malade depuis des années, et dont le nom se trouve dans le *Journal des Missions*. Depuis son baptême, elle est restée ici et demeure dans une maisonnette que nous lui avons procurée, avec une nièce qui prend soin d'elle. M. Casalis serait heureux de voir le changement qui s'est opéré en elle : elle est si patiente, si douce, si joyeuse même, dans son affliction! A la vue de cette piété si admirable, qui ne m'a jamais tant frappé qu'hier, je me suis rappelé la remarque que je faisais, dans un de mes articles, sur « les conversions des femmes qui sont, en général, d'un ordre inférieur ». « Non, sans doute, me disais-je, je ne retirerais pas un mot de tout ce que j'ai écrit; et, pourtant, que je voudrais être aussi bien disposé que Makhaba! »

Mais adieu, cher monsieur, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre patience. Bien des choses affectueuses de tous à tous. Votre tout dévoué,

L. Duvoisin.



UN BOER MISSIONNAIRE

Lettre de M. Maeder, ancien missionnaire.

Middlewater, 2 août 1887.

Cher et honoré directeur,

Voilà 50 ans que je suis en Afrique. En arrivant dans la Maison des missions, en 1836, j'ai été reçu par M. Grandpierre qui en était le directeur. A cette époque il était encore jeune, plein de vigueur, d'activité et de zèle pour la mission, et maintenant il est mort depuis longtemps. C'est bien rapidement que ce demi-siècle s'est écoulé, cependant quels changements se sont opérés au sud de l'Afrique durant ce laps de temps! Le zèle pour la cause des missions s'est maintenant emparé de l'Église réformée hollandaise, qui prépare quelques jeunes pasteurs pour être envoyés dans l'intérieur de l'Afrique, afin d'y porter l'Évangile. M. le pasteur Helm, après avoir visité le Lessouto, vient de partir, il y a quelques semaines, pour la mission du Zoutpansberg. C'est un jeune homme zélé, comme M. Hofmeyer qui y travaille déjà.

Le jour où j'ai dû me séparer de la mission au Lessouto étant venu, j'ai quitté Siloé avec ma femme le 10 mars, pour aller sur la ferme de mon fils aîné, Édouard. Elle est située près de Colesberg dans la Colonie du Cap. Nous y avons été reçus avec beaucoup d'affection et nous nous y trouvons bien. Ceci est une autre bénédiction que le Seigneur ajoute à tant d'autres dont il nous a comblés. La vie sur une ferme est tout autre que celle du Lessouto; cependant, même ici, il me reste encore l'occasion de faire un peu de bien spirituellement, soit aux Boers, soit aux indigènes. Cela n'empêche pas que ma séparation d'avec l'œuvre missionnaire a été un coup douloureux pour mon cœur...

Il semblerait que notre bon Dieu veuille nous accorder une année bénie, car il nous a donné jusqu'à maintenant suffisamment de pluie. Le cœur de tout le monde, et en particulier celui des fermiers appauvris, se réjouit et reprend bon

espoir. La joie et le courage y sont rentrés, après une sécheresse de quatre ans, aussi voit-on le monde fort occupé à mettre la semence en terre, et à planter des arbres de tout genre.

On sait que, généralement parlant, les Boers ont mauvaise réputation pour ce qui concerne la propagation de l'Évangile parmi les indigènes; ils l'ont certainement mérité, car comment expliquer autrement des faits tels que l'arrestation de notre frère Dieterlen et de sa suite dans le Transvaal? Cependant tous ne sont pas à envelopper dans la condamnation générale. Pour le prouver je vous citerai un Boer, M. P. Joubert, qui a montré un zèle et une générosité jusqu'à maintenant sans exemple parmi ses compatriotes. Comme la ville de Colesberg s'agrandit peu à peu et que la tête de ligne du chemin de fer de la Colonie s'y trouve, on y voit affluer aussi un nombre considérable d'indigènes, qui sont employés comme domestiques des blancs. Les Wesleyens y ont placé, dès l'origine, un agent qui était à la fois le pasteur des blancs et le missionnaire des indigènes. Je me rappelle M. Atkinson qui occupait anciennement ce poste, mais qui se trouve maintenant à Georges-Town, encore actif, me dit-on, après un service d'au moins 54 ans. Il y a environ deux ans, M. Treleaven était missionnaire wesleyen à Colesberg. Comme il était très strict dans l'application de la discipline de son Église, il arriva qu'il se brouilla complètement avec sa congrégation indigène, et la conséquence en fut qu'environ 36 familles, ne voulant pas se soumettre, se séparèrent de lui et demandèrent à être admises dans l'Église réformée hollandaise. Les anciens et les pasteurs firent d'abord des objections et tâchèrent de réconcilier la congrégation wesleyenne avec son pasteur. Après beaucoup de peine et de désagréments, ils durent enfin y renoncer.

On sait que la coutume des Boers est de ne pas célébrer leur culte dans la même chapelle que les indigènes; ils n'osaient pas toutefois refuser la parole de Dieu à un si grand nombre d'âmes; aussi étaient-ils fort en peine de savoir que faire. Ils n'avaient pour les réunir ni maison, ni chapelle, ni

argent pour bâtir un lieu de culte. Dans cette grande perplexité M. Pétrus Joubert, ancien de l'Église (ouderling) depuis de longues années, ouvre, avec quelques-uns de ses amis, une souscription pour élever une chapelle, dont on estimait le coût à 12,500 francs. En peu de temps la collecte atteignit 3,500 francs et puis s'arrêta. Alors, sans hésiter, M. Joubert s'offre à payer le reste de la somme, c'est-à-dire 9,000 francs. La chapelle, qui a été rapidement érigée, fait honneur à la fois à son fondateur et à la ville.

Mais ce n'est pas tout. A quoi bon une chapelle sans prédicateur? On aurait peut-être pu en obtenir un de l'institution de Lovedale, mais qui aurait pu ou voulu fournir le salaire? Autre embarras, mais qui est déjà prévu et écarté par M. Joubert. Il devint en effet lui-même le prédicateur régulier des noirs; et voilà près de deux ans déjà qu'il s'acquitte honorablement, et avec amour pour les âmes, de ce devoir qu'il s'est imposé à lui-même, et pour lequel il ne reçoit aucun salaire. C'est avec joie qu'il occupe la chaire pour annoncer l'Évangile aux païens, dans une jolie chapelle qui se remplit de monde tous les dimanches. Le Comité des missions (zendingcommissie) de l'Église réformée à Colesberg a obtenu du docteur Dale, le surintendant de l'instruction publique du Cap, une allocation de 750 francs par an pour payer un instituteur, qui tient l'école pour les enfants de la congrégation indigène; celle-ci fournit de son côté une somme égale, en sorte que M. Thomas, le maître d'école, un jeune homme indigène sorti de l'institution de Lovedale, reçoit annuellement un salaire de 1,500 francs.

Quoique souffrant toujours d'une hydropisie locale, je vis dans l'espoir de guérir un jour, d'autant plus que je me sens bien mieux ici qu'à Aliwal-North. Le Seigneur est toujours bon envers moi. Ma chère compagne commence aussi à s'accoutumer à vivre sur une ferme. Elle s'unit à moi pour vous envoyer, ainsi qu'à madame Boegner, nos salutations affectueuses.

Votre tout dévoué dans le Seigneur,

Fr. Maeder.

EXCURSION DANS LES MALOUTIS

racontée par le Dr CASALIS à son père.

Morija, 24 octobre 1887.

Mon bien-aimé père,

Tu sais que nous sommes en ce moment en vacances; nous avons eu d'excellents examens de fin d'année. Le concert et les récitations ont parfaitement bien réussi; sir Marshal Clarke, le magistrat supérieur, en a été tout enchanté.

Après la clôture de nos classes, nous sommes allés faire une excursion dans les Maloutis et visiter la fameuse cascade de la *Maletsunyane* (1), dont tu as déjà entendu parler. Notre bande était nombreuse; elle se composait d'abord de quatre demoiselles : Julie Keck, Florence, Aline et Eugénie Mabille; de neuf messieurs : MM. le professeur Marais, de Stellenbosh, arrivé juste une heure avant le départ de la colonne, Adolphe et Ernest Mabille, Dieterlen, Christol, Henry Dyke, Duvoisin, Maurice et moi; de six garçons pour conduire les six chevaux de bagage, en tout vingt-sept chevaux! Nous partîmes d'ici le jeudi après-midi, couchâmes deux nuits à la belle étoile et arrivâmes à 1 heure, le samedi après-midi, au hameau de Mothata, où nous trouvâmes une jolie maisonnette préparée pour notre installation. Le temps était magnifique et le chemin très praticable. Quant à la vue, à l'air vivifiant, aux ruisseaux d'une eau transparente, à l'entrain des touristes, etc., c'était tout simplement parfait; je me croyais avoir vingt-cinq ans de moins sur les épaules.

La Maletsunyane roule un volume d'eau égal à celui de la rivière de Thaba-Bossiou; malheureusement pour nous, cette année, le volume était moindre qu'à l'ordinaire. La rivière s'est taillé un lit de 300 pieds de dépression sur le plateau général, avant d'arriver à une gorge étroite, entourée

(1) Voir année 1885, p. 125 et 293. Une course dans les Maloutis. La cascade de la Maletsounyané.

de précipices effrayants, et là, elle fait un saut perpendiculaire de 620 pieds. Je ne me sens pas capable de décrire cette merveille. J'ai vu le Niagara, j'ai visité le Staubbach, le Reichenbach, le Giessbach, etc., et néanmoins la Maletsunyane m'a saisi davantage. Les gorges sont quelque chose d'extraordinaire, s'élevant perpendiculairement de près de 900 pieds, comme les parois d'un mur titanique d'un granit rougeâtre, veiné de quartz blanc. Ici, s'élève une tour de plus de 600 pieds; on dirait la tour d'une vieille cathédrale. Comment se fait-il que, pendant plus de quarante ans, les missionnaires du Lessouto ne se sont pas doutés de l'existence d'une pareille merveille? Nous avons voulu avoir l'exacte hauteur de la chute, et, pour cela, j'avais préparé une corde mesurée et enroulée comme un *loch* de vaisseau. Une boule blanche servait de poids. Une corde autour des reins et retenu par quatre bras vigoureux, je me suis couché à plat ventre sur le rebord de l'abîme et j'ai déroulé ma corde. Je pouvais suivre la boule blanche à mesure qu'elle descendait jusqu'au moment où elle toucha la surface du petit lac où se termine la chute; d'ailleurs, une partie de notre troupe était descendue de la gorge et se tenait prête à me faire des signaux au moment où il faudrait *stopper*. C'est ainsi que nous avons trouvé 621 pieds d'altitude; par le baromètre, j'ai trouvé 642 pieds.

Le lundi matin, l'expédition se remit en route. La plupart des voyageurs revinrent à Morija, tandis que, conduits par Bertschy, qui était venu nous rejoindre, Ernest, Julie, Eugénie, Maurice et moi, nous nous dirigeâmes vers le district de Kuthing. Il nous fallut trois jours de marche pour atteindre Massitissi, et par quels chemins! Le premier jour, pour descendre du plateau dans la vallée de la Maletsunyane, nous eûmes à *dégringoler* 2,200 pieds, et cela nous prit 1 heure et 10 minutes. Le sentier suit le lit du torrent, et, dans le courant de la journée, nous traversâmes la rivière vingt et une fois; mais quelle jolie vallée, toute couverte de jeunes saules d'un vert exquis, donnant une fraîcheur délicieuse. Quel

pays sauvage et peu habité! Il ne le sera probablement jamais, car, sur les flancs escarpés des sommités et sur les plateaux, il n'y a que quelques pouces de terre végétale étendue sur un sous-sol de basalte; inutile d'essayer d'y faire de l'agriculture. — Trois autres jours de chevauchée nous ont suffi pour rentrer à Morija, sains et saufs, nos habits passablement râpés, nos teints hâlés; mais le sang a été oxygéné à nouveau, les muscles exercés et l'esprit bien reposé. Je me suis rarement senti aussi bien, aussi affranchi de mes petites misères ordinaires, que je le suis cette année, et je suis reconnaissant d'avoir pu faire cette excursion dans nos belles montagnes.

Toujours plus à toi,
E. CASALIS.

MISSION DU ZAMBÈZE

LES DÉBUTS DE L'ŒUVRE A SÉFULA

Extraits du journal de M. Coillard.

La station de Séfula. — La mission officiellement installée. — La prédication de l'Évangile. — L'école fondée. — Mœurs zambéziennes.

Séfula, 1er février 1887.

Trois semaines que nous sommes à Séfula! C'est un arrêt, mais pas un repos. Ma chère femme est brisée de fatigue. Il nous en coûtait de nous remettre sitôt à rouler pour visiter Léaluyi, la capitale, à 24 kilomètres d'ici. Mais nous l'avions promis. Le lundi donc, de grand matin, nous serrions la main à nos amis Middleton, Waddell et Aarone et nous nous mettions en route. Kamburu était conducteur d'office. Nguana-Ngombe, en culottes courtes, mon vieux feutre sur la tête.

pateaugeait dans les mares et effrayait les oiseaux à coups de fusil : il prétendait chasser. Des hameaux qui bordent la vallée on accourait, autant pour voir la maison roulante que pour nous saluer. Des troupes de gens qui revenaient de la capitale se croisaient avec d'autres bandes qui s'y rendaient, chargées de fagots et de corbeilles de céréales pour leurs maîtres. Le wagon était vide, la plaine et les flaques d'eau qui la parsèment n'offraient de difficultés aucune ; le temps était superbe ; nous pouvions donc jouir de ce petit trajet comme d'un jour de congé. Le roi attendait notre visite ; cela n'empêcha pas que, conformément à l'étiquette, j'envoyai Narumango pour nous annoncer. Longtemps avant qu'il fût de retour, une foule turbulente était accourue à notre rencontre, se ruait vers le chariot, au risque de se faire écraser, le prenait comme d'assaut, et malgré nous l'envahissait de tous côtés. C'est escortés, harcelés par cette cohue toujours croissante, que nous nous arrêtâmes sur la place publique. Là il faut faire antichambre, ce n'est pas agréable, le soleil est ardent et la poussière nous étouffe.

Arrive enfin mon messager avec un *sekomboa* du roi, un de ses chambellans, dirions-nous en français. « Le roi vous cherche encore une maison et vous prie d'attendre. » Bien, attendons. Bientôt, nouveau message : « Je suis chargé de vous conduire à votre logis, à dix pas d'ici ». C'est un chenil délabré que les immondices rendent presque inabordable. Ces Barotsis, ces seigneurs qui sont si exigeants quand on les reçoit, quand comprendront-ils les rudiments de l'hospitalité? Je me sens contrarié, mais à quoi bon? Le mieux, c'est de prendre la bêche et avec mes garçons de me mettre à déblayer. Sur ces entrefaites arrive le roi, accompagné de ses conseillers, pour nous souhaiter la bienvenue. « Comment ! fit-il avec embarras, on vous a mis dans un vilain endroit. — Bon, me dis-je intérieurement, la leçon a été comprise. » — Un peu plus tard, je dus céder à ses instances ; notre voiture était traînée, presque portée par tous les hommes du village, chefs et serfs, près d'une grande hutte royale, entourée

d'une vaste cour mise à notre disposition, et située à l'ombre d'un bosquet. Ce petit bocage est un lieu sacré, soigneusement entouré de nattes. Il se compose de *mothata*, arbres à caoutchouc, d'euphorbes, de bananiers, de quelques plantes grimpantes, etc.; il s'y trouve un nombre infini de cornes de gazelle remplies de mystérieux spécifiques, de charmes de tous genres; une corde tendue comme nos fils télégraphiques semble avoir pour but d'éconduire en pleins champs les mauvais esprits et les sortilèges. C'est le sanctuaire de Léwanika, c'est là qu'il va régulièrement entretenir commerce avec les dieux. Pauvre Léwanika! son oreiller est plein de soucis plus que de plumes. Son expédition projetée chez les Mashikulombos rencontre de l'opposition, et l'opposition l'irrite. Il était très agité; il allait et venait; il finit par rester au wagon jusqu'à une heure très avancée. Il me disait de temps à autre une banalité en sessouto, roulait ensuite avec une volubilité surprenante des torrents de serotsi, puis faisait tout à coup une sortie en sessouto, avec de gros éclats de rire que ses serviteurs favoris, agenouillés devant lui, accueillaient avec d'incessants claquements de mains. « Eh bien, moruti, s'écria-t-il en se tournant vers moi, c'en est fait de mon expédition, tu l'as désapprouvée, et mes gens n'en veulent pas. Ah! fit-il avec aigreur, en claquant la langue et en poussant un profond soupir, tout est difficile avec ces gens-là. Si je parle d'un champ à labourer, *ba nyanda*, — ils murmurent; d'une maison à bâtir, *ba nyanda;* d'une chasse, *ba nyanda. Ba nyanda ka metla, ba nyanda kaofela, ba nyandela tsotle, bontsu boo!* — Ils murmurent toujours, ils murmurent tous, ils murmurent pour tout! *Cette gent noire-là!* » Il me faisait pitié.

Le lendemain matin, dès sept heures, les tambours, les serimba, le brouhaha des salutations annonçaient que le roi siégeait au forum, — le lekhothla. Nous nous y rendîmes. Un pitso avait été convoqué en notre honneur; il y avait foule. A la requête de Léwanika, j'ouvris la séance par une allocution où je m'attachai à montrer le caractère de notre mission et les

bienfaits de l'Évangile pour un peuple. Je m'attendais à ce que le roi parlât à son tour. Quelle ne fut pas notre stupéfaction de voir Gambela, le premier ministre, se lever ensuite et crier à plein gosier : « Barotsis, vous voyez les barutis devant vous, vous les avez entendus. Si vous n'en voulez pas, ne craignez pas de le dire et ils s'en retourneront chez eux. Parlez franchement, vous en avez l'occasion. Ne dites pas que le roi vous impose une chose que vous n'aimez pas. Parlez ! » Le silence ne dura que quelques minutes ; mais ces minutes me parurent des heures Se pourrait-il que nous fussions tombés dans un piège comme les jésuites ? Pourquoi remettre notre acceptation même en question ? Et si on allait publiquement déclarer qu'on ne veut pas de nous?...

L'attente ne fut pas longue, heureusement. Le premier orateur s'indigna qu'on doutât des bonnes dispositions de la tribu. « Gambela, disait-il, tes insinuations sont une insulte à nous et au roi. Quand nous a-t-il jamais donné quelque chose de mauvais? S'il a cherché un moruti, n'est-ce pas parce qu'il sait que c'est une chose bonne? N'entendons-nous pas dire que toutes les nations noires ont leurs missionnaires pour enseigner aux jeunes gens et à ceux qui gouvernent la sagesse des blancs? Et vous voudriez que nous, Barotsis, nous restions dans un trou ténébreux ? Vous ne le pensez pas. Remercions plutôt Loboshi de nous avoir cherché la lumière. *Na ke ithumetse Morena* (1)

Le ton était donné et plusieurs parlèrent dans le même sens. Nous respirions. « Mais quoi ? s'écria un petit bout d'homme tout criblé de la petite vérole, vous parlez ainsi ? Barotsis, vous êtes des poltrons et des menteurs. Non, vous ne les aimez pas, ces étrangers-là, vous n'aimez pas à les voir dans votre pays, vous avez peur d'eux ; mais vous n'avez pas le courage de le dire à la face du roi. Eh bien, je parlerai, moi. Ces étrangers-là apportent avec eux la malédic-

---

(1) Moi, j'approuve ce que le roi a fait.

tion. Ne sont-ce pas eux qui ont fait pourrir le soleil (éclipse totale de soleil) et qui nous désolent par la sécheresse? Laissez donc mensonges et flatteries, parlez franchement, déclarez que vous ne voulez pas de ces blancs-là, et, sans hésiter, renvoyez-les chez eux. »

« Non, reprit un autre, nous ne chasserons pas les missionnaires, ils apportent le *lengolo* (l'Écriture) et la sagesse, la paix et la prospérité. Je comprends, moi, que nous aurons une mine d'étoffes et des wagons; mais comment les traîner, puisque nous n'avons pas de bœufs et que le moruti désapprouve notre expédition chez les Mashikulombos? »

« C'est ça, interrompit un nouvel orateur, l'enseignement, c'est chose qui convient aux femmes et aux enfants (*ntho ea malapa*), les bœufs, c'est l'affaire des hommes, du lekhothla. Laissons donc Litica, le fils de Léwanika, et les garçons de son âge avec le moruti, et nous, allons nous approvisionner de bétail : nos familles meurent de faim. »

« Vous n'y entendez rien, Liomba, reprit un sage qui a vu le monde, pendant un séjour qu'il a fait à Mangwato. Notre expédition chez les Mashikulombos n'a rien de commun avec la question des baruti. Les baruti sont les pères de la nation. Je l'ai bien vu à Mangwato. Tous les jours au lekhothla, le grand chef Khama cousait des fourrures : « C'est pour mon missionnaire et ami, nous disait-il, M. Coillard, qui est allé au Zambèze. » Khama est chrétien et tous ses gens aussi. (Vous ne le croyez pas, n'est-ce pas?) Ils sont tous habillés à l'européenne; ils ont tous des fusils à culasse et des canons rayés. On ne se marie pas chez eux comme ici. Attendez! Quand notre fils Litica prendra femme, ce sera une grande fête nationale. Nous les conduirons chez le moruti, tous les deux parés de vêtements magnifiques, et le moruti leur fera promettre toutes sortes de bonnes choses et leur donnera ses conseils paternels. Puis on tuera force bœufs, et tout le monde se réjouira. Accueillons les baruti, non pas comme des étrangers, mais comme des Barotsis et des bienfaiteurs. Aidons-les, donnons-leur nos enfants, mais

commençons nous-mêmes à écouter leurs enseignements. C'est à nous, *chefs*, que toutes nos tribus regardent. »

Je répondis à tous ces discours par une allocution de clôture. En terminant, je racontai certains incidents de voyage qui firent rire aux dépens des faiseurs de pluie, de celui qui nous rendait responsables de l'éclipse de soleil et de la sécheresse. On rit, c'est vrai, mais ne nous faisons pas illusion sur la situation. Il s'est fait jour un élément d'opposition latente avec lequel nous pouvons un jour nous trouver aux prises. Mais prévoir la lutte et s'y préparer, ce n'est pas du découragement.

J'ai essayé de donner aussi fidèlement que possible la physionomie de ce pitso. Il est intéressant et instructif à plus d'un point de vue. En trois heures, une vingtaine d'orateurs avaient pris la parole ; c'est vous dire qu'on est bref au Zambèze. Le forum des Bassoutos n'existe pas ici ; les Zambéziens, qui rampent devant leurs tyrans, n'ont ni vie publique, ni ressort politique. Les notions parlementaires qui, au Lessouto, forment, ont formé plutôt des orateurs et des personnalités, sont inconnues ici.

Les trois ou quatre jours que nous passâmes à la capitale furent bien remplis. Comme Mokwaé, la reine, et plusieurs chefs du dehors étaient venus pour l'occasion, la ville regorgeait de monde. Comment faire la police quand des centaines d'esclaves sont là, affamés et ne mangent que ce qu'ils peuvent attraper ? Aussi tous les soirs, à la brune, le crieur public se faisait entendre : « Ho ! ho ! Barotsis aux cœurs jaunes (pleins de convoitise), écoutez ! Vous avez des cœurs jaunes ; mais sachez qu'on tirera sur quiconque s'approchera de nuit du wagon du moruti. Et si quelqu'un s'avise de voler la moindre des choses, je le mettrai à mort, je l'ai juré. Tenez-vous pour avertis, Barotsis aux cœurs jaunes. » Mais rassurez-vous, on ne tira sur personne et personne ne fut mis à mort, malgré une ou deux alertes qui mirent tout le village dans la plus grande excitation.

10 février 1887.

Jamais nous n'avons encore senti comme ces jours-ci que nous sommes bien en plein dans l'empire du Prince des ténèbres. Léwanika a un enfant de huit à neuf ans, né épileptique. On le croit ensorcelé. Il eut plusieurs crises pendant que nous étions là. Il y a eu aussi parmi les chefs, ces derniers mois, quelques morts qu'on ne s'explique pas. Le matin même de notre départ de Léaluyi on annonçait la mort subite d'un chambellan qui, la veille, plein de santé, nous avait servi de cicerone dans le village et au harem du roi. On garda la nouvelle secrète jusqu'après notre départ. Alors on cria à la sorcellerie; on désignait tout haut un autre *sekomboa*, Moéyanyana, homme jeune encore, aimable, intelligent et très aimé du roi. On s'assemble tumultueusement au lekhothla, un pot est mis sur le feu, et un des esclaves de l'accusé, par substitution, plonge ses mains dans l'eau bouillante. L'effet ne tarde pas à se manifester. Moéyanyana est donc sorcier. Qui peut encore fermer les yeux à l'évidence? Qui en douterait encore après « ce jugement de Dieu » que nos pères pratiquaient de la même manière au moyen âge? Aussitôt les assistants de saisir le malheureux, de le lier fortement de cordes, de lui arracher de prétendus aveux par toutes sortes d'indignités et de le conduire au supplice. Il passa la nuit attaché à un pieu. Le lendemain matin — un beau dimanche, — l'échafaud, un grossier chevalet de quatre pieds de haut, fut vite dressé, le feu allumé, le *moati*, — un poison violent — préparé et administré, et l'infortuné chef luttait bientôt avec la mort au milieu des insultes et des malédictions de la foule surexcitée. Le roi avait défendu qu'on brûlât son serviteur favori. On le traîna donc et on le jeta dans une mare voisine. De nuit le supplicié revint à lui-même. En vain Léwanika essaya-t-il de lui sauver la vie. Ceux qui devaient le conduire à Sesheké parmi les siens le massacrèrent tout près d'ici de la manière la plus révoltante. Hélas! ce n'est pas un cas isolé. Le cœur saigne à l'ouïe de tant d'horreurs. Elles prennent une épouvantable

réalité quand elles se commettent pour ainsi dire sous vos yeux et que vous avez personnellement connu les victimes.

28 février.

Nos dimanches deviennent intéressants. Nos voisins commencent à compter les jours de la semaine et à se souvenir du jour du Seigneur, le *tsipi,* la cloche (bien que nous n'ayons pas de cloche), ou bien « le jour où l'on meurt (1) ». Nous avions hier 150 auditeurs. La grande attraction, c'est notre petit harmonium. Mais qu'il est difficile en plein air de captiver ce monde remuant! C'est le vent, le soleil ou la pluie. C'est un oiseau qui vole, une poule qui caquette, les chiens qui aboient et se battent. On se salue aussi, on cause, on prise, on va et vient, on rit. Il faut tout doucement réprimer ces licences et maintenir l'ordre; ça n'inspire guère. Il y aurait de quoi balayer de la mémoire le sermon, si on l'avait écrit! Cependant il arrive aussi quelquefois que ces pauvres gens écoutent. Hier, je racontai le déluge; on me comprenait; l'attention était rivée. Aussi, quand, après avoir parlé de ce déluge de feu prédit par saint Pierre, je fis appel à mon auditoire et m'écriai : « Où fuirez-vous alors la colère de Dieu? — Vers toi, moruti, notre père! » répondirent plusieurs voix à la fois. « Et pourquoi fuirions-nous? demanda un vieillard avec sérieux, qu'avons-nous à craindre? Nous ne sommes pas des sorciers! » — Oh! qu'il nous tarde de voir une âme s'ouvrir aux rayons de la grâce! Nguana-Ngombe nous donne parfois de l'espoir. Je l'ai souvent surpris, ce cher garçon, caché dans les buissons et priant à haute voix. Dieu qu'il cherche ainsi à tâtons, ne l'entendra-t-il pas?

(*A suivre.*)

F. Coillard.

---

(1) Allusion à l'attitude recueillie que l'on prend en priant, et que les païens comparent à l'immobilité de la mort. (*Réd.*)

L'ARRIVÉE DES RENFORTS AU ZAMBÈZE

Extrait des lettres de M. Jalla à sa famille.

Kazouma, 17 août 1887.

... Nous allons atteler pour la dernière fois avant le Zambèze; nous attendons que le soleil soit bien couché afin de donner à la tsetsé le temps de s'endormir. A Kazungula, où nous espérons être dans trois heures d'ici, nous sommes impatiemment attendus par MM. Coillard et Jeanmairet. Nous sommes aussi pressés qu'eux de nous trouver tous ensemble. Et toi, mère chérie, tu devines sans doute ce qui se passe dans le cœur de ton fils aujourd'hui. La bonté de Dieu à notre égard a été et est sans mesure. Il ne nous a qu'un peu éprouvés en route, juste de quoi nous rendre d'autant plus heureux à la fin de notre long voyage. Quel dimanche exquis nous attend demain sur le bord du Zambèze, et comme il fait bon de voir, dans toutes les circonstances qui nous ont amenés ici, la main d'un tendre Père, qui nous aime et nous bénit. Oh ! que j'aimerais pouvoir voler aussi vite que la pensée et vous annoncer cette bonne nouvelle, afin que, vous aussi, vous bénissiez avec nous le Seigneur.

Kazungula (rive droite du Zambèze). Dimanche, 21 août.

Être au Zambèze, n'est-ce pas encore un beau rêve? Nous y avons pensé pendant si longtemps, nous avons si souvent cherché à nous le représenter..... Non, aujourd'hui, il n'est plus question de rêve. Il est réellement là, devant nous, comme une immense nappe d'eau entourée de verdure, ce cher Zambèze. Nos yeux peuvent le contempler à souhait et nos cœurs reconnaissants tressaillent de bonheur. Je n'échangerais pas cette journée-ci contre les plus belles choses du monde; elle va graver dans mon cœur les plus délicieuses émotions; certes, je ne l'oublierai pas de longtemps...

Kazungula (rive gauche du Zambèze). Dimanche, 28 août.

Comme tu le vois, au Zambèze, rien ne se fait à la vapeur. Notre passage n'a pas pris moins d'une semaine. C'est qu'il n'est pas si facile qu'on le pense de traverser ce grand fleuve. Ah! si nous avions les trente canots pour lesquels on a souscrit déjà, ce serait bien plus simple; mais ces canots sont encore à faire. Le roi s'en fait construire une quantité pour lui; ce n'est que lorsque sa flottille sera prête que M. Coillard pourra obtenir des bras pour creuser nos canots. En attendant, nous dépendons entièrement du bon vouloir des indigènes, et ils savent très bien nous le faire sentir.

Mais, d'abord, j'ai à expliquer la présence de M. Coillard ici et notre délicieuse surprise de l'y rencontrer. C'est pour nous souhaiter plus tôt la bienvenue que ce bon M. Coillard n'a pas hésité à entreprendre un voyage de quinze jours en canot. Il était allé à Sesheké pour avoir de nos nouvelles, de faux bruits (fort heureusement pour nous) l'engagèrent, lui et Jeanmairet, à se hâter de venir à Kazungula: on leur avait dit qu'on nous y avait vus. Lorsqu'ils arrivèrent ici, il y aura demain quinze jours, jugez de leur surprise en ne nous y trouvant pas et en n'apprenant rien de nous. Ne voulant cependant pas rentrer sans savoir à quoi s'en tenir, ils expédièrent de suite quatre messagers avec ordre d'aller même deux jours plus loin que Panda-Matenga pour voir si nous arrivions.

Pendant ce temps, que faisions-nous? Partis de Panda-Matenga le 15 août, lundi (donc le même jour où MM. Coillard et Jeanmairet arrivaient ici), nous arrivions à Kazouma le mardi matin et n'en repartions que le mercredi soir, toujours à cause de nos bœufs. Nous étions aussi anxieux au sujet de la tsetsé, ne sachant pas au juste où elle se trouvait; puis nous nous demandions aussi si nos messagers, envoyés de Panda-Matenga, atteindraient Sesheké et quand, etc , cinquante préoccupations semblables. Nous n'étions pas inquiets, mais anxieux. Et Dieu nous avait déjà exaucés depuis longtemps, à notre insu. D'abord, à Kazouma, nous fûmes re-

joints par Franz, le conducteur de M. Coillard, que nous avions dû laisser en arrière, à Mangwato, avec un wagon. C'était le meilleur guide à travers les lieux infestés par la tsetsé. Cette dernière, de fait, n'existe qu'entre Leshoma et Kazungula.

Le lendemain de notre départ de Kazouma (jeudi), comme nous avancions en plein soleil pour atteindre l'eau, nous sommes tout à coup accostés par quatre messagers portant une lettre fixée au bout d'un bâton. Les boîtes à lettres, au Zambèze, sont toutes ainsi. Le paquet était à mon adresse et portait l'écriture de M. Coillard. Je tremblais d'émotion, de joie, en l'ouvrant; il contenait une lettre de M. Coillard, une de Jeanmairet: c'étaient leurs messages de bienvenue; nous aurions aimé voler pour les revoir plus vite. Les nouvelles qu'il nous donnaient, on les devine. Le lendemain matin, c'est Séadjika, que tu connais de nom, qui vient nous remettre d'autres lettres en réponse à celle que j'avais écrite de Panda-Matenga. Le vendredi soir, nouveau message par mes deux hommes qui revenaient. Nos émotions d'alors ne se décrivent pas. Le samedi matin, nous étions à Leshoma et nous passions la journée à visiter les maisons en ruines de nos chers devanciers; celles de M. Westbeech sont aussi abandonnées; il s'est transporté à Kazungula, rive droite, pied-à-terre de son associé, M. Watson. Leshoma, bientôt, n'existera plus qu'à titre de souvenir.

Le même soir, vers 7 heures, nous quittions Leshoma, et enfin, à 11 heures, nous avions le bonheur d'être pressés dans les bras de nos pionniers. Nos wagons furent conduits à deux pas du fleuve, après quoi nous entrâmes un instant dans une des huttes du marchand, occupée par MM. Coillard et Jeanmairet, qui nous offrirent une tasse de café, faite avec du maïs et sans sucre. Nous ployâmes d'abord les genoux devant Dieu pour le bénir pour toutes les joies qu'Il nous accordait. Ensuite les langues se délièrent, et c'est à regret que nous nous quittâmes à minuit et demi. Le lendemain fut une délicieuse journée de repos et d'intéressantes causeries.

Nous eûmes deux cultes avec les indigènes et un autre entre nous six, présidé par le plus jeune des missionnaires. Depuis lors, nous eûmes MM. Coillard et Jeanmairet à notre table: c'étaient presque les seuls moments où nous pouvions jouir les uns des autres, chacun ayant ses propres occupations...

L. JALLA.

SÉNÉGAL

VOYAGE ET ARRIVÉE DE M. BRANDT A SAINT-LOUIS

Saint-Louis (Sénégal), 1er décembre 1887.

Bien cher monsieur,

J'attendais avec impatience le départ du courrier pour vous donner quelques détails sur mon voyage, et en même temps vous remercier pour l'excellent accueil que vous m'avez fait dans cette chère Maison des missions. J'ai éprouvé une grande joie durant ce séjour parmi vous, et j'en garde un bien doux souvenir.

A Marseille, M. Sautter m'attendait à la gare. J'ai passé là une belle et bonne journée.

C'est le lundi, vers 1 heure, que nous avons quitté Marseille. Le temps était mauvais; aussi, deux heures après le départ, tout le monde, à bord du *Poitou*, était dans sa cabine, en proie au mal de mer.

Le lendemain, nous arrivions à Barcelone; là, une foule d'émigrants, allant à Buenos-Ayres, s'est embarquée. Le vendredi, nous sommes arrivés à Gibraltar. Le côté nord est un immense rocher à pic, nu, au sommet duquel est un phare. Au sud est établie la ville, construite en gradins, au flanc de la montagne. Là, beaucoup de passagers sont descendus à terre; quelques-uns se sont oubliés et ont risqué de voir partir le bateau sans eux; cependant, à force de coups de sirène, on a réussi à les ramener à temps.

En quittant Gibraltar, le vent nous a pris et nous a secoués terriblement; le mal de mer s'est fait de nouveau sentir. Le bateau se balançait de droite et de gauche d'une manière si accentuée qu'il semblait à tout moment qu'il allait se coucher sur le flanc. Ah! dans ces moments-là, comme on se sent petit et faible; comme on comprend alors que notre vie est dans les mains de Dieu, et qu'il Lui suffit d'un seul simple mot pour retirer à Lui notre souffle.

Le dimanche, j'étais guéri; j'ai pu passer une bonne journée dans le recueillement. Tout semble disposer à ces sentiments lorsqu'on se voit isolé, perdu pour ainsi dire sur la vaste mer.

Lundi matin, nous apercevons sur notre droite les îles Canaries. Elles ont un aspect bien triste; cependant, paraît-il, l'intérieur est assez fertile. Dès ce moment, le calme s'est fait; les vagues se sont apaisées et la mer a pris l'aspect d'un immense miroir. Il en a été de même jusqu'au jeudi soir, où, vers 4 heure, nous arrivions en vue de la côte africaine. Mon cœur battait bien fort en voyant se dessiner au loin les deux sommets qu'on appelle les Mamelles. En passant devant l'île de Gorée, nous avons salué le drapeau français d'un coup de canon. Aussitôt après, nous voyons arriver de tous les points de la côte les indigènes avec leurs pirogues. De quelle vitesse ils les font avancer avec leurs pagaies. Pour un sou jeté à la mer, ils plongent et l'ont bientôt retrouvé; quelques secondes leur suffisent pour cela.

Après avoir pris connaissance de l'état sanitaire du bord, les autorités nous ont permis de débarquer. C'est ici le moment le plus pénible pour le voyageur. Beaucoup de barques sont amarrées au bateau; on en choisit une, aussitôt vingt mains s'emparent de vos colis, on en dépose un sur une barque, l'autre sur l'autre. Il faut crier, parler, mais surtout agir. Enfin, à force de peine, je réussis à tout caser dans la même barque avec cinq autres compagnons.

Je serre la main à ceux qui restent et que je ne reverrai peut-être jamais; puis je m'embarque On tend la voile, on

jette un dernier adieu, les mouchoirs s'agitent et nous voilà en route.

Nous débarquons, et je me dispose à faire porter mes malles à la gare. Un douanier se présente, fait ouvrir une malle, puis exige une déclaration. Une déclaration... J'ignore en quoi elle consiste ; enfin, à force de questions, presque de menaces, je parviens à savoir qu'il faut aller vers le chef du bureau. Je m'y rends ; même accueil bourru. Je vais à l'hôtel où je me proposais de passer la nuit, et, là, on m'indique ce qu'il faut faire. Je rédige ma déclaration, la porte à l'employé, qui, sans même la regarder, la jette de côté et me laisse tout emporter. Quelle plaie que la bureaucratie en pays colonial !

Le lendemain, je prends mon billet pour Saint-Louis, et me voilà en route à travers ce pays de sable. Durant ce voyage de douze heures, les surprises ne manquent pas. Tout est nouveau et étrange : ces huttes si basses, si fragiles, où tout semble vivre pêle-mêle, ces arbres à l'aspect tout différent de ceux d'Europe, ces vastes champs de mil, ces troupeaux de bœufs à cornes immenses, enfin ces stations de chemin de fer d'un aspect si particulier et qui fourmillent de nègres.

Lorsque le train est lancé à toute vapeur pendant 40 kilomètres sans qu'on puisse voir une maison européenne, on sent qu'on est en pays étranger. On se croirait en plein désert, si, de temps en temps, on ne découvrait un groupe de nègres armés de fusils et qui gardent les troupeaux.

Vers 6 heures du soir, j'aperçois dans le nord un phare ; c'est celui du gouvernement ; nous traversons un pont en fer et nous arrivons.

M. Joseph Morin (1) m'attendait ; nous montons en voiture ; nous traversons un autre pont immense de 580 mètres, et nous voilà à Saint-Louis. Il me mène à la chambre qu'il m'a fait préparer, puis nous allons chez M. Taylor. J'ai éprouvé

(1) Frère de M. Jean Morin, et jardinier en chef de la colonie. (*Réd.*)

une bien grande joie à serrer la main à ce cher frère à qui la mission du Sénégal doit tant, et à pouvoir confier avec lui à Dieu nos soucis, nos joies et surtout nos espérances.

Je dis nos espérances, car, cher monsieur, nous en avons de grandes, et j'ose croire qu'elles ne seront pas déçues. Le Seigneur est fidèle. Mais pour que notre attente soit réalisée, il ne suffit pas que ceux qui sont sur la brèche veillent, travaillent et prient, il faut aussi que les amis des missions, tous les amis, en fassent de même et luttent avec nous.

Dimanche, j'ai assisté au culte; la chapelle était remplie. Quel bien pour l'âme de se dire que toutes ces créatures qui vivaient autrefois sans Dieu, sans espérance dans le monde, possèdent maintenant la joie des rachetés de Jésus-Christ.

Il y a un bon noyau de chrétiens. Ce qu'il y a à faire maintenant, c'est, je crois, de transformer ce noyau en levain, c'est-à-dire de faire de chacun des membres de notre petite Église un vrai missionnaire. Si ce but est atteint, l'œuvre du Sénégal marchera de l'avant. Oh! priez beaucoup pour nous, cher monsieur, ne nous oubliez pas; demandez au Seigneur que le zèle déborde en nous, et que nous soyons missionnaires jusque dans les moindres détails de notre vie.

J'oublie de vous parler de mon école. J'ai eu beaucoup à faire depuis mon arrivée. Le local, chez M. Morin, était insuffisant; nous avons débarrassé un magasin dans la maison de la mission, en dessous de l'école des filles. Nous y avons installé des tables, et c'est là que, hier, j'ai pu commencer avec 18 élèves. Ce nombre aurait pu être augmenté; mais M. Taylor m'a conseillé de m'y tenir pour le début. Il me semble que j'aurai beaucoup de peine les premiers jours, car mes élèves sont bien faibles; cependant je ne me décourage pas. Dieu me donnera les forces et la sagesse en proportion des difficultés. Dans une autre lettre, je vous donnerai plus de détails sur ce point.

Je me recommande à vos prières et vous prie de recevoir l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

J. Brandt.

TAÏTI

POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU TEMPLE DE PAPÉTOAI

Papétoaï (Mooréa), ce 4 octobre 1887.

Bien cher frère,

La pensée que notre protestantisme français a enfin une belle et vaste Maison des missions, où se forment ses futurs missionnaires et où les anciens trouveront un pied-à-terre quand leur tour viendra de se refaire sous le beau climat du pays natal, remplit nos cœurs de joie et d'espérance.

Cette nouvelle demeure, nous l'avons parcourue avec le plus vif intérêt et dans tous les sens. Nous l'aimons déjà d'une affection bien cordiale. Vos appartements, votre cabinet de travail, cher directeur, ceux du dévoué professeur M. Krüger, les chambres des élèves, celles des missionnaires, la bibliothèque, la salle d'étude, celle des conférences : tout cela nous touche parce que cela nous appartient, ou plutôt, parce que c'est la propriété de Celui dont nous avons l'honneur et la joie d'être les serviteurs.

Nous prions pour cette chère Maison dont la construction a été un grand acte de foi. Nous prions aussi pour ceux qui l'habitent et auxquels nous nous sentons unis par de nouveaux liens de famille. Nos comités des missions ne sont pas oubliés dans nos requêtes... Comme notre cher et vénérable frère M. Casalis a dû être heureux de voir de ses yeux cette Maison des missions, cette terre sinon promise, du moins si ardemment désirée !

Notre protestantisme taïtien voit aussi avec une joie bien vive une de ses grandes espérances se réaliser : le temple en pierres de taille de Mooréa, fruit de la piété des premiers fidèles du Pacifique, monument élevé à la gloire de Dieu l'année même où notre Société des missions se fondait, édifice tombant en ruines, commence à renaître, grâce à la foi agissante de la paroisse de Papétoaï, de tout notre protestan-

tisme et surtout au secours de notre Dieu qui ne nous a pas fait défaut.

Le 16 septembre dernier, le roi Pomaré V a posé la première pierre de cette maison de prière qui nous promet d'être plus belle que la précédente. Presque tout Mooréa et quelques personnes de Taïti ont assisté avec enthousiasme à cette cérémonie, qui a été très belle et très imposante, malgré la simplicité avec laquelle elle avait été volontairement préparée.

Nos chers amis MM. Viénot et Vernier, avec une partie de leurs familles et notre ami Poroï, s'étaient fait un plaisir de participer à cette fête chrétienne. Notre cher collègue M. de Pomaret n'avait pu y assister, à notre grand regret.

M. Vernier avait préparé pour la circonstance un beau discours, qui, prononcé d'une voix puissante et émue, impressionna vivement le millier d'auditeurs réunis tout autour des fondations du temple et bravant la chaleur exceptionnellement forte qu'il faisait ce jour-là.

M. Vernier dit que la pensée qui prime toutes les autres dans les cœurs à cette heure, c'est celle de la reconnaissance envers Dieu qui nous accorde le privilège d'assister à cette belle cérémonie. Il rappelle que Papétoaï fut le berceau de l'Évangile dans ces îles. Il montre le prêtre païen Patii (dont l'un des descendants est présent) brûlant le premier des idoles à Papétoaï même, l'île entière d'Eiméo embrassant l'Évangile et construisant ici, en 1822, un beau temple en corail, pour y adorer le vrai Dieu.

« La foi qui éleva jadis les murs maintenant démolis est la même qui reprend maintenant ces pierres pour en construire un autre édifice semblable et dans de bien meilleures conditions.

« Vous montrez en ce jour, ô habitants d'Eiméo et de Taïti, que vous voulez maintenir comme un dépôt sacré l'Évangile glorieux que vous ont légué vos pères, que Christ demeure seul votre Sauveur, et que vous comptez sur la vie bienheureuse qu'il vous a promise dans son ciel.

« Que ce nouveau temple soit pour vous l'image du temple spirituel qu'il commença jadis à élever dans ces îles, et qu'il y élève encore pour y être adoré en esprit et en vérité. »

M. Vernier médite ensuite brièvement le passage d'Esaïe 28, 16 : Voici, j'ai mis pour fondement en Sion une pierre, une pierre éprouvée, etc...

La lecture d'une partie des documents déposés par M. Viénot dans une bouteille bien appropriée et bien scellée fut écoutée avec un grand recueillement. La pose de la première pierre, faite avec une solennité touchante par le roi Pomaré V, quel moment plein de gravité, de souvenirs et d'émotion vive et générale! Un long passé semblait revivre dans cet instant : tout le monde pensait, à cette heure, au paganisme vaincu, à l'enthousiasme des premiers chrétiens de Mooréa, au premier temple élevé par leur premier amour, à Pomaré III, assistant avec orgueil à l'exécution de ce gigantesque travail, et à Pomaré IV, la mère du roi actuel, présidant à la dédicace de ce beau monument.

Notre cérémonie eut un caractère spécial de simplicité et de grandeur qu'on se rappellera longtemps, et qui contribuera puissamment à l'affermissement du protestantisme taïtien. Elle fut dignement terminée par une belle prière que Téraï, le pasteur de Haapiti, prononça d'une voix vibrante et pleine d'onction.

Une collecte improvisée à l'issue de ce service produisit la jolie somme de 620 francs.

J'allais oublier de mentionner les cantiques composés par les indigènes, en vue de la circonstance, et exécutés avec une harmonie et un entrain bien remarquables par les chœurs de Haapiti, de Téaharoa et de Papétoaï.

Vous recevrez, en même temps que cette lettre, une partie des documents placés sous la première pierre du temple de Papétoaï. Je pense qu'ils intéresseront tous les amis de notre œuvre missionnaire.

Je vous envoie aussi les deux brochures dont je vous ai déjà parlé et auxquelles je vous prie de donner une modeste

place dans notre grande bibliothèque de la Maison des missions. L'une est un recueil de plans de sermons et l'autre un commentaire de l'épître de saint Jacques. La première s'est très bien vendue; la seconde est en vente dans toutes les paroisses de Taïti et de Mooréa. Elles ont été tirées l'une et l'autre à 500 exemplaires. J'espère que ces deux petits travaux contribueront à l'affermissement de la piété de nos chers indigènes.

P. Brun, pasteur.

Documents déposés le 16 septembre 1887 sous la première pierre du nouveau temple de Papétoaï.

Papétoaï, ce 16 septembre 1887.

« En 1822, sous la direction du missionnaire M. Platt et sous le règne de Pomaré III, les habitants de Mooréa commencèrent à construire un temple en corail, de forme octogonale, sur un terrain — fenua farii evanelia — donné à cette époque pour les besoins du culte.

Ce monument fut bâti intérieurement en pierres ordinaires et extérieurement en corail taillé.

On en fit la dédicace en 1829, à l'époque où le missionnaire, M. Simpson, arriva à Mooréa.

Posé sur le sol, sans fondement, il aurait peut-être duré assez longtemps, si une source qui se trouvait à l'intérieur n'eût peu à peu miné le terrain, en partie sablonneux, sur lequel il était construit.

En 1873, il fallait déjà l'abandonner parce qu'il menaçait ruine. Le pasteur de Papétoaï et sa dévouée compagne firent de grands efforts pour déterminer l'administration française et la reine Pomaré IV à faire reconstruire cet édifice historique et religieux.

En 1877, Pomaré IV avait résolu d'intéresser tous les districts de Taïti et de Mooréa à la reconstruction de ce temple; mais malheureusement la mort de cette pieuse reine, survenue

cette année-là, interrompit brusquement la réalisation de ce projet.

Le 26 juillet 1881, le conseil de paroisse de Papétoaï écrivit une lettre au conseil de district pour lui demander de faire rebâtir l'ancien temple de la paroisse par le district lui-même.

Le conseil de district lui répondit, le 3 mai 1882, qu'il avait accueilli favorablement sa demande et qu'il était en train de faire avec l'entrepreneur E. Bambridge un contrat, par lequel celui-ci s'engageait, pour une somme de 55,000 francs, à reconstruire entièrement l'édifice en question.

Instruit de ce projet, le gouverneur, M. des Essarts, écrivit le 8 juin 1882 au résident de Mooréa dans le but :

1° D'informer le conseil de district qu'il désapprouvait ses propositions et s'opposait à ce qu'il obligeât la population de Papétoaï à entreprendre un ouvrage aussi important ;

2° De porter à la connaissance du président du conseil d'arrondissement de Mooréa qu'il ne verrait au contraire aucun inconvénient à ce que la paroisse de Papétoaï poursuivît la réalisation du projet en question, et qu'il serait très disposé à encourager cette œuvre, si elle était entreprise avec le seul concours des contributions volontaires des fidèles.

Cette paroisse, comptant sur la générosité des protestants de Taïti et de Mooréa et même sur celle de la population des Iles sous le Vent, et surtout sur le secours de Dieu, prit hardiment en main cette œuvre considérable.

Sa foi fut récompensée. En effet, les collectes organisées à Taïti et à Mooréa en 1882 rapportèrent 9,000 francs environ ; celles de la paroisse de Papétoaï, qui ont eu lieu tous les mois, pendant cinq ans, ont produit près de 10,000 francs.

Enfin, le conseil de paroisse de Papétoaï, persuadé qu'il était temps de commencer, en cette année 1887, la reconstruction de son ancien temple, vient de passer deux contrats : l'un avec M. Horley au sujet de la bâtisse, et l'autre avec M. Thévenot, relativement au plancher et à la toiture de ce monument. La paroisse doit fournir au premier la chaux, le sable, le ciment, le fer et les bois propres à l'échafaudage et

lui donner la somme de 10,500 francs, et au second tous les matériaux nécessaires aux travaux dont il est chargé et lui payer la somme de 3,500 francs.

Les fondations du nouveau temple ont été commencées le 15 août 1887, et aujourd'hui, 16 septembre, nous allons poser la première pierre de cet édifice religieux qui intéresse Taïti et Mooréa, et même toutes les îles voisines, parce que l'arbre de l'Évangile a commencé à prendre racine à Papétoaï et que d'ici il étendit ses rameaux sur tous les archipels environnants...

(Suit une série de remerciements adressés au roi, aux pasteurs présents, aux chefs, aux représentants de l'administration. Nous croyons pouvoir les omettre. Citons encore la conclusion du document :)

Grâce aux 20,000 francs que la paroisse de Papétoaï possède aujourd'hui, nous verrons bientôt notre ancien temple rebâti et recouvert ; mais bien des choses lui manqueront encore : peinture, embellissements, chaire, bancs, portes, fenêtres, lampes, etc. Il nous faudra trouver encore une somme d'environ 10,000 francs avant de songer à la dédicace de cette maison de prière. Ne l'oublions pas.

Nous croyons que ceux qui nous ont aidés nous aideront encore, et que Dieu qui nous a secourus jusqu'à maintenant sera avec nous jusqu'à la fin ; aussi sommes-nous désireux de conserver à son temple le beau nom de Ébénezer. L'Éternel nous a secourus.

Au Roi des siècles, immortel, invisible, à Dieu, seul sage, soient honneur et gloire aux siècles des siècles. Amen.

P. Brun,

Pasteur, président du conseil de paroisse de Papétoaï et du conseil d'arrondissement de Mooréa.

Ont signé ce document :

Le roi Pomaré V, Viénot, Vernier, Amaru, chef de Papétoaï, les chefs, les pasteurs et quelques diacres présents à la cérémonie, etc. »

Je vous envoie aussi la copie d'un petit document qui a été imprimé sur parchemin par la presse de M. Viénot, et qui a été déposé avec le précédent sous la première pierre du temple de Papétoaï.

Il a été écrit en taïtien et en français. Voici le texte français :

Papétoaï, ce 16 septembre 1887.

Ce temple a été construit par les protestants de Mooréa en 1822, sur le terrain qui fut donné alors à titre de *terrain pour le culte.*

Il a été reconstruit dans le même endroit en 1887, par la paroisse protestante de Papétoaï, au moyen des contributions volontaires de cette paroisse et de celles que les protestants de Mooréa, de Taïti et des Iles sous le Vent ont bien voulu mettre à sa disposition.

Le conseil de paroisse :

P. Brun, pasteur, président. Maoae a Maoae, Taitutu a Mose, Urarii a Ahiti, Punuariiatua a Hamau, Teihoarii a Tetuaotuu, Maipito, Teraituua, Poroni, Orometua.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

L'ISLAM ET LE CHRISTIANISME EN AFRIQUE (*suite*). — « LA SEMENCE DES NOIRS. » — L'ÉGLISE NÈGRE DE LA CÔTE D'OR. — ABÉOKOUTA. — DIX-NEUF MILLE COMMUNIANTS. — L'AVENIR DES MISSIONS CHRÉTIENNES DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

Dans la chronique du mois de décembre dernier, il a été question des progrès de l'islam au nord de l'Afrique et de l'influence que cette religion exerce sur les populations indigènes. C'était une réfutation de la thèse du chanoine Taylor, qui prétend que l'islamisme, dominant dans toute la moitié septentrionale de l'Afrique, est actuellement le plus grand

bienfait qui puisse être offert au nègre. Il n'a pas été difficile de montrer que l'influence de l'islam au Soudan est des plus superficielles, que cette religion n'a aucunement réussi à supprimer l'idolâtrie, que les Arabes et les nègres islamisés ne sont rien moins que des bienfaiteurs pour le noir continent, enfin que c'est par abus seulement que l'on peut parler de missions musulmanes.

M. Taylor affirme, en outre, dans son panégyrique de l'islam, que le christianisme a fait, pour conquérir l'Afrique du Nord, des efforts et des sacrifices considérables et que les résultats obtenus sont imperceptibles. C'est à cette deuxième thèse du chanoine anglican que doit répondre notre première chronique de la nouvelle année. En février, la chronique reviendra à sa destination ordinaire : tenir nos lecteurs au courant des dernières nouvelles missionnaires.

Le chanoine Taylor, qui ne pèse guère ses paroles, semble-t-il, affirme naïvement l'insuccès de toutes les missions chrétiennes dans toute l'Afrique. C'est une erreur manifeste. Personne n'ignore les bénédictions que l'Évangile a répandues au sud de l'Afrique, parmi les Hottentots, les Cafres et les Betchouanas. On peut faire la partie belle à M. Taylor, limiter la réponse à la moitié septentrionale de l'Afrique et prouver néanmoins que le christianisme implanté dans ces contrées n'a pas été aussi stérile qu'on voudrait le faire croire; même restreinte à ce domaine, le plus difficile peut-être de la mission moderne, l'apologie du christianisme par les missions triomphe partout.

Il vient comme pluie agréable
  Tombant sur prés fauchés,
Et comme une rosée aimable
  Sur terroirs desséchés...
Ethiopes viennent grand'erre
  S'incliner devant lui;
Ses haineux baiseront la terre
  A l'honneur d'icelui (1).

(1) Psaume LXXII.

La tournée que M. Taylor nous a fait entreprendre le mois dernier nous a laissés sous l'impression de tableaux odieux. La visite d'inspection missionnaire à laquelle nous convie aujourd'hui notre programme nous remplira assurément de joie et de confiance. Et si, à quelque tournant de route, nous trouvons lieu de nous humilier, ce sera, au début de la nouvelle année, une expérience que le Seigneur veuille bénir, un aiguillon pour notre zèle, nos efforts personnels, nos prières.

L'histoire des missions chrétiennes sur la côte occidentale de l'Afrique débute par un épisode caractéristique et des plus émouvants. Au milieu du dix-huitième siècle, dix missionnaires moraves s'établirent sur la Côte d'Or. En 1770, ils avaient tous succombé au climat meurtrier de ce littoral. Le comte de Zinzendorf leur chanta cette épitaphe mémorable et prophétique :

Il sont semés, ces dix,
Comme du grain perdu ;
Mais leurs tombes proclament :
C'est ici la semence des noirs !

La Société des missions de Bâle prit, en 1828, la succession de ces Moraves. De 1828 à 1836, neuf missionnaires se fixèrent dans le pays. En 1840, le dernier survivant de cette seconde compagnie de volontaires retournait à Bâle. C'était le cas de dire, avec le prophète de l'Apocalypse : « Persévérer et croire ! » Ah ! M. Taylor a bien raison de dire que l'Église a fait de grands sacrifices pour l'Afrique. Les prétendus missionnaires musulmans dévastent le pays et égorgent sans pitié des peuplades entières (1). Les serviteurs de Jésus-Christ, à l'exemple de leur divin Maître, laissent leur vie, s'il le faut, pour sauver ce qui est perdu.

Quel est l'état actuel des missions de Bâle sur la Côte d'Or? On compte dans les dix stations bâloises près de huit mille

(1) Voyez le *Journal des Missions*, 1887, p. 478.

personnes (1) qui se rattachent à l'Église chrétienne. L'œuvre est dirigée par 32 missionnaires européens, 19 pasteurs indigènes et 116 évangélistes et maîtres d'école. Sur les 8,000 adhérents mentionnés, il y a 2,995 communiants. Que ceux qui seraient tentés d'estimer ce résultat numérique comme bien mince veuillent réfléchir un instant au chemin que ces 2,995 nègres ont dû parcourir pour sortir de la corruption sans nom où le premier appel des missionnaires les a trouvés; qu'ils estiment ce qu'il a fallu d'efforts, d'actes de volonté, de tension morale pour faire parvenir chacun de ces 2,995 membres de l'Église au rang de frère de Jésus-Christ, justifié par la foi, manifestant par sa vie et ses œuvres qu'il poursuit sincèrement et joyeusement la sanctification, sans laquelle nul ne verra Dieu. Celui d'entre nous qui ne dira pas après cela, dans son cœur : « Ceci n'est pas l'œuvre des hommes, mais celle de Dieu » ; celui qui ne se prosternera pas pour s'écrier : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, de recevoir puissance, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange, car c'est lui qui les a rachetés pour Dieu par son sang de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation! » celui-là ne sait pas lui-même ce que c'est que la conversion et la régénération.

Il faudrait un ou deux numéros complets de notre *Journal* pour parler de toutes les missions chrétiennes qui existent sur la côte de Guinée. Une douzaine de sociétés de missions envoient des ouvriers dans ces pays de fièvre et de mort. Est-il besoin de nommer notre modeste œuvre du Sénégal? Les Églises de Sierra-Leone comptaient en juin 1886, sur près de 13,000 adhérents, 5,810 membres communiants (2). Faut-il

(1) 7,981 dit le 72e *Jahresbericht der Evang. Missions-Gesellschaft zu Basel*, 1887, tableau II et p. XLV; voyez, pour les autres chiffres cités, p. XLI.

(2) *Proceedings of the Church Missionary Society*, 1886, p. 18. Le rapport de 1887 ne nous est pas encore parvenu.

rappeler l'histoire d'Abéokouta, dans le Yorouba (1)? En 1825 la paix et la prospérité régnaient dans le pays entre l'Opara et le Niger; des champs fertiles nourrissaient les nombreux villages qui remplissaient les vallées, d'après le témoignage du voyageur Clapperton. Quand Richard Lander traversa ces contrées en 1830 (2), il n'y trouva plus que des traces de villages incendiés et par-ci par-là un bananier luttant contre les mauvaises herbes; l'aboiement des singes et les cris des perroquets troublaient seuls le silence et la solitude. Les Foulbés fanatiques avaient passé là comme un flot dévastateur. Quelques bandes de fuyards, débris de plus de 150 villages brûlés et détruits, cherchèrent un refuge dans une grotte près d'un immense rocher de porphyre. Ils s'y fortifièrent et nommèrent cet asile Abéokouta, c'est-à-dire « sous la pierre ». Le premier Européen qui visita cette ville fut le missionnaire anglais Townsend, mort il y a deux ans après quarante ans de service sous le ciel embrasé de l'Afrique occidentale. C'était en 1842. Crowther, jeune Africain délivré d'un négrier par un croiseur anglais, élevé dans le collège indigène de Foura-Bay (Sierra-Leone), baptisé en 1825 et consacré à Londres en 1843, rejoignit M. Townsend en 1846. Les cœurs des réfugiés d'Abéokouta s'ouvrirent à la prédication du salut. Maintenant l'Église d'Abéokouta est formée par 563 communiants parmi environ 2,000 chrétiens (3). Dans tout le Yorouba, il y a 2,650 communiants sur plus de 7,000 adhérents au christianisme (4). Une des dernières conférences annuelles de ces Églises s'est occupée d'un rapport « sur les moyens de développer et d'enrichir la vie spirituelle dans les diverses com-

(1) Voir la *Carte de la Sénégambie et de la côte de Guinée*, publiée dans notre *Journal* (1885, p. 333). Elle se vend séparément, coloriée et cartonnée, au prix de 1 franc.

(2) Voyez Grundemann, *Missions-Bibliothek* (Leipzig, 1877), II, 1, p. 126.

(3) Voyez, sur la fermeté de ces chrétiens d'Abéokouta, l'étude détaillée et critique du docteur Grundemann (*Allgem. Missions-Zeitschrift*, 1885, p. 353-370).

(4) *Proceedings of the C. M. S.*, 1886, p. 26 et XVII.

munautés », et d'un autre « sur les moyens d'exercer une action morale plus réelle et plus profonde sur ceux qui nous entourent. » Veut-on le témoignage que rendent les païens à la transformation opérée par la conversion? Naguère le missionnaire C. Phillips s'entretenait dans les districts orientaux du Yorouba avec un chef des Ondos. « C'est curieux, lui dit ce nègre, vos chrétiens laissent nos femmes en paix et ne volent ni moutons, ni chèvres, ni même des poules (1). »

Nous devrions parler aussi de la mission de Brême sur la côte des Esclaves, des Églises indigènes de Libéria, des missions wesleyennes et baptistes, du diocèse missionnaire de l'évêque Crowther sur le Niger. Mais nous avons hâte de passer sur la côte orientale de l'Afrique.

Trois sociétés anglaises y travaillent, sans compter les Allemands qui y sont à peine arrivés, et les missions romaines. On peut rappeler qu'à Magila, en face de l'île Pemba, au nord de Zanzibar, les nègres islamisés ont fermé leur mosquée en 1882 pour suivre désormais le culte chrétien (2). Il suffit de nommer la Société anglicane de missions et le nom de son martyr Hannington pour rappeler à nos lecteurs l'héroïsme et la foi des confesseurs de l'Ou-Ganda. On peut évaluer le nombre des chrétiens dans toutes ces contrées, où la mission n'a encore que quelques années d'existence, à environ 3,000, dont près de 400 communiants (3).

La somme totale des chrétiens indigènes dans l'Afrique septentrionale doit être de plus de 70,000, dont environ 19,000 communiants (4). Qu'est-ce que ces chiffres, pourrait-on s'é-

---

(1) *Proceedings of the C. M. S.*, 1886, p. 24.

(2) Gundert, H., *Die Evangel. Mission* (Calw, 1886), p. 145.

(3) Comparez *Proceedings of the C. M. S.*, 1886, p. XVII, avec *Allg. Missions-Zeitschrift*, 1885, p. 383.

(4) Ces chiffres sont approximatifs. Il est impossible de citer ici les sources où sont puisés les éléments du calcul qui les a fournis. Plus que probablement ces chiffres sont inférieurs à la réalité. Il faudrait ajouter à ces 70,000 chrétiens évangéliques les 36,400 chrétiens catholiques que compte le deuxième volume statistique que la S. Congrégation de la Pro-

crier avec le chanoine Taylor, en face des peuplades nombreuses soumises à l'islam? Mais nous savons comment ces peuplades du Soudan ont été soi-disant converties à l'islam; nous connaissons leur situation religieuse et morale (1); tandis qu'on ne doit pas se lasser de répéter que chacun des 19,000 communiants nègres est une individualité chrétienne, une grandeur morale, une puissance spirituelle. Ajoutez à cela que l'islam a mis 1,250 ans pour étendre les limites de ses dévastations en Afrique jusqu'au 10e degré de latitude nord environ, et il y a 60 ans à peine que l'Évangile a commencé d'être offert aux nègres de l'Afrique septentrionale. Aussi bien l'on finit par avoir honte de prendre au sérieux des affirmations comme celles du chanoine Taylor.

L'islam est une puissance malfaisante : à l'état calme il engourdit tous les ressorts de l'individu; quand il est secoué par une de ses crises spasmodiques de fanatisme, il déborde comme un torrent que rien ne peut endiguer, il détruit brutalement; au centre de l'Afrique septentrionale enfin, l'islam entretient la traite des esclaves, cette plaie ouverte par laquelle le noir continent perd ses meilleures forces.

Les missions chrétiennes dans l'Afrique septentrionale coûtent des sommes considérables; elles usent plus d'hommes que toutes les autres entreprises missionnaires dans le monde entier; mais elles font une œuvre de paix, lente et profonde; elles en sont encore à préparer les instruments, car c'est par l'Africain que l'Afrique sera amenée à Christ; une trentaine de dialectes, inconnus il y a un demi-siècle, ont été élevés au rang de langues littéraires; la Bible, en fragments ou dans son ensemble, est traduite dans ces langues; des dizaines de milliers d'élèves apprennent à lire dans les écoles missionnaires; des écoles supérieures, des classes théologiques se

---

pagande vient de publier (*Missiones catholicæ... descriptæ in annum MDCCCLXXXVII. Romæ*, 1887, p. 328). Mais les procédés de la mission romaine sont si peu sûrs, qu'il est préférable de négliger ses données.

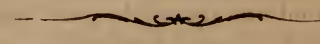
(1) Voyez le *Journal des Missions*, 1887, p. 475 et 478.

fondent pour recevoir les mieux doués de cette génération noire qui monte, éclairée et renouvelée par la lumière d'en haut. Attendons avec confiance, nous ne serons pas confus :

Ethiopes viendront grand'erre
S'incliner devant Christ.

Il reste un côté de la question qui n'a pas été abordé encore. Pourquoi l'islam n'a-t-il pas été entamé jusqu'ici par l'Évangile? Pourquoi? Je vous le demande, lecteurs chrétiens et français du *Journal des Missions*. La peste de l'islam s'étale à 54 heures de Paris, au delà de la Méditerranée. Et nous laissons des étrangers mal qualifiés pour travailler sur une terre française, mal vus par le gouvernement colonial, s'attaquer à une œuvre dont nous sommes responsables, que Dieu a mise à notre porte. Pourquoi ne pas tenter un effort sérieux contre ce spectre religieux que l'incrédulité ne se fatiguera pas d'évoquer pour prouver la faiblesse de l'Évangile? Croyons-nous, oui ou non, que tout genou ploiera devant Christ? Nous avons les promesses ; nous avons des ordres formels. Faisons enfin luire l'aurore du jour où, terrassé, vaincu, expirant, l'islam, comme jadis l'empereur apostat, s'écriera : Tu as triomphé, ô Galiléen !

F. H. K.

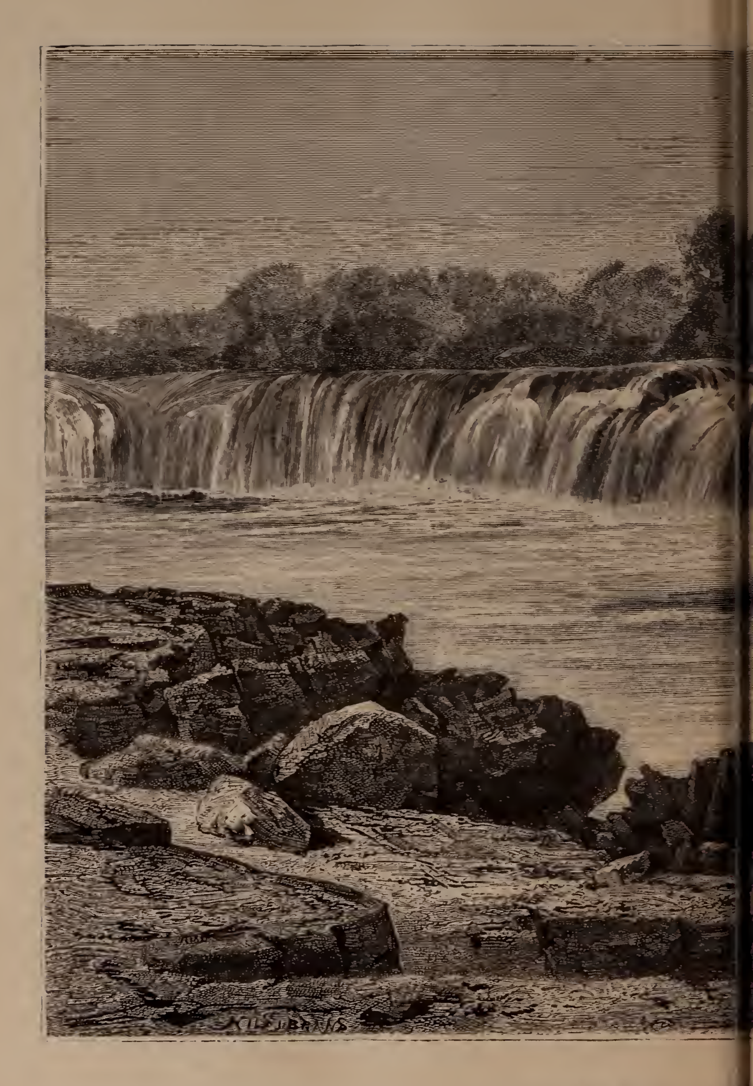


VENTE ANNUELLE

La vente annuelle pour les missions a été fixée aux 14 et 15 mars. On est prié d'envoyer les objets destinés à cette vente autant que possible avant le 1er mars, à madame Boegner, 102, boulevard Arago.

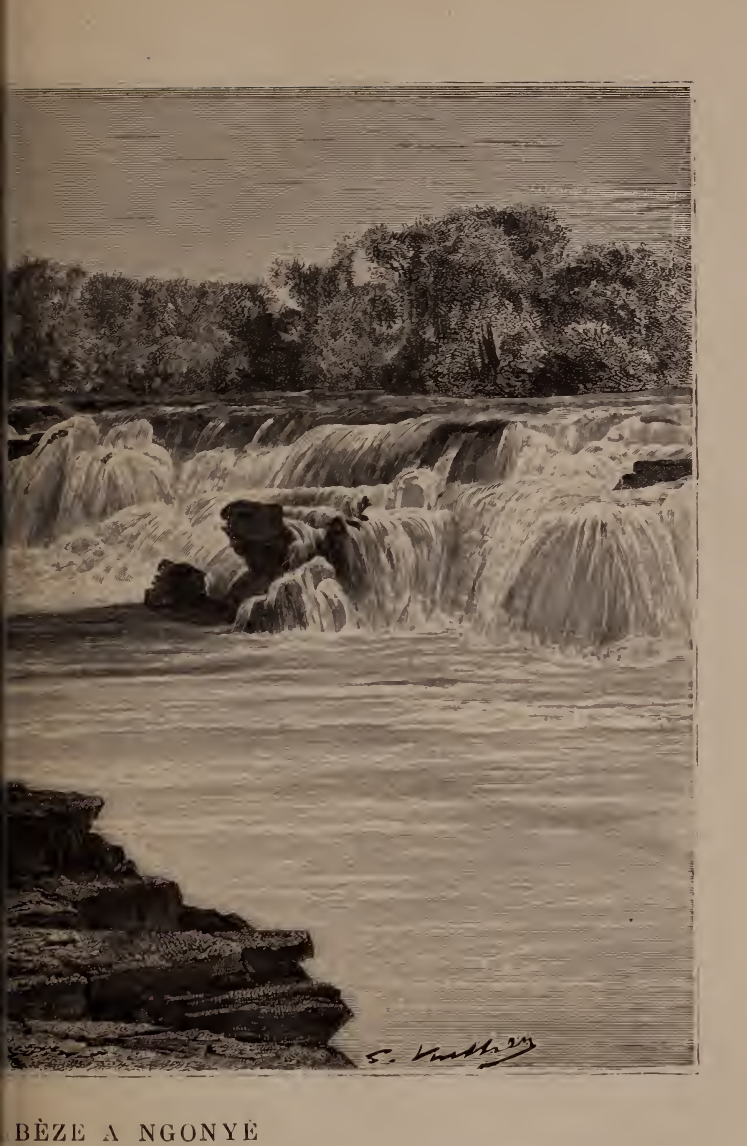
Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13223.



LES CHUTES DU

Gravure publiée par la librairie Hachette dans la *Géog*



BÈZE A NGONYÉ

universelle, d'après une photographie de M. Coillard.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

POUR LE LESSOUTO

Paris, le 24 janvier 1888.

Le Comité a résolu, dans sa dernière séance, d'attirer l'attention des Églises sur la situation de l'œuvre du Lessouto.

Cette œuvre est entravée dans sa marche par le manque des fonds nécessaires au paiement des ouvriers indigènes qui lui consacrent leur temps soit à titre d'évangélistes, soit comme instituteurs. Des hommes qui autrefois recevaient comme traitement de 3 à 500 francs, quelques-uns même 1,000 francs (1), ne reçoivent plus que 75, 100 et 180 francs par an. A un moment donné plusieurs ont consacré leur temps au service de la mission sans rémunération aucune.

On ne peut qu'admirer le renoncement de ces ouvriers dont s'honore à juste titre notre mission; mais un tel état de choses ne saurait durer sans porter atteinte à leur situation temporelle, et les plonger dans le plus entier dénuement.

(1) Ce dernier chiffre, très élevé, n'a été obtenu que par des instituteurs pourvus du brevet et dont le salaire était fourni par l'administration sur le produit des impôts payés par les Bassoutos. Les évangélistes, dépendant exclusivement de la mission, n'ont jamais eu de traitements aussi forts. (*Réd.*)

Malheureusement la crise qui a produit de tels résultats, loin de diminuer, semble s'accentuer toujours davantage; les grains n'ont aucune valeur sur le marché du Lessouto; le sac de 100 kilog. est vendu au prix infime de 3 francs; il en est de même du bétail. Il en résulte que les collectes d'Église, dont le produit forme le salaire des évangélistes, ont suivi depuis quelques années, malgré tous les efforts de nos missionnaires, une progression descendante. Après s'être élevé en 1880 à son chiffre maximum, environ 38,000 francs, le produit de ces collectes n'a fait que diminuer. En 1885, il était de 21,936 fr. 50; en 1886, de 17,546 fr. 10. L'année dernière, il n'était plus que de 16,109 fr. 75. Et tout indique que cette année le résultat sera encore plus faible. Comment, dans des conditions pareilles, maintenir les œuvres déjà fondées?

Mais ce n'est pas tout. La position de nos frères a ceci de particulièrement douloureux, que leurs embarras sont augmentés précisément par ce qui devrait les réjouir le plus, l'essor magnifique que prend l'évangélisaton des païens. Après des années de stagnation religieuse résultant de la dernière guerre, un réveil s'est déclaré dans une de nos stations et tend à se propager dans le pays tout entier. D'un bout à l'autre du Lessouto on voit des païens en grand nombre fréquenter le culte public et chercher la voie du salut. Ce mouvement se produit surtout dans les localités où depuis un temps plus ou moins long les chrétiens ont semé la parole de vie.

Ces bénédictions nouvelles accordées en réponse à d'ardentes et incessantes prières, créent pour nos frères de nouvelles obligations auxquelles il leur est impossible d'échapper. Ces âmes qui se réveillent, il faut les grouper, les instruire, et, pour atteindre ce but, *il faut nécessairement fonder de nouvelles annexes,* et cela sans retard : les catholiques romains et les ritualistes sont aux aguets de tels mouvements et cherchent à les faire tourner à leur profit. Des hommes, on en trouve, mais où trouver l'argent nécessaire pour les entre-

tenir? car enfin, en Afrique comme ailleurs, l'ouvrier est digne de son salaire.

Si, dans l'état actuel du Lessouto, les Églises qu'écrase une épouvantable crise économique sont impuissantes à soutenir des œuvres depuis longtemps fondées, comment espérer qu'elles pourront entreprendre des œuvres nouvelles et les faire prospérer?

On a fait des appels dans la Colonie du Cap et dans l'État-Libre de l'Orange; mais là aussi la misère est grande et les appels sont demeurés sans réponse.

Une situation aussi difficile devait s'imposer à la sollicitude du Comité. Dès l'été dernier, désireux de venir en aide à nos missionnaires, il leur avait accordé une subvention extraordinaire pour les frais d'évangélisation. Mais le secours voté se trouve hors de proportion avec les besoins qui ont pris ces derniers temps un caractère plus pressant. Il faut, pour porter remède aux embarras de nos frères, un effort exceptionnel comme l'est la situation elle-même.

Cet effort, le Comité le demande aujourd'hui à nos Églises. Sans refuser les offrandes de l'étranger, de l'Angleterre chrétienne par exemple, à laquelle sa relation politique avec le Lessouto impose à l'égard de ce pays des responsabilités particulières, le Comité n'a pas jugé qu'il dût laisser à d'autres qu'aux protestants de langue française l'honneur de venir au secours de notre vieille et chère mission du Lessouto.

Dès aujourd'hui, il recevra avec reconnaissance des *dons spéciaux pour les évangélistes du Lessouto*. Un de ses membres, devançant le vote, a dès les premiers jours de l'année promis une souscription extraordinaire de 400 francs pour cet objet.

En faisant appel au public pour le Lessouto, le Comité ne perd de vue ni les intérêts généraux de son œuvre, ni en particulier ses projets de mission dans le bassin du Congo. On verra plus loin que ces projets entrent en ce moment même dans la phase de l'exécution. Mais si grand et si légitime que soit le souci de cette entreprise nouvelle, il ne saurait nous faire oublier ce que nous devons à notre mission du Lessouto.

Pourrions-nous compter sur la bénédiction de Dieu pour nos œuvres nouvelles, s'il était démontré que pour les entreprendre nous négligeons des œuvres anciennes en pleine prospérité, et que nous laissons se perdre une moisson faute d'ouvriers pour la recueillir ?

Quant aux besoins généraux de notre œuvre, ils sont certes trop pressants pour que nous puissions les perdre de vue. Avouons-le, les sujets de reconnaissance avec lesquels nous avons terminé 1887 se changent parfois dans notre esprit en sujets d'inquiétude. Qui ne voit, par exemple, que le grand nombre de nos élèves devient un embarras, si nous ne recevons des Églises le moyen de les équiper et de les pourvoir de stations à mesure qu'ils seront prêts à partir? L'extension même qu'a prise notre œuvre *ramènera infailliblement le déficit*, si les ressources régulières de notre Société ne suivent, elles aussi, une marche ascendante.

Mais ces raisons même ne peuvent nous faire hésiter à réclamer pour le Lessouto les fonds qu'exige la situation actuelle. Le Maître disait à ses apôtres : « Avez-vous jamais manqué de rien? » S'il nous posait la même question, nous pourrions répondre comme les disciples : « De rien, Seigneur. » Des expériences récentes ne nous ont-elles pas montré que, partout où la foi reconnaît un appel de Dieu à suivre, la charité sait aussi multiplier ses sacrifices? L'année dernière, qui a vu s'élever et se payer la Maison des missions, n'a-t-elle pas vu aussi notre déficit à peu près comblé, et les premiers fonds pour le Congo réunis?

Aussi est-ce avec une entière confiance que nous remettons aux Églises la cause du Lessouto, en même temps que les intérêts généraux de notre Société. Elles trouveront sans peine de quoi fournir libéralement aux besoins de toutes nos missions. Elles reconnaîtront, de part et d'autre, un devoir évident, et elles sauront l'accomplir.



DÉPARTS POUR LE CONGO

Au moment où ces lignes seront sous les yeux de nos lecteurs, le départ de nos premiers ouvriers pour la région du Congo sera un fait accompli. Ils doivent nous quitter mercredi 1er février, et se rendre par voie de terre à Lisbonne, où ils s'embarqueront, le 6 février, à bord d'un paquebot portugais. Vers le 20 du même mois, ils descendront à l'île Saint-Thomé, d'où un aviso français les conduira jusqu'à Libreville du Gabon. Une fois rendus sur ce point, ils se mettront en rapport soit avec les autorités françaises, soit avec la mission protestante américaine, au service et sous la direction de laquelle ils seront actuellement placés.

Des deux amis qui vont nous quitter, un seul est instituteur. C'est M. Henri Carmien, originaire de Brévilliers, issu, par conséquent, de ce pays de Montbéliard auquel les écoles de notre Société doivent tant d'ouvriers. M. Carmien, fils d'un excellent instituteur, a lui-même consacré tout son temps jusqu'à ce jour à l'instruction.

Il sera accompagné par un aide-missionnaire, M. Virgile Gacon, originaire de Boudry, dans le canton de Neuchâtel. M. Gacon, menuisier de son état, a été amené à l'idée d'entrer au service de la mission par la lecture des pages que M. Casalis consacre au bienheureux Gosselin dans ses *Souvenirs*, Rendre à la mission du Congo les services que Gosselin rendit à celle du Lessouto : cette pensée l'a saisi et l'a déterminé, sous le regard de Dieu, à nous offrir ses services. M. Gacon se familiarisera sous la direction de nos frères américains avec les difficultés et les ressources de la région qu'il va habiter; mais il est entendu qu'il sera adjoint aux premiers missionnaires que notre Société fera partir pour ce champ de mission.

Par le courrier de mars, nous comptons faire partir les deux autres instituteurs qui nous ont été demandés. Nous donnerons ultérieurement des détails sur les postes qui auront été assignés à ces divers ouvriers.



LESSOUTO

EMPRESSEMENT DES PAIENS A ÉCOUTER L'ÉVANGILE

Quelques mots du Dr CASALIS

Morija, 8 décembre 1887.

... Pour nous l'année est également bonne. Des pluies abondantes donnent au pays un aspect luxuriant ; il fait bon vivre quand la nature est souriante et qu'elle promet l'abondance pour l'homme et pour les bêtes. Il en est de même pour le champ du Maître ; il fait bon y travailler en ce moment, le sol n'est plus ingrat. Les païens montrent beaucoup d'empressement à écouter la Parole ; on n'a aucune peine à les réunir et les conversions sont nombreuses. Sans la polygamie, nous pourrions les compter par centaines, mais les maris ont peur de perdre leurs femmes et s'opposent à ce qu'elles se déclarent pour Christ. — La persécution ouverte sévit même dans plusieurs districts.

Notre école va bien, nous avons 56 internes, le plus haut chiffre que nous ayons jamais atteint. De ce nombre 6 seulement ne font pas profession de christianisme...

UN RÉVEIL DES PAIENS

dans le district de Morija.

Dans le courant de l'année dernière, M. Mabille se sentit pressé de faire un nouvel et puissant effort en faveur des païens de son district. En même temps, il éprouvait le besoin de s'assurer, à lui et à ses collaborateurs, un concours plus actif des chrétiens qui, par leur plus ou moins de zèle à prier pour les missionnaires, décident en quelque sorte de la mesure de leurs succès.

Nos lecteurs savent déjà que cette double impulsion n'est

pas restée stérile. Il en est sorti, d'une part, l'appel à la prière que nous avons publié dans notre numéro d'octobre dernier. Quelques-uns sans doute l'ont entendu, car une bénédiction visible a reposé sur les travaux d'évangélisation entrepris dès lors avec un entrain tout nouveau.

M. Dieterlen nous a fait assister aux débuts de cette campagne ; il nous en a décrit les méthodes et les premiers succès. Il y a pris une part active, ainsi que les autres missionnaires de Morija. Ces frères se sont donné le mot pour passer tous le dimanche à évangéliser, en dehors de Morija, sauf celui d'entre eux qui est chargé des services de la station.

Aujourd'hui, c'est M. Mabille lui-même qui nous rend compte de cette nouvelle phase de l'évangélisation de son district. Il le fait avec la sobriété qui le caractérise; les faits qu'il raconte n'en sont pas moins éloquents, et propres à nous inspirer de la reconnaissance et de l'espoir.

Morija, 24 novembre 1887.

Cher directeur,

Mon intention était d'attendre encore un peu pour vous envoyer quelques détails sur le mouvement qui se produit autour de nous depuis le mois d'août. J'eusse désiré en collationner les résultats plus complètement que je ne puis le faire aujourd'hui, et surtout attendre une extension encore plus considérable de l'œuvre dans toutes les directions; mais rien ne m'empêchera de vous envoyer plus tard de nouveaux détails, et les résultats sont déjà assez encourageants pour que je vous en parle et que vous rendiez grâce avec nous.

J'ai déjà dit, je crois, dans une de mes précédentes lettres, que c'était la lecture d'un récit fait par un missionnaire de la Société de Londres, travaillant en Chine, qui m'avait suggéré l'idée de tenir des réunions spéciales pour les païens. Vous savez, d'autre part, par une lettre de Dieterlen, que nous inaugurâmes ces réunions lors d'une fête de baptême tenue à l'annexe de Kolo, le 17 juillet. Dieterlen a raconté la conversation ou plutôt l'espèce de catéchisme par demandes

et par réponses que nous fîmes subir à cette nombreuse assemblée de païens, et combien nous fûmes agréablement surpris de les entendre répondre à nos questions de manière à nous prouver qu'ils comprenaient fort bien les principaux points de la doctrine chrétienne : le péché existant dans le cœur de chacun, la justice du châtiment de Dieu réservé à tout pécheur, et le salut par Christ. Vous savez aussi que 36 personnes consentirent à me donner leurs noms et promirent d'assister à des réunions spéciales que l'évangéliste Asser devait tenir pour elles.

L'extraordinaire dans tout ceci, c'est que les païens ont donné des réponses claires et pleines de bon sens ; en général, quand dans nos tournées d'évangélisation nous nous adressons directement à eux et leur demandons pourquoi ils refusent de donner leur cœur à Dieu, ils disent ceci : « Vous dites la vérité, mais nous ne savons pas ce qui nous empêche de nous convertir. » Ou bien : « Vous, Dieu vous aime, nous, Il ne nous aime pas. » Ou bien encore : « Il n'est pas convenable de discuter les choses religieuses, etc. » Tout autant de réponses suggérées à ces pauvres païens par l'ennemi des âmes et qui leur servent à excuser leur indifférence ou leur amour du péché. Il y en a aussi qui disent : « Puisque c'est Dieu qui nous a créés, et que vous dites qu'il est bon, comment croire que jamais il veuille consentir à faire périr les hommes? Non, non, tout le monde sera sauvé. »

Nos réunions récentes nous ont enseigné deux choses très importantes : l'une, c'est que des réunions de ce genre ne peuvent produire de résultat réel que là où les chrétiens indigènes ont abondamment semé la semence de la parole de Dieu par l'évangélisation régulière des villages païens. A Kolo et partout, nous avons trouvé que les villages qui ont été peu ou n'ont pas été du tout évangélisés, ne produisent que peu ou rien du tout. L'autre, c'est que là où les chrétiens ont été en scandale aux païens, le résultat est nul aussi. Nous avons constaté ce dernier point en voyant l'insuccès de réunions faites dans certains villages populeux où on trouve des

chrétiens, mais dont quelques-uns sont tombés dans des péchés scandaleux.

En somme donc, ces réunions prouvent le plus ou moins de vie chrétienne de nos Églises: une Église qui travaille et est pure, aura, par des réunions de ce genre, des résultats encourageants; mais une Église paresseuse et impure ne peut rien récolter.

De plus, nous pouvons et devons nous attendre à ce que les Églises dans le district desquelles un mouvement de réveil se produit, en profitent elles-mêmes, se sentent revivre, travaillent avec plus de courage à l'évangélisation et fassent leur possible pour avoir une conduite pure et sainte qui ne cause pas de scandale. Si l'Église de Morija ne montre pas dans toutes ses parties un redoublement de zèle pour l'évangélisation, ce qu'on peut dire cependant, c'est que nous n'avons jamais eu aussi peu de chutes, aussi peu l'occasion d'exercer la discipline. Il n'y a donc pas à douter que ce mouvement ne vienne de Dieu lui-même.

Pour être bref, je ferai la revue des autres annexes et villages où nous avons tenu des réunions de ce genre.

A Masité, 53 personnes ont donné leurs noms; chez Lekhooa, à une demi-lieue à pied de la station, 14. Aux villages de Letloenya, Tsiu, à l'annexe de Khomane (c'est Dyke qui s'en est spécialement occupé), 17 une première fois et 34 à d'autres reprises. A l'annexe de Tayane, 36; à Morija même, en deux fois, 81; à Montflanquin, 22; à Kolo, lors d'une seconde visite, 20; à Thupa-Likaka, 23; à Likhethleng, en deux fois, 29; à Kémé, 25; à Pita, 25; à Likhameng, 12; à Korokoro, 14; au village de Rakhoboso, 6; en tout, à peu près 450 personnes. J'oublie l'annexe de Matelile avec 51 noms, donc à peu près 500 personnes.

Que faut-il penser de ce chiffre et espérer de l'avenir?

Naturellement, il faut s'attendre à un fort déchet. D'abord, il y a la catégorie de ceux qui cèdent à l'entraînement général; pour plusieurs, je devrais dire pour beaucoup, cet entraînement dure une quinzaine de jours; après quoi les choses

de la terre reprennent le dessus. Pourtant nous espérons que, au fond du cœur et de la conscience de ceux même qui retombent ainsi, il restera un levain qui agira plus tard de manière à en ramener quelques-uns vers nous. D'autres, en petit nombre, sont venus bravement demander aux catéchistes d'effacer leurs noms, disant qu'ils ne se sentaient pas assez forts pour résister aux moqueries ou aux tentations du monde. Beaucoup passent par la persécution. Ainsi, à Kémé, des 25 personnes qui avaient donné leurs noms, il n'en est pas resté une; c'étaient ou des jeunes filles que leurs parents empêchent de venir aux réunions spéciales tenues pour les gens réveillés, parce que, disent ceux-ci, elles doivent encore passer par les rites païens et se marier. D'autres sont des femmes de second rang auxquelles leurs maris ne veulent absolument pas permettre de se convertir; ils savent que, d'après notre discipline, ces femmes, si elles se convertissent, devront quitter leurs maris, et s'en retourner chez leurs parents. Il y en a cependant, même dans ce nombre, auxquelles leurs maris permettent d'entrer dans la classe des catéchumènes, n'osant pas prendre la responsabilité de les rejeter dans le paganisme.

Sur les 500 personnes dont les noms ont été inscrits, 151 ont été déjà admises dans la classe des catéchumènes, et j'espère que nous en aurons encore une fois autant, car nous continuons ces réunions spéciales. Bien que nos écoles de théologie, biblique et normale soient rentrées et que nous ne puissions plus consacrer des jours sur semaine à ces réunions d'appel, nous venons de nous entendre, mes collègues de Morija et moi, et avons divisé mon district en 4 parties, chacune comprenant 3 ou 4 annexes ou plus; ainsi, dimanche prochain, des réunions d'appel auront lieu à Boléka, à Matelile et à Khomane.

Une de ces annexes, Boléka, n'a encore rien produit. Il faut dire que c'est l'endroit, humainement parlant, le plus dur de tout le district. Il est habité par une classe spéciale, les Batlakuana, qui sont connus par leur indifférence. A

quelque demi-heure de la station, se trouvent aussi quelques villages de Cafres ou Fingous; ces villages sont évangélisés régulièrement; une réunion d'appel a été tenue dans le plus important, mais sans résultat apparent. Il en a été de même d'un autre village très populeux situé entre les annexes de Korokoro et Khomane.

Je pourrais maintenant citer bien des traits remarquables de conversion parmi ces 150 personnes. Ce sera pour une autre fois. Quant au village de la station, il est passablement transformé; des jeunes gens, enfants de chrétiens, et dont plusieurs sont mariés, se sont convertis, et la conversion de plusieurs d'entre eux nous paraît vraiment sérieuse.

Dans le courant de janvier, je me propose de réunir à Morija même tous ces nouveaux convertis avec toute l'Église, pour leur donner le sentiment qu'ils appartiennent à un corps déjà nombreux et compact; je suis sûr qu'une réunion de ce genre ne pourra qu'être bénie pour eux et leur donner de l'assurance. Nous aurons alors aussi quelques baptêmes d'adultes.

Nos écoles supérieures se sont rouvertes lundi passé pour la session d'été : l'école de théologie avec 4 élèves, l'école biblique avec 33, et l'école normale avec 56. Nous sommes encouragés.— Votre bien affectionné,

A. Mabille.



PROGRÈS DE L'ŒUVRE DE DIEU

dans le district de Léribé (1).

Léribé, 19 décembre 1887.

Cher monsieur Boegner,

Ce n'est plus un rêve, c'est un fait accompli : les gens de Jonathan ont pu se rencontrer, en bon nombre, avec ceux de

(1) On verra par la lettre de M. Weitzecker que la question du poste de Bouta-Bouté, depuis si longtemps résolue en principe, a fait un pas vers

Joël, dans la capitale de celui-ci, autrement que les armes à la main. Il y a eu hier huit jours que ce rêve, qui, à plusieurs, paraissait irréalisable, s'est enfin réalisé. Je dis *enfin*, car les pourparlers avec Joël, à ce sujet, n'ont pas duré moins d'une année et demie. Lorsque, l'an dernier, la bâtisse de la chapelle fut à peu près terminée et que le moment semblait venu d'en faire la dédicace, je demandai à Joël si ce ne serait pas là une bonne occasion d'opérer un rapprochement entre ses gens et ceux de son frère Jonathan, divisés depuis tant d'années par la guerre civile. Un grand éclat de rire moqueur fut sa réponse à pareille ouverture. Plus d'une année s'écoula, pendant laquelle je revins à la charge, mais avec tous les ménagements possibles, chaque fois que l'occasion s'en présenta. En même temps, nous ne cessions de prier pour que le Seigneur agît sur les cœurs.

Dernièrement, la bâtisse de la maison du catéchiste et maître d'école étant, elle aussi, achevée, et voyant que Joël paraissait animé de meilleurs sentiments, je lui dis dans une de mes visites : « Maintenant, tu le vois, tous les travaux sont terminés ; il faudrait que nous pussions avoir la fête de la dédicace de cette chapelle ; mais comment l'avoir, si tu refuses aux chrétiens qui sont gens de Jonathan la permission d'y venir ? » — « Et quelle nécessité y a-t-il à ce qu'ils viennent ? » — « Mais tu sais bien qu'il n'y a pas six chrétiens dans toute ta tribu. Comment dès lors pourrions-nous chanter les cantiques et célébrer dignement notre fête ? » — « Et moi, comment pourrais-je permettre aux loups de venir parmi les brebis ? » — « Ils ne viendront pas comme des loups, ils viendront eux aussi comme des brebis. »

Bref, après maintes autres objections, et non sans en avoir préalablement délibéré avec son conseil, il finit par consentir. La fête fut fixée pour le 27 novembre.

---

sa solution pratique. Le Comité et la Conférence cherchent en commun les moyens d'opérer enfin cette création, qui complétera le réseau de nos stations du Lessouto.

Pensant qu'il ne fallait pas laisser échapper une aussi belle occasion de reprendre avec Joël la question de la fondation d'une station missionnaire dans son district, idée à laquelle pendant un temps il s'était de nouveau montré opposé, j'invitai MM. Duvoisin, Kohler et Keck, désignés par la conférence de Cana pour s'occuper avec moi du choix de la nouvelle station, à venir à notre fête. Le jour d'abord fixé présentant de sérieuses difficultés pour eux, je renvoyai de quinze jours, dans l'espoir de les avoir tous les trois; mais M. Keck, cette fois encore, fut empêché.

Le vendredi 9 courant, nous nous mîmes en route de Léribé, en wagon, avec MM. Duvoisin et Kohler, qui avaient vraiment fait acte de dévouement en venant, ayant été déjà en voyage les jours précédents, et qui ne furent point fâchés, par conséquent, de se reposer des secousses du voyage à cheval en subissant les cahots du wagon.

Samedi, dans l'après-midi, nous arrivions à Kalo, où Joël nous reçut avec un bon visage souriant. Il nous fit même la gracieuseté de nous envoyer au wagon une belle chèvre blanche pour notre nourriture. Il est vrai que je n'étais pas non plus arrivé les mains vides auprès de lui. La tente pour ces messieurs fut bientôt dressée, et notre petit campement, à côté des locaux de l'annexe, mais en dehors du mur à meurtrières dont Joël a fait entourer son village, prit un aspect tout à fait confortable.

Le lendemain, dimanche, le temps menaçait fort de se mettre à la pluie. Néanmoins, voici arriver une grosse troupe de cavaliers qui, en approchant du village, se mettent au petit pas, serrent les rangs et s'avancent en chantant. Ce sont nos chrétiens, gens de Jonathan, dont plusieurs ont pris part, il y a cinq ans, à l'incendie et au pillage (1) du premier vil-

(1) Il convient de noter, cependant, à l'honneur de l'Évangile, que, grâce à l'influence des chrétiens, et surtout de Nathanaël Makotoko, on rendit aux femmes leurs couvertures et on leur permit de passer dans l'État-Libre d'Orange sans leur faire de mal. J. W.

lage-capitale de Joël, dont on voit les ruines à quelque distance, sur un des flancs de la montagne de Kalo, et, il n'y a pas quatre ans, à une nouvelle attaque contre la même localité. Mais, cette fois, personne ne fuit à leur approche, et derrière ce mur à meurtrières, élevé à leur intention, personne ne se dispose à faire feu sur eux, ni à leur barrer le passage. De leur côté, ils ne portent ni fusils, ni zagaies, ni haches, ni massues, et ce qu'ils ont entonné n'est point le chant de guerre, c'est un hymne de paix.

Un peu plus tard, une autre bande arrive, à pied celle-ci. Ce sont nos chrétiennes de tout âge, pour autant que la trop grande vieillesse ou la trop grande jeunesse ne les ont pas empêchées d'affronter la longueur de la route, car c'est depuis la veille, à l'aube, et quelques-unes même depuis l'avant-veille, qu'elles sont parties de nos quartiers. Elles aussi s'avancent en chantant des cantiques. Elles en ont la force; j'avoue que je ne l'aurais pas, car l'émotion me coupe la voix rien qu'en pensant à toutes les fois que j'ai vu plusieurs de ces femmes et jeunes filles s'enfuir tremblantes au cri d'alarme : *Joël arrive!* Et, maintenant, ce sont elles qui arrivent chez Joël en chantant !

Enfin, à l'heure indiquée pour le service, arrive aussi, accompagné d'un autre blanc et de quelques policemen, le sous-magistrat du district de Joël, établi à Bouta-Bouté.

Une foule de païens du village et des environs sont déjà là, mêlés avec nos chrétiens. Ils reconnaissent, les uns parmi les autres, des proches parents ou des amis d'autrefois, non revus depuis longtemps. On se salue un peu de tous côtés, et jamais les *luméla!* et les *u sa phela?* n'ont pu avoir plus d'à-propos et moins de banalité.

Pendant ce temps, la clochette, vigoureusement agitée, si je ne me trompe, par un des fils même de Joël, qui est élève de notre école, s'est fait entendre un peu dans toutes les directions pour annoncer que l'on va commencer. Nous nous formons, tant bien que mal, en cortège, de manière que les chrétiens puissent entrer plus ou moins ensemble dans la

chapelle, en chantant un cantique. On n'attend plus que Joël; le voici, précédé d'un jeune garçon, qui porte sa chaise, et suivi de plusieurs de ses principaux conseillers. Il est complètement vêtu à l'européenne, d'un costume noisette de fort bon goût, et coiffé d'un léger casque blanc à écharpe bleue. Il a tout à fait bonne façon, et je me demande si c'est le même Joël que j'ai vu plus d'une fois tout graissé et ocré.

Je l'invite à prendre place à côté de moi, en tête du cortège, avec les autres missionnaires et les autres *autorités*. Il s'y refuse, disant qu'il restera simplement assis à la porte. Enfin il se laisse convaincre, et nous ouvrons la marche. On entonne *Fatse ne la Morena,* traduction de l'*Éternel seul est Seigneur,* et voilà Joël qui essaie de suivre dans mon cantique et de chanter lui aussi! En entrant dans la chapelle, il s'aperçoit que le brave Molupi, chef des Makholokoe, qui le suit, a oublié d'ôter son chapeau; il se retourne et le rappelle à l'ordre. De l'ordre, hélas! il n'y en avait pas beaucoup, car la foule a réussi à couper notre cortège pour se précipiter à l'intérieur, ce qui fait que le chant s'est transformé en une sorte d'antiphonie, entre ceux du dedans et ceux du dehors, et n'a plus rien d'édifiant. Les chrétiens finissent pourtant par entrer tous, et, avec l'aide de MM. Kohler et Duvoisin, je fais la consécration de la chapelle de la manière la plus simple et la plus courte possible, car les trois quarts de l'auditoire ont dû rester à la porte. Après quoi, nous sortons pour nous installer en plein air et y faire quelques baptêmes d'enfants et les discours. Malheureusement, nous étions menacés par la pluie, et nous ne pûmes pas évangéliser cette multitude aussi complètement que nous l'aurions voulu. Néanmoins, nous parlâmes tous les trois, ainsi que le catéchiste de Kalo, Yosefa Ramathe, un petit-fils de feu Moletsane. Puis vint le tour du chef, qui se fit, comme d'habitude, un peu prier, mais le racheta bien en faisant sur l'importance et l'utilité de l'œuvre missionnaire des aveux comme, certes, il n'en était jamais sorti de sa bouche, en public surtout. Le vieux Molupi, suivant l'usage des *pitso*, releva les deux derniers mots

du discours, que tout le monde répéta après lui; puis il voulut aussi faire son exhortation, et, touchant une corde qu'il n'aurait pas été permis à un orateur chrétien de faire vibrer, il dit, en s'adressant aux centaines de femmes et filles païennes qui étaient devant lui, et en leur montrant du doigt le groupe des chrétiennes : « Voyez ces robes et ces coiffures, comme elles sont belles! tandis que vous n'avez rien sur la tête et que votre corps est à peine caché par une couverture! Eh bien! ces beaux vêtements, c'est le prix de l'enseignement missionnaire!... » Et je ne me souviens pas s'il n'a pas conclu qu'il vaudrait la peine de se convertir rien que pour être bien habillé.

Le magistrat dit aussi lui quelques mots, après quoi un dernier chant et la prière mirent fin à cette seconde partie de la fête.

Pour la troisième, la sainte Cène, il nous fallut rentrer dans la chapelle, car la pluie s'approchait à grands pas et dispersa beaucoup de monde. Notre local, cependant, fut encore bondé d'auditeurs et de spectateurs; nous espérons que le témoignage rendu au Sauveur mort pour nos péchés aura produit sur eux quelque impression bénie.

A l'issue de ce service, la pluie se transforma en un véritable ouragan, qui renversa notre tente et enleva aux gens de Jonathan toute idée de repartir ce jour-là, ce qui eut l'avantage immense de leur donner l'occasion de dormir chez Joël (les hommes dans la chapelle et les femmes dans la maison du *lekhothla*), et d'affirmer ainsi l'œuvre de paix de ce jour-là. Les païens se réjouirent beaucoup de cette grande pluie; ils disaient que c'était notre fête qui leur avait apporté cette bénédiction. Hélas! nous ne nous doutions pas que cette pluie faisait, en ce moment même, des victimes à Léribé! Des personnes de la station et d'un village voisin, qui avaient été au service dirigé au camp de Thlotse-Heights par un de nos anciens, pour ceux qui n'avaient pas pu aller chez Joël, furent saisies au retour par une petite rivière soudainement grossie par l'ouragan, non loin de la station, et emportées par le cou-

rant; ce ne fut qu'à grand'peine qu'elles purent être sauvées, et une d'elles, une jeune mère, y perdit son petit garçon de 7 ans, dont on ne retrouva le corps que le lendemain, retenu en aval par des rochers.

Quant à nous, blottis dans notre wagon pour laisser passer la bourrasque, nous eûmes la visite du chef Molupi et du conseiller Tsupane, deux hommes importants de Joël, qui l'ont toujours poussé à accepter un missionnaire spécialement chargé de son district, et, tout en laissant tomber la pluie, nous pûmes, par leur moyen, rouvrir les pourparlers avec Joël à ce sujet et nous assurer qu'il était bien disposé à nous écouter là-dessus.

Le lendemain matin, en effet, nous pûmes facilement nous entendre avec Joël, et la matinée fut employée à visiter l'emplacement qu'il nous offrait pour la station, et qui se trouve dans une gorge de la montagne de Kalo. M. Kohler, pressé de rentrer à Cana, ne revint pas au village, et une fois que nous nous fûmes bien entendus avec lui sur la réponse à faire à Joël, les conditions à poser, etc., il poursuivit sa course du côté de Léribé.

(A suivre.) J. WEITZECKER.

MADAME PELLISSIER

La femme chrétienne au souvenir de laquelle nous consacrons ces lignes était d'origine irlandaise. Elle habitait la petite ville de Graaffreinet, dans la Colonie du Cap, lorsque M. Pellissier, le quatrième des missionnaires envoyés au sud de l'Afrique, fit sa connaissance et l'épousa. Deux ans auparavant, M. Pellissier, qui allait rejoindre ses devanciers P. Lemue et S. Rolland, avait passé dans cette ville et y avait prêché dans le temple hollandais. Sa jeunesse, son ardeur, sa piété vivante, tout cela réuni avait produit sur son auditoire une impression des plus vives. Il y avait là, au nombre

des auditeurs, une jeune fille récemment arrivée d'Europe ; elle se sentit appelée à l'œuvre des missions et, quand deux ans plus tard elle fut demandée en mariage par le jeune et fougueux missionnaire, elle vit dans cette démarche le doigt de Dieu et accepta.

Le serviteur de Dieu aux travaux duquel mademoiselle Murray fut associée n'était pas un homme ordinaire. Le récit émouvant, dans sa simplicité, de sa visite à Mosélékatsi, le roi des Matébélés, avait rempli notre monde protestant d'alors d'une admiration sans mélange. Seul et sans aucun secours humain, il s'était présenté à la cour de ce roi dont le nom remplissait d'épouvante toutes les tribus vivant entre l'Orange et le Zambèze, et même au delà du Zambèze, chez les Makololos. Ce fut après que Mosélékatsi eut rendu impossible tout établissement missionnaire à Mosika que M. P. Lemue fonda Motito, M. Rolland, Béerséba, et que M. Pellissier vint s'établir, avec sa jeune femme qu'il venait d'épouser, à Calédon, non loin du fleuve Orange : c'était à la fin du mois d'avril 1833.

Déjà, en 1828, un missionnaire de la Société de Londres s'était établi dans cette localité dans le but d'y évangéliser un certain nombre de Bushmen qu'on s'était efforcé d'y réunir. Le succès n'ayant pas répondu aux efforts accomplis, le découragement s'empara du missionnaire qui avait été appelé à défricher ce sol ingrat. Ce poste allait donc être abandonné, quand M. Pellissier obtint de la Société de Londres la permission de s'y établir.

La station elle-même était dans un état déplorable ; le peu qu'on y avait construit menaçait ruine ; les champs, demeurés sans culture, ne se distinguaient plus des chemins battus. Quant aux Bushmen qu'on voulait évangéliser et civiliser, la vie sédentaire et laborieuse leur était antipathique ; il leur fallait la vie errante et vagabonde du désert, et l'attrait de quelque avantage terrestre pouvait seul les rapprocher momentanément du missionnaire. Il avait fallu une bonne dose de courage pour accepter une telle succession ; on tint bon jusqu'aux limites du possible, mais le moment arriva où M. et madame Pellissier, à

bout d'expédients et de patience, en vinrent à désirer ardemment l'éloignement complet, absolu, de ces malheureux qui, chaque nuit, visitaient leur troupeau et leur enlevaient chèvres et moutons.

Ce fut alors que M. Pellissier se mit à la recherche de gens pour former le noyau d'un village, et qu'il trouva non loin de Philipolis des fragments de tribus béchuanas qui, à son appel, vinrent se grouper autour de lui et formèrent en peu de temps cette intéressante station que nous avons connue sous le nom de Béthulie. Dans l'espace de quelques mois, il y eut là une population de 1,800 âmes adonnées à toutes les superstitions d'un paganisme grossier et cruel.

Tel fut le champ dans lequel madame Pellissier, âgée de vingt ans à peine, eut à travailler, et où elle travailla sans relâche pendant plus de cinquante-quatre ans; c'est là qu'arrivée à sa soixante-quinzième année, elle a rendu le dernier soupir, entourée de l'affection de ces Béchuanas qu'elle avait évangélisés et civilisés !

La vie de cette humble servante de Dieu qui s'est associée aux travaux missionnaires de son mari dans la période des petits commencements, toujours si difficiles, est une réponse sans réplique à l'opinion encore si répandue, que la femme ne doit faire son apparition dans un champ de mission que lorsque toute difficulté inhérente à un premier établissement a disparu, et qu'elle peut faire son entrée aux acclamations d'un peuple déjà en partie gagné à l'Évangile. Jamais erreur plus funeste n'a couru le monde et entravé l'œuvre des missions. Je ne dis rien de la partie matérielle de l'œuvre, des soins du ménage dont l'homme marié est complètement déchargé; il y a, qu'on le sache bien, une partie de l'œuvre qui ne peut être accomplie que par une femme, celle qui touche à l'instruction, à l'éducation et à la civilisation de la femme. De plus, la vue d'une femme est synonyme de confiance et de paix. Les plus sauvages sont désarmés à la vue de cet être faible en apparence, qui tient dans ses bras un enfant plus faible encore et dont elle est la mère. Ce qui a fait naufrage

dans la nuit du paganisme, c'est la famille, et l'enseignement seul ne suffit pas pour la créer à nouveau : ce qu'il faut avant tout aux nations qu'on veut appeler à la foi chrétienne, c'est l'exemple même de la vie de famille. Une longue expérience m'a fait connaître ce qu'il y a de dévouement dans le cœur d'une femme chrétienne, et lui refuser sa place là où elle peut travailler côte à côte avec l'époux de son choix, se donner, se renoncer et souffrir avec lui, me semble être le comble de l'injustice : elle mérite mieux que cela.

Aussi bien voyons-nous de prime abord madame Pellissier se consacrer sans réserve à l'œuvre qui doit relever la femme et la jeune fille ; elle leur enseigne les premiers rudiments de la lecture, les soins à donner au ménage, dans sa propre maison. La couture des peaux de fauves, la seule connue jusqu'alors, était le partage des hommes. L'introduction d'étoffes européennes devait opérer une révolution, non seulement dans l'art de coudre, qui allait revenir à la femme, mais aussi dans les soins de propreté. L'usage de la graisse était alors plus connu que l'usage du savon. De telles réformes ne s'obtiennent pas dans un jour et, après bien des années d'un travail incessant, on est étonné parfois de voir combien peu on a réussi.

A l'époque de la grande activité missionnaire de madame Pellissier, la vie matérielle était plus difficile qu'elle ne l'est devenue depuis. Il n'y avait pas de marchands établis dans le pays, et notre sœur devait faire elle-même ses chandelles et son savon. D'une manière générale elle était fort entendue à ce genre de travail. Elle aimait à être entourée d'enfants auxquels elle trouvait mille moyens de témoigner sa bienveillance ordinaire soit en donnant de la nourriture à ceux qui pouvaient en avoir besoin, soit en administrant des médicaments à ceux qui étaient malades. Nous la trouvâmes un jour entourée d'une femme indigène et de trois enfants que cette femme avait eus en une seule fois. Ces enfants lui étaient particulièrement chers ; elle avait sauvé la vie à deux d'entre eux, car, en vertu d'une superstition païenne, le sein d'une mère ne peut nourrir qu'un enfant à la fois. Madame Pellis-

sier eut la joie de voir vivre et grandir ses jeunes protégés et de donner par là un démenti aux superstitions païennes.

Si madame Pellissier était attentive et zélée à l'accomplissement de sa tâche envers les indigènes qu'elle aimait, malgré leurs défauts, qu'elle supportait avec une inaltérable patience, elle savait aussi exercer envers les blancs une hospitalité à la fois simple, cordiale et généreuse. A une époque où il n'y avait pas d'auberges dans le pays, c'était dans le presbytère de la mission que les voyageurs étaient bénévolement hébergés et couchés. Béthulie était alors pour sa station comme la porte donnant accès de la Colonie du Cap au Lessouto, et c'est par là que les jeunes missionnaires venant de France passaient pour se rendre dans le pays de Moshesh. Avec quel amour chrétien ils étaient reçus! Et comme elle leur paraissait précieuse, cette hospitalité, après les fatigues d'un long voyage rendu parfois insupportable par la poussière noirâtre des chemins! On ne pouvait oublier cette cordialité toute patriarcale quand on en avait été une fois l'objet. Et quand on se remettait en route pour aller plus loin, avec quelle largesse la bonne dame Pellissier remplissait le wagon de pain, de viande, de fruits verts ou secs!

Les épreuves n'ont pas manqué à notre sœur pendant le cours de sa longue carrière; quatre tombes, si ce n'est cinq, ont été creusées dans le jardin de la mission pour y recueillir les dépouilles mortelles d'enfants bien-aimés. — Puis est survenue la mort de son mari, après la transformation de Béthulie en une ville coloniale : notre sœur a connu tous les genres de douleurs dans ce qu'elles ont de plus aigu; et jusqu'à son heure dernière la coupe de l'amertume ne s'est pas éloignée de ses lèvres. — Et malgré cela, notre sœur n'était jamais abattue, et sur son visage se voyait un reflet de la paix dont son âme était remplie. Elle est morte à la tâche et, jusqu'à la fin, elle s'est occupée, de concert avec l'évangéliste, des nombreux paroissiens de son cher mari, qui avaient fait de Béthulie une de nos annexes les plus florissantes.

Aussi souvent qu'elle le pouvait, elle assistait encore aux

conférences annuelles des missionnaires ou bien à leur Synode, et là, entourée de l'affection de tous, elle trouvait dans la communion fraternelle un puissant palliatif à tous ses maux. Madame Pellissier, sans être douée de dons extraordinaires, a fait, toute sa vie durant, l'œuvre d'une femme vaillante, et le plus beau panégyrique que nous puissions faire à sa mémoire, est bien celui renfermé dans la lettre de Saul, l'évangéliste, à son pasteur : « Notre mère nous a quittés, et nous sommes devenus orphelins. »

THÉOP. JOUSSE.



MISSION DU ZAMBÈZE

UN VOTE DU COMITÉ RELATIF A LA MISSION DU ZAMBÈZE

Nos lecteurs auront remarqué que la rubrique : *Expédition du Zambèze*, sous laquelle nous rangions autrefois les nouvelles de nos pionniers, a été remplacée peu à peu par cet autre titre : *Mission du Zambèze*.

En agissant ainsi, nous avons simplement conformé les noms aux choses elles-mêmes. Par l'établissement de M. Jeanmairet à Sesheké et de M. Coillard à Séfula, et, plus tard, par l'adjonction à ces frères de M. et madame Jalla, M. Dardier et M. Goy, l'expédition proprement dite a pris fin, la mission a commencé.

Il importait cependant que ce changement survenu dans les faits fût officiellement constaté. Aussi bien avait-il été convenu, lors du dernier départ de M. Coillard, que son voyage aurait avant tout le caractère d'une exploration et qu'un vote du Comité serait encore nécessaire pour consacrer l'adoption définitive de ce champ de mission.

Ce vote a eu lieu dans la séance de décembre. A l'unanimité des membres présents, le Comité, reconnaissant la main de Dieu dans les circonstances qui ont amené la fondation de

la mission du Zambèze, en a prononcé l'admission définitive au nombre des œuvres poursuivies par la Société des missions de Paris.

Rien n'est d'ailleurs changé à la situation particulière de l'œuvre du Zambèze, qui continuera d'être alimentée par les dons spéciaux faits en sa faveur. Le Comité saisit cette occasion pour rappeler que les derniers envois de missionnaires au Zambèze ont considérablement réduit les fonds en réserve pour cette mission, et il prie ses amis de ne pas se relâcher dans les efforts auxquels elle doit d'avoir jusqu'à présent ignoré les angoisses du déficit.



LES DÉBUTS DE L'ŒUVRE A SÉFULA

Extraits du journal de M. Coillard.

(Suite.)

La station de Séfula. — La mission officiellement installée. — La prédication de l'Évangile. — L'école fondée. — Mœurs zambéziennes.

Kamburu, lui, est comme figé. Ne m'annonçait-il pas hier soir *qu'il est marié!* « Marié! depuis quand? Avec qui? Non, pas possible! — Et oui, je suis marié, répondit mon garçon avec son bon sourire, et la figure tout illuminée. — Et c'est ainsi que ça se fait chez vous? — Oui, mon père. » Dans son voyage de Sesheké ici, il a rencontré une jeune femme qui n'en était pas à son premier mari; elle lui plut; il lui trouva une matrone dans le voisinage, la fit chercher et... le mariage était conclu. C'est assez simple.

Au Lessouto et parmi d'autres tribus de l'Afrique, avant l'introduction du christianisme, le mariage par bétail (1) était

(1) Nom donné par les missionnaires à la coutume indigène d'une dot, consistant en plusieurs têtes de bétail que la famille du marié remet au père de la mariée. (*Rédaction.*)

un bienfait. C'était une digue contre la corruption et un contrat civil. Ici rien. Une femme quitte son mari pour un autre, un mari chasse sa femme avec la plus grande facilité du monde, et personne ne s'en étonne. Un homme s'éprend-il de la femme d'un quidam? il s'abouche avec elle, la fait venir chez lui, et tout est dit. Si c'est un chef, la chose est encore plus facile. Dans bien des cas, ce sont les femmes elles-mêmes qui prennent l'initiative. Un fait très remarquable et que je ne puis qu'indiquer ici, c'est que les Barotsis ont en général des familles peu nombreuses. Il est vrai aussi que la mortalité parmi les enfants est grande.

28 mars. — 2 avril.

Les nouvelles politiques et inquiétantes qui nous viennent de Sesheké nous ont dernièrement valu la visite de Léwanika. Il était négligé sur sa personne, bourru et peu communicatif. Le mécontentement perce çà et là. Il n'a pas pu encore organiser sa grande chasse annuelle; ceux qui le peuvent, prétextant la famine, se soustraient à ses ordres. Ses émissaires font des battues dans les villages, on se sauve à leur approche. Quel monde!

Voici un messager du roi. Bonnes nouvelles sûrement, car il vient tout rayonnant; il rit de plaisir. Depuis l'affaire de Moéyanyanā, que Léwanika s'est donné la peine de me faire savoir dans tous ses détails, je me défie un peu des rires des Barotsis. Kambinda s'en aperçoit et, en bon comédien, prend un air sérieux. « Le roi, dit-il, n'est pas indifférent à tes conseils. Tu l'as réprimandé de ce qu'il gouverne avec une javeline cachée sous son manteau (tue les gens clandestinement), tu lui as dit que Dieu hait l'effusion du sang. Eh bien, il te fait savoir aujourd'hui qu'il a jeté la sagaie cachée loin de lui et ne répandra plus le sang. L'autre jour on a découvert dans les bois et capturé sept enfants, dont une femme de Mokabesa, l'un des chefs de la révolution. Léwanika les a fait venir en plein lekhothla et leur a servi un pot de bière empoisonnée sous leurs yeux. « Vous êtes d'une race

maudite, leur a-t-il dit, vos pères ont tué les rois qui les avaient comblés de biens, ils ont massacré mes propres enfants. Le jour de la vengeance est venu pour moi. Je ne vous casserai pas la tête, je ne vous transpercerai pas de la sagaie, mais vous allez tous boire cette bière empoisonnée de moati. Et si votre dieu peut vous sauver, c'est son affaire. » Ils burent, ou plutôt on leur fit avaler la potion fatale, on les mit dans un canot, et on alla les abandonner sur un îlot désert pour y mourir ! »

Depuis notre arrivée ici, ma chère femme est d'une faiblesse extrême. Le voyage en wagon l'a beaucoup éprouvée. Nous avons longtemps logé dans notre vieille voiture qui ne garantit plus ni du vent, ni de la pluie. Notre chaumière en roseaux est terminée; bien crépie en dedans et en dehors, elle a de la peine à sécher et, quoiqu'elle soit infestée de termites, nos deux chambrettes sont pour nous un vrai petit palais. Nous sommes étonnés de ce que nous possédons pour la rendre confortable et gentille, et nous nous sentons pénétrés de reconnaissance envers notre bon Père céleste. Mokwaé, la reine, d'abord, puis Katoka, sa sœur, sont venues passer plusieurs jours avec nous. Il a fallu plus d'une fois les faire circuler dans nos deux chambres avec toute leur suite. Elles étaient tout émerveillées, comme nous jadis dans le palais de Versailles. Ce qui les étonnait le plus, c'était nos croisées, notre glace et nos chaises. En s'extasiant devant chaque objet séparément, Mokwaé demandait : « En avez-vous fait part au roi, mon frère? » Elle se prélassait, ou siégeait fièrement sur sa natte dans une robe d'indienne à grand dessin que ma femme lui avait donnée. Elles apprécièrent nos petits cadeaux, se conduisirent somme toute avec discrétion, et nous laissèrent une bonne impression.

4 mai.

Le grand événement du mois, c'est l'*école*. Il y a longtemps que nous la désirions, cette école. Nous aurions voulu la commencer en arrivant. Mais il fallait d'abord se loger même

provisoirement. Encore aujourd'hui l'école se fait au milieu de travaux de construction qui nous absorbent; elle se fait en plein air, mais elle se fait, et se fait régulièrement tous les jours. Elle compte déjà une vingtaine d'élèves inscrits. C'est le 4 mars, en présence de la reine, que nous l'avons ouverte. Léwanika nous a envoyé deux de ses fils et cinq de ses neveux; d'autres chefs ont suivi son exemple. On a, non sans peine, construit une hutte pour Litica, les autres se sont fait des abris, le tout entouré d'une palissade. C'est peut-être l'embryon de notre future école normale. Vous ne sauriez croire de quelle sollicitude nous entourons cette école, et avec quelle joie Aaron surtout, et ma femme et moi alternativement lui consacrons tous les jours une partie de notre temps. Nos deux élèves les plus avancés sauront bientôt lire; ils ont tous quelques notions d'histoire biblique et de géographie. Mais ce sont de piètres chanteurs. Chacun de nos petits personnages est venu avec un nombre plus ou moins grand d'esclaves, quelques-uns de ceux-ci suivent l'école et se placent derrière leurs maîtres. Mais nous ne sommes pas encore parvenus à leur faire comprendre que l'enseignement est aussi pour eux (1).

Ce qu'il y a de bien plus grave, c'est la question de savoir comment nourrir toutes ces bouches. Les jeunes chefs, à force de menaces, ont d'abord obtenu l'abondance. La source se tarissant, les gens de Litica épiaient les passants pour les dévaliser ou bien fondaient sur ceux qui osaient nous apporter leurs denrées. Force nous fut d'intervenir souvent. Mais la terreur que la présence de ces princes inspire est telle que notre petit auditoire du dimanche est dispersé, que nous avons eu la disette et qu'il nous a été presque impossible d'avoir des ouvriers. Nos chers élèves ne nous ont pas épargnés. Pour nous remercier des vivres que nous leur donnions autant que nous pouvions, ils se sont mis à manger nos moutons; mais ils l'ont

(1) Voir dans le *Petit Messager* de février 1888 un dessin de M. Burnand, d'après une photographie de M. Coillard, représentant cette école.

fait *délicatement*, comme des pick-pockets roués au métier. Pour obvier à toutes ces coquineries, il nous faudrait un internat où tous les élèves seraient sur le même pied, et constamment sous la surveillance du maître. Cela viendra aussi. En attendant ne méprisons pas les petits commencements, mais bénissons-en Dieu.

25 mai.

Le roi est depuis quinze jours revenu de la chasse ; chasse malheureuse s'il en fut. Ses émissaires avaient beau parcourir les villages, et par les procédés qui leur sont propres entraîner des recrues et semer l'épouvante, la chasse, je ne sais pourquoi, n'était pas populaire. Et puis l'inondation, cette année, est à son minimum, les bas-fonds seuls de la vallée sont submergés. C'est une calamité à plus d'un point de vue, et à celui de la chasse en particulier. Les antilopes courent les champs, on ne peut comme d'habitude, avec des centaines de canots, les cerner dans un îlot et en faire un carnage facile. Et comme les Barotsis comptent sur cette grande chasse annuelle d'un mois ou plus pour faire leurs provisions de fourrures, on comprend leur déboire cette année. La faim les fit rentrer dans leurs foyers. Quelques-uns n'étaient plus que des squelettes vivants. De mémoire d'homme on n'avait vu chose pareille ; comment l'expliquer, si ce n'est par la sorcellerie? Certains incidents de chasse avaient aussi mis le roi et les principaux chefs de mauvaise humeur. Le lendemain de son retour, il trouva le parquet de sa maison tout aspergé de sang. Cette fois plus de doute, on en veut à sa personne même. Mais quel était l'auteur de ces maléfices? Léwanika n'allait plus au lekhothla et ne voyait personne.

La terreur saisit tout le monde et se répandit partout comme une vague. Les récalcitrants qui n'avaient pas pris part à la chasse, cachaient de nuit leur blé et leur petit avoir, et se sauvaient dans les bois. Gambela, les autres ministres et tous les chefs de la capitale ne se sentaient pas à l'abri des soupçons. Chacun tint à honneur de se laver en subissant l'épreuve de

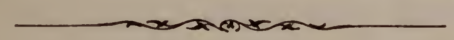
l'eau bouillante. A un jour donné donc, on mit sur le feu, au lekhothla, autant de pots qu'il y avait de chefs, et leurs esclaves, toujours par substitution, y plongèrent tour à tour les mains. Chose pour moi jusqu'à présent inexplicable, personne ne fut échaudé. Les femmes du harem eurent alors leur tour, puis ce fut celui des cuisinières et marmitonnes. Dès que ces nouvelles nous parvinrent, je pris un canot et me rendis à la capitale. C'était vendredi le 20. Le roi parut content de me voir, il avait le cœur tout plein; il passa une grande partie de la nuit dans ma hutte à causer. Le lendemain, je passai tout le jour en entretiens privés avec ses principaux conseillers, et le soir ils étaient tous réunis chez moi avec leur maître. Mais cela ne suffisait pas. Le lendemain dimanche, aux deux réunions, je prêchai sur le sixième commandement : « Tu ne tueras point. » Je vous laisse à penser si on ouvrait de grands yeux en m'entendant poser en principe et développer cette vérité, ici si nouvelle et si étrange, que l'homme est la création, la propriété *exclusive* de Dieu, que les rois et les gouverneurs ne sont que les *bergers* des peuples et des serviteurs qui auront à rendre compte de leur administration. J'avais à me faire violence en dénonçant l'atrocité d'une superstition qui sacrifie si légèrement tant de vies humaines, et en flétrissant les menées qui ont produit les derniers événements. Je sentais toute l'importance de l'occasion et la grandeur de mon ministère. Oh! comme j'étais allé à Léaluyi en tremblant; comme je demandais à mon Maître la fidélité, la force et la puissance d'une ardente charité! On a compris mes discours aussi bien que le but de ma visite. Les gens étonnés disaient : « C'est ça! » Le roi, qui baissait la tête, disait à Gambela : « Les paroles du *moruti* me sont entrées dans le cœur! » Les conseillers, eux, venaient en particulier me prier de les lui répéter; et lui me demandait, à son tour, de les redire à ses ministres. Ils me firent tous de belles promesses : plus d'épreuves à l'eau bouillante, plus de poison, plus de bûchers!

Le lundi matin, un homme plantait en plein lekhothla assemblé deux bouts de roseaux avec des paquets de plumes de

poule. C'était encore un cas de sorcellerie. Ces poules avaient subi l'épreuve préparatoire du *moati* et y avaient succombé. On renvoya ces gens en leur disant qu'ils troublaient la paix publique et la sécurité de leur village. Je ne sais pas si j'ai pu sauver la vie d'une vieille femme, une des cuisinières, qui s'était trouvée échaudée. Mais ne nous trompons pas, ce n'est pas du premier coup de bélier qu'on fera écrouler, qu'on peut même ébranler les murs de la superstition. C'est une des places de Satan les plus fortes. Mais nous redoublerons les coups, nous creuserons des mines, et heureux serons-nous si nous parvenons à y faire une brèche.

Que ces extraits de mon journal, chers amis, ne vous effraient et ne vous découragent pas. Vous voyez dans quelle atmosphère nous vivons; notre ciel serait de plomb sans la lumière de la face de Dieu; notre isolement serait insupportable sans la communion du Sauveur, et, j'ajoute, sans la communion des saints. Je ne fais appel ni à vos prières ni à votre affection, — elles nous sont assurées.

F. COILLARD.



SÉNÉGAL

DÉPART DE M. ET MADAME MORIN POUR SAINT-LOUIS

C'est le 20 janvier que M. et madame Morin se sont embarqués pour Saint-Louis. M. Baptistin Couve, qui, selon son habitude bien connue de nos missionnaires, les a reçus et accompagnés jusqu'à la dernière heure à Bordeaux, nous informe que leur départ s'est effectué dans d'excellentes conditions. Nos amis s'uniront à nous pour demander à Dieu de mettre sa bénédiction sur le voyage de M. Morin et de sa jeune femme.

La date du départ de M. Firmin Jean-Pierre n'a pu être fixée grâce au retard que subissent les démarches que nous avons dû faire à son sujet auprès de l'administration. Nous espérons qu'il pourra s'embarquer le 5 ou le 20 février.

NOTRE ÉCOLE DE GARÇONS A SAINT-LOUIS

Les débuts de M. Brandt.

Saint-Louis (Sénégal), 21 décembre 1887.

Bien cher monsieur Boegner,

Je viens exécuter la promesse que je vous ai faite, dans ma dernière lettre, de vous donner quelques détails sur mon école.

C'est le 29 novembre que j'ai commencé la classe dans une aile du bâtiment de la mission. Dès le premier jour, j'ai eu 15 élèves; actuellement j'en ai 28, venant tous régulièrement. Ce nombre aurait pu être augmenté; mais j'ai tant à faire pour tout organiser que, sur le conseil de M. Taylor, je me suis borné à ce chiffre pour quelque temps.

Sur ces 28 élèves, il y en a 7 qui connaissent les éléments du français, de la lecture et du calcul; 6 commencent à lire, et le reste ne sait ni lire ni écrire, ne comprend même pas le français. C'est avec ces derniers qu'il faut m'ingénier pour leur rendre la lecture au tableau un peu moins monotone; malheureusement, c'est très difficile.

On se trouve un peu dépaysé, après avoir enseigné à des écoliers français, à se trouver avec ces noirs qui ne comprennent pas le langage le plus simple.

Je m'efforce de rendre mon enseignement le plus oral possible; de cette manière, tout en intéressant beaucoup, je fais parler, j'excite l'attention et j'apprends la langue même aux plus jeunes. Seulement, je dois me borner, car c'est très fatigant de parler longtemps par ces fortes chaleurs.

Nous commençons notre journée par la prière et la lecture de quelques versets de la Bible, auxquels je joins quelques explications. Malheureusement aucun de mes élèves n'a de Bible, ce qui pourtant est une nécessité autant pour ma classe que pour l'école du dimanche. J'en demande à M. Morin; je

vous prie d'insister sur ce point. Je tiendrais beaucoup aussi à avoir des manuels d'histoire sainte, car il faut que mes élèves reçoivent avant tout une bonne instruction religieuse.

Malgré toutes les difficultés du commencement, je suis loin de me décourager; le Seigneur me donne les forces qui me sont nécessaires, et, grâces lui soient rendues, jusqu'à ce moment, ma santé est bonne et je n'ai souffert de rien.

A vrai dire, je crois qu'on se fait une idée très fausse du Sénégal, et que, en dehors de la fièvre jaune, si on prend les précautions voulues, on n'est pas beaucoup plus exposé que dans les autres colonies.

Dimanche dernier, nous avons commencé l'école du dimanche, mademoiselle Salimata, Moussa, Diamentou et moi. Ces jours-ci, nous répétons des cantiques pour Noël.

Tous les dimanches, à trois heures, nous partons pour Béthesda. Les gens sont heureux de nous voir. La plupart sont Bambaras et ne comprennent pas le wolof et encore moins le français. Ils assistent pourtant régulièrement au culte à Saint-Louis, ce qui doit peu les intéresser, puisqu'ils ne comprennent rien. Moussa est Bambara; il leur répète la prédication du matin; je leur dis quelques paroles que Moussa traduit, puis nous les quittons à la tombée de la nuit pour rentrer à Saint-Louis.

Je désire vivement apprendre une des langues indigènes. Je crois que le bambara me serait plus utile; seulement je ne puis trouver d'ouvrages de cette langue, qui doivent pourtant exister.

M Taylor est fort occupé par les indigènes qui viennent toute la journée, les uns pour des remèdes, d'autres pour un différend ou sous un prétexte futile. Une fois assis, ils y restent, et, comme le missionnaire n'est pas sans avoir quelque notion du temps, sa patience est soumise à de rudes épreuves.

Il y a beaucoup à faire partout, c'est vrai; mais, ici, le péché revêt une forme si grossière qu'après l'avoir vu on n'a plus que le désir de travailler et de jeter quelque lumière au milieu de ces épaisses ténèbres.

Priez beaucoup pour nous; cher monsieur, pour moi en particulier, afin que je sois un fidèle soldat du Christ, toujours prêt à le confesser et à donner ma vie.

J. Brandt.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LA MARÉE MONTE

Les faits suivants, glanés dans les journaux de missions étrangers, montrent les progrès que fait en tous pays la cause de l'évangélisation du monde :

La grande Société de l'*American Board* (A. B. C. F. M.) a eu la satisfaction d'envoyer 44 nouveaux agents missionnaires en 1887, et, en outre, 27 ouvriers autres vont les suivre, ce qui fera un total de 71 noms ajoutés à ceux qui figuraient dans les rapports précédents ; les fonds n'ont pas davantage manqué, et, grâce aux legs Otis et Swett, la Société clôt ses comptes avec une encaisse, après avoir dépensé en 1887 : 3,404,770 francs.

San-Francisco. — Le 21 septembre 1887, départ de la *Ville de Péking* portant 54 missionnaires pour le Japon, la Chine et la Corée.

New-York. — Le 1er octobre, départ de 17 missionnaires avec sept enfants destinés à l'œuvre de l'évêque Taylor, dans l'Afrique occidentale.

Chine. — D'autre part, on nous informe que des 100 missionnaires que M. Hudson-Taylor est venu réclamer, l'an dernier, pour la Chine, 78 sont partis pour leur champ de travail et 11 autres sont acceptés.

Angleterre. — Le 20 octobre dernier, le navire *le Khédive*, parmi 150 passagers, n'avait pas moins de 50 missionnaires

à bord : 23 destinés à la Chine, 24 aux Indes et 3 à la Palestine. Tous les jours ils tenaient deux réunions d'édification et, de temps en temps, ils avaient des services de prières. Les jeunes cherchaient à s'instruire auprès des anciens, et tous se sentaient unis dans le Seigneur.

Boston, le 6 octobre 1887, sur la *Catalonia*, départ de 19 missionnaires destinés à la Birmanie et aux Indes. Parmi eux se trouvaient 3 jeunes *Carens*, qui avaient reçu en Amérique une éducation chrétienne.

Un journal anglais ayant voulu accuser la Société des missions de l'*Église anglicane* de prodigalité et d'incurie, il en résulta comme protestation le don de 25,000 francs envoyés par un ami de l'œuvre. La Société prit occasion de cette circonstance pour prendre les résolutions suivantes : 1° Ne plus jamais refuser l'admission d'un missionnaire reconnu capable, pour cause de manque de ressources pécuniaires, mais en cela agir par la foi ; 2° soumettre la comptabilité à une complète revision, aux fins de diminuer les dépenses et d'augmenter les rentrées ; 3° ne pas exclure de la vocation missionnaire des laïques, chez lesquels l'œuvre et la présence de l'Esprit de Dieu seraient évidentes, sans qu'ils fussent qualifiés pour des études théologiques et pour la charge pastorale proprement dite ; 4° le 11 janvier serait fixé comme jour consacré à la prière, à la repentance et à l'action de grâce. — « Demande-moi et je te donnerai pour héritage les peuples et pour possession les bouts de la terre ! »

Du centre même du continent, des bords du Lulua, affluent méridional du Congo (1), le lieutenant belge Marinel et le courageux Dr Summers écrivent avec étonnement qu'ils constatent l'avidité des « Bachilangé » pour les idées et les industries apportées par le missionnaire ; heureusement qu'ils sont hors de portée de l'eau-de-vie que les peuples civilisés (!) envoient par millions de litres aux pauvres nations de la côte africaine.

---

(1) Voyez la carte imprimée dans le *Journal des Missions* de 1887, p. 69.

Une seule de nos nations en a envoyé, dans une année, dans les ports de l'Afrique occidentale, 14 millions de litres!!!

De l'intérieur de l'Afrique on écrit que dans la seule station de Banza-Manteka 104 ont été baptisés, — à *Lukungu* 10; — à *Blantyre* 16. — Le missionnaire ajoute : « L'idolâtrie et la sorcellerie diminuent sensiblement, et les naturels apprennent à apprécier l'Évangile. »

Afrique occidentale. — Le missionnaire baptiste Richard, au Congo, a pu baptiser 40 néophytes. Les convertis subissent une transformation si réelle, que même les personnes qui ne sont pas sympathiques à l'œuvre en sont frappées. Un monsieur disait à Richard : « C'est remarquable de voir comme la civilisation transforme l'expression des nègres. » Le missionnaire répondit : « C'est quelque chose de plus que la civilisation, c'est le changement du cœur qui en est cause. La civilisation seule serait une malédiction pour l'Afrique. Il faut y apporter l'Évangile. »

Afrique centrale. — On apprend de Malala (au sud du Victoria-Nyanza) que Mackay en aurait été chassé à l'instigation des marchands arabes, et que Gordon aurait eu l'audace de traverser le lac pour aller prendre la place de Mackay.

Corée. — Le missionnaire Wolfe de Futchau, de la Church Missionary Society d'Angleterre, après avoir envoyé deux chrétiens chinois comme évangélistes dans les environs de la ville, a fait un voyage d'inspection en Corée, et a vu avec joie les bons résultats du travail de ces deux Chinois. Ils n'ont pas rencontré de résistance, bien au contraire, ils sont accueillis partout avec cordialité.

Formose (Asie). — La mission presbytérienne fleurit dans cette île où la persécution avait sévi si furieusement. Aux endroits où se trouvait autrefois un oratoire de bois s'élève aujourd'hui une église en pierre. Dans chacun de ces édifices se trouve une représentation du buisson ardent, et les indigènes comprennent fort bien cet emblème.

G. A.

VARIÉTÉS

NANDO LAL DOSS, un pasteur hindou.

C'est à l'existence de la Maison des missions que nous devons l'histoire qu'on va lire. Nous la recommandons à l'attention des lecteurs. Le pasteur hindou M. N. L. Doss traversait Paris; un ami l'a conduit à la Maison des missions; il a passé deux jours au milieu de nous. Un soir, il nous raconta sa conversion. En l'écoutant, nous avons vécu pendant quelques instants dans ce pays presque légendaire où 255 millions d'hommes parlent plus de 200 langues diverses et où l'Évangile, comme un ferment bienfaisant, pénètre de plus en plus les masses et est peut-être à la veille de triomphes inconnus jusqu'ici dans l'histoire des missions. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ce récit, le caractère tout simple et, en quelque sorte, naturel de la conversion du jeune Nando Làl Doss, ou les voies merveilleuses de Dieu qui l'ont amenée. On y apprend à apprécier le rôle important de l'école dans l'œuvre missionnaire; enfin, dans le tableau si vivant de la vie journalière hindoue qu'offre ce récit, on peut toucher du doigt, pour ainsi dire, les grands obstacles que doivent surmonter, dans ces pays, ceux qui se décident pour Christ.

« J'avais huit ans environ, nous raconta M. Doss, quand mon père me permit de quitter l'école hindoue pour entrer dans l'école des missionnaires. Nous demeurions dans le quartier de Bhôouanipour à Calcutta, à quelques pas de la station missionnaire. Pendant les trois ou quatre ans que je demeurai dans cette école, les opinions religieuses que la tradition m'avait transmises et les superstitions dans lesquelles j'avais été élevé s'affaiblirent insensiblement et finirent par se dissiper au contact de l'enseignement occidental. Il en arrive presque toujours ainsi; mes anciennes croyances, tout

en faussant mon être moral, avaient été un frein pour moi; désormais, je n'en sentis plus d'autre que celui qu'impose la société où nous vivons. Je me rappelle qu'on nous expliquait l'évangile de Jean; je n'y trouvais que des faits historiques, mais rien qui parlât à mon cœur.

« Il n'en fut pas de même pour plusieurs élèves des classes supérieures. Cinq ou six d'entre eux se convertirent au christianisme. L'émoi fut grand parmi les parents des élèves. Plus de quatre cents enfants, sur six ou sept cents environ, furent retirés de l'école. J'étais du nombre, et, pour plusieurs années, je dus retourner à l'école hindoue. Ma situation religieuse n'en fut pas modifiée; il n'était guère question de religion dans l'école que je suivais.

« Pendant ce temps, l'indignation soulevée par les conversions qui s'étaient produites à l'école des missionnaires se calma; l'incident fut oublié. Mon ambition me faisait préférer l'enseignement des Européens. Je demandai à mon père la permission de retourner à la station missionnaire. Il me l'accorda.

« A cette époque, M. E. Storrow dirigeait l'école. Le docteur Mullens lui fut adjoint peu après. Un de mes condisciples fut touché par les leçons bibliques; ce qu'il y apprenait ne lui suffit bientôt plus pour étancher sa soif de vérité. Il alla trouver le missionnaire et lui demanda une instruction spéciale. On le sut parmi les élèves, et je me rappelle fort bien comment, cinq de mes camarades surtout et moi, nous taquinions ce pauvre Moti Lâl Banaji au sujet de ses besoins religieux. Un jour, nous lui courions après au sortir de l'école, le poursuivant de quolibets; subitement il se retourne, nous arrête, et, avec une émotion visible, nous dit : « Faites toujours! Insultez-moi! Ressassez-moi tous les arguments que l'incrédulité oppose à l'Évangile! J'ai fait une expérience que vous n'ébranlerez pas. Je sais que je suis un pécheur, qu'en aucune façon je n'ai pu me dégager de mes péchés, mais que Jésus-Christ est mon Sauveur! » Ces paroles me frappèrent. Je ne m'étais guère préoccupé jusque-là du péché. A partir

de ce moment, le fait brutal du péché me fit réfléchir. J'avais environ quinze ans. Je me mis à lire pour moi tout seul le Nouveau Testament, que nous employions comme un livre de classe, afin de trouver ce que l'on y disait du péché. Je comprends aujourd'hui ce dont alors je ne me doutais guère, que l'esprit de Dieu travaillait en moi. Son œuvre s'accomplit lentement; peu à peu la lecture de la Bible m'intéressa davantage; les leçons bibliques commençaient à m'attirer; elles répondaient à mes préoccupations intimes; sans pouvoir dire quand ma foi avait commencé, je me trouvai croire en Jésus; moi aussi j'avais besoin de lui pour me sauver de mes péchés.

« Mais je ne pensais même pas à professer ouvertement ma foi. Je savais que mon baptême m'attirerait la malédiction de mon père et l'expulsion de la maison paternelle; je savais que, baptisé, je ne serais plus qu'un objet de mépris pour tous ceux de ma caste, un paria, mis au ban de la société. Je ne causai pas non plus de ma foi avec le missionnaire. La nourriture que je trouvais dans la Bible me suffisait.

« Un soir, au milieu de l'été, j'étais étendu sous la véranda de notre maison, lisant le Nouveau Testament. Un voisin vint à passer; il entrait chez nous pour causer avec mon père. Il me demanda ce que je lisais. Dès qu'il sut que c'était le Nouveau Testament, il se mit à blasphémer contre le christianisme. « Tu ne crains donc pas la déesse Kâli? me demanda-t-il; prends garde, elle te tuera pour sûr! » — « Elle n'existe pas; comment me tuerait-elle? » lui répliquai-je. Aussitôt, il cria de toute la force de ses poumons, me maudissant et m'annonçant que je serai le malheur de ma famille. Ses cris firent sortir mon père du *zenana* (gynécée) où il se trouvait. A son tour, il me demanda si je croyais en Kâli (1). Je dus lui

(1) Kâli ainsi que son époux Çiva sont des divinités dravidiennes qui ont été admises dans le panthéon hindou. Kâli, populaire surtout parmi les Çoudras du Bengale — c'est à la caste des Çoudras qu'appartient le père de M. N. L. Doss — est peut-être ce que l'imagination en délire

dire que je ne pouvais mettre aucune confiance en un nom qui, pour moi, ne représentait rien. « Et tu crois en Christ! » répliqua mon père. Je ne pus le nier. Je vis alors que mon père tremblait de tous ses membres; sa figure avait un air étrange et hagard que je n'oublierai jamais. Il prit une des sandales de bois qu'il avait aux pieds et m'en asséna plusieurs coups sur la tête. Je tombai sans connaissance. Lorsque je revins à moi, j'étais dans les bras d'un brahmane voisin que le vacarme avait attiré. Dès que mon père vit que je revenais à la vie, il me prit par la nuque, et, me poussant dans la rue, il me défendit de jamais rentrer sous le toit paternel. Puis, sur l'intercession du brahmane, qui prévoyait que j'irais droit chez les missionnaires, mon père me fit remonter dans la maison et me garda à vue pendant plusieurs jours. Après quelque temps, la surveillance se relâcha; je pus sortir de nouveau, et l'on me traita comme si rien n'était arrivé. Mon père pensait que ses coups avaient eu raison de ma foi; il ne m'empêcha même pas de retourner à l'école missionnaire.

« Deux ans après, en automne, une épidémie de choléra sévissait dans le delta du Hougly, en aval de Calcutta. Nous avions des amis par là. Mon père envoya prendre de leurs nouvelles. La messagère, une bonne femme qui était à notre service, revint. Le lendemain, nous devions passer un examen à l'école; accroupi dans la cour intérieure, je lisais un traité de logique de l'archevêque Whately, quand j'entendis la messagère racontant que, sur quinze personnes qui vivaient dans la maison de nos amis, sept étaient mortes. J'eus peur; malgré moi, la pensée de la mort se dressa devant moi, et avec ce spectre la question : Où irais-je, si je mourais? Une inquiétude indicible s'empara de moi; en même temps, je vis clai-

du paganisme a imaginé de plus abject. On la représente sombre comme la nuit, les cheveux épars flottant jusqu'à terre, sa figure contractée en une horrible grimace est souillée de sang, un collier de crânes humains orne son cou; de ses mains elle brandit des instruments de meurtre. Voyez Grundemann, *die Mission in Vorder-Indien IV* (Leipzig, 1879), p. 53.

rement qu'il n'y avait pour moi qu'un refuge : Christ, la vie éternelle. Deux ou trois jours après, j'écrivis une lettre à mon père, où je lui annonçai ma résolution de me faire baptiser. Je déposai cette missive sur la table de mon père, pendant qu'il était en ville, et je me rendis auprès des missionnaires.

« Le soir même, mon père vint me trouver; il me supplia de ne pas lui causer le chagrin de voir son aîné exclu de la famille; il essaya d'ébranler ma foi en discutant avec moi sur la valeur du christianisme. Il vit que ses arguments n'avaient aucune prise sur mes sentiments; alors il me prit dans ses bras, il me serra sur son cœur d'une étreinte passionnée; de grosses larmes coulaient dans sa barbe, et, de sa voix entrecoupée de sanglots, il m'appelait des noms les plus tendres et ne cessait de répéter : « *Bari chala, phirê chala! christian hoi o nâ!* — Reviens, retourne à la maison! Oh! ne te fais pas chrétien! » Je crus que j'allais mourir d'angoisse; mais une force qui ne venait pas de moi m'empêcha de céder. Dieu me secourut en cet instant suprême. Quand mon père vit que je restais inébranlable, il se prit à me maudire, me défendit de jamais reparaître sous ses yeux et quitta la maison.

« Je fus baptisé. C'était en 1857. Et, pendant sept ans, je ne revis mon père que de loin. Sitôt qu'il m'apercevait dans une rue de la ville, il se retournait ou prenait par une voie latérale. J'étais pour lui une abomination, un opprobre.

« Le temps fit son œuvre; avec les années, les ressentiments de ma famille se calmèrent. Ils ne sont pas éteints. Voilà trente ans que je suis chrétien; mon père est encore païen. Il me permet d'aller le voir sous son toit; mais, lui et les siens me traitent en étranger. Lorsque, une fois ou l'autre, j'assiste à leur repas, c'est dans un coin de la pièce, loin d'eux, que l'on me sert. Celui qui lave l'assiette dans laquelle j'ai mangé est obligé d'aller, après cela, se purifier dans les eaux sacrées du Gange. Quand il m'arrive, par hasard, de m'accouder sur la table sur laquelle repose le fourneau ou la capsule du narguilé de mon père, il cesse aussitôt de fumer; il faut nettoyer

tout l'appareil; car je suis, à ses yeux, un être impur; mon contact souille tout ce qu'il touche.

« Ah! ce n'est pas chose facile que de se convertir en Inde! J'ai mentionné mon ami Banaji, le jeune homme que nous tourmentions à l'école. Il demeurait avec une tante, sa seule parente. « A quand ton tour? » lui demandai-je lors de mon baptême. Il me répondit : « Quand ma profession de christianisme ne brisera plus le cœur de ma vieille tante. » Il est mort avant elle, et avant d'avoir confessé publiquement la foi qui remplissait son cœur. »

F. H. K.



ERRATUM. — Dans la poésie intitulée : *La lune mal servie* (nº de décembre 1887, p. 484), 3e vers à partir de la fin, lire :

Elle lui *cingle* une nasarde.



Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13279.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AUX AMIS ET SOUTIENS DE NOTRE ŒUVRE

Paris, le 21 février 1888.

La clôture de nos comptes approche; c'est le moment de rappeler à nos amis à quel point nous avons besoin de leur concours.

Un mot résume notre situation dans ce qu'elle a tout ensemble d'encourageant et d'inquiétant : *Notre œuvre n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier.*

Un coup d'œil sur la nouvelle Maison des missions suffirait à le prouver. L'an dernier, à pareille époque, nous avions *cinq* élèves. Aujourd'hui nous en avons *onze,* et ce chiffre va encore être augmenté : à partir de Pâques, nous en aurons *treize*. Voilà pour la situation intérieure.

Au dehors, dans notre champ de travail, même transformation : à nos anciennes œuvres s'en ajoutent de nouvelles, nous imposant des charges croissantes; c'est ainsi que, dans le courant de cet hiver, nous aurons fait partir deux instituteurs pour le Sénégal, trois instituteurs et un artisan missionnaire pour le Congo, en tout six ouvriers, sans parler d'une

institutrice pour Taïti, dont le voyage a été payé par des amis particuliers.

Et, tandis que des branches nouvelles s'ajoutent à notre activité, voilà que dans la plus ancienne de nos missions, le Lessouto, se produisent des besoins qui réclament notre intervention la plus énergique. Les lettres que nous publions plus loin montrent que le mouvement religieux dont nous entretenions nos lecteurs il y a un mois est encore plus étendu que nous n'avions pensé.

Ainsi, de tous côtés, à l'intérieur, à l'extérieur, les besoins se multiplient, les portes s'ouvrent. En peu d'années, la tâche imposée à nos Églises à l'égard du monde païen aura doublé.

Or, dans cet accroissement de nos charges et de nos responsabilités, il n'entre aucune préméditation, aucune combinaison humaine. Rien d'artificiel, rien de *voulu*, dans notre situation actuelle ; elle est le résultat d'une série de circonstances et d'événements où il est impossible de ne pas reconnaître la main de la Providence. C'est le Chef de l'Église, nous en sommes assurés, qui a mis devant nous des devoirs nouveaux ; en mettant la main à l'œuvre, nous avons écouté sa voix, et non pas nos préférences, qui eussent été pour un progrès moins rapide et plus en proportion de notre faiblesse.

Dès lors, c'est avec une grande confiance que nous nous tournons vers les Églises qui nous ont jusqu'à ce jour si fidèlement assistés. Leur zèle et leurs sacrifices ont été, l'an dernier, à la hauteur de toutes les entreprises qui nous ont été imposées : création de la Maison des missions, extinction du déficit, souscription pour le Congo. Elles comprendront que, si notre œuvre n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier, *leur collaboration doit prendre, elle aussi, des proportions toutes nouvelles.*

Et c'est avec une confiance encore plus grande que nous regardons à Celui que nous servons, et dont la gloire est notre seul souci. Nous réprimons les inquiétudes qui parfois nous

montent au cœur à la vue de nos ressources matérielles insuffisantes, de nos forces trop souvent en défaut ; et nous répétons avec le Psalmiste :

Quand je suis le plus abattu,
C'est ta vertu
Qui me relève;
Ce qu'il t'a plu de commencer,
Sans se lasser,
Ta main l'achève.

QUELQUES DONS ENCOURAGEANTS

Une amie des missions, mademoiselle Solle, de Contréglise, est morte l'an dernier, à Vesoul, en laissant à la Société des missions une somme de 5,000 francs. Ce legs vient d'entrer en notre possession.

Une dame alsacienne a cédé récemment à la Société, contre une très modeste rente, un capital de 2,000 francs, pour être affectée spécialement à la Maison des missions.

Deux amis neuchâtelois ont versé 10,000 francs dont 5,000 pour la mission du Zambèze, en réponse aux dernières lettres de M. Coillard.

Une dame de Lyon a donné à la Société une somme de 1,000 francs comme montant d'une bourse pour la Maison des missions. L'augmentation du nombre de nos élèves rendrait très précieuse la création de plusieurs bourses semblables.

En réponse à l'appel contenu en tête de notre dernier numéro, une amie des missions de Paris, membre du Comité des dames, a versé 1,000 francs pour les évangélistes du Lessouto.

D'autres dons, grands et petits, nous prouvent que l'intérêt pour notre œuvre se maintient; nous ne pouvons les énumérer. Que Dieu bénisse ceux qui nous ont aidés, et qu'il mette au cœur de beaucoup de chrétiens de faire pour son œuvre des sacrifices d'autant plus féconds qu'ils auront plus coûté!

CRÉATION D'UN COMITÉ AUXILIAIRE DU NORD

Une lettre de M. D. Ollier nous apprend que, le 25 janvier dernier, le Comité auxiliaire des missions du Nord s'est constitué. Il a pour président M. Ollier père; pour vice-président, M. Quiévreux; pour trésorier, M. S. de Mollins; pour secrétaire, M. D. Ollier. Nous souhaitons à ce nouveau Comité une longue et fructueuse carrière; puisse-t-il voir, en réponse à ses efforts, un grand réveil du zèle missionnaire se produire dans la région qui nous a donné, il y a soixante ans, deux de nos premiers pionniers : les missionnaires Lemue et Bisseux.



PROCHAINE VISITE DE M. TAYLOR EN FRANCE

Le Comité a décidé, dans sa dernière séance, d'accorder un congé de quelques mois à M. Taylor, pour lui permettre de prendre un peu de repos et de plaider parmi nous la cause du Sénégal.



NOUVELLES DE MM. CARMIEN ET GACON

et prochain départ de deux nouveaux ouvriers.

Le départ de nos premiers envoyés au Gabon s'est effectué aux dates et de la manière que nous avions annoncées dans notre dernier numéro. Ils nous ont écrit à plusieurs reprises pendant le trajet d'ici à Lisbonne. Malgré le froid, dont ils ont passablement souffert, leurs lettres respiraient l'entrain et le courage. A Lisbonne, ils ont reçu le meilleur accueil à la légation de France, aux membres de laquelle ils avaient été spécialement recommandés. Ils se sont embarqués, le 6 février, à bord du paquebot *Angola*.

Nous avons réussi, non sans peine, à constituer les éléments d'un second envoi, qui se fera, si rien ne s'y oppose, le 15 mars, par la voie d'Anvers. Il se composera de M. *E. Lesage*, ancien employé de commerce, qui s'est offert d'emblée, en réponse à un appel que l'un des missionnaires américains du Gabon, M. Good, avait fait entendre à Paris, au mois d'octobre dernier, et de M. *E. Presset*, élève de l'école normale de Peseux, dans le canton de Neuchâtel. M. Presset termine en ce moment même ses examens; nous l'attendons à Paris vers le 25 février.

Exprimons ici notre reconnaissance envers les amis qui nous ont aidés à recruter le personnel d'instituteurs qui nous a été demandé ces derniers temps; tout d'abord à l'école normale de Glay, qui nous a fourni M. Brandt, et dont le directeur, M. Macler, nous a aidés de tout son pouvoir dans nos recherches ultérieures; à l'école modèle de Montbéliard, à qui nous devons mademoiselle Marconnet; à l'école normale de Mens, d'où est sorti M. Firmin Jean-Pierre, et enfin à l'école normale de Peseux et à son directeur, M. Paroz, grâce auquel nous avons pu compléter le personnel qui nous est demandé pour le Gabon. Nous contractons ainsi une nouvelle dette de reconnaissance envers les Églises neuchâteloises, auxquelles appartient aussi M. Gacon.

Le dernier courrier du Gabon nous a apporté une lettre de M. le docteur Ballay, lieutenant-gouverneur de cette colonie, promettant le meilleur accueil à nos envoyés et nous annonçant qu'en réponse à une demande du Comité, une subvention de 1,500 francs sera faite à chacune des écoles de la mission américaine à la tête de laquelle sera placé un instituteur français. La même poste nous apporte une lettre de M. Good, l'un des membres de cette mission; celui-là même avec lequel nous avons été en rapport l'automne dernier. Il nous apprend que, de nos trois instituteurs, l'un sera placé à Libreville, chef-lieu du Gabon; les deux autres à *Kongoué*, station située sur l'Ogowé, et dirigée par M. Good lui-même. Cette station possède de grandes écoles où nos jeunes gens

trouveront l'emploi de leurs forces. L'artisan missionnaire, nous dit M. Good, sera placé également à Kongoué et y apprendra, par les soins du missionnaire, tout ce qui concerne la construction des maisons, le mode de voyager, l'agriculture dans ces régions, en un mot, tout ce qui le rendra apte à assister nos propres missionnaires, dès leur arrivée.

Tels sont les débuts, modestes assurément, de notre action au Congo. Ils auront été singulièrement facilités par les bons procédés des autorités et par l'attitude vraiment fraternelle de la mission américaine. Nous appelons avec confiance, sur l'œuvre ainsi commencée, la protection toute-puissante et les bénédictions de Dieu.

LESSOUTC

« VENEZ A NOUS, CAR NOS FILETS SE ROMPENT »

Le mouvement qui entraîne les païens en plus grande quantité qu'autrefois vers l'Évangile ne se borne pas au seul district de Morija. On le constate dans toute l'étendue du pays. Nulle part, peut-être, il ne s'est accentué plus qu'à Thaba-Bossiou. On lira avec intérêt les lignes suivantes que le missionnaire de cette station, M. Jacottet, consacre à ce sujet dans une lettre au directeur.

Thaba-Bossiou, 18 janvier 1888.

« ... Je me demande parfois si l'on sait ce qu'est le Lessouto, la grandeur de l'œuvre, l'extension qu'elle a prise, les difficultés économiques et autres que nous rencontrons, les angoisses que presque tous nous éprouvons quand nous cherchons le moyen de ne pas laisser la moitié de nos annexes tomber sur le carreau....

« Si vous saviez ce qu'est, à l'heure qu'il est, le mouvement qui pousse une grande partie de la tribu vers l'Évangile, combien toutes les portes nous sont ouvertes, vous compren-

driez qu'il faut faire *l'impossible* pour profiter de ce moment voulu de Dieu. Il y a comme une vague que Dieu pousse vers nous. Je suis persuadé que ce mouvement, qu'il continue ou qu'il cesse bientôt, entraînera après lui des responsabilités nouvelles, et que nous serons obligés, bon gré mal gré, de faire beaucoup plus que nous ne faisons actuellement....

« Vous verrez par mon rapport, que je vais expédier la semaine prochaine, ce qu'est le mouvement dont je vous parle. Il y a là quelque chose d'extrêmement remarquable, un exaucement inattendu et qui ne laisse pas que de m'effrayer, car je ne crois pas que ni nous ni nos Églises soyons de force à faire face à ces nouveaux devoirs. Je n'ai jamais, à ce point, touché du doigt le fait que nos cadres, que tout notre système, ne sont calculés qu'en vue d'Églises restreintes, et que, si jamais de vraies conversions en masse ont lieu, nous serons tout à fait débordés... »

E. JACOTTET.



LA CRISE ÉCONOMIQUE AU LESSOUTO

Un excellent ami de notre œuvre, en nous envoyant un don spécial en faveur des évangélistes indigènes au Lessouto, nous écrit les lignes suivantes :

« Il y a quelque chose d'étrange dans cette détresse résultant de l'abondance. Si au lieu de payer les ouvriers en monnaie, vous pouviez les payer en nature, soit en grains et en moutons, votre embarras se transformerait en une facilité plus grande. Je me dis même que si, par suite de cet avilissement de prix, on peut, pour 100 francs, acheter trois fois plus de grains ou de viande qu'en temps ordinaire, ces 100 francs ont une valeur double ou triple. »

A cela nous répondons : Ce n'est pas l'abondance qui produit la disette, mais l'absence de débouchés pour les produits

du pays. Un évangéliste ne pourrait recevoir son salaire en nature qu'autant que cela répondrait à ses besoins ou qu'il en trouverait l'écoulement; or, il récolte lui-même, comme tous ses compatriotes, la quantité de grain nécessaire à sa famille, d'une part; d'autre part, il n'y a pour le moment au Lessouto aucune espèce de débouché, tout au moins y en a-t-il si peu que l'équilibre entre la production et la demande est complètement rompu. Un sac de blé, de sorgho ou de maïs qui se vendait autrefois 20, 15 ou 12 francs, se donne aujourd'hui pour 2 fr. 50 et 3 francs.

Le bétail a subi, lui aussi, une très grande dépréciation de valeur. Autrefois, avec un bœuf représentant une valeur de 200 francs, un indigène pouvait se vêtir et vêtir toute sa famille pour une année au moins, malgré les prix élevés des objets de provenance européenne; aujourd'hui, c'est à peine si trois bœufs pourraient fournir la même quantité d'objets.

De plus, en Afrique, de même que chaque indigène pourvoit sa famille du blé nécessaire à son entretien, il élève son propre bétail, il est occasionnellement son propre boucher; or, du moment où l'étranger ne lui achète ni le produit de ses champs ni celui de son troupeau, il se trouve en présence d'une surabondance de produits qui enfante la gêne.

La cause de cette crise est connue; pendant que les Bassoutos se battaient pour leur indépendance, les Américains, favorisés par les chemins de fer, ont pris leur place sur le marché des champs de diamants, et ont inondé le pays de leurs farines.

Prévoit-on, peut-on prévoir la fin de cette crise? Je n'ose pas m'aventurer à prédire quoi que ce soit sur la fin prochaine ou éloignée d'une situation si nuisible aux intérêts de notre œuvre au Lessouto; mais ce que je sais, c'est que Dieu, qui a tant fait pour le bien de cette tribu, nous autorise à compter sur Lui pour l'avenir. Il a mis un terme à la sécheresse spirituelle qui, depuis la dernière guerre, désolait nos cœurs : comment ne pas espérer qu'Il mettra un terme à l'épreuve matérielle que traverse cette tribu si laborieuse en ouvrant de

nouveaux débouchés à son commerce? A nous de le demander avec foi et persévérance.

THÉOP. JOUSSE.



PROGRÈS DE L'ŒUVRE DE DIEU DANS LE DISTRICT DE LÉRIBÉ

(Suite et fin.) (1)

M. Duvoisin et moi, nous revînmes à notre campement, et, après avoir, à la hâte, mangé notre petit dîner, nous remontâmes en selle pour aller visiter l'annexe de Hololo, chez le chef Molupi, du côté des Maloutis, à une heure et demie de cheval de Kalo. Le catéchiste réunit à la hâte les gens dans la nouvelle chapelle-école, qui, celle-là, ne m'a pas coûté beaucoup de soucis ni d'argent; mais aussi, rien que des murs en terre, un toit en roseaux qui tamise fort agréablement la lumière et fort peu agréablement la pluie; une fenêtre unique disproportionnée et sans carreaux, et une porte... sans porte, et si basse, qu'elle oblige les moins grands à faire acte d'humilité chaque fois qu'ils entrent ou qu'ils sortent. Tiendra-t-elle au moins un an, cette chapelle? J'en doute. Nous y eûmes, cependant, un culte édifiant, ou plutôt un bon service d'évangélisation, car il n'y a là que des païens. Le local était aussi plein que possible et le chef Molupi était au premier rang, comme de juste.

De retour à Kalo, la soirée fut consacrée à l'examen de l'école. Une quarantaine d'élèves étaient présents, quelques-uns élèves de l'école du jour, la grande majorité élèves de celle du soir. Les premiers répondirent d'une manière satisfaisante; mais les autres commencent à peine à se dégrossir intellectuellement.

Le lendemain matin, mardi, en rendant compte à Joël de notre visite à l'emplacement par lui désigné pour la station,

(1) Voir page 51.

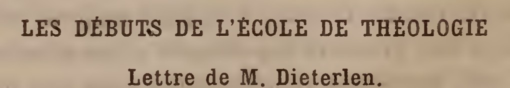
il nous fut facile de tomber d'accord avec lui sur les questions de détail. Il ne reste donc plus maintenant qu'à trouver l'homme qui sera l'apôtre des 20,000 païens de Joël. Puisse-t-il ne pas tarder à venir, car de nouveaux délais pourraient nous refermer la porte, et cela plus hermétiquement que jamais.

Quelques heures plus tard, nous reprenions, heureux et reconnaissants, la route de Léribé, qui, lorsqu'on vient du nord-est, est aussi celle de Bérée.

J'aurais, maintenant, cher monsieur, à vous parler aussi des encouragements que nous avons du côté de Koloyane et de Mate, mais le temps me fait défaut. A Koloyane le mouvement de l'année passée continue. J'y ai été, il y a trois semaines, et, après le service en plein air, la chapelle s'est remplie rien que de personnes désireuses de se convertir. A Mate, c'est la même chose. Il y a quelques semaines que j'y fus. Là, tout se fit en plein air, car il n'y a pas de chapelle ; malgré cela, outre une vingtaine de nouveaux convertis déjà admis dans la classe, il y eut plus d'une vingtaine de femmes païennes qui eurent le courage de se réunir à part pour que l'on priât pour elles et spécialement pour leur conversion.

Il semble donc que le moment serait venu de redoubler d'efforts pour mener l'œuvre avec vigueur. Que nos amis se le disent et pensent à nous.

J. Weitzecker.



LES DÉBUTS DE L'ÉCOLE DE THÉOLOGIE

Lettre de M. Dieterlen.

Voilà plus de huit mois que l'École de théologie a été ouverte par M. Dieterlen, et notre journal n'en a pas parlé encore. C'est au point que des amis ont pu se demander si cette École existait autrement que sur le papier. La lettre

qu'on va lire, tout en leur expliquant notre silence, leur montrera que ces temps n'ont point été perdus. Nous lui conservons la forme familière que M. Dieterlen, écrivant au directeur de la Maison des missions, son parent et ami, devait lui donner. Peut-être la compléterons-nous dans un prochain numéro par d'autres emprunts à la correspondance de M. Dieterlen avec sa famille.

Morija, 17 janvier 1888.

Cher ami,

Si j'ai tardé à parler de l'École de théologie, c'est que je ne savais trop qu'en dire. Je me trouvais — comment exprimer la chose? — comme un jeune père qui vient d'avoir son premier enfant. Tant que le poupon dort toute la nuit et fait des risettes, le papa en dit monts et merveilles à tout venant. Mais viennent les nuits agitées, les pleurs, les petites misères de la vie, le papa est moins expansif et moins pressé de chanter les louanges du nouveau venu. Et cela va ainsi jusqu'à ce que l'apprentissage de la paternité soit achevé, jusqu'à ce que bébé ait pris de bonnes habitudes et papa plus de calme et de jugement.

Entreprendre de diriger l'École théologique a été pour moi un apprentissage difficile. Après treize ans de Lessouto et de vie pastorale, je ne me sentais guère disposé à me replonger dans les livres de théologie. Mon grec et mon latin, il ne m'en reste que des lambeaux éplorés. Mon habitude du travail de cabinet — si je l'ai jamais eue — était réduite à un minimum désolant. La seule idée de rester des heures courbé sur des commentaires me donnait le frisson. Et puis, quand on a passé des années à battre le pays, libre de ses mouvements, il n'est pas facile de s'astreindre à un programme de leçons, à la régularité d'un enseignement quotidien et aux quatre murs d'une salle de classe.

Que j'aie eu des hauts et des bas, des moments d'enthou-

siasme et des moments de tristesse, cela n'étonnera personne, mais cela fera comprendre pourquoi j'ai hésité à coucher sur le papier mes impressions. Aujourd'hui, je sais à quoi m'en tenir sur mon œuvre et sur moi-même. Il n'y a plus ni lune de miel ni lune rousse. Je puis donc parler tranquillement de nos débuts et décrire notre école et nos travaux, pour que l'on puisse nous suivre de près et s'intéresser à notre entreprise en pleine connaissance de cause.

L'École théologique n'a de grand que son nom, qui, décidément, est trop pompeux pour notre modestie et notre jeunesse. Je l'emploie, parce qu'il n'y en a pas d'autre à ma disposition, et parce qu'on l'a choisi pour notre École avant même qu'elle ait vu le jour. Mais il me semble toujours que ceux qui l'emploient nous regardent à travers un verre grossissant et s'attendent à découvrir chez nous des choses qui ne nous appartiennent qu'à l'état de projet. Notre but est essentiellement pratique : former pour nos Églises du Lessouto des pasteurs indigènes, c'est-à-dire des hommes capables de diriger un troupeau et de le nourrir de la Parole de Dieu d'une façon convenable. Faire de la science pour la science est chose étrangère à notre programme. Les matériaux dont nous disposons (je veux parler des élèves et des professeurs) ne sont pas de nature à pouvoir produire d'ores et déjà des pasteurs parfaits, ressemblant au pasteur tel qu'on le produit dans nos facultés de théologie d'Europe. Je ne veux pas m'arrêter longtemps sur ce sujet, mais je tiens à dire ceci : c'est qu'il serait absolument faux de se figurer que la mission du Lessouto est arrivée au moment psychologique qui lui impose le pastorat indigène comme le couronnement naturel de son existence. Nous ne sommes pas assez développés pour pouvoir remettre notre œuvre aux indigènes et pour plier bagage et transporter nos pénates dans quelque autre coin du monde païen. Nos pasteurs indigènes, tout pasteurs qu'ils seront, devront, pendant longtemps encore, exercer leurs fonctions sous la surveillance de missionnaires européens. Ce n'est que peu à peu, lentement et sagement, que pourra se faire cette

substitution des pasteurs indigènes aux missionnaires européens et cet affranchissement des Églises du Lessouto qui est le but lointain vers lequel nous marchons.

Ce qui prouve que le pastorat indigène ne nous est pas imposé par l'état même de notre mission, c'est le petit nombre d'élèves qui se sont fait inscrire à l'École de théologie. J'en ai trois, ni plus ni moins, — et encore a-t-il fallu les encourager vigoureusement pour qu'ils osent prétendre au pastorat. Honneur à ces trois braves qui ont consenti à faire des expériences pour d'autres et qui se sont prêtés à un essai qu'ils n'envisageaient pas sans de grandes appréhensions.

Au sud de l'Afrique, quand on doit faire traverser à des moutons une rivière, on commence par y envoyer quelques chèvres, parce que les chèvres sont plus intrépides que leurs compagnons de bercail. Une fois les chèvres à l'eau, les moutons suivent et tout le troupeau arrive sain et sauf de l'autre côté de l'eau. Mes trois élèves font un peu l'office de ces chèvres : ils se sont lancés dans l'inconnu, non seulement pour leur propre plaisir, mais pour encourager les timides que le pastorat, ou, pour dire plus vrai, les études théologiques effraient. Si ces trois achèvent bien leurs études, si nous arrivons à leur offrir une situation qui, à tous égards, les rémunère de leurs peines, je ne doute pas que nous n'ayons une nouvelle volée d'étudiants et que l'École de théologie ne devienne populaire au Lessouto.

Il faut que je donne les noms de ces braves jeunes hommes.

Le premier est Job, fils de Job, le vieux sonneur de Morija. Ce Job est un des Bassoutos qui ont atteint le plus de développement. Il est naturellement bien doué, un petit homme dégourdi, entreprenant ; il a fait de bonnes études à l'École normale de Morija, il a passé un an à l'École de Lovedale, puis il a été l'un des professeurs de l'École biblique depuis 1875, si je ne me trompe. Il a fait partie du premier noyau de théologiens auxquels Krüger a donné des leçons, puis il a étudié aux pieds de Jacottet. C'est donc un vieux routier; il a du vétéran les qualités et les défauts : de l'expé-

rience, un fonds de connaissances utiles, le jugement passablement formé, mais en même temps il est quelque peu racorni ; ce n'est plus un caractère à former ou une intelligence susceptible de beaucoup de développements. Et il a une certaine susceptibilité, qui n'est pas tout à fait de la dignité et qu'il faut se garder de froisser.

Notre étudiant numéro deux porte, j'en suis fâché pour les anglophobes qui me liront, un nom anglais. Il s'appelle Carlisle Motébang. Parler de son nom, c'est dire son histoire, qui n'est pas sans intérêt. Tout petit encore, il montrait pour le travail tant de zèle et de capacités qu'un jour, lors de l'examen de l'école dont il faisait partie, les missionnaires examinateurs l'appelèrent le professeur allemand. Ce jeune Létélé (c'est ainsi qu'il se nommait alors) grandit et arriva à l'École normale, où je le trouvai il y a treize ans en débarquant au Lessouto. Il y fit de bonnes études, fut chargé d'une école d'annexe dépendant de l'Église de Thaba-Bossiou, et y exerça ses fonctions de pédagogue jusqu'au moment où la guerre dite des Fusils vint bouleverser notre œuvre. Létélé jeta le froc aux orties et s'engagea dans la police indigène du Lessouto, où il exerça les fonctions d'interprète. Et son humeur aventureuse, jointe à son grand désir de s'instruire, le poussèrent à entreprendre un voyage en lointain pays. Il partit pour la Colonie du Cap et y demeura plus d'un an, toujours avec l'uniforme de gendarme sur le dos. Alors il se souvint du pays natal et de l'œuvre missionnaire où il était engagé avant la guerre. Il se retrouva à Morija, demandant à être employé comme instituteur où on pourrait le placer. Un poste de sous-maître à l'École biblique était vacant. Létélé l'accepta et y fit preuve d'intelligence et de piété. C'est de là qu'il a passé à l'École de théologie, avec le nom de Carlisle qu'il avait choisi, lors de son baptême, en l'honneur d'un officier de gendarmerie sous les ordres duquel il avait servi quelques années auparavant. Ce Carlisle est bon garçon. Si Job est fluet, Carlisle est grand et massif; il a un caractère enjoué, quelque peu original, et surtout il est ardent au tra-

vail et ne demande qu'à s'instruire. Je crois qu'on pourrait lui faire avaler n'importe quelle science ; en tous cas, il mettrait toute sa bonne volonté pour se l'approprier.

Mon troisième élève, enfin, s'appelle John; il est fils d'un bon catéchiste appartenant à l'Église de Thabana-Morèna. John est plus jeune que ses camarades et tout frais sorti de l'École normale; passablement timide, peu causeur, un caractère difficile à comprendre et très peu communicatif. Avec cela, il est bien instruit, plus instruit que ses aînés ; mais il lui manque cette aisance et cette assurance que les autres ont gagnées au contact des hommes et dans leurs voyages dans la Colonie. John ne sait guère que ce qu'il a appris dans des livres ; je donnerais beaucoup pour qu'il pût passer quelque temps hors du Lessouto. Mais ce que j'aime en lui, c'est qu'il est modeste et naturel : il ne demande qu'à se développer, et il se développe ; je lui trouve plus de profondeur, plus de réflexion qu'à Job et à Carlisle.

Pour terminer ce tableau, je dois dire que ceux-ci sont mariés et pères de famille, ils demeurent donc dans leur ménage, tandis que John est encore garçon. Il a à l'école de Thaba-Bossiou une fiancée qui s'efforce de s'instruire et de se développer pour être à la hauteur de son futur époux. Cette question du mariage est d'une immense importance pour le succès du pastorat indigène ; car, à quoi bon avoir des hommes instruits et civilisés si leurs femmes sont ignorantes et ancrées dans les habitudes terre-à-terre où trop souvent croupissent les femmes de ce pays? John aura le privilège de posséder une femme qui se sera tant soit peu préparée à devenir la compagne et l'aide d'un pasteur. Aussi n'est-ce pas sans un grand intérêt que j'observe le développement de l'école de Thaba-Bossiou, non seulement à cause de John, mais encore en vue des étudiants de l'avenir, auxquels il faudrait recommander de ne devenir amoureux que de jeunes Bassoutoses possédant un diplôme signé par M. Jacottet et mademoiselle Miriam Cochet et attestant qu'elles ont fait à Thaba-Bossiou des études satisfaisantes.

Voilà pour les élèves. Quant aux professeurs, l'École de théologie en compte autant que d'étudiants : trois professeurs pour trois élèves. C'est curieux, mais c'est comme cela. Il est évident que, pour développer ces jeunes gens, il faut leur enseigner autre chose que de la théologie. Tout est à créer chez les Bassoutos, et il importe de leur élargir l'esprit et de dégourdir leur intelligence pour qu'ils ne soient pas dépaysés dès qu'on aborde des sujets étrangers à la religion. Voilà pourquoi M. Casalis, le médecin, donc le savant de notre mission, leur donne des leçons de physiologie et de chimie élémentaires, auxquelles ils prennent un grand intérêt.

Ils doivent être au courant de l'histoire universelle, de la littérature, etc. Ces leçons, auxquelles s'ajoutent encore des cours d'algèbre et de géologie, leur sont données... par une jeune fille, mademoiselle Aline Mabille. Je sais que celle-ci me reprochera de parler d'elle et de révéler à nos amis la part qu'elle prend à l'éducation de nos étudiants. Elle sait que bien des gens ont des préjugés contre l'instruction donnée par de jeunes demoiselles à des personnes de l'autre sexe, surtout à de futurs pasteurs. Mais comment me tirer d'affaire pour ne pas mentionner les services qu'elle rend à l'École de théologie? Ce n'est pas ma faute si elle a été préparée, par de bonnes études et par un don particulier pour l'enséignement, à exercer une activité dont je vois tous les jours les bons résultats. Du moment que je parle de l'École de théologie, je dois tout dire, — même un nom, — à moins de m'attribuer le mérite de donner lesdites leçons, ce que je ne pourrais faire sans manquer à la vérité. J'ai fait mon devoir aussi simplement que possible. Si j'ai eu tort, admettons que je n'ai rien dit, et passons aux leçons de théologie proprement dites, dont le fardeau repose sur mes faibles épaules.

Étudier la Bible, voilà notre première préoccupation : l'Ancien et le Nouveau Testament sont au centre de tous nos travaux ; notre but est, non seulement d'en connaître les parties principales, mais de nous former à leur étude, de nous en approprier le sel et d'en subir continuellement l'influence

bénie. Nous recueillons précieusement toute pensée qui peut fournir matière à une prédication et nous apprenons en même temps à composer un sermon et à en disposer les éléments d'une manière rationnelle. L'histoire de l'Église et l'histoire sainte servent à initier nos étudiants au développement de la pensée divine depuis la création jusqu'à nos jours. Nous examinons de près la nature et les devoirs du ministère pastoral. cela sous forme de causeries plutôt que comme un cours dont je ferais tout seul les frais. Nous passons sans cesse de la théorie à la pratique, du livre à la réalité, au Lessouto : car, pour obtenir des résultats utiles, il faut que nous traduisions du sémitique ou du japhétique en chamite tout ce que nous lisons ou apprenons. En d'autres termes, il faut que nous cherchions comment ce que nous étudions dans la Bible et ce que nous recueillons dans l'histoire passée et contemporaine de l'Église peut s'appliquer au Lessouto et aux besoins de ses habitants.

La préparation de ces leçons me donne, il faut l'avouer, beaucoup de peine et de labeur; je suis une intelligence rouillée, un mécanisme qui grince et résiste au ressort. Je ne me plains de rien, mais je tiens à ce que l'on comprenne que je ne perds pas mon temps ici. Je n'ai que trois élèves, c'est vrai; mais j'en aurais vingt, que la préparation de mes cours n'en serait pas plus laborieuse. Il me faut, pour trois élèves, autant de travail qu'il m'en faudrait pour dix fois ce nombre, cela saute aux yeux. Et j'ajouterai, pour compléter ce tableau de mon activité actuelle, que je donne des leçons à l'école biblique, où j'ai une classe de trente-cinq élèves, auxquels j'explique l'Ancien et le Nouveau Testament. Personne, après cela, ne me reprochera mes trois élèves. L'on voudra bien se souvenir qu'à côté de mes fonctions de professeur, je m'occupe aussi du ministère proprement dit et qu'il ne se passe pas un dimanche que je ne sois ou dans la chaire de Morija ou quelque part avec des païens que j'évangélise.

Je ne quitterai pas l'École de théologie sans dire quelques mots sur les locaux que nous occupons. En fait de séminaire,

nous ne possédons qu'une maison, et cette maison ne se compose que d'une chambre. C'est une maison ronde avec un modeste toit de chaume, et si petite que c'est juste si nous avons pu y caser le banc sur lequel s'installent les élèves; en effet, elle a 5 mètres de diamètre, et son modeste ameublement la remplit complètement : un tableau noir sur son chevalet, un banc, une petite table et une chaise, une lampe et enfin une caisse qui sert de bibliothèque, voilà tout. Avouez qu'on ne saurait imaginer quelque chose de plus simple, à moins de donner ses leçons en plein air comme Socrate; mais Socrate avait à sa disposition de beaux jardins, tandis que moi!... Ma salle de cours est plantée à mi-chemin entre la maison Mabille et l'école biblique, sur une colline rocailleuse et dans le voisinage peu poétique des parcs à bétail et des magasins de combustible. La simplicité de notre local correspond à celle de notre école. J'ose à peine dire qu'un jour l'École de théologie se développera et exigera des bâtiments plus considérables; car, pour ce qui concerne l'école, il faut espérer qu'elle fera son chemin et qu'elle comptera un jour des élèves plus nombreux et plus savants que ceux que nous avons en ce moment. Mais je regretterai de quitter notre hutte ronde où nous avons fait nos débuts et où nous sommes si heureux.

Voilà où nous en sommes, après sept mois d'existence; car, c'est le 2 juin que l'école a été ouverte. Nous existons, c'est l'essentiel; l'École de théologie n'est plus ni un mythe, ni un essai plus ou moins hasardeux. Petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie. Et ce qui me donne confiance, c'est que les élèves sont animés d'un bon esprit. Ils sont arrivés à comprendre que plus on sait, plus on voit qu'on ne sait rien; de là un grand désir de s'instruire, de là aussi une vraie humilité qui réjouit. On n'aurait pas été très étonné, étant donné le caractère des Bassoutos, de voir ces jeunes hommes se rengorger et prendre des airs de supériorité vis-à-vis de leurs compatriotes et des élèves de nos autres établissements. On pouvait craindre de les voir dévorés du désir de

faire étalage de leur petit bagage théologique. Mais loin de là ! Je ne remarque aucun orgueil en eux, et ce qui me réjouit, c'est qu'ils n'abordent plus la prédication qu'avec crainte et tremblement. Ils en comprennent donc la gravité, et c'est un résultat auquel j'ai vigoureusement travaillé. Il me semblait nécessaire de réagir contre l'extrême facilité avec laquelle un Mossouto prend la parole pour édifier et instruire l'Église, comme si c'était la chose la plus simple du monde. Je voudrais que mes disciples se fissent de la prédication et du ministère en général une si haute idée, qu'ils ne cessent de s'y préparer et d'y vaquer dans l'avenir qu'avec le plus grand respect. Je voudrais qu'ils comprissent que, pour devenir de vrais pasteurs, ils doivent être de vrais chrétiens, recherchant sans cesse la communion de Dieu, sondant les Écritures et mettant en usage toutes les ressources que Dieu leur a confiées pour son service.

Voilà, cher ami, un rapide exposé de l'état où se trouve actuellement l'École de théologie. Il y a de quoi se réjouir de ce que nous sommes, sans se faire une idée exagérée de nos travaux et de nos espérances. J'espère que ces détails intéresseront ceux qui aiment notre mission et les engageront à nous porter sur leurs cœurs et dans leurs prières.

H. DIETERLEN.



MISSION DU ZAMBÈZE

LETTRE DE M. COILLARD AU COMITÉ

Nous publions aujourd'hui la lettre de M. Coillard, en réponse à laquelle le Comité a pris la décision rapportée dans notre dernier numéro.

Haut-Zambèze, Séfula, 1er juin 1887.

MM. les membres du Comité des missions.

Messieurs et honorés frères,

L'expédition missionnaire que vous m'avez fait l'honneur de me confier a maintenant rempli sa mission. Après les vicissitudes qui vous sont connues, elle a traversé le Zambèze, installé une partie de ses membres à Sesheké, et, avec les autres, a atteint enfin sa destination finale, la vallée des Barotsis, trois ans après avoir quitté le Lessouto. C'est à Dieu, tout d'abord, que madame Coillard et moi rendons grâce d'avoir fait prospérer une entreprise que nous avions à cœur, mais que nous savions hérissée de difficultés et pour laquelle nous nous sentions peu qualifiés. Mais, c'est à vous aussi, messieurs, à notre vénéré président, et à notre cher directeur, que nous nous sentons pressés d'exprimer notre reconnaissance bien sincère. Nous savions qu'avec votre confiance vous nous aviez donné votre affection. Vous nous avez portés dans vos prières, vous nous avez gagné les sympathies du monde chrétien, vous nous avez entourés de votre sollicitude. et au milieu de nos difficultés et dans notre isolement vos paroles ont toujours su arriver jusqu'à nous pour ranimer notre courage et fortifier notre foi. Vous avez fait l'œuvre avec nous quand des courants vous poussaient dans une autre direction. Aussi, si nous respectons en vous les mandataires de nos Églises et nos directeurs, il nous est permis de reconnaître en chacun de vous un ami et un collaborateur.

Vous aurez sûrement vu la main de Dieu qui nous a si merveilleusement conduits pendant nos longues pérégrinations, et vous aurez lu en caractères frappants sa sainte volonté dans le succès qu'il nous a accordé.

C'est donc sans la moindre hésitation et avec la plus grande confiance que je viens désigner les contrées zambéziennes comme nouveau champ de travail aux Églises de langue française, et à en placer les intérêts sur vos cœurs. Adoptez-la.

cette œuvre nouvelle, avec le surcroît de responsabilité, mais aussi de bénédictions qu'elle vous apporte. Vous m'avez déjà prévenu en nous envoyant du renfort.

Qu'ils soient les bienvenus au nom du Seigneur, ces jeunes ouvriers! Je prendrai place parmi eux, *pars inter pares*. Je ne l'ignore pas, il est bien des questions à étudier, des problèmes à résoudre, des difficultés à vaincre, des sacrifices à faire et des dangers à affronter; mais vous n'êtes pas au-dessous d'une si noble tâche, puisque Dieu vous la confie. Accueillez donc sans réserve cette œuvre du Zambèze, entourez-la de tendresse comme un enfant nouveau-né. Et puisse-t-elle être en immense bénédiction aux tribus de l'Afrique centrale et aux chrétiens eux-mêmes qui la soutiennent!

C'est l'ardente prière de votre dévoué dans le Seigneur,

F. COILLARD.



LA PREMIÈRE CONFÉRENCE
des missionnaires du Zambèze.

Extrait d'une lettre privée de M. Jalla.

Kazungula, septembre 1887.

... Pendant les quelques jours que nous avons passés tous ensemble, nous avons profité de notre réunion pour nous constituer, nous aussi, en conférence, sur le modèle de la mission du Lessouto. M. Coillard a naturellement été nommé le président.

Plusieurs questions s'imposaient à nos délibérations. La principale, pour le moment, était celle des placements. MM. Coillard et Jeanmairet avaient déjà étudié longuement la question, et leurs avis furent admis presque sans discussion. Dardier, étant le seul docteur, devait nécessairement aller près de la capitale; car jamais le roi, qui apprécie beaucoup les médecins, n'aurait permis qu'il s'établît ailleurs. Sesheké n'étant pas un lieu apte à la culture, la place de Goy

était aussi toute marquée à Séfula. Enfin, comme il n'eût pas été prudent de laisser les Jeanmairet seuls, et nos deux amis Dardier et Goy devant aller à Séfula, notre établissement à Sesheké était aussi tout indiqué, du moins pour la première année, jusqu'à ce que nous sachions la langue.

Nous verrons plus tard nous-mêmes où il sera le plus convenable de fonder la troisième station. Nos pionniers pensent que le premier point à occuper est Mambova, où se trouve justement ce fameux Mokumba qui nous a fait tant de misères pour la traversée du fleuve. Mambova est la porte du pays, la présence d'un missionnaire à ce poste faciliterait de beaucoup les communications avec le monde civilisé, contrebalancerait un peu la triste influence des marchands; de plus, si nous n'occupons pas ce poste, la première société qui tournera ses yeux vers le Zambèze s'en emparera. Tel est le raisonnement de nos devanciers à ce sujet. Nous ne sommes pas encore à même de juger s'ils ont raison; nous verrons cela l'année prochaine. Pour le moment, nous sommes heureux de faire notre apprentissage avec les Jeanmairet.

Nous avons fixé la fin de septembre comme époque de la conférence annuelle; la session de l'année prochaine aura lieu à Séfula. Nous avons dressé aussi une liste officielle des objets que nous conseillons aux prochains missionnaires d'apporter avec eux. Telles sont nos principales décisions.

Nous avons parlé aussi d'organiser un courrier régulier bimensuel, entre Séfula et Sesheké, mais je ne sais si nous y réussirons. Cette première conférence zambézienne avait vraiment un cachet africain et missionnaire. Nous étions les uns assis, les autres accroupis dans la hutte prêtée à nos hôtes, MM. Coillard et Jeanmairet. Le procès-verbal en fut lu au clair de lune, à deux pas du fleuve. Il y avait, dans tout cela, une certaine poésie. Ç'a été de la bonne besogne; nous avons maintenant un fondement sur lequel nous pouvons construire...

L. JALLA.



LA STATION DE SESHEKÉ
et son missionnaire, M. JEANMAIRET.

Sesheké, 28 juin 1887.

Cher directeur,

... Merci pour votre bonne lettre, pour votre affection, pour les nouvelles que vous me donnez. Je pense à vous au moment où vous allez quitter la rue des Fossés-Saint-Jacques, où vous attachent tant de souvenirs. Je serai très réjoui de vous savoir mieux installés, et pourtant j'aimais à vous voir en pensée dans votre petit salon, dans nos soirées du dimanche et du lundi, si *homely*, et je puis bien m'associer à votre joie et à votre tristesse. Eh bien, oui, je suis l'un des vôtres! Rien ne me fait plus de bien que l'affection que vous nous portez, ainsi que madame Boegner. Je chercherai à m'en rendre plus digne; quant à vous assurer de nos prières, c'est superflu, puisque nous avons l'habitude de toujours faire mention de vous dans notre culte de famille. Le vœu de nos cœurs est que Dieu vous bénisse comme parents, comme amis et comme directeurs, et que la gloire de l'Éternel remplisse votre nouveau sanctuaire!

A quand votre visite au Zambèze? Comme je serais fier de vous présenter notre petite Marguerite, qui nous comble de joie...

Et, maintenant, je vais vous donner quelques nouvelles moins personnelles. Ma dernière lettre, portée par Franz, a bien failli se perdre avant d'atteindre Mambova. Le pauvre homme, en partie par son imprudence, a été près de périr d'ici à Mambova. Il a trouvé le Nguese débordé, la plaine submergée; il a perdu une partie de ses bœufs dans les eaux et n'a échappé lui-même que providentiellement. Il a mis une dizaine de jours pour ce qui n'en eût pris ailleurs que deux. Parti d'ici avec 18 bœufs, il arrivait avec 13 à Kazungula. Il a encore perdu 3 bœufs à Gajuma et 4 entre Pandamatenga et Tamafupa, une autre étape, d'où il est revenu avec un wa-

gon du docteur Holub, chercher des vivres à Pandamatenga. C'est ce wagon qui a apporté vos dernières lettres. A-t-il pu continuer son voyage avec son propre wagon, ou l'a-t-il laissé à Tamafupa, et s'est-il rendu à Mangwato avec le wagon du docteur Holub? J'ai appris que l'attelage de 12 bœufs que j'ai fait passer en décembre n'en comptait plus que 6 à son arrivée à Mangwato. Des bœufs restés à la vallée, il n'y avait que trois vivants aux dernières nouvelles. Ces voyages sont terribles! La question de la tsétsé avait cependant été discutée à fond avec toutes les autorités à plusieurs reprises.

Ce désastre doit sans doute être imputé à la négligence des bergers zambéziens. Peut-être ont-ils laissé aller une fois le bétail dans la forêt, au lieu de le maintenir dans la plaine... Demandez à Dieu de nous conserver la charité : j'ai fait une supposition seulement, et, peut-être, ai-je tort de leur imputer cette faute ; il n'en est pas moins vrai qu'ils en seraient fort capables. Voyez-vous, pour être missionnaire, il faut croire au devoir; je le mets sur la même ligne que la foi. Nous sommes des soldats et nous devons tenir ferme à nos postes, quelquefois sans rien comprendre aux ordres du général.

Dans ma dernière lettre, je vous disais que la population était dispersée à la campagne. Elle vient seulement de rentrer, et les gens rebâtissent le village d'une manière définitive. Nos auditoires sont devenus plus nombreux, et, dimanche dernier, l'affluence était considérable. Si les chefs tiennent parole, bientôt aussi nous fonderons cette école, objet de tous nos vœux. Au commencement du mois dernier, j'ai tenté un nouvel effort à ce sujet auprès des chefs. Pendant toute une matinée, au conseil, nous avons traité cette question et vidé nos cœurs. Le résultat de cet entretien a été que les chefs m'ont engagé à prendre patience jusqu'à ce que leurs enfants soient revenus de la campagne, m'assurant de leur désir de les voir instruits.

Je m'étais flatté que nous aurions pu fonder une école pour les jeunes gens et les jeunes filles présents dans le village, mais appartenant à la catégorie des esclaves. Souvent, j'avais

dit aux chefs : Vous dites qu'il n'y a personne au village ; et ceux-ci? — Aujourd'hui, je vois très clairement que fonder une école pour les esclaves est une impossibilité. Les chefs ne l'entendent pas ainsi; pour eux, leurs enfants seuls sont en jeu; que les esclaves apprennent à l'ombre de ces derniers, c'est tout ce qu'on peut espérer. Dans une lettre que le roi m'avait écrite pour nous saluer, il me disait : « Enseigne mon fils Kabuku »; de la nation, pas question. A Séfula, où une petite école est fondée et subsiste, cette école est celle de Litica et de quelques fils de chefs avec leurs suivants.

Nous sommes loin, vous le voyez, d'un système libéral. Par la force des choses, nous sommes avant tout les missionnaires des chefs. Ce sont eux et leurs femmes qui sont les vrais membres de nos auditoires. Et, ce que nous avons remarqué à Sesheké, c'est que, le village fût-il bondé de gens, en l'absence des chefs, personne n'assistera à nos services. Ce qui a retenu les gens si longtemps loin de leur village, ce n'est pas seulement les travaux des champs, mais bien plutôt l'inimitié qui a existé pendant longtemps entre Morantsiané et les autres chefs. La position paraît moins tendue à cette heure, et le village est très animé. Tous nos chefs se rendront de nouveau auprès du roi dès que le village sera rebâti. Je souhaite grandement que l'ouverture de l'école n'ait pas encore à être ajournée à cause de ce voyage.

C'est si triste d'écrire quand on n'a pas au moins la consolation de montrer à ses amis un travail déterminé. Toutefois, le nom du Sauveur du monde est proclamé ; il est connu de tous les habitants de Sesheké. La bonne nouvelle est annoncée à la vallée et ici; c'est de quoi nous devons nous réjouir, en ayant, comme dit l'épître aux Hébreux, la vive représentation des choses qu'on ne voit point. Certes, notre vie matérielle est bien pénible, nos difficultés parfois nous paraissent insurmontables, notre message n'excite pas la soif de la vérité; mais notre Maître n'a-t-il pas été méconnu, haï, mis à mort? Pourquoi nous décourager? Puissions-nous être émus de compassion pour ces brebis qui n'ont pas de berger! « Regardez,

nous dit notre Maître, la moisson est toute blanche; priez donc le Père d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » Heureux sommes-nous d'être entrés nous-mêmes dans la moisson et puissions-nous ouvrir de profonds sillons où d'autres peut-être récolteront! La protection merveilleuse dont nous avons été les objets ne doit-elle pas nous encourager les uns et les autres? Serait-ce peu, à nos yeux, de voir que la fièvre est moins redoutable que nous ne le craignions?

La semaine dernière, nous avons reçu de bonnes nouvelles de la vallée. Madame Coillard était remise, après avoir été peu bien pendant longtemps. Les travaux de station avancent lentement, à cause de la distance où se trouvent les matériaux et du manque de bœufs. Mais, ce qui attristait nos parents était la perspective du départ de ce brave M. Middleton. Quelle perte pour eux et pour notre mission!

Le 4 juillet. J'ai reçu hier des nouvelles de MM. Dardier, Goy et Jalla; ils pensaient nous arriver en mi-juillet. Nous espérons que notre oncle viendra rencontrer nos amis à Sesheké, selon son désir, et je lui fais savoir leurs dernières nouvelles aujourd'hui. M. Dardier m'apprend que le brave Khama a renvoyé un attelage pour chercher le wagon de Franz qui était resté dans le désert, ainsi que nous avions sujet de le craindre, d'après les nouvelles qui précèdent.

Nous commençons une nouvelle famine à Sesheké; je crains que ce ne soit une règle ici, où les gens ne cultivent pas assez pour leur consommation, et où tout grille. Nouveau prétexte sans doute pour ajourner l'école. A Sesheké, je trouve que le pays est bien pauvre en fait de productions et la culture bien difficile, à cause du sable et de l'impossibilité d'irriguer du moins au village même à cause de la hauteur des berges. Il en résulte que notre nourriture est peu variée et n'abonde pas. Notez que les vols nous ont mis dans une position bien sérieuse en nous privant d'un troupeau et de viande régulière. Le lait est notre principale ressource. Tout ici est précaire : la nourriture, les serviteurs, la protection des chefs.

Je vous dis ces choses, qui n'ont d'autre utilité pour vous que de dégager ma responsabilité vis-à-vis de futurs collègues. J'ajoute qu'à mes yeux, il serait chimérique d'attendre de notre seule influence des progrès sérieux, comme si cette influence pouvait relever la nation avant qu'elle accepte l'Évangile. En dehors de l'œuvre de l'Esprit de Dieu dans les cœurs, notre influence fera peu pour le bien du pays. L'influence ne peut donner la vie; or, ce peuple est mort; Dieu seul lui communiquera la vie, et ce ne sera pas par un courant électrique, mais par un long travail, qu'il se manifestera à ces consciences endurcies. A nous de nous armer de patience; pendant longtemps encore notre position ne sera pas brillante. Espérer davantage serait nous bercer de pures chimères. Ni Léwanika, ni personne, ne transformera ce pays avant qu'il se convertisse. Je ne pense pas non plus que notre position s'améliore avant la conversion de ce peuple; la route de la croix est la route royale, et nous ne pouvons l'éviter; nous sommes sur cette route-là. Demandez pour nous aussi que nous accomplissions jusqu'au bout, non notre volonté, mais celle de notre Père!

Votre affectionné,

D. JEANMAIRET.



SÉNÉGAL

ENCORE L'ÉCOLE DE SAINT-LOUIS

Saint-Louis (Sénégal), 23 janvier 1888.

Bien cher monsieur,

... Je m'aperçois avec joie que mes élèves paraissent mieux disciplinés que les premiers temps; ce n'est pas dommage, car je vous assure qu'il y avait beaucoup à faire. Ils avaient si bien perdu l'habitude du travail que, le matin, il n'y avait ni devoirs faits, ni leçons de préparées. J'avais beau avertir, sermonner; rien n'y faisait. M. Taylor m'indiqua un moyen

qui, à ses yeux, réussirait : les priver du déjeuner. Tout cela me répugnait fort; mais, finalement, voyant que tous mes moyens échouaient, je dus me résigner à remplir le rôle de geôlier et d'affameur. Pendant plusieurs jours, je dus continuer ces tristes fonctions sans apparence de succès. Je revenais insensiblement à ma maxime favorite : « Mieux fait douceur que violence. » Pourtant, peu à peu, j'ai vu le nombre des jeûneurs diminuer, et voici huit jours que la classe n'a pas été sous clef à midi. Aujourd'hui, cependant, Moussa a réussi à se faire reprendre. Cela recommencera-t-il? J'espère que non. De jour en jour, je m'aperçois que mes élèves ont une très grande facilité pour les exercices de mémoire, tandis que pour celui du raisonnement, le calcul par exemple, ils sont d'une faiblesse qui paraîtrait ridicule en France. Où est la cause de ce manque d'équilibre? Il me semble la trouver dans l'habitude immémoriale qu'ont les noirs de tout confier à la mémoire. N'ayant pas de langue écrite, ils ont dû, pour y suppléer, exercer la mémoire au plus haut point. Peu à peu, cette faculté a absorbé toutes les autres et les a comme annihilées. Il faudra, ce me semble, avec l'état actuel, que plusieurs générations se succèdent pour que cet équilibre se rétablisse. La conclusion est qu'il sera difficile de trouver de bons calculateurs chez nos élèves. Peut-être me trompé-je; j'aimerais fort savoir si, chez les Bassoutos, on a fait ces remarques.

Mes visites à Béthesda ont dû cesser, du moins pour quelque temps. Afin de trouver nos gens libres (car plus tard ils sont occupés à faire la cuisine) nous devions partir de 2 heures et demie à 3 heures. A ce moment, le soleil [est encore très haut et très chaud, et une course à pareille heure est une imprudence pour un nouvel arrivé. Un jour, j'ai dû m'en retourner à Saint-Louis ; heureusement que ce n'a rien été. Je suis très reconnaissant d'avoir pu faire leur connaissance; il fait si bon les instruire dans la voie du salut; Moussa, l'horloger, continue à y aller.

Je remercie beaucoup le Seigneur pour la santé qu'il me procure; jusqu'à maintenant, j'ai pu faire classe tous les jours.

Notre école du dimanche marche; les feuilles d'école que nous recevions l'an dernier ne nous sont pas parvenues pour le commencement de l'année. Nous sommes quatre moniteurs et mademoiselle Salimata. Chaque samedi, nous, moniteurs, nous nous réunissons dans ma chambre pour nous préparer pour le lendemain. J'aimerais beaucoup transformer ces réunions en celles d'une union chrétienne. Cela viendra, j'y compte bien, avec le secours de Dieu.

Oh! qu'il est nécessaire de vivre dans la communion du Seigneur, lorsqu'on veut être réellement missionnaire. Que de choses vous en détournent, que de fermeté pour frayer la route à ce troupeau qui vous suit et dont vous êtes le modèle partout. Ah! cher monsieur, ne m'oubliez pas dans vos prières n'oubliez pas notre chère mission du Sénégal. J'attends avec impatience M. et madame Morin, qui seront ici dimanche (1).

J. Brandt.



TAÏTI

L'ÉGLISE DE MATAIÉA ET SON PASTEUR

Mataiéa, le 12 novembre 1887.

Cher et honoré directeur,

L'Église de Mataiéa, longtemps malade, reprend peu à peu le dessus, et avec la santé l'entrain commence à revenir. Ma femme et moi, nous ne sommes plus seuls à agir. Les meilleurs membres du troupeau ont enfin secoué leur torpeur, dont ils ont compris tout le danger, et nous prêtent maintenant un utile concours. Chaque semaine, un certain nombre

(1) Une lettre de M. Morin a annoncé récemment qu'il est heureusement arrivé à Saint-Louis avec madame Morin.

d'entre eux, partagés en deux groupes, l'un d'hommes, l'autre de femmes, s'en vont, au jour fixé pour chacun d'eux, de case en case, faire appel aux inconvertis, les presser avec force et insistance de renoncer au mal, lisant avec eux la parole de Dieu, et, quand c'est possible, priant avec eux. Entre ces deux groupes, dont l'un s'adresse plus spécialement aux femmes, il y a comme une sorte d'émulation de bon aloi, dont je ne puis que me réjouir, tout en en comprimant parfois l'élan. Quand arrive la fin du mois, les uns et les autres viennent me rendre compte de leurs travaux, au conseil de paroisse, qui confie pour le mois suivant la même charge à d'autres membres éclairés et vaillants de l'Église. Le Seigneur a bien voulu bénir cette œuvre, et, la semaine dernière, nous avions la joie d'admettre au milieu de nous treize personnes nouvelles, dont neuf au moins ont été arrachées à l'ivrognerie: cérémonie bien touchante, dont nous avions tous le cœur ému. Il est si doux, ce retour à la maison paternelle de frères et de sœurs qu'on désespérait presque d'y voir jamais revenir, tant ils en avaient — et depuis si longtemps — désappris le chemin. Quel bon exemple aussi, et quel précieux encouragement!

Un autre jour de la semaine, je vais, avec un ou deux frères, visiter nos malades; et les services religieux que nous leur faisons sont vraiment de ceux auxquels je suis le plus heureux de prendre part. Le Taïtien, aux heures d'épreuve, accueille avec tant de plaisir et de reconnaissance ceux qui viennent lui apporter la bonne et fortifiante parole de Dieu! Il y a chez lui une résignation dont il faut prendre exemple. Sur son lit ou à portée de sa main, vous trouvez presque toujours une Bible ouverte. Là est sa consolation, peut-être le secret de sa patience.

Chez nos enfants, il y a grand progrès; leur nombre s'est accru. Ils aiment l'école du dimanche et celle du jeudi où j'avais tant de peine à les faire assister autrefois. Un autre esprit les anime. Les garçons ne sont plus sous la direction de maîtres qui faisaient de l'école publique un foyer de pro-

pagande catholique. Pour ne pas les en éloigner, on leur passait tout, d'autre part. Ils y allaient aux jours et y arrivaient aux heures de leur seul bon plaisir. Ils étaient indisciplinés, dissipés, paresseux, et l'on se gardait bien de les punir, de crainte de les mécontenter. L'important était que leurs noms fussent inscrits sur les registres de l'école, non qu'ils y vinssent régulièrement. En définitive, les congréganistes n'avaient pas sur leurs élèves une autorité suffisante. et ceux-ci, habitués à des maîtres d'une indulgence excessive, ignoraient le respect dû à ceux qui nous instruisent, ne prenaient rien au sérieux et se moquaient de toute obéissance. Que de peines il a fallu pour les réunir à peu près tous d'une manière régulière, deux fois par semaine, dans le temple! Le Seigneur, en cela aussi, nous a beaucoup aidés. Quand les jeunes garçons se sont enfin mis à bien faire, les fillettes. entraînées par l'exemple, par l'amour-propre peut-être plus encore, n'ont pas voulu rester en arrière. Aujourd'hui, c'est à qui accourra aux instructions religieuses du dimanche et du jeudi.

Le samedi soir, afin de bien préparer les chants du lendemain, je les réunis de nouveau, mais au presbytère cette fois. Les enfants forment à eux tous un groupe de chant, un chœur. le plus nombreux de tous nos chœurs, et non le moins intéressant. Nos amis de Papéété, qui viennent parfois à Mataiéa, le dimanche, sont bien surpris d'entendre tout à coup retentir, en pleine Océanie et dans une église taïtienne, les plus entraînants et les plus beaux de nos cantiques de langue française. Nos frères taïtiens sont heureux et fiers d'entendre leurs enfants chanter à Dieu dans notre langue. Ils voudraient tous pouvoir faire comme eux. Ils trouvent nos chants bien plus beaux que les leurs.

Le samedi soir, je mets à profit les derniers moments qui nous restent pour l'étude d'une chanson enfantine ou de quelque chant patriotique, que je ne leur laisse entonner que lorsqu'ils prononcent correctement chaque mot. Outre le grand nombre de mots qu'ils se gravent ainsi dans la mé-

moire, sans aucune espèce de peine, ils se familiarisent peu à peu avec les idées qui nous sont chères. D'ailleurs, n'est-ce pas leur faciliter l'étude de notre langue et le travail de l'école ?

DE POMARET.



HEUREUSE ARRIVÉE A TAITI DE MADEMOISELLE MARCONNET

Une dépêche de San-Francisco vient d'annoncer l'heureuse arrivée à Taïti de mademoiselle Marconnet. On attend pour la fin de ce mois les lettres racontant en détail son voyage et son arrivée.

KABYLIE

LETTRE DE M. MAYOR.

Moknéa, le 16 août 1887.

Honoré monsieur,

... Que je vous parle d'abord d'Arzéki : le jour avant le commencement du Rhamadan, il revient de chez sa mère tout bouleversé en nous disant que ses parents voulaient qu'il jeûnât comme eux, et que, l'année passée, personne n'avait cru qu'il se fût affranchi du jeûne. Il dit qu'il voulait partir tout de suite, et que les menaces de sa famille l'épouvantaient trop pour qu'il essayât de les braver.

Deux ou trois jours après, il s'en allait à Alger, où il travaille encore maintenant. Il ne nous a pas écrit depuis et nous ignorons comment il vit; mais ce départ précipité, cette chute. toutes ces causes réunies nous ont profondément affligés. Qu'adviendra-t-il de lui? La foi au Sauveur qu'il disait avoir, sub-

siste-t-elle encore dans son âme? ou bien est-il retourné complètement en arrière? Voilà des questions que nous nous faisons souvent en attendant d'avoir des nouvelles de son état. Sa mère n'est pas rentrée chez nous; mais, la semaine dernière, nous l'avons rencontrée sur le chemin : elle venait d'un pèlerinage au tombeau d'un marabout renommé, où les mahométans vont prier et offrir des aumônes tous les jeudis. Peut-être a-t-elle voulu faire ce pèlerinage pour s'assurer les prières de ce saint en faveur d'Arzéki, sorti pour un temps, pense-t-elle, du droit chemin.

Depuis que ma femme est rétablie, nous faisons chaque semaine des visites dans les villages environnants, pour donner des remèdes aux malades et parler de l'Évangile. Nous demandons à Dieu de bénir ces visites, qui nous apprennent à connaître en détail la situation de ces pauvres gens. Que de misères de toutes sortes nous voyons! Les maladies, la saleté, la paresse, voilà trois choses qui se tiennent par la main ici plus que partout ailleurs. Ces pauvres Kabyles croient que les médicaments seuls suffisent pour les guérir, même en restant dans leur malpropreté : les fièvres, les maux d'yeux, le dépérissement sont les maladies du moment.

Dès que nous arrivons sur la place du village, les notables viennent pour voir, pour écouter et raisonner; il est difficile de se faire une idée de l'estime qu'ils ont pour eux-mêmes. Après avoir entendu la lecture d'une portion de l'Évangile, un *cheikh* (professeur) disait : « Nous croyons aussi en un seul Dieu, en Jésus et en Mahomet, qui a achevé l'œuvre de Jésus-Christ. Pour nous, voilà le devoir : ne pas mentir, ne pas voler, ne pas tromper, ne pas boire du vin, ne pas manger de la viande de porc, faire des aumônes, des prières, etc., — c'est ce qui nous assurera l'entrée du paradis, dont nous avons déjà la clef. » — Mais vous ne faites pas ces choses, lui dis-je, c'est bien tout le contraire que nous voyons parmi vous; dis-moi comment tu crois que ton cœur sera lavé? — « Oh bien! Dieu est miséricordieux; mais, ajouta-t-il aussitôt, donne de la médecine à cette femme », pour couper court à l'entretien.

Partout on nous offre le couscous plus ou moins bon, des œufs durs, parfois une poule ou du lait caillé. Pour les Kabyles, ceci est le menu d'un repas de distinction; on le sert par terre sur une natte, avec une cruche d'eau devant nous. Nous avons été reçu ainsi la dernière fois, chez un chasseur de panthères, *Si-ou-Ali*, de Yacouren; il parle encore de la visite du « grand marabout français », M. Krüger, et lui fait dire *adieu-bonjour!*

Il est difficile de se faire une idée des chemins que nous avons dans ces montagnes; il faut monter, descendre parmi des pierres pointues, ou bien marcher dans des sentiers au bord des précipices dont la vue donne le vertige. Nous faisons la plupart des courses à pied pour éviter les dépenses de mulets. La chaleur est intense en ce moment; le siroco souffle parfois et rend l'atmosphère plus lourde encore. Tout le monde ici désire la pluie, et nous aussi pour notre jardin, qui a l'air d'avoir passé par le feu; il est impossible de semer dans une terre sèche comme la pierre. Les troupeaux de moutons, de chèvres et les bœufs ne trouvent plus un brin d'herbe dans les champs; les feuilles de frêne sont une bonne ressource maintenant pour la nourriture du bétail.

Les Kabyles pauvres seront bien à plaindre cette année, parce que les récoltes ont manqué faute de pluie; les oliviers n'auront que peu de fruits.

Nous sommes enfin au bout de nos soucis pour les gourbis; ces jours mêmes, un charpentier d'Azazga doit venir arranger la toiture et les finir complètement. Sous peu, s'il plaît à Dieu, ces maisonnettes abriteront les enfants qui viendront à l'école. En attendant ce moment, notre travail se réduit aux tournées dans les villages et à recevoir les Kabyles qui viennent chaque jour à la maison.

H. S. Mayor.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

UNE ÈRE NOUVELLE. — LES LANGUES NATIONALES EUROPÉENNES IMPOSÉES AUX INDIGÈNES D'OUTRE-MER. — L'AFFAIRE DE PONAPÉ. — ENCORE L'ISLAM. — IL FAUT AGIR. — CHARLES-MARTEL.

Après la phase de l'idéal international que l'Europe a traversée, une nouvelle période s'annonce pour la fin du siècle, celle de l'affirmation passionnée, souvent acrimonieuse, parfois comme désespérée, de la nationalité. La mode des conventions et des concours internationaux semblait devoir aplanir définitivement toutes les Pyrénées, jeter de larges ponts sur tous les grands cours d'eau limitrophes; aujourd'hui, les missions parmi les païens, bien loin au delà des mers, longtemps ignorées, toujours méconnues, doivent servir d'instruments aux revendications nationales. En Europe, les nationalités se retranchent derrière leurs boulevards pour faire, au delà des océans, un effort d'expansion qui pourrait bien trahir les forces de quelques-unes d'entre elles. Et ce sont encore les missions, pauvres souffre-douleurs, qui pâtissent de ces prétentions du moi national.

Au Cameroun, dans la nouvelle colonie allemande au fond du golfe de Bénin, les baptistes anglais ont jugé prudent de céder le pas à des missionnaires de langue allemande. Sur le Gabon, les règlements en vigueur paralysent partiellement l'action des missionnaires presbytériens d'Amérique, en prescrivant l'usage exclusif du français comme langue scolaire. Dans l'Amérique du Nord, l'un des départements des États-Unis traite de même les écoles établies parmi les Peaux-Rouges Dakotas; on a décrété que ces Indiens du haut Missouri ne doivent plus parler que l'anglais (1). A Bagamoyo, en face de

(1) Voyez *the Missionary Herald*, 1887, p. 512.

Zanzibar, les missionnaires catholiques français ont reçu de la nouvelle autorité coloniale allemande l'avis officiel qu'on ne les tolérerait que jusqu'à l'arrivée de prêtres allemands, capables de répandre l'influence et la langue germaniques (1).

Aux antipodes, dans les îles de la Micronésie, ces empiétements de la nationalité, unis à l'intolérance des dignes fils de l'inquisition, ont eu des conséquences graves. On sait que la médiation du Saint-Siège a attribué les îles Carolines à l'Espagne. En mars 1887, M. Posadillo arriva comme gouverneur à Ponâpé, la principale de ces îles; il y amenait cinquante soldats, vingt-cinq criminels déportés et six capucins. Les missions américaines (*American Board*) travaillent depuis trente-six ans dans ces îles; elles y ont fondé quinze Églises, dont deux dirigées par des pasteurs indigènes; plusieurs évangélistes de Ponâpé sont allés comme missionnaires dans les îles avoisinantes. A peine arrivé, le gouverneur espagnol fit arrêter M. E. Doane, le plus ancien des missionnaires américains, et le fit transporter comme prisonnier à Manille. Diverses mesures déplorables, dont quelques-unes de la plus criante immoralité, suivirent ce premier acte d'arbitraire injustifiable. Cela dura jusqu'au commencement de juillet; alors les insulaires se révoltèrent. Le gouverneur et la majeure partie de la garnison furent massacrés. Il convient d'ajouter que le gouvernement de Madrid blâma hautement la conduite de D. Isidro Posadillo, fit présenter des excuses à M. Doane et mit ordre aux affaires de Ponâpé (2).

Mais que d'abus dans ces pays lointains dont l'écho ne parvient jamais aux oreilles du public européen! A la fin du dix-neuvième siècle, comme aux dernières années du dix-huitième, il faut que l'Évangile de la vie éternelle soit prêché à toute langue et à toute nation. Mais combien la tâche du missionnaire devient plus difficile et plus délicate depuis que

(1) Voyez *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 52.
(2) Voyez *the Missionary Herald*, 1888, p. 28 et suiv.; *Annual Report of the A. B. C.*, 1887, p. 132 et suiv., et surtout les nombreuses minutes officielles publiées par la *Revista cristiana* de Madrid (1887), dans ses numéros 187 et suivants.

ses compatriotes ou d'autres Européens ont eu l'idée d'aller « protéger » les indigènes païens ou chrétiens! La sauvagerie, l'anthropophagie même étaient des obstacles moins pénibles, moins insurmontables, que l'inconduite des blancs, leur influence démoralisante et les exagérations de l'égoïsme national dans ces pays lointains (1).

Un autre sujet agite en ce moment les cercles de ceux qui s'occupent de la propagation de l'Évangile parmi les païens. Nos lecteurs n'ont pas oublié ce qu'on a dit ici même de l'islam. Presque tous les organes de la presse missionnaire suisse, anglaise, américaine et allemande ont simultanément traité cette question. Les revues de géographie ont cru devoir s'y intéresser. Le grand organe de l'opinion publique en Angleterre, le journal politique *the Times* a fait retentir dans le monde entier l'écho de cette discussion.

Ce qui nous intéresse ici n'est pas tant que l'on donne raison aux défenseurs de l'islam ou aux missions chrétiennes, quoiqu'il soit évident, pour quiconque a suivi ce débat avec impartialité, que la cause de l'islam est désormais jugée. Il se dégage de cette polémique quelque chose de plus pratique. Le journal de la grande Société des missions anglicanes consacre trois articles de fond dans son premier numéro de l'année à ce sujet (2). On peut les résumer par ces mots : Quels que soient les musulmans, il faut les évangéliser.

Aussi, dès le 7 décembre dernier, le Comité de cette société a-t-il publié une circulaire par laquelle il s'engage à s'occuper plus activement des musulmans qui sont à sa portée dans les Indes, en Perse, en Syrie, en Égypte et dans l'Afrique occidentale et orientale. Il demande des hommes spécialement doués et préparés pour attaquer l'islam dans ses retranchements. Il se déclare prêt à faire un effort nouveau et sérieux

(1) Voyez, dans l'article intitulé *Qui en détruira le plus?* (p. 119, un autre exemple des entraves dont la prétendue civilisation embarrasse les travaux missionnaires.

(2) Voyez *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 28 et suiv., p. 33 et

pour porter la bonne nouvelle d'un Dieu qui aime et qui est saint aux sectateurs d'un intellectualisme effréné, aux adorateurs de l'impie Allah de Mahomet.

Il paraît qu'on a proposé à la mission de Bâle d'établir, de concert avec diverses autres sociétés missionnaires, une chaîne de stations de Caméroun à la mer Rouge, à travers le Soudan central (1). Est-il besoin de dire que le bon sens bâlois a fait justice de ce « plan stratégique », mais surtout chimérique? Ce n'est pas le moment de se payer de mots. Il faut agir. Je me rappelle d'avoir lu, il y a quelque quinze ans, dans une étude d'un vétéran missionnaire, que l'heure de l'islam, qu'il aimait à nommer l'énigme de l'histoire des religions, n'avait pas encore sonné. Le dirait-il encore aujourd'hui? Ne semble-t-il pas plutôt que nous allons entendre le signal de l'attaque?

Au risque d'être monotone, je terminerai par une question posée déjà dans la chronique de janvier. Dans la première moitié du huitième siècle de notre ère, les flots tumultueux de l'islam, contenus quelque temps par les Pyrénées comme par une digue gigantesque, débordèrent dans la *Frandja*, le pays des Francs, notre patrie. C'était comme le flux irrésistible d'une marée qui monte. « Là, dit le pieux chroniqueur de Saint-Denis, leur vint au-devant le glorieux prince Charles avec ses Francs..., et eut victoire des Sarrazins par l'aide de Notre-Seigneur... Lors fut primes (pour la première fois) appelé Martel par son nom... »

Nous sommes les descendants de ces Francs. « Ma parole est comme un marteau qui brise le roc, dit l'Éternel » (Jér. XXIII, 29). Quand ramasserons-nous ce « martel » plus puissant que celui de Charles, pour le manier contre l'islam en Algérie?

F. H. K.

---

suiv. et p. 41 et suiv.; comp. p. 65 et suiv. et p. 94 et suiv. dans le numéro de février. Voyez aussi *the London Missionary Chronicle*, 1888, p. 56 et suiv.

(1) Voyez le *Heidenbote*, 1888, p. 15.

QUI EN DÉTRUIRA LE PLUS ?

L'œuvre des missions, destinée, dans les vues de la Providence, à civiliser le monde païen, en l'amenant captif à l'obéissance de Jésus-Christ, rencontre presque partout deux puissants adversaires qui l'entravent et menacent de la détruire : l'esclavage et la vente des boissons enivrantes. Ces deux adversaires redoutables se sont jetés avec une fureur qui approche de la démence sur les pauvres nègres du continent africain. Les Européens, en se partageant ce grand pays, semblent n'avoir pour ses habitants que des intentions pacifiques et généreuses, et je ne mets pas en doute leurs bonnes intentions. Ils espèrent mettre un terme à cette plaie hideuse de l'Afrique, qui fit pousser de grands cris de douleur à Livingstone. Mais, par une de ces contradictions que l'amour des richesses peut seul expliquer, les nations européennes, qui s'émeuvent au récit des scènes lugubres et sanglantes de l'esclavage qui fait plus que décimer les populations nègres de l'Afrique, leur envoient en abondance un poison violent sous les noms divers de rhum, d'eau-de-vie et de whisky ! Au train où vont les choses, si rien n'arrête la marche de cet infâme trafic, dans un temps donné l'esclavage aura cessé d'exister en Afrique, par la simple raison que tous ses habitants auront été tués par les alcools envoyés par de soi-disant chrétiens !

Qu'on ne nous accuse pas d'exagération ; le mal est si grand qu'on commence à en redouter les conséquences qui entraîneraient la suppression de tout autre commerce.

Qu'on lise et qu'on médite le passage suivant emprunté à l'*Afrique explorée et civilisée,* et qu'on dise après que le mal n'est pas aussi grand que nous croyons : « D'après le *British Weekly,* la Compagnie royale du Niger a prohibé les liqueurs enivrantes dans le trafic avec les tribus africaines pour des raisons financières Elle a reconnu que le rhum démoralise les natifs au point de ruiner tout commerce. Le danger lui paraît tellement pressant qu'elle insiste auprès du gouverne-

ment allemand et de celui de l'État indépendant du Congo pour qu'ils adoptent des mesures analogues. »

On le voit : ce ne sont pas des raisons d'humanité et de morale qui poussent la noble Compagnie à supprimer la vente des alcools : ce sont des raisons financières!

Quant à l'esclavage, cette autre plaie de l'Afrique, voici ce que le missionnaire D. Clément Scott, établi à Blantyre, sur le lac Nyassa, écrit à son Comité à la date du 25 juillet 1887 :

« ... La traite des esclaves par les Arabes fait de terribles progrès. De nombreuses caravanes arrivent, non chargées de marchandises, car c'est à peine si une balle d'étoffe nous arrive de la côte est de l'Afrique : il n'y a pas même de spiritueux; il n'y a que des fusils et de la poudre. Ce ne sont que massacres sur massacres de milliers de créatures humaines; c'est la désolation même, dans le plus beau des pays; un pays où les indigènes vivaient en paix, où régnaient l'industrie, l'économie et le bonheur. Il y avait là d'immenses villages et ces villages sont devenus déserts! De nouveaux chemins sont frayés pour y arriver et la désolation s'étend partout. Ce n'est plus la traite comme on la faisait autrefois : ce sont d'impitoyables massacres accomplis avec un grand raffinement de barbarie. »

Qu'on vienne, après cela, nous parler de la supériorité de l'islamisme sur le christianisme! Disciples du Seigneur, ne sentez-vous pas le rouge vous monter au visage quand vous considérez le mal que fait notre race à ces pauvres nègres de l'Afrique que Dieu aime comme Il nous a aimés?

Oh ! vous qui savez prier, priez pour que ces deux fléaux qui désolent l'Afrique prennent fin et soient remplacés par les bénédictions qui accompagnent l'Évangile de paix ! T. Jousse.

VENTE ANNUELLE

Nous rappelons que la vente annuelle de Paris, en faveur des missions, est fixée aux 14 et 15 mars prochain. Le Comité de vente sera reconnaissant aux comités de province de hâter le plus possible leurs envois.

Le gérant : Alfred Boegner.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13328.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

SITUATION FINANCIÈRE

et résultat de la vente annuelle.

Paris, le 21 mars 1888.

Nous sommes heureux d'annoncer que le produit de la vente annuelle en faveur des missions est encore en progrès sur l'an dernier. Dès le second soir, le chiffre de 21,300 francs était atteint, et les rentrées additionnelles qui doivent se produire augmenteront encore cette somme.

Nous exprimons toute notre reconnaissance aux dames organisatrices de la vente et à toutes les personnes qui, de près ou de loin, par leur travail et par leurs dons, ont contribué à ce beau résultat. Il n'a rien d'étonnant pour ceux qui, comme nous, savent tout ce que notre vente annuelle concentre d'efforts et de bonnes volontés.

Le succès de la vente nous apporte un encouragement d'autant plus nécessaire, qu'à l'heure où nous écrivons, nos recettes sont encore loin d'être suffisantes.

Il résulte, en effet, des comptes de notre trésorier qu'il nous faudrait recevoir, d'ici au 15 ou 16 avril prochain, une somme de 80,000 francs environ, pour que nos recettes pour

l'œuvre générale se maintiennent au niveau de l'an dernier.

Comme, d'autre part, les dépenses de l'œuvre (dont le chiffre exact ne nous est pas encore connu) ont certainement augmenté, il est indispensable que nos amis, répondant à l'appel que nous leur avons adressé il y a un mois, se hâtent de nous envoyer les souscriptions attardées ou nous en procurent de nouvelles, s'ils veulent épargner à notre Société le fardeau d'un nouveau déficit.



DEUX ADMISSIONS A LA MAISON DES MISSIONS

Ainsi que nous l'annoncions il y a un mois, le chiffre de nos élèves se trouve maintenant porté à 13. Sur ce nombre, 10 habitent la Maison des missions, les 3 autres sont à l'École préparatoire des Batignolles.

Les deux nouveaux élèves sont : M. Émile Vollet, fils du pasteur Vollet, de l'Église de la Confession d'Augsbourg, et M. Daniel Forget, fils de M. Forget, évangéliste. M. Forget, admis à titre provisoire, entrera après Pâques à l'École préparatoire des Batignolles ; il sera reçu à titre définitif en juillet si ces premiers mois d'études donnent un résultat satisfaisant. Quant à M. Vollet, il est bachelier ès lettres et a même fait une année de droit; il entrera donc immédiatement à la Maison des missions.



DÉPART DE MM. LESAGE ET PRESSET POUR LE GABON

Ainsi que nous l'avons annoncé, c'est par la voie d'Anvers que MM. Ch. Lesage et E. Presset feront le voyage du Congo. Ils nous ont quittés mercredi 14 mars. Depuis lors, nous avons appris que le paquebot anglais *Coanza*, par lequel ils doivent faire le voyage, n'a pu quitter Hambourg, son point de départ,

que le 13 à cause des glaces. Il en est résulté un léger retard pour le départ de nos voyageurs, qui n'a pu s'effectuer que le 19 au matin.

Nous avons reçu de bonnes nouvelles de MM. Carmien et Gacon. Ils sont arrivés en bonne santé à l'île Saint-Vincent, le 12 février au soir. Ils avaient pu visiter Madère en passant. La mer leur a été clémente, sauf au début. Leur voyage n'avait été marqué que par un seul incident. Nous regrettons que M. Gacon, qu'il concerne plus spécialement, ne nous l'ait pas raconté avec détail. Il s'agit de la perte d'une valise qui contenait les principaux outils de M. Gacon : fers de rabots, fers de limes, etc. Au moment où les matelots embarquaient cette valise sur le paquebot, elle leur échappa et tomba au fond du Tage. Ce fut pour M. Gacon un véritable chagrin ; mais il put surmonter sa déception et l'accepter avec soumission.



LESSOUTO

LE RÉVEIL A THABA-BOSSIOU

Lettre de M. Jacottet au Comité (1).

Thaba-Bossiou, le 1er février 1888.

Messieurs et très honorés frères,

Comme je n'ai pu l'année dernière vous envoyer de rapport détaillé sur mon activité et l'état de l'œuvre qui m'est confiée, je crois devoir commencer par un court aperçu, destiné à vous orienter dans mon district et à vous mettre en état de comprendre et d'apprécier les progrès que nous avons faits.

(1) Malgré l'étendue de cette lettre, nous croyons devoir la publier tout entière : elle permettra à nos lecteurs de se faire une idée complète du champ de travail et de l'activité d'un de nos missionnaires du Lessouto. (*Réd.*)

Le district de Thaba-Bossiou.

Malgré l'étendue du district dont je devais m'occuper et la densité de la population qui l'habite, nous n'avons encore que sept annexes, auxquelles une huitième, décidée depuis longtemps, va enfin s'ajouter. A l'ouest de Thaba-Bossiou, les deux annexes de Masianokeng et de Matukeng sont de beaucoup les plus importantes; pourvues des bâtiments nécessaires, ayant chacune son école, ces annexes sont déjà presque de véritables Églises, assez fortes pour n'avoir plus à lutter pour leur existence, et l'œuvre s'y poursuit généralement d'une manière réjouissante. Pour compléter dans cette direction notre réseau d'annexes, il nous faudrait pouvoir en placer une nouvelle au delà de Matukeng, chez le chef Tlalele, aux bords du Calédon. Il y a là, de l'autre côté de la montagne de Kémé, une nombreuse population, presque entièrement païenne, qui nous appelle depuis plusieurs années avec une grande insistance. Il faudra, sans doute, différer de quelque temps encore la création de cette annexe, puisque nous venons, cette année même, d'occuper un poste plus important encore chez le chef Mphoto Mokhachane, sur la route de Thaba-Bossiou à Morija, à peu près au sud de la station. Il y a près de vingt ans que la fondation de cette annexe avait été reconnue nécessaire; retardée jusqu'à présent pour diverses raisons, les circonstances l'ont rendue aujourd'hui véritablement urgente; nous avons là tout un noyau de chrétiens et la perspective d'une grande œuvre à accomplir dans des circonstances tout particulièrement favorables. Le culte s'y célèbre déjà chaque dimanche, et une école y a déjà été ouverte, bien que nous ne possédions encore aucun bâtiment.

Cette annexe est comme un lien qui relie nos Églises de Masianokeng et Matukeng aux trois annexes du sud, Maliele, Korokoro et Mekhokhong, situées toutes trois dans le district de Maama, le fils favori de Letsié. Bien que fondées depuis longtemps, ces annexes sont faibles et peu vivantes; il faut

dire que ce sont de celles qui ont le plus souffert des suites de la guerre et de l'émigration des loyaux, qui en a été la conséquence, et que, d'ailleurs, le voisinage de la mission catholique, qui y possède trois stations, est pour notre œuvre la source de grandes difficultés. La rivalité des deux confessions a souvent pour effet de fortifier le paganisme. A Mekhokhong, la résidence de Maama, nous venons enfin d'achever la chapelle commencée depuis plus de dix ans; un maître d'école y a été placé. A Maliele, nous avons également une école; mais elle a si peu d'élèves que le gouvernement peut d'un jour à l'autre nous retirer le faible subside qu'il lui alloue. Il est très regrettable que l'annexe de Korokoro n'ait pas d'école; malheureusement, je n'ai aucun espoir de pouvoir en fonder une d'ici longtemps. Ici encore une nouvelle annexe pourrait être avantageusement placée au pied des Maloutis.

A l'est, nous n'avons jusqu'ici que l'annexe de Motsuarong, chez le chef Khotso; elle doit desservir un très vaste district dont la population augmente chaque année; il faudrait pouvoir établir de ce côté au moins deux ou trois autres annexes, le vaste plateau qui s'étend d'ici au pied des Maloutis s'étant couvert cette année d'un grand nombre de villages. C'est un pays d'avenir, capable de nourrir une population plus nombreuse encore, et que les catholiques nous disputent. Ils y ont déjà fondé, il y a trois ans, une nouvelle station, la quatrième qu'ils possèdent dans mon district. Voici deux ans que nous avons décidé la fondation d'une annexe dans le village du chef Theko, le troisième fils de Letsié par sa grande femme; bien des difficultés sont venues nous entraver; mais il faut espérer que, cet hiver, la maison de l'évangéliste pourra enfin être terminée, et que ce poste important ne tardera pas plus longtemps à être occupé.

Au nord, s'étend un vaste plateau, celui de Sefikeng, et une large vallée, celle de Thupa-Kubu; il y a là de quarante à cinquante villages au moins qui ne reçoivent qu'occasionnellement la visite d'un évangéliste ou des chrétiens de notre

Église. C'est une région où nous comptons aussi placer une ou deux annexes, lorsque cela deviendra possible. Cela veut dire que, pour rendre notre outillage suffisant, ou au moins presque suffisant, il faudrait pouvoir doubler le nombre de nos annexes; au lieu de huit, il en faudrait au moins quinze. Pour finir, je dois mentionner encore l'école que nous venons d'établir à Bokate, chez le chef Baphoka, sur la route de Masérou; ce n'est pas une annexe, puisque nous n'y avons pas d'évangéliste et que, sans doute, nous n'en placerons pas d'ici fort longtemps; c'est une école très étroitement rattachée à celle de la station.

Comme cela ressort des renseignements qui précèdent, nous avons donc en tout (en comptant l'annexe non encore occupée, mais qui va l'être, de chez Theko) 9 lieux de culte, avec la station principale, et 7 écoles de jour. Si on y joint les deux écoles du soir de Thaba-Bosigo et de Masianokeng, cela fait neuf écoles; c'est peu pour un district aussi grand et aussi peuplé que le nôtre; mais c'est déjà beaucoup, trop même, pour les ressources que nous possédons et les forces qui sont à notre disposition. Que Dieu nous donne de pouvoir étendre notre activité, agrandir nos cadres, multiplier nos annexes et nos écoles, car ce sont elles qui nous vaudront la victoire dans la guerre que nous poursuivons contre le paganisme et l'incrédulité.

Vous voudrez bien m'excuser, messieurs, de vous avoir donné toutes ces indications, trop longues à mon gré; je vois que ce n'est pas précisément ce que vous attendez de nous pour nos rapports de fin d'année; mais, avant de parler des traits saillants de mon activité, je désirais — une fois pour toutes — vous mettre au courant de l'état extérieur de notre œuvre, de son extension et de ses besoins. Ce n'est qu'ainsi que vous pourrez faire connaissance de chacune de nos stations, et que vous serez en état de comprendre et notre activité et les difficultés qui nous entravent si souvent.

Les progrès de l'œuvre scolaire.

En 1887, l'œuvre n'a, pendant les premiers mois, présenté rien de saillant ; les conversions étaient rares, les chrétiens plutôt tièdes, l'évangélisation ne se faisait guère, ou plutôt ne se faisait pas du tout. Cependant, dès après la conférence de Cana, un léger mouvement a commencé à se manifester, surtout dans les écoles. Tandis que les années précédentes l'école de station ne comptait que 80 à 90 enfants, et que la moyenne des présences était fort décourageante, nous avons vu cette année les chiffres monter dans une proportion tout à fait inattendue, et, ce qui vaut mieux encore, cette augmentation s'est maintenue pendant les deux semestres que nous venons de terminer. En décembre, l'école comptait plus de 200 élèves, dont un bon tiers de garçons, avec une moyenne de présence de plus de 130, c'est-à-dire qu'elle a atteint un niveau duquel elle n'avait jamais approché jusqu'ici, et qui en fait, si je ne me trompe, la plus grande école du Lessouto.

A peu près à la même époque, mettant à exécution un projet depuis longtemps médité, j'ouvrais une école du soir pour les bergers et les jeunes gens que leurs occupations retiennent forcément éloignés de l'école du jour, et qui grandissent dans une ignorance absolue. Cet essai a été couronné d'un plein succès; au lieu des trente ou quarante élèves que j'attendais, j'en ai eu plus de 130. J'ai dû, malgré les inconvénients qui en résultaient, tenir moi-même l'école pendant six mois cinq soirs par semaine; j'ai pu ainsi lui donner l'impulsion dont elle avait besoin. Dorénavant, elle sera sous la direction d'un des sous-maîtres de l'école du jour. Je ne la quitte pas sans regret; ces soirées, consacrées à un travail qui peut paraître ingrat, m'ont été précieuses, et j'en ai rapporté bien des expériences qui m'ont déjà été utiles et le seront sans doute davantage encore. C'est un rouage excellent, indispensable même dans toute station bien constituée; je crois que, cette fois, l'école est instituée de telle

sorte qu'elle pourra durer et n'aura pas l'existence éphémère de ses devancières.

Progrès dans l'Église.

Le contre-coup de ce mouvement en avant s'est bien vite fait sentir dans l'Église; cela n'a rien que de naturel, puisqu'ici le goût de l'instruction est un sûr indice du désir d'accepter l'Évangile ou du moins de se placer sous son influence. Les auditoires du dimanche n'ont pas tardé à augmenter dans une proportion tout à fait réjouissante; la plupart des jeunes gens qui fréquentent l'école du soir sont devenus des habitués de nos cultes, beaucoup de païens les ont suivis; les chrétiens se sont aussi sentis comme poussés en avant, et j'ai pu enfin, — ce que je désirais depuis longtemps, — organiser l'évangélisation des cent vingt villages qui dépendent directement de la station. Avec la méthode que nous suivons maintenant — elle consiste à organiser et à grouper, sous la direction d'hommes de bonne volonté, les forces dont nous disposons, — il est à espérer que la plupart de ces villages pourront être évangélisés au moins un dimanche par mois, parfois même deux. En temps ordinaire, il eût été à craindre que l'absence des nombreux chrétiens, qui vont ainsi le dimanche évangéliser leurs compatriotes, ne diminuât de beaucoup nos auditoires; il n'en a rien été; chaque dimanche notre vaste chapelle est tout à fait pleine. En même temps, on écoute mieux qu'auparavant, on profite davantage des sermons entendus; on en parle, on s'en occupe; la semence est ainsi semée dans les meilleures conditions possibles. Je me suis également senti appelé à prêcher avec plus de précision et d'insistance, faisant appel à la conscience de mes auditeurs, leur présentant avec insistance les appels de l'Évangile.

Au mois de septembre, nous avons eu une grande fête de baptêmes, où il nous a été possible de constater que décidément un grand pas en avant a été fait. Nous l'avions déjà senti trois semaines auparavant, alors que nous inaugu-

rions la nouvelle chapelle de Mekhokhong; plus de 2,000 païens se pressaient à nos services; mais la curiosité pouvait y être pour beaucoup, ainsi que le désir bien compréhensible d'avoir leur part des vivres que Maama leur distribuait généreusement. Tandis qu'ici, sur la station, on sentait bien que c'était autre chose qui attirait les nombreux païens accourus à la fête; on y voyait des petits chefs, connus jusqu'ici par leur hostilité à l'Évangile, des indifférents, des inconnus; on sentait planer sur cette multitude comme une aspiration à quelque chose de meilleur, à une vie plus haute et plus pure que celle à laquelle ils sont accoutumés. Rien n'attire comme le succès; quand les païens se pressent en foule à nos fêtes, c'est une preuve sans réplique que le christianisme est en progrès. A cette occasion, vingt adultes ont été reçus dans l'Église, dont quatre hommes ou jeunes hommes. Parmi les autres, on remarquait une vieille femme, plus que centenaire, 'Mamoiketsi, qui a pris lors de son baptême le nom de Naomi. C'était un spectacle rare et touchant que de voir cette vieille femme toute ridée et ratatinée, contemporaine de Moshesh, reçue encore à la onzième heure dans l'Église de Jésus-Christ. Elle a donné des preuves d'une conversion véritable et nous l'avons baptisée sans arrière-pensée; ses jambes lui refusant absolument tout service, on avait dû l'amener au service dans le tombereau de la station.

Il m'en coûte de devoir ajouter que la joie qui nous animait alors ne fut pas de longue durée; des vingt adultes que je baptisai, quatre déjà sont en état de chute, et cependant nous nous étions entourés de toutes les garanties possibles. Ce sont là de ces choses qui vous humilient et vous anéantissent. Et ce ne sont pas les seules! Si cette année-ci la discipline a été moins souvent mise en activité qu'en 1886, il s'est cependant passé bien des faits regrettables et nous avons eu d'amers désappointements. Tout dernièrement encore nous avons eu à frapper sévèrement de vieux chrétiens pour un retour aux pires coutumes du paganisme, et sur la station même les cérémonies superstitieuses n'ont pas manqué.

Le réveil.

Mais si je ne puis me taire sur ces faits attristants, je suis heureux de pouvoir insister sur un autre ordre de faits, et de vous mettre un peu au courant du commencement de réveil auquel Dieu nous donne de pouvoir assister. Nous avons vu se produire chez nous un mouvement du même genre que celui qui se produit à Morija et dans d'autres stations du Lessouto : les résultats en sont déjà grands, mais il faudrait être sûr qu'ils se maintiendront. J'éprouve un certain embarras à en parler, puisqu'il ne s'agit encore de rien de définitif et que nous pourrions voir certaines de nos espérances anéanties ; mais comme ce rapport n'a rien d'officiel, et que ce que vous demandez, c'est d'être mis au courant de notre activité, pour ainsi dire jour après jour, je chercherai à vous indiquer en quelques mots ce qui se passe parmi nous.

Depuis longtemps nous désirions faire quelque chose pour présenter l'Évangile avec plus de force aux païens ou aux indifférents ; voilà plus d'un an déjà que je projetais de tenir une série de réunions dans le village de Job, à un kilomètre d'ici ; c'est un grand village, où se trouve un fort noyau de chrétiens, mais où les renégats sont aussi extrêmement nombreux. Si nous pouvions gagner à l'Évangile les hommes et les jeunes gens de ce village, nous aurions fait un grand pas en avant. Je ne sais pourquoi, jusqu'alors il m'avait été absolument impossible de mettre ce projet à exécution. Voyant enfin se produire le mouvement dont je vous parle plus haut, apprenant d'autre part les remarquables encouragements que Dieu donnait à nos collègues de Morija, nous en parlâmes dans notre consistoire du mois de novembre, et décidâmes de tenir dans le village de Job un certain nombre de réunions d'appel. Mes anciens et maîtres d'école me secondèrent avec beaucoup de zèle et de bonne volonté. Nous eûmes quatre jours durant des réunions d'appel, auxquelles assistait un auditoire recueilli de plus de trois cents personnes. Le dernier

jour, — avec quelque défiance, je l'avoue, — nous engageâmes ceux qui désiraient se convertir à se présenter à nous, montrant ainsi publiquement qu'ils désirent servir le Seigneur. Contre toute attente, il y en eut plus de trente, dont la moitié étaient des hommes. Nous établîmes pour eux une réunion spéciale le lundi après-midi ; ils y restent aussi longtemps qu'ils n'ont pu se décider à faire le pas décisif, à moins qu'ils ne reviennent en arrière et ne retournent au monde.

Nous eûmes d'autres séries de réunions semblables sur la montagne et dans le village de Massoupa, avec un succès toujours croissant. Puis, lors d'une fête au mois de decembre, huit jours avant Noël, nous profitâmes de la présence d'un grand nombre de païens pour leur adresser des appels spéciaux, aussi sérieux et incisifs que possible. C'est un souvenir que je n'oublierai jamais que celui que me laisse cette assemblée de cinq à six cents païens, qui fut comme secouée par une secousse électrique, lorsque nous commençâmes à leur parler. Les sanglots éclatèrent de tous les côtés à la fois ; pendant une demi-heure il nous fut impossible de parler.

Sans doute, messieurs, de telles manifestations ne sont pas sans présenter aussi leur mauvais côté; l'émotion peut n'être que passagère, l'entraînement peut prendre la place de la conviction. Mais si je vous parle d'un mouvement en avant, qui est presque un réveil, c'est que les fruits sont là, des fruits inespérés, que Dieu nous fait récolter dans un moment où nous n'aurions jamais cru pouvoir les attendre. Depuis que nous avons commencé ces cultes spéciaux, j'ai reçu dans la classe de catéchisme, dans la station *seule*, plus de 140 adultes, sans compter en plus une vingtaine de jeunes garçons et de jeunes filles, ce qui porte à 210 le nombre des catéchumènes actuels de la station seule ; sur ce nombre, inouï jusqu'ici, il y a un bon tiers d'hommes. Je sais que les chiffres ne disent pas tout ; ils ont cependant leur éloquence, et tant de conversions obtenues en si peu de temps montrent assez que c'est Dieu qui travaille parmi nous. Il nous le montre assez pour que nous n'ayons aucune tentation de nous enor-

gueillir d'une moisson aussi riche; nous récoltons ce que nous n'avons pas semé; nous moissonnons avec chants de triomphe là où nous n'avons pas semé avec larmes.

Sur les annexes aussi, quoique moins abondante, la récolte commence à se faire; chez Maama, une annexe particulièrement aride et difficile, douze à quinze personnes ont été reçues dans la classe depuis le mois de septembre. Dès que les travaux des champs le permettront, nous chercherons aussi à organiser sur les annexes des réunions pareilles à celles que nous avons eues ici même. Je crois que nous n'avons vu encore que le commencement de ce réveil et que, si nous sommes fidèles, bien des âmes encore entreront dans nos Églises. Le danger est peut-être qu'il en entrera trop et que nous serons débordés; en tous cas, il y a pour nous un surcroît de besogne et de soucis. Ce que je crains le plus, c'est que la quantité ne nuise à la qualité; rien ne serait pire pour nous que des conversions à demi sincères, un christianisme au rabais. Tel n'est sans doute pas le cas maintenant, autant que je puis en juger, la plupart des conversions sont sincères et décidées, mais il faudra que l'Église entoure de sa sollicitude, de ses conseils, de ses prières, ces nouveaux convertis, afin qu'ils atteignent à la parfaite stature de Jésus-Christ. Et c'est précisément là ce qui me paraît manquer à nos chrétiens; ils n'ont pas encore su sortir de leur torpeur; le réveil qui se fait à côté d'eux ne semble pas encore avoir pénétré jusqu'à eux. L'Église n'est pas préparée comme il le faudrait pour la grande responsabilité que lui imposent toutes ces conversions. Que Dieu nous donne à tous de faire notre devoir et qu'il nous émeuve à jalousie.

Conversions remarquables.

Une des circonstances qui me font le plus croire à la profondeur et à la vérité de ce mouvement, c'est le fait que les conversions continuent à se produire, bien que depuis quelques semaines nous n'ayons plus eu aucune réunion spéciale.

Il était à craindre que la mode ne s'y mît; grâce à Dieu, il n'en a rien été. Plusieurs de ceux qui se sont présentés à nos réunions d'appel n'ont encore pu se décider à rompre définitivement avec leurs péchés; mais ils continuent de venir à nous, et plusieurs, sans doute, finiront par se décider; mais vous le savez, pour beaucoup, pour des polygames surtout, la lutte est longue et difficile, et plusieurs sont dans ce cas. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, et de telles conversions sont certainement de celles qui m'inspireraient le plus de confiance. D'autres, en petit nombre, ont reculé, se sont refroidis et sont retournés au monde; mais, grâce à Dieu, la plupart ont tenu bon et ont décidément rompu avec le monde. Parmi eux, il y a plusieurs renégats endurcis, dont la conversion peut être considérée comme quelque chose de miraculeux; je citerai entre autres une femme de Moshesh, 'Makena, renégate depuis au moins trente ans. C'est sur la montagne que les conversions ont été peut-être le plus nombreuses; plus de quinze femmes, presque toutes veuves de Moshesh, nous appartiennent aujourd'hui. Dans le village même de la station, presque tous les hommes sont venus à nous; c'est un exaucement merveilleux, presque incroyable.

Voici, par exemple, un homme, Rakhopane; il demeure à Thaba-Bossiou depuis trente à trente-cinq ans; il n'est pas païen; sa famille est chrétienne, ses enfants se marient sans bétail, il ne les envoie pas à la circoncision; mais il ne peut se convertir, ou plutôt il ne veut pas, bien que depuis trente ans il fréquente les cultes aussi régulièrement que les meilleurs d'entre les fidèles. Une chose le retient, il aime l'eau-de-vie, il ne peut s'en passer; sa conscience s'est endurcie, l'Évangile n'a pas de prise sur lui. — Eh bien! aujourd'hui, lui aussi a été saisi, terrassé; sa conversion est une de celles qui ne me laissent aucun doute.

Voici un autre exemple. Sebego est le fils d'une excellente chrétienne, la femme de confiance de M. et madame Jousse, notre voisine immédiate; c'est un excellent homme, toujours assidu au culte; il lit sa Bible régulièrement, il prie; ce

n'est pas un païen, c'est à peine un indifférent. Je lui pose à plus d'une reprise la question : Qui t'empêche de te convertir? Il ne sait pas; il le voudrait, il le demande à Dieu, mais son cœur est dur; sans doute que c'est Dieu qui ne veut pas. Un soir, je le vois arriver chez moi; il a l'air mal à l'aise, il a peine à expliquer ce qui l'amène. Lui aussi veut être inscrit sur la liste de ceux qui désirent se convertir; il veut qu'on prie pour lui. Je le questionne, j'insiste; cette fois la glace est rompue, la grâce de Dieu a fait son effet; il me confesse qu'à l'insu de tous il vit dans le péché. Grâce à Dieu, lui aussi a été affranchi; c'est aujourd'hui un chrétien particulièrement joyeux.

Je pourrais multiplier ces exemples; en général, quand les conversions sont sincères, elles sont intéressantes, et le fait est que ces derniers mois j'ai appris bien plus de choses, j'ai fait bien plus d'expériences que pendant les trois années qui les ont précédés. La plupart de mes convertis ont pour moi une physionomie distincte; ce qui, vous diront tous nos collègues, est assez rarement le cas. Je le distinguerais entre mille, ce jeune homme de Thupa-Kubu, Séatlolo, un païen bien disposé, aimable, qui, comme Nicodème, a enfin trouvé ce que son cœur cherchait; ou bien cet homme de chez Nosane, Ramasalla qui, après avoir entendu longtemps l'Évangile prêché par M. Daumas, qu'il a suivi à Natal, a fini par être conquis lui aussi par Jésus. Son air sombre, sa figure toujours dure, disaient assez que son cœur n'était pas à son aise; la lutte a été longue et difficile, ici aussi la passion de l'eau-de-vie a failli l'emporter; mais lui aussi a pu se décider. Trois femmes, les plus importantes de Massoupa, se sont également converties, ainsi qu'un de ses fils.

Job Mokhachane, le frère de Moshesh, renégat depuis vingt ans au moins, a lui aussi été atteint, mais les liens de la polygamie le retiennent étroitement enserré, ses conseillers redoutent de le voir de nouveau converti, et jusqu'à présent il n'a pas encore pu se décider. Une de ses concubines, 'Malepufa, renégate elle aussi, vient de se convertir; sa dernière

petite femme désire en faire autant. Comprendra-t-il enfin qu'il est temps de rompre avec le péché et de revenir à sa femme légitime, Yohanna, qu'il a si longtemps abandonnée? Quant à Massoupa, il a paru ébranlé quelques jours, mais le paganisme a repris le dessus; comme les riches dont parle Jésus, il est plus difficile à un chef mossouto de se convertir qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Mais pour eux aussi la parole du Seigneur conserve toute sa vérité : ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Il nous a trop montré, ces derniers mois, comment il sait travailler pour que nous n'ayons pas le droit de tout espérer, même cette chose difficile, impossible entre toutes, la conversion des chefs.

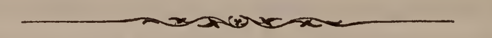
J'aurais voulu, messieurs, pouvoir vous donner plus de détails encore, afin de vous permettre de me suivre dans toute mon activité ; mais je crains de n'en avoir déjà que trop dit, et à continuer je mettrais votre patience à trop rude épreuve. Je n'ajoute qu'un mot sur l'école de jeunes filles, maintenant en bonne voie de progrès, et qui compte douze élèves ; à la prochaine rentrée, nous en posséderons davantage sans aucun doute. Mademoiselle Cochet s'acquitte de sa tâche avec conscience et entrain, et les progrès de nos filles disent assez qu'elles savent, elles aussi, profiter des avantages qui leur sont accordés. Trois de nos filles viennent de Thaba-Bossiou, quatre de Morija, deux d'Hermon, une de Cana, une de Mabouléla, une de Mafube, ce qui vous montre que toutes les parties du pays sont représentées parmi nous. L'école comble un grand vide dans notre organisation missionnaire, et sans doute que mon Église, elle aussi, ne tardera pas à en bénéficier.

Il me reste, bien chers frères, à vous demander tout particulièrement le secours de vos prières pour la grande tâche que vous m'avez confiée, et qui est en bonne partie la vôtre autant que la mienne. Ces pages vous montrent à quel degré nous avons besoin de l'intercession constante de tous les chrétiens ; les encouragements que Dieu nous donne sont une raison de plus pour que vous ne vous relâchiez point, car tout succès entraîne à sa suite des devoirs encore plus difficiles.

Le moment est important pour toute notre mission ; demandez à Dieu que ce mouvement donne tous les fruits qu'il doit, dans sa pensée, produire, et que nous soyons à la hauteur de la tâche qu'il nous donne.

Recevez, messieurs et chers frères, l'assurance de mon respectueux dévouement en Jésus-Christ.

E. JACOTTET.



LES CONVERSIONS A MORIJA

Extraits d'une lettre de M. Mabille au président de la Société.

Morija, 24 janvier 1888.

...Vous serez bien heureux et reconnaissant avec nous d'apprendre que l'œuvre continue à progresser. Laissez-moi vous parler un peu de ce que nous avons vu dimanche passé, le 22 de ce mois. Vous verrez que le mouvement dont j'ai parlé à M. Boegner se continue.

Les 20 et 21, nous avions eu des pluies continues; nous avions demandé au Seigneur de nous donner une bonne journée pour le 22, mais le samedi, avec notre petite foi, nous avions commencé à désespérer; nous nous disions déjà : les rivières sont remplies, les chrétiens des annexes ne pourront venir, et les païens surtout ne feront pas leur apparition tant désirée. Pendant la journée, il arriva cependant de petits groupes de femmes; quelques-unes avaient dû se mettre en route dès le vendredi, habitant dans des villages éloignés de près de 15 à 16 lieues, dans la vallée de la Makhaleng. Elles nous arrivaient trempées par la pluie, mais le visage rayonnant. N'étaient-elles pas venues à la fête de Dieu?

Le dimanche fut de toutes manières beau, radieux, splendide. Malgré la grandeur de notre chapelle, il ne pouvait être question de nous y entasser. Nous vîmes bien vite apparaître des gens de toutes les directions, les uns endimanchés (les

chrétiens) les autres (les païens) avec leurs couvertures bariolées de tous les jours. Nous devions avoir des baptêmes et des confirmations parmi lesquelles celle de Fanny Casalis et de ma fille Marie. Quoique mon beau-frère et moi-même nous ayons tous les deux de grandes familles, c'était la première fois que chacun de nous avait un enfant qui allait faire profession de foi à Morija même. Dans quelques jours elles doivent toutes deux partir pour l'école de Wellington; elles avaient demandé instamment à être reçues à la communion de l'Église à Morija. Pensez si nous étions heureux.

Représentez-vous maintenant cette grande assemblée (15 à 1,800 personnes) en face de l'église, sur un terrain s'élevant doucement du côté du village; les évangélistes et anciens assis sur des poutres, avec les élèves de nos écoles normale et biblique, faisant un groupe très noir au milieu de gens parés de couvertures et de châles de toutes les couleurs possibles. Quand tout l'auditoire fut assis, les candidats au baptême et à la confirmation partirent de ma maison, accompagnés des anciens et du missionnaire chantant le cantique 200 de notre recueil, et dès qu'ils furent à portée de l'assemblée, celle-ci se joignit de tout cœur à leur chant. Mon fils et Henry Dyke, s'adressant surtout aux païens, parlèrent sur 2 Corinth. V, 19, 20. Auparavant, j'avais fait quelques baptêmes d'enfants; après la prédication, je procédai au baptême et à la confirmation des candidats, après que trois d'entre eux au nom de tous eussent fait en peu de mots une profession de foi et que tous eussent répondu aux questions habituelles. Il n'y eut rien de spécial dans cette réunion, quoique mon cœur et ma voix fussent bien émus lorsque je posai mes mains sur la tête de ma fille et de ma nièce.

J'invitai ensuite les païens à entrer dans la chapelle; elle se remplit bien vite aux trois quarts. Nous les exhortâmes à se donner à Dieu ce jour même; ils connaissaient l'Évangile, ils l'avaient entendu dans leurs villages maintes et maintes fois de la bouche de ceux qui les évangélisent : n'avaient-ils pas assez hésité? Le dimanche précédent, nous avions eu déjà

une reunion de ce genre, et 32 personnes, surtout des hommes, nous avaient exprimé le désir de se convertir à Dieu. Ils étaient de nouveau tous présents, à l'exception de deux, et 50 nouveaux noms vinrent s'ajouter ce jour-là aux premiers; c'étaient encore pour la plupart des hommes, deux de la station, les autres de villages environnants, un de la Makhaleng, un habitant de la vallée de l'Orange, à vingt-cinq heures à cheval de Morija. Il existe un village près de la station, appelé Makephe, où il n'y avait jusqu'ici que deux couples chrétiens; aujourd'hui ce village est presque entièrement converti. Vous pouvez vous imaginer notre joie et notre reconnaissance. Nous savons d'avance que tous ne persévéreront pas; notre expérience jusqu'ici est qu'en général un bon tiers persévère, et les deux autres se refroidissent et reculent. Mais même en reculant, ils gardent quelque chose dans le cœur et sur la conscience, et nous pouvons espérer que ce grain de semence portera de bons fruits de conversion en d'autres temps.

J'avais invité les membres composant la classe des candidats au baptême à faire leur possible pour être présents aux réunions du 22; la pluie en avait retenu un bon nombre chez eux; il y en avait cependant environ 450 présents; sitôt après la réunion des païens dans la chapelle, nous eûmes une autre réunion en plein air, surtout pour les nouveaux convertis; en les comptant tous ensemble, ceux de la station et des annexes de Morija, ils font un total de 620, dont 373 ont été convertis pendant l'année 1887, et, sur ces 373, 310 environ ont été admis dans la classe des candidats depuis septembre. Les membres de l'Eglise s'assirent autour des nouveaux convertis, et trois des évangélistes leur adressèrent de chaudes exhortations à la persévérance. Après cela, nous eûmes, encore en plein air, un service de sainte Cène, très tranquille; et près de 600 personnes s'approchèrent de la table du Seigneur. Quelle journée d'émotions! Quelle journée remplie! Elle ne s'effacera pas de longtemps de notre souvenir. Veuille le Seigneur attirer lui-même ces nombreux païens

qui ont un désir plus ou moins vif, plus ou moins clair, de se convertir, et qu'il veuille les faire arriver lui-même à la pleine possession du salut tel qu'il est en Jésus.

Le vendredi et le samedi, j'avais eu les réunions mensuelles de mon consistoire, où nous avions constaté que, parmi les païens qui ont exprimé le désir de se convertir — j'en ai inscrit près de 700 depuis le mois d'août, — outre ceux qui ont été admis dans la classe des candidats, il y en a encore un bon nombre, surtout des femmes, qui n'ont pas faibli dans leur désir; mais celles-ci sont persécutées, battues; leurs maris leur interdisent absolument de fréquenter les services du dimanche. Cependant, de temps à autre, il y en a une qui s'enhardit et vient à nous, malgré les menaces et les coups, et qui, à force de persévérance, obtient le consentement, forcé il est vrai, de son mari, à ce qu'elle se convertisse. Dans plusieurs annexes et sur la station, il y a un grand nombre d'enfants qui se tournent vers le Seigneur; nous aurons à user de beaucoup de prudence à leur égard, surtout en ce qui concerne les filles de parents païens. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce mouvement s'est étendu à presque toutes nos stations et annexes. Nous nous réjouissons et tâchons d'exhorter les chrétiens à ne pas entraver ce mouvement par leur tiédeur, mais, au contraire, de l'activer de tout leur pouvoir, en évangélisant les païens avec zèle.

Mais tout n'est pas beau et satisfaisant. Au milieu de nos joies, nous avons eu la grande tristesse d'apprendre la chute honteuse d'un de mes évangélistes, qui n'avait pas encore une année de service. Naturellement, une chute pareille réjouit les païens hostiles à l'Évangile, et il n'en manque pas. En général, nous avons cependant eu, dans l'Église, presque la moitié moins de cas de discipline pendant l'année 1887 que pendant la précédente, et le nombre de ceux qui sont retournés au paganisme est moindre aussi.

L'ombre au tableau, c'est la diminution très forte des collectes; au lieu de 4,500 francs de l'année 1887, je n'ai eu que 2,000 francs. Nous espérons cependant que les collectes de cette

année seront meilleures. Les récoltes seront magnifiques, quoique le prix des céréales soit déjà très bas; dans plusieurs endroits, la grêle a tout haché. Le gouvernement nous menace à nouveau d'une diminution dans ses allocations pour les écoles; notre inspecteur des écoles, Henry Dyke, a dû écrire au résident britannique pour réclamer. Nous serons bientôt renseignés sur ses intentions.

Mais il faut m'arrêter; que je mentionne encore ceci : c'est que, le 20 au soir, ma femme donnait un repas très simple, consistant en pain, viande, pêches, maïs, à tous les membres de mon consistoire : évangélistes, maîtres d'école et anciens, ainsi qu'à leurs femmes, ce qui faisait une société de près de 110 personnes, attachées toutes au service de la même œuvre. Nous passâmes une soirée très agréable, entremêlée de chants et de petits discours; nous avions, pour la circonstance, tué un vieux bœuf, appartenant, à proprement parler, à mon fils Louis, maintenant élève de la Maison des missions...

Votre bien dévoué,

A. Mabille.



MISSION DU ZAMBÈZE

UNE LETTRE D'ARONE, ÉVANGÉLISTE

La lettre dont nous allons donner la traduction a paru dans le numéro de janvier de la *Petite Lumière du Lessouto;* son auteur, Arone, est un des évangélistes qui a suivi M. Coillard au Zambèze. Elle est adressée à un de ses amis du Lessouto. La plupart des détails contenus dans cette lettre

sont nouveaux et nous ont semblé devoir intéresser les lecteurs du *Journal des Missions*.

T. J.

A mon ami Seyako.

Mon frère,

J'ai bien reçu ta lettre qui m'a procuré une grande joie. Elle nous est arrivée dans un moment où nous étions comme plongés dans un grand ennui causé par la complète absence de nouvelles. Notre isolement est grand ; il est dû à ce fait que les tribus qui nous entourent sont, vu leur éloignement, sans rapports avec nous : le pays des Barotsis est pour nous comme un immeuse trou au fond duquel nous sommes blottis. Les gens de ce pays nous ont certainement bien reçus, en apparence du moins, car nous ignorons ce qu'il y a au fond des cœurs. Les Barotsis ne sont pas communicatifs, ils ont l'art de cacher leur cœur. Qu'on ne s'attende pas à ce qu'ils vous fassent part de ce qu'ils savent, que ce soit d'ailleurs de grande ou de mince importance, ils n'ont jamais rien à vous dire. Peut-être se comprennent-ils entre eux ; pour nous, nous ne les comprenons pas. Ce que j'ai déjà pu observer, c'est qu'ils ont la même réserve entre eux ; ils se cachent mutuellement les choses parvenues à leur connaissance. Si un homme s'avise de dire ce qu'il a vu ou entrevu, on le taxe de trompeur, et il s'attire la haine des hommes. Si même on complote contre la vie du roi, personne n'ose l'en avertir, tant est grande la peur qu'ils ont les uns des autres. Jamais un chef morotsi ne meurt de mort naturelle : tous meurent de mort violente.

Chose étrange : les tombeaux des rois sont honorés par les sujets qui les ont mis à mort; on va même jusqu'à les prier et à implorer leur secours au besoin. Telles sont les ténèbres du paganisme dans lequel ils vivent, qu'au lieu de

raisonner et de dire : « S'il reste encore quelque puissance à ce roi que nous avons mis à mort, il va l'employer pour assouvir sa vengeance contre ses meurtriers », — ils en font un dieu de qui ils attendent les bénédictions de la vie présente! Les coutumes des tribus riveraines du Zambèze sont telles. que la plume se refuse à les décrire. Ce n'est que la toute-puissance de Dieu, à qui rien n'est impossible, qui pourra faire disparaître de telles ténèbres. Cette tribu est considérable ; elle requiert pour l'évangéliser un grand nombre de missionnaires et d'évangélistes. Jusqu'ici, il n'y a pas encore un seul chrétien indigène ; cependant ces jours-ci nous avons à constater qu'un jeune homme au service de M. Coillard s'enquiert de la voie du salut.

Le travail peut-être le plus considérable des Barotsis est la pêche ; le poisson occupe une grande place dans leur nourriture de chaque jour. On le prend à l'aide de filets et aussi dans des parcs faits de forts bambous qui entourent certains recoins du fleuve plus profonds que d'autres. Il y a, à cette paroi qu'on déplace à volonté, de petites entrées qui permettent aux poissons de pénétrer dans l'intérieur. A un moment donné, les issues sont fermées, les pêcheurs pénètrent dans le parc et, en frappant l'eau, ils dirigent les poissons dans un même endroit. Alors, armés d'un court javelot propre à cet usage, ils transpercent les poissons, qu'ils déposent ensuite dans des corbeilles. Il n'est pas rare de trouver de jeunes crocodiles mêlés aux poissons, dont ils subissent le sort ; eux aussi sont mangés par les indigènes. On prend ainsi des quantités de poissons considérables.

Les cours d'eau qui se jettent dans le Zambèze ont aussi des parcs semblables à ceux dont je viens de parler ; quand les eaux sont hautes, les poissons remontent le courant et pénètrent dans les parcs, où ils se multiplient abondamment.

Les poissons du Zambèze sont excellents ; les Barotsis en sont fous. Ils n'ont pas d'arêtes et on en mange à satiété. C'est là la grande ressource des Barotsis en temps de disette. Les parcs dont j'ai parlé ont leurs propriétaires attitrés ; c'est un

précieux héritage légué par les parents à leurs enfants. Le roi a les siens, et ce sont les princes de la cour qui lui pèchent le poisson qui se mange au palais. Le roi lui-même ne dédaigne pas ce genre d'exercice.

Le Zambèze est un grand fleuve, comme l'indique la géographie; mais si tu pouvais le voir de tes yeux, tu en serais dans l'étonnement. Représente-toi un fleuve assez grand pour avoir dans son sein des îles dont la grandeur égale la montagne de Kémé et celle de Thaba-Bossiou (1)!

Séfoula, 16 Phupshane (juin) 1887.

ARONE MOLIBELI.



TAÏTI

UNE VISITE AUX ÉCOLES FRANÇAISES INDIGÈNES

On lira avec intérêt cet article emprunté à l'*Océanie française*, journal qui se publie à Papéété, et qui, tout récemment, a raconté avec grand détail la distribution des prix de nos écoles.

Ayant été avisé que les examens des élèves des écoles françaises indigènes de Papéété devaient avoir lieu lundi dernier, nous avons voulu assister à ces examens, et juger ainsi des progrès réalisés par ces écoles depuis l'introduction de nouvelles méthodes d'enseignement apportées par le nouveau personnel enseignant de ces écoles.

Les examens ont été passés devant une délégation du Conseil supérieur de l'instruction publique, composée d'un membre de ce Conseil, M. Brunaud, président par intérim du tribunal supérieur, le deuxième membre de cette délégation, qui était

(1) La première de ces montagnes, un plateau isolé, peut avoir au moins vingt-cinq kilomètres de circonférence; la seconde, de quatre à cinq. (T. J.)

M. Cardella, s'étant trouvé subitement indisposé, paraît-il, au moment de se rendre à la convocation...

M. Brunaud a eu une lourde tâche ce jour-là, car il lui a fallu examiner 114 élèves. Disons de suite qu'il s'en est acquitté consciencieusement, et que si ce labeur l'a intéressé autant que nous-même, il n'a pas dû regretter sa journée. Nous croyons savoir, du reste, qu'il a été plus que satisfait des résultats constatés. Quant à nous, notre satisfaction a été assez grande pour que nous prissions la détermination de la communiquer à nos lecteurs. Mademoiselle Bohin, chargée des élèves les moins avancés, a introduit, dans l'enseignement même des plus petits enfants, la méthode phonomimique, sorte d'alphabet de sourd-muet d'un nouveau genre, où la diversité et le pittoresque des gestes à faire captivent dès le premier moment l'attention des élèves. Par cette méthode, on réalise des progrès surprenants, et les enfants arrivent à savoir en un mois ce qu'il leur faut quelquefois une année pour apprendre avec l'ancien procédé. Il en résulte un gain considérable de temps dans la partie la plus ingrate de la tâche du maître et une incitation plus grande au travail de la part de l'élève, qui suit ses propres progrès et peut en réaliser ensuite plus vite dans les autres branches de son instruction. C'est par cette heureuse initiation au travail de l'école que mademoiselle Bohin a pu obtenir d'enfants de sept à huit ans, *purement indigènes,* des compositions comme celle-ci :

Papéété, le 13 décembre 1887.

La bonne volonté.

J'ai vu un tout petit garçon *nomait* Charles qui allait au village. Il y avait sur la route une pauvre femme portant sur ses bras sa petite fille qui pleurait. Charles n'avait rien qu'il pût donner à la pauvre femme. Alors il est allé cueillir une marguerite du chemin et *la* mise dans la main de la petite fille.

La petite fille, surprise, a cessé de pleurer et lui a fait un sourire. Merci, a dit la mère, et le petit Charles s'en est allé heureux. Pour

rendre service il n'avait eu besoin que d'une fleur des champs. La façon de donner *vos* mieux que ce qu'on donne.

Tout cela, couché en une écriture des mieux formées, que nous pourrions utiliser dans notre bureau, et que les typographes qui vont composer ces lignes préféreront certainement à la nôtre.

Ces dictées ne sont certes pas difficiles, mais ceux qui savent les profondes différences existant entre le génie des langues française et taïtienne, comprendront comme nous qu'en considération de l'âge des enfants et de ce fait qu'ils n'entendent le français que pendant les classes, le résultat qu'elles accusent est des meilleurs.

La classe de mademoiselle Banzet, composée d'élèves plus âgés, a fourni des résultats analogues. M. Brunaud a voulu se rendre compte de leur degré d'instruction en langue française et a employé un excellent moyen en demandant à ces élèves une composition de style. Les élèves de la première classe se sont immédiatement mises à l'œuvre et ont donné leur composition. Nous en extrayons la suivante, non parce qu'elle est la meilleure, mais parce qu'elle émane d'une jeune fille *purement indigène*, appartenant à une famille dont le nom est connu pour avoir déjà fourni deux institutrices aux écoles de ce pays, la famille Maihurue.

Voici cette composition :

Sommaire. — Vous écrivez à une amie qui viendra bientôt vous voir. Vous lui faites la description de Papéété. Vous lui parlez de toutes les beautés du pays, de ses fruits délicieux, de ses rivières si nombreuses, enfin de toutes les joies qu'elle peut se promettre dans ce beau pays.

Papéété, le 12 décembre 1887.

Ma chère amie,

Je t'écris cette petite lettre pour te faire la description de ma ville natale. Elle s'appelle Papéété, c'est la capitale de Tahiti elle est bâtie au bord de la mer les montagnes sont très rapprochées elles

ne sont pas très hautes, les cases sont bâties en bois elles sont entourées d'une galerie avec un petit jardin devant.

Les rues sont très étroites bordées de grands arbres. La beauté de mon pays c'est la verdure les arbres sont toujours verts. Les rivières sont très belles. Il y a beaucoup de bons fruits qui sont les oranges, les cocos, les mangues, etc. Les joies sont d'aller voir les fêtes et les distributions et d'aller se baigner et promener sur les montagnes. C'est tout ce que *je* à te raconter et je t'attends.

Ta chère amie,

NOHO MAIHURUE.

Si l'étude de la langue française est le principal but cherché par les maîtresses, les autres branches d'instruction ne sont pas négligées, ainsi qu'en témoigneraient au besoin les problèmes de géométrie et d'arithmétique qui ont été résolus avec succès. Nous trouvons, pour notre part, qu'il est très méritoire pour une jeune fille qui ne se destine pas à l'enseignement de trouver la surface d'un cercle dont la circonférence est de 408 mètres. Ce n'est pas encore en trouver la quadrature, mais nous connaissons pas mal de gens graves qui n'en feraient pas autant.

En somme, nous sommes partis de l'établissement de M. Viénot avec cette impression que tout ce que la supériorité des méthodes et le dévouement des maîtres peuvent faire pour réaliser le but entrepris est fait.

C'est une constatation que nous sommes heureux de faire, surtout si elle doit stimuler le zèle des élèves et encourager les professeurs dans la noble mission qu'ils remplissent.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

LA PREMIÈRE ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE EN CORÉE. — LE Dr ALLEN A SEOUL. — « PER CRUCEM AD LUCEM. » — LES SUCCESSEURS DE KEITH FALCONER. — UNE ÉGLISE DANS LE LIBAN. — UNE CRISE AU LAC NYASSA. — MÉTHODE CATHOLIQUE. — LE NOUVEAU MISSIONNAIRE DE L'OU-GANDA.

La première Église indigène vient de se constituer en Corée (1). Le fait mérite d'être consigné dans les annales de l'histoire des missions. Il vaut la peine d'y rattacher une courte notice sur la Corée.

Un coup d'œil jeté sur la carte de l'Extrême-Orient suffit pour voir que la Corée est le point de rencontre des trois grandes puissances politiques de ces contrées, la Chine, le Japon et la Russie. C'est une presqu'île montagneuse, habitée par sept millions et quart d'hommes de race mongole, mais qui ont plus d'affinité avec les Japonais qu'avec les Chinois. Le bouddhisme se répandit de bonne heure en Corée; la morale de Confucius y pénétra ensuite; aujourd'hui, la religion officielle est un mélange de pratiques tirées de ces deux cultes étrangers et du chamanisme (sorte de culte des esprits) primitif.

Le catholicisme pénétra en Corée dès 1784 par des livres chinois. Des prêtres catholiques chinois suivirent ces livres. On parla bientôt de 20 000 chrétiens. En 1839 et en 1866, il y eut des persécutions sanglantes.

La Corée n'est ouverte aux Européens et aux Américains que depuis 1882. Deux ans après cette date, la Société des missions presbytériennes d'Amérique envoya trois missionnaires en Corée. Parmi eux, se trouvait le Dr H. N. Allen. Dieu lui permit, peu après son arrivée à Seoul, la capitale du royaume, de sauver le neveu du roi, Min-Yong-Ik, blessé dans une révolution de palais. Tous les étrangers, même les repré-

(1) *The Church at home and abroad*, 1888, p. 196.

sentants diplomatiques, furent obligés de quitter la capitale après cette révolution; seul, le Dr Allen put rester; sa maison fut même protégée par les gardes du corps (1). Plus tard, il ouvrit un hôpital que le gouvernement patronne. Ses collègues donnent des leçons d'anglais; lui-même fait des cours de médecine pratique.

La conversion du premier Coréen se rattache d'une manière assez curieuse à ces leçons. Il raconta, en demandant le baptême au mois de juillet 1886, qu'il avait lu autrefois dans un livre chinois que les Occidentaux avaient une religion à laquelle ils étaient très attachés. Désireux de savoir ce qu'était cette religion, il demanda à suivre les leçons d'anglais que donnaient les missionnaires. Il y assista quelque temps; comme il ne fut pas question de religion, il discontinua, convaincu que les Américains n'avaient pas de religion. Il faut savoir que la loi coréenne interdit strictement le christianisme; une simple allusion religieuse eût suffi à l'origine pour faire fermer les écoles par les autorités (2). Les missionnaires surent se contenter d'enseigner l'anglais et d'étudier le coréen; ils se disaient qu'avec les livres anglais le christianisme s'infiltrerait dans le pays et dans le cœur des habitants.

Notre Coréen, curieux de connaître la religion des blancs, se rendit un jour chez le Dr Allen. Il trouva sur la table de la salle d'attente un Nouveau Testament chinois. Il l'emporta et passa la nuit à le dévorer. Dès le matin, il courut chez M. Underwood, son ancien professeur d'anglais, et, levant le Nouveau Testament, il ne put que s'écrier : « Oh! le bon livre! » Il s'ensuivit une conversation prolongée, et, plus tard, le Coréen fut secrètement baptisé : « Dût-il m'en coûter la tête, dit-il, il faut que je sois baptisé (3). »

Depuis lors, malgré les efforts de la diplomatie française mise en mouvement par les missions catholiques, la loi co-

(1) John Lowe, *Medical missions* (London, 1886), p. 62 et suivantes.

(2) Voyez *Evang. Missions-Magazin*, 1887, p. 229.

(3) *Les Missions évangéliques au dix-neuvième siècle*, 1888, p. 47 et suiv.

réenne n'a pas changé. Mais le gouvernement ferme l'œil sur l'action tranquille des missionnaires presbytériens (1), grâce surtout à la faveur dont le Dr Allen jouit auprès du roi. C'est ainsi qu'on a toléré la constitution secrète, cela va sans dire, de la première Église évangélique à Seoul, le 1er octobre dernier. Elle compte quinze membres (2). Son existence ressemble à celle des communautés chrétiennes primitives, tant que la loi romaine assimilait les Églises aux sociétés illicites et traitait le christianisme de religion étrangère, *religio peregrina*. La bonne nouvelle des « pèlerins et voyageurs » dans ce monde n'en a pas moins vaincu le paganisme; elle a même ruiné l'empire romain, qui s'était imaginé qu'on étoufferait aisément les rêves d'un crucifié. Puisse l'Église coréenne être aussi fidèle que son aînée des catacombes! Elle aussi verra le triomphe de Jésus, dût-elle, suivant la loi commune, entrer par beaucoup de tribulations dans la gloire.

Cette loi du royaume de Dieu est constante pour l'individu comme pour l'Église, à quelque époque ou en quelque contrée que ce soit. L'Église libre d'Écosse l'a expérimenté l'an dernier en Arabie (3). De nouveaux missionnaires ont occupé depuis lors le poste où Ion Keith Falconer avait succombé. L'un d'eux écrivait le 16 janvier dernier, de Cheïkh-Othmân, près d'Aden : « Nous trouvons partout le souvenir du fondateur de cette mission. Il semble que, mort, il parle encore. » On se propose de commencer une école; on pense surtout aux petites filles, qui ne reçoivent aucune instruction dans les pays de l'islam. Le médecin de la mission peut pénétrer

(1) Suivant une lettre très intéressante, mais quelque peu optimiste peut-être, du Rév. H. G. Underwood, de Seoul (*the Missionary Review*, 1888, p. 209 et suiv.). Outre les presbytériens américains, les méthodistes épiscopaux d'Amérique ont plusieurs missionnaires en Corée. Les Églises indigènes de la province de Fou-Kien (Chine), rattachées à la mission anglicane, entretiennent deux évangélistes chinois en Corée (*the Missionary Review*, 1888, p. 164, et *Calwer Missionsblatt*, 1888, p. 23).

(2) Voyez *the Church at home and abroad*, 1888, p. 196.

(3) Voyez *Journal des Missions*, 1887, p. 280 et 314.

partout ; on l'aime surtout à Bir-Ahmed et à Lahedj, deux bourgades des environs. Même des tribus de l'intérieur ont déjà envoyé des malades au Dr Cowen. Qui ne s'associerait aux vœux formés par ces ouvriers sur les côtes brûlantes de la mer Rouge, non loin du berceau de l'islam : « Nous n'avons qu'un désir, que notre demeure devienne un foyer de lumière d'où la vie rayonne sur tout le Yémen (1). »

A propos d'islam, je ne puis m'empêcher de traduire, sans commentaire aucun, l'extrait suivant : « Chouéir (dans le Liban), 4 décembre 1887. — Dimanche dernier, j'ai été à Kefr-a-Kab, où j'ai célébré la communion avec quatorze membres de l'Église. Quatre nouveaux membres furent admis avant la célébration de la sainte cène. Il y avait environ quarante-cinq personnes présentes.... La chambre était assez grande ; il y avait des coussins le long des murs ; les auditeurs s'y asseyaient ou se mettaient les jambes croisées sur les nattes, par terre. En entrant, ils laissaient leurs sandales ou leurs babouches à la porte, et, bien que je parlasse, saluaient toute l'assemblée en disant à haute voix : « Dieu soit avec vous ! »... J'ai bon espoir pour ces montagnards. Cette Église multipliera.... » La lettre est signée par le Dr W. Carlslaw (2).

Pour revenir à ce qui a été dit de l'école de souffrance par laquelle le souverain chef de l'Église trouve bon de faire passer ses enfants, le *Journal de l'Église libre d'Écosse* publie des nouvelles inquiétantes sur les stations missionnaires du lac Nyassa, au nord de l'embouchure du Zambèze. L'établissement de la mission date de 1875. Elle occupe cinq stations sur la rive occidentale du lac ; cinq missionnaires et cinq maîtres d'école, dont un Cafre, de Lovedale, évangélisent le pays. Il y a un groupe de neuf chrétiens indigènes à Bandaoué, la station centrale (3).

---

(1) Voyez *the Free Church of Scotland Monthly*, 1888, p. 76.

(2) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1888, p. 77.

(3) *LVIIth Report of Foreign Missions*, 1887, p. 56 et 66.

Depuis quelques mois, les lettres des missionnaires parlaient de rivalités entre les A-Ngoni et les A-Tonga. La dernière lettre du Dr Laws donnait des détails sur plusieurs combats meurtriers. Qui saura jamais si l'islam, avec son infâme trafic de chair humaine, n'a pas été l'instigateur de ces guerres? Le fait est qu'une caravane de marchands arabes est arrivée au Nyassa et a établi un grand campement sur les hauteurs qui dominent le lac vers le couchant. En février dernier, on reçut à Édimbourg, de la côte africaine, le télégramme suivant : « Route du Nyassa fermée. » On attend des détails (1).

Dans la même région orientale du centre de l'Afrique, à mi-chemin entre les lacs Tanganika et Nyanza, Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Nyanza, a procédé, le 24 août dernier, au sacre de Mgr J. B. Charbonnier, nommé évêque titulaire d'Utique et vicaire apostolique du Tanganika. C'était la première fois qu'une consécration épiscopale s'accomplissait au milieu des peuplades nègres de l'Afrique équatoriale. Les détails du récit sont fort curieux; on ne peut les reproduire ici (2). Mais il faut noter la méthode catholique; elle est caractéristique. L'Église est une abstraction formée de cadres vides. On crée un vicariat, on nomme un évêque, et l'Église existe. Peu importent les fidèles. Le dernier rapport officiel de la S. Congrégation de la Propagande indique l'absence de chrétiens catholiques dans le vicariat apostolique du Tanganika (3).

Pour compléter ces nouvelles concernant les grands lacs africains, il faut ajouter que M. Mackay, le missionnaire de l'Ou-Ganda, dont il a été souvent question dans ces pages, a enfin pu quitter le pays de Mouanga le 21 juillet dernier (4).

(1) Voyez *the Free Church of Scotland Monthly*, 1888, p. 74 et suiv.
(2) Voyez les *Missions catholiques*, 1888, p. 69 et suiv.
(3) *Missiones catholicæ ritus latini... in annum MDCCCLXXXVII descriptæ* (Rome, 1887), p. 315 et la table annexée à la page 328.
(4) Voyez *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 18-28.

La barque dans laquelle il a traversé le lac Nyanza a aussitôt porté son successeur, M. Gordon, dans sa nouvelle résidence, la scène des martyres de 1886. M. Gordon est un neveu de l'évêque Hannington. Un article très sobre et très sensé du *Times* rappelle à ces missionnaires qu'ils sont les grand'gardes de l'Évangile en Afrique, et non pas un poste avancé de l'Angleterre (1). Mieux vaut compter sur Dieu que sur une expédition armée.

F. H. K.

VARIÉTÉS

RAMABAI OU LA FEMME HINDOUE ET SON RELÈVEMENT

Une scène de mœurs bien étrange se passait, il y a une quarantaine d'années, sur les bords de la Godavéry, fleuve sacré du Deccan, qui prend sa source un peu au nord de Bombay et va se jeter dans le golfe du Bengale, près de Masulipatam.

Deux hommes s'y rencontraient pour faire leurs ablutions dans les eaux sacrées ; l'un d'eux était un brahmine, qui accomplissait un pèlerinage en compagnie de sa femme et de ses deux fillettes, l'une de sept, l'autre de neuf ans. Ayant achevé le premier ses ablutions et ses prières, il avait observé attentivement l'expression et les allures distinguées du second. « Quel est, je vous prie, votre nom ? » lui dit-il quand il eut terminé. « Je m'appelle Ananta et suis disciple du savant « Ramachandra Shastri de Poona. » « Je vous prie, reprit le « premier, êtes-vous célibataire, marié ou veuf ? » — « Je « suis veuf. » — « Et où est votre habitation et quelle est « votre caste ? » — « Je suis de la côte de Malabar, ou, plus « exactement, du district de Mangalore et j'appartiens à la

(1) Voyez *Calwer Missionsblatt,* 1888, p. 13.

caste des « brahmines. » — « Hé bien, puisque vous êtes veuf, « ne voulez-vous pas épouser ma fille aînée, âgée de neuf ans? » — « Pourquoi pas? », reprit le fiancé improvisé. — Le lendemain le mariage était célébré et, le surlendemain ou le jour après, Ananta partait avec sa nouvelle épouse et allait avec elle, à mille kilomètres de distance, s'établir dans son pays natal et remettre sa femme-fillette à sa propre mère, tandis que les parents poursuivaient leur pèlerinage, bénissant Vischnou ou Brahma de leur avoir fait trouver pour leur fille aînée, qui commençait à vieillir, puisqu'elle avait déjà atteint neuf ans, un fiancé ou un époux de même rang qu'eux.

Au reste, les parents auraient pu bénir aussi le vrai Dieu, car la petite Lakshmibai n'était pas mal tombée.

Ananta Shastri, son nouvel époux, n'était pas un brahmine ordinaire. Il avait été marié une première fois, dans son enfance, à l'âge de dix ans et avait amené sa fiancée à sa mère pour la garder jusqu'à l'âge nubile.

Cependant attiré par le désir de s'instruire et par la renommée du savant Ramachandra Shastri de Poona, il avait eu le privilège d'accompagner son maître dans ses tournées et en particulier dans le château du Raja ou Peshwa, où il donnait des leçons de sanscrit à l'épouse favorite du prince.

La brillante apparence de la résidence, les charmes des dames du palais, l'étonnement d'entendre la princesse Rani réciter des poèmes sanscrits sous la direction de son savant professeur, avaient enthousiasmé Ananta et fait concevoir au jeune brahmine une idée toute nouvelle de la tâche du mari; il était rentré auprès de sa mère et de son épouse, résolu à faire pour celle-ci ce que le prince Peshwa de Poona avait accompli pour sa favorite Rani. Mais l'épouse avait bien d'autres soucis et ne montrait aucun intérêt pour l'étude. La mère, qui régnait dans le gynécée, et les membres plus âgés de la famille s'en souciaient encore moins qu'elle et haussèrent les épaules à l'ouïe des projets d'Ananta, qui fut obligé de se désister et de renvoyer ses plans à plus tard. Les enfants arrivèrent; le jeune couple vécut comme ses pareil sdans la

grande association domestique de plusieurs générations réunies sous le même toit, et la jeune mère mourut, laissant Ananta veuf et désireux de recommencer l'essai dans de meilleures conditions. C'est alors qu'il avait rencontré, sur les bords de la Godavéry, le père de Lakshmîbai et l'avait ramenée, à travers le Deccan, à son pays natal; mais lorsqu'il vit qu'elle allait subir au sein de sa famille les mêmes influences que sa première femme, il prit résolument le parti de quitter toute contrée civilisée et d'aller s'établir avec elle dans la forêt de Gungamul, sur le plateau des Ghats occidentales. La jeune épouse racontait plus tard, à sa fille Ramabai, dans quelles mortelles terreurs elle avait passé la première nuit au milieu de la jungle : couchée sur la terre nue, enveloppée dans sa « pasodi », ou couverture de coton, et écoutant, plus morte que vive, les rugissements d'un tigre, qui passait lui aussi la nuit dans la forêt, rôdant et hurlant de l'autre côté du ravin, tandis que son mari Ananta faisait la garde près de l'enfant. Dès le lendemain, les leçons commencèrent et, malgré l'effroi que lui inspiraient les bêtes féroces, la jeune fille grandit en stature, en sagesse et en force. On apprit bientôt dans la contrée qu'un prêtre brahmine s'était établi dans les solitudes de Gungamul, qu'il s'y était construit une hutte et s'y vouait à l'éducation et à l'instruction de ses deux aînés, un fils et une fille. D'autres enfants ou jeunes gens arrivèrent pour profiter de ses leçons.

Bientôt la hutte du brahmine, située dans la montagne à la source d'un fleuve, fut réputée sacrée et devint un but de pèlerinage. Lorsqu'en avril 1858 la plus jeune fille de la famille vit le jour, Ananta était devenu un personnage trop important et trop occupé, pour pouvoir donner du temps à l'éducation de l'enfant; en outre, il commençait à ressentir les atteintes de l'âge, et la mère, seule chargée de tous les soins du ménage, dut assumer encore la tâche de pourvoir à l'instruction de la petite. Elle ne pouvait lui donner que le matin une heure avant le jour; lorsque tout son monde dormait encore, la brave femme approchait sur la pointe du pied, arra-

chait sa fille aux bras du sommeil, la consolait par une parole de douce affection et lui apprenait les grands poèmes sanscrits, tout en la réchauffant tendrement dans ses bras.

Peut-on s'étonner que l'enfant ait conservé un ineffaçable souvenir de pareilles leçons ; que, devenue femme, elle bénisse aujourd'hui dans ses ouvrages la mémoire de sa mère Lakshmîbai, « dont les douces influences et les leçons pleines de « science et de sagesse ont été, comme elle le déclare, la force « directrice et la lumière de sa vie? » Mais, hélas ! la cabane du solitaire, devenue le centre d'une colonie d'étudiants et de parents, allait être le théâtre de grandes souffrances.

Ananta avait marié sa fille aînée encore en bas âge à un garçon que ses parents avaient promis de laisser chez son beau-père pour y faire des études. Mais la cérémonie du mariage une fois célébrée, les parents de l'époux refusèrent d'accomplir leurs promesses. Le garçon, livré à ses instincts, devint un homme de rien, tandis que la fille d'Ananta et de Lakshmîbai avait atteint, sous la direction supérieure de ses parents, un développement tout à fait distingué ; aussi, lorsque, treize années plus tard, le misérable mari vint réclamer son épouse, Ananta refusa de la lui confier, et l'épouse elle-même déclara qu'elle ne pourrait avoir pour cet homme sans capacité, sans culture et sans principes, ni respect ni affection. Mais la pauvre jeune femme avait compté sans les tribunaux anglais, qui sont tenus de maintenir les règles sociales et religieuses des Hindous, en tout ce qui ne concerne pas la vie ou la mort. Le tribunal anglais conclut que la fille d'Ananta devait suivre son mari, et il est difficile de se représenter ce qu'eût été pour elle le poids de la vie, si le choléra n'était venu fort à propos l'en décharger à ce moment.

L'affluence des visiteurs, la renommée du savant Ananta Shastri, les obligations pécuniaires que les lois religieuses lui avaient imposées, avaient fini par le ruiner ; il s'était endetté de plus en plus ; le fils aîné consentit à vendre ses terres pour dégager son père et, dès lors, la famille entière, privée d'abri, commença une vie errante de pèlerinage et de vagabondage

forcé. La cadette des filles, Ramabai, n'avait encore que neuf ans; mais, tandis que le prêtre marathi et sa femme voyageaient d'un sanctuaire à un autre, les leçons de leur fille continuaient sans interruption et, contrairement à l'habitude hindoue, ils la gardèrent sans la marier jusqu'à seize ans, aussi était-elle devenue un prodige de science. Son père fut atteint de cécité et succomba aux souffrances et aux privations; sa femme le suivit de près, et c'est ainsi, qu'à six semaines d'intervalle, Ramabai avait perdu père et mère.

Qu'on se représente la détresse des deux jeunes orphelins; comment enterrer leur père et leur mère conformément à leur rang? Le lieu régulier de crémation était à quatre kilomètres de l'endroit où leur mère avait succombé; aidés de deux brahmines charitables, Ramabai et son frère chargèrent sur leurs épaules la précieuse dépouille; la petite taille de la première l'obligeait à porter le cadavre sur la tête, et c'est ainsi qu'on arriva au bûcher, où la piété filiale des deux jeunes païens put se satisfaire et s'exprimer d'une manière touchante. Le frère et la sœur continuèrent dès lors, pendant les premières années, leurs pèlerinages, traversant l'immense continent des Indes, de l'Assam au Radjpoutana et de Madras au Pundjab, souffrant souvent la faim et la misère, mais plaidant partout la cause de l'éducation des femmes, cause que leurs parents semblaient leur avoir léguée comme un patrimoine sacré. Lorsque, dans leurs pérégrinations, ils eurent atteint la ville de Calcutta, la jeune savante produisit par ses conférences sur l'éducation des femmes une grande sensation; elle s'était rendue maîtresse, non seulement de la langue sanscrite, mais du marathi, du canarais, du bengali, de l'hindoustani, et avait accumulé des expériences de la plus haute importance. Elle fut invitée à paraître devant le collège des « pundits », et, après avoir subi un examen, elle reçut solennellement le titre de Sarasvati qu'elle porte aujourd'hui.

Peu après son frère mourut. « La grande préoccupation de « mon frère, dit-elle, au moment de sa mort, était mon sort « à venir. « Que vas-tu devenir toute seule dans ce monde? »

« — « Il n'y a personne que Dieu, lui dis-je, pour s'occuper « de toi et de moi. » — « Ah! alors, si Dieu a soin de nous, « je ne crains rien! » Et, en effet, dans ma solitude, j'ai senti « la présence de Dieu. Après six mois, j'épousai un « gentle- « man » du Bengale : Bipin Bihari Medhavi, bachelier en « droit. Comme nous ne croyions, ni l'un ni l'autre, ni au « christianisme ni au brahmanisme, nous nous contentâmes « du mariage civil. Après dix-neuf mois de bonheur, mon « cher mari succomba au choléra. Cette immense affliction « me rapprocha de Dieu. Je compris qu'Il voulait m'instruire « par l'épreuve et que, si je devais jamais apprendre à le con- « naître, c'était Lui qui pouvait seul m'attirer. » Peu avant la mort de Bipin, Ramabai mit au monde une fille nommée la « Joie du cœur », Manorama, qui a accompagné sa mère en Europe. La mère et l'enfant ont été baptisées le 29 septembre 1883 dans l'Église anglicane. Il y a deux ans, tandis que Ramabai, après avoir appris l'anglais, avait obtenu à Cheltenham une place de professeur de sanscrit, elle fut invitée à se rendre aux États-Unis, pour y assister aux examens et aux promotions au grade de docteur, de l'une de ses compatriotes : madame Anandibai Joshee, fille de Ganpatrao Amritaswar et de Gungabai Joshee; c'est à Philadelphie que les deux femmes hindoues se sont rencontrées pour la première fois, l'une devenue chrétienne, l'autre restée hindoue. Sans se connaître, elles étaient parties en même temps, l'une de Calcutta, l'autre de Bombay dans la même pensée, savoir, de relever, par leur exemple et par leurs paroles, la femme hindoue de son abjection et de ses indicibles douleurs. Madame Joshee, brahmine, devenue docteur en médecine, le 11 mars 1886, après avoir fait toutes ses études sans changer de religion et en s'efforçant d'observer, au sein de la société chrétienne, les prescriptions de sa caste, est rentrée dans sa patrie et a été placée à la tête du service des femmes de l'hôpital de Kohlapour. Les efforts surhumains qu'elle avait faits pour atteindre son but avaient épuisé sa constitution; elle était partie de son pays hindoue, elle avait voulu y retourner comme telle,

mais la vie de la femme hindoue était pour elle une sorte d'impossibilité et de contradiction ; elle est morte le 26 février 1887 à Poona, et les journaux indigènes ont exalté ses vertus, et grandement loué la tolérance des prêtres païens, qui n'ont pas refusé d'officier à ses funérailles et de rendre des sacrifices aux dieux en faveur de cette « lady brahmine », qui a « prouvé au monde que les grandes qualités de la persévérance, « de l'oubli de soi, d'un indomptable courage, de l'ambition de « servir son pays, existent aussi chez celles qu'on appelle « membres du sexe faible.» (*Journal Kesari,* 27 février 1887.)

Contrairement à son attente, Ramabai est restée en Amérique, où elle vient de plaider, dans un ouvrage qui va être à sa troisième édition, la cause des femmes de l'Inde. Elle se propose d'enrôler pour leur développement, leur relèvement et leur éducation, quelques-unes des 20,930,626 veuves de l'Inde, dont, selon les données de la statistique de 1881, 669,100 sont au-dessous de dix-neuf ans, et 78,976 au-dessous de neuf ans. Elle décrit, avec un mélange de dignité et d'émotion, leurs souffrances, leur abjection, leur anéantissement moral et social, et en appelle à la charité des femmes de l'Occident, pour être mise en mesure de fonder aux Indes une première école normale, dans laquelle elle attirera des veuves des castes supérieures, et pourra ainsi enrôler, pour le bien et le salut de sa nation, tant de forces qui se détruisent sans Dieu, sans espérance et sans but.

L'ouvrage dont nous avons parlé est intitulé : *la Femme des castes supérieures de l'Inde,* par Pundita Ramabai Sarasvati, avec une introduction de Rachel L. Bodley, A. M., M. D. doyenne du collège médical de femmes de Pensylvanie (Philadelphie, 1887). Le produit intégral de la vente de ce volume, fort élégant et coûteux, est consacré à l'œuvre projetée de l'éducation des veuves.

L'ouvrage se partage en sept chapitres, la préface y comprise, traitant : de l'enfance, du mariage, de la place de la femme dans la religion et la société des Indes, du veuvage,

de l'influence que la position de la femme exerce sur la société, et terminant par un appel à la sympathie des femmes chrétiennes.

« Ramabai, écrit mistress R. L. Bodley, vient de venir me dire adieu; au moment où elle se levait pour quitter ma bibliothèque, je lui ai demandé, si elle n'avait pas un dernier message à me laisser pour les lecteurs de son livre.

« Alors saisissant ma main et parlant avec la rapidité et l'animation de celui qu'une seule pensée possède, elle m'a répondu : « Dites-leur que c'est de Nazareth qu'est sorti le bien-« aimé Rédempieur du genre humain; dites-leur que dans « tous les âges de grandes réformes ont été accomplies par « des instruments que le monde méprisait. Demandez-leur de « m'aider à faire l'éducation des enfants-veuves des castes « élevées. Je crois du fond du cœur que cette classe de femmes « maudite, haïe et méprisée, sera un jour, par la grâce de « Dieu, le moyen de racheter et de sauver les Indes, à condi-« tion qu'on lui fournisse l'éducation et la lumière. »

G. A.



NOUVELLES DE CHINE

100 missionnaires. — Onze fois 12,000 francs.

M. Hudson Taylor écrit le 2 janvier 1888 :

« Nous étions entrés dans l'année 1887 en comptant sur de grandes bénédictions, et nous n'avons pas été désappointés : les 100 missionnaires que nous avons demandés à Dieu nous ont été plus qu'accordés. Sur 600 candidats qui s'étaient présentés, 103 sont déjà en route, et nous croyons fermement que chacun d'eux est un ouvrier selon le cœur de Dieu et choisi par Lui.

« Dieu nous a exaucés d'une manière non moins remarquable quant à l'argent qui nous était nécessaire pour ce grand départ : nous lui avions demandé de vouloir bien nous l'envoyer

en grosses sommes, car, s'il nous fût arrivé en souscriptions de 2 ou 3 francs, tout notre temps eût passé à écrire des dizaines de mille de lettres pour accuser réception. Mais le Seigneur a eu la bonté de nous envoyer onze dons de 12,000 fr. et plus chacun, ce qui a merveilleusement simplifié notre tâche. »

DERNIÈRES NOUVELLES

Heureuse arrivée de M. Taylor. — M. Taylor, arrivant du Sénégal, a débarqué à Bordeaux le 18 mars. Nous prions les Églises qui désirent sa visite d'en donner avis dès maintenant au Directeur de la Maison des missions, 102, boulevard Arago.

Assemblée annuelle de la Société des missions. — Notre assemblée annuelle aura lieu jeudi 19 avril, à 8 heures du soir, à la chapelle Taitbout. On y entendra notre frère, M. Taylor, missionnaire au Sénégal. Une seconde réunion, d'une nature plus intime, aura lieu le dimanche suivant, 22 avril, dans l'après-midi, à la Maison des missions, 102, boulevard Arago. Le programme détaillé de ces deux réunions sera publié en temps utile.



AVIS

On nous prie de faire savoir que, pendant les deux jours de la vente, quelques paquets sont arrivés sans l'accompagnement indispensable d'une lettre d'avis avec liste détaillée du contenu. La provenance de ces envois n'ayant pu être constatée, ils seront inscrits, sauf avis contraire, sous la rubrique : *Anonyme*.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13351.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

GRANDEUR DE L'ŒUVRE DES MISSIONS (1)

L'œuvre des Missions est tout ensemble l'accomplissement d'un devoir sacré et la satisfaction d'un besoin profond de l'Église. Par elle, nous entrons dans une sainte entreprise qui embrasse l'humanité tout entière et correspond aux préoccupations légitimes de notre époque.

Dans une année d'ici, l'exposition du centenaire de la Révolution doit mettre sous les yeux de l'Europe et de la France les produits de l'industrie du monde entier; cette imposante unité des intérêts et des faits internationaux, l'Église la connaît dès longtemps; elle a continuellement devant les yeux une autre exposition, savoir celle du monde avec ses innombrables habitants et ses insondables misères, avec ses formes variées d'erreur et de souffrance, et en face de ces erreurs et ces misères la démonstration de la pleine suffisance de l'Évangile pour porter remède à tant de maux.

(1) Allocution prononcée à la réunion du 22 avril 1888, à la Maison des missions, par M. Appia.

Les Indes avec leurs 253,891,821 habitants, dont 500,000 sont chrétiens protestants, et 1,200,000 catholiques;

La Chine avec une population évaluée à 350 millions dont (1) 494,552 catholiques, et 32,000 communiants protestants (2);

L'Afrique, que l'on dit avoir une population de 200 millions, dont 575,994 protestants, et peut-être 800,000 catholiques (3):

Tout ce monde est devant l'Église chrétienne, et de tous les points de sa vaste étendue, elle écoute et recueille la voix des peuples, des âmes, des familles et des individus perdus, criant vers elle : Venez nous secourir. A tous elle renvoie sa réponse : Nous arrivons, pour vous aider, car nous sommes les représentants du grand Réparateur! Cette préoccupation universelle, vraiment catholique, nous en avons besoin, pour ne pas rester en arrière du siècle, qui étend maintenant ses combinaisons commerciales, industrielles, sociales, ses études météorologiques, géologiques, historiques, ethnographiques, anthropologiques, au monde entier, ni au-dessous de l'Église catholique, qui a marqué déjà sur la carte toutes ses futures conquêtes et qui fait rentrer dans ses domaines et inscrit pour ainsi dire dans son cadastre, les parties encore inconnues du monde, prenant possession, au nom du chef de l'Église visible, de toute la terre habitable.

C'est ce sentiment de catholicité que doit développer en nous la mission. Le champ, c'est le monde! Partout où se trouvent des chrétiens protestants, ils devraient apporter avec eux le salut et la vie en Jésus-Christ, qui a rapproché par son sang ceux qui étaient autrefois éloignés, et fait annoncer la paix à ceux qui étaient loin et à ceux qui étaient près. (Éph., II, 14.)

Hélas! vous le savez, c'est d'une tout autre manière que les peuples soi-disant civilisés ramènent l'univers à l'unité. « La civilisation seule, » disait le missionnaire Richards à un colon

(1) Au dire du *Calwer Missionsblatt* d'avril 1888.

(2) D'après le *Chinese Recorder* de décembre 1887.

(3) Sans compter les îles portugaises des Açores, de Madère, des Canaries, ni celle de la Réunion.

qui admirait le changement opéré dans les traits des noirs convertis, et l'attribuait à la civilisation, « la civilisation seule est une malédiction pour l'Afrique. » La civilisation soi-disant chrétienne, c'est-à-dire ce que l'on appelle de ce nom, veut étendre au monde entier ses calculs d'intérêts et son relâchement de mœurs. Écoutez ce que m'écrivait de Libreville l'un de nos instituteurs, M. Carmien : « Le libertinage ici est effréné et l'on y rencontre même les trafics honteux de nos grandes villes sur une vaste échelle. »

Jadis, au moment de la réjection d'Israël, saint Paul trouvait partout, sur son passage, les descendants d'Abraham selon la chair, lui résistant en face, et l'empêchant de parler aux gentils, afin de les sauver. Aussi, ajoutait l'apôtre, « la colère de Dieu est-elle arrivée à son comble contre eux afin d'y mettre fin. » (I, Thess. II, 16.) Sont-ce maintenant les peuples chrétiens qui vont devenir les objets de la colère divine ?

Que dire de ce congrès de Berlin pour l'établissement de l'État du Congo, dans lequel il a été impossible à nos frères, les missionnaires allemands, de faire passer un article restrictif de la vente de l'eau-de-vie ?

Que dire de cette affreuse malédiction de la vente toujours croissante de l'opium par les Anglais, qui finira par empoisonner les producteurs aussi bien que les consommateurs ?

Et pourquoi faut-il que la conquête du Tonkin place la France au nombre des complices du meurtre de la Chine ? Quel nouveau Royer-Collard, quel Agénor de Gasparin, quel Denis Cochin viendra crier aux gouvernants : Prenez garde à vous ! Propagez l'influence de la France autrement qu'en répandant au loin le poison produit dans sa nouvelle colonie !

A l'universalité du mal, fomenté par une civilisation sans Dieu, la mission oppose l'immense réseau des influences créatrices et réparatrices de l'Évangile et la puissance du pardon par le sang de la croix. Elle enseigne aux hommes la seule vraie méthode de succès et de bonheur : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous

sera donné par-dessus. Elle leur apporte la seule vraie légitimité, savoir le règne de Jésus-Christ, dont le Père a dit dès longtemps : « Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui ; demande-moi, et je te donnerai pour ton héritage les nations, et pour ta possession, les bouts de la terre. » (P., II, 8.)

A la catholicité du mal elle oppose ainsi l'universalité du remède. A la grande conférence panaglicane qui se réunira le 3 juillet prochain à Londres, deux cent dix évêques sont convoqués pour discuter, entre autres, « la tâche pratique « de l'Église vis-à-vis de l'ivrognerie, de l'immoralité, de « l'émigration et de la question sociale. »

Du 6 au 20 juin, toutes les sociétés de Missions sont invitées à venir discuter, sous la présidence de lord Aberdeen, lord Northbrook, lord Kinnaird, lord Radstock, sir Monier-Williams, etc. toutes les grandes questions qui se rattachent aux missions. « Le comité, dit la feuille d'invitation, « désire ardemment qu'en public et en particulier on prie « beaucoup, afin que cette conférence des Missions et des « Églises soit bénie ; car elle peut, à bon droit, être appelée « œcuménique ou universelle. »

Agir directement sous l'inspiration du chef de notre race perdue et régénérée, obéir à son commandement qui a dit : « Priez le Père d'envoyer des ouvriers dans la moisson ; car, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » ; continuer à accomplir par notre activité le glorieux plan de Dieu et sa déclaration prophétique : « Quand mon serviteur aura mis son âme en oblation pour le péché, il se verra de la postérité, le dessein de Dieu réussira dans sa main ; il jouira du travail de son âme et il en sera rassasié. »

Voilà à quoi nous sommes conviés tous.

Il n'y a que douze heures au jour ; il faut travailler pendant qu'il fait jour, la nuit vient où personne ne pourra plus travailler. Puissions-nous être tous trouvés veillant et travaillant, lorsque le Maître arrivera !

ASSEMBLÉES ANNUELLES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS (1)

L'année 1888 a apporté un changement important dans la célébration de notre fête annuelle. Au lieu d'une assemblée, nous en avons eu deux; l'une à la chapelle Taitbout, à la date consacrée par l'habitude, le 19 avril; la seconde à la Maison des missions, le dimanche suivant, 22 avril, à 2 heures et demie de l'après-midi.

Ce dédoublement était projeté depuis longtemps. Il nous semblait que l'importance de notre œuvre et l'abondance des matières à traiter rendaient décidément insuffisante notre séance traditionnelle du jeudi soir, et qu'une seconde réunion plus familière pourrait être convoquée avec quelque chance de succès. L'affluence du public à nos dernières assemblées et l'exemple d'autres sociétés, qui consacrent des journées entières à la célébration de leurs anniversaires, étaient là pour nous encourager à cette innovation.

Disons tout de suite qu'elle a pleinement réussi et que nos espérances les plus ambitieuses ont été dépassées Nous avons vu les amis des Missions répondre en foule à notre double invitation, et c'est le cœur plein de reconnaissance envers eux et d'actions de grâces envers Dieu que nous venons rendre compte de ces belles journées auxquelles la présence de notre frère Taylor, missionnaire au Sénégal, a apporté un intérêt tout particulier.

Assemblée générale du 19 avril.

La séance du jeudi soir a été ouverte à huit heures un quart très précises, par M. le pasteur Dhombres, l'un de nos vice-présidents. Le président de la Société, M. le baron L. de

(1) L'étendue de ce compte rendu nous oblige à remettre d'un mois les nouvelles détaillées de plusieurs de nos champs de travail. (*Réd.*)

Bussierre, que nous aimons tant à voir occuper le fauteuil. avait été empêché par sa santé, à notre vif regret, de prendre sa place à notre tête. Son remplaçant, avec la chaleur de cœur et de parole qui le caractérise, a commencé par transporter l'assemblée à la période des origines de notre œuvre ; après quoi, abordant l'examen de sa situation présente, il a successivement caractérisé nos différents champs de travail, et a terminé en formant le vœu qu'on puisse dire de la nouvelle Maison des missions, comme autrefois du nouveau temple de Jérusalem, que sa gloire surpasse celle de la première. Il en sera ainsi, a-t-il ajouté, si l'esprit de foi et de renoncement qui animait nos devanciers continue à inspirer ceux aux mains desquels est confiée notre œuvre.

Nos lecteurs trouveront le texte de cette allocution en tête du rapport imprimé qui sera distribué cette fois, nous l'espérons, plus tôt que les années précédentes. Ils y trouveront aussi le Rapport annuel du Comité (1) dont le *directeur*, qui a pris la parole après M. Dhombres, n'a pu communiquer à l'assemblée que de courts extraits. Nous leur recommandons instamment de le lire, ils y trouveront des renseignements entièrement inédits. Les missionnaires ont fourni en abondance des matériaux qui donnent à ce compte rendu du dernier exercice un intérêt exceptionnel. Résumons, en quelques mots, la substance de ce travail :

L'œuvre de la Société des Missions n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier, telle est l'impression qui se dégage d'une revue rapide de l'année écoulée. Cet agrandissement de notre activité est comme symbolisé par notre nouvelle maison et par le chiffre considérable d'élèves que nous comptons actuellement. Ils étaient 5 au commencement de l'exercice, ils sont 13 maintenant. D'autre part, dans les champs de travail, les besoins augmentent, des portes nouvelles s'ouvrent. Nos missions en terre coloniale nous ont obligés à de grands efforts. Nous avons vu partir une institutrice pour Taïti, recruté deux

(1) Ce rapport sera envoyé à ceux qui en feront la demande.

instituteurs pour le Sénégal, et trois pour le Congo, plus un aide-missionnaire, soit un total de 7 agents dont un seulement est encore en France, retenu par les formalités administratives. A ces œuvres existantes, d'autres peuvent s'ajouter demain; les circonstances peuvent nous imposer une intervention dans tel ou tel archipel de l'Océanie; un chrétien étranger a attiré notre attention sur l'Indo-Chine; enfin, notre situation vis-à-vis de l'œuvre de la Kabylie devra tôt ou tard être régularisée.

D'un autre côté, nos missions de l'Afrique du Sud ont pris elles aussi de l'extension. L'œuvre du Zambèze, renforcée par l'arrivée récente de nos derniers envoyés, est en train de se constituer et de prendre pied. Celle du Lessouto est en pleine prospérité. Jamais les écoles primaires n'ont compté tant d'élèves. Les écoles supérieures sont maintenant au complet grâce à la réouverture de l'école supérieure de jeunes filles par M. Jacottet et à la fondation définitive de l'école de théologie par M. H. Dieterlen. Une station nouvelle a été établie par M Ernest Mabile à Makéneng. Des démarches ont été faites pour la prochaine création, depuis longtemps résolue en principe, d'un poste au nord de Léribé. Enfin, le beau réveil qui s'est produit ces derniers mois parmi les païens du Lessouto montre que la bénédiction de Dieu continue à reposer sur les travaux de nos frères. La seule ombre au tableau, c'est leur détresse financière et l'impossibilité où ils sont de payer leurs évangélistes, plus nécessaires que jamais pour répondre aux besoins qui se manifestent de toutes parts.

A l'intérieur, l'institution d'une fête synodale des missions par les Églises luthérienne, réformée et libre, et la constitution de trois nouveaux comités auxiliaires montrent que les Églises comprennent mieux que par le passé leurs devoirs envers les missions; la situation de notre caisse prouve toutefois que le zèle et les sacrifices des chrétiens ne sont pas encore à la hauteur des besoins et des devoirs de l'heure présente.

Cette situation financière est présentée par *M. Vernes d'Ar-*

landes, l'un des censeurs. Elle est bonne, mais elle pourrait être meilleure. La société a reçu :

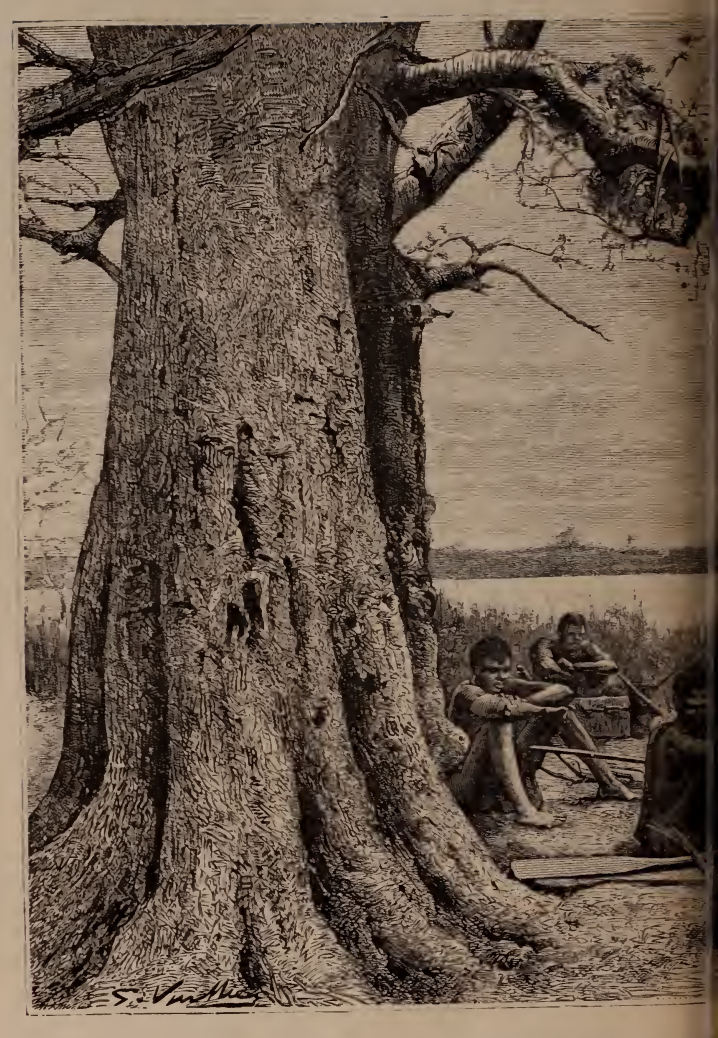
	fr.	c.
Pour l'œuvre du Congo.	4,922	20
Pour le Zambèze.	38,607	40
Pour les évangélistes du Lessouto . . .	6,929	10
Pour la Maison.	20,270	05
Pour l'œuvre générale y compris le déficit	283,018	95
Comme d'autre part les dépenses se sont élevées à.	288,495	60
L'année se solde par un déficit de . . .	5,476	65
Lequel, ajouté à l'ancien déficit de. . .	12,580	55
Porte le déficit total à	18,057	20
L'œuvre du Zambèze garde un encaisse de	28,744	50
Celle du Congo, de.	15,553	90

Quant à la Maison des missions, elle est entièrement payée, ainsi que la partie du mobilier achetée jusqu'à présent.

Nous ne pouvons malheureusement reproduire les discours qui ont été prononcés. *M. Pierre Dieterlen,* pasteur à Valentigney, représentant du comité auxiliaire de Montbéliard, a remercié la Société du bien qu'elle fait à cette région, où de tout temps elle a compté quelques-uns de ses meilleurs amis. *M. Taylor* s'est levé ensuite et, dans une allocution trop courte au gré de ses auditeurs, a exprimé ses impressions en se retrouvant à Paris après un intervalle de dix années. Il a payé un tribut de regrets à la mémoire de madame André Walther, de M. Fisch et de M. Bernard de Mulhouse; puis il a dit les luttes et les progrès de notre mission du Sénégal. qui compte actuellement 44 communiants et une vingtaine de catéchumènes, chiffre modeste, mais qui paraît grand si l'on tient compte des obstacles qu'il a fallu surmonter ; il termine en réclamant la sympathie et le concours des chrétiens d'Europe pour le Sénégal et pour l'Afrique (1).

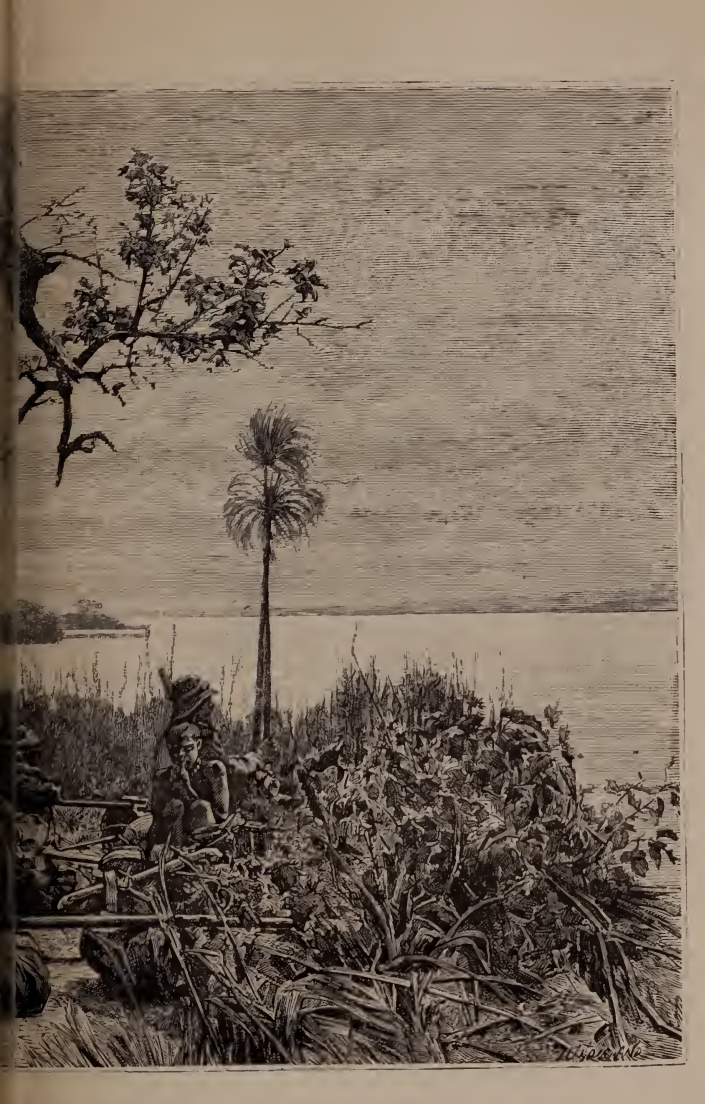
M. Dumas a répondu à M. Taylor et a tiré la conclusion de

(1) Ce discours a paru dans le *Christianisme au dix-neuvième siècle* du 26 avril 1888.



LE GUÉ DU ZAM

Gravure publiée par la librairie Hachette, dans la *Géo*



Z A KAZUNGULA

universelle, d'après une photographie de M. Coillard.)

cette soirée dans des termes si justes et si forts que nous avons désiré les faire entendre à tous nos lecteurs :

« Vous vous dites sans doute qu'après M. Taylor il est impossible d'intéresser encore cette assemblée et qu'il vaudrait mieux s'en tenir là. C'est exactement ce que je pense. Mais d'autres, les organisateurs de cette séance, ont estimé que la courtoisie française comme la fraternité chrétienne exigeaient une réponse au discours que vous venez d'entendre, qu'une voix devait de toute nécessité traduire à notre frère d'Afrique les sentiments que votre empressement à venir et votre attention soutenue lui ont d'avance exprimés.

C'est donc au nom de toute cette assemblée, cher frère Taylor, que je vous parle et que je vous remercie. J'espère que vous emporterez de cette soirée l'impression bienfaisante que vous avez à Paris de nombreuses et chaudes sympathies. Nous vous aimons comme appartenant à cette mission du Sénégal, mission doublement française qui nous est d'autant plus chère qu'elle nous a coûté des vies plus précieuses. Vous en êtes le plus ancien missionnaire, vous en avez seul porté le fardeau pendant des années et vous en êtes encore le plus ferme soutien. Nous vous aimons comme représentant de cette race noire vis-à-vis de laquelle nous n'avons pas tout à fait bonne conscience, parce que par la nôtre elle a beaucoup souffert. Que d'injustices accumulées depuis des siècles ! Tous nous sommes désireux de faire ce que nous pourrons pour les réparer, même dans la plus petite mesure. Nous vous aimons, vous tout particulièrement, parce que vous êtes plus qu'une voix, plus qu'un messager ordinaire de l'Évangile, vous êtes un fait, vous êtes une réponse vivante que nous pouvons opposer à des objections que nous rencontrons partout et qui sans cesse entravent le progrès de l'activité missionnaire.

Cher frère Taylor, vous êtes venu en France avec un dessein précis, vous êtes venu non pas pour jouir de la sympathie de vos amis, mais dans le but de collecter l'argent nécessaire pour édifier un temple dans la ville française de Saint-Louis. C'est une œuvre difficile que vous entreprenez. Elle l'est peut-

être particulièrement pour vous. Pendant des mois vous allez vivre loin de votre famille, sous un climat qui n'est pas le vôtre, vous allez parcourir en tous sens notre pays de France et visiter nos Églises ; peut-être ferez-vous dans vos tournées de pénibles découvertes, vous vous heurterez non seulement à une curiosité parfois indiscrète et désagréable, mais, ce qui est pire, à une ignorance inconcevable en ce qui concerne votre mission, et à toutes les préventions contre votre race, auxquelles j'ose à peine faire allusion devant vous et qui certainement vous blesseront au cœur. Vous avez en perspective des jours douloureux à traverser. Aussi voudrais-je aujourd'hui vous dire au nom de tous ceux qui sont ici, une parole d'encouragement. Ne vous laissez pas rebuter. Allez, comme autrefois saint Paul alla dans cette Grèce policée et railleuse, bravant la méchanceté des uns et les dédains des autres, allez, vous faites l'œuvre de Dieu. Allez comme un semeur, répandant votre semence et confiant à Dieu le soin de la faire lever. Souvenez-vous de ce qui s'est passé quand vous êtes venu ici il y a dix ans ; vous n'y êtes pas venu inutilement. Si Golaz est parti, si Jean Morin est allé au Sénégal, votre séjour à Paris, vos paroles ont été pour beaucoup dans leur vocation. Cette fois ci encore il y aura des résultats. Donc, bon courage, que le Seigneur vous fortifie et vous arme pour ces mois de travail. « Que le Dieu d'espérance, comme dit saint Paul, vous remplisse d'espérance ! »

Et pour nous, chers frères, que sera cette réunion ? Puisse-t-elle stimuler notre zèle ! Le rapport l'a dit, mais il n'est pas superflu de le répéter : nous sommes dans une époque nouvelle qui appelle des efforts nouveaux.

Il y a aujourd'hui comme une force supérieure et irrésistible qui pousse en avant les nations et aussi les sociétés missionnaires ; les nations fondent des colonies, les sociétés missionnaires enrôlent des agents en plus grand nombre et créent de nouvelles stations. Ce n'est plus seulement la bordure des grands continents qui est attaquée par les missions, c'est l'intérieur même de l'Asie et de l'Afrique. Je songe d'une part à ce

grand empire chinois, dans lequel M. Hudson Taylor a envoyé l'année dernière plus de cent nouveaux missionnaires ; je songe d'autre part à la vallée du Congo et à la région des grands lacs africains ; oui, des champs nouveaux et immenses s'ouvrent maintenant à l'activité des chrétiens.

Et, d'un autre côté, jamais les oppositions n'ont été plus formidables. D'où viennent les obstacles ? Pas seulement du vieux paganisme, qui est fort, parce qu'il a ses attaches dans les instincts charnels de la nature humaine corrompue, mais aussi de l'islam, dont on vient encore de nous parler ; ne sommes-nous pas comme terrifiés par les détails que nous a donnés M. Taylor? Ainsi l'islam est plus qu'un rempart contre lequel les efforts des évangélistes sont presque tous venus se briser, c'est une force agressive dont il faudrait arrêter les envahissements. D'où viennent encore les obstacles ? De la politique des États européens : ils cherchent des débouchés nouveaux pour écouler les produits de leur industrie, de leurs alcools surtout, et des points stratégiques à occuper ; ils n'ont, en un mot, d'autre but que la poursuite de leurs intérêts matériels. Au milieu de ces projets de conquêtes lointaines et de colonisation, qui songe aux populations? Écoutez parler de Madagascar ; on dirait vraiment qu'il n'y a pas d'habitants à Madagascar. Oh ! ce mépris des races indigènes, voilà l'ennemi, voilà le ferment qui produit la haine et la démoralisation ; de là les difficultés presque inextricables au milieu desquelles se débattent certaines missions.

Il y a quelque temps j'ai été appelé dans ma paroisse auprès d'un jeune ouvrier ; il avait été, après des années d'indifférence, merveilleusement réveillé et éclairé par la lumière d'en haut. « Maintenant, disait-il, j'ai compris » ; il croyait qu'il allait mourir d'un instant à l'autre, et certainement il aurait passé consolé et plein d'espérance dans le séjour des bienheureux. Mais il ne mourut pas tout de suite ; sa vie se prolongea encore quatre jours. Et dans ces jours, comme je le visitais, soulevant un moment ses paupières alourdies, il disait : « Quel combat ! quel combat ! c'est un combat ! »

De la mission aussi je répéterai : c'est un combat. Un grand missionnaire l'a dit : « Ne jouons pas à la mission, » il s'agit de lutter, il y a des forces diaboliques qui sont en jeu pour empêcher les progrès de l'évangélisation. C'est un combat, et voilà pourquoi le directeur de la Maison des missions a besoin d'être soutenu, voilà pourquoi M. Taylor et tous nos frères qui sont au feu ont besoin d'être soutenus.

Oh ! que Dieu nous élève à la hauteur des circonstances et qu'il nous donne de pouvoir communiquer à ceux qui nous entourent, parce que nous le possédons nous-mêmes, le courage fait de foi et de charité qui doit animer les combattants dans la sainte guerre de la mission ! »

Une prière de M. Bianquis, de Rouen, a terminé la séance.

Réunion familière du 22 avril.

Le dimanche suivant, dès deux heures de l'après-midi, l'assemblée commençait à se former. La grande salle de la Maison des missions était bientôt comble, et les assistants étaient obligés de s'installer dans les salles attenantes. Cette fois encore le président de la société n'avait pu être des nôtres que par la pensée. Sa place était occupée par M. *Appia*. On a lu en tête de ce numéro son allocution sur la grandeur de l'œuvre des missions. Après lui M. *Krüger* a présenté un court résumé de la situation actuelle des missions protestantes dans le monde. Les élèves de la Maison ont fait entendre un chant sessouto ; puis M. *Taylor* a pris la parole et a apporté son témoignage sur la question tant controversée actuellement du christianisme et de l'islam dans leurs rapports avec la race africaine. On trouvera plus loin les parties les plus importantes de ce discours. M. *André Meyer*, pasteur à Desandans, a complété les renseignements donnés dans la séance précédente par son collègue, M. Dieterlen, sur l'activité du pays de Montbéliard en faveur des missions ; puis il a adressé des paroles de fraternelle bienvenue à M. Taylor.

Après un chant et une collecte on a entendu encore quelques paroles de M. *Hollard* et du directeur, puis l'assemblée s'est dispersée après une prière de M. *Foulquier*.

Un mot encore des impressions qui se dégagent de ces belles réunions. Un souffle de joie, de cordialité et de fraternité chrétienne, les a traversées, l'une et l'autre, la seconde surtout. Nous sentions tous, comme l'a justement fait remarquer M. Hollard, que le protestantisme de Paris avait gagné à l'érection de la Maison un lieu de rencontre, un foyer de famille.

Ce foyer, nous voudrions l'ouvrir toujours plus largement, non seulement à nos amis de Paris, mais à nos frères de la province et de l'étranger. Une autre année nous espérons, outre la réunion familière du dimanche après midi, qui a maintenant conquis son droit de cité dans la semaine des assemblées à côté de notre réunion générale officielle,—convoquer à la Maison des missions, au cours de cette même semaine, une sorte de *conférence missionnaire* ou *réunion de délégués* de nos comités auxiliaires, destinée à mettre en contact intime le comité directeur et les amis du dehors.

Quelques-uns de ces amis, réunis à la Maison des missions le jeudi 19 au matin, ont appuyé de leurs suffrages ce projet, dont le Comité s'était déjà entretenu dans sa dernière séance.

Notons enfin les encouragements matériels que cette semaine nous a apportés. Les collectes faites aux deux séances ont produit : la première 788 fr. 70, la deuxième 690 fr. 60, plus deux dons, l'un de 500 francs, l'autre de 200 francs pour le temple de Saint-Louis.

Mais ce n'est pas tout. En annonçant la collecte, à la fin de la seconde réunion, M. Appia a exprimé l'espoir que la conscience des auditeurs ne se contenterait pas du soulagement passager que procure une offrande occasionnelle, et que la situation de l'œuvre et ses besoins resteraient présents à leur pensée et les pousseraient à venir en aide vigoureusement

à cette œuvre. Cet appel a été entendu. Séance tenante, un membre du comité a souscrit 1,000 francs, et le lendemain nous recevions un don de 50 francs en réponse au même appel.

Que Dieu, qui nous accorde ainsi des marques nombreuses de sa bonté, nous rende toujours plus fidèles à le servir, et son œuvre prospérera entre nos mains!



LES TOURNÉES DE M. TAYLOR

M. Taylor doit rester un certain temps à Paris, pour se reposer et pour s'entretenir avec le Comité qui n'a pas tenu de séance depuis son arrivée. Il commencera ensuite ses tournées, dont nous sommes en train de fixer l'ordre.

Le Comité a décidé que, conformément à l'usage, le produit des collectes faites aux réunions publiques tenues par M. Taylor, sera consacré à l'*œuvre générale* de la Société. Les Églises comprendront l'importance qu'il y a à maintenir le principe en vertu duquel chaque missionnaire revenant en France représente, non pas son œuvre particulière, mais l'ensemble de la Société.

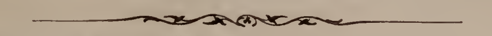
En dehors de ces collectes publiques, M. Taylor a été autorisé à recevoir des *dons spéciaux* pour le temple de Saint-Louis, dont la construction a été reconnue nécessaire par nos missionnaires et par le Comité lui-même.



NOUVELLES DE MM. CARMIEN ET GACON

MM. Carmien et Gacon sont heureusement arrivés à Libreville, chef-lieu de la colonie du Gabon. Ils y ont reçu le meilleur accueil des missionnaires et de M. Blom, négociant protestant, auquel ils avaient été recommandés. Aux dernières

nouvelles, ils étaient en route pour Lambaréné et pour la station de Kangoué, où ils seront sans doute employés.



LESSOUTO

MORT DE M. F. MAEDER

Nous apprenons avec une vive peine la mort de M. F. Maeder, le doyen de notre corps missionnaire du Lessouto. Elle a eu lieu le 4 mars 1888, à Middlewater, près Colesberg, dans la colonie du Cap, ferme de M. Édouard Maeder, fils aîné du défunt. M. Maeder s'y était établi depuis un an à peine, juste un demi-siècle après être arrivé au Lessouto, et quelques jours avant d'entrer dans sa soixante-dix-huitième année.

Dans un prochain numéro, nous consacrerons à ce frère respecté un article plus étendu sur les grands services qu'il a rendus à notre mission. Que sa veuve et ses enfants reçoivent l'expression de notre profonde sympathie!



ENCORE LES ÉVANGÉLISTES

La souscription spéciale pour les évangélistes avait produit le soir de l'assemblée annuelle un peu plus de 6,900 francs. Ce chiffre est encore loin d'être suffisant pour mettre nos missionnaires hors de peine Nous comptons que nos amis, encouragés par les bénédictions que Dieu accorde aux Églises du Lessouto, tiendront à témoigner leur reconnaissance en aidant à ces Églises à payer leurs catéchistes, collaborateurs modestes, mais indispensables, de nos missionnaires dans l'œuvre de l'évangélisation.

LE RÉVEIL DE BÉRÉE

Bérée, le 20 février 1888.

Cher monsieur,

Il est temps que je vienne vous donner quelques détails sur notre œuvre. Comme je vous le disais, il y en a de réjouissants. Non que nous ayons rien vu ici, à Bérée, qui puisse se comparer à ce qu'on raconte d'autres églises; mais le retour du printemps, qui fait reverdir les grands arbres, fait aussi sentir sa vivifiante influence aux plus petits; or, nous pouvons le dire avec actions de grâces, un souffle de renouveau a aussi passé sur nous.

Dès le commencement de l'année dernière, le Seigneur nous avait donné des gages de sa présence. Dans une de nos réunions mensuelles des évangélistes et des anciens, nous avions décidé de nous occuper des renégats, si nombreux dans ce district, et d'avoir, autant que possible, des entretiens particuliers avec chacun d'eux Cette demande a été bénie pour plusieurs. Sur quinze personnes réveillées qui ont été admises, ici, dans la classe des catéchumènes, pendant la première partie de cet exercice, il y en a sept qui avaient été autrefois membres de l'Église ou de la classe et s'étaient détournées depuis des années. A Koloyana, la proportion de ces derniers est de cinq sur huit.

Quant au mouvement de réveil qui a marqué le commencement de cette année, il a été tout à fait spontané. Un soir que je revenais d'une de nos annexes, on m'apprit qu'un jeune homme, habitant à une heure d'ici, avait demandé à me parler. C'était pour me prier d'aller visiter une femme de son village qui avait fait un rêve extraordinaire, et en était tout angoissée. J'allai la voir dès le lendemain. C'était une pauvre païenne, mais qui doit avoir été jadis plus ou moins réveillée, ou du moins s'être trouvée dans un milieu chrétien. D'une voix encore tout émue, elle me raconta ce qu'elle avait vu.

A trois reprises, comme elle traversait une rivière, elle s'était sentie entraînée à la dérive par un inconnu qui lui inspirait une profonde terreur. A chaque fois, elle s'était écriée dans sa détresse : « O toi, fils de Dieu qui règnes en Sion, viens à mon secours! » et au moment même, elle s'était sentie délivrée. Je lui expliquai ce songe, — pas n'était besoin pour cela de l'intelligence d'un Daniel, — en l'exhortant à faire éveillée et en réalité ce qu'elle avait fait en rêve, c'est-à-dire à crier à Jésus, pour être délivrée de la puissance de l'ennemi. M'a-t-elle compris? J'ai été la revoir depuis lors, car elle est infirme, et ne peut venir elle-même, et il m'a semblé qu'elle était toujours plus touchée du rêve que de son explication. On me dit cependant qu'elle se convertit. Dieu le veuille!

Ce jour-là donc, à mon retour, comme je traversais un autre village, où j'ai souvent évangélisé, voyant toutes les portes fermées, car c'était la saison du sarclage, je ne voulus pas m'y arrêter, et me contentai d'entrer dans un *lelapa*, où deux hommes étaient accroupis, pour leur dire que j'étais venu sonner la cloche, c'est-à-dire leur rappeler que le lendemain c'était le jour du Seigneur. Comme j'allais continuer mon chemin, une femme m'arrêta en disant : « Est-ce que tu ne nous enseignes pas aujourd'hui? — Tu aimes donc entendre la Parole de Dieu? — Oui, me répondit-elle, je voudrais me donner à Jésus. » Aussitôt, menant encore mon cheval un peu à l'écart, je m'assis à côté d'elle sur le gazon, et pus bientôt m'assurer que j'avais devant moi une pauvre âme travaillée et chargée. Je revins à la maison tout réjoui; car, aussi loin que se reportaient mes souvenirs, pareille chose ne m'était encore jamais arrivée. C'était pour moi comme un signe que quelque chose se préparait, qu'il y avait un réveil dans l'air. Je ne me trompais pas. Le dimanche avant Noël, on m'amène cinq ou six femmes venant d'un autre village, à vingt minutes de la station, dont j'avais plus d'une fois réuni les habitants autour de la Parole de Dieu, mais sans me douter que quelques-uns d'entre eux étaient si près du royaume des cieux. Ces femmes avaient quelque chose

d'heureux et de décidé qui confirmait ce qu'elles nous disaient de leur désir d'appartenir au Seigneur.

Le branle était donné maintenant ; d'autres suivirent. Bientôt, on vint nous dire que dans tel village, puis dans tel autre, il y avait des personnes réveillées. Il n'y avait plus à en douter, l'Esprit de Dieu était à l'œuvre. Je crus le moment venu d'adresser un appel aux païens, comme on l'avait fait avec tant de succès à Morija et ailleurs. Le jour de l'an, ils étaient venus en foule. Après le premier service, je les invitai à me suivre dans la chapelle, qu'à eux seuls ils remplissaient aux trois quarts. Je leur rappelai que, depuis bien des années, ils entendaient la prédication de la Parole de Dieu, et leur demandai s'ils croyaient que ce que nous leur annonçons était la vérité ou l'erreur? Après d'autres questions de ce genre, telles que : « Croyez-vous que Dieu est vivant? que vous avez transgressé ses commandements? que Jésus est le Sauveur? qu'il est nécessaire de se repentir et de croire en lui pour être sauvé?... » questions auxquelles un grand nombre répondirent affirmativement, je leur demandai s'il n'en était pas quelques-uns parmi eux qui désiraient se convertir et seraient heureux que nous en fissions un sujet de prières? Cette question par trop brûlante fut suivie d'un moment de silence ; cependant, quelques personnes prirent courage et donnèrent leurs noms, les unes dans la réunion même, les autres après. C'étaient des âmes bien disposées et qui n'attendaient, semble-t-il, que cette dernière secousse pour se décider. Depuis lors, nous avons eu avec elles, chaque dimanche, un moment d'entretien, pour les encourager et leur demander où elles en sont, et presque chaque fois leur nombre s'est augmenté d'au moins un ou deux ; en sorte qu'à cette heure, sans compter une vingtaine de personnes qui ont pu être reçues dans la classe depuis le commencement de l'année, il y en a encore au moins une dizaine qui nous donnent de l'espoir.

Un fait digne de remarque, c'est que toutes ces personnes fréquentaient le culte depuis assez longtemps. Bien que l'élément féminin y soit encore trop prépondérant, il y a néan-

moins un certain nombre de jeunes hommes, ce qui, pour Bérée, est quelque chose de tout nouveau. Enfin, sauf le cas cité en commençant, nul n'est venu avec le récit de songes ou de visions, encore moins avec des phrases apprises par cœur; mais leurs paroles, toujours simples, peuvent se résumer en ces mots : « Nous sentons que nous sommes pécheurs et que nous avons besoin d'un Sauveur. »

Voilà où nous en sommes! Que ce mouvement se continue, — ce qui est notre prière de tous les jours, — et nous ne nous plaindrons pas, alors même que tout se fait ici sur une petite échelle, et que nous ne voyons pas des conversions en masse comme dans d'autres églises; ce qui, du reste, ne doit pas nous surprendre, le terrain étant moins bien préparé. Nous pêchons à la ligne, tandis qu'ailleurs on tire des filets pleins. Mais, quoique plus modeste, cette pêche a du bon. Chaque poisson qui sort de l'eau, je veux dire chaque pécheur repentant, est l'objet d'une joie, comme aussi d'une sollicitude toute particulière, et puis, il y a peut-être plus de garanties qu'il est vraiment pris.

Ce qui nous réjouit plus que tout le reste, c'est le retour des renégats. Il y en a deux ou trois parmi nos nouveaux convertis, et ce ne sont pas les moins sérieux. C'est que maintenant, — bien mieux que la première fois, — ils se rendent compte de ce qu'ils font; le sentiment du péché est aussi chez eux bien plus distinct, et ils sont mieux préparés à vivre de grâce.

Il y a quelques mois, ma femme me montra un jour une pauvre païenne, d'un aspect misérable, qui était assise devant notre porte. « Croirais-tu, me dit-elle, que cette femme a été membre d'une Église? — Serait-ce possible, dis-je à cette dernière, en m'approchant d'elle, et quel est ton nom? » Elle ne me répondit pas, mais on voyait de grosses larmes tomber de ses yeux comme de la pluie. Je m'informe d'elle; on me dit qu'elle s'appelait Sébina, et était la femme d'un ancien chrétien de Bérée qui, depuis bien des années, a émigré dans la Colonie. Là, elle s'était convertie, avait été baptisée, puis,

bientôt, elle et son mari avaient fait défection, et maintenant, plus ou moins abandonnée par ce dernier, elle était revenue au Lessouto avec ses enfants. Mais, le bon berger qui cherche la brebis perdue l'y avait suivie, et il venait de la retrouver. Cette pauvre femme avait véritablement le cœur brisé; elle ne fut pas longtemps avant de recevoir l'Évangile, et cette seconde conversion a été pour elle le signal d'une complète transformation. Elle est venue s'établir sur la station, pour que ses enfants pussent plus aisément suivre l'école, et aussi pour les soustraire à l'influence des parents païens. Nos dames n'ont pas tardé à découvrir qu'elle était très active et très adroite à toutes sortes d'ouvrages, en sorte qu'elle a du travail en abondance. Et maintenant c'est un plaisir de la voir; elle est bien mise, a un air comme il faut, un visage heureux et, bien que dans la classe des catéchumènes jusqu'à nouvel ordre, — c'est là la règle, — on peut dire qu'elle est un des membres les plus vivants du troupeau. Elle évangélise, et c'est elle qui, il y a deux mois, nous amenait cette petite troupe de nouvelles converties dont j'ai parlé.

Dans ma dernière lettre, je vous parlais d'une femme, membre de l'Église, dont le fils venait de se convertir. Ce jeune homme vint me trouver le lendemain du nouvel an. « Il y a deux ans, me dit-il, j'étais un esclave de l'eau-de-vie, ainsi que beaucoup d'autres. Tu nous réunis et nous exhortas à briser cette chaîne, en nous assurant que si nous priions Dieu, de tout notre cœur, de nous en délivrer, il le ferait. Nous le lui demandâmes, en effet, et deux jours après, je ne sais comment, je sentis que je n'aimais plus l'eau-de-vie. J'ai vu par là que Dieu exauce les prières, et maintenant je demande qu'on prie aussi pour ma conversion. »

Une autre est Mamokété, une de ces honnêtes femmes à la physionomie ouverte, comme on en voit chez les Bassoutos Au sortir de cette réunion du jour de l'an, elle vint me parler, la douleur dans l'âme. Elle ne pouvait comprendre, disait-elle, pourquoi elle n'arrivait pas à se convertir, elle qui avait toujours été une si brave femme, qui, dans sa jeunesse, à Morija,

était une des premières à l'école, et avait même porté madame Mabille sur son dos. « On dirait vraiment, ajouta-t-elle, que la conversion est plus facile pour les impies que pour les honnêtes gens. — Tu ne te trompes pas, lui répondis-je, il en est vraiment ainsi », et je lui en donnai les raisons. Depuis lors, elle est venue me parler plus d'une fois, et elle me paraît bien sérieuse. Elle commence à comprendre que bien qu'elle n'ait qu'une vue bien indistincte de ses péchés, ils doivent être bien grands et bien nombreux, puisqu'il a fallu que le Fils de Dieu mourût pour les expier.

Parmi nos nouveaux convertis, il y a trois jeunes couples. Deux sont du même village, bien que depuis quelques mois l'un soit venu s'établir sur la station, et, chose curieuse, les deux femmes ont le même nom : Ma-Moselancha (c'est-à-dire Mère de la Queue de Chien). Queue de Chien est un nom de fille assez répandu. On le donne volontiers à une enfant que l'on veut préserver du mauvais œil. Lorsque, peu après la mort de notre chère petite Lucie, le Seigneur nous donna une autre petite fille, les matrones de l'endroit vinrent à la file lui souhaiter la bienvenue; après quoi, s'en retournant de la même manière, chacune à son tour, la regardant par-dessus l'épaule, la salua de quelque affreux nom, entre autres celui de Moselancha. Ces braves femmes étaient persuadées que nous étions les victimes de quelque machination ténébreuse, qu'il était de leur devoir de conjurer. Après cela, il est vrai, on donna à la chère petite un nom un peu plus chrétien ; on l'a appelée Mamatseliso (la Mère des Consolations)...

L. Duvoisin.



MISSION DU ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Nous avons reçu ces jours-ci un courrier du Zambèze; les nouvelles qu'il nous apporte vont jusqu'au commencement de 1888. Ces nouvelles sont moins bonnes que les précé-

dentes. Le climat, peut-être les fatigues de voyage, ont beaucoup éprouvé nos missionnaires récemment arrivés. L'un d'entre eux, M. Goy, s'est remis très rapidement. M. Jalla, lui aussi, était mieux aux dernières nouvelles. Seul, M. Dardier n'avait pas encore repris le dessus. Dans une lettre à sa famille, en date du 6 janvier, il se plaint de ne pouvoir se débarrasser de la fièvre et d'être toujours très faible. Ajoutons cependant que les autres habitants de Sesheké, où M. Dardier se trouvait à cette époque, ne semblaient pas avoir à son sujet d'inquiétudes particulières. Ils assimilent son état à celui de M. Jalla. Il est vrai que leurs lettres sont antérieures de quelques jours à celle de M. Dardier lui-même.

Nous recommandons aux prières de l'Église, non seulement nos missionnaires du Zambèze, mais aussi leurs parents, dont on se représente aisément l'anxiété. Que Dieu nous apporte bientôt de bonnes nouvelles!

Voici un court résumé des derniers événements : c'est le 22 août 1887, sur la rive sud du Zambèze, qu'a eu lieu la conférence dont nous avons publié le récit. Peu après le passage du fleuve, tout au commencement de septembre, MM. Coillard, Dardier et Goy sont partis pour Séfula, pendant que M. Jeanmairet s'en retournait à Sesheké, et que M. et madame Jalla restaient à Kazungula pour surveiller le départ des bagages.

C'est la veille de leur arrivée à Séfula que MM. Dardier et Goy sont tombés malades. On trouvera à ce sujet des détails dans la lettre de M. Coillard que nous publions ci-dessous. Cette lettre ne nous donne pas la date du départ de M. Dardier pour Sesheké. Il y est arrivé aux environs du 20 décembre avec M. Middleton, qui retourne en Europe pour s'y établir.

Quant à M. et madame Jalla, c'est le 18 septembre qu'ils ont quitté Kazungula pour arriver trois jours après, le 21, à Sesheké. On lira plus loin les péripéties émouvantes de ce court trajet.

LE GUÉ DE KAZUNGULA

On trouvera, en tête de ce numéro, une gravure représentant le gué de Kazungula d'après une des photographies de M. Coillard. Bien que nous ayons déjà publié un dessin de M. Christol fait d'après cette même photographie, nous avons pensé bien faire en profitant d'une bonne occasion pour mettre sous les yeux de nos lecteurs une seconde vue de ce gué désormais fameux dans l'histoire de notre mission du Zambèze.

A SESHEKÉ

Arrivée de M. et madame Jalla. — La dernière nuit du voyage. — Attaque par un lion.

Sesheké, 26 novembre 1887.

Bien cher monsieur,

Voilà bientôt trois mois que nous n'avons plus eu d'occasion pour Mangwato, et je ne sais quand cette lettre pourra partir. Nous attendons d'un jour à l'autre le passage de M. Westbeech, qui est à la Vallée pour la récolte de l'ivoire. Il doit rentrer chez lui avant que les pluies lui rendent impossible le retour. La mauvaise saison a commencé depuis une quinzaine de jours, mais le vent l'emporte sur la pluie jusqu'ici. Du reste, la température s'est déjà un peu rafraîchie, les 35° centigrades sont rarement dépassés maintenant, et de temps en temps une bonne averse est la bienvenue.

Pendant ce temps, vos jeunes amis s'initient de plus en plus à la vie missionnaire, et je vous assure que la besogne ne manque pas; heureusement, nous sommes à bonne école. Comme nous sommes reconnaissants chaque fois que nous pensons à tout ce qui nous attendait à Sesheké, même avant notre arrivée : d'excellents amis pour charmer notre solitude et nous faire profiter de leurs nombreuses expériences. Et

puis, une maison toute prête, où nous n'avons eu qu'à nous installer. C'était parfait. Vous savez que nous occupons l'ancienne maison des Jeanmairet. Nous avons deux chambres; le toit de chaume nous sert de plafond. Une petite hutte carrée, tout à côté, fait l'office de cuisine. Les premiers jours, en voyant toutes ces caisses, malles, sacs de provisions, etc., tout ce tohu-bohu qui devait trouver place dans notre petite demeure, je me demandais : pourrons-nous jamais nous retourner chez nous ? Aujourd'hui, le croiriez-vous ? nous nous sentons tout à fait *at home*, et jouissons beaucoup de notre maisonnette. Grâce à l'ingéniosité de ma femme, un visiteur étranger, en entrant chez nous, aurait presque l'illusion d'entrer dans un salon. C'est bien prétentieux, mais je parle à la zambézienne. Les lourdes caisses, recouvertes de cretonne, font l'effet d'autant de jolies tables ou de commodes, sur lesquelles sont étalés tout une fourmilière de souvenirs d'Italie, de France et d'ailleurs. Mais gare à l'œil indiscret qui voudrait soulever le rideau; les beaux meubles feraient triste figure. Les vrais meubles, en effet, brillent par leur absence chez nous. Une petite table, deux chaises et deux fauteuils-pliants, voilà toute notre richesse dans ce genre. C'est tout ce qu'il faut pour deux; mais lorsque nous avons les chers Jeanmairet chez nous, c'est déjà toute une affaire. Mais l'essentiel y est et nous en bénissons Dieu; le bonheur est notre hôte journalier. Jusqu'ici nous avons joui tous les deux d'une excellente santé, pendant que les Jeanmairet et les Léfi ont eu plusieurs fois la fièvre, même depuis notre arrivée, aussi y a-t-il beaucoup de reconnaissance au fond de nos cœurs envers le Seigneur qui nous garde et nous bénit. Si les épreuves nous sont ménagées, vous savez, sans doute, que tel n'est pas le cas pour nos amis de Séfula. Le brave Dardier a donné bien des inquiétudes en y arrivant; Goy a déjà payé, lui aussi, son tribut au climat; mais M. Coillard vous racontera cela bien mieux que je vais le faire.

Nous arrivions ici, ma femme et moi, le 21 septembre, onze mois et dix jours après avoir quitté la maison. Nous

n'avons mis que trois jours de Kazungula jusqu'ici, mais c'était un peu forcé. Fait étrange, ces trois jours qui ont servi de clôture à notre long pèlerinage ont aussi été les plus riches de tout le voyage en émotions de tous genres. Je ne puis m'empêcher de vous en dire deux mots, quoique je vous aie peut-être déjà trop parlé de nous.

Quelle nuit que la dernière passée en voyage : celle du 20 au 21 septembre. Nous arrivions le soir, à 10 heures et demie, dans la vaste plaine du Kassaïa, et campâmes pour la nuit au bord du petit cours d'eau qui donne le nom à la plaine. Nous venions de quitter la forêt infestée par la tsétsé, et avions devant nous une vaste plaine sans arbres, où des troupeaux d'antilopes, de buffles, de zèbres surtout, se donnent journellement rendez-vous.

Rien de plus naturel d'y rencontrer aussi le roi des animaux. Déjà avant de nous arrêter pour camper, notre conducteur prétendait entendre au loin le rugissement du lion. Par simple mesure de prudence, à cause de notre petit nombre (nous n'avions que deux voyageurs et cinq ou six hommes) (1), nous fîmes placer le petit bétail et les deux chevaux entre les deux wagons, et bien nous en prit; car, un moment après notre arrivée, pendant que nous prenions une tasse de café sur le siège de devant de notre wagon, notre cocher nous dit : « Ah! vous l'entendez cette fois, le lion! » En effet, dans le lointain, nous entendîmes des rugissements, mais tout autres que ce à quoi nous nous attendions. Ils étaient courts, sourds, et tels qu'on ne les oublie pas facilement une fois qu'on les a entendus. Nous étions cependant tranquillisés par l'idée qu'une bonne distance devait nous séparer encore de cet animal terrible, et, du reste, le cocher nous disait : « Oh! il ne viendra pas. » Il venait à peine de finir sa phrase que tout le bétail, effrayé, s'élance contre les wagons. Qu'est-ce que c'est? On prend vite une lanterne, on la promène autour de notre petit campement; rien. Les indigènes, tranquillement groupés

(1) A partir de ce passage, c'est madame Jalla qui tient la plume. (*Réd.*)

autour de leurs feux, n'avaient pas l'ombre d'une inquiétude, et nous continuâmes notre petit souper, ayant hâte de nous reposer un peu, car il était dix heures du soir, et la journée avait été rude, soit à cause de la chaleur, soit à cause des soubresauts que les wagons avaient faits par ces mauvaises routes à peine tracées.

Tout à coup, le même rugissement que nous avions entendu dans le lointain se fait entendre distinctement, là, tout à côté de notre wagon. En un clin d'œil, les indigènes ont abandonné leurs feux et sont à s'accrocher aux wagons, essayant même d'y entrer, grimpant jusque sur les tentes, et de toutes les bouches le mot *tau*, *tau* (le lion, le lion) est répété. Les pauvres bœufs de nos attelages essayent en vain de se détacher du timon et de se défaire de cette corde qui les tient enchaînés à l'endroit du danger. Les chevaux, dressés sur leurs pieds de derrière, les narines enflées, les yeux sortant presque de leurs orbites, vous donnaient le frisson rien qu'à les regarder. Et nous, debout tous deux sur le devant du wagon, l'un le fusil, l'autre la lanterne à la main, nous sentions combien le danger était près de nous, et une prière muette s'échappait de nos cœurs vers ce bon Père qui nous avait protégés jusque-là et qui, nous le sentions, veillait à cet instant même sur ses enfants.

Nous étions encore à tâcher de découvrir le lion pour savoir où faire feu, lorsqu'un glissement rapide, furtif et terrible se fit entendre dans l'herbe derrière nos wagons. Ben, notre cocher, qui avait lui aussi son fusil tout prêt, tire là où il entend passer le lion; mais il faisait nuit noire, et il n'y voyait goutte. Cependant, ce seul coup de fusil, tiré un peu à l'aventure, avait été dirigé par la main de Celui qui est toujours prêt à secourir ceux qui l'invoquent; mais nous ne le sûmes que le lendemain. Cette nuit-là, les chiens aboyèrent sans se donner de répit, tantôt se dirigeant du côté de la rivière, tantôt du côté de la forêt, ce qui nous faisait bien supposer que le lion rôdait encore par là. Nous veillâmes donc longtemps encore, puis, vers minuit et demi, nous es-

sayâmes d'aller prendre un peu de repos. Le lendemain, vers cinq heures, à la pointe du jour, nous sommes réveillés par un coup de fusil; nous nous habillons en hâte et sortons du wagon, juste à temps pour voir une grosse masse grise se dégager peu à peu de la fumée, à une cinquantaine de mètres des wagons. Mon mari y court et arrive au moment où un deuxième coup mettait fin aux tortures de cette pauvre bête qui avait dû passer une nuit de souffrances terribles, puisque la balle du soir avant l'avait atteinte à l'épine dorsale et était ressortie par une des pattes de derrière, en la lui mettant dans un tel état, qu'il lui avait été impossible de se traîner même jusqu'aux joncs de la rivière, qui pourtant n'étaient pas loin.

Je ne puis vous dire tout ce qui remplissait nos cœurs en voyant de quelle manière miraculeuse Dieu nous avait gardés. Combien nous sentions en ce moment-là le grand privilège qu'il y a de le connaître, à se sentir sous sa sainte protection, où que ce soit qu'on se trouve, et à pouvoir s'adresser à Lui dans n'importe quelle occasion! En regardant de près ce gros lion, on sentait bien à quel danger nous avions échappé, et quels ravages ces affreuses griffes et cette énorme mâchoire garnie de dents terribles auraient pu faire dans notre petit campement. Dès que sa peau fut enlevée, nous reprîmes notre chemin vers Sesheké, heureux et reconnaissants d'en être à notre dernier jour de voyage.

Mon mari vous a dit déjà comme nous avons bien été reçus par les Jeanmairet, et comment nous nous mîmes de suite en devoir de nous installer dans la petite maison que M. Jeanmairet s'était bâtie lors de son arrivée.

Le 26 décembre 1887. — Comme vous l'avez vu, j'ai dû continuer la lettre de mon mari qui avait espéré vous parler longuement de l'œuvre, mais la fièvre est venue mettre un empêchement à ses désirs, et voilà vingt-sept jours qu'il est incapable de rien faire. Il a eu une attaque un peu dans le genre de celle de M. Dardier, et sa convalescence est très lente. Ce sont surtout les forces qui lui manquent : dès qu'il fait quelques pas sur

la véranda il est épuisé; puis il n'a plus passé une seule bonne nuit depuis qu'il est tombé malade, de sorte qu'il se lève le matin plus fatigué qu'il ne s'était couché la veille. Dieu merci, l'appétit commence à lui revenir, et nous espérons qu'il ira de mieux en mieux et commencera l'année 1888 avec un peu plus de forces. — M. Dardier nous est arrivé la semaine passée, lui aussi bien changé et bien maigre. Il a quitté Séfula parce qu'il avait besoin d'un changement d'air et aussi parce que nous lui avions demandé de venir. Il passera cette année à Sesheké en attendant que d'autres décisions soient prises à son égard.

Nous espérons que vous avez passé une bonne année dans votre nouvelle Maison des missions où nous nous reportons souvent, surtout quand nous sommes tous ensemble, car vos noms sont tous les jours sur nos lèvres.

Pardonnez, s'il vous plaît, l'imperfection de cette lettre et recevez bien des choses affectueuses

de vos amis,

L. ET M. JALLA.

A SÉFULA

Travaux matériels. — L'école. — Arrivée des renforts. — Maladie de M. Dardier. — L'évangélisation. — Un deuil.

Séfula, novembre 1887.

Mes bien chers amis,

Une occasion en perspective pour la poste, c'est la porte de notre prison qui s'entr'ouvre. La pensée engourdie déploie alors ses ailes et s'échappe. Elle s'envole au grand air, vers les pays de la lumière, et la voilà qui se meut dans le vaste monde des vivants. La plume, elle, est plus lourde et plus lente. Elle a à compter avec toutes sortes de circonstances qui la gênent dans ses mouvements et qui glacent son ardeur. Oh! comme on la jetterait de côté si on avait encore à son service le téléphone des communications personnelles! Et

cependant c'est une loi du monde moral : pour recevoir il faut aussi donner. Eh bien! à défaut d'argent, donnons de notre cuivre, et vous, amis privilégiés, vous nous rendrez l'or de vos sympathies et de votre affection. La conclusion de tout cela, c'est que notre isolement sans la moindre lueur d'une jouissance sociale est une rude épreuve. Nous étouffons dans cette atmosphère de corruption, et nous courons le terrible danger de nous rouiller et de nous figer. Aucun mouvement intellectuel et moral ne nous soutient et ne nous élève ; tout notre entourage nous tire en bas, et hélas! quand nous sommes dans la poussière, même alors nous sommes encore bien au-dessus du niveau des ténèbres et de la fange qui nous environnent.

Les occupations matérielles et les soucis qui nous écrasent et nous absorbent, sont une lourde croix que nous traînons souvent de mauvaise grâce. Le missionnaire, que malheureusement sa position met en évidence et que votre affection place sur un piédestal, ne vit pas là-haut ; ce ne sont que les statues qui y restent. Sa vie à lui n'est pas non plus la vie contemplative du moine, ni celle d'un amateur d'aventures d'un héroïsme à grand éclat. Non. Elle est d'un terre à terre qui vous étonnerait. C'est un tissu d'humbles devoirs et de petits détails qui émiettent son temps, sa patience et ses forces. Le soir un sentiment de tristesse s'empare souvent de lui quand il fait le bilan de ses occupations, et n'a guère rien à montrer que désappointements et fatigue. Même dans son sommeil il est souvent hanté par la perspective des luttes du lendemain. Est-ce là, je me demande, la vie idéale d'un apôtre? Quand Paul cousait ses tentes, était-il parfois obsédé des soucis qui tourmentent le commun des mortels ?

Voilà juste une année qu'accompagné de nos amis Waddell et Middleton, j'arrivais ici. Ma femme était restée à Sesheké. Nous plantions nos tentes au milieu des massifs de broussailles et de tronçons mutilés, sur cette colline de sable couverte d'une épaisse couche de cendres. Elle doit avoir eu une vingtaine de lunes au moins cette année-là.

Nous commencions nos travaux d'installation au milieu des circonstances les plus défavorables. Satan n'était pas le seul à rire de nous. Mais notre Dieu, toujours bon et toujours fidèle. nous a soutenus par sa grâce et secourus selon nos besoins. Ce formidable voyage de ma femme, qu'on taxait de folie, a été rapide et facile. Sa santé, ébranlée par la vie si rude que nous menons depuis trois ans, s'est peu à peu rétablie. Nous avons eu encore des pertes de bétail qui ont sérieusement compliqué nos difficultés et entravé nos travaux; mais tous nous avons joui d'une excellente santé, et les attaques de fièvre ont été aussi rares que bénignes. Nous marchons toujours dans un sable profond, les broussailles, les tronçons d'arbres décapités, nos jungles et nos marais sont toujours là, repaires des serpents, des hyènes et des léopards. L'endroit ne sera jamais pittoresque; notre immense plaine sans végétation, le lit d'un lac desséché, avec ses marécages fangeux, ne sera jamais un canton de la Suisse ou même du Lessouto. Il faut en prendre notre parti. Mais Séfula peut devenir habitable et on peut y vivre heureux. Pendant que des travaux de drainage se poursuivent activement dans le vallon, nous avons commencé à déblayer nos massifs, et déjà sur le coteau où naguère on brûlait vifs les sorciers, s'élèvent quatre petits bâtiments européens qui sont la grande merveille du pays. Elles sont pourtant bien modestes, ces cabanes temporaires de pieux et de roseaux et que les termites rongent déjà. Mais elles ont de petites fenêtres, de l'air et de la lumière. Vous ne sauriez croire quel intérêt nous avons trouvé à les élever, à les crépir, et à tirer parti de ce que nous avons pour les meubler et les rendre gentilles. C'est l'emblème de la vie que nous savons si éphémère et que nous essayons de rendre si belle.

Nos travaux matériels ne sont que commencés; les plus grands sont encore devant nous, et nous les envisageons avec une sorte de stupeur. Il nous faut pourtant des constructions plus stables que celles qui nous abritent maintenant. Il n'y a pas de pierres que je sache à 160 kilomètres à la ronde, et

pour bâtir, force nous sera de faire des briques. Middleton a fait dans la vallée un essai qui a assez bien réussi. Mais cet ami, à notre grand regret, nous quitte pour retourner en Europe, et à moins de trouver un moyen mécanique d'activer ce travail, les difficultés qu'il présente sont telles, que je ne me sens pas de taille à l'entreprendre. Je ne serais pas juste si je ne rendais publiquement témoignage au dévouement de Middleton et de Waddell.

Ce dernier, un moment ébranlé par le départ de son ami, nous reste. C'est un ouvrier consciencieux, toujours empressé à mettre la main à des travaux qui ne sont pas de son ressort. Aussi le Maître l'en a-t-il récompensé en lui accordant une bonne santé et un esprit content.

Voilà pour le matériel. Que dirai-je maintenant de l'œuvre missionnaire elle-même ! Nous sommes encore aux jours des petits commencements. Nous défrichons. C'est une période fort peu intéressante, car nous n'avons encore rien à montrer que notre sueur et nos mottes. Mais il faut bien défricher coûte que coûte si l'on veut un jour semer et plus tard moissonner. Ce qui importe pour le présent, c'est de ne pas perdre courage, c'est surtout d'avoir foi à l'œuvre.

Visitons d'abord l'école qui se tient là-bas sous le maigre ombrage d'un arbre creux. Elle s'est faite régulièrement depuis le commencement d'avril. De 35 le nombre des écoliers a baissé jusqu'à 20. Les esclaves déjà un peu grands de nos jeunes chefs se sont peu à peu fatigués de ce service passif sans intérêt, et d'une discipline qui, si légère fût-elle, est gênante pourtant pour ces enfants de la nature. A part une ou deux exceptions dont nous tenons soigneusement compte, il nous a été impossible de faire des recrues volontaires parmi les villages des environs. L'école n'est encore considérée que comme celle des jeunes princes exclusivement, et ceux qui la suivent sont ou deviennent par le fait leurs serfs et leurs esclaves. C'est assez pour effrayer les parents et les enfants eux-mêmes. Cela changera avec le temps; pour le moment, c'est malheureux.

L'établissement de nos jeunes gens laisse beaucoup à désirer sous tous les rapports; la moralité n'y est pas exemplaire; la faim y est un des hôtes habituels, puisque ces princes sont à la charge d'un public qui ne les aime pas, et c'est la source de grands désordres auxquels nous ne sommes pas en mesure de remédier. Ils ont à peu près fini notre petit troupeau de chèvres et de moutons, et nous sommes dans la détresse pour nous procurer un peu de viande. Dernièrement, pendant mon absence, ils m'ont volé mes deux baromètres anéroïdes, probablement pour s'en faire des tabatières. Pauvres enfants, ils se doutaient fort peu du mauvais service qu'ils me rendaient! Nous avons même dû pour un temps leur interdire l'accès de l'atelier, d'où clous, vis et outils disparaissaient d'une façon alarmante.

Et cependant si vous saviez de quelle sollicitude et de quelles prières nous entourons cette école! On ne saurait croire en Europe ni même au Lessouto la somme de patience et de persévérance qu'il faut pour enseigner cette bande de jeunes gens qui se croient tout permis et qui tournent tout en ridicule. Malgré nos occupations, nous consacrons tous les jours, ma femme et moi, un peu de temps pour seconder Aaron dans sa pénible tâche. Il est heureusement doué d'une forte volonté et de beaucoup d'énergie. Mais il ne suffit pas à la tâche. Cinq de ses élèves lisent déjà couramment, et d'autres aussi font des progrès. Ce qu'il nous faudrait ici, ce qui serait populaire et ferait énormément de bien, c'est une école industrielle. Les Barotsis sont industrieux à leur manière. Ils travaillent la vannerie, le fer et le bois avec beaucoup d'habileté et de goût. Le roi me tourmente pour prendre des apprentis. C'était d'abord une douzaine d'hommes faits, puis « ses fils » qu'il s'imaginait avoir bien outillés en leur procurant un rabot; puis d'autres encore, qui en quelques mois devaient devenir aussi habiles que M. Waddell lui-même. Il ne comprend pas que des raisons d'économie (car il faut nourrir toutes ces bouches), et la presse du travail me forcent à refuser ses apprentis amateurs, et il ne manque jamais l'oc-

casion de m'en faire le reproche. J'ai dû céder et prendre enfin deux hommes intelligents, bien qu'ils soient pour nous un fardeau et une entrave.

Nous nous disons que cela aussi est une œuvre. Je ne puis pas m'aveugler, je vois toujours plus clairement les immenses services que l'industrie et le commerce entre des mains honnêtes et chrétiennes pourraient rendre à l'évangélisation de ce pays. C'est peut être ce côté civilisateur que notre pénurie nous a fait trop négliger. C'est un sujet qui mérite l'attention des philanthropes chrétiens.

Nos auditoires du dimanche sont soumis à toutes sortes de fluctuations. Nous avions réussi à rétablir jusqu'à un certain point la confiance des gens qui venaient vendre leurs produits. Un jour le roi nous visite, trouve que ses enfants sont amaigris, rassemble les chefs des villages voisins pour les réprimander, et voilà tout notre édifice de plusieurs mois de travail qui croule. Pendant que nos petits chefs profitaient d'une de mes longues absences pour se donner libre carrière, leurs gardiens et leurs suivants épiaient les gens qui venaient vendre leurs produits ou assister à la prédication de l'Évangile. Ils dépouillaient impitoyablement ceux-ci, et forçaient brutalement ceux-là aux travaux les plus serviles et les plus durs. Notre nid a plus de ronces que de ouate, vous le voyez. L'œuvre n'est pas facile.

Peut-être dans ce sombre tableau n'ai-je pas assez fait la part des circonstances. Comment attirer un auditoire régulier et voir prospérer une école quand nous n'avons pas même un toit pour nous abriter? Jour après jour, enseignement et prédication se font dehors, au vent, au soleil, à la pluie et au milieu d'une foule de distractions plus alléchantes les unes que les autres.

Je ne sais dans quel langage je pourrais traduire ma pensée, pour faire bien comprendre à nos amis que les sauvages — les nôtres — ne sont nullement les êtres doux, simples, affectueux et confiants qu'on se représente en Europe; qu'ils n'ont nul désir d'écouter et encore moins de recevoir l'Évangile. Ici

comme chez nous l'affection de la chair est inimitié contre Dieu ; mais ici, qu'on ne l'oublie pas, cette inimitié se traduit souvent de la manière la plus grossière et la plus humiliante. Qu'on nous comprenne bien. Les chefs les plus intelligents ont des notions très vagues et très fausses de nous et de notre mission, et s'ils nous appellent dans leur pays c'est généralement pour des raisons politiques et des intérêts personnels. Pour nous, quelle que soit la clef dont Dieu se sert pour ouvrir la porte, notre devoir, c'est d'y entrer, quand ce serait la porte d'une prison. — Nous ne pouvons pas nous attendre à être reçus avec enthousiasme ou en triomphe ; mais qu'on nous *tolère*, c'est tout ce que nous demandons et sommes en droit de demander. On reproche souvent aux missionnaires de trop colorer leurs tableaux. Voudriez-vous que j'ajoutasse encore des ombres aux miens? — Jamais je ne trempe ma plume dans l'encre noire pour vous faire connaître ceux que nous sommes venu évangéliser, sans en éprouver un grand serrement de cœur. Si je ne vous devais la vérité, j'aimerais mieux les couvrir du manteau de la charité. Nous ne vous donnons que des aperçus, maintenant ils sont sombres et tristes. Que diriez-vous de la réalité telle, hélas! qu'elle est et avec laquelle nous sommes toujours en contact! Demandez pour nous à Dieu son esprit d'amour et une foi toujours plus grande à la puissance de l'Évangile.

Je vous ai dit précédemment que j'ai fait le voyage de Kazungula pour aller rencontrer nos amis Jalla, Dardier et Goy. Ces longues absences sans communications et si souvent répétées sont de mauvaises épines où il y en a déjà tant d'autres. Nous ne nous y habituons pas. Pendant mes voyages, madame Coillard, déjà écrasée par ses propres devoirs, doit encore se charger d'une partie des miens et assumer toute la responsabilité. Ce n'est pas tâche aisée avec des Zambéziens. A Sesheké, les rumeurs sinistres d'une nouvelle révolution couraient le pays. En certains lieux, on se disait confidentiellement tous les détails d'un complot, qu'on assurait ourdi par Gambella lui-même, et qui devait éclater incessamment.

Le revirement soudain qui s'opéra dans la conduite de ma bande de rameurs, leur insubordination, la rapacité et l'arrogance de Mokumba et de ses gens, et d'autres symptômes aussi peu rassurants venaient encore donner de la consistance à tous ces bruits. On assurait même qu'à la vallée, et depuis notre départ, les insurgés avaient à deux reprises cerné la capitale, mais que, se trouvant numériquement trop faibles, ils s'étaient tranquillement dispersés. La révolution allait-elle donc éclater pendant mon absence, et le pays jeté de nouveau dans l'anarchie? Que ferait ma femme? Comment la rejoindre avec cette bande de « brigands », comme on les appelait, à la merci desquels je me trouvais entièrement? Mais on est calme quand on se confie vraiment à Dieu. « Je me coucherai et je dormirai en paix, disait le Psalmiste, car c'est l'Éternel qui me fait habiter en assurance. »

Mon voyage de retour se fit pourtant sans mésaventure. Au contraire, j'emmenais du renfort. Mes compagnons de voyage, MM. Dardier et Goy, paraissaient si heureux et jouissaient tant, qu'avec eux je me sentis tout rajeuni. A moins de deux jours de Séfula ils tombèrent malades. Je crus d'abord que c'était simplement une attaque de fièvre. C'était de fait, dans le cas de M. Dardier, une insolation, assez légère en elle-même, mais qui provoqua chez lui d'autres désordres. Ma femme, avertie à temps, envoya le tombereau pour la dernière étape. Ce fut la plus triste partie du trajet. Les enfants de l'école, sous la conduite d'Aaron, vinrent à notre rencontre en chantant des cantiques. Je mis pied à terre pour serrer la main à nos chers élèves. Cette simple réception au pays des Barotsis m'émut, moi; mais nos malades la remarquèrent à peine. M. Goy triompha vite de ce premier tribut payé à l'insalubrité du climat et reprit son énergie et son entrain, mais pas M. Dardier. Après avoir été sérieusement malade, il paraissait en pleine convalescence, quand certains symptômes sont venus l'alarmer. Maintenant, il nous quitte et retourne à Sesheké, en partie pour un événement de famille qu'attendent les amis Jalla, mais surtout pour sa santé. Reviendra-t-il

jamais à Séfula? Notre tristesse et notre désappointement sont grands; ils sont en proportion de l'immense joie que l'arrivée de ce renfort nous avait donnée et des espérances que nous avions conçues!

La question de l'évangélisation est une question difficile à résoudre d'une manière satisfaisante. Quelle méthode nous faudra-t-il inventer? Il est évident que celle du Lessouto ne peut pas s'appliquer ici. Là, on se met en selle, on galope si l'on veut; on visite un, deux, trois villages, selon le temps dont on dispose, ou bien l'on fait une battue en règle de plusieurs jours. C'est magnifique! Ici, c'est différent. Les villages, parsemés sur les ondulations de la plaine ou au milieu des marais que l'on cultive, sont tous d'un accès difficile. On ne peut les aborder ni en canots, parce qu'il n'y a pas assez d'eau, ni à pied, à cause des tourbières, à moins de se débarrasser de ses vêtements, ce qui n'est pas toujours pratique. Je chevauche généralement au bord de la plaine; j'appelle les chefs des hameaux ou les personnes que je connais, et beaucoup accourent avec empressement. Mais ce n'est pas toujours une visite à domicile, et je n'atteins pas tout le monde que je voudrais. L'autre jour, je voulais, pour la cinquième fois, tenter de visiter le village de Namboata, que nous voyons à cinq kilomètres d'ici. J'avais pris mes mesures, fait venir un homme de mes amis et son fils pour me servir de guides. Tout alla bien jusqu'aux trois quarts de la route. Là, je me trouve bientôt engagé dans un marais bourbeux que traverse une espèce de canal. Au bord du ruisseau artificiel et profond, le cheval, qui s'enfonçait toujours plus, refuse obstinément d'avancer. Il se cabre, se jette à droite, puis à gauche, rue furieusement; rien n'y fait, je me maintiens en selle. La pauvre bête frémissait sous les coups de ma cravache; mais, tout à coup, elle enfonce des deux pieds de devant, pique du museau, et se remet à ruer si bien, que me voilà roulant dans le bourbier, tandis que ma monture traverse le marais et se sauve à travers champs, mes deux guides après elle. En vain approchais-je de lui tout

doucement, mon chapeau à la main, comme quand on le nourrit le soir. La ruse ne réussit pas cette fois, et le cheval part de plus belle et bondit au loin dans la plaine. Il me fallut donc humblement patauger dans les mares et gagner piteusement le logis. Il y a du comique dans cette petite aventure, qui n'est pas la seule de ce genre, mais elle m'amène à vous parler d'une autre, hélas! bien différente. Il y a huit jours, un de nos petits garçons conduisait à l'eau et faisait paître à la longe mon cheval, un étalon qui se sauve toujours chez le roi. L'enfant s'amusait avec la longe, quand tout à coup l'animal prend ombrage et part au galop, l'enfant après lui. Aussitôt les ouvriers de M. Goy de courir après lui, criant à tue-tête à l'enfant de lâcher la longe. Le cheval, ruant furieusement, disparaît au galop dans le bois. Quand, quelques instants après, on le trouva, tout frémissant et couvert de sueur, dans la plaine, l'enfant était encore là, mais, hélas! ce n'était plus qu'un cadavre mutilé et sans vie. On découvrit qu'en s'amusant avec la longe il avait fait un nœud coulant et y avait passé le bras, quand le cheval, soudainement effrayé, partit au galop. Nous sommes dans une grande affliction. Cher petit garçon! pauvre Samochese! Il pouvait avoir douze ans. Depuis deux mois qu'il était chez nous, il avait gagné l'affection de tout le monde. Il était si actif, si soigneux, si aimable! Nous avions fondé sur lui de si belles espérances! Cette mort si affreuse et si subite a tout flétri. C'est le premier enterrement qui ait eu lieu à Séfula le dimanche matin, 13 de ce mois. Pardonnez-moi de vous entretenir si au long de ce deuil que tout nous rappellera longtemps encore. Pour nous, il prend de grandes proportions; et quand nous pensons à son père, à sa mère surtout, nous avons de la peine à nous consoler.

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

F. COILLARD.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

2,200 RECRUES MISSIONNAIRES. — LEUR APPEL AUX ÉGLISES. — DES MISSIONNAIRES LIBRES. — F. S. ARNOT AU PAYS DES GARENGANZÉ. — G. WILMOT-BROOKE EN ROUTE POUR LE SOUDAN CENTRAL. — UN VOYAGE AU LABRADOR. — LE BROUILLARD, LA TEMPÊTE, LES GLACES. — LA MAIN DE L'ÉTERNEL.

Un souffle d'enthousiasme religieux a passé, il y a quelque quinze ans, sur les Églises de langue anglaise ; il en est résulté une recrudescence du zèle missionnaire dont toutes les sociétés de missions anglo-saxonnes ont bénéficié. Dans les États-Unis, c'est actuellement comme une marée qui monte ; nous en avons parlé il y a quelques mois (1). Tous les étudiants qui désirent consacrer leur vie au service des missions étrangères viennent de former une association ; ils sont au nombre de 2,200. Un comité qu'ils ont nommé a publié, le mois dernier, un appel émouvant (2). Il s'agit pour les Églises de fournir aux sociétés de missions les fonds nécessaires pour équiper, faire partir et entretenir ces jeunes soldats quand ils seront prêts. Plusieurs écoles se sont engagées à payer annuellement qui 7,500 francs, qui 4,300 francs, qui 3,500 ou 3,000 francs. « Des milliers d'Églises, d'écoles du dimanche et d'unions chrétiennes, dit cet appel, pourraient se charger régulièrement de l'entretien d'un ou même de plusieurs missionnaires, *si elles le voulaient*... Mais qui dira l'effrayante puissance de l'inertie chrétienne ?... Quoi ! c'est aujourd'hui que le chrétien songe à amasser des capitaux ? Aujourd'hui, quand de sinistres craquements nous disent combien peu sûrs sont nos placements, nos rentes, nos troupeaux, nos

(1) Voyez le *Journal des Missions*, 1887, p. 315.
(2) Voyez *The Missionary Herald*, 1881, p. 154 et suivantes.

vignobles, nos ouvriers, nos usines! Est-ce l'heure de courir après la mode du jour, quand le monde païen est accessible et que les peuples qui le forment continuent à périr sans Dieu et sans espérance ?... »

On ne se rend bien compte de la grandeur de cet événement qu'en se rappelant que les diverses agences missionnaires des États-Unis entretiennent en ce moment au plus 650 missionnaires dans leurs divers champs de travail. Malgré tout le déchet possible d'entre ces 2,200 candidats missionnaires, l'élan nouveau que recevront les missions par cette jeune et nombreuse phalange, marquera sans doute dans l'histoire des missions chrétiennes.

D'autre part, on observe depuis quelques années, une tendance à critiquer les sociétés missionnaires existantes; on préfère voir partir des ouvriers isolés, en dehors de l'ornière usée et libres de toute entrave. C'est, autant qu'on peut le prévoir, une erreur qui entraînera une déperdition de force considérable. Mais il se produit ainsi des exemples de dévouement et d'ardeur missionnaire que les membres et amis des sociétés constituées feront bien de considérer attentivement.

Deux de ces pionniers sont plus particulièrement intéressants; ils paraissent plus sensés. L'un d'eux, un jeune darbyste, M. F. S. Arnot, n'est pas un inconnu pour les lecteurs de notre *Journal des Missions*. Il a tenu la place de M. Coillard dans la vallée des Barotsé, pendant que notre vaillant missionnaire venait nous réclamer les moyens de fonder la mission du Zambèze. M. Arnot était allé tout seul, comme artisan chrétien, de Natal à Lialuyi, sur le Zambèze. De là, il se rendit à la côte occidentale, traversant le Bihé, où travaillent des missionnaires américains. En 1885, il quitta Benguela et arriva, toujours seul, en suivant la ligne de faîte qui sépare le bassin du Congo de celui du Zambèze, au pays des Garenganzé. C'était en janvier 1886 (1). Cette contrée, à peine

(1) *The Missionary Review*, 1887, p. 180.

entrevue par les voyageurs Bœhm (1884), Capello et Ivens (1885), s'étend à l'ouest du Loualaba, l'une des sources du Congo, jusque vers les rives du lac Bangouéolo. La population est dense et cultive la terre. Mais déjà les Arabes viennent jusqu'à un affluent du Loualaba, le Loufira, sur les bords duquel M. Arnot s'est fixé; ils y achètent de nombreux esclaves. Les lettres de M. Arnot (1) racontent des aventures et des expériences aussi intéressantes qu'édifiantes. Nul ne refusera de s'incliner devant un renoncement presque incroyable et de prendre là une leçon de simplicité et de foi. Mais on est obligé de constater que, malgré toute sa liberté d'action, M. Arnot n'a encore guère fait qu'errer çà et là depuis sept ans qu'il est en Afrique. Il apprend en ce moment la langue des Garenganzé; les darbystes anglais lui ont envoyé deux compagnons dont il attendait l'arrivée d'après les dernières nouvelles.

Un second pionnier du même genre a débarqué dans l'estuaire du Congo en août 1887. C'est un jeune homme du nom de Graham Wilmot-Brooke; il est accompagné d'un nègre du Soudan oriental, libéré jadis par le général Gordon, élevé et converti depuis en Angleterre. Ces deux voyageurs chrétiens se proposent d'entrer par la voie du Congo dans le Soudan central pour y rendre témoignage à Christ. En décembre dernier, ils étaient arrivés à la station de l'Équateur sur le Congo. De là, ils pensent remonter la rivière Mobangi vers le nord. Il va sans dire que ni l'un ni l'autre ne connaissent aucune des langues qui sont parlées dans ces contrées. Je détache de la dernière lettre de M. Wilmot-Brooke le passage suivant, dont chacun de nous peut faire son profit : « En somme, dit-il, les difficultés qui méritent ce nom sont, trois fois sur quatre, celles qui procèdent de notre propre cœur; dans le quatrième cas, on s'aperçoit généralement que l'obs-

(1) *Among the Garenganze* et *Six months more among the Garenganze* (Londres, 1887), deux brochures contenant diverses lettres de ce missionnaire itinérant.

tacle a surgi quand on avait dévié des sentiers où Dieu veut que nous marchions (1). »

Il n'est question dans cette chronique que de missionnaires ou futurs missionnaires. Quelques fragments de lettres des missionnaires moraves partis récemment pour le Labrador trouveront donc ici leur place tout indiquée. Ils s'étaient embarqués en juin de l'année dernière à Édimbourg. L'*Harmony*, le trois-mâts-barque de 250 tonnes qui appartient à la société, vogua d'abord admirablement. Mais dans la région des Orcades, un épais brouillard l'enveloppa. A chaque instant le navire pouvait donner contre un des innombrables récifs de cet archipel. « Et s'il en eût été ainsi, écrit l'un des missionnaires (2), l'honneur n'en appartiendrait pas moins au Seigneur, maître du ciel et de la terre. Il n'a pas besoin de nous, serviteurs inutiles, et nous n'avons qu'à lui rendre grâce d'oser être ses messagers. Mais, cette fois encore, nous devions faire l'expérience que sa main était étendue sur nous. » Quelques jours plus tard, en plein Océan, une tempête furieuse surprit l'*Harmony*. Le voilier roulait de bâbord en tribord, puis se dressait comme un cheval qui se cabre; deux voiles furent mises en pièces par l'ouragan. Enfin, le 20 juillet, le baromètre commença à monter. Mais dix jours après, le navire, retardé par toutes ces aventures, se trouva un matin entouré de glaciers. « Spectacle splendide, écrit l'un des frères, si le danger n'était aussi menaçant... Les couleurs de ces montagnes de glace sont aussi variées que leurs formes : ici, c'est le bleu le plus tendre; là, un vert intense; plus loin, une blancheur d'albâtre qui scintille au soleil. La hauteur de ces glaciers dépassait de beaucoup celle de nos mâts; et quand quelques-uns de ces colosses se heurtaient les uns contre les autres, c'était un fracas qu'il faut avoir entendu pour s'en faire une idée... Comment nous avons passé, c'est pour moi un problème. » Depuis plus de trois semaines, ceux qui les atten-

(1) Voyez *North Africa* (Londres), 1888, p. 189.

(2) *Journal de l'Unité des Frères*, 1888, p. 116 et suivantes.

daient étaient montés, jour après jour, sur la montagne qui domine Hoffenthal; ils n'apercevaient que des glaces qui semblaient former une barrière infranchissable, quand enfin, le 4 août, on distingua les voiles de l'*Harmony;* bientôt le cri de joie : *Umiakseït!* Le navire est là! courut de hutte en hutte.

Ils avaient crié à l'Éternel dans leur détresse,
Et il les retira de leurs angoisses.
Il arrêta la tempête, il la changea en calme,
Et les ondes se turent.
Ils se réjouirent de ce qu'elles s'étaient apaisées,
Et l'Éternel les conduisit au port désiré.
Qu'ils célèbrent donc la bonté de l'Éternel,
Et ses merveilles envers les fils des hommes! (Ps., CVII, 28-31.)

F. H. K.

L'ISLAM ET LE CHRISTIANISME EN AFRIQUE

d'après un Africain (1)

La question que je me propose de traiter cette après-midi est d'une importance capitale pour l'avenir de la race nègre. On demande à savoir laquelle des deux religions s'accorde le mieux avec le génie africain : l'islam ou le christianisme? Laquelle a le mieux contribué jusqu'à présent au relèvement de la race nègre?

Beaucoup de gens, se fondant sur la rapide extension de l'islam en Afrique, opinent que pour une race aussi exceptionnellement inférieure que la race nègre la religion musulmane est la mieux adaptée. D'autres, se plaçant à un point de vue purement anthropologique, tout en admettant que l'Évangile est fait pour toutes les races, envisagent l'islam comme propre à exercer une influence pédagogique avant l'introduction du christianisme en Afrique.

(1) Discours prononcé par M. Taylor à la réunion du 22 avril 1888. Il nous a paru intéressant, dans le grand procès de l'islam qui s'instruit en ce moment et intéresse si vivement l'Europe chrétienne, de faire entendre le témoignage d'un enfant de l'Afrique. *(Rédaction.)*

Quant à la première opinion, je proteste énergiquement contre la théorie qu'elle enseigne. Cette théorie n'est plus soutenable de nos jours. La race nègre faible, moins privilégiée, — oui; exceptionnellement inférieure, — non.

Je vous prie de me prêter un moment votre attention impartiale pour me permettre d'examiner brièvement avec vous les considérants ordinairement invoqués pour établir l'infériorité de la race nègre.

Prenons la polygamie. Elle n'est nullement particulière à l'Afrique. Avant l'introduction du christianisme en Prusse, chaque indigène de ce pays avait le droit d'épouser trois femmes, dont la position était celle des esclaves, et qui étaient à la mort de leur mari condamnées à être brûlées ou à se donner la mort d'une manière ou d'une autre. La religion chrétienne n'est arrivée que difficilement à supprimer la polygamie parmi les rois barbares. Caribert et Chilpéric avaient plusieurs femmes à la fois. Dagobert avait trois femmes et une multitude de concubines. Charlemagne lui-même avait deux femmes à la fois, et se permettait beaucoup de concubines.

Prenons l'esclavage. Lui aussi existait dans l'Europe barbare. L'esclavage et la traite ont été plus difficiles à déraciner que le paganisme. Jusqu'au dixième siècle ce trafic odieux était en pleine activité entre l'Angleterre et l'Irlande. Deux siècles après sa suppression en Europe, il fut repris et rigoureusement poursuivi par l'Europe et l'Amérique combinées. Inutile de vous raconter les horreurs dont se sont rendus coupables les esclavagistes dans les plantations d'Amérique.

Prenons les sacrifices humains. Tacite nous dit que les anciens Teutons offraient, à certains jours, des victimes humaines à Wodan. César nous dit que les Gaulois faisaient immoler des victimes humaines par le ministère des Druides pour apaiser la volonté des dieux immortels. Les anciens Suédois, Danois, Prussiens et Saxons offraient des sacrifices humains à leurs dieux dans les grandes fêtes nationales ou avant d'entreprendre une expédition militaire.

Où est donc l'infériorité exceptionnelle de la race nègre ? Il

est constant qu'il n'existe aucune puissance interne qui pousse un individu ou une race à s'écarter spontanément de la tradition de ses ancêtres. L'Afrique avait donc besoin pour se relever d'une intervention extérieure; mais celle qui a agi sur elle pendant des siècles entiers, représentée d'un côté par l'Arabie musulmane, et d'un autre côté par l'Europe chrétienne, a été des plus funestes. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit ce qu'on la voit aujourd'hui. Mais ce que l'Évangile a fait pour les Saxons, les Gaulois, les Suédois, les Prussiens, il peut aussi le faire pour elle.

Mais une chose sur laquelle je voudrais appeler votre attention d'une manière spéciale, c'est l'étonnante vitalité dont cette race est douée. En Amérique, où la race indigène est presque exterminée, la race nègre a su résister aux influences les plus écrasantes qu'on ait jamais vues. Aujourd'hui on est obligé de compter avec elle aux États-Unis. Pour moi, raisonnant par analogie, j'y vois une preuve irrécusable qu'elle est destinée par la Providence à de grandes choses.

Les nations que Dieu destine à de grandes destinées, il les y amène par des voies difficiles, par l'épreuve et la souffrance à l'élévation, tandis que celles chez lesquelles il n'existe plus aucun ressort moral sont exterminées, ou languissent et disparaissent. L'histoire des enfants d'Israël en Égypte et des Cananéens est là pour établir mon point de vue. Vous la connaissez cette histoire-là; je n'ai pas besoin de vous la rappeler. Eh bien, la conservation de la race nègre au milieu des circonstances qui eussent fait disparaître d'autres races moins fortes est une preuve que Dieu la prépare par la souffrance à un bel avenir. Quel sera cet avenir? Je ne le sais, qu'il me soit permis de le conjecturer. Peut-être la religion chrétienne méconnue et chassée par l'Europe, ivre de ses succès, de ses progrès scientifiques et de sa grandeur matérielle, se réfugiera-t-elle encore en Afrique, comme jadis son glorieux fondateur dans son enfance, et, de là, rayonnera d'une gloire impérissable sur tous les autres continents du globe.

Venons maintenant à la seconde opinion, celle qui fait de l'islam un degré intermédiaire entre le paganisme et le christianisme. Cette opinion est celle de quelques représentants les plus éclairés de ma race en Amérique, à Libéria et à Sierra Leone. Je la condamne, mais avec respect. Je la considère comme une erreur, mais comme une erreur pardonnable, je dirai même compréhensible. Ne voyez-vous pas, disent ces esprits ardents, comme le musulman est énergique et viril? Ne voyez-vous pas son enthousiasme communicatif, son esprit agressif, son zèle missionnaire? Ne voyez-vous pas son courage, son indépendance, sa confiance dans les possibilités de sa race? Tandis que le nègre gagné au christianisme est toujours en tutelle, n'osant rien, ne pouvant rien, animé d'aspirations implantées et de sympathies exotiques, ne rentrant dans aucune catégorie connue; un objet d'antipathie pour ses compatriotes païens et de ridicule pour les Européens qu'il cherche à imiter.

Il y a certainement du vrai dans toutes ces observations. Mais je combats de toute mon âme le rôle pédagogique qu'on veut attribuer à l'islam en Afrique. Le christianisme n'a pas d'adversaire plus redoutable à vaincre que cette religion, mélange d'erreur et de vérité, qui enflamme et fanatise le nègre, et le rend sourd aux appels les plus émouvants, à une conception plus spirituelle de la religion et du salut.

Pour moi, je me demande si, pour rendre l'indigène supérieur à son compatriote sur tous les points, il n'y aurait pas certaines modifications à introduire dans les méthodes employées jusqu'ici dans les missions. Permettez-moi, à ce propos, de vous soumettre quelques réflexions sur les raisons qui donnent à l'islam un avantage, d'ailleurs passager et tout extérieur, sur le christianisme.

Le musulman nègre est laissé libre de se développer normalement. En devenant musulman, il n'est pas obligé de devenir Arabe. Il conserve intégralement tous les traits qui caractérisent sa tribu ou sa race. Au lieu que le développement du nègre chrétien est anormal. On l'oblige à devenir

soit Anglais, soit Français, soit Américain. Pauvre nègre! il faut aussi qu'il soit anglican, baptiste ou méthodiste. Toutes ces questions ecclésiastiques l'embrouillent passablement. Ce sont des armes trop lourdes qui le gênent dans sa marche.

Il imite ce qu'il ne comprend pas ou ce qui est nuisible au génie de sa race. Il se méprend sur ce qui constitue la vraie grandeur. Chez lui tout est fictif, tout est superficiel. Il est obligé de s'habiller à l'européenne, et, sauf de rares exceptions, il n'est qu'un parasite, un imitateur, sans initiative missionnaire, sans dessein bien arrêté.

Mais, je le demande, est-il si indispensablement nécessaire de mettre une redingote pour comprendre que Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que quiconque croit ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle? J'en doute fort. Qu'on annonce donc l'Évangile au nègre en lui laissant toute latitude pour déterminer à sa manière la forme ecclésiastique ou la civilisation qui lui convient. Je vous promets qu'il saura trouver son chemin. Tout n'est pas table rase chez lui comme on le suppose ordinairement. Qu'on ne lui impose pas des choses dont il ne comprend pas la nécessité et qu'il est obligé de subir ou de copier pour se donner soi-disant de l'importance.

Un autre avantage de l'islam sur le christianisme tient à ce qu'il est largement desservi par des prêtres indigènes. Une Église indigène est une grande force. L'Église d'Abyssinie n'aurait pas pu résister aux envahissements de l'islam si elle n'était pas indigène. Les Églises du Nord ont disparu parce qu'elles étaient plutôt latines qu'autre chose. De nos jours les Églises protestantes de Taïti, placées dans des circonstances défavorables, ont su résister aux agressions du catholicisme et tenir bon jusqu'à ce que des missionnaires leur aient été envoyés par notre Société.

En mission, on craint de conférer le ministère aux indigènes. Il y aura des chutes, dit-on. Mais elles se produisent en Europe, où le christianisme est vieux de mille ans. Elles se sont produites en divers champs missionnaires. Les indigènes

lisent vos journaux, et souvent ils se demandent comment il se fait qu'on cherche en Afrique une perfection qui n'est nullement réalisée en Europe. Tandis que les missions renvoient à une époque indéfinie l'établissement du pastorat indigène, les prêtres musulmans pénètrent dans l'intérieur de l'Afrique, trouvent un accès facile chez les païens et les convertissent à l'islam. De sorte qu'aujourd'hui les nègres regardent l'islam comme la religion des noirs, et le christianisme comme la religion des blancs. Le christianisme, pensent-ils, appelle le nègre au salut, mais lui assigne une place tellement basse que, découragé, il se dit : « Je n'ai ni part ni portion dans cette affaire. » L'islam appelle le nègre au salut et lui dit : « Il ne dépend que de toi pour arriver aussi haut que possible. » Alors, le nègre enthousiasmé se livre corps et âme au service de cette religion.

D'après tout ce que nous venons de voir, il est clair qu'un grand conflit se prépare en Afrique entre les deux religions. Il faut que tous les nègres convertis au christianisme soient armés pour la lutte. Il faut que dès maintenant ils avisent aux moyens d'opposer une digue aux envahissements de l'islam et d'assurer le triomphe de la croix sur le croissant.

En terminant, je manquerais à mon devoir, si je ne rendais pas témoignage à tout le bien que l'Évangile a fait en Afrique. C'est l'Évangile seul qui peut relever le nègre et le mettre à même de conquérir sa place dans la grande famille des nations. Au Lessouto, à Sierra Leone, à Taïti, au Sénégal, l'Évangile s'est montré la puissance de Dieu pour consoler l'esprit abattu, changer ou fortifier la volonté rebelle ou faible, enflammer dans le cœur les meilleures affections, et transformer l'âme corrompue à l'image de l'idéal divin.

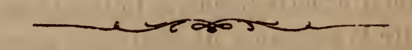
Vous remerciant une fois encore de tout ce que vous avez fait en Afrique, je vous dirai au nom de tous les membres de ma race : Nous comptons sur vous pour l'avenir. Je sais que nous pouvons compter sur vous, d'autant plus que vous venez de nous donner un nouveau témoignage de votre intérêt, en nous envoyant du renfort, dans la personne de M. le docteur

Morin, de M. Brandt, et de la courageuse madame Morin, dont la famille ne s'est pas laissé effrayer par le fâcheux événement survenu à Dagana en 1885. Nous comptons sur vous; ne nous oubliez pas, aidez-nous!



LES MISSIONS EN CHINE

Le *Chinese Recorder* donne, pour la fin de 1887, la statistique suivante : Il y a en Chine 38 sociétés de missions à l'œuvre, occupant 489 missionnaires avec 320 femmes de missionnaires et 221 femmes missionnaires non mariées, ce qui fait un total de 1,030 ouvriers européens et américains, et, en outre, 175 missionnaires chinois consacrés. Les communiants sont au nombre de 32,260, et les élèves des écoles au nombre de 13,777. On constate, pour l'année 1886 à 1887, un accroissement de 4,260 communiants. Depuis lors un nouveau nombre d'ouvriers sont partis. (Tiré de *China's Missions* de mai 1888.)



Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13409.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

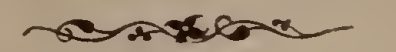
LA CONFÉRENCE UNIVERSELLE DES MISSIONS PROTESTANTES

Dans le courant du mois de juin, une conférence réunira à Londres les délégués de toutes les sociétés de missions protestantes. L'occasion de cette grande réunion a été fournie par le jubilé séculaire des débuts de la mission baptiste, la première en date des missions protestantes modernes.

On comprend, sans que nous y insistions, l'importance de cette conférence, dont le but principal est d'imprimer un nouvel élan aux missions évangéliques, en provoquant l'entière consécration de l'Église à la tâche que son divin chef lui a laissée en quittant la terre. Ce but ne pourra être atteint que si l'Esprit de Dieu dirige et inspire les délibérations de la conférence : aussi les organisateurs demandent-ils avec instance les prières de l'Église en faveur de leur entreprise.

Nous sommes assurés que les amis des missions de notre pays prendront à cœur cette demande et qu'ils appelleront

les bénédictions de Dieu sur une œuvre qui intéresse si directement les progrès du règne de Dieu sur la terre.



DISTINCTION ACCORDÉE A M. COILLARD

par la Société de Géographie.

Dans sa séance du 4 mai la Société de Géographie a décerné une médaille d'argent à M. Coillard, pour ses voyages au Zambèze. Nous ferons connaître ultérieurement les termes par lesquels le rapport présenté à M. W. Huber, vice-président de la Société et président de la commission des prix, motive cette distinction, qui ne manquera pas de réjouir tous les amis de notre œuvre.

Dans une séance ultérieure de la même Société, le 18 mai, M. le missionnaire Taylor a fait une communication fort applaudie sur les rapports de la race blanche et de la race noire en Afrique. Cette dernière, a-t-il dit, ne peut espérer son relèvement complet que du christianisme, mais l'exemple et les procédés des nations européennes ont eu déjà et auront encore une grande influence sur son développement. Par son génie sympathique et généreux, la France peut rendre de grands services à l'Afrique. M. Taylor a terminé par un hommage à quelques-uns des administrateurs que notre pays a envoyés au Sénégal.

LESSOUTO

M. FRANÇOIS MAEDER

Le frère à la mémoire duquel nous désirons consacrer quelques lignes d'affectueux souvenir était originaire du duché de Saxe-Cobourg. Il naquit le 7 mars 1811 ; il allait accomplir sa soixante-dix-septième année quand, au mois de mars dernier, il rendit le dernier soupir sur la propriété de son fils Édouard,

non loin des rives de l'Orange. Fils de morave, M. Maeder avait reçu de son père une bonne éducation chrétienne, sans que son cœur en ait été sérieusement touché ; ce n'est qu'à Strasbourg, où il alla habiter auprès d'un frère, qu'il fut amené à reconnaître Jésus comme son Sauveur, sous les soins de l'excellent évangéliste M. Major. A cette époque, il avait déjà un frère missionnaire aux Indes orientales; il éprouva lui-même le besoin de se consacrer à la belle œuvre des missions, et, ayant appris que la Société des missions de Paris demandait des artisans missionnaires, il lui fit ses offres de services qui furent acceptées.

Le 20 mai 1836, le jeune Maeder se mit en route pour Paris, à pied; il y fut reçu par M. Grandpierre avec beaucoup de cordialité. Onze mois après, il s'embarquait pour le sud de l'Afrique, en compagnie de deux autres aides-missionnaires. Lui-même se rendait à Béerséba. Deux ans plus tard, il épousait mademoiselle Clarisse Delatte, originaire de Templeux-le-Guérard, qui exerçait les fonctions d'institutrice à Béerséba.

M. Maeder, fils de maçon, maçon lui-même, avait étudié à fond le dessin, de sorte qu'à Strasbourg il avait pu exercer les fonctions de contre-maître. Aussitôt arrivé à Béerséba, il dut se mettre à l'œuvre et bâtir sa maison ; ce travail achevé, il bâtit une école, puis un presbytère pour le missionnaire S. Rolland ; un temple qui aurait contenu de 1,200 à 1,500 personnes est resté inachevé; à la prise de Béerséba par les Boers, en 1858, les murs étaient à hauteur de charpente.

En 1843, la conférence des missionnaires français invita M. Maeder à se rendre à Morija auprès du missionnaire de l'endroit, M. Arbousset, évangéliste ardent, mais peu entendu aux travaux matériels. La chapelle dans laquelle on se réunissait, bâtie autrefois par M. Gosselin, était devenue trop petite. Après avoir bâti pour lui et pour sa famille une habitation de tous points convenable, M. Maeder posa la première pierre d'un édifice pouvant contenir de mille à douze cents auditeurs. A cette époque, ce travail, fait en entier de briques cuites, était considéré comme un monument extraordinaire ; il l'était, en

effet, si l'on considère que le gros de la tâche reposait entièrement sur un seul homme. Ce fut à cette époque qu'il commença à souffrir de la dysenterie, maladie qu'il a gardée longtemps, dont il a eu de la peine à se débarrasser et qui, en 1858, l'avait rendu si profondément mélancolique, qu'on le pressa de faire dans la colonie un voyage pour cause de santé.

En 1862, deux ans après l'installation de M. Mabille, le successeur de M. Arbousset à Morija, M. Maeder, fut appelé à fonder l'annexe de Siloé, dépendante de Thabana-Morèna. C'est là que, jusqu'à l'année dernière, il a continué à travailler au service de la mission; il n'a quitté ce poste qu'affaibli par l'âge et rendu incapable de poursuivre plus longtemps un ministère qui avait duré un demi-siècle.

Le peu de place dont nous pouvons disposer ne nous permet pas d'entrer dans les détails d'une vie consacrée tout entière à la Société des missions de Paris; nous devons cependant à la mémoire de notre cher défunt de rappeler quelques traits de cette vie qui sont de nature à le faire apprécier et aimer. Nous constatons d'abord qu'à l'exemple de Gosselin M. Maeder n'a jamais subi l'influence malsaine de certaines personnes qui croient que, pour bien annoncer l'Évangile, il faut nécessairement être missionnaire consacré. Il aimait le travail, et ce qu'il faisait était toujours bien fait. Doué d'un tempérament calme, il a su se faire aimer des indigènes qu'il captivait, moins par la profondeur de son enseignement que par son originalité. Le danger l'a toujours trouvé prêt à lui tenir tête; en 1858, il resta à son poste lorsque les Boers s'emparèrent de Morija et brûlèrent la maison de M. Arbousset. En 1866, il eut à subir, en commun avec la plupart des missionnaires français, les douleurs d'un exil prolongé. Il prit du travail dans la colonie pour ne pas augmenter les dépenses de la Société. Revenu à Siloé en 1870, il eut, deux ans plus tard, la douleur de perdre sa compagne, qui, depuis près de quinze ans, avait eu plusieurs attaques de paralysie. Au jour fixé pour son enterrement, le froid était tellement vif, il pleuvait et neigeait si fort, qu'aucun des mission-

naires invités ne put répondre à son invitation. Il dut faire lui-même le cercueil de la compagne de sa vie, et, sur la tombe entr'ouverte, présider au service funèbre!

En mourant, madame Maeder laissait pour la pleurer ici-bas un époux et cinq enfants, vrais modèles de piété filiale. Quoique établis eux-mêmes en dehors du Lessouto, ils avaient pris la résolution de venir à tour de rôle soigner leurs vieux parents, qu'ils entouraient d'un amour filial vraiment chrétien. L'un d'eux est pasteur de l'Église réformée hollandaise du Cap.

Cependant, cet état de choses ne pouvant durer indéfiniment, M. Maeder crut devoir contracter un second mariage, et il trouva dans la personne de mademoiselle Esther Ellenberger, sœur du missionnaire de ce nom, une compagne avec laquelle il a pu, pendant quinze ans, travailler en commun dans l'annexe de Siloé.

Nous nous associons de cœur à la douleur causée par la perte d'un fidèle ouvrier de notre mission, et nous demandons au Seigneur d'accorder à sa veuve et à ses enfants et petits-enfants les vraies consolations que seul Il peut donner, parce que seul Il les possède.

THÉOPH. JOUSSE.

On ne s'étonnera pas que nous ayons confié à un des anciens collègues de M. Maeder le soin de rédiger la courte notice biographique que notre *Journal* consacre aux missionnaires que nous perdons. Il a été aidé dans ce travail par des notes très exactes que M. Maeder avait bien voulu nous fournir lui-même sur les principaux événements de sa longue carrière.

Néanmoins nous tenons à exprimer, nous aussi, le regret que nous laisse l'homme respecté qui vient d'entrer dans son repos. Nous l'avons vu pendant les derniers temps de son activité, dans cette station de Siloé, où tout portait l'empreinte de cet esprit d'ordre minutieux et de fidélité qui était un des traits dominants du caractère de M. Maeder. Nous avons constaté l'étroite intimité qui l'unissait à ma-

dame Maeder, et nous pouvons mesurer toute l'étendue de la perte qu'elle vient de faire.

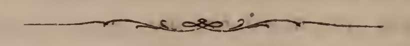
La maladie à laquelle a succombé M. Maeder a été particulièrement longue et douloureuse. Dans les derniers temps il souffrait de plusieurs maux à la fois, et, d'après le récit que nous avons sous les yeux, il a passé par de vraies tortures avant d'être délivré. Sa femme ne le quittait pas, lui répétant pour l'encourager les plus beaux psaumes et les passages les plus fortifiants de la Parole de Dieu. Elle était assistée dans les soins qu'elle lui prodiguait par la famille de M. Édouard Maeder, fils aîné du premier mariage de M. Maeder, et propriétaire de la ferme de Middlewater où s'est terminée la carrière terrestre de notre frère.

C'est le 4 mars, à deux heures et demie de l'après-midi, que Dieu a repris à lui son vieux serviteur.

Sa veuve lui rend cet hommage, auquel ceux qui l'ont connu s'associeront pleinement :

« Il laisse à ses enfants un exemple du vrai christianisme : il a été jusqu'à la fin, doux, patient, humble, charitable, ne jugeant et ne condamnant personne. Durant sa dernière maladie, il a terriblement souffert ; mais il n'a laissé échapper aucune plainte, aucun murmure ; il est toujours resté doux et bénissant Dieu. »

A. B.



L'EGLISE DE THABANA-MORÈNA EN 1887

Thabana-Morèna, 10 février 1888.

Messieurs et honorés frères,

L'année 1887 m'a paru bien longue. Beaucoup de soucis au sujet des miens, au sujet de l'Église, beaucoup de travaux matériels pénibles, d'autant plus pénibles que, les ressources

pécuniaires faisant défaut, il fallait payer de sa personne. J'ai donc été heureux de saluer la fin de cette année, d'autant plus que le Seigneur a permis qu'elle fût meilleure que son commencement. Il a voulu m'encourager en m'accordant de nombreuses bénédictions. Aujourd'hui et toujours on peut compter sur Lui!

Mon cher fils Louis avait eu une rechute à son arrivée au Lessouto. Il s'en releva pour être pris d'une pneumonie à l'entrée de l'hiver, c'est-à-dire en juillet. Par la bonté de Dieu, M. le docteur Clément Daumas se trouvait alors en visite chez nous. Il s'installa au chevet du malade, pour ne le quitter que lorsque le danger fut passé. Mon fils s'est considérablement fortifié depuis lors : il va, il vient, il s'est mis résolument au sessouto, et, le dimanche avant Noël, il a prêché pour la première fois, à la grande joie de ses auditeurs, qui déclarent l'avoir parfaitement *entendu* et compris. Vous m'excuserez si j'ai commencé cette lettre par vous parler de lui. Il y aura, en juillet prochain, *huit ans* que je reçus la nouvelle qu'il était aux portes de la mort. Nous avons passé par tant d'angoisses à son sujet depuis lors, que nous ne pouvons voir dans son retour à la santé qu'un miracle de la puissance et de la bonté de Dieu!

L'état spirituel de l'Église de Thabana-Morèna-Siloé n'était pas réjouissant, il y a un an. Nous demandions à Dieu la délivrance, et elle est venue. L'Esprit d'en haut a soufflé sur le Lessouto tout entier, et nous avons eu notre part de bénédictions. Les païens assistent de nouveau au culte et se montrent très accessibles lorsqu'on les évangélise dans leurs villages. De nombreuses conversions ont eu lieu, ici, à Siloé et à peu près sur toutes nos annexes. Une centaine de personnes ont été admises dans la classe des catéchumènes. Nous n'avons cependant employé aucun des moyens spéciaux dont on a usé ailleurs. Ce qui est réjouissant, c'est que ce mouvement en avant a été accompagné d'un progrès très réel dans la conduite des membres de l'Église. C'est la première fois, depuis que je suis missionnaire à Thabana-Morèna, qu'une année entière s'est passée

sans que nous ayons eu de scandales à enregistrer. Oh! ces réunions de consistoire consacrées à remuer la fange des adultères et des séductions de jeunes filles, que je les hais! Dieu soit béni! nous les avons employées cette année à parler de meilleures choses!

Nos six écoles ont réuni 463 écoliers. Nous comprenons dans ce chiffre les jeunes bergers que rassemble l'école du soir.

Il est à regretter que trois de nos annexes soient encore privées d'école, cela faute de ressources. Je crains même qu'il ne me faille prochainement en fermer une, et très nombreuse, pour la même raison...

Soixante-neuf personnes ont été reçues dans l'Église par le baptême ou la confirmation. Le chiffre total des membres du troupeau ne sera toutefois pas sensiblement augmenté par ces accessions nouvelles. Sur la demande de la conférence, j'ai cédé à M. Ernest Mabille mon annexe de Thaba-Tsuéu, qui comptait une cinquantaine de communiants.

Cinquante-sept enfants de parents chrétiens ont été présentés au baptême.

L'évangélisation des villages païens a été reprise à nouveau et avec assez de zèle. Chaque mois, nous avons une réunion d'Église dans laquelle il est rendu compte des visites qui ont été faites, de ce qu'on a dit et de l'accueil qu'on a reçu. Les indigènes sont heureux de pouvoir parler de leur travail, et le missionnaire de pouvoir le contrôler. Il importe, en effet, qu'il ne se dirige pas tout d'un côté, mais que la montagne soit évangélisée aussi bien que la plaine.

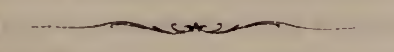
Dix annexes se rattachent à cette station, si l'on y comprend Siloé, station qui attend toujours son missionnaire. Je les ai souvent visitées. Des cinquante-deux dimanches de l'année, je ne crois pas en avoir passé plus de quinze à Thabana-Morèna. Ce qui rend toutefois l'œuvre d'évangélisation toujours plus pénible, c'est la tendance à l'éparpillement qui s'accentue de plus en plus chez nos Bassoutos. Les villages se fractionnent en hameaux. Chacun veut avoir ses coudées franches et tire de son côté.

Le point sombre est toujours notre pauvreté. Ne pouvant payer à mes évangélistes l'arriéré des années précédentes, j'avais passé l'éponge sur cette dette légitime, procédé très simple, mais qui m'était resté sur le cœur. Cette année, ils ont reçu leur salaire en plein. Mon cœur a été allégé, et ma bourse aussi. Des réparations urgentes sur les annexes ont aussi contribué à la mettre à sec. Jusqu'à quand faudra-t-il cheminer de la sorte? Je me le demande souvent avec inquiétude. Nos collectes produisent beaucoup moins qu'autrefois; de 4,500 francs, elles sont tombées à 1,500 francs, et cependant, je ne puis accuser nos chrétiens de mauvaise volonté à cet égard. Il est de toute évidence que les Bassoutos vont s'appauvrissant. Une crise économique, peut-être sociale, s'approche lentement, mais sûrement. Un gouvernement capable et intelligent s'appliquerait à la conjurer et y réussirait peut-être; mais nous ne sommes plus au temps du colonel Griffith. Les indigènes le sentent bien et ne se gênent pas pour le dire assez haut...

Je crois fermement à l'avenir de notre mission et à l'avenir de la tribu des Bassoutos, mais je crois aussi que nous aurons encore quelques mauvais coups de vent à essuyer. En attendant, il faut travailler, laissant l'avenir à Dieu. Les bénédictions qu'Il nous a accordées cette année n'ont pas épuisé son bon trésor.

Recevez, messieurs et honorés frères, mes salutations affectueuses.

P. Germond.



INAUGURATION D'UNE NOUVELLE MAISON A KUTING

Les ouvriers du moyen âge, pour acquérir la maîtrise, produisaient un ouvrage que l'on était convenu d'appeler un *chef-d'œuvre*. Les apprentis de notre école industrielle viennent de conquérir de la même façon leur diplôme d'honneur. Ils ont construit une maison en pierre de taille, pourvue d'un premier étage, chose presque unique au Lessouto. C'est l'inauguration de ce monument que M. Preen raconte à M. Casalis dans la lettre qu'on va lire.

Léloaleng-Kuting, le 15 février 1888.

Bien cher monsieur Casalis,

Nous venons d'avoir l'ouverture de la nouvelle maison construite par nos apprentis. J'avais invité les principaux chefs des environs et quelques frères pour le 8 dernier. Letsié, qui est trop âgé, s'est fait représenter par deux chrétiens de Morija. Sir Marshall Clarke, le résident, qui était en route pour notre fête, a été arrêté malgré lui pour des raisons politiques. Nous n'avons pas été au complet, mais cependant notre fête a assez bien réussi. Nous avions environ 500 personnes venues de près et de loin pour voir, comme on aime appeler notre maison : le *motlolo* (la merveille) du Lessouto.

L'impression générale des Bassoutos, c'est que cette maison, ayant été faite par leur *batlankana* (jeunes gens), les relève à leurs propres yeux. La fibre patriotique parle chez eux, plus que je ne pensais. Le jour de notre fête, l'indifférence habituelle avait fait place à de l'enthousiasme, aucun ne voulait en croire ses yeux : « Comment, tu dis que ce sont des *batlankana* qui ont fait cette maison ? — Oui, ce sont vos enfants qui ont fait cette maison. » — Et alors on voyait comme la joie leur monter au cœur. Un chef, Philemone Mosetlé, disait : « On nous rabaisse toujours en nous comparant aux singes, eh

bien! aujourd'hui nous aurons de quoi répondre à nos moqueurs; cette maison faite par nos jeunes gens leur montrera que nous sommes capables de progresser. Que nos détracteurs viennent voir cette maison et qu'alors ils nous montrent des singes de leurs pays pouvant faire une maison pareille. Cette maison nous honore comme tribu, et nous avons droit d'en être fiers. »

Nkuebe, fils de Letsié, et chef de Kuting, disait qu'on devrait me remercier, et en même temps il me faisait remettre 25 francs.

L'effet désiré a été obtenu ; les Bassoutos prennent intérêt à une œuvre qui les relève en flattant leur amour-propre, et c'est un bon signe. Je leur disais que ce qui me réjouit n'est pas tant cette maison, mais bien la pensée de l'avenir; avec la persévérance et la bénédiction de Dieu, nous développerons cette école, et cette maison est une preuve que nous pouvons faire des progrès.

Ce jour a été, je puis bien le dire, un triomphe de la civilisation sur la barbarie, du christianisme sur le paganisme. Cette maison construite est la réalisation d'un ouvrage matériel par une force spirituelle, qui, en développant dans nos jeunes gens le sentiment du bon et du beau, le fera pénétrer plus avant dans la tribu. J'ai pour ainsi dire suivi pas à pas ce développement chez nos apprentis. C'était pour moi une pure joie de voir cette force du beau se manifester au fur et à mesure que les pierres taillées et ornementées donnaient de l'apparence aux murs. C'étaient, chez nos jeunes gens, des exclamations de surprise et de joie, non sans un petit mouvement d'orgueil. «Ah! disaient-ils, qu'elle sera belle notre maison.» — Il y avait alors renouvellement d'ardeur, d'application, d'émulation ; c'était à qui ferait le mieux et aussi le plus vite. Pendant les heures de repos on venait à la dérobée admirer sa pierre, voir à distance l'effet qu'elle produisait à l'œil, et ainsi de jour en jour, au grand soleil, à la pluie, on taillait, on frappait, sans se plaindre ni de la pesanteur des pierres, ni du danger qu'il y a à les monter. Le soir, aux

leçons, avec toute leur bonne volonté, il y avait des apprentis qui, à bout de forces, laissaient tomber le livre et demandaient à leur institutrice la permission d'aller se coucher. Ah! les braves garçons! j'avais pitié d'eux, mais que faire? c'est en forgeant qu'on devient forgeron, et moi-même je les poussais; il me semblait que nous allions lentement, trop lentement. On cherchait à gagner du temps en abrégeant les heures de repos réglementaires; le samedi, jour de congé, on travaillait jusqu'à une heure de l'après-midi. Ah! ils les ont bien gagnés ces éloges nombreux de leurs compatriotes et des missionnaires, qui le jour de l'ouverture faisaient répéter par l'écho de notre vallon : *A se ke se tiée sekolo sena, a se tsuele pele!* Puisse-t-elle s'affermir, cette école, qu'elle progresse! La pluie qui nous surprit fit rentrer bien des discours et vint, au dire des Bassoutos, bénir et la fête et l'ouverture de la maison. Nous nous rappellerons longtemps ce beau jour.

Nous sommes très occupés en ce moment à tout mettre en ordre pour la conférence prochaine; après viendra le repos. S'il est possible de nous trouver un remplaçant, nous aimons à nous bercer de l'espoir d'aller en France cette année. Bertschy consentirait à venir ici tout en gardant sa station, mais ce n'est qu'un plan sur lequel la conférence se prononcera.

Recevez nos respectueuses salutations.

Votre dévoué,

J. PREEN.



LA STATION DE CANA

Progrès et difficultés.

Cana, 22 septembre 1887.

Cher monsieur Boegner,

Il y a déjà quelques mois que je ne vous ai écrit, il est donc temps de prendre la plume pour vous donner un court résumé de l'œuvre dans le district confié à mes soins.

Fondation d'une annexe.

Immédiatement après la conférence, je fondai l'annexe de Fubane. Depuis longtemps déjà plusieurs de mes frères me poussaient à le faire, mais j'hésitais. Il ne suffit pas de trouver l'homme dévoué qui consacrera ses forces et ses aptitudes à remplir le poste qu'on désire créer, il faut surtout savoir comment on fera vivre ce poste. Pour cette annexe, le Seigneur y a pourvu, du moins pour quelques années. Une personne, qui désire rester anonyme, se chargera, pour les deux ou trois premières années, de l'entretien du catéchiste. Plus tard, qu'arrivera-t-il? Je ne veux pas me le demander pour le moment. Le Seigneur, qui a pourvu à la fondation de cette annexe, pourvoira, je n'en doute pas, à ses besoins futurs. Je m'aperçois toujours plus, en avançant dans la carrière, que le chrétien doit vivre par la foi, surtout lorsqu'il est missionnaire. Mais cette foi ne doit pas être dépourvue de prudence; c'est pour cela que je ne puis profiter, comme il serait désirable de le faire, des portes ouvertes à l'Évangile.

Portes ouvertes.

Depuis quelque temps, je suis assailli de demandes de catéchistes. L'année dernière, Rampa, un fils de Moshesh et qui habite à mi-chemin entre Cana et Péka, me suppliait de lui donner, sinon un catéchiste, au moins un instituteur. Dans une autre direction, un petit-fils de Moshesh m'adresse la même requête; plus loin, au pied des Maloutis, un homme assez important supplie qu'on fonde une annexe dans son village. Je pourrais citer d'autres cas, mais cela suffit. Ces endroits sont des centres de population qui demanderaient à être occupés le plus tôt possible. Si l'on tarde, je crains bien que ces personnes qui nous appellent ne se tournent vers d'autres, qui ne demanderont pas mieux que d'occuper le pays. Dans ce cas, nous serions en grand danger, au lieu de gagner

de nouveaux adhérents, de perdre les quelques personnes qui se rattachent à nous et habitent ces endroits. L'œuvre d'extension est aussi une œuvre de conservation. Je suis convaincu que, si nous cessions de nous étendre, nous ne resterions pas stationnaires, ce qui serait déjà très fâcheux, mais nous reculerions. Il ne faut pas s'y tromper : si aujourd'hui nous pouvons donner à l'œuvre une puissante impulsion en avant, le but que nous désirons atteindre sera d'autant plus rapproché que l'effort aura été plus vigoureux. Les chrétiens éloignés de tout lieu de culte, entourés d'influences pernicieuses à la foi, se laissent facilement gagner par la tiédeur ou même retournent au paganisme. Une des plus tristes expériences de ma vie missionnaire n'est certes pas de rencontrer sur ma route des difficultés de tout genre, mais d'avoir constamment à constater les besoins de l'œuvre et de me sentir impuissant à les satisfaire. Mais, Dieu soit loué ! quelques besoins seront satisfaits grâce au don généreux du Comité (1). Mais laissez-moi vous le dire, pourquoi gâter notre joie et troubler notre reconnaissance par cette épée de Damoclès que vous suspendez sur nos têtes. Si j'ai bien compris (j'espère encore que non), vous insistez sur ce fait que le don est tout à fait extraordinaire et ne se renouvellera pas. Après avoir écrit les mots qui précèdent, j'ai un remords ; je crois avoir exagéré la portée de vos paroles ; je ne veux donc y voir que le témoignage de l'intérêt que le Comité porte à l'œuvre de nos annexes. Quant à l'avenir, Dieu y pourvoira...

Troubles civils.

Peu de temps après la fondation de l'annexe de Fubane, celle de Mapoteng recevait un rude coup. La querelle entre Massoupa et Peete, qui était à l'état chonique depuis assez longtemps, a pris tout à coup un caractère aigu. La semaine avant

(1) Allusion à une subvention votée par le Comité en 1887 pour aider à l'œuvre de l'évangélisation du Lessouto ; subvention dont l'insuffisance a motivé l'appel spécial en faveur des évangélistes. *(Réd.)*

la réunion de la conférence, plusieurs villages ont été brûlés, puis les affaires ont semblé, sinon s'arranger, au moins s'assoupir. Cet assoupissement était plus apparent que réel. Massoupa méditait un grand coup. Un beau matin, nous vîmes de Cana monter la fumée d'un grand nombre de villages incendiés. C'était Massoupa avec tous ses guerriers qui, pendant la nuit, avait envahi le district de Ramanella et détruisait les villages sur son passage. Un grand nombre de gens se sont vus ainsi, au milieu de l'hiver, privés de leurs habitations et ont dû chercher un refuge sous les rochers. Notre annexe de Mapoteng n'a pas été épargnée. Elle a été saccagée et livrée aux flammes, du moins en partie. Rahab, la femme de l'évangéliste, qui s'était enfuie, fut atteinte par l'ennemi, et dépouillée non seulement des quelques objets qu'elle essayait de sauver, mais aussi des vêtements qu'elle avait sur le corps. Quelques jours après, je me rendis sur cette annexe, pensant bien que ma présence était requise. Je trouvai l'évangéliste dans le plus complet dénuement. On était occupé à trier le grain qui n'était pas complètement carbonisé et à recueillir celui qui avait été dispersé dans les alentours. Des porcs et de la volaille, il ne restait plus qu'un souvenir. Enfin, tout ce qui a pu être enlevé l'a été. Les livres de l'évangéliste et le matériel de l'école ont été emportés ou détruits. Il ne nous est resté que trois ou quatre volumes, puis quelques ardoises. Ma visite ne fut pas longue, je dus repartir et accompagner l'évangéliste chez le marchand le plus rapproché. Bien que la caisse de l'évangélisation fût à sec, il n'y avait pas à hésiter, je lui achetai pour près de cent francs de couvertures de nuit. Quelques jours plus tard, je lui donnai une somme beaucoup plus forte pour se procurer de la nourriture et des vêtements de jour. Je lui ai déjà avancé plus que son salaire et je m'attends bien à être obligé de lui prêter encore quelque argent. Il serait très désirable que je pusse lui accorder d'autres secours; mais me sera-t-il possible de le faire? Je le souhaite de tout mon cœur.

Faut-il rendre Massoupa responsable de ces ravages? On

serait porté à le croire, du moment qu'il a conduit cette expédition en personne. Mais il s'en défend, disant qu'il a donné des ordres formels pour qu'on respectât l'annexe; que si la maison de l'évangéliste a été brûlée, il y a eu méprise. C'est possible, car la maison de l'évangéliste était un peu à l'écart. A peu près en même temps cette annexe était éprouvée d'une autre manière. L'instituteur qui avait depuis un an dirigé l'école, non sans succès, était rappelé. De sorte que sa classe, qui comptait plus de quarante enfants, était ainsi subitement dispersée. Pour parer en partie ce coup, un jeune homme a été prié de faire l'école, mais il n'est pas à la hauteur de la tâche et n'a pu empêcher une vingtaine de nos enfants d'aller à l'école catholique où on les attire par tous les moyens.

Progrès de l'œuvre.

Peu après, je retournais sur cette annexe, mais cette fois, non pour constater les ravages de la guerre, mais pour être témoin des fruits de la grâce de Dieu. Deux femmes qui depuis assez longtemps désiraient servir Dieu, devaient être reçues dans la classe. L'une d'elles est femme de Péété. Son mari n'a pas mis d'obstacle à sa réception, il l'a encouragée a tenir ferme. S'il a donné si facilement son consentement, cela tient sans doute aux bonnes dispositions dans lesquelles il se trouve vis-à-vis de l'Évangile, mais cela tient surtout à la position que cette femme occupait ou plutôt aux circonstances dans lesquelles elle se trouvait.

Laissez-moi vous signaler une réunion d'un nouveau genre que nous avons eue sur la nouvelle annexe de Fubane. Le chef Patso, de concert avec l'évangéliste, a convoqué ses gens et les gens des villages environnants pour leur annoncer qu'une école journalière allait commencer. Un jour de la semaine nous nous trouvions donc réunis en assez bon nombre sur cette annexe. Après le chant d'un cantique et la prière, le chef Patso prit la parole pour faire connaître le but de la réunion.

Dans son discours il recommanda fortement à tous ceux qui l'écoutaient d'envoyer leurs enfants à l'école. Après lui, je pris la parole pour indiquer à l'auditoire combien l'instruction leur était utile à tous les points de vue, et combien difficilement ils pourraient s'en passer à l'avenir. Plusieurs orateurs suivirent, appuyant ce qu'avaient dit le chef et le missionnaire. Avant la clôture de la réunion, je demandai que ceux qui voulaient profiter de notre école voulussent bien se faire connaître. Un jeune homme se lève et dit : « Pour moi, je n'ai pas d'enfant à envoyer à l'école, mais j'y viendrai moi-même. » Plusieurs autres disent la même chose; quelques pères de famille nous promettent de nous envoyer leurs enfants. D'autres restent silencieux; trop prudents pour se lier dans un moment semblable, ils veulent avoir le temps, le loisir d'y penser. Somme toute, nous avons eu une bonne journée et j'aime à croire qu'elle ne sera pas sans fruit pour notre œuvre.

Dimanche passé, nous avons eu la dédicace de la chapelle de l'annexe de Péka. Je vous ferai grâce de cette fête, car toutes les dédicaces se ressemblent. Qu'il me suffise de dire que nous avons eu un nombreux auditoire. Même le service de sainte Cène a dû se faire en plein air, malgré les obstacles que les bruits de toute sorte opposent au recueillement.

Insuffisance de la chapelle de Cana.

Sur les annexes comme sur la station, l'œuvre se poursuit comme à l'ordinaire. Si nous avons peu de conversions à signaler, un signe cependant assez encourageant, c'est l'augmentation qu'ont reçue partout nos auditoires. Comme je vous le disais dans une communication précédente, notre chapelle à Cana est décidément insuffisante. Il est nécessaire d'avoir dans le lieu du culte un recoin pour les personnes qui ne viennent pas habituellement au culte et qui sont généralement assez nombreuses. Eh bien, ce recoin, notre chapelle ne peut plus le leur offrir. Voilà pourquoi la conférence a porté sur le budget de cette année la somme de 2,500 francs que

que le Comité a cru devoir refuser. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je regrette cette décision qui retarde au moins de deux ans notre construction. Vous vous récriez, mais laissez-moi vous donner un mot d'explication. En attendant votre lettre, j'ai fait commencer les travaux, ne voulant pas laisser passer tous les beaux jours sans faire des briques; j'ai aussi demandé du roseau; celui-ci a dû être coupé et charrié. Ces frais restent naturellement à ma charge. puisque je les ai faits sans autorisation. L'année prochaine ma demande sera renouvelée; mais vous comprenez que je ne ferai aucuns frais sans avoir l'autorisation en mains; lorsque celle-ci arrivera, on sera près de la saison des pluies. Vous savez que celles-ci enrayent chaque année nos travaux matériels pendant plusieurs mois. Si le Comité avait voté cette somme, la chapelle aurait sans doute été finie dans un an ou dix-huit mois. Mais les choses étant comme elles sont, ce ne sera que vers cette époque que la chapelle pourra être commencée. Pourrai-je conserver le roseau et les briques jusque-là? Je ferai mon possible, mais je ne suis pas sans inquiétude à cet égard. De plus, la perspective d'avoir à faire de nouveau pendant des années les services en plein air ne me sourit pas. Il y a quinze ans, je supportais assez bien la chose, je ne sais s'il en sera de même maintenant. Bâtir n'est jamais un plaisir, pas plus pour moi que pour le reste de mes collègues. Je pensais donner cette année et la prochaine un bon coup de collier et que j'en aurais fini avec la bâtisse, à Cana, du moins.

Recevez, cher monsieur Boegner, mes salutations affectueuses.

Votre tout dévoué,

F. Kohler.



MISSION DU ZAMBÈZE

QUELQUES CHIFFRES
à propos du voyage de Paris au Zambèze.

On sait qu'il faut environ vingt jours pour faire les 6,000 milles marins, soit 11,111 kilomètres, qui séparent les côtes anglaises de la Ville-du-Cap. La voie ferrée qui unit cette ville à Kimberley a un développement de 1,042 kilomètres; c'est un trajet d'environ quarante heures. Rien de plus facile, comme on voit, que d'aller de Paris à Kimberley, au centre de l'Afrique australe : il n'est besoin que de vingt-cinq jours et de 1,500 à 1,600 francs.

Il y a moins de trente ans, M. et madame Mabille ont navigué cent quatre jours entre l'Angleterre et la Ville-du-Cap, et il leur a fallu une cinquantaine de jours, y compris les préparatifs nécessités par un voyage en wagon, pour aller de là au Lessouto. Aujourd'hui, le Zambèze n'est guère plus loin que ne l'était, il y a cinquante ans, le pays de Moshesh ; c'est à Kimberley seulement qu'on attelle le lourd wagon qui transporte le missionnaire à Kazungula (1), où l'on traverse le Zambèze pour entrer au pays des Barotsis.

Pendant le voyage de MM. Jalla, Dardier et Goy, de Kimberley au Zambèze, M. Dardier s'est imposé la tâche de noter, jour par jour, l'heure de chaque départ et de chaque dételage. On doit le féliciter d'avoir eu la persévérance d'inscrire ces centaines de chiffres, et nous le remercions de nous les avoir communiqués. Il ressort des calculs que l'on peut faire avec ces éléments, que, de Kimberley à Shoshong (appelé aussi Mangwato), nos amis ont été en route pendant trente-six jours. Ils sont partis le 29 mars 1887, et sont arrivés le 3 mai dans la capitale de Khama, l'excellent chef chrétien des Bamangwatos. Pendant ces trente-six jours, ils ont fait

(1) Prononcez *Kazoungoula*.

69 traites, soit en moyenne deux étapes par jour, en défalquant les cinq jours de repos complet que les voyageurs ont dû observer. Le total des temps de marche se monte à cent quatre-vingt-quatorze heures dix minutes, soit six heures un quart par jour en moyenne. Jamais ils n'ont marché plus de neuf heures par jour; plusieurs fois ils n'ont fait qu'une heure et demie ou deux heures dans la journée.

Le parcours de Kimberley à Shoshong peut être estimé à 760 kilomètres environ (1). Les wagons de nos voyageurs ont donc fait, en moyenne, un peu moins de 4 kilomètres à l'heure.

Une série de contre-temps a arrêté nos missionnaires à Shoshong, comme on s'en souvient. Ils ne sont repartis que le 18 juin 1887 pour arriver le 20 août à Kazungula sur le Zambèze. La route doit être bien plus pénible sur ce parcours : les wagons n'ont guère fait que 3 kilomètres par heure en moyenne, si l'on calcule la distance parcourue à environ 630 kilomètres. Le voyage a duré soixante-quatre jours, dont dix-huit jours de repos complet. Les 110 traites de ce voyage forment un total de deux cent onze heures vingt minutes de marche, soit, en moyenne, un peu plus de quatre heures et demie de marche par jour. Une fois, les bœufs ont marché pendant dix heures un quart; mais plusieurs fois ils ont été sous le joug pendant à peine une heure par jour.

En 1884, l'expédition de MM. Coillard et Jeanmairet a mis, à peu de jours près, le même temps que la caravane missionnaire de 1887 pour aller de Shoshong à Panda-Matenga. Il a fallu aux premiers cinquante-quatre jours ; aux seconds, cinquante-six jours.

---

(1) D'après l'excellente carte d'Afrique publiée par le Dépôt de la guerre, sous la direction du colonel R. de Lannoy de Bissy, à l'échelle de 1 : 2,000,000. Nous ne saurions trop recommander à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent assez à nos missionnaires pour désirer suivre leurs mouvements sur une carte géographique détaillée, l'achat de la feuille n° 49, intitulée : *Linyanti*. Chaque libraire peut la leur procurer pour la modique somme de 30 centimes. Kimberley et Shoshong se trouvent sur la feuille n° 54, intitulée : *Kourouman*. — L'estimation de M. Jalla, qui doit être celle de marchands rouliers de ces routes, fixe la distance entre Kimberley et Shoshong à 450 milles anglais, soit 724 kilomètres, et non 570 kilomètres, comme le dit par erreur le *Journal des Missions*, 1887, p. 337.

GABON

LA MISSION AMÉRICAINE

et la situation actuelle de nos envoyés.

Les derniers courriers nous ont apporté de très bonnes nouvelles de nos envoyés. Nous allons les résumer, tout en expliquant aussi clairement que possible la position occupée actuellement par chacun d'eux.

La mission presbytérienne américaine de Corisco et du Gabon, à laquelle ils collaborent en qualité d'instituteurs français, a commencé en 1842. Mais la plupart des stations sont de fondation plus récente. Ces stations sont au nombre de six. En voici les noms en commençant par le nord : *Benita,* sur la côte ; *Alongo,* sur l'île de Corisco ; *Baraka* ou *Glass,* station centrale située à côté de Libreville, chef-lieu du Gabon, sur l'équateur; *Angom,* sur le fleuve Gabon, poste du Rév. A. Marling, le premier de nos frères américains qui ait appelé notre attention sur l'utilité de notre intervention ; *Kongoué,* sur la rivière Ogowé, près de Lambaréné, poste militaire bien connu. C'est là que réside le missionnaire A. Good et que MM. Gacon et Carmien sont également établis actuellement. Enfin, *Talaguga,* sur l'Ogowé, mais à 50 milles en amont de Kongoué : le missionnaire de Talaguga est le Dr Nassau, qui a eu autrefois l'occasion d'offrir l'hospitalité à M. de Brazza.

On voit que cette mission se partage en trois groupes géographiques distincts : le groupe du nord, comprenant Benita et l'île Corisco ; le groupe du Gabon, comprenant Libreville et Angom ; et enfin le groupe de l'Ogowé, comprenant Kongoué ou Lambaréné et Talaguga.

Nos envoyés ont été répartis entre les deux derniers de ces groupes. MM. Gacon et Carmien sont à Kongoué ; on trouvera plus loin des détails sur leur voyage, leur installation et leur activité actuelle. Quant à MM. Lesage et Presset, ils restent tous deux pour le moment à Libreville, où ils sont arrivés le

16 avril, et où ils sont employés, le premier comme instituteur, le second comme aide-missionnaire.

L'accueil fait à nos amis au Gabon, soit par les autorités, soit par les missionnaires américains, a été excellent. Ces derniers nous ont écrit eux-mêmes pour nous remercier de la peine que la Société des missions a prise pour le recrutement et l'envoi de ce personnel de langue française, dont l'introduction était devenue une nécessité absolue et même une question d'existence pour la mission. Aussi nos jeunes gens ont-ils trouvé sur les stations de vrais amis, avec lesquels ils sont heureux de collaborer.

N'oublions pas de mentionner l'appui fort utile que leur a donné M. Blom, négociant d'origine hollandaise, mais français de langue, qui les a puissamment assistés à leur arrivée.

Écoutons maintenant nos voyageurs nous raconter eux-mêmes leurs impressions d'arrivée.

LETTRE DE M. GACON

M. Gacon rend compte de l'excellente impression que lui laisse son séjour chez les missionnaires de Libreville, puis il ajoute :

Sur l'Ogowé, 10 mars 1888.

... Les jours passés à Baraka m'ont paru bien courts. Je m'étais déjà accoutumé à la maison et à ses habitants ; et voilà qu'il a fallu partir de nouveau, se séparer d'avec ses frères ; ç'a été dur... mais chacun à son poste !... Nous avons eu en M. Blom un aide précieux ; il nous a rendu de grands services à notre arrivée...

Maintenant nous sommes en route pour Lambaréné ; nous avons été arrêtés pour une réparation à la machine ; et ce n'est pas agréable de passer la nuit sur le pont : les moustiques

nous font beaucoup souffrir ; c'est une chose à laquelle on ne s'habitue pas, je crois.

Quel pays humide que celui-ci ! tout objet de fer ou d'acier se rouille de suite, et les objets noirs deviennent blancs par la moisissure : j'ai vu cela par mon chapeau noir, la chaussure, les malles. Nous sommes ici à bord avec le commandant de l'Ogowé, M. Labastide, qui est bien content de nous voir arriver à Lambaréné. Il se montre bien disposé à notre égard; c'est lui qui m'a dit qu'il ferait arrêter la canonnière qui va descendre au Cap, si j'avais des lettres à envoyer en France. Dès que je serai arrivé, je pourrai mieux qu'ici écrire et vous donner des détails. Je me sers d'une plume réservoir à laquelle je ne suis pas habitué, c'est le capitaine du *Falaba* qui me l'a prêtée. Ici je vois qu'on a seulement ce que l'on a emporté avec soi, spirituellement surtout, car les yeux ont des choses inconnues à voir, ce qui fait négliger la nourriture de l'âme...

Lambaréné, le 9 avril 1888.

... Nous sommes arrivés ici le 14 mars, et non pas seuls; en montant l'Ogowé, nous avons trouvé M. Good qui attendait le *Falaba* pour s'en retourner chez lui. Il avait fait, selon sa coutume, une tournée de huit à dix jours dans les villages pour y prêcher et visiter les membres de sa nombreuse Église.

Ici, il y a beaucoup d'ouvrage, c'est ce que nous a dit tout d'abord M. Good, qui est un homme bien aimable, actif et entreprenant. Dès mon arrivée, je me suis mis à fabriquer les objets manquant dans nos chambres, et ensuite il a fallu commencer pour l'école : tableau noir, tables, etc., ce qui n'est pas encore fini. Outre cela, M. Good me remet le trafic du magasin et en général tout ce qui est matériel, mais il est évident que soit lui soit sa femme doivent encore m'assister dans bien des choses, comme je ne sais pas la langue du pays ; avec des gens aussi menteurs et voleurs que ceux qui viennent vendre ici, le magasin aurait bientôt fini d'exister. J'ai été quelquefois avec M. Good dans les villages qui nous entourent pour des

réunions où j'ai pu voir bon nombre venir l'écouter de plus en plus. Nous sommes surpris de son activité missionnaire, et de la facilité avec laquelle il parle le pahouin.

M. Good nous a expliqué tout au long l'importance qu'a ici la question de l'abstinence. La chose n'est pas difficile à comprendre : une fois qu'un noir a goûté de l'alcool, il est trop tard pour lui dire : arrête. Plus tard je pourrai en écrire long sur ce sujet. Voici pour aujourd'hui un seul fait. Il y a près d'ici un village qui sera bientôt entièrement détruit : la cause, c'est l'eau-de-vie, ou plutôt l'eau-de-mort. Il est arrivé dans bien des endroits que des hommes sont morts peu d'heures après avoir bu de ces drogues achetées à grand prix. Pour faire ce commerce, il faut qu'on soit indigne du nom d'Européen civilisé...

Quant à la santé, nous pouvons rendre grâces à Dieu. La fièvre ne nous a pas encore fait souffrir beaucoup. Cependant elle m'a empoigné un jour, et cela assez pour m'empêcher de travailler, mais elle n'a pas duré...

Recevez, cher monsieur, etc.

VIRGILE GACON

LETTRE DE M. CARMIEN

Lambaréné (Kongoué), le 10 avril 1888.

Cher directeur,

Je laisse à M. Gacon le soin de vous raconter notre voyage de Libreville à Lambaréné et la manière dont nous avons fait connaissance avec les moustiques; je me contenterai de vous parler de mon école.

N'ayant point de local suffisant, j'ai commencé à faire classe dans l'église, où, dès le premier jour, 26 mars, je réunissais 40 élèves. Il m'a été impossible de commencer plus tôt. Le dimanche 24 mars était désigné par M. Good pour la commu-

nion; aussi, pendant les jours qui suivirent notre arrivée, voyait-on arriver de tous côtés des indigènes pour cette fête; d'autre part, la préparation des candidats au baptême donnait tellement de travail à M. Good qu'il avait décidé que nous remettrions l'ouverture de l'école après la sainte Cène.

Aujourd'hui, j'ai cinquante élèves M. Good me limite à ce nombre; en voici le motif: Lambaréné se trouve sur une grande île que forme l'Ogowé. Sur un côté de cette île se trouvent le poste français, les factoreries anglaises et allemandes et la mission catholique. La mission américaine est située sur un bras du fleuve à trois quarts d'heure en canot du poste; elle est, de plus, sur la rive droite et isolée de tout village. La largeur du bras du fleuve est d'environ 1 kilomètre; la Seine n'est qu'un ruisseau en comparaison de l'Ogowé. Par terre, nous ne pouvons avoir de communication qu'avec des villages de Pahouins. Tous les Galoas habitent sur la rive gauche, ayant été chassés par l'invasion des Pahouins. Or, tous mes élèves sont Galoas ou Camas, et aucun village n'est assez populeux pour qu'on y établisse une école. Il faut donc que, comme le font aussi les pères missionnaires, la mission protestante loge, nourrisse et habille les enfants. Voici comment M. Good procède avec eux. Ils ne vivent que de bananes et de manioc; on leur distribue également un peu de sel et quelquefois du poisson salé. Leur nourriture revient à peu près à cinq francs par mois. M. Good donne un dollar aux plus grands et un demi aux petits pour s'acheter des habits et du savon que lui-même leur vend. La véritable valeur du dollar est de deux ou trois francs suivant la marchandise qu'ils prennent. Ils se font des pagnes ou des pantalons, à leur guise; si on leur donnait des habits, ils n'en prendraient pas soin, et chercheraient à les user le plus vite possible pour en avoir de nouveaux. Comme monnaie, M. Good emploie un petit bon de carton sur lequel la valeur est imprimée et qui n'est employé que pour son commerce avec les indigènes. Or, pour le moment, le magasin de

M. Good est un peu dépourvu de marchandises, et il est obligé d'attendre l'arrivée d'un bateau américain lui apportant des provisions nouvelles, afin d'avoir plus de facilité pour se procurer des bananes et du manioc pour la nourriture de nos négrillons.

Je fais classe le matin, de 8 heures à 11 heures, et le soir après 4 heures, pendant une heure et demie ou deux heures, suivant que les enfants tardent à venir : quand il fait beau ils tardent plus que quand la pluie menace de tomber.

A partir de 1 heure de l'après-midi, les élèves travaillent à couper l'herbe autour de la station, mais il faut constamment les surveiller, car ils sont d'une paresse incroyable.

J'ai eu déjà deux accès de fièvre malarienne (céphalalgie) les deux premiers jours où j'ai commencé à faire classe ; le second m'a duré quatre jours. Le dernier jour de mon accès, M. Gacon a fait classe à ma place, sur la proposition de M. Good ; l'après-midi, la fièvre l'a saisi également un peu, mais cela n'a été que passager. Aujourd'hui nous nous portons bien, et je crois véritablement que Dieu nous a accompagnés dans notre voyage et notre séjour en Afrique, et nous lui demandons tous les jours, avec M. Good, qu'il continue à répandre sa bénédiction sur nous et sur ceux de nos frères qui travaillent à l'avancement de son règne.

Nous avons chaud, et la saison diffère des années précédentes : contrairement à ce qui arrivait autrefois à cette époque, la chaleur augmente continuellement, tandis qu'elle devrait diminuer. Toutefois, si nous buvons un peu d'eau, immédiatement la sueur perle sur notre peau, de sorte que nous transpirons continuellement ; même pendant la nuit, suivant la nourriture que l'on a absorbée le soir, on souffre jusqu'à ce que la digestion soit faite.

Je commence à être fatigué, car je vous écris cette lettre pour ainsi dire d'une seule haleine. De plus, l'heure approche où je vais monter en canot pour porter au poste français les lettres que nous avons écrites et qui doivent partir demain matin à 6 heures par la canonnière.

En attendant le plaisir de vous lire, je suis, monsieur, votre serviteur respectueux,

H. CARMIEN.

LETTRE DE M. LESAGE

Glass, Libreville, le 17 avril 1888.

Cher monsieur,

Nous sommes arrivés hier soir à 5 heures et en assez bonne santé. Nous avions hâte de quitter le *Coanza*, où nous avons été aussi mal que possible. En arrivant à Libreville, nous nous sommes informés de la mission américaine; elle se trouve à Glass, à une heure environ de chemin de Libreville. Nous avons fait ce trajet, guidés par un noir et dans l'obscurité à peu près la plus complète, et, s'il n'y avait pas eu de temps en temps des éclairs, nous n'aurions absolument rien vu. Nous sommes enfin arrivés et nous avons été reçus par M. Reading. Nous irons voir demain M. le docteur Ballay.

Nous avons en ce moment de la pluie, et cette nuit il y a eu un orage épouvantable. J'ai cru un moment que la foudre allait tomber sur notre maison et l'anéantir; il n'en a rien été heureusement, et nous sommes sains et saufs. Le pays a l'air très beau, et, pour ma part, je crois que je me plairai ici. Je ne vous donne pas encore de longs détails sur notre voyage, car cette lettre, écrite à la hâte à cause du départ du courrier, n'est que pour vous renseigner sur notre sort. Je tiens cependant à vous dire que nous avons passé par le Vieux-Calabar, et que là nous avons été voir le roi; nous étions cependant en tenue de voyage, et notre élégance laissait à désirer, cela ne nous a pas empêchés d'être reçus par le monarque de ce pays, monarque pour la forme, et qui n'a aucune autorité véritable, le pays étant placé sous le protectorat anglais; c'est un gros homme, à l'air assez peu intelligent. C'est à peine s'il a daigné nous parler; il a cependant tenu à honneur de nous faire voir

son trésor, c'est-à-dire les cadeaux à lui faits par les Européens. En prenant congé de lui, nous lui avons serré la main en lui souhaitant un long et heureux règne.

Le 19 avril.

... Il a été décidé que je resterais à Glass ainsi que Presset. Je serai instituteur, et Presset, aide-missionnaire. J'aurai à commencer par les éléments de l'instruction, mes élèves ne connaissant absolument rien.

Nous avons vu le gouverneur ce matin ; tout est pour le mieux dans la meilleure des colonies.

LESAGE.



SÉNÉGAL

QUELQUES LIGNES DE MADAME MORIN A SA FAMILLE

Saint-Louis, 13 mars 1888.

Nous jouissons en ce moment d'une série de vents d'est, tout ce qu'il y a de plus fatigants. Les matinées et les soirées sont fraîches, mais à partir de 10 heures du matin l'air est embrasé et cela dure jusqu'à 2 ou 3 heures. Alors se lève la brise de mer. Il paraît que les vents d'est durent en général 3, 6 ou 9 jours, mais cette fois-ci les 10 jours sont révolus; Nous avons tous les jours 29° et 30° sur la galerie, qui n'est pas chaude en général, une fois même 31°. Je réussis à entretenir une fraîcheur relative dans les chambres en tenant tout soigneusement fermé, portes et fenêtres, et en arrosant fréquemment le plancher. Mais les matinées et les soirées sont fraîches, et nous nous portons très bien tous les deux.

Saint-Louis, 23 mars.

Depuis que j'ai écrit ce qui précède nous avons été à Kerbala et nous en sommes revenus. Nous avons beaucoup joui de

ces quelques jours de vacances qui ont été un vrai repos. Kerbala est plus frais que Dagana, il y a une sensible différence. Nous avons trouvé la maison en très bon état. Elle fait plaisir à voir, a l'air confortable, et ce grand espace libre autour est charmant. Elle est en pleine brousse, et tout autour à perte de vue on ne voit que broussailles et buissons; ici et là quelques arbres. A quelques mètres de l'enclos est le célèbre village des Bambaras, c'est un village assez considérable. Mon mari fait le culte à Kerbala.

Saint-Louis, 6 avril 1888.

La semaine dernière, qui était la semaine sainte, a été très chargée : il y a eu un culte tous les soirs à 5 heures dans la chapelle, le vendredi saint naturellement un service le matin... Nous sommes allés deux fois à Pont de Khor pendant la semaine pour faire là-bas le culte du soir. Tout s'est fait en woloff, et je n'y ai naturellement rien compris et pourtant j'ai beaucoup joui de ces services en plein air. Madame Taylor a parlé chaque fois; elle a une grande facilité de parole, beaucoup d'à propos et d'autorité. Il faut voir comme on l'écoute; les gens sont absolument suspendus à ses lèvres, et on voit qu'elle sait leur dire juste ce qui leur convient.

A. M.



NOUVELLES DE M. BRANDT

Saint-Louis du Sénégal, le 16 avril 1888.

Bien cher monsieur,

Voici déjà quelque temps que je ne vous ai écrit. Mon silence n'est pas dû à l'oubli, mais au manque de faits saillants et à la pensée que M. Taylor, au milieu de vous, pourrait beaucoup plus vous intéresser que ma plume.

Depuis le départ de M. Taylor la situation a peu changé. M. et madame Morin sont allés visiter la station de Kerbala et sont revenus enchantés du joli aspect de la maison.

Durant la semaine sainte nous avons eu réunion chaque soir à la chapelle. Cette manière de repasser jour après jour les derniers moments de la vie du Seigneur sur la terre est bien propre à nous faire mieux comprendre toute la grandeur du grand sacrifice.

Deux fois durant cette même semaine nous sommes allés à Béthesda. La réunion a eu lieu près des cases afin que les femmes, tout en s'occupant de leur cuisine, pussent entendre. M. Morin a fait la partie liturgique, puis madame Taylor a parlé en bambara avec une facilité et une chaleur remarquables.

Il y a huit jours nous sommes partis quatre pour Saligri : M. Morin, l'horloger Debeux, un jeune sergent protestant et moi. Saligri est un village situé à une douzaine de lieues de Saint-Louis. Quelques membres de notre Église y vont pour cultiver. Ces pauvres gens sont bien isolés et comme ils ne savent pas lire, ils ont pour toute nourriture religieuse la prière. Perdus au milieu de populations idolâtres ou musulmanes, il est difficile qu'ils restent fidèles à l'Évangile.

Partis à cinq heures et demie du matin, c'est à midi seulement que nous sommes arrivés. Comme nous traversions un marigot (grand marais), nos chevaux se sont abattus dans la vase, et c'est couverts de boue que nous sommes parvenus à l'autre bord.

Une fois arrivés, on desselle nos chevaux et on nous prépare une case. Pendant qu'on fait cuire le riz, nous nous reposons un peu d'une fatigue toute nouvelle pour nous, pauvres novices dans le métier de cavaliers. A deux heures on nous apporte le riz. Il a l'air fort appétissant, et, voyant qu'on met trop de temps à nous chercher des cuillers, je commence à l'indigène, en plongeant résolument ma main dans le mets.

A peine avons-nous achevé que notre case s'emplit de visiteurs, le chef du village en tête. Les uns apportent du lait, d'autres des œufs ou des poules. Nous buvons le lait, mangeons quelques œufs et remercions pour le reste.

Le chef parle peu; un autre vieux, le premier ministre de

l'endroit sans doute, est son porte-parole. Ils sont très heureux de nous voir et disent qu'ils aiment les blancs, car sans eux ils seraient encore esclaves. A chaque phrase que M. Morin leur fait traduire ils répondent en poussant des cris d'approbation.

Après les cadeaux et les salutations viennent les malades; ils sont nombreux.

Heureusement qu'en bon docteur M. Morin a sa trousse et quelques médicaments. Il administre du laudanum, du sulfate de soude, etc., donne quelques conseils. Un pauvre vieux reçoit séance tenante une forte dose d'ipéca...

Des soins donnés au corps, nous passons à ceux de l'âme. Nous réunissons tout le monde, et la réunion commence. Un de nos noirs traduit en bambara. On éprouve une émotion profonde à voir ces hommes assis autour de vous, vous écoutant avec attention et vous approuvant à chaque instant. Il est aussi douloureux de se dire que parmi eux il y en a beaucoup qui n'ont jamais entendu prononcer le nom de Christ! Si un blanc est rejeté, la faute en sera due à lui seul. Mais pour nos pauvres Africains en est-il ainsi? Comment croiront-ils, si personne ne leur parle?

A six heures nous remontons en selle, après avoir refusé l'invitation de passer la nuit. Nous avons soin cette fois d'éviter les marigots. Quel recueillement on éprouve le soir dans ces immenses solitudes où pendant des heures et des heures on n'aperçoit aucune lumière, aucune trace d'habitation humaine! A une heure nous rentrons à Saint-Louis, fatigués, mais heureux de ne pas avoir perdu notre journée.

Pour ma classe, je n'ai pas lieu d'être trop découragé. J'ai pu obtenir de la part de mes élèves une sommes de travail à laquelle je ne me serais pas attendu. Lentement ils ont pris l'habitude de ne plus venir en classe sans être préparés. Une fois prise, j'espère qu'avec un peu de vigilance on pourra la maintenir. Pour leur éducation c'est plus difficile; à tout moment je me heurte contre leur inertie, leur manque de réflexion et surtout la mobilité de leurs impressions. Si dans une composition je leur demande à quoi on reconnaît un en-

fant véritablement chrétien, ils indiqueront à merveille ce qui le distingue des autres, mais quant à agir en conséquence, personne n'y songe. Ils ont un peu trop ces phrases toutes faites, ces expressions si belles chez ceux qui les ressentent, mais si froides chez ceux qui n'en sont pas touchés, et qu'on appelle le patois de Canaan. Peu dire et beaucoup pratiquer, voilà ce que je leur répète souvent.

Pardonnez-moi, bien cher monsieur, ces idées plus ou moins sombres, mais il fait si bon quelquefois dire ce qu'on éprouve ! Lorsque parfois je me décourage, je me rappelle aussitôt le but de ma vocation, qui n'est pas de travailler au perfectionnement d'un peuple mais avant tout à son relèvement, et que, par conséquent, je ne dois point me rebuter par ce que je vois chez ces pauvres noirs.

Du reste, n'est-ce pas pour Dieu et avec Dieu que je travaille ? Ne me donnera-t-il pas jour après jour force, patience et courage pour poursuivre mon œuvre ? « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point », voilà la pensée qui me soutient beaucoup.

Ce qui est souvent la cause de notre faiblesse, c'est notre manque de foi. Oh ! si nous voulions croire sincèrement à ces promesses de notre cher Sauveur, lesquelles sont si claires, si vraies, et pour toutes les situations, que d'angoisses nous nous épargnerions ! « Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu. » Oh ! que Dieu m'aide à croire, aide aussi à croire à ces chers enfants qu'il m'a confiés, afin qu'au grand jour je puisse aussi dire : « Me voici avec tous les miens, il ne s'en est perdu aucun. »

Quant à vous, je me recommande beaucoup à vos prières et vous envoie l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

J. Brandt.

P. S. — Je passe de bons moments chez M. et madame Morin. Il m'est précieux de pouvoir, de temps à autre, me reposer dans un milieu si affectueux.



KABYLIE

NOUVELLES DE M. MAYOR

Moknéa, 13 avril 1888.

... Pour le moment je continue l'école avec une dizaine d'élèves réguliers; j'ai trois classes : ceux de la première lisent et font de petites dictées et récitent le recueil de mots Pautex; ceux de la deuxième commencent à lire en épelant les syllabes difficiles, ils récitent aussi des mots du vocabulaire Pautex, et apprennent à compter. Les derniers apprennent les chiffres et les syllabes, tout en écrivant les lettres sur l'ardoise.

Jusqu'à ce jour les femmes sont toujours venues en grand nombre pour coudre, et quelques-unes ont fait des progrès cet hiver.

Ma chère femme est obligée de faire un séjour en Suisse (1) chez sa mère, pendant l'été ; plus tôt elle pourra partir, mieux cela vaudra. Ce changement est tout à fait nécessaire pour sa santé.

Je continuerai seul mon travail, pendant son absence, mais nous attendons d'un moment à l'autre un domestique français, qui m'est indispensable pour bien des choses que les Kabyles ne peuvent pas faire.

Veuillez agréer, honoré monsieur, toute la sincère expression de nos sentiments les plus respectueux.

H. S. Mayor.

P. S. — Nous venons d'apprendre que l'un des missionnaires anglais, notre ami, M. Lamb, qui était précédemment à Djemaâ-Sah'ridj, vient d'être installé à Akbou, à 17 kilomètres de Tazmalt.

(1) J'aurais vivement désiré de pouvoir l'accompagner, vu que bien des choses demanderaient aussi ma présence, mais il m'est impossible de laisser la station ; ainsi mon devoir est-il de rester.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

LES FRÈRES MORAVES ET LEURS MISSIONS (1)

Sur les contreforts boisés du Riesengebirge, à peu de distance du défilé par lequel l'Elbe quitte la Bohême pour pénétrer en Saxe, se trouve la petite ville de Herrnhut. Une colline nue la domine, c'est le Hutberg. La vue que le regard embrasse de ce sommet a quelque chose de doux et de paisible plutôt que de grandiose ; d'un côté la chaîne se déroule à perte de vue ; de l'autre côté de l'horizon et dans la direction du nord, ses ondulations s'abaissent et se perdent dans la brume ; c'est la plaine de la Lusace et de la Silésie. La ville elle-même n'a rien d'extraordinaire. Les rues, toutes droites, ont ce caractère uniforme qui trahit une création récente et tout d'une pièce.

Et pourtant, il est impossible de parcourir ces rues, de gravir cette pente, sans que l'âme se remplisse d'une émotion profonde. Pour peu qu'on ne soit pas absolument étranger à l'histoire du règne de Dieu, ces lieux évoquent à la mémoire les plus grands souvenirs. Voyez-vous cette forêt qui traverse la route de Bohême? C'est par là qu'arrivèrent, en 1722, les premiers réfugiés moraves, les survivants de cette Église de l'Unité que la persécution catholique n'avait pu détruire. Voyez-vous, sur la pente du Hutberg, ce cimetière aux tombes uniformes? Sur l'une de ces dalles, la première que l'on rencontre,

---

(1) Conférence donnée au temple du Saint-Esprit, le 24 février. Principaux ouvrages consultés : *Le comte de Zinzendorf*, par Félix Bovet. *L'Église de l'Unité des Frères*, esquisses historiques, par Senft. Le *Journal de l'Unité des Frères*, publié à Peseux, Suisse. *Rückblick auf unsere 150 jæhrige Missionsarbeit Herrnhut. 1882.* — *Souvenir du Jubilé missionnaire de l'Église des Frères.* Peseux, 1882. — *Les Missions moraves, leur origine et leur développement.* Montmirail, 1886. — Voir aussi : *The Moravian Almanack.* 1887 et 1888. — *Das Missionswerk der Brüdergemeinde.* Gnadau. 1881. etc.

on lit le grand nom du comte de Zinzendorf, cet homme de Dieu qui a plus fait pour l'avancement du règne de Dieu que bien des théologiens et des hommes d'Église.

Mais la grandeur d'Herrnhut n'est pas seulement un héritage du passé. Elle tient à la place que l'Église morave a continué d'occuper jusqu'à nos jours dans les destinées du règne de Dieu; et cette place, elle la doit, non pas à son importance numérique, non pas à son influence sur les autres Églises, mais avant tout et surtout à ses *missions*. Elle-même en a conscience. L'un de ces fondateurs disait : « Il serait difficile de déterminer où nos missions ont porté le plus de fruits : au dehors, parmi les païens, ou au dedans, dans l'Église elle-même. » Et récemment, à l'ouverture du dernier synode général de l'Unité, un vénérable évêque disait : « Notre œuvre missionnaire est sans doute notre enfant de douleurs, mais c'est aussi la source de nos plus grandes bénédictions. Cela est si vrai, que le jour où nous cesserions de travailler aux missions, ce jour-là notre Église elle-même serait condamnée à une mort prochaine. »

Ce que nous nous proposons d'examiner dans les pages qui suivent, c'est précisément ce lien si étroit qui unit l'Église morave à ses missions; espérons que nos lecteurs trouveront dans cette étude des leçons utiles et des encouragements.

I

Les frères moraves font dater leurs missions du 21 août 1732. Elles ont donc 156 ans d'existence, et ont précédé d'un demi-siècle les plus anciennes de nos sociétés de missions modernes. Ce jour-là, donc, vers les trois heures du matin, on eût pu voir une voiture arrêtée devant une des maisons d'Herrnhut. La porte s'ouvre, trois hommes montent dans la voiture, qui traverse rapidement les rues silencieuses et prend la route de Bautzen, petite ville voisine. Un peu avant d'y arriver, elle s'arrête, nos trois voyageurs mettent pied à terre et s'agenouillent au bord de la route. L'un d'eux, le plus âgé, aux manières nobles et distinguées, fait entendre une prière, im-

pose les mains à l'un de ses deux compagnons et le bénit ; puis il remonte dans la voiture et reprend le chemin de Herrnhut. Les deux voyageurs restés seuls continuent leur route à pied.

Avez-vous reconnu ces trois hommes? L'un, c'est le comte de Zinzendorf, le protecteur de l'Église morave, l'auteur, humainement parlant, de sa reconstitution. Et ces jeunes gens auxquels il vient de donner les dernières instructions et les dernières bénédictions de l'Église? Ce sont les deux premiers missionnaires moraves : le potier *Léonard Dober*, qui va évangéliser les nègres esclaves de l'île Saint-Thomas, et le charpentier David *Nitzschmann*, que l'Église lui a adjoint, mais en lui recommandant de revenir aussitôt arrivé pour rendre compte à l'Église des débuts de l'œuvre. Tous deux partent, sans bagages, presque sans argent : ils ont chacun trois thalers, environ onze francs, plus deux ducats que le comte leur a remis au moment des adieux. Ils partent à pied, sachant à peine la route qu'ils doivent suivre ; pour arriver à Copenhague, ils comptent sur les amis qu'ils trouveront en route, et, s'il en est besoin, sur le travail de leurs mains ; pour payer leur traversée, ils se feront matelots; arrivés aux Antilles, ils gagneront leur pain et cultiveront la terre ; ils ne reculent même pas devant l'idée de se faire esclaves, s'ils peuvent à ce prix gagner les esclaves noirs ; ils n'ont peur de rien ; ils ont fait d'avance le sacrifice de leur vie!

Voilà, n'est-il pas vrai, le véritable zèle apostolique. Comment ces hommes s'en trouvaient-ils si complètement possédés? Il y a là un fait que l'on ne peut expliquer que par l'action de Dieu lui-même qui suscite, quand il lui plaît, des apôtres et des réformateurs. Pourtant, cette première explication donnée, il n'est pas défendu de rechercher les causes secondes de l'origine des missions moraves, et ces causes nous semblent être les suivantes :

Avant tout la personnalité de Zinzendorf. Cet homme, élevé à Halle, sous l'influence bénie de Francke, l'un des pères du réveil protestant du dix-huitième siècle, avait dès l'enfance agité des pensées de mission. Enflammé de l'amour de Christ,

son cœur embrassait le genre humain tout entier. A dix-huit ans il avait fondé avec quelques camarades une association portant le nom significatif d'Ordre du grain de sénevé, dont les statuts définissaient ainsi l'objet : « Le but que nous poursuivrons, au prix d'un travail opiniâtre embrassant le monde entier, sera de gagner des cœurs à Celui qui a donné sa vie pour nous. » Plus tard, dominé par la même pensée, il conclut un pacte d'amitié avec Frédéric de Watteville : les deux jeunes gens se promettent « de travailler à la conversion des païens et de ceux dont personne ne s'occupe, au moyen des instruments que Dieu mettra à leur disposition. »

C'est là, en effet, ce qui manquait encore : des instruments ; tout le reste, la charité qui peut tout, la foi qui transporte les montagnes, la largeur des vues, le coup d'œil, l'esprit d'organisation, tout cela, Zinzendorf le possédait au plus haut point ; il était le chef désigné de l'entreprise, mais où trouver les ouvriers, les simples soldats? Dieu les fournit en lui amenant les Moraves.

On sait comment eut lieu cette rencontre ; comment les survivants de l'ancienne Église de l'Unité, chassés de Bohême et de Moravie par la persécution, trouvèrent un asile sur la terre de Berthelsdorf, propriété du comte de Zinzendorf, et y fondèrent la colonie chrétienne de Herrnhut. L'œuvre des missions à ses débuts trouva dans ces hommes des instruments préparés de longue main. La persécution les avait endurcis aux fatigues, aux privations, aux souffrances, et leur avait donné une trempe peu commune ; c'était bien une troupe d'élite capable de donner le premier assaut aux forteresses du paganisme. On cite d'eux des mots sublimes dans leur naïveté héroïque. L'un d'eux, appelé Israël, ayant fait naufrage sur les côtes de l'île de Tortola, avait vu périr à côté de lui son compagnon de voyage; cramponné à un récif, il avait vu la mort en face. « Qu'avez-vous fait alors? lui demanda-t-on. — Je chantais, répondit-il, ce verset de cantique :

Où êtes-vous, disciples de l'éternelle grâce?
Vous qui portez la croix avec le Seigneur,

Où trouve-t-on vos traces sacrées?
Est-ce sur la terre natale, ou sous les cieux étrangers?
Vous, soldats de Christ, ou faut-il vous chercher?
— Les rochers, les forêts, les antres de la terre,
Les îles des païens, les vagues écumantes,
Voilà les asiles qui vous furent dès longtemps destinés. »

En 1739, Zinzendorf se rendit à Saint-Thomas avec quelques frères pour visiter les missionnaires partis sept ans auparavant. « Que ferons-nous, dit-il, s'ils ne sont plus là? — Alors, nous prendrons leurs places! — Race indestructible! ces Moraves, dit le comte. »

Drachart, le premier missionnaire du Labrador, répondait à ceux qui cherchaient à le décourager : « S'ils me tuent, eh bien, ils me tueront, voilà tout! »

Wesley, se rendant en Amérique, voyageait avec vingt-six frères et sœurs moraves. Pendant que ces derniers célébraient leur culte, une tempête épouvantable survint. Tandis que chacun à bord tremblait, le chant des Moraves se faisait entendre, sans que ni les coups de vent ni les vagues pussent l'arrêter. Ce spectacle impressionna vivement le futur créateur du méthodisme et contribua à sa conversion.

Mais l'héroïsme des Moraves n'eût pas suffi à faire d'eux des missionnaires, si l'Esprit de Dieu ne les eût soumis à une autre préparation encore. Les réfugiés moraves, dans les premiers temps, étaient fort peu unis; l'esprit de secte sévissait parmi eux, les divisions, les discussions étaient à l'ordre du jour, au point que l'existence de la communauté était menacée. C'est alors que se leva le jour à jamais mémorable du 13 août 1727. Ce jour-là, la jeune Église morave eut sa Pentecôte. L'esprit de prière, l'humiliation, la charité fraternelle, le pardon des offenses, la joie et la paix d'en haut, remplirent les âmes, et ce ne fut pas une crise passagère; la communauté sortit transformée de cette journée. L'amour de Dieu avait été répandu dans les cœurs. L'œuvre des missions pouvait naître désormais.

Elle dut son origine à une circonstance en apparence insignifiante. Le comte de Zinzendorf, au cours d'un voyage à

Copenhague, à l'occasion du couronnement du nouveau roi, y rencontra deux Esquimaux du Groënland et un nègre des Antilles, ce dernier domestique du comte Laurwig. Cette vue donna un corps à ses aspirations. Il écrivit à sa femme, restée à Herrnhut : « Le comte de Laurwig me permet d'emmener Antoine, son domestique noir, pour faire la connaissance de Herrnhut, et frayer la voie à la conversion des nègres d'Afrique et d'Amérique. Les missions danoises en Groënland et en Laponie sont abandonnées. La place est à qui veut la prendre. Je vois un vaste champ devant moi, que le Seigneur veuille dire : Amen ! »

De retour à Herrnhut, le comte fit son rapport à l'Église. Il lui parla du Groënland, des Antilles. Le sujet resta à l'ordre du jour des réunions, et tandis que l'Église se familiarisait avec l'idée d'envoyer des missionnaires, des vocations se produisirent. Léonard Dober, celui-là que nous avons vu partir pour les Antilles, se disait : « Si le Seigneur trouvait que je fusse bon à cela, j'aimerais bien aller chez les esclaves nègres. » Les mêmes pensées, à la même heure, travaillaient Tobias Leupold, un ami de Dober. S'étant communiqué leurs désirs, ils s'offrirent à l'Église. Peu après, dans les bois du Hutberg, deux jeunes ouvriers, Stach et Bœhnisch, se révélaient l'un à l'autre l'ardent désir qu'ils avaient d'aller au Groënland et se mettaient à genoux pour se consacrer à cette œuvre.

Ces choses se passaient en 1731. L'Église voulut mettre à l'épreuve la vocation de ses futurs missionnaires. Elle leur imposa un temps d'attente, des travaux préparatoires d'évangélisation. Elle-même hésitait à mettre la main à l'œuvre. Enfin elle se décida. Le départ de Dober pour les Antilles eut lieu, nous l'avons dit, le 21 août 1732. Celui de Stach et de Bœhnisch pour le Groënland se fit au commencement de l'année suivante.

Dès ce moment, quelle ardeur, quel esprit de sainte entreprise ! Quelle hardiesse, quel mépris du danger ! L'œuvre des missions moraves, silencieusement préparée par la main de Dieu, lente à naître, s'épanouit subitement et fait en quelque

sorte explosion dans le monde. Écoutons le résumé de cette période, mémorable entre toutes :

Le 21 août 1732, départ de Dober et de Leupold pour les Antilles ;

Le 19 janvier 1733, départ de Stach et de Bœhniseh pour le Groënland ;

Le 25 novembre 1734, départ de dix Moraves pour la Géorgie, où ils vont fonder une colonie et évangéliser les Indiens ;

En 1735, débuts de la mission morave dans la Guyane hollandaise ;

En 1736, débuts de l'œuvre de George Schmidt parmi les Hottentots de l'Afrique du Sud ;

En 1737, débuts d'une mission sur la côte de Guinée ;

En 1738, départ de deux missionnaires moraves pour les bords de la mer Glaciale, où ils vont chercher les Samoyèdes ;

En 1739, départ de deux missionnaires pour l'île de Ceylan.

En huit années, les frères de Herrnhut avaient porté l'Évangile dans les contrées les plus lointaines, parmi les peuples les plus sauvages. Sauf l'Australie, toutes les parties du monde avaient reçu leur visite.

(A suivre.) A. BOEGNER.

DERNIÈRE HEURE. — Mort de l'évêque Parker.

Nous apprenons avec un vif regret que la fête annuelle de la *Church Missionary Society*, commencée dans l'action de grâces, s'est terminée dans un immense deuil. Après la séance du matin, les trois secrétaires s'étaient retirés à Salisbury Square, pour se recueillir, lorsqu'ils trouvent un télégramme venu de Zanzibar et annonçant la mort du successeur de Hannington, l'évêque Parker, arrivé depuis peu au lac Nyanza et déjà hautement apprécié pour sa sagesse et pour son remarquable don de gouvernement, dû à son calme, à sa piété personnelle et son entier oubli de lui-même. Il a succombé à un court accès de fièvre.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13456.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU LESSOUTO

STATISTIQUE DE L'ANNÉE 1887 A 1888

La disposition du tableau statistique que l'on trouvera ci-contre permet de saisir d'un coup d'œil les progrès réalisés par la mission du Lessouto durant le dernier exercice. Ces progrès sont plus considérables qu'ils n'ont été depuis longtemps. Les plus remarquables sont ceux qui se sont produits dans le nombre des catéchumènes et des membres d'Église. Ces derniers sont actuellement au nombre de 6,029, soit 504 de plus qu'il y a un an. Quant aux catéchumènes, leur chiffre a été porté à 3,412, grâce à une augmentation de 1,167 personnes. En réunissant ces deux catégories, on arrive à un total de 9,441 chrétiens.

Le petit tableau ci après permettra de juger des progrès accomplis pendant les six dernières années.

	1883 —	1884 —	1885 —	1886 —	1887 —	1888 —
Membres d'Église. ...	4.023	4.424	4.988	5.190	5.525	6.029
Catéchumènes...	1.070	1.162	1.548	1.908	2.245	3.412
Total	5.093	5.586	6.536	7.098	7.770	9.441

On voit qu'en six années le total des catéchumènes et des membres de l'Église a presque doublé.

Les progrès accomplis l'an dernier dans les autres branches de l'œuvre ne sont pas moins réjouissants. Il y a maintenant au Lessouto 95 annexes, soit 5 de plus que l'année dernière; 176 ouvriers indigènes, soit 16 de plus qu'il y a un an. Le chiffre des baptêmes d'adultes a dépassé de 132 celui de l'an dernier; celui des baptêmes d'enfants est supérieur de 65 au précédent. Enfin les écoles sont en grand progrès. L'augmentation du chiffre des élèves qui les ont fréquentées n'est pas de moins de 500 enfants; le chiffre total de la population scolaire est de 4,566. Les collectes seules restent à un taux très bas; il y a cependant lieu de relever un petit progrès d'environ 400 francs sur le produit des dons pour la mission intérieure, et une augmentation à peu près égale sur les collectes faites pour la mission extérieure. Il y a donc lieu d'être reconnaissant envers Dieu de ce qu'il a, par sa grâce, fait prospérer l'œuvre de nos missionnaires.

MISSION DU LESSOUTO — TABLEAU STATISTIQUE DE 1887 A 1888

STATIONS	OUVRIERS EUROPÉENS		OUVRIERS INDIGÈNES	ANNEXES	CENTRES D'ÉVANGÉLISATION	DIMINUTION			AUGMENTATION				SOUS DISCIPLINE	COMMUNIANTS	CATÉCHUMÈNES		ACTES		ÉCOLIERS		COLLECTES	
	MISSIONNAIRES	AIDES				DÉCÈS	ÉMIGRÉS	EXCLUS	BAPTÊMES D'ADULTES	CONFIRMÉS	RÉADMIS	IMMIGRÉS			REÇUS DANS L'ANNÉE	TOTAL	MARIAGES	BAPTÊMES D'ENFANTS	GARÇONS	FILLES	INTÉRIEUR	EXTÉRIEUR
																					Fr. c.	Fr. c.
Léribe.	1	»	13	9	»	4	?	?	5	19	2	?	6	189	?	134	3	?	170	90	393 75	» »
Cana.	1	»	9	5	»	»	2	2	12	5	2	»	»	141	23	63	3	7	90	74	290 30	» »
Maboléla	1	»	7	4	1	5	27	2	23	8	4	24	8	300	91	154	13	34	73	47	2,572 15	» »
Bérée	1	»	8	4	»	5	12	2	19	4	5	16	6	271	70	119	?	?	158	135	1,077 80	65 »
Th.-Bossiou.	1	1	13	8	1	5	19	2	23	2	9	5	18	467	208	321	5	6	307	239	1,000 »	» »
Morija.	4	4	31	16	3	13	210	8	76	39	40	47	32	1,015	450	712	18	66	424	556	2,926 25	323 76
Hermon.	1	»	10	6	»	3	11	10	47	29	6	14	12	702	?	355	13	48	137	337	1,492 90	» »
Makeneng	1	»	11	7	»	6	25	1	14	8	10	201	6	428	153	300	5	17	177	211	927 80	» »
Th.-Morena et Siloé	1	»	15	9	»	9	12	»	46	24	6	23	13	697	?	309	2	58	134	392	1,361 25	» »
Béthesda	1	»	8	6	»	2	45	9	40	?	?	?	?	334	?	112	5	10	52	68	200 »	» »
Massitissi	2	1	18	6	5	9	9	3	18	1	1	44	10	430	?	373	6	17	119	109	1,058 40	255 70
— (Ecole indust.)	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	17	»	»	»	»	» »	» »
Sébapala	1	»	5	4	»	2	3	»	»	»	»	22	7	149	?	137	2	8	20	8	131 25	6 15
Paballong.	1	»	11	5	»	6	7	3	29	7	2	1	5	268	?	60	2	18	135	74	128 75	» »
Botsabélo.	»	»	2	»	»	»	11	»	9	»	»	»	»	79	?	39	»	»	28	32	37 50	» »
Mafubé	1	1	12	5	3	3	1	»	14	3	2	5	9	289	59	105	1	18	94	120	96 85	» »
Smithfield	1	»	1	»	1	»	6	»	8	4	3	7	4	100	?	42	1	31	?	26	365 80	182 90
Bethulie.	»	»	2	»	»	2	3	»	17	10	3	6	6	170	34	60	15	49	14	18	2,102 50	» »
TOTAUX. . . .	19	7	176	94	14	71	403	42	400	163	65	385	112	6,029	»	3,412	94	387	2,130	2,436	16,063 25	833 50
1887	19	?	160	89	?	63	177	47	268	73	43	233	129	5,525		2,245	109	322	1,915	2,151	15,666 85	455 10
DIFFÉRENCE. .	»	»	+16	+5	»	+8	+226	−5	+132	+90	+22	+152	+13	+504		+1,167	−15	+65	+215	+285	396 40	378 40

RAPPORT GÉNÉRAL DE LA CONFÉRENCE SUR L'EXERCICE 1887-1888.

Messieurs et honorés frères,

La conférence annuelle des missionnaires du Lessouto s'est réunie à Léloaleng ou Kuting, du 18 au 27 avril 1888. C'était pour quelques-uns, surtout pour les missionnaires du Haut-Lessouto, une occasion de faire pour la première fois la connaissance de la nouvelle maison d'habitation de M. Preen. Ceux qui, en février, avaient assisté à l'inauguration de cette maison, unique en son genre dans ce pays, en avaient tant parlé que la curiosité de tous avait été passablement piquée; mais en aurait-on dit davantage que nul n'aurait été déçu. Pendant les huit jours qu'a duré la conférence, nous n'avons cessé d'admirer ce travail des apprentis de l'école industrielle et de féliciter le maître qui les a dirigés.

Comme toujours, l'âge, la saison avancée de l'année, les pluies et d'autres circonstances ont empêché quelques-uns de nos frères de se joindre à nous. Ce sont MM. Lautré, Maitin, Dyke père, Weitzecker et Jacottet.

Mais la mort, elle aussi, avait fait un vide dans nos rangs. Vous savez déjà que notre vénéré frère, M. Maeder, un de nos vétérans, a été rappelé de ce monde, après cinquante ans passés au service de son Maître dans le pays des Bassoutos. Voilà, n'est-il pas vrai, un chiffre qui en dit plus que bien des louanges. M. Maeder restera parmi nous le type de l'humble serviteur de Jésus-Christ, grand par sa fidélité et sa débonnaireté. Nous devons aussi rappeler ici la mort de madame veuve Pellissier qui était restée à Béthulie au milieu du troupeau de son mari et de qui les indigènes disent maintenant : « Nous avons perdu notre mère. »

Parmi les faits saillants de l'année, nous avons à signaler en première ligne un réveil, dont il a été question plusieurs

fois dans nos lettres, réveil qui a eu pour centres les stations de Léribé, Morija et Thaba-Bossiou, et, de là, a rayonné sur les stations avoisinantes comme un foyer qui répand partout sa chaleur vivifiante. Les membres communiants de nos Églises, mais surtout les catéchumènes, ont vu leur nombre augmenter d'une manière tout à fait extraordinaire. Dans les églises les plus privilégiées sous ce rapport, il a fallu créer des cadres nouveaux, des classes d'instruction religieuse spécialement destinées à ces nouveaux convertis, pour que chacun pût trouver la nourriture spirituelle qui convient à son état de développement intellectuel et moral. A Dieu revient toute la gloire de ces progrès, car nous ne nous attendions pas à une si belle moisson, qui nous a pris un peu à l'improviste.

Quelle a été vis-à-vis de ce mouvement l'attitude de ceux qui persistent dans leur endurcissement? L'année dernière, nous avons parlé dans notre rapport d'une recrudescence du paganisme, qui avait fièrement relevé la tête et affichait sa vitalité. Dans l'exercice dont nous rendons compte aujourd'hui nous n'avons rien constaté de pareil. Les fêtes, les danses, les orgies ont été moins nombreuses; c'est peut-être parce qu'il a fallu vivre sobrement sur les restes de l'abondance d'il y a deux ans. De plus, les païens ont été frappés du fait que Dieu a cette année béni visiblement les prières de ses serviteurs. En septembre dernier, au moment des semailles, alors qu'un soleil ardent desséchait la terre, trop dure pour être entamée par la charrue, les missionnaires intercédèrent pour la tribu, et Dieu les exauça en accordant de bonnes et fortes pluies. Cet exaucement a contribué pour sa part à montrer une fois de plus aux païens, qui devraient, semble-t-il, le savoir depuis longtemps, que le Dieu de Jésus-Christ est le seul vrai Dieu.

Sur un point il y a une lutte réelle entre l'esprit païen et celui de l'Évangile. On dirait que l'ennemi, abandonnant d'autres positions, a concentré ses forces pour nous livrer assaut sur la question du mariage chrétien ou mariage sans bétail, et fondé sur le principe du consentement mutuel. Le dénigrer, l'insulter comme s'il n'était qu'un simple concubi-

nage, voilà la manière nouvelle dont le parti païen, qui a à sa tète plusieurs des chefs de la jeune génération, essaie de combattre l'influence de l'Évangile.

A qui la faute ? En grande partie aux renégats, aux pères qui, autrefois membres de l'Église, ont permis à leurs filles de se marier selon le rite chrétien, et qui, maintenant qu'ils sont retournés au paganisme, ou sont tombés dans l'indifférence, réclament du bétail de leurs gendres, comme le font les païens, sous peine de leur enlever femme et enfants. La faute en est aussi aux maris autrefois chrétiens, puis renégats, qui, fatigués de la compagne de leur jeunesse, tombent dans la polygamie et donnent volontiers à entendre que leur premier mariage, béni dans l'Église, n'a pas été un mariage réel.

Plusieurs cas ont dû être portés récemment devant les magistrats anglais. Nous débattons, d'autre part, cette question avec les principaux chefs. Le malheur est qu'on ne peut guère se fier à eux, — quelques jours suffisent pour leur faire oublier les promesses les plus solennelles. Pour eux, la parole ne lie pas : ils s'en servent pour éconduire le missionnaire qui vient réclamer et à qui on n'ose pas résister en face. A les entendre, ils sont avec nous ; les faits prouvent trop souvent le contraire. Les faits expliquent cette duplicité : les chefs reconnaissent le bien que les missionnaires font à la tribu, mais leur pouvoir est tellement fondé sur le paganisme qu'ils ont tout avantage à ne pas l'ébranler.

Un autre fait sur lequel nous ne pouvons garder le silence, c'est l'insuffisance de nos collectes et des dons en faveur de nos annexes. Les Églises du Lessouto devraient faire le traitement des évangélistes, voilà la règle ; en réalité elles ne le font pas et ne peuvent pas le faire. L'œuvre augmente et les fonds diminuent ; c'est le résultat de l'appauvrissement graduel de la tribu, triste spectacle auquel nous assistons sans pouvoir le conjurer. La plupart de nos aides indigènes n'ont reçu que la moitié, le quart, voire même le dixième du modeste traitement que la caisse de l'église leur faisait en des temps meilleurs. Vous avez fait connaître cet état de choses

aux Églises de langue française; un appel en faveur de nos évangélistes a été publié dans le *Journal des missions*. Nous exprimons ici notre vive reconnaissance à tous ceux qui nous ont déjà donné soit de leur superflu, soit de leur nécessaire. Mais comme la situation menace de passer à l'état chronique, et qu'il y a déjà plusieurs années qu'elle dure, nous recherchons les moyens qui pourraient nous permettre de compter sur des secours réguliers d'Europe. Nous avons frappé à plusieurs portes déjà dans la colonie du Cap, mais ce que quelques amis généreux soit de la Colonie, soit de l'État libre de l'Orange ont bien voulu nous envoyer, est loin de suffire aux besoins les plus pressants.

Nous devons maintenant passer en revue l'œuvre qui s'est faite dans nos diverses stations.

Mafubé-Matatiélé. — Le nombre des auditeurs aux cultes du dimanche a passablement augmenté durant l'exercice écoulé. Le chiffre des catéchumènes est actuellement de 20, c'est-à-dire qu'il y a eu 16 nouvelles admissions. Mais ce qui surtout a pris un développement réjouissant, c'est l'école des enfants, qui compte plus de 60 élèves. Une jolie salle d'école avait été inaugurée pendant les fêtes de Noël. Elle a été malheureusement détruite par un incendie et il n'en reste que des décombres.

L'œuvre dans les annexes est prospère. Une école a été ouverte dans le village d'un nommé Nkau, avec 34 élèves. Mais le point où devront maintenant se porter les efforts de M. Cochet, c'est la vallée du Haut-Orange. Un évangéliste de plus y a été placé chez le chef Sékaké. Deux membres de l'Église de Mafubé ont été dernièrement envoyés en tournée d'évangélisation de ces côtés-là. A peu d'exceptions près ils ont partout été reçus et écoutés avec empressement. Quel beau champ de travail ce serait pour un évangéliste itinérant, si les dépenses actuelles de l'œuvre n'étaient pas déjà plus fortes que les recettes !

Paballong. — Au mois de décembre, 36 personnes ont été

reçues dans l'Église et deux renégats ont pu être réadmis à leur tour. 59 catéchumènes suivent les cours d'instruction religieuse, et il faut vraiment admirer la persévérance de quelques-uns d'entre eux, qui sont en butte à de véritables persécutions dans le sein de leurs familles.

L'école de Paballong n'a encore jamais eu un nombre d'élèves aussi considérable que maintenant. Ils sont 74. Ce beau progrès sur les années précédentes est dû à l'intelligence et au zèle du nouvel instituteur. D'autres écoles dans les annexes sont en voie de prospérité.

Un spectacle fait pour encourager M. Christmann, c'est celui que lui offrent les familles de ses cinq évangélistes. Ce sont comme des points lumineux au milieu des ténèbres. Mais pourquoi faut-il que des Églises rivales essayent toujours de s'implanter parmi nous et d'entraver nos œuvres prospères? Un prêtre anglican est sur le point de s'établir dans le voisinage de l'annexe de Mangolong. Puisse-t-il se souvenir à temps des paroles de saint Paul et « prendre à tâche d'annoncer l'Évangile où l'on n'a point encore parlé de Jésus-Christ, afin de ne pas bâtir sur le fondement d'autrui ».

Botsabélo. — La position de l'évangéliste placé chez le chef Sofonie Moshesh devient de plus en plus difficile. Depuis plusieurs années qu'il occupe ce poste, il n'a jamais reçu qu'une part insignifiante du modeste traitement que le chef et ses gens s'étaient engagés à lui faire. Il lui faudra, pour vivre avec sa famille, chercher de l'ouvrage ailleurs. Il en est de même de l'instituteur. On s'en est tenu à de belles promesses qui, dans l'esprit des indigènes, ne lient nullement ceux qui les ont faites. Voilà donc une œuvre assez importante qu'il nous faudra sans doute abandonner, grâce au manque de parole de ceux qui nous y avaient appelés.

Sébapala. — Une salle d'école, qui provisoirement sert aussi pour les cultes, a été inaugurée sur cette station au mois de février. Il y a place pour une centaine de personnes, et, bien que ce chiffre ne soit pas atteint chaque dimanche, les auditoires sont pourtant plus nombreux que du temps où

les services religieux, faute d'abri, étaient souvent interrompus par les pluies de l'été et les froids de l'hiver.

Il faudrait maintenant une cloche pour appeler les gens. Le soc de charrue qui en fait l'office n'est pas suffisant et ne donne à personne l'illusion d'une vraie sonnerie. Encore si l'on pouvait l'entendre à quelque distance de la station!

L'école pour les enfants est seulement en voie de formation et compte une trentaine d'élèves. Des Bathlokoas, établis près de là, refusent absolument d'y envoyer leurs filles, craignant, disent-ils, qu'elles ne prennent goût aux coutumes chrétiennes, et surtout ne désirent plus tard être unies à des maris chrétiens plutôt qu'à des païens. Ce serait là, aux yeux de ces Bathlokoas, des mésalliances qu'ils redoutent. Bien que plusieurs d'entre eux suivent les services du dimanche et la prière publique qui se fait chaque matin, il n'y a encore aucun signe de conversion chez eux.

L'œuvre dans les annexes est plus prospère qu'à la station même, où une seule personne a pu être reçue dans la classe des catéchumènes, tandis que dans les quatre annexes qui en dépendent il y a eu une trentaine d'admissions. Les ressources, fort minimes, n'ont pas permis de créer cette année les nouveaux postes d'évangélisation qu'il serait urgent de fonder.

École industrielle de Léloaleng. — L'année a été bonne. Le travail s'est fait avec entrain. Les novices de l'année dernière ont fini par s'initier à la ligne droite; les anciens ont été encouragés en voyant que réellement ils apprenaient quelque chose et que journellement les passants se détournaient de la route pour venir admirer de près leurs travaux et leur prodiguer des éloges. C'est ainsi qu'a été menée à bonne fin la nouvelle maison de M. Preen, le directeur de l'École, et dont nous avons déjà dit quelques mots en commençant. Ç'a été un travail fatigant, pénible, fait au grand soleil, et pourtant il n'y a eu ni plaintes, ni murmures. L'amour-propre des apprentis les excitait à rivaliser de zèle et d'ardeur, c'était à qui ferait le mieux et le plus vite. Aux heures des repas et des récréations ils venaient juger de l'effet des pierres qu'ils avaient

posées. On savait aussi que la conférence allait avoir lieu à Leloaleng, que les missionnaires viendraient à leur tour examiner ce travail. Aussi les apprentis renoncèrent-ils librement à leurs vacances du printemps pour pouvoir achever à temps leur ouvrage.

Le nombre des jeunes gens de l'école a été de 17, dont 5 qui avaient achevé leur apprentissage, mais qui ont désiré rester encore pour se perfectionner. Ces derniers ont entrepris en ce moment un travail de construction pour le compte du gouvernement. Nous espérons que le résultat sera satisfaisant et que la bonne renommée de l'École y trouvera son profit.

Le moulin a travaillé plus que les années précédentes. De janvier en mars surtout, il y a eu augmentation de mouture pour les indigènes.

Massitissi. — Une première remarque à faire sur cette station, c'est que le paganisme s'est plutôt dérobé qu'il n'a cherché à déployer ses forces pour arrêter l'Évangile dans ses conquêtes. Aussi les conversions ont-elles été plus nombreuses qu'en temps ordinaire. Le Seigneur s'est servi de réunions spécialement organisées en vue de ceux qui, sans être indifférents aux choses de Dieu, se laissent néanmoins absorber par les plaisirs ou les soucis de ce monde. Bon nombre d'entre eux ont été touchés ; environ 200 personnes ont persévéré dans la bonne voie, enfants, adultes et vieillards. Il a fallu créer pour tout ce monde des cadres nouveaux, organiser des classes d'instruction religieuse permettant de donner à chacun la nourriture spirituelle que réclament son âge et ses besoins.

A l'annexe récemment fondée à Téléte1é, 35 personnes se sont converties.

Une vingtaine de personnes ont été reçues dans l'Église. L'évangélisation des villages païens a été faite avec zèle par les chrétiens.

Deux nouvelles chapelles ont été inaugurées, à la Télé et à Télétélé, au milieu d'un grand concours de gens venus de toutes parts.

Mais, n'est-ce pas souvent dans les moments où les chré-

tiens jouissent le plus des douceurs de leur communion avec leur Sauveur que le tentateur cherche à les faire tomber? Il a fallu exclure plusieurs membres de l'Église et en mettre bon nombre sous discipline, surtout pour adultère.

De la part des païens, l'attaque s'est surtout portée contre le mariage chrétien, qu'ils méprisent, suivant en cela l'exemple de Nkuébé, fils de Letsié, et principal chef du district de Kuting. Il a fallu l'intervention du magistrat anglais pour permettre à une veuve chrétienne d'hériter de quelques têtes de bétail qu'avait possédées son mari et que Nkuébé avait enlevées sous prétexte que, leur mariage ayant été célébré selon le rite chrétien, elle n'avait été que la concubine et non la femme légitime de son défunt mari.

Béthesda. — L'esprit de Dieu, en soufflant sur le Lessouto, a aussi touché en passant l'Église de Béthesda. Son action ne peut être méconnue, et si quelques gerbes ont pu être rassemblées, tout l'honneur lui en revient.

Mais il y a eu plusieurs obstacles au développement que l'œuvre aurait, semble-t-il, dû prendre. Ce sont d'abord des querelles entre chefs qui se disputent le pays qui entoure la station, et ceux qui auraient pu mettre bon ordre à cet état de choses n'ont fait que susciter de nouveaux troubles.

Un second fait, c'est que les chrétiens ont été paresseux et ont oublié qu'il était de leur devoir d'évangéliser régulièrement les villages païens. Dans une réunion destinée à l'examen de cette question, ils ont confessé leur indifférence à cet égard. Depuis lors, quelques-uns se sont mis à l'œuvre, et nous avons l'espoir que leur zèle actuel n'est pas un feu de paille.

Un dernier obstacle dont il faut tenir compte, et ce n'est pas le moins important, c'est la mauvaise conduite, les chutes de quelques membres de l'Église. Il n'y en a pas moins de 7 sous discipline pour adultère.

Une nouvelle annexe a été ajoutée à celles qui existaient déjà, ce qui porte leur nombre à cinq.

Thabana-Morèna-Siloé. — Ces deux églises sœurs ont eu, grâce à Dieu, leur part dans le réveil qui s'est produit au Les-

souto. Ce sont les enfants qui ont témoigné les premiers de leur désir de se convertir. La jeunesse a suivi, les païens sont venus ensuite, et plusieurs d'entre eux ont été gagnés à l'Évangile. Plus de 200 personnes sont ainsi entrées dans la classe des catéchumènes. Le nombre des auditeurs s'est accru, et ce progrès en nombre a correspondu à un progrès sensible dans la conduite des membres de l'Église. C'est la seule année que M. Germond ait passée sur sa station sans avoir de scandale à enregistrer.

Les écoles sont de plus en plus fréquentées; en plusieurs endroits on demande au missionnaire d'en ouvrir de nouvelles. Le point noir est toujours le manque de ressources. Nos craintes diminueraient si ce n'était là qu'un fait accidentel, mais c'est bien déjà un état habituel de la situation au Lessouto.

Une nouvelle annexe a été fondée dans le courant de l'année et ses débuts ont été très réjouissants.

Makeneng. — M. E. Mabille, d'abord établi à Mafételeng, est allé s'installer à Makéneng. Il a sous sa direction 3 annexes détachées de l'Église d'Hermon, une qui faisait partie de celle de Thabana-Morèna et quatre du district de Morija. Malgré la diversité des éléments dont on a formé l'Église de Makeneng, c'est une paroisse qui vit de sa vie propre et a déjà conscience de son unité.

A la station même, qui a englobé une des annexes les plus rapprochées, il y a à enregistrer la conversion de 20 femmes, toutes mères de famille et sorties du paganisme. Parmi elles se trouve la femme favorite du chef Lérotholi, l'héritier présomptif du vieux Letsié.

Lérotholi lui-même s'est montré peu reconnaissant de ce que, sur sa demande réitérée, la Conférence lui a accordé un missionnaire. Il a d'ailleurs recommencé à boire de l'eau-de-vie et ne craint pas d'inquiéter les chrétiens qui habitent dans son voisinage en les obligeant à observer certaines pratiques païennes. Dans la question du mariage chrétien, Lérotholi affirme bien haut que, fidèle à Moshesh, son grand-père, il

reconnaît la valeur du mariage béni dans l'Église. Malheureusement ses actes donnent à ses paroles le plus éclatant démenti.

Les annexes sont en progrès. Dans l'une il y a eu 25 conversions, 33 dans une autre, 26 dans une troisième.

Le tableau statistique accuse 153 nouvelles admissions dans la classe des catéchumènes. Il y a eu d'autre part peu de cas de discipline dans une église qui compte plus de 400 membres communiants. Pendant presque toute l'année il y a eu de beaux auditoires dans les chapelles ou dans les villages païens. Dans les écoles il y a près de 400 enfants. mais très peu d'enfants de païens. Comme partout, le chiffre atteint par les collectes a été de beaucoup au-dessous des dépenses.

Hermon. — Cette église a, elle aussi, subi le contre-coup du réveil qui s'est produit dans les églises voisines. Près de 100 personnes ont été admises parmi les catéchumènes soit à la station, soit dans les annexes. Quelques faits prouvent le sérieux de ces conversions. Un jeune homme, engagé au service d'un Boer pour un voyage, refuse d'aller voler de nuit des pêches sur une ferme voisine du chemin. Et non seulement il refuse, mais comme le Boer insistait, il le quitte et perd ainsi le paiement de trois journées de travail. Un autre membre de la classe demande que sa réception dans l'Église soit retardée parce qu'il se sent, dit-il, encore très ignorant.

Les chrétiens ont fait avec assez de zèle l'évangélisation des villages païens. M. Mabille, de Morija, a présidé, à plusieurs occasions, des réunions d'appel à Hermon. Plusieurs de ceux qui avaient déjà une certaine connaissance de l'Évangile ont été amenés par ce moyen à se donner au Sauveur.

Une spacieuse chapelle en pierre a été bâtie à l'annexe de Litsueneng. Les membres de l'Église, avec le catéchiste à leur tête, ont rivalisé de zèle pour faire de leurs propres mains ce grand travail qui aujourd'hui est achevé.

Morija. — L'année qui vient de s'écouler marquera dans l'histoire de la station de Morija. Le mouvement que l'Esprit

de Dieu a produit parmi les païens en a amené quelques centaines à se donner au Sauveur. En y regardant de près, cette riche moisson est due à l'évangélisation régulière des villages païens plutôt qu'à un réveil spontané. Ce travail d'évangélisation a été fait avec persévérance pendant de longues années sans porter les fruits que l'on en avait attendus. Beaucoup de païens étaient ainsi arrivés à une connaissance assez grande des vérités chrétiennes; ils connaissaient le Dieu de l'Évangile qui exauce les prières, ils s'avouaient coupables de transgresser ses commandements, ils savaient que le seul moyen d'échapper à un juste châtiment était de se donner à Jésus, en qui seul ils pouvaient obtenir le pardon de leurs péchés. Les réunions spéciales qui ont eu lieu ont donc eu surtout pour but et pour effet d'amener ces païens à prendre une décision, à se déclarer ouvertement pour Jésus.

L'ennemi des âmes a fait son possible pour arrêter ce mouvement. M. Mabille croit pouvoir dire que plus d'une centaine de femmes, jeunes gens, jeunes filles, ont été empêchés de confesser publiquement leur foi et d'être admis dans la classe des catéchumènes.

Un des résultats les plus réjouissants de ce mouvement, c'est que le nombre des villages qui possèdent des chrétiens a sensiblement augmenté. Mais, d'un autre côté, la population païenne, surtout dans les montagnes, augmente avec une rapidité extraordinaire. Toutes les vallées se couvrent de villages, et les évangélistes sont débordés de travail et n'y suffisent plus. Il y a de nouvelles annexes à fonder.

Dans le village même de la station, un grand nombre de mauvais sujets se sont convertis. La physionomie de l'endroit a changé d'une manière réjouissante. Une conversion remarquable a été celle de la vieille Mantoetse, sœur de feu Moshesh. Lors de sa réception dans l'Église, cette femme, qui est entièrement paralysée, a fait une profession de foi claire et touchante qui a produit une grande impression.

L'Église dans son ensemble a été secouée par ces nombreuses conversions de païens; elle ne l'a pas été autant qu'on

aurait pu l'espérer. Il y a eu ces derniers temps une recrudescence de chutes et de scandales. Quelques-uns cependant ont publiquement confessé leur faute et s'en sont repentis.

École biblique. — Sur 21 élèves sortants, 2 ont quitté pour incapacité, 2 pour maladie; sur les 17 autres, 15 entreront probablement dans l'œuvre de l'évangélisation. Les nouvelles recrues sont au nombre de 19, dont deux évangélistes d'Hermon qui sont venus pour rafraîchir leurs connaissances bibliques et autres.

L'École, à sa rentrée en mai, comptera 29 élèves, plus quelques nouveaux qui demandent à être admis.

École de théologie. — Cette école compte actuellement 3 élèves, qui semblent contents du travail qu'ils ont déjà fait, qui ont pris goût à leurs études et ne demandent qu'à les continuer. Au point de vue de la bonne volonté, du zèle, de la docilité, M. Dieterlen dit qu'il n'a rien à leur reprocher. Il croit leur piété de bon aloi, elle lui semble se développer normalement. Il était à craindre que leur savoir ne les rendît orgueilleux, mais c'est bien le contraire qui a lieu, et le premier résultat de leurs études a été de leur apprendre qu'ils ne savent rien. Ils le disent souvent.

Les études sont variées. Outre les cours proprement dits de théologie, il a fallu combler les lacunes de leurs études préliminaires, essayer d'élargir leur horizon, leur donner une connaissance générale de mille choses qu'un homme civilisé doit plus ou moins connaître. Ainsi, M. le docteur Casalis a bien voulu se charger de quelques leçons de chimie et de physiologie. Mademoiselle Aline Mabille leur enseigne l'algèbre, d'où elle passera à la géométrie; de plus ils apprennent avec elle l'histoire universelle, la littérature anglaise, la géologie.

Deux d'entre ces élèves sont mariés. Une question importante, qui reste encore à résoudre, est de savoir comment s'y prendre pour que leurs femmes soient un jour à la hauteur de leur tâche future et puissent leur prêter un concours efficace. Mesdames Dieterlen et Henry Dyke s'occupent spécialement d'elles.

École normale. — La marche de l'école a été paisible, sans événements saillants, sans incidents fâcheux. Les cadres ont été remplis plus encore que précédemment, l'école ayant compté 56 internes. Si l'examen pour les admissions, en novembre, amène autant de candidats bien préparés que l'année dernière, il faudra construire une nouvelle salle.

Dépôt de livres. — Outre un grand nombre de livres de classe, d'édification, une quantité de recueils de cantiques, de catéchismes, etc., il est sorti de notre dépôt, d'avril 1887 à fin mars 1888, 412 Bibles et 1,290 Nouveau Testament.

Thaba-Bossiou. — L'année qui vient de s'écouler a été une bonne année, du moins dans sa seconde moitié. C'est comme un commencement, une aurore de jours meilleurs, un de ces temps de rafraîchissement spirituel que notre Dieu veut bien nous donner. Mais, d'un autre côté, le mal, lui aussi, s'est fait jour sous une forme peut-être moins agressive que l'année précédente, mais plus générale. Il y a eu réveil d'une partie de l'église, réveil chez les païens et les indifférents; d'autre part, il y a eu comme un relâchement moral chez ceux des chrétiens qui n'ont pas voulu recevoir les grâces que Dieu leur accordait et prendre part résolument à l'œuvre qu'il leur imposait. Cela n'est que naturel, et il ne faut pas s'étonner que, dans une année où les conversions ont dépassé tout ce que nous avions connu jusqu'ici, les cas de péché public, surtout d'adultère, aient été plus fréquents. Cela ne nous rappelle-t-il pas la parole de l'Apocalypse : « Que celui qui est saint se sanctifie encore davantage, que celui qui est souillé se souille encore! »

L'Esprit de Dieu travaillait les âmes depuis plusieurs mois, mais ce fut à l'occasion de la fête de Noël que le mouvement prit tout à coup un développement considérable. M. Jacottet eut ce jour-là un culte spécial pour les païens, entre les deux services. Plus de 400 personnes y assistaient, et l'émotion de tous était si forte, qu'il lui fut presque impossible de se faire entendre. Dès les premiers mots toute cette grande assemblée fondit en pleurs; dans toute l'église ce n'était qu'un immense

sanglot. A la suite de cette réunion, près de 70 personnes se décidèrent à rompre avec le péché et le paganisme. Ce chiffre s'accrut encore de semaine en semaine, et à la station seule, sans compter les annexes, 165 personnes ont été admises dans la classe des catéchumènes depuis un peu plus de quatre mois. Un trait caractéristique, c'est le nombre relativement considérable d'hommes et de jeunes gens. L'influence directe de ces nombreuses conversions sur l'Église, c'est qu'une bonne partie des chrétiens entre avec plus de zèle dans l'œuvre directe de l'évangélisation. Catholiques et anglicans sont aux aguets pour essayer de profiter de ce réveil et attirer à eux quelques-uns des nouveaux convertis.

Une annexe de plus a été fondée entre Thaba-Bossiou et Morija ; elle a une école qui compte déjà une soixantaine d'enfants. Il est de toute nécessité de fonder plusieurs autres annexes soit dans la direction de Cana, soit du côté des Maloutis où la population se porte de plus en plus.

École supérieure de jeunes filles. — Cette école, rouverte après une interruption de huit ans, compte pour le moment 12 élèves, que mademoiselle Miriam Cochet initie aux traditions de l'établissement et qui font des progrès réjouissants sous le rapport de l'instruction, de la conduite et du travail matériel. Nul doute que dans un temps rapproché cette institution, si nécessaire à ce pays, ne reçoive de nouveaux développements et ne comble utilement une lacune qui se faisait douloureusement sentir dans l'organisme de notre mission.

Bérée. — Le Seigneur a donné à cette église des signes de sa présence. Un fait particulièrement réjouissant, c'est le retour d'un assez grand nombre de renégats. Les conversions de païens ne se sont pas comptées par centaines, mais par dizaines, quinzaines ou vingtaines, résultat qui dépasse ce qui se voyait d'habitude. A l'une des annexes, par exemple, celle de Kolonyama, il ne s'était pas produit une seule conversion depuis plus de quatre ans, mais au contraire de nombreuses défections. Aujourd'hui 13 personnes nouvellement conver-

ties ont pu être reçues dans la classe, et dans ce nombre il n'y a pas moins de 7 renégats !

A Maséru, la résidence du magistrat supérieur, plusieurs des membres de l'Église s'étaient adonnés à la boisson et ne craignaient par d'aller s'asseoir avec les païens autour des pots d'eau-de-vie indigène. Il a fallu appliquer avec vigueur nos règlements d'Église. Personne ne s'est rebellé, sauf une femme qui a préféré sortir de l'Église. Quelques hommes, la plupart de la police, ont, en dépit de l'opposition de leurs camarades, obtenu du magistrat que l'importation de la bière enivrante fût prohibée à Maséru, ce qui en a singulièrement réduit la consommation.

Cana. — Pendant les premiers mois de l'année la guerre civile a surexcité tout le monde. Le calme était à peine rétabli, qu'une excitation d'un autre genre, plus nuisible à l'œuvre de Dieu, remplaçait la première : il n'y eut plus dans tout le pays que des danses. Aussi l'auditoire de la chapelle de Cana en fut-il sensiblement diminué. Cependant la cause de cette diminution ne doit être considérée que comme passagère. Une annexe nouvelle a été fondée. Il y a déjà un petit noyau de chrétiens et une école d'une trentaine d'élèves.

A l'une des anciennes annexes, dans une querelle de chefs, la maison de l'évangéliste a été brûlée avec tout ce qu'elle contenait, y compris les livres d'école. La femme de l'évangéliste, qui essaya, mais inutilement, de sauver ses hardes, fut elle-même dépouillée des vêtements qu'elle avait sur elle.

Dans les autres annexes l'œuvre est en progrès, il y a eu des admissions dans la classe, et les écoles donnent de la satisfaction.

Une nouvelle chapelle plus spacieuse que le local actuel devait être construite à Cana même. Le vœu en a été exprimé l'année dernière, mais les travaux n'ont pas encore pu être commencés.

Leribé. — Le réveil qui a commencé en 1886 sur l'une des annexes s'est maintenu et propagé. Même chez Joël on com-

mence à voir se produire des conversions. Il y en a eu auss dans le village de Leribé. Tlotse-Heights, le camp indigène, situé à une lieue environ de Léribé a été détaché de l'Église de la station et constitué en annexe proprement dite. Après cette séparation, les gens de la station comprirent qu'ils devaient demander au Seigneur de combler ce vide, et leur requête es en train d'être exaucée.

L'école du soir, commencée en janvier, compte 34 élèves.

Le nombre des membres communiants est monté de 156 à 189 et celui des catéchumènes de 96 à 134. Mais c'est peu de chose en présence des masses profondes de païens, et il faudrait de nouveaux efforts pour hâter la construction des annexes en ruines, sous peine de perdre du terrain. Le chef Jonathan s'est opposé à la restauration de l'une d'elles, une des plus anciennes, sous prétexte qu'il s'y trouvait des anglicans et des catholiques.

La question de la nouvelle station à fonder chez le chef Joel a fait un pas en avant. Le site a été choisi, c'est Kalo, nom qu'elle portera désormais. Il ne reste donc plus qu'à trouver le missionnaire qui devra fonder ce poste, dont l'importance n'échappe à personne.

Maboléla. — L'année a été bonne. Plusieurs fêtes de baptêmes, réunissant de grandes assemblées, ont été célébrées; une centaine de nouveaux convertis ont été admis dans la classe, et la conduite des chrétiens a été satisfaisante. M. Keck s'est principalement efforcé d'affermir l'œuvre déjà existante plutôt que de lui donner une plus grande extension.

Une chapelle d'annexe a été inaugurée en octobre, une autre, déjà achevée, pourra l'être bientôt. D'autres chapelles ont été agrandies.

L'évangélisation a pris un nouvel essor. — Les jeunes gens de l'Union chrétienne y prennent une part très active. L'école compte 88 élèves.

Smithfield. — Les auditeurs sont environ une centaine en temps ordinaire. Les membres de l'Église ont une conduite régulière, mais ils ne s'intéressent que peu à l'évangélisation.

16 personnes ont été admises dans l'Église par le baptême et la confirmation. Celles qui suivent encore les leçons d'instruction religieuse sont au nombre de 42. Une classe spéciale de catéchisme a dû être ouverte pour les enfants de chrétiens. L'école est dirigée par mademoiselle Lydie Lautré.

Béthulie. — Cette Église a perdu cette année sa mère spirituelle, madame veuve Pellissier. L'année dernière déjà Béthulie avait perdu son fidèle évangéliste Jonas. La nomination d'un successeur a suscité quelques difficultés. La jeunesse de l'Église s'est, de son côté, passablement dissipée en se livrant à des jeux indécents qu'il a fallu interdire. 6 personnes ont été mises sous discipline pour cause d'adultère. Malgré ces scandales, l'œuvre n'en a pas moins fait des progrès ; 27 candidats ont été reçus dans l'Église et 34 personnes ont été admises dans la classe des catéchumènes.

Nous venons de passer en revue toutes nos stations missionnaires. L'année, on le voit, a été particulièrement bénie. Nous avons parlé, en commençant ce rapport, de nos difficultés pécuniaires. Maintenant que nous avons exposé en détail l'état de notre œuvre, que nous avons montré l'extension qu'elle a prise en une seule année, en même temps que le développement qu'elle devrait encore recevoir pour être ce qu'elle doit être, pour que le Lessouto soit évangélisé dans toutes ses parties, même les plus reculées, on nous comprendra mieux. Quel fardeau de moins pour nous si, outre les difficultés contre lesquelles nous avons à lutter et qui sont inhérentes à toute œuvre missionnaire, nous n'avions pas si souvent à répondre à ceux qui crient : « Venez nous secourir », que nous ne savons pas comment faire marcher les annexes déjà fondées et par conséquent encore moins comment en fonder de nouvelles. Mais nous ne voulons pas terminer par des paroles de découragement qui pourraient faire croire que nous avons perdu confiance, alors que notre Maître vient de nous montrer d'une façon éclatante que rien ne lui est impossible. Il y a un an nous exprimions le désir de voir au moins

quelques âmes se convertir, et c'est par centaines que nous avons pu les compter! Pourquoi nous inquiéterions-nous du lendemain comme si le monde n'était plus à l'Éternel avec tout ce qu'il renferme? « Tu verras de plus grandes choses que celles-ci », telle est la parole que nous voulons serrer dans nos cœurs pour l'avenir et ce qui le concerne.

Recevez, messieurs et honorés directeurs, l'assurance de notre respectueux dévouement.

H. Bertschy,
rapporteur de la Conférence.

H. E. Mabille,
Secrétaire.



TAÏTI

NOS ÉCOLES DE PAPÉÉTÉ (1)

Notre œuvre scolaire de Taïti se poursuit avec activité, et si le directeur, M. Viénot, et les aides qui l'assistent ont eu à supporter de grandes fatigues pour faire face à leurs obligations multiples, ils ont eu, en revanche, la satisfaction de voir le succès récompenser leurs efforts.

Un rapport détaillé de M. Viénot nous permet de nous représenter assez exactement notre organisme scolaire de Papéété. Notre classe de garçons, fermée depuis quelques années, n'a pas été réorganisée, la présence d'instituteurs protestants à la tête de l'école du gouvernement permettant d'en ajourner la réouverture.

Notre école de Taïti est donc essentiellement une école de filles. Elle se compose de trois classes. Les deux premières sont dirigées par M. Viénot lui-même et par mademoiselle Banzet. La troisième, qui comprend deux divisions, est actuel-

(1) Extrait du rapport annuel. Nous avons jugé utile d'insérer dans notre journal cette description de nos établissements scolaires de Papéété.

lement confiée à mademoiselle Bohin. Mademoiselle Marconnet, partie de Paris en novembre 1887 et arrivée à Taïti en janvier, a pris, à son arrivée, la direction de l'école enfantine, très nombreuse, qui sert comme de pépinière au reste de l'école. Cette dernière école ne comptait pas, à la fin de la dernière année scolaire, moins de 110 élèves, sur les 181 que comptait l'établissement tout entier. Sur ces 110 enfants il y avait 33 garçons. Cette classe maternelle comble ainsi, dans une certaine mesure, la lacune laissée dans notre système scolaire par l'absence de l'école de garçons, en permettant aux enfants de l'un et l'autre sexe de passer quelque temps sous l'influence de l'éducation protestante.

N'oublions pas de rappeler qu'à côté de son œuvre de Papéété, M. Viénot dirige à Papaoa, localité voisine, une école importante qui, à la dernière rentrée, ne comptait pas moins de 80 enfants. De leur côté, MM. Brun et de Pomaret s'efforcent d'assurer aux enfants de leurs districts respectifs les bienfaits de l'éducation protestante. Outre ce qu'il leur est donné de faire pour l'instruction proprement dite, ils attachent une grande importance, comme nous le faisons en France, aux écoles du jeudi et du dimanche. Dans le district de Papéété, ces classes ont réuni 630 enfants et 354 dans celui de Mataïéa, en tout 984, non compris Mooréa.

Mais revenons à nos écoles de Papéété. Leur composition n'est pas ce qu'elles offrent de moins intéressant. « On se figure difficilement, écrit M. Viénot, sans y avoir été, la quantité de considérations qu'il faut toujours avoir présentes à l'esprit pour faire un instituteur à Taïti. Vous vous en douterez quand j'aurai dit que nos élèves appartiennent à toutes les nationalités, depuis l'enfant des émigrants des îles Gilbert ou Salomon jusqu'à celui de l'orgueilleux créole ; à toutes les classes de la société, depuis les enfants du gouverneur et des meilleures familles de l'île jusqu'à ceux de ces mêmes émigrants sauvages placés si bas encore sur l'échelle sociale. Il faut que tous soient traités de la même façon, et pourtant que les exigences des parents soient satisfaites. Il ne faut

pas de places privilégiées, et pourtant il faut éviter que l'enfant propre et sain ne soit en contact trop immédiat avec celui qui ne l'est pas. »

Quant aux méthodes employées et aux résultats obtenus, ils ont été l'objet d'une appréciation des plus favorables de la part des autorités scolaires locales, ainsi qu'il résulte des documents publiés par le *Journal des Missions*. L'attention des examinateurs officiels a été surtout frappée par l'emploi de la méthode phonomimique introduite par M. Viénot et par ses auxiliaires à Taïti. Le matériel scolaire très complet et en très bon état a obtenu aussi leur suffrage.

Le résultat de cette inspection a été l'inscription, au budget scolaire de la colonie, d'une subvention accordée à nos écoles, d'un chiffre inférieur il est vrai à ce qui leur était donné autrefois.

L'année scolaire a été terminée comme d'ordinaire par une brillante distribution de prix. Cette fête, qui a eu lieu le 20 décembre 1887, est, paraît-il, le complément indispensable des avantages que doit présenter un établissement scolaire pour obtenir la confiance des Taïtiens. M. Viénot le constate à regret, tout en faisant la remarque que cette solennité a impressionné favorablement, non seulement les élèves et leurs parents, mais la population tout entière de Taïti.

Comme résultats obtenus, nous pourrions mentionner 2 certificats d'études et 2 brevets de capacité obtenus par des élèves de nos écoles. Mais nous aimons mieux insister sur les effets religieux et moraux de l'éducation que nos missionnaires donnent avec tant de sollicitude aux enfants qui leur sont confiés. Ces fruits nous sont apparus comme personnifiés dans une institutrice indigène qui a dirigé l'école maternelle jusqu'à l'arrivée de mademoiselle Marconnet. « Même en France, dit M. Viénot, elle eût été une précieuse institutrice. Il était absolument remarquable de voir cette jeune fille indigène dominer, par la seule supériorité morale, une école de 100 enfants, parmi lesquels des gaillards de 14 à 15 ans, trois fois forts comme elle. »

N'eussent-ils obtenu d'autre succès que de pouvoir opposer ce noble type de jeune fille à la femme de mœurs faciles qui, dans l'imagination populaire et dans les descriptions des romanciers, personnifie la race taïtienne, que nos missionnaires auraient bien mérité des Églises protestantes.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LA TROISIÈME CONFÉRENCE UNIVERSELLE DES MISSIONS

Le temps n'est plus où l'œuvre des missions protestantes, encore à ses débuts, se réduisait aux efforts isolés de quelques groupes obscurs ou de quelques associations à peine constituées. Les choses ont marché; les sociétés de missions ont grandi; leur nombre s'est accru; les Églises elles-mêmes sont sorties de leur réserve, et ont donné à la grande cause de l'évangélisation du monde une attention de plus en plus sérieuse.

Il était naturel qu'en acquérant des proportions nouvelles l'œuvre des missions prît conscience de son unité. C'est ce qui est arrivé. Les chrétiens n'ont pas tardé à s'apercevoir que, divisés parfois sur bien des questions, ils pouvaient se rencontrer et s'unir sur le terrain des missions. Rien ne rapproche comme la lutte contre un ennemi commun; en combattant pour Christ, pour la conquête du monde, les chrétiens se sont trouvés unis en Christ.

Cette unité, il ne suffisait pas de l'affirmer, il fallait la réaliser pratiquement; c'était le seul moyen d'en tirer tous les fruits promis par Christ lui-même à l'entente fraternelle. De là, les *conférences missionnaires*, où les délégués des différentes missions se rencontrent et délibèrent sur leur œuvre com-

mune. C'est ainsi qu'il existe depuis bien des années une *conférence continentale* des missions qui se réunit tous les trois ou quatre ans à Brême. De même l'Angleterre, les Indes, les États-Unis, certains champs de missions, ont aussi leurs conférences spéciales.

Mais ces conférences locales ne représentaient qu'une première et imparfaite réalisation de l'unité des missions évangéliques. Aussi, dès l'année 1860, une conférence universelle des missions se réunissait-elle à Liverpool. Une seconde réunion, tenue en l'année 1878, à Mildmay, dans le nord de Londres, a permis de constater les progrès réalisés dans l'intervalle des deux premières conférences. Enfin, en ce moment même s'achèvent à Londres les réunions de la troisième conférence, qui a dû se tenir, à cause de ses proportions colossales, dans les locaux d'Exeter Hall.

I

Pour ceux de nos lecteurs (et ils sont nombreux) qui ne connaissent pas Londres, nous chercherons d'abord à donner une idée du bâtiment qui a servi de cadre aux séances de la conférence. Qu'on se représente un vaste portail ouvrant sur le *Strand*, l'artère principale de Londres, à quelques pas de la gare de Charing-Cross qui met l'Angleterre en rapport avec le continent, et donnant accès, par un large couloir, à la partie inférieure du bâtiment. Différents services y sont installés; on y trouve deux salles de réunions, une librairie, un cabinet de lecture, un restaurant, et diverses salles où les membres de la conférence peuvent faire leur correspondance ou se rencontrer pour des réunions plus intimes, en dehors des séances officielles. La grande salle, contenant de trois à quatre mille personnes, occupe le haut du bâtiment. Malgré ses vastes dimensions, on y entend aisément les orateurs, pour peu qu'ils s'expriment distinctement.

C'est dans ces locaux que se sont rencontrés ces jours-ci les délégués de presque toutes les sociétés de missions existantes.

Le catalogue qui a été publié donne les noms de cinquante-quatre sociétés anglaises, sans dire lesquelles sont représentées à la conférence; nous croyons qu'elles le sont à peu près toutes, à l'exception de la Société de la propagation de l'Évangile, que ses tendances ritualistes mettent pour ainsi dire en dehors de la communion des autres missions protestantes, qu'elles ignorent et combattent à l'occasion (1). Pour l'Amérique et le continent européen, le catalogue mentionne soixante-seize sociétés, se répartissant comme suit: pour les États-Unis, 52, dont 16 associations de femmes; pour le Canada, 6 sociétés; pour le continent européen, 17 sociétés; pour l'Afrique du Sud, 1 société. Les sociétés allemandes représentées à Londres, y compris Bâle, sont au nombre de 6; les hollandaises, au nombre de 5. Les autres sociétés européennes qui ont envoyé des délégués sont : la Société danoise, la Société norwégienne, la Société de la Crischona, la Société suédoise, la mission des Églises libres de la Suisse romande, et la Société de Paris.

Le chiffre des délégués est, d'après le catalogue officiel, de 1,477. Sur ce nombre, il y a 1,254 délégués anglais des deux sexes; les 223 autres délégués viennent de l'Amérique ou du continent européen. Ces derniers sont fort peu nombreux; nous ne pensons pas que leur chiffre dépasse une trentaine (2).

---

(1) Faisons remarquer que, sur la liste des sociétés anglaises et américaines représentées à Londres, il y en a un certain nombre qui ne s'occupent que de mission intérieure.

(2) D'après des indications données par un des organisateurs des conférences à la séance de clôture, il y aurait lieu de modifier et de compléter comme suit les indications du catalogue :

États-Unis,	58	sociétés,	137	délégués,
Canada,	10	—	27	—
Continent européen,	17	—	42	—
Colonies anglaises,	2	—	2	—
Iles britanniques,	54	—	1300	—
Total,	141	sociétés,	1508	délégués.

Six sociétés de missions du continent se sont fait excuser. — Nous ne pouvons contrôler ces chiffres; la différence avec ceux du catalogue tient sans doute à ce que jusqu'au dernier moment le nombre des délégués s'est accru.

Nous ne pouvons songer à donner aujourd'hui un compte-rendu même très abrégé des séances. A l'heure où nous écrivons elles ne sont pas terminées encore ; et nos impressions sont trop récentes, trop confuses, pour que nous puissions entreprendre de les fixer. Nous ajournons donc à plus tard cette partie de notre récit, et nous nous bornons à compléter par quelques traits cette imparfaite esquisse de ce qu'on peut appeler la physionomie extérieure de la conférence.

Le programme n'embrasse pas moins de dix journées. C'est le samedi 9 juin, au soir, qu'a eu lieu la séance d'ouverture, dans la grande salle d'Exeter Hall, sous la présidence de lord Aberdeen. Il a souhaité la bienvenue aux délégués des différentes nations; la France a eu son tour; c'est à M. Dumas, membre du Comité, qu'est échu le périlleux honneur de parler au nom des missions de langue française. Les délibérations proprement dites ont commencé le lundi. Elles ont lieu sous trois formes différentes. Le matin, de 10 heures et demie à 1 heure, ont lieu les discussions proprement dites, ouvertes aux seuls délégués. A 3 heures, nouvelle séance, également réservée aux discussions, mais accessible au public. Le soir, à 7 heures, réunion publique. Le nombre et l'importance des sujets ont obligé les organisateurs à établir deux et parfois trois réunions simultanément ; c'est ainsi que, presque tous les soirs, la réunion ouverte au public dans la grande salle n'empêche pas une seconde réunion publique de se tenir dans la salle du bas.

Quant aux sujets traités, ils sont tellement nombreux que nous devons renoncer à les énumérer. Ils se répartissent naturellement en deux catégories : d'une part, la revue des divers champs de missions, de leurs difficultés spéciales, des problèmes que les missionnaires y rencontrent ; d'autre part, les questions de méthode et de direction; les rapports des sociétés de missions entre elles, leurs relations avec les Églises, et autres questions du même genre. On a suivi un certain ordre dans la répartition de ces sujets entre les dix journées de la conférence : les premiers jours ont été consacrés surtout à passer

en revue le travail accompli ; les dernières réunions sont réservées aux conclusions et aux résolutions pour l'avenir. Faire en sorte qu'il résulte de cette rencontre et de cette revue du passé un nouvel élan pour l'avenir, telle est la pensée dominante des organisateurs de la conférence, et tel est le fruit qu'ils en espèrent.

En dehors des réunions officielles, les délégués ont de nombreuses occasions de se réunir. Il y a tous les jours déjeuner commun dans le vaste gymnase de l'Union chrétienne. D'autres invitations ont réuni les délégués en totalité ou en partie ; quelques-unes de ces rencontres, plus familières que celles de la conférence elle-même, nous laissent un excellent souvenir. Notons un thé offert par un des secrétaires de la Société anglicane, dans la maison de cette Société ; un déjeuner offert aux délégués non anglais par le trésorier de la Société des traités religieux ; un autre déjeuner offert à quatre ou cinq cents personnes environ par un seul délégué américain ; enfin, une réunion en plein air, le samedi, dans le parc de lord Aberdeen, au nord de Londres.

N'oublions pas, enfin, les réunions de prières qui se sont tenues tous les matins, avant l'ouverture des séances. L'une de ces réunions laissera de profondes impressions à ceux qui y ont assisté. C'est celle qui a eu lieu samedi, 16 juin, à 11 heures du matin, à la place des autres réunions, supprimées ce jour-là, selon la coutume anglaise.

(A suivre.) A. B.

LES FRÈRES MORAVES ET LEURS MISSIONS (1)

(Suite et fin.)

II

Il ne peut être question de présenter ici, même en abrégé, l'histoire des missions moraves. Cherchons seulement à donner une idée de leur développement actuel.

(1) Voir page 242.

Un mot d'abord des *champs de missions*. Ils se partagent en trois classes : ceux qui n'ont été l'objet que d'un essai de mission ; ceux qui ont dû être abandonnés après un travail prolongé ; enfin ceux où l'œuvre a prospéré et qui sont encore aujourd'hui cultivés.

Dans la *première catégorie*, il faut ranger neuf tentatives restées infructueuses à vues humaines, mais qui n'en témoignent pas moins du zèle et de la charité des Moraves. Elles ont eu lieu :

En Laponie. . . . . de	1734-1735
Chez les Samoyèdes.	1737-1738
En Algérie	1740
A Ceylan	1740-1766
En Chine.	1742
En Perse.	1747-1748
Dans les Indes orientales	1777-1783
Dans le Caucase	1782
Dans le Démérara (Guyane anglaise).	1838-1840

La *seconde catégorie* comprend quatre missions continuées pendant des périodes assez longues, mais qui, finalement, ont dû être abandonnées pour diverses raisons. Ce sont les missions :

De Guinée . . . . de	1737-1771
Parmi les Kalmouks	1768-1823
En Égypte.	1752-1783
A Tranquébar.	1759-1796

Le cœur des Moraves porte le deuil de ces missions. Quelques-unes ont été recommencées à plusieurs reprises; l'abandon complet n'a été décidé qu'en présence de l'impossibilité constatée de continuer.

Nous arrivons à la *troisième catégorie*, celle des missions encore existantes. Ce sont celles :

Des Indes orientales, commencée en	1732
Du Groënland . . . . . — . .	1733
De l'Amérique du Nord. . — . .	1734
De Surinam . . . . — . .	1735

De l'Amérique méridionale, commencée	en	1736-1792
De la Jamaïque	—	1754
D'Antigoa	—	1756
De la Barbade	—	1765
Du Labrador	—	1770
De Saint-Kitts (Antilles)	—	1777
De Tabago	—	1790-1827
De la Côte des Mosquites	—	1848
D'Australie	—	1849
De l'Himalaya	—	1853
Du Démérara (déjà essayée en 1835)	—	1878

Donc, 15 champs de travail en pleine culture; 4 missions abandonnées après un temps plus ou moins long, et 9 essais de missions : au total 27 contrées où la croix a été plantée par les frères moraves.

Une remarque à propos de ces champs de travail. Ils ont ceci de commun, qu'ils sont habités par les peuples les plus misérables de la terre. Voyez les premières missions fondées par les Moraves : elles ont pour objet les nègres esclaves des Antilles; les Esquimaux du Groënland et du Labrador, la race malheureuse et proscrite des Indiens de l'Amérique du Nord, les habitants sauvages du pays des Bois, dans la Guyane hollandaise ; les Papous de l'Australie. Voyez les climats sous lesquels travaillent les Moraves : ce sont les glaces du pôle ; les bords fiévreux du Surinam, les solitudes de l'Himalaya. L'Église morave a accompli le vœu de son fondateur. Elle s'est tournée vers ceux dont personne, sans elle, ne se fût occupé. Elle a mérité d'être appelée la Sœur de charité de l'humanité païenne. Partout où il se trouve une peuplade misérable et déchue, une race malade et expirante, vous trouvez l'Église des Frères, miséricordieuse et persévérante, ne se donnant de repos qu'elle n'ait tourné vers le ciel les derniers regards de ces vaincus du combat de la vie au chevet desquels elle est venue s'asseoir.

Quelques chiffres encore pour compléter cet exposé. Ils donneront une idée des progrès successifs de l'œuvre.

Après 25 années de travail, les Frères moraves possédaient : 25 stations et 100 missionnaires hommes et femmes.

Après 50 ans : 27 stations et 165 missionnaires des deux sexes.

Après 100 ans : 41 stations et 209 missionnaires hommes et femmes.

Et aujourd'hui, *après 156 années*, les missions moraves comptent :

107 stations.

335 missionnaires hommes et femmes.

141 évangélistes indigènes.

1,457 aides indigènes des deux sexes.

83,032 membres d'Église inscrits.

Le nombre total des missionnaires hommes et femmes envoyés par l'Église des Frères, depuis son origine, était en 1882 de 2,171. Sur ce nombre, 782 étaient morts sur le champ de travail. Les autres ont achevé leurs jours dans d'autres fonctions ou dans l'une des maisons de retraite de l'Église. Le reste est encore à l'œuvre aujourd'hui.

Encore un chiffre : ce sera le dernier. Le budget de l'œuvre se monte actuellement à 1,300,000 francs. Une partie de cette somme provient des établissements commerciaux et industriels de la mission ; le reste est fourni par les contributions volontaires des membres et amis de l'Église.

Voilà, certes, une œuvre considérable. Elle vous paraîtra plus grande encore si vous réfléchissez aux ressources modestes de l'Église qui la soutient. L'Église morave compte environ 30,000 membres. Ce qui ne l'empêche pas de faire vivre 15 missions ayant en moyenne chacune 11 missionnaires, pour ne parler que des hommes, soit une armée de 166 missionnaires. Qu'est-ce, à côté de cela, que nos œuvres de missions : les 24 ou 25 stations et les 30 missionnaires de nos Églises de langue française, qui cependant, tout compris, comptent plus d'un million d'âmes ! Évidemment, l'activité missionnaire

des Frères moraves est un phénomène tout à fait extraordinaire, presque unique dans l'histoire moderne. Pour le comprendre il faut considérer de plus près l'œuvre des missions moraves : se rendre compte de ses caractères principaux, et. surtout, de sa relation avec l'Église morave elle-même. C'est la dernière partie de mon sujet, et c'en est la plus délicate.

III

L'Église morave doit ses succès dans le monde païen à trois qualités essentielles, qui constituent les marques distinctives de son œuvre et comme les traits de sa physionimie : je veux dire : sa piété, son économie, sa persévérance.

J'ai nommé, d'abord, la piété. Il y a une piété huguenote, il y a une piété luthérienne; il y a aussi une piété morave. Celle-là possède quelques-uns des caractères les plus élevés de la piété chrétienne primitive, telle que l'ont décrite les apôtres. Si je devais la définir, je dirais qu'elle consiste dans un amour ardent, personnel, intime, pour le Sauveur. C'est cet amour qui caractérisait déjà la piété de Zinzendorf et qu'on trouve exprimé dans ses innombrables cantiques. C'est cet amour qui a dicté l'admirable liturgie morave et ces services de la semaine sainte où l'Église s'attache, en quelque sorte, aux pas de son divin chef, veillant avec lui à Gethsémané, le suivant au pied de la croix, et le saluant, ressuscité, à l'aurore du jour de Pâques.

Cet amour aspire naturellement à se répandre ; il a pour conséquence l'amour de l'humanité souffrante, non l'amour vague, général, abstrait des philanthropes, mais l'amour individuel, fait de compassion pour l'homme tombé, de sollicitude tendre et fraternelle pour l'âme rachetée.

Toute la méthode des missionnaires de l'Église morave découle de ce principe : sa prédilection pour les parties les plus abaissées de l'humanité, sa façon de prêcher d'emblée aux païens; non pas la loi ou l'existence de Dieu, mais Christ et Christ crucifié; son action puissante sur les individus, sa sol-

licitude pour les convertis, qu'elle groupe et suit durant leur vie tout entière par la cure d'âmes la plus consciencieuse qu'on puisse imaginer. Telles sont les aptitudes missionnaires des Moraves; eux-mêmes se reconnaissent moins de capacités pour d'autres parties de la tâche missionnaire : celles qui consistent à affranchir les communautés issues de la mission, à les doter d'un pastorat indigène et à préparer ainsi la pénétration du principe chrétien dans les nationalités. Il n'est que juste d'ajouter que ces problèmes ne se posent guère pour ces parties de l'humanité auxquelles les Moraves, conduits sans nul doute par un sentiment instinctif de leurs aptitudes, ont de préférence consacré leurs ministres.

J'ai indiqué, comme second trait caractéristique des missions moraves, l'économie. Le texte des instructions que l'on remet à nos missionnaires porte ces mots : « Souvenez-vous que, si l'économie est en tous temps et partout une vertu chrétienne, elle est pour une société comme la nôtre une condition d'existence... le seul moyen de faire beaucoup avec peu d'argent. »

Cette règle de l'économie, aucune mission ne l'a appliquée avec autant de rigueur et de succès que les Moraves. Ils ont réussi, en l'appliquant, à renouveler le miracle de la multiplication des pains : c'est en effet une véritable merveille que ces 15 missions entretenues et développées avec des ressources relativement faibles.

Sans doute, les missionnaires moraves ne voyagent plus à pied de Herrnhut au port de mer où ils s'embarquent ; ils emportent plus de bagages et d'argent que leurs prédécesseurs des premiers temps. Mais l'esprit de la grande époque est resté : encore aujourd'hui ils possèdent le secret de faire beaucoup avec peu d'argent.

Ils n'obtiennent ce résultat qu'à force d'abnégation personnelle, et en sacrifiant à la cause qu'ils servent non seulement leurs aises, mais dans une certaine mesure leur vie de famille. Voici de quelle façon. Les stations sont généralement occupées par plusieurs familles missionnaires. Celles-ci, au lieu de

former autant de ménages séparés, font ménage commun, sous la direction du couple le plus âgé. On voit les avantages de ce système, au point de vue de l'économie. Le même esprit se retrouve dans mille détails. Le missionnaire non marié n'a pas de traitement. Il est défrayé de tout par la caisse commune. Les missionnaires n'ont pas de mobilier leur appartenant en propre. Ils se servent du mobilier de la station; ce qui facilite les déplacements et rend les voyages moins coûteux. Les missionnaires émérites, à leur tour, sont recueillis dans une maison de retraite à Herrnhut et y vivent très simplement aux frais de l'Église.

Ces principes d'économie ont trouvé encore dans la méthode des Moraves une autre application. Je me hâte de dire que la même expérience tentée par d'autres sociétés a misérablement échoué. Il y faut la discipline presque monacale à laquelle les Moraves sont habitués. Je veux parler du principe en vertu duquel chaque station cherche à subvenir par elle-même aux frais de son entretien. Les moyens employés pour arriver à ce résultat diffèrent selon les circonstances : ici, ce sont les contributions des membres de l'Église ; là, quelque produit du pays que l'on exporte ; ailleurs, c'est un magasin, ou une boulangerie, ou un moulin dont l'exploitation est confiée à un frère et dont les produits entrent dans la caisse commune ; si bien que certaines stations, certains districts missionnaires sont arrivés à ne plus rien coûter à la caisse centrale.

Je répète que ce système expose la mission à des inconvénients sérieux. Diverses sociétés ont dû l'abandonner après s'y être essayées; il faut la tournure d'esprit particulière des Moraves pour que ce recours au commerce et à l'industrie n'ait jamais entraîné des abus ou donné lieu à la calomnie. J'ajoute qu'aux débuts ce système était le seul possible. Personne ne songeant à faire des dons aux missions, il fallait ou renoncer à évangéliser les païens, ou y avoir recours. A l'heure qu'il est, encore, les missions de l'Église des Frères seraient réduites à la moitié ou au tiers de ce qu'elles sont, s'il leur fallait renoncer à ce genre de ressources.

L'origine de la mission de Surinam offre un exemple de services rendus par cette méthode. Au commencement du dernier siècle, cette colonie, plus connue sous le nom de Guyane hollandaise, possédait environ 30,000 esclaves nègres. Les Moraves désiraient y fonder une mission, mais les ressources faisaient absolument défaut. Il fallait renoncer à toute idée de prêcher l'Évangile aux païens de Surinam, ou trouver un moyen de le faire économiquement. « On s'arrêta, dit un auteur morave, à ce dernier moyen. Deux frères, deux pauvres petits tailleurs, allèrent s'établir à Paramaribo, capitale de la colonie. Ils prirent des nègres comme apprentis et comme ouvriers dans leurs ateliers, et, tout en travaillant avec eux, ils semèrent la bonne semence dans leurs cœurs. Voilà l'humble commencement d'une œuvre qui s'étend aujourd'hui sur 163 plantations et qui compte 25,000 nègres chrétiens. »

N'est-il pas vrai que ce récit rappelle les scènes de la vie du premier missionnaire chrétien, de saint Paul? N'est-il pas vrai que l'économie, poussée à ce degré, est une forme de la charité?

Comme dernier trait caractéristique des missions moraves j'ai nommé la persévérance. Il n'y a pas d'activité missionnaire bénie sans persévérance; nous en savons quelque chose, mais il est impossible de lire l'histoire des missions moraves sans reconnaître que la persévérance y tient une place exceptionnellement importante. La recherche de la gloire humaine, le souci de l'opinion publique, l'amour du bruit, l'emploi de la réclame, passez-moi ce mot, ces préoccupations qui peuvent envahir jusqu'à l'œuvre sainte des missions, sont toujours restées étrangères à la direction des missions moraves. Et il faut les en féliciter, car la nature même de l'œuvre entreprise condamnait les frères, la plupart du temps, à une dure épreuve de patience. Cette épreuve, ils l'ont admirablement supportée. Rien de persévérant comme leur travail, rien d'opiniâtre comme leurs efforts, rien de tenace comme leur volonté Il leur semble naturel, après 150 de labeur au Groënland, de

continuer leur activité sans presque la restreindre. Citons quelques exemples de cette admirable vertu missionnaire.

Précisément la mission du Groënland débute par une période de stérilité absolue. Au bout de cinq années, les frères n'avaient pas même pu réussir à gagner la sympathie des indigènes. Ils tinrent bon jusqu'au jour où l'Esquimau Kajarnak, le premier converti du Groënland, entendant le récit des souffrances du Sauveur, posa à celui qui les racontait cette mémorable question, point de départ d'une ère nouvelle : « Que dis-tu ? Répète cela : car, moi aussi, je voudrais être sauvé ! »

Quand la mission de l'*île Saint-Thomas*, la plus ancienne des missions moraves, célébra son jubilé cinquantenaire, on constata que 8,833 adultes avaient été baptisés ; mais 127 ouvriers avaient payé de leur vie cette riche moisson.

Dans l'*île de Tabago*, où l'Église fondée par les frères compte aujourd'hui 2,000 membres, les efforts des missionnaires sont restés infructueux pendant 40 années.

Dans l'intérieur de la *Guyane hollandaise*, les Moraves ont commencé, il y a un certain temps, une œuvre parmi les nègres du *Pays des Bois*, pays mortel aux Européens. Ce pays des Bois possède maintenant une station appelée *Bambey*. Six fois de suite, on a dû changer l'emplacement de ce poste, parce que six fois le climat avait coûté la vie au missionnaire. Quand le dernier succomba, on renonça à le remplacer, pour ne pas envoyer encore un homme à la mort. Alors la veuve du dernier pasteur résolut de maintenir l'œuvre commencée. Après avoir elle-même célébré le service funèbre de son mari, elle demeura pendant trois ans seule au poste et donna ses soins au troupeau resté sans berger.

Ces exemples suffisent. Ils montrent ce qu'est en dernière analyse la persévérance des Moraves. Elle aussi est une forme de la charité. Elle est un fruit de l'amour de Christ ; de cet amour que l'apôtre Jean rappelle au début du récit de la passion du Sauveur, lorsqu'il dit : « Avant la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue... comme il avait aimé les frères

qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » Aimer jusqu'à la fin, voilà le secret de la persévérance morave.

IV

La piété — l'économie — la persévérance des missionnaires moraves, voilà certainement quelques-unes des raisons de leurs étonnants succès en missions et de la somme considérable de travail qu'ils produisent. Mais cette explication même est insuffisante. Les missions moraves restent un mystère aussi longtemps qu'on les considère en elles-mêmes, abstraction faite de l'Église qui les soutient. Le mystère ne s'éclaircit que quand on découvre le secret de leur intime relation avec cette Église.

Le développement extraordinaire des missions moraves s'explique parce que ces missions sont l'œuvre de l'Église morave elle-même, parce que l'Église morave est une Église missionnaire comme aucune de nos Églises protestantes (1).

Ce lien substantiel, vital, qui unit l'Église morave à nos missions, je vais vous le faire toucher du doigt. Il apparaît partout, dans la vie de l'Église, dans la place que tiennent les missions dans son organisation, dans sa direction, dans ses préoccupations journalières, dans ses cultes, dans sa liturgie. Je me bornerai à le constater avec vous dans la part que l'Église prend à nos missions par ses préoccupations, par ses dons et par la collaboration active de ses membres.

Ses préoccupations d'abord. Les missions font partie intégrante de l'activité de l'Église, et personne ne songerait à les considérer comme quelque chose d'étranger à sa vie personnelle, comme c'est trop souvent le cas chez nous. Les Moraves n'ont pas de journaux de missions spéciaux ; l'œuvre des

---

(1) Nous devons cependant faire remarquer que, d'après le témoignage officiel de l'Église morave elle-même, l'œuvre des missions a dans le sein des troupeaux sa clientèle spéciale et distincte, en sorte que, même là, l'Église missionnaire *(Missionsgemeinde)* et l'Église ne sont pas absolument identiques. Voir *Rückblick*, etc., ouvrage cité p. 41 et suiv.

missions tient sa place dans tous leurs journaux religieux.

L'Église morave a des services de missions spéciaux ; mais cela n'empêche pas les missions d'avoir leur place dans les cultes ordinaires, dans les prières de chaque dimanche. Il résulte de tout cela un état d'esprit, une manière de parler des missions différents de la nôtre. « Ceux mêmes des nôtres qui ne vont pas en mission, a dit un Morave, portent l'œuvre commune sur leur cœur : tous disent : nos missions, nos succès, nos défaites, nos missionnaires, et j'allais dire nos enfants, en pensant à ces 90 enfants de missionnaires qui sont réunis dans les instituts missionnaires du Kleinwelke, et je n'aurais pas eu tort de le dire, car l'Église les a adoptés... »

Après l'intérêt spirituel, la collaboration matérielle, financière. L'Église morave est pauvre, et je vous ai montré à quels ingénieux procédés d'économie elle doit d'avoir pu développer ses missions. Et cependant, soyez certains que cette économie ne suffirait pas, si l'Église ne savait donner, ou plutôt, cette économie n'existerait pas si les membres de l'Église ne savaient, eux aussi, pratiquer le renoncement afin de pouvoir assister les missions. Il y a, qu'on le veuille ou non, un mystérieux lien entre une Église et ses envoyés : l'esprit de sacrifice de l'Église donne en quelque sorte aux missionnaires la mesure de leurs sacrifices ; une Église mondaine, dont les membres vivent dans le luxe, ne peut exiger de ses envoyés de grands renoncements. Or, l'Église morave connaît l'esprit de sacrifice, elle compte en grand nombre les familles où l'on simplifie l'existence pour pouvoir donner davantage, et, quand il survient dans la caisse des missions un déficit, savez-vous comment on le combat : par une taxe volontaire que s'imposent les 30,000 membres de l'Église, sur un simple avis donné par la conférence des anciens de Herrnhut. Grâce à cette charité disciplinée, l'Église morave est au premier rang de la chrétienté pour la libéralité envers les missions.

Mais les sacrifices en argent ne sont ni les seuls ni les plus difficiles que les chrétiens soient appelés à faire pour les missions. L'impôt du sang, voilà la plus lourde des taxes, celle

qui fait trembler le cœur de tant de parents. Donner un fils, une fille aux missions : jamais! Sans prétendre que toutes les familles moraves se considèrent comme appelées à fournir leur part de contingent à l'armée des missions, il est certain, cependant, que l'idée de payer de sa personne est infiniment plus familière à un chrétien morave qu'à un membre de nos Églises. Un frère, pasteur ou laïque, peut d'un jour à l'autre recevoir un appel à se rendre au Labrador, en Australie, dans la Guyane, sans en être autrement étonné.

Je me rappelle à ce propos un souvenir d'enfance Mes parents étaient très liés avec le pasteur de la *diaspora* morave de Strasbourg, M. Bechler. Un beau jour, ce pasteur et sa femme furent invités à prendre la direction de la station de Gnadenthal, au cap de Bonne-Espérance. Il fallait, en peu de jours, se décider à quitter une œuvre aimée, un cercle d'amis bien chers. M. Bechler n'hésita pas et partit. Il est aujourd'hui l'un des douze anciens qui dirigent l'œuvre de Herrnhut.

Voici un fait du même genre. Le boulanger de la colonie morave de Paramaribo, dans la Guyane hollandaise, vint à succomber. Immédiatement, un boulanger de Herrnhut s'offrit pour le remplacer. Quelques jours après il partait.

La plus étonnante preuve de cette entière consécration à l'œuvre de Dieu, vous la trouvez dans l'histoire de certaines familles qui servent les missions de génération en génération. Il y a telle famille qui a fourni des ouvriers à cette œuvre depuis l'origine de l'Église morave jusqu'à nos jours. Il y a trente ans, mourait à Stuttgart, à l'âge de soixante-dix-huit ans, un pasteur morave, du nom de Weiss. Il n'y avait auprès de son lit que sa femme et un fils malade. Et cependant cet homme avait eu en tout sept enfants. Le service de la mission les avait tous réclamés, à l'exception du malade. Trois d'entre eux travaillaient sur la côte glacée du Labrador. Deux autres avaient succombé au climat meurtrier des Antilles et de Surinam. Le sixième se préparait, au moment de la mort de son père, à partir pour l'Afrique du Sud.

Au reste, ceux qui ne partent pas eux-mêmes en mission

ne se croient pas pour cela déchargés de toute collaboration active. Le principe morave est que tout membre de l'Église doit à son maître le service actif. Telle veuve âgée et libre de son temps recevra chez elle et instruira des fils de missionnaires destinés à l'enseignement. Telle sœur recevra dans sa maison une société de couture. Fait instructif : les quatre-vingt-dix enfants de missionnaires que je mentionnais il y a un instant ont tous une famille adoptive qui les reçoit à bras ouverts pendant la période des vacances.

A se donner ainsi aux missions, à les considérer comme son œuvre, sa chose, l'Église morave a gagné d'immenses bénédictions. Il faut entendre à ce sujet ses membres eux-mêmes. Simples fidèles, pasteurs ou évêques, ils sont unanimes à déclarer que leurs missions sont le vrai boulevard de l'Église, le sel qui les a préservés de la corruption; que, si elles n'existaient pas, il faudrait les créer pour préserver la communauté de la dissolution. J'ai recueilli sur cette matière le témoignage officiel de l'Église, tel qu'il a été formulé il y a six ans, lors du jubilé centenaire des missions moraves. Voici, résumé en quelques mots, ce témoignage :

L'Église morave a traversé peu après sa fondation une crise dangereuse; une période d'exaltation où l'on se croyait arrivé à la sainteté parfaite et au complet affranchissement. Si l'Église morave n'a pas sombré dans cette crise, elle le doit, nous disent les Moraves eux-mêmes, à ses missions, qui lui ont rappelé la part qui revient dans la piété au travail, à la souffrance, au renoncement.

Après la mort de Zinzendorf, nouveau danger. L'Église entre dans une période de soucis matériels, et la prudence humaine tend à prendre le dessus. Cette fois encore, les missions amènent une réaction salutaire, en maintenant dans les âmes la flamme de l'enthousiasme et l'esprit de sainte entreprise.

Vint la période desséchante du rationalisme. Si l'Église morave échappe, quoique avec peine, à la contagion, si elle reste comme un point lumineux dans les ténèbres générales, à qui le doit-elle? A ses missions qui lui rappellent que la folie

de la croix est plus sage que la sagesse des hommes et que le nom de Jésus-Christ est le seul qui ait été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés.

Et de nos jours, si l'Église morave garde son rang dans le protestantisme, si elle n'est pas depuis longtemps réduite au rang de petite secte insignifiante, à qui le doit-elle? A ses missions, qui lui communiquent à un degré rare la hauteur des vues, la largeur de cœur et l'intensité du zèle pour la cause de Dieu dans le monde, tous ces trésors qui lui assureront toujours le respect et l'affection de tous les chrétiens, si bien que la prospérité de l'Église morave est considérée par tout croyant comme intéressant l'avenir de la chrétienté tout entière.

Quelle conclusion tirer de ces faits? Je renonce à toutes les applications particulières, à toutes les leçons de détail qui se dégagent de mon exposé, et je me borne à relever, en terminant, la vérité capitale qui en ressort, à savoir la vraie relation entre l'Église et les Missions. Les Missions ne sont rien en dehors de l'Église. Les Missions sont l'Église elle-même; l'Église qui marche (on l'a dit), l'Église qui avance, l'Église qui va à la conquête du monde, selon l'ordre de son fondateur; donc: l'Église dans l'ordre; l'Église dans le vrai.

Ne serons-nous pas jaloux d'assurer à nos Églises les avantages qui résulteraient pour elles d'une participation plus directe et plus active aux Missions? Si le spectacle que présente l'Église morave, petite selon les hommes, mais grande devant Dieu, a pu nous convaincre des bénédictions assurées à l'Église, le jour où elle prend au sérieux, comme s'adressant à chacun des membres, l'ordre de Christ: « Allez et évangélisez toutes les nations », alors n'hésitons pas, rentrons dans l'ordre; faisons à Dieu résolument le sacrifice de ce qui, dans notre vie, entrave notre collaboration à son œuvre, et prenons rang, à notre tour, dans le service actif du Maître!

A. B.

Le gérant : Alfred Boegner.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet. 13, rue Cujas. — 13503.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

L'HEURE DU TRAVAIL

par A. Pierson (1).

Quiconque étudie sérieusement l'état actuel de l'œuvre des Missions ne peut se défendre d'une impression : c'est que, de toutes parts, les portes, naguère fermées à l'Évangile, s'ouvrent l'une après l'autre, et que l'Église contemporaine se trouve appelée de ce chef à des efforts dépassant de beaucoup tout ce qu'ont accompli les générations précédentes.

Je pourrais vous parler de l'ouverture récente et succes-

(1) Le discours qu'on va lire a été prononcé le 5 juillet, dans la grande salle de la Maison des missions, par M. le docteur Arthur T. Pierson, qui, en réponse à notre invitation, a bien voulu consacrer à notre maison quelques heures d'un séjour très court qu'il a fait à Paris, après les grandes réunions qui viennent d'avoir lieu à Londres. M. Pierson dirige une des plus grandes congrégations de l'Église presbytérienne de Philadelphie, ce qui ne l'empêche pas de donner aux missions une part considérable de son temps et de ses forces. Il a publié plusieurs ouvrages sur les missions, et est l'un des rédacteurs de la *Missionary Review of the world*, le plus important de tous les recueils périodiques consacrés à cette œuvre. Il était accompagné à Paris par le docteur A. J. Gordon, pasteur d'une importante église baptiste de Boston. L'un et l'autre ont bien voulu adresser la parole à nos élèves ainsi qu'aux amis trop peu nombreux qu'il nous avait été possible de réunir à l'occasion de leur passage. Malgré les petites proportions de cette séance, nous sommes assurés dès à présent qu'elle ne restera pas sans fruits. *(Réd.)*

sive des Indes, de la Chine, du Japon, de la Turquie; vous rappeler, par exemple, ce traité de Tientsin, qui, conclu en 1856, a eu pour effet de rendre accessibles, d'un seul coup, 350 millions d'hommes jusqu'alors séparés du reste du monde par un infranchissable rempart. Mais je préfère m'en tenir au seul exemple de l'Afrique; de l'Afrique, il y a peu d'années, de tous les continents, le plus fermé, le plus inabordable, et qui maintenant est envahi de toutes parts par les pionniers de la civilisation.

Voyez avec quelle rapidité la situation s'est modifiée ces derniers temps. Pas une année ne s'est écoulée sans que de nouvelles portes se soient ouvertes :

En 1871, Stanley retrouve Livingstone.

En 1872, Livingstone meurt à Ilala, en priant pour l'Afrique.

En 1874, Stanley se décide à achever l'œuvre de Livingstone.

En 1877, Stanley, après mille jours de voyage, reparaît à Banana, sur la côte ouest de l'Afrique, après avoir traversé le noir continent dans toute sa largeur. Le premier navire qui quitte le port de Londres après l'arrivée de cette nouvelle emmène les premiers missionnaires pour la région des grands lacs d'Afrique.

Après mille autres jours, cette région avait retenti de la prédication de l'Évangile.

Après mille autres jours, les missionnaires de Grattan Guinness avaient établi une chaîne de stations le long du Congo, de Banana jusqu'à Equatorville.

Encore mille autres jours, et nous aurons une chaîne de stations d'Equatorville jusqu'aux Stanley-Falls.

Vous le voyez, nous sommes arrivés à ces temps, annoncés par les prophètes, où Dieu hâte son œuvre. De nos jours, grâce aux moyens d'action dont nous disposons, on peut faire plus en 96 années que Mathusalem ne faisait dans les 960 années de sa vie. Les temps ne sont plus où le progrès des missions marchait du train des bœufs. De nos jours, tout marche au

train de la vapeur et de l'électricité. Dieu lui-même nous surprend chaque jour par la rapidité de son action, et tout indique que les progrès qui vont s'accomplir dans les dix dernières années de ce siècle surpasseront tout ce qui s'est fait depuis cinquante ans.

Il y a quelque temps, j'ai fait faire, pour mes réunions de missions, une carte d'Afrique. Avant qu'elle fût achevée, elle était hors d'usage, tellement les découvertes avaient modifié l'aspect du continent. Quand nous préparons des statistiques pour nos journaux de missions, elles se trouvent inexactes avant que nous puissions donner le bon à tirer. Je cite ces faits pour vous donner une idée de la rapidité avec laquelle le char de Dieu avance. Prenons garde à ces faits, car l'âme paresseuse et indolente est laissée en arrière.

Cette marche rapide, je ne la constate pas seulement dans les œuvres de la Providence de Dieu : je la découvre aussi dans les voies de sa grâce. On dit parfois que le temps des miracles est passé. La vérité, c'est qu'en mission l'ère des miracles a seulement commencé.

Pendant la Conférence de Londres, un grand journal, le *Times*, dit un jour que le progrès des missions modernes, dont on parle beaucoup, ressemblait, à s'y méprendre, à un convoi funèbre. Je me donnai la peine de réfuter cette assertion; écoutez quelques faits et vous jugerez de ce qu'il en faut penser.

Je possède la lettre du premier pasteur japonais consacré. Elle est écrite en japonais et m'est personnellement adressée. Or, il n'y a pas vingt ans, en 1869, j'avais fait la prière de consécration du premier missionnaire américain envoyé au Japon. L'homme qui m'a apporté la lettre dont je viens de parler a renoncé, il n'y a que six ans, aux erreurs du bouddhisme. Ces vingt années ont donc vu naître et se constituer l'Église japonaise évangélique. Je possède aussi une lettre écrite par une congrégation de 1,200 Chinois et adressée à la Société des missions des presbytériens d'Amérique, dont

je fais partie. C'est moi qui ai été chargé d'y répondre. Ma réponse leur a fait un tel plaisir, qu'ils l'ont traduite et imprimée en chinois. Je possède un exemplaire de cette traduction. Or ces 1,200 convertis étaient arrivés à la foi dans l'espace de quatre ans. Est-ce là un train d'enterrement?

Le docteur Gordon, qui m'accompagne, est en relation avec la Société des Missions baptistes. Cette société a remporté dans les Indes, ces dernières années, des succès inouïs. Et cependant, en 1853, dans une des réunions de l'Union missionnaire baptiste, on avait été sur le point d'abandonner ce champ de travail, qu'on jugeait infructueux. Heureusement, des hommes de foi s'opposèrent à cette mesure. Et, vingt-cinq ans plus tard, cette même mission voyait s'opérer les victoires les plus considérables qui aient été remportées par l'Évangile depuis dix-huit siècles. En moins de trois mois, 10,000 personnes furent ajoutées à l'Église par le baptême. Rien de pareil ne s'est vu depuis la Pentecôte.

L'histoire de la Société de Londres dans l'océan Pacifique est également riche en instruction. Ses premiers missionnaires arrivèrent à Taïti à la fin du dernier siècle. Pendant près de dix ans ils n'obtinrent aucun résultat. Tout à coup, le souffle de Dieu passa sur l'île, et la transformation opérée fut telle, qu'à peine née, l'Église taïtienne fit partir des missionnaires pour les îles Samoa. Huit ans plus tard, l'Évangile était porté aux îles Hervey; huit ans plus tard, aux Nouvelles-Hébrides et à la Nouvelle-Guinée. En quarante-quatre ans, toute la Polynésie avait entendu la bonne nouvelle.

Les succès de la mission aux îles Fidji ne sont pas moins remarquables. Les cruautés commises dans cet archipel, sous prétexte de culte, étaient d'une nature si abominable, que la parole hésite à les décrire. Quand on construisait la maison d'un chef, on appuyait les pieux de cette maison sur des corps d'hommes enterrés vivants. Quand on lançait à la mer le canot d'un chef, c'étaient des corps d'hommes qui servaient de rouleaux. Aujourd'hui l'on compte dans ces îles environ 900 églises, dont plusieurs sont construites sur l'emplacement

des fours où l'on brûlait des hommes vivants. Qu'un navire vienne à se perdre sur les récifs de ces îles, les naufragés y trouveront un accueil hospitalier, et y seront en sécurité plus que sur bien des rivages.

Voyez l'Afrique. En 1816, Jansen se rendit à Sierra-Leone. C'était un homme peu cultivé, un simple artisan allemand. Sierra-Leone, qui est, comme vous le savez, une colonie peuplée d'esclaves libérés, présentait le plus triste aspect. Les débris de 27 tribus y vivaient dans la dépravation et la violence. Jansen se mit tout simplement à prêcher l'Évangile. Avant un an, il voyait des conversions se produire. Et bientôt le temps vint où il ne pouvait traverser les champs et les bois sans rencontrer des hommes priant et louant Dieu. Jansen ne vécut que sept ans à Sierra-Leone. Et cependant, il vit la contrée transformée par l'Évangile. Des églises, des écoles, s'y étaient élevées en grand nombre. Le culte domestique était célébré dans plus de maisons que dans les meilleurs quartiers de Londres. Si c'est là la marche d'un convoi funèbre, qu'est-ce qu'un train express?

Quels devoirs nous imposent les signes des temps que nous venons de contempler?

On cite cette parole du prince Albert, parlant à des jeunes gens : « Cherchez à comprendre le plan de Dieu, et prenez-y la place qui vous y est réservée. » Je vous donne le même conseil.

On peut, à l'endroit du plan de Dieu, choisir entre trois attitudes: une attitude d'apathie, une attitude d'antipathie et une attitude de sympathie. On peut mettre la main sur le char de Dieu et l'aider à avancer; que Dieu nous donne à tous de prendre ce parti! On peut aussi essayer d'arrêter le char de Dieu, mais malheur à qui s'y risque! le char de Dieu l'écrasera. Ou bien l'on peut, par indolence, par indifférence, se laisser tomber sur la route et rester en arrière. J'espère que pas un de nous ne commettra cette faute irréparable. La vie est trop courte pour faire cette expérience dangereuse : se

laisser tomber en arrière, et se flatter du vain espoir que l'on rattrapera le char de Dieu.

J'estime donc très heureux ceux qui, s'étant donnés à l'œuvre de Dieu, marchent courageusement en avant. J'ai vu le visage de bien des jeunes gens qui s'en allaient en mission. Jamais la pensée ne m'est venue de les plaindre. A mes yeux, ce sont eux les heureux, eux les privilégiés. Ceux que je plains, ce sont ceux qui voudraient partir et qui ne le peuvent pas. Je suis de ces derniers. Je n'ai pu que travailler pendant vingt-cinq ans dans un pays chrétien, sans aller moi-même à la place d'honneur, — aux avant-postes.

J'envie les jeunes gens qui partent aujourd'hui, quand je pense aux grandes choses dont ils seront les témoins! Un vénérable missionnaire, établi au Japon, espère vivre encore assez pour voir le Japon converti. Un Hindou cultivé déclare que les Indes sont comme percées à jour et traversées de part en part par les influences chrétiennes. Il dit que les grands systèmes religieux de l'Inde, le brahmanisme, le bouddhisme, vont s'émiettant, et que leur chute peut se produire d'un jour à l'autre. Déjà, dans la Turquie d'Asie, la société américaine de Boston a établi, le long de l'Euphrate, une chaîne de stations qui se passent de tout appui extérieur.

Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner, chers jeunes gens. Si Dieu vous permet de partir, *consacrez-vous tout entiers* à lui. Dieu n'a pas besoin d'un grand nombre d'ouvriers. Ce qu'il lui faut, c'est un petit nombre d'hommes qui soient tout entiers à son service. Aujourd'hui encore, comme aux temps anciens, il suffit de Jonathan et de son écuyer, s'appuyant sur Dieu seul, pour mettre en fuite toute une armée ennemie.

M. WILLIAM REY

La Société des missions vient de perdre un ami précieux, M. William Rey, membre du Comité depuis 1883, mort subi-

tement à Clarens le 30 juin dernier. Les circonstances, en éloignant M. Rey de Paris, ne lui ont pas permis de prendre aux travaux de la Société une part aussi active qu'il l'eût souhaité. Mais cet état de choses ne diminuait en rien l'amour de M. Rey pour notre Société. Il la suivait avec un vif intérêt, qu'il savait au besoin témoigner à ceux qui sont engagés au service actif de l'œuvre, et pour lesquels une parole d'encouragement a sa grande valeur. Si M. Rey souffrait de ne pouvoir siéger parmi ses collègues, il se dédommageait en intercédant pour la cause qu'il ne pouvait plus servir directement. Dans sa dernière prière, recueillie par madame Rey, il faisait encore mention de notre Société et de nos missionnaires. Que Dieu console ceux qui le pleurent, et qu'il suscite à notre Société de nombreux collaborateurs comme l'était celui que nous venons de perdre.

UNE AMIE IGNORÉE DE NOS MISSIONS

Notre Société compte de nombreux amis; les uns sont connus, tout le monde les nomme ; d'autres restent jusqu'à leur mort ignorés de tous, sauf peut-être de deux ou trois personnes, confidentes de leur amour pour les missions et des sacrifices qu'elles s'imposent pour leur venir en aide. Lors d'une visite du directeur à l'Église de Montpellier, en 1884, il fut conduit par le pasteur auprès d'une humble femme, ancienne servante, qui menait dans une modeste chambrette une vie simple et retirée. Certes, en voyant ce pauvre intérieur, nul ne se fût attendu à en voir sortir un don vraiment royal pour les missions, et cependant, c'est de là qu'est venue une des souscriptions les plus fortes pour la construction de la Maison des missions, une somme de 10,000 francs environ, fruit des économies de cette humble servante, qui consacrait ainsi à Dieu tout le travail d'une longue vie.

Comment expliquer cette libéralité vraiment extraordinaire? Mademoiselle Kommer, tel était son nom, aimait les missions; elle lisait régulièrement notre journal et le faisait lire autour d'elle, et, surtout, elle priait pour l'avancement du règne de Dieu et pour ceux qui y travaillent.

« Monsieur, disait-elle au directeur, je ne fais jamais ma prière sans mentionner M. Coillard. »

Mademoiselle Charlotte Kommer vient de mourir à Montpellier. Elle était originaire du Ban-de-la-Roche. Puisse l'amour qu'elle portait à notre œuvre revivre dans beaucoup d'âmes simples et dévouées comme la sienne!



LE RAPPORT ANNUEL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS

Le 63e rapport de notre Société sort de presse en ce moment. Il sera incessamment distribué à nos amis. Outre ceux qui le recevaient à titre de collaborateurs de notre œuvre, il sera, pour la première fois, adressé à tous les abonnés du *Journal des missions*.

L'impression et l'expédition du rapport imposent à notre caisse une dépense considérable. Il importe que cette dépense soit aussi fructueuse que possible. Il dépend de nos amis qu'il en soit ainsi. Nous les prions donc instamment de considérer chaque exemplaire de ce rapport comme un moyen de faire connaître notre Société et de lui conquérir de nouveaux adhérents. Nous entendions tout récemment un des plus grands prédicateurs de Londres, le docteur Joseph Parker, dénoncer comme un mauvais signe l'indifférence avec laquelle une partie du public accueille les rapports des Sociétés religieuses. Nous espérons que tous nos amis se feront un devoir de réagir contre la tendance à ne pas prendre connaissance du rapport dans son entier. Nous croyons qu'ils seront amplement dédommagés de leur peine par l'intérêt et le profit qu'ils trouveront

à cette lecture. *Lire et faire lire le rapport*, voilà une règle que tout ami des missions devrait s'imposer.

LESSOUTO

HOMMAGE OFFICIEL RENDU A NOS MISSIONNAIRES

On sait que nos écoles du Lessouto vivent en partie de subventions qui leur sont allouées par le gouvernement sur le produit de la taxe payée par les Bassoutos. Ce produit ayant beaucoup baissé, les allocations avaient été réduites dans la même proportion. Le magistrat supérieur, sir Marshall Clarke, ayant annoncé comme probables de nouvelles diminutions, la Conférence des missionnaires du Lessouto et le Comité lui ont adressé simultanément des lettres montrant les inconvénients très graves de la mesure projetée. L'effet de cette double démarche a été excellent ; non seulement la diminution redoutée n'a pas eu lieu, mais le chiffre des subventions scolaires a été notablement relevé.

En annonçant, par lettre du 7 avril dernier, cette bonne nouvelle au Comité, le résident britannique, qui s'est acquis des titres à notre reconnaissance par son administration équitable et bienveillante, s'exprime comme suit sur nos missionnaires :

« J'apprécie hautement les sentiments que vous exprimez à mon endroit, et je puis vous donner l'assurance que le temps n'ôtera rien à l'intérêt que je porte aux travaux de vos missionnaires. C'est à l'exemple et aux conseils donnés par eux que sont dus, en très grande partie, les progrès accomplis par la tribu des Bassoutos depuis cinquante ans, exemple et conseils auxquels, comme vous en faites la remarque, le parfait désintéressement de vos missionnaires et l'absence de toute arrière-pensée politique n'ont pu que conférer une plus grande autorité. »

En terminant, le haut fonctionnaire que nous citons exprime

l'espoir que, si la situation du Lessouto reste normale, il lui sera possible d'assurer des secours encore plus considérables à nos écoles. Il ajoute que cette assistance énergique est tout à fait dans les vues du gouvernement de la reine, ainsi qu'il appert des instructions qui lui ont été remises.

Nous ne pouvons qu'enregistrer avec satisfaction ces bonnes nouvelles. Elles nous ôtent du cœur un lourd souci, en nous donnant l'espoir que l'avenir de nos écoles est assuré. Il s'agit maintenant de pourvoir aux besoins de nos annexes et de nos dévoués évangélistes. L'année courante est assurée, grâce au produit de la collecte extraordinaire pour les évangélistes. Dieu veuille nous faire trouver les ressources nécessaires pendant les années qui suivront.



LETTRE DE M. JACOTTET

L'appel pour les évangélistes. — Une mauvaise nouvelle.

Les amis des missions seront heureux de pouvoir se rendre compte de l'effet produit sur nos missionnaires par leurs efforts en faveur des évangélistes. Ils verront par la lettre de M. Jacottet que jamais secours n'ont été plus nécessaires ni mieux accueillis que ceux que leur charité a consacrés à l'œuvre menacée de nos missionnaires. La disette de fonds n'est pas d'ailleurs la seule difficulté contre laquelle nos frères aient à lutter. La fin de la lettre de M. Jacottet en donne une preuve plus que suffisante.

Thaba-Bossiou, 19 mai 1888.

Cher monsieur,

Lorsque j'ai reçu, en ma qualité de secrétaire de la conférence, les dernières lettres officielles du Comité qu'accompagnaient quelques mots pour moi, j'aurais voulu vous écrire immédiatement pour vous dire tout le bien que ces communi-

cations m'ont fait et la joie que j'ai ressentie à voir le Comité faire, pour nos annexes menacées, infiniment plus qu'aucun de nous n'aurait jamais pu attendre. J'ai dû attendre jusqu'à ce jour pour le faire, et, bien que venant un peu tard, j'espère que l'expression de ma gratitude vous fera plaisir. J'en ai été heureux pour bien des raisons ; d abord à cause de notre mission du Lessouto elle-même, mais surtout, je crois, parce que j'y ai vu la preuve absolument évidente que notre Comité porte autant que jamais le Lessouto sur son cœur. Ce qui me fait surtout du bien, c'est que je crois comprendre que vous n'avez pas cédé à une pression de notre part, mais à la pression même des circonstances. En ce qui me touche, j'ai toujours essayé de vous écrire d'une manière qui me parût équitable et juste ; s'il s'est peut-être glissé par-ci par-là une ou deux expressions un peu fortes, vous savez à quel point la constante anxiété que cause une situation financière aussi pénible rend nerveux et irritable. Grâce à Dieu, cela est derrière nous, et c'est le plus grand bien qui pût nous arriver.

Les circonstances spéciales dans lesquelles vous vous trouviez au moment de faire cet appel lui donne une valeur plus considérable encore. Sans doute, il est fâcheux que l'on ait dû en venir là, mais le cri de joie avec lequel nous avons salué votre décision est une preuve pour tous qu'elle venait à son heure, et que, pour imprudente qu'elle soit à un certain point de vue, elle était providentiellement indiquée. Naturellement, c'est, à mon avis, un effort qui, pour porter des fruits, devrait être soutenu encore quelques années, mais passagèrement pourtant. Sans vouloir me bercer des illusions que l'on avait il y a quelques années, et peu disposé à voir la situation financière de nos troupeaux sous un jour rosé, j'ai l'impression que, dans les grandes Églises, après trois ou quatre ans, nous réussirons à rentrer dans l'ordre et à retrouver notre assiette, bien entendu si la situation ne change pas de nouveau subitement et qu'aucune nouvelle guerre ne vienne encore une fois tout remettre en question. C'est un soulagement pour moi de m'en rendre compte, car je serais désolé

que nous ne marchions pas, à cet égard du moins, au *self-government.* Grâce aux nouvelles allocations que nous fait l'administration, nos écoles marcheront sans trop de peine. L'argent rentre dans le pays, bien lentement, il est vrai, mais enfin la vague de la dépression a passé et la marée remonte petit à petit. Cela ne veut pas dire que les collectes soient brillantes; cela veut seulement dire qu'elles tendent à monter plus qu'à baisser, et c'est beaucoup; du moment qu'elles montent, une nouvelle vague peut les pousser rapidement, et qui dit que cette vague n'arrivera pas?...

Pour finir, une mauvaise nouvelle, qui est un assez triste épilogue au beau réveil que nous avons eu. Massoupa vient de permettre aux catholiques de bâtir une station sur son village même, à Kiloane, c'est-à-dire à 1 1/2 kilomètre d'ici. C'est un coup qu'il nous porte et qui est difficile à accepter. C'est avant-hier que je l'ai su.... Cette fondation fait partie du plan de campagne des catholiques, qui décidément semblent vouloir faire un effort énorme pour mutiler ou anéantir notre œuvre. Cela m'afflige de la part de Massoupa, mais ne m'étonne pas; il a eu peur de se convertir, et, pour lui, les catholiques sont une sorte de médecine qui le délivrera des troubles de sa conscience. Bien des païens sont prêts à les accueillir, non pas pour leurs beaux yeux, mais pour nous combattre; ils ont fini par comprendre que c'est la plus habile tactique contre l'Évangile. Heureusement que Dieu est là. Je regrette cette concurrence surtout pour les faibles de nos troupeaux et les indécis parmi les païens, car réellement elle dépasse toute idée; mais cela nous sera peut-être bon; nous avons besoin d'un tonique pour ne pas nous endormir, et il est peut-être bon que, après les succès que nous avons eus, nous connaissions aussi des revers. Cela nous forcera à nous confier davantage en Dieu et à ne regarder qu'à lui, ce qu'on risque, hélas! si souvent d'oublier. Rien ne se fait qu'Il ne le permette, et Il se servira pour notre bien de ce qui aujourd'hui nous paraît être un mal sans compensation. Il va y avoir là pour nous tous un rude combat à soutenir; pour moi en

particulier, car c'est la cinquième station que les catholiques auront dans mon district (1).....

E. JACOTTET.

UNE EXCURSION AU MONT AUX SOURCES

La découverte récente d'une magnifique cascade dans les montagnes du Lessouto a été un événement tout aussi bien pour les missionnaires que pour les Bassoutos eux-mêmes. Comment expliquer que cette merveille de la nature soit restée inconnue aux générations successives de missionnaires qui depuis plus de cinquante ans évangélisent ce pays, aussi bien qu'à la totalité des Bassoutos? Deux raisons me semblent expliquer ce phénomène extraordinaire. La première, c'est que les Bassoutos, fort utilitaires, ne voyagent que poussés par la nécessité ; insensibles aux beautés de la nature, la recherche de beaux sites, d'une nature grandiose, ne hante jamais leur esprit. Montrez-leur une belle fleur pour laquelle vous éprouvez un vif plaisir mêlé d'admiration, et vous êtes à peu près certain de les entendre poser cette question : Est-ce bon à manger? La seconde, c'est que les missionnaires

(1) Les appréciations de M. Jacottet sur les plans de la mission catholique et sur son intention de faire concurrence à notre œuvre sont confirmées par cette mission elle-même. Peu de jours après avoir reçu la lettre que l'on vient de lire, nous trouvions dans le journal *les Missions catholiques*, du 15 juin 1888, page 278, le récit détaillé de la fondation de la station romaine chez Massoupa. Le Père Deltour, auteur de la lettre, raconte sa joie à la proposition que lui fait Massoupa d'établir un poste dans son village, puis il ajoute : « J'acceptai bien vite son offre, car nous allions par là frapper au cœur le protestantisme. » On sait avec quel soin nous évitons, dans ce journal, tout ce qui ressemble à la polémique, et la satisfaction avec laquelle nous avons enregistré des rapports de courtoisie chrétienne qui s'étaient établis entre les missionnaires catholiques du Zambèze et M. Coillard. Mais nous ne pouvions pas ne pas mentionner des faits qui constituent une des plus sérieuses difficultés contre lesquelles nos frères du Lessouto aient à lutter actuellement. (*Réd.*)

sont tellement débordés par le travail de leur vocation, qu'ils n'ont pas de temps à consacrer à des excursions dans les montagnes.

Voici un autre fait non moins extraordinaire.

On sait que les sources des grands fleuves de l'Afrique méridionale ont été découvertes, il y a cinquante ans, par l'un des pionniers de la mission au Lessouto ; eh bien, depuis lors, ni missionnaires ni explorateurs étrangers n'ont franchi ces sommets ensevelis dans une solitude sévère ; et ce n'est que dans les derniers mois de l'année dernière que le résident anglais au Lessouto, sir Marshall Clarke, a entrepris de faire l'ascension du Phofou, d'où s'échappent en bouillonnant les eaux du fleuve Orange et du Tugèla.

Le *reporter* de cette excursion, sinon dangereuse du moins très fatigante, est un Mossouto nommé Job Motéané. Dans deux articles publiés dans le journal du pays *la Petite Lumière*, il a su réunir le fruit de ses observations et une foule de détails qui ont vivement intéressé ses compatriotes et tous ceux qui comprennent sa belle langue.

Ces détails ont-ils bien pour nous le même intérêt que pour les Bassoutos ? Je l'espère, sans oser l'affirmer. Voici la raison pour laquelle je me hasarde à livrer ce récit, tout en l'abrégeant, aux lecteurs du *Journal des missions :* les montagnes bleues ne sont pas pour nous les premières venues ; c'est aux pieds de leurs pics parfois majestueux que s'est accomplie la belle mission dont s'honore le protestantisme de langue française. Et puis, ce récit si vivant, parfois si pittoresque, de notre *reporter* n'est-il pas un témoignage vivant des résultats obtenus par les missionnaires au double point de vue intellectuel et religieux? L'Évangile et l'instruction ont fait éclore et ont développé chez les Bassoutos des qualités autrefois endormies, qui leur font admirer aujourd'hui ce qui les trouvait jadis insensibles ou indifférents.

Lorsque M. Arbousset entreprit l'ascension des montagnes qui devaient le conduire aux sources de l'Orange, il n'avait avec lui qu'un jeune guide aussi inexpérimenté que lui;

M. Daumas et le reste de la caravane étaient restés au wagon dans la plaine. Nos voyageurs, comptant sans doute en avoir bientôt fait, n'avaient pris pour provision de voyage qu'un morceau d'antilope, rôti la veille sur la braise du campement. Peut-être avaient-ils compté sur le produit de leur chasse, ou bien encore avaient-ils espéré rencontrer quelque village sur leur route ; déçus dans leur attente, ils durent passer la nuit sans prendre aucun aliment ; la faim, aiguisée par une marche pénible, se fit cruellement sentir. On se mit en route de bon matin ; M. Arbousset pouvait à peine se tenir sur son cheval et il était trop faible pour aller à pied. « J'étais, dit-il, comme plongé dans un anéantissement complet ; mes yeux étaient humides et obscurcis, ma tête en proie à un vertige effrayant ; tous les objets semblaient tourner autour de moi. »

Sir Marshall Clarke entreprit l'ascension du Mont aux Sources dans des conditions infiniment meilleures. Le grand chef Letsié lui donna pour guides des hommes expérimentés et haut placés dans la tribu ; ils devaient le présenter aux chefs des villages qu'ils devaient traverser. La nourriture variée et abondante devait rassurer les plus timides et les empêcher de craindre la famine. La caravane se composait de vingt-deux personnes et d'une trentaine de chevaux ; tous étaient armés, sauf le résident anglais qu'un accident a privé du bras droit dans les jungles des Indes orientales.

« Le premier jour, dit notre narrateur, nous nous mîmes en route au lever du soleil, et, comme la chaleur commençait à se faire sentir, nous commençâmes l'ascension des montagnes. La pente était rapide et s'élevait devant nous comme une muraille difficile à franchir. Tel d'entre nous, ému de compassion pour sa monture, mettait pied à terre, s'efforçant de la tirer par la bride, ne tardait pas à remonter en selle. Sur les onze heures, nous arrivions à un col d'où la vue s'étendait au loin. Le versant opposé à celui par où nous avions monté offrait à nos regards un tout autre aspect. La vallée, au fond, était couverte de verdure, et la terre propre à la culture ; nous

traversâmes là un cours d'eau assez large et profond connu sous le nom de Maliba a matshu (fontaines sombres). Nous avons pu constater qu'il sortait de la même montagne que la rivière la Namagali. Arrivés sur l'autre rive, nous avions commencé à desseller nos chevaux, lorsque quelques-uns des nôtres qui avaient pris le devant firent lever deux antilopes qu'ils s'efforcèrent de diriger de notre côté. Nous mettons le genou en terre, le coup part et nous les voyons se précipiter dans le torrent, qu'elles traversent à la nage. Nous devons confesser, sans pouvoir nous expliquer notre maladresse, que nous les avons manquées.

« Dans l'après-midi nous arrivions à la source d'un cours d'eau nommé Matsoku. Là, nous vîmes sortir d'un fourré de roseaux trois élans qui se dirigèrent de notre côté pour éviter des fondrières. Ils devaient passer devant nous à une très faible distance et nous présenter le flanc dans leur course rapide : on tira sans les atteindre ; tout étonnés, nous nous demandâmes si la faute n'en était pas aux armes à feu. »

Ajoutons qu'au retour nos chasseurs ont été moins malheureux et qu'ils ont pu se rassasier de venaison, dont ils raffolent.

« Des bords du Matsoku, nous pouvions contempler les montagnes où l'Orange prend sa source ; ce sont des pics élevés, à l'aspect sombre et menaçant. On tint conseil : le résident anglais voulait qu'on allât droit devant soi, qu'on prît d'assaut la montagne; les guides furent d'un avis contraire, ils dirent : A pied, l'ascension serait encore longue et difficile; à cheval, c'est courir à la rencontre de terribles accidents; les mauvais pas qui nous séparent encore du sommet sont nombreux et dangereux. »

L'avis des guides prévalut, au grand regret de sir Marshall Clarke. Jusqu'ici, on avait marché dans la direction est; on se dirigea dès lors vers le sud et l'on tomba dans le chemin qui conduit de Kuakua à Matatiélé; ce chemin, ou plutôt ce sentier, était étroit, rocailleux, et partant très difficile. Comme le soleil disparaissait à l'horizon, nos voyageurs fai-

saient leur entrée dans un village dont le chef Lekuényia est un subordonné de Joël Molapo. Lekuényia lui-même était absent, mais ses fils le représentèrent dignement et offrirent à nos voyageurs fatigués un jeune bœuf et un mouton. L'endroit était bien choisi pour prendre un peu de repos; on ne quitta donc ce village que le lendemain dans l'après-midi, et peu après on arrivait dans un autre dont le chef offrit au résident anglais, pour lui et ses compagnons de route, un magnifique bœuf qu'on tua et dépeça comme par enchantement. On résolut de passer là deux jours : on y fera les derniers plans d'ascension du Mont aux Sources.

Sir Marshall Clarke crut devoir employer ce temps-là à faire la connaissance des Bassoutos habitant ces hautes régions ; à sa requête, le chef Lélinguana convoqua le ban et l'arrière-ban, et voici l'entretien qu'il eut avec eux :

« *Le résident.* — Vos bœufs, vos chevaux, vos brebis et vos chèvres, comment se trouvent-ils de ce climat si sévère?

« *Lélinguana.* — Très bien ; une fois habitués, ils deviennent même très gras.

« *Le résident.* — Y a-t-il encore des bêtes sauvages dans le pays?

« *Lélinguana.* — Il y avait autrefois des chiens sauvages et des léopards en grand nombre; aujourd'hui, ils ont bien diminué, les derniers surtout. Il y a encore des chamois et des élans auxquels nous faisons la chasse pour nos besoins journaliers.

« *Le résident.* — Quels sont les produits du sol?

« *Lélinguana.* — Nous cultivons le froment, qui réussit très bien, de même que le maïs, la canne sucrée, les pommes de terre, la citrouille et les haricots; le pays est trop froid pour le sorgho. L'orge vient bien ; nous n'avons pas encore cultivé l'avoine.

« *Le résident.* — Neige-t-il ici?

« *Lélinguana.* — Oui, mais surtout au sommet des montagnes. Ici, sur le bord de la rivière et dans les gorges environnantes, elle tombe quand elle est abondante sur les hauteurs; mais les pluies sont très fréquentes.

« *Le résident.*— Comment arrivez-vous à payer les impôts?

« *Lélinguana.* — Pendant quelques années nous les avons payés régulièrement; mais, l'année dernière et cette année, il nous a été difficile de le faire. Nous autres chefs, nous pouvons encore y arriver, mais nos sujets ne l'ont pas pu; les produits du sol n'ont aucune valeur et il n'y a plus d'argent dans le pays. »

Après cet entretien dont nous ne donnons ici qu'une partie, les chefs présents demandèrent au résident d'accorder à leurs sujets la permission d'aller travailler aux mines d'or et de diamants, ce qui leur fut accordé.

« Le lendemain de bonne heure, continue le narrateur, nous vîmes arriver nos nouveaux guides et les chevaux de rechange mis à notre disposition; nous laissâmes les nôtres au repos et nous montâmes sur ces coursiers habitués aux montagnes. Nous eûmes soin, pour ne pas trop les fatiguer, de nous dépouiller de tout ce qui ne nous était pas strictement nécessaire.

« En quittant le village de Lélinguana, nous remontâmes un puissant cours d'eau, le Séaté; il coule dans une étroite vallée encaissée entre des montagnes dont les sommets parfois le surplombent comme des promontoires; ses sinuosités donnent naissance à de petites gorges qui seraient fort belles si elles n'étaient pas dénudées. Le fond de ce cours d'eau est pavé d'immenses pierres plates. Ce jour-là, après une marche forcée, nous couchâmes sous un bouquet d'arbres sur les bords du Séaté. Ayant laissé nos couvertures au village de Lélinguana, et nous étant dépouillés de nos vêtements les plus chauds, le froid nous fit cruellement souffrir; nous nous levâmes entièrement couverts de givre. Nous nous remîmes en route, remontant toujours le même cours d'eau, jusqu'à un endroit où il était tellement resserré que nous dûmes nous en détourner et tenter l'ascension d'une montagne tellement abrupte, tellement difficile à gravir que, sans la présence de nos guides, nous nous serions égarés. Avant d'arriver au sommet, nous dûmes une fois encore dételer nos mon-

tures et leur accorder un moment de repos. Nous avions traversé seize fois, en le remontant, le cours d'eau. En nous remettant en marche, nos guides nous dirent que nous approchions du terme de notre voyage. Nous sentîmes que nos yeux s'enflammaient et que nos cœurs battaient plus vite; encore un effort et nous nous trouvions au sommet d'un pic élevé d'où nous apercevions les cimes des autres montagnes, sans pourtant découvrir encore les sources objet de notre excursion. Le ciel était pur, le soleil brillait de tout son éclat, ce qui n'empêchait pas que le froid ne fût très vif. De temps à autre nous mettions le feu à de grandes herbes pour nous réchauffer; quelques efforts nouveaux, et nous arrivions à la source du fleuve Noir, ainsi que l'appellent les habitants du pays. Nous mîmes pied à terre pour le contempler à notre aise.

« En sortant du sein de la montagne, les eaux de l'Orange sont reçues dans un vaste bassin qui peut avoir quinze cents mètres de circonférence; parfois, nous dit-on, il est plein et offre à la vue un bel aspect; ce jour-là il ne l'était pas; ses bords sont couverts de roseaux.

« De ce point culminant nos regards s'étendaient sur la verte colonie de Natal. Nous franchîmes quelques pics effroyables du sommet desquels nous pûmes contempler les vastes forêts de la Natalie et des villages habités par les Zoulous. Nos guides nous montrèrent même la montagne auprès de laquelle ces derniers avaient livré une grande bataille aux Anglais, il y a de cela quelques années.

« Un autre fleuve, la Tugéla, dont les eaux vont se jeter dans l'Océan Indien, sort aussi de la même montagne; il s'est frayé un chemin au milieu de rochers d'où il se précipite en formant une cascade dont par la vue on peut suivre le cours jusque dans la plaine.

« Après avoir séjourné pendant deux heures sur ces hauteurs, nous vîmes des nuages se former dans les régions basses, qui nous cachaient le fond de la vallée. Nos guides nous pressèrent alors de descendre pour nous soustraire

d'abord à l'influence du froid et nous faire échapper à un ouragan de pluie ou de neige. »

Je renonce à traduire le récit, fort intéressant, du reste, du retour, qui s'est accompli en suivant la vallée où coule le fleuve Orange; mais je dois aux lecteurs de ce journal de placer sous leurs yeux les réflexions par lesquelles Job Motéane termine son second article.

« Il résulte, dit-il, du voyage que nous venons de faire, la certitude qu'une grande population se trouve dispersée dans les montagnes, population qui se rattache à la tribu de Moshesh, aujourd'hui sous le protectorat anglais. On peut la diviser en quatre groupes : 1° c'est d'abord la tribu des Makouloukoué dont le chef est Lukunya; 2° c'est ensuite la tribu des Batlokoas dont le chef Lélinguana a eu un entretien avec le résident anglais; 3° viennent ensuite des Bassoutos sous le chef Tlakanelo; 4° enfin, c'est une portion de la tribu des Baphuti gouvernés par des descendants de Morosi.

« Toutes ces tribus se réclament du chef Letsié.

« Ce qui étonne, c'est qu'aucune d'elles ne possède de missionnaires; bien plus, c'est à peine si on y trouve quelques chrétiens. On nous a dit pourtant qu'il y en avait un, sorti de Morija, chez le chef Tlakanelo; nous l'avons vu, nous lui avons parlé, mais c'est une femme qui, bien qu'elle ait conservé la foi, n'exerce aucune influence. On nous a dit encore que, non loin de là, il y avait quelques fugitifs de Thabana-Morèna, mais nous ne les avons pas vus. Enfin, on nous a assuré que, sur les rives de la Létéba, il y avait aussi un chrétien : c'est là tout!

« Vraiment, l'œuvre à faire est grande dans notre pays : c'est une œuvre qui nous attend et que nous devons faire. Elle demande un grand renoncement, car nous traversons des jours mauvais; pour l'accomplir, il faut se dépouiller jusqu'à devenir pauvre. Oui, pour évangéliser dans les montagnes aux rampes rapides, aux sommets menaçants, aux froids rigoureux, il faut un dévouement qui ne recule ni devant la misère ni devant un complet dépouillement. Quelle qu'en soit

la difficulté, chrétiens, c'est là le chemin dans lequel nous devons entrer avec joie, pour rendre témoignage de l'amour du Sauveur, en faveur de nos frères encore plongés dans les ténèbres. Le Seigneur a dit : « Que celui qui veut me suivre « renonce à lui-même », et l'apôtre saint Paul n'a-t-il pas dit : « Et comment en entendront-ils parler s'il n'y a quelqu'un qui « le leur prêche? »

Dieu veuille que le désir de Job Motéané soit bientôt réalisé.

THÉOP. JOUSSE.



GABON

M. LESAGE TRANSFÉRÉ A LAMBARÉNÉ

Lambaréné (Kangoué), le 26 mai 1888.

Cher monsieur Boegner,

Vous avez reçu, je pense, les deux lettres que je vous ai envoyées, lettres par lesquelles je vous annonçais notre arrivée au Gabon, et vous disais en même temps que j'avais été désigné comme instituteur, et M. Presset comme aide de M. Reading, le missionnaire de Libreville. Depuis il y a eu du changement, car je suis maintenant à Lambaréné avec M. Good et MM. Carmien et Gacon. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir comment j'avais commencé mon école de Libreville. Tout d'abord M. Reading m'avait dit d'accepter tous ceux qui se présenteraient. J'avais donc dans mon école des hommes, des femmes, des jeunes filles, des enfants. De tout, en un mot. Malgré tout ce mélange, mon école était en bonne voie; mes élèves commençaient à apprendre à lire et à chanter quelques cantiques français; j'en étais très content. De leur côté, j'avais pu conquérir leur sympathie, et tout marchait à souhait. Mes élèves sont venus me faire leurs adieux lorsque je suis parti, et plusieurs sont venus m'ac-

compagner jusqu'au bateau. Il y en avait même un qui voulait m'accompagner ici. J'ai été forcé de refuser, comme vous devez le penser. Voilà pour mon école de Libreville. Avant de vous parler de Lambaréné, je vais vous dire quelques mots de mon voyage. Je m'étais embarqué le samedi 12 mai, à bord du *Falaba*, petit vapeur à roues, qui fait le service de l'Ogowé, ainsi d'ailleurs que l'Elobi, le Batenga et d'autres. Nous devions partir à quatre heures, mais, la machine ne fonctionnant pas bien, le départ fut remis au lendemain matin, six heures.

Le lendemain, même histoire, la machine ne fonctionnait pas encore. Enfin, d'essais en essais, le départ n'a pu avoir lieu que le mardi 15 mai. Je me préparais à faire un magnifique voyage ; mais il n'en a pas été ainsi, car j'ai été malade de la fièvre, et je vous assure que, dans ces conditions-là, on n'a pas le courage d'admirer le paysage qui se déroule sous vos yeux. Cependant, lorsque la fièvre me laissait un peu de répit, je regardais l'Ogowé et toute la végétation qui se trouve sur les bords, et j'admirais la magnificence de cette nature sauvage et la grandeur de Dieu qui l'a créée.

La végétation s'étend fort avant dans les terres, et cette forêt ou plutôt ces forêts ne sont habitées que par des animaux sauvages, éléphants, tigres, serpents, etc. De temps en temps, on apercevait un village nègre, et cela nous rappelait que nous n'étions pas les seuls hommes à nous trouver dans ces parages. Enfin, le dimanche 20 mai, à trois heures de l'après-midi, nous arrivons à Lambaréné ; nous mouillons et je débarque. Personne pour m'attendre, mon arrivée n'ayant pas été annoncée. J'avise un noir, passager du *Falaba*, qui retournait dans son village, et je lui dis de m'accompagner. Comme son village se trouvait sur le chemin de la mission, il consent à me servir de guide. Nous voilà partis.

Le chemin tout d'abord était assez spacieux ; mais bientôt il se termine et nous voilà dans la brousse. De temps en temps, nous rencontrons des amis de mon guide, et alors ce sont des démonstrations de joie à n'en plus finir et des

tchembé, c'est-à-dire : te voilà, à profusion. Enfin, après avoir traversé l'île de Lambaréné, nous arrivons au bord du fleuve, en face de la station missionnaire. Je m'embarque dans une pirogue et j'aborde enfin. MM. Good et Carmien se précipitent à ma rencontre et je fais mon entrée dans la maison. Je vois madame Good, à laquelle on me présente, M. Gacon, qui est un peu indisposé, et me voilà faisant partie de la mission de Kangoué, car le nom de la station missionnaire est Kangoué. Je me trouve aussi bien ici qu'à Libreville, et même à certains égards je m'y trouve mieux.

L'endroit où se trouve située la station est fort pittoresque. On aperçoit en face de soi l'île de Lambaréné, et, à gauche, le fleuve qui continue à couler majestueusement. J'ai trouvé que cela rappelait quelque peu le lac du bois de Boulogne, et j'ai eu du plaisir à constater que, jusqu'en pleine Afrique, on pouvait trouver quelque chose ressemblant à un site connu et aimé. Je ne vois plus guère rien d'intéressant à vous raconter. Je voulais vous parler de l'école, je laisse ce soin à M. Carmien, qui en est le fondateur, et qui vous donnera sans doute des détails plus intéressants que ceux que je pourrais vous donner. Cependant, avant de terminer, il faut que je vous parle un peu d'une réunion de prières qui a eu lieu mercredi et à laquelle j'ai assisté. Là quelques noirs, à peine vêtus et à peine éclairés par la lueur quelque peu blafarde d'une lampe, sont venus témoigner de ce que Dieu avait fait en leur faveur. Malgré le peu d'élégance et de luxe de la salle, je vous assure que cette scène avait quelque chose de touchant et de grandiose.

Je vous salue, cher monsieur, etc.

LESAGE.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

UN NOUVEAU DÉCÈS A CAMÉROUN. — PROGRÈS SPIRITUELS SUR L'OGÔOUE. — LE PARTAGE DE L'AFRIQUE ORIENTALE. — LES MISSIONS DANS CES CONTRÉES. — LA STATION DE NGAO PILLÉE ET BRULÉE. — LE PROFESSEUR H. DRUMMOND ET MOOLOU.

C'est encore de l'Afrique que parlera la chronique de ce mois. Nos intérêts les plus importants sont là. Nous ne pourrons jamais trop nous familiariser avec tout ce qui se fait dans ce pays.

On sait que les nouvelles d'Afrique ne sont pas toujours bonnes. Les dernières lettres arrivées de Caméroun annoncent la mort du second des quatre missionnaires que la Société de Bâle a envoyés à la fin de 1886 dans la nouvelle colonie allemande (1). Le journal officiel des missions de Bâle rapporte à ce propos une parole singulièrement émouvante par son humilité. Dans ses adieux au Comité, Chr. Dilger, le missionnaire qui vient de succomber aux attaques de la fièvre à Victoria, la station principale de Caméroun, a dit : « Si cela me prend, au moins n'y aura-t-il pas grande perte. » Il faisait allusion au climat meurtrier des régions où il allait se rendre. Et ce n'était pas une parole dite en l'air; on savait qu'il faisait peu de cas de lui-même. D'autre part, dans une note de ses maîtres, relative à sa conduite (2), on lit : « Il est d'un caractère énergique et indépendant; il persévérera au poste qu'on lui confiera. » Il a persévéré jusqu'à la mort. Qu'il soit un exemple à tous ceux qui se croient appelés à entrer dans la carrière apostolique! Il s'agit de mettre la main à la charrue sans regarder en arrière.

(1) Voyez *Journal des missions*, 1887, p. 159.
(2) *Der Evangelische Heidenbote*, 1888, p. 49.

En même temps que ce deuil, on apprit à Bâle que toute l'Église de Béthel, une autre station du pays de Caméroun, s'était séparée du missionnaire qu'on lui avait envoyé (1). La politique et le commerce de l'eau-de-vie y sont pour beaucoup. Quand on discutait à Bâle l'adoption de la mission de Caméroun, l'un des amis de la Société dit au Comité : « Cette mission est une croix dont le Seigneur nous charge. » Il en est presque toujours ainsi en cas de transfert d'une mission par une Société à une autre.

Quelques nouvelles de l'Ogôoué, où travaillent nos instituteurs (2), sont d'une nature plus encourageante. Depuis plus d'une année on constate des progrès spirituels sensibles dans la petite Église de Kangoué, près du poste français de Lambaréné, dans une île de l'Ogôoué. C'est presque un réveil. Pendant le dernier exercice, 379 candidats sont entrés dans la classe des catéchumènes et 91 chrétiens ont été reçus dans l'Église de Kangoué (3), à laquelle se rattachent cinq annexes. A Talagouga, à 80 kilomètres environ en amont de Lambaréné, le docteur Nassau persévère dans son œuvre solitaire. Sa station est comme perdue dans les vastes forêts qui couvrent les rives de l'Ogôoué ; mais, dans sa petite église construite en bambou, un groupe compact d'indigènes se retrouvent chaque dimanche ; et, parmi eux, on remarque même quelques Pahouins ou Fans, une peuplade dont certaines tribus sont anthropophages.

A Banza-Manteke, sur le Congo, l'Évangile prend également racine. Près de deux cents indigènes ont été baptisés et reçus dans l'Église durant l'année dernière. Les païens commencent à s'irriter ; trois personnes qui venaient d'embrasser la foi chrétienne ont été tuées. Le zèle des autres ne s'en est pas refroidi, comme on a pu s'en convaincre lors de la construction d'une église (4).

(1) *Der Evangelische Heidenbote*, 1888, p. 50 et 51.
(2) Voyez *Journal des missions*, 1888, p. 229 et suivantes.
(3) *Church at home and abroad*, 1888, p. 601.
(4) *The Missionary Herald*, 1888, p. 171. — Au sujet de ce que j'ai d

Plus d'une fois, depuis deux ans, il a été question des acquisitions allemandes sur la côte orientale de l'Afrique. Il est temps de jeter un coup d'œil sur la situation politique et religieuse de ces pays, où quelques missionnaires viennent d'éprouver des pertes matérielles assez considérables.

Au commencement de l'année 1884, le sultan de Zanzibar, Bargash Saïd, exerçait encore des droits souverains sur presque toute la côte orientale, du cap Delgado jusqu'au pays des Çomalis, vers le deuxième degré de latitude nord. A l'intérieur, les prétentions du sultan s'étendaient jusqu'aux grands lacs. En avril 1884, le docteur Ch. Peters fonda à Berlin la Société de colonisation allemande; il fit ensuite un voyage d'études le long de la route qui, de Bagamoyo, en face de l'île de Zanzibar, conduit au lac Oukéréoué ou Nyanza; trouvant le pays bon, il conclut des traités avec une série de petits chefs nègres. Dès les premiers mois de 1885, il obtint pour les territoires de ces chefs le protectorat de l'empire allemand, qui s'étendit bientôt, grâce à de nouvelles conventions, jusqu'au fleuve Ravouma, la limite des possessions portugaises de la côte de Mozambique, et jusqu'au lac Nyassa. Le sultan de Zanzibar protesta. L'Allemagne invoqua les droits fort restreints du petit sultan de Witou, un vassal de Bargash Saïd, et parla la langue du plus fort en expédiant quelques cuirassés en vue de Zanzibar. On se rappelle que ces annexions et ces démonstrations hostiles furent l'une des causes du meurtre de l'évêque Hannington et de la persécution des chrétiens de l'Ou-Ganda.

Le 1er novembre 1886, le différend politique fut réglé par la convention de Londres. Le sultan de Zanzibar conserva ses îles et une bande de territoire large de dix milles marins (18,5 kilomètres) tout le long de la côte jusqu'à l'embouchure du Tana. Le sultan de Witou fut déclaré indépendant de Zan-

---

au mois de mai dernier (p. 199) des entreprises de M. Arnot, un des amis de ce missionnaire m'adresse une rectification. Ni M. Arnot ni les deux compagnons qui le rejoignent et qui sont d'origine américaine, ne sont darbystes. « Ils renient toute dénomination, excepté celle de frères en Christ. »

zibar dans son petit pays, sur la rive septentrionale du Tana. L'intérieur des terres fut partagé entre l'Angleterre et l'Allemagne. La première se réserva la rive droite du Tana, jusqu'à une limite méridionale qui s'étend du sud de Freretown ou Mombas au nord du Kilima-Ndjâro et de là au lac Oukéréoué; tandis que l'Allemagne, s'accordant la part du lion, prit au sud de cette limite une immense contrée, quatre fois plus grande que l'empire germanique en Europe; ses bornes méridionales sont les possessions portugaises; ses frontières à l'occident sont formées par l'État libre du Congo. De plus, le sultan de Witou, naguère placé sous la suzeraineté de Zanzibar, passe sous le protectorat de l'empire allemand.

Il était important de dessiner une fois la situation politique de l'Afrique orientale. On peut prévoir que ces régions deviendront avant longtemps le théâtre d'événements importants, dans lesquelles la mission sera inévitablement impliquée.

La Société des missions anglicanes, la Mission des universités anglaises, les méthodistes, la Société de Londres et l'Église libre d'Écosse ont ensemble et depuis fort longtemps vingt-huit stations centrales dans les pays dont il vient d'être question; ces mêmes sociétés y emploient un total de 44 missionnaires et 4 médecins-missionnaires, plus 7 aides indigènes consacrés. Les Églises fondées dans ces diverses contrées comptent tout près de mille communiants et plus de mille sept cents catéchumènes.

La Sacrée Congrégation de la Propagande a divisé ces régions en trois vicariats apostoliques, dont deux, celui du Nyanza et celui du Tanganyika, sont confiés aux missionnaires d'Alger dirigés par Mgr Lavigerie, et l'autre, celui de Zanguebar, à la congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculé Cœur de Marie.

Depuis l'occupation allemande, trois petites sociétés de missions fondées récemment en Allemagne ont débarqué des missionnaires sur la côte orientale de l'Afrique. La mission bavaroise pour l'Afrique orientale entretient trois mission-

naires près de Mombas ; la société berlinoise pour l'évangélisation de l'Afrique orientale a créé deux stations occupées par deux missionnaires ; et la mission évangélique réformée de Neunkirchen a placé deux missionnaires à Ngao, sur la rive droite du Tana, à environ 60 kilomètres en amont de son embouchure (30 kilomètres en ligne droite de la mer).

Cette dernière station a été détruite avec tout le village de Ngao, le 27 mars dernier, par une bande de Çomalis. Les missionnaires allemands, avertis à temps, ont pu passer le fleuve et se réfugier à Golbanti chez un missionnaire méthodiste (1). Deux ans auparavant, le missionnaire Houghton et sa femme avaient été assassinés en ce même endroit par des Masaïs.

La veille du jour de l'incendie de Ngao, le lendemain du dimanche des Rameaux, l'évêque anglican Parker, successeur de l'héroïque Hannington, avait été emporté en vingt-quatre heures par un accès de fièvre biliaire (2). Il se trouvait à Ou-Sambiro, à l'extrémité méridionale du Nyanza. Deux semaines auparavant, jour pour jour, il avait fermé là les yeux à son compagnon de voyage, M. Blackburn, mort de la même maladie. Madame Blackburn s'apprêtait à quitter l'Angleterre avec son enfant pour rejoindre son mari, quand cette nouvelle l'arrêta (3). Dans la lettre qui annonce la mort de M. Blackburn au Comité, la dernière lettre qu'écrivit M. Parker, on lit ces mots : « Il est des temps où l'on se demande si les consolations de Dieu suffiront ; mais son nom sera glorifié par ceux qui croient (4). » Il a cru, lui, jusqu'au terme. Mais comme nous avons besoin, nous qui assistons de loin à ces drames, de nous écrier : Seigneur, augmente-nous la foi !

Le missionnaire Gordon (5) est en ce moment retenu comme

(1) *Neunkirchen Missions und Heidenbote*, 1888, p. 159 et suivante
(2) Voyez *Journal des missions*, 1888, p. 248.
(3) *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 436.
(4) *Ibid.*, p. 440.
(5) Voyez *Journal des missions*, 1888, p. 152

une sorte d'otage à la cour de Mouanga, chez lequel il s'est rendu pour remplacer M. Mackay. De Stanley, qui devait paraître dans ces contrées, on n'a toujours point de nouvelles. Un docteur Mangold vient de se mettre en route pour aller à sa recherche (1), comme Stanley chercha jadis Livingstone. Émin-Pacha se maintient à Wadelaï, et espère encore mener à bonne fin la tâche entreprise par le général Gordon, la suppression de la traite. Mais le long de la côte est de l'Afrique on trouve plutôt une recrudescence du commerce des esclaves. L'aviso anglais *Garnet* a tout récemment poursuivi deux voiliers chargés d'esclaves (2). Par contre, les Arabes chasseurs d'esclaves, qui ont attaqué la station écossaise du lac Nyassa (3), ont de nouveau disparu.

Deux faits dignes d'être notés se rattachent à cet incident. Il a produit un rapprochement entre l'Église libre d'Écosse et l'Église nationale écossaise (4); pour la première fois depuis la séparation, la même question a été discutée par les synodes de ces deux Églises et résolue de la même manière. Les intérêts supérieurs du règne de Dieu, le danger commun, ont amené une alliance franche et sincère et une action commune de ces grands corps ecclésiastiques. C'est un exemple des bénédictions qui rejaillissent sur ceux qui s'occupent activement de l'œuvre des missions.

Le second fait est moins réjouissant. D'après le journal de Lovedale (5), les Églises écossaises ont adressé au Parlement une requête pour demander la protection du gouvernement. Il paraîtrait que les marchands d'esclaves de l'intérieur reçoivent des instructions et peut-être même des subventions de Zanzibar (6). Que les négociants demandent la protection

---

(1) *L'Afrique explorée et civilisée*, 1888, p. 145.
(2) *Ibid.*, p. 169.
(3) Voyez *Journal des Missions*, 1888, p. 150 et suivantes.
(4) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1888, p. 203.
(5) *The Christian Express*, 1888, p. 83 et suivante.
(6) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1888, p. 143.

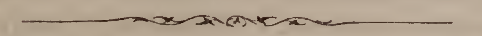
de César, on le comprend. Le missionnaire et son œuvre dépendent de Jésus-Christ, et le prophète a dit : Maudit est l'homme qui fait de la chair son appui.

Un extrait du journal de voyage de M. H. Drummond pour terminer. Il parait que cet auteur de l'essai de philosophie chrétienne sur les lois de la nature dans le monde spirituel vient de parcourir une grande partie de l'Afrique orientale. Son essai philosophique avait eu en Angleterre un tel retentissement, que quarante réimpressions se suivirent coup sur coup en moins de deux ans et que ce livre fut traduit dans un grand nombre de langues européennes. Le récit de voyage que M. Drummond a publié, il y a quelques semaines, obtient un succès non moins grand. L'un des porteurs de M. Drummond était un chrétien indigène de la mission écossaise du lac Nyassa. Voici ce que le savant professeur dit au sujet de cet indigène appelé Moolou (1) : « Je n'ai jamais surpris Moolou faisant quoi que ce soit qui eût pu me choquer. Il ne savait ni lire ni écrire; c'est à peine s'il connaissait quelques douzaines de mots anglais ; il y a sept ans, il n'avait jamais vu un homme blanc; mais j'ai pu lui confier tout ce que j'avais. Il n'avait pas l'air « pieux » ; il n'était ni particulièrement remarquable ni fort habile; c'était un nègre tout ordinaire ; mais il savait faire son devoir, et jamais il n'a dit un mensonge. Le soir de notre premier campement, au milieu du silence de la nuit, je me souviens avoir été réveillé par une conversation à voix basse. Je regardai autour de ma tente : un magnifique clair de lune illuminait la forêt, et je vis un groupe d'indigènes à genoux, et Moolou au centre priait. Chaque soir de notre voyage il en fut de même, que la journée eût été longue et fatigante ou non. Je m'abstiens de tout commentaire. Pourtant j'ajouterai un mot : la vie de Moolou lui donnait le droit de faire ce qu'il faisait. On dit souvent que les rapports de mis-

(1) *The Missionary Herald*, 1888, p. 299.

sions n'ont aucune valeur; les réquisitoires dressés contre les missions en ont encore moins. Pour ma part, je crois aux missions puisque je crois Moolou. »

F. H. K.



LA TROISIÈME CONFÉRENCE UNIVERSELLE DES MISSIONS (1)

(Suite et fin.)

II

Dans un premier article écrit à Londres même, nous avons tâché de donner à nos lecteurs une idée de ce que nous avons appelé la physionomie extérieure de la Conférence. Essayons aujourd'hui de noter l'impression d'ensemble qui se dégage, à un mois de distance, de ces réunions désormais historiques, et d'indiquer le fruit qu'en ont recueilli les assistants, sans oublier qu'ici, comme ailleurs, le profit, pour chacun, a été en raison directe de la préparation antérieure, selon cette grande parole de Jésus, vraie dans tant de domaines : « On donnera à celui qui a. »

Le but que se proposaient les organisateurs de la Conférence était triple. En rapprochant les représentants de toutes les sociétés de missions, ils espéraient les instruire par la comparaison des méthodes employées et des résultats obtenus, les unir dans le sentiment d'une vraie solidarité, et enfin les fortifier de telle façon que de leur rencontre pût dater un nouvel essor des missions protestantes. Dans quelle mesure ce triple résultat a-t-il été obtenu? Répondre à cette question aussi nettement que possible sera le meilleur compte rendu que nous puissions donner de la Conférence.

Dans l'ordre de la connaissance des missions, il est incontestable que les réunions de Londres ont rendu et rendront encore d'immenses services. Il suffit de jeter un coup d'œil

(1) Voyez p. 271.

sur l'ordre du jour très chargé des réunions de délégués fermées, des réunions de délégués ouvertes aux invités, et des réunions publiques, pour se rendre compte de la somme prodigieuse d'informations qui ont été données et reçues, au cours de ces laborieuses séances. L'information, le fait précis, instructif, voilà ce que les organisateurs avaient sollicité des rapporteurs chargés d'introduire les questions, et voilà ce que les orateurs s'efforçaient avant tout de donner. La marche même des séances semblait calculée de manière à favoriser l'information au détriment de l'idée générale. Les séances de discussion proprement dite étaient ouvertes par une courte allocution du président; après quoi deux rapporteurs, disposant chacun de vingt minutes, lisaient un court travail sur la question à l'ordre du jour; le reste du temps était rigoureusement partagé entre les nombreux orateurs inscrits, ce qui leur donnait à chacun cinq, quatre, ou trois minutes. Dans les grandes séances publiques, l'ordre adopté était un peu différent; les orateurs étaient choisis d'avance et disposaient d'un peu plus de temps, mais ici encore la préoccupation dominante était et devait être de tout subordonner à l'information. Si l'on veut bien se rappeler que les membres assidus de la Conférence étaient en séance régulière de six heures et demie à sept heures par jour, sans compter la réunion de prières du matin et les repas en commun, eux aussi assaisonnés de nombreux discours, l'on comprendra que la force d'assimilation du cerveau le plus robuste se trouvât dépassée.

Il y aurait peut-être lieu d'adresser ici une critique aux organisateurs de la Conférence. Ne se sont-ils pas trompés en faisant prédominer à ce point les faits sur les idées et sur la discussion? N'eût-il pas été possible de moins rompre l'équilibre établi par la nature entre les diverses facultés de l'homme, en faisant moindre la part de la mémoire et plus grande celle de la pensée et du cœur? Les réunions de l'Alliance évangélique de Bâle, en 1879, nous ont laissé, à cet égard, une impression plus satisfaisante. Les faits, certes, ne manquaient

pas dans les admirables rapports des Orelli, des Christlieb, des Godet; mais, moins pressés par le temps, ces orateurs trouvaient moyen de conduire leurs auditeurs aux sources de la pensée et sur les sommets où l'on embrasse le vaste horizon des idées générales.

Les vues d'ensemble ont un peu manqué, nous semble-t-il, dans les rapports trop nombreux et forcément incomplets que nous avons entendus à Londres. La discussion des questions de méthode, qui, pour des délégués étrangers, présentait un intérêt particulier, a quelque peu souffert des conditions dans lesquelles elle a dû s'opérer. Les proportions mêmes de la Conférence empêchaient une discussion approfondie des sujets techniques. Comme nous le disait le directeur d'une des sociétés anglaises, pour que ces sujets fussent vraiment élucidés, il eût fallu une réunion de cinquante à soixante délégués des sociétés bien au fait des questions, et délibérant dans une petite salle, et non pas des assemblées aussi considérables que celles de la Conférence.

Mais, ces réserves faites, hâtons-nous d'ajouter que, si les questions pendantes n'ont pu être résolues, elles ont au moins été posées de la façon la plus nette, et parfois la plus propre à faire impression sur l'esprit. Si la discussion proprement dite n'a pu s'établir, au moins les courants d'opinions se sont-ils dessinés avec une singulière vivacité. Les séances consacrées à la préparation des missionnaires, à la question de la polygamie, au commerce de l'eau-de-vie et de l'opium, vivront dans le souvenir de ceux qui y ont assisté. Nous n'oublierons pas la soirée consacrée à ce dernier sujet. A une seule exception près, tous les orateurs qui ont pris la parole ont dénoncé le péché national du commerce patenté de l'opium, avec une énergie qui fait honneur à nos frères d'outre-Manche. Des réunions de ce genre valent mieux que des discussions théoriques : elles sont des actes qui laissent une trace dans l'histoire morale des peuples; elles constituent, pour ceux qui y ont assisté, une instruction d'un ordre supérieur infiniment précieux.

C'est là, dans ce contact personnel avec les choses et avec

les hommes, que réside pour nous le plus clair du profit immédiat de la Conférence. Voir de près et entendre les représentants des grandes entreprises de missions, des hommes tels que Hudson Taylor, l'évêque Crowther, le docteur Post, de Beyrouth, et tant d'autres; entendre de leur bouche le récit de leurs expériences, c'est là un avantage que rien ne remplace et qui vaut à lui seul toutes les connaissances techniques, tous les renseignements de détail que l'esprit se refuse à enregistrer.

Nous n'avons garde toutefois de méconnaître l'utilité des informations qui ont été données et reçues au cours de la Conférence et qui, heureusement pour les assistants et pour le public, seront recueillies et publiées dans un compte rendu officiel des séances.

Ce compte rendu, qui ne comprendra pas moins de deux ou trois gros volumes, formera une véritable revue encyclopédique de nos missions protestantes, et aura sa place marquée dans la bibliothèque de tout homme désireux d'étudier à fond cette grande œuvre. Un pasteur américain, présent à Londres, conseillait à ses collègues de faire de ce compte rendu la matière de leurs réunions de missions de l'an prochain. Nous ne doutons pas que ce conseil soit suivi et que les matériaux amassés par la Conférence soient largement mis à contribution, pendant longtemps encore, par les journaux et les revues de missions.

Nous arrivons au second des résultats que l'on espérait de la Conférence, l'union de ses membres dans le sentiment d'une vraie solidarité. Notre impression est que ce but a été atteint dans une grande mesure. C'est déjà un fait considérable que la rencontre de tant d'hommes venus des contrées les plus diverses, et représentant l'œuvre des missions dans les parties les plus reculées de la terre. Le seul fait d'une semblable réunion prouve que l'union des différentes branches du protestantisme pour la conquête du monde païen est une réalité.

Sera-t-il jamais possible d'incorporer cette réalité dans

une organisation extérieure qui serait la contre-partie protestante de la Congrégation de la Propagande qui siège à Rome et qui imprime une direction unique aux efforts des nombreux missionnaires de l'Église catholique? Nous ne le pensons pas. Le docteur Warneck, rédacteur bien connu de l'*Allgemeine Missionszeitschrift,* malheureusement retenu en Allemagne, pensait proposer à la Conférence l'établissement d'une *Alliance missionnaire* de toutes les sociétés de missions protestantes. Nous doutons fort que cette proposition eût pu être suivie d'effet, l'organisation même de la Conférence ne comportant guère les résolutions et l'action communes. Ce qui d'ailleurs vaut mieux que l'établissement d'une organisation nouvelle, c'est l'esprit vraiment fraternel qui a régné dans le sein de la Conférence, et c'est l'affirmation par tous ses membres du grand principe apostolique qui proscrit l'intrusion dans le champ de travail d'autrui. L'unanimité à cet égard a été d'autant plus complète, que seule la société qui méconnaît systématiquement les droits des autres missions protestantes, la société ritualiste, s'était abstenue d'envoyer des représentants à la Conférence.

Mais ce qui, plus encore que ces affirmations générales de principe, a contribué au rapprochement désiré, c'est précisément ce contact personnel établi, par dix jours de vie commune, entre les représentants des diverses missions. Nous ne doutons pas qu'à cet égard la Conférence n'ait porté d'excellents fruits.

Le fait plus important, dans cet ordre d'idées, aura été l'association plus étroite, sur le terrain des missions, entre les deux grandes branches du protestantisme anglo-saxon. Ce rapprochement, a été peut-être le trait le plus saillant de ces réunions, et tout contribuait à le mettre en relief : les vastes proportions de la représentation américaine, l'accueil enthousiaste qui lui a été fait, la place considérable occupée dans les réunions par quelques-uns des *leaders* du mouvement missionnaire américain, le docteur A. Pierson, de Philadelphie, le docteur Taylor, un des premiers prédica-

teurs de New-York; le docteur A. J. Gordon, de Boston, et d'autres encore.

Peut-être cette prédominance, d'ailleurs fort naturelle, de l'élément anglo-saxon, a-t-elle eu pour effet de mettre un peu trop dans l'ombre les autres parties du monde missionnaire, et surtout les diverses sociétés du continent européen qui n'étaient pas représentées dans la mesure de leur importance. Peut-être aussi le nombre vraiment formidable des délégués et surtout des invités a-t-il eu pour effet de rendre les rapprochements individuels plus difficiles. Peut-être enfin la part trop grande faite dans le programme à l'information, au détriment de l'édification proprement dite, a-t-elle fait tort à cette union des cœurs, qui ne se fait jamais mieux qu'au pied de la croix.

Un de nos amis, délégué comme nous aux réunions de Londres, regrettait qu'on n'eût pas assigné la meilleure place, dans le programme de chaque journée, à une étude biblique approfondie sur un sujet de missions dont les hommes les plus éminents eussent été chargés. Dans une autre session de la Conférence, on tiendra compte sans doute de ce vœu qui a dû être exprimé de plusieurs côtés.

Quoi qu'il en soit de ces réserves, un grand fait central s'est dégagé de ces réunions, c'est l'union de toutes les portions du protestantisme sur le terrain des missions. La Conférence aura contribué, plus qu'aucun autre événement de ce siècle, à le mettre en lumière, et, par là même, elle aura travaillé au résultat suprême recherché par ceux qui l'ont organisée; elle aura imprimé aux entreprises missionnaires du protestantisme un élan tout nouveau.

Une idée bien nette ressort de la masse des faits qui ont été communiqués à la conférence, c'est l'importance exceptionnelle de l'heure présente dans l'histoire des missions modernes. Le monde, naguère fermé, désormais ouvert à l'Évangile, telle a été la note dominante de bien des discours (1). Et,

(1) Voir le discours du docteur Pierson, que nous publions en tête de

si, parmi tant d'impressions fécondes que nous retenons, il en est une qui se détache avec une force particulière, c'est celle du profond sérieux et de l'énergie virile avec lesquels on envisage, en Angleterre et en Amérique, les obligations que l'heure présente impose aux chrétiens.

Par la façon dont ils acceptent théoriquement et pratiquement leurs devoirs envers le monde païen, les chrétiens de ces pays nous donnent certainement un exemple précieux. Nous entendions un des pasteurs les plus distingués de Boston énoncer, comme autant d'axiomes, les réflexions suivantes : « Une Église qui cesse d'évangéliser cesse bien vite d'être évangélique. Une Église qui cesse d'envoyer des missionnaires cessera bien vite d'avoir des pasteurs. » « Ce qu'il faut maintenant à nos Églises, disait le même orateur, c'est une consécration de notre argent à Dieu. » Quand ces vérités seront-elles acceptées dans nos Églises comme des principes incontestables? Hâtons-nous d'ajouter qu'elles ne sont pas encore universellement admises par les chrétiens d'Angleterre et d'Amérique, puisque c'est à eux surtout qu'on les rappelait l'autre jour à Londres. Toujours est-il qu'elles ont été proclamées, et qu'elles le seront plus que jamais après la Conférence. Tous ceux qui y ont pris une part active seront retournés à leurs postes respectifs, persuadés que l'heure est venue de faire pour la conquête du monde des efforts tout nouveaux.

La Conférence de Londres aura contribué à stimuler partout ces efforts, à leur donner plus de cohésion et plus d'unité. Arrivera-t-elle ainsi à justifier les espérances ambitieuses qui ont été énoncées à son sujet? Fera-t-on dater une ère nouvelle de ses séances? C'est là le secret de Dieu ou, plutôt, c'est le secret des consciences. Les grandes assemblées ne peuvent, à elles seules, engendrer l'action. Celle-ci ne naît que des fortes résolutions individuelles, et ces résolutions, à leur tour, ne naissent que de la rencontre personnelle de l'âme avec

---

ce numéro, page 289, et qui est comme un écho de la Conférence de Londres. *(Réd.)*

Dieu. C'est la réflexion qu'exprimait, dans une des dernières séances, le pasteur Taylor, de New-York, un des orateurs les plus écoutés de la Conférence. Le sujet à l'ordre du jour était précisément ce nouvel essor de l'œuvre missionnaire ardemment désiré par chacun. « Cet essor, disait l'orateur, nous l'obtiendrons avant tout par plus d'amour personnel pour le Sauveur. Pour faire un pas en avant, il faut d'abord faire un pas en arrière ; pour avancer, il faut d'abord retourner au Sauveur. L'humanité est un corps dont la tête est Christ. Toute puissance, toute originalité vraie, toute initiative dépend, en dernière analyse, du degré de notre intimité avec notre Sauveur. Il nous faut un nouvel et brûlant amour pour Christ ; un amour tel, qu'il consume en nous le péché et ne puisse pas ne pas embraser de sa flamme tout ce qui l'entoure. »

Telles sont, résumées en peu de mots, quelques-unes des impressions que nous avons rapportées de Londres. L'avouerons-nous? Il nous est arrivé plus d'une fois, au cours des séances, d'éprouver un sentiment pénible en constatant la différence entre les conditions où nous devons travailler et celles où se trouvent la plupart des autres Sociétés de missions. Presque toutes ces Sociétés ont l'appui moral de puissantes nationalités protestantes; la plupart d'entre elles ont des millions d'hommes derrière elles. Nous, au contraire, nous travaillons dans l'isolement, soutenus seulement par une minorité qu'ont réduite et affaiblie trois siècles de persécutions ; souvent incompris de nos compatriotes, et parfois même mal jugés par nos propres coreligionnaires. Ce contraste nous a plus d'une fois saisis au cours des réunions de Londres. Mais, si les premières pensées qu'il fait naître sont tristes, la conclusion dernière de la comparaison n'a rien de décourageant. Après tout, notre situation isolée, si elle nous impose quelques souffrances, présente aussi de grands avantages. Elle nous oblige à rester sur le vrai terrain de la mission : l'amour désintéressé des âmes, le service de Christ dégagé de toute arrière-pensée utilitaire et terrestre. La position qui nous est

assignée a ses difficultés, mais elle a ses privilèges aussi ; c'est la position des premières missions chrétiennes, c'est la position des frères moraves, c'est la position de l'œuvre missionnaire telle qu'elle était comprise au début de ce siècle, lors du grand réveil dont notre Société est issue, et tout notre désir est que nous puissions ne jamais oublier les principes qui ont présidé à nos origines !

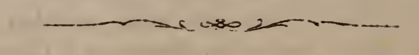
Et nous ne saurions dire, à cet égard, avec quel amour et quel respect nous avons reporté nos regards sur l'œuvre que nos pères ont fondée en Afrique, il y a cinquante ans, dans des conditions autrement difficiles que celles où nous nous trouvons. Notre confiance dans cette œuvre s'est trouvée augmentée, et nous n'avons jamais aussi bien compris sa solidité : elle est vraiment bâtie sur le roc.

Ainsi donc, la mission dans sa pureté et son désintéressement primitifs, voilà l'œuvre que notre position même nous assigne. Cette œuvre, nous continuerons à l'accomplir partout où la Providence de Dieu nous appellera, soit en dehors des frontières de notre influence nationale, soit dans nos colonies, envers lesquelles les événements contemporains nous imposent des devoirs spéciaux. Il souffle en ce moment sur le monde un vent de particularisme national qui crée plus d'une entrave à l'œuvre des missions, œuvre d'intérêt général, et, de sa nature, large comme l'humanité elle-même. Ces entraves rendent de plus en plus difficile l'évangélisation des colonies par les missionnaires de nationalité étrangère. Il se trouve ainsi que sur certains points du globe il y a des champs de travail que nous seuls pouvons occuper, des œuvres que nous seuls pouvons entreprendre. En nous dévouant à cette tâche, nous rendons service à la fois à notre pays et à la cause des missions dans son ensemble. A notre pays, par le concours intelligent et dévoué que nos missionnaires et nos instituteurs apportent à la civilisation. Et à la cause générale des missions évangéliques, que personne ne défendra dans les contrées soumises à l'influence de notre pays, si nous nous abstenons.

C'est donc avec un courage nouveau que nous nous sommes remis à l'œuvre, après les journées si remplies et si riches de la Conférence. Nous avons la confiance que la présence à Londres des représentants de notre Société n'aura pas été inutile, et que notre œuvre en ressentira tôt ou tard les bons effets.

Terminons cet aperçu en rendant un hommage mérité à l'hospitalité anglaise. La réputation de cette hospitalité est depuis longtemps établie; nous avons eu la preuve qu'elle n'a point été surfaite. Que nos frères anglais soient assurés de notre reconnaissance pour l'accueil fait aux délégués de notre Société. Ils n'oublieront pas cet accueil, qui leur a prouvé une fois de plus que la fraternité chrétienne n'est pas un vain mot.

A. B.



NOUVELLES DIVERSES

Réélection de M. F. Puaux comme délégué de Taïti. — La population de Taïti, appelée le 29 avril dernier à désigner son représentant au Conseil supérieur des colonies, a réélu à ce poste, à une forte majorité, M. Frank Puaux, délégué sortant. Les amis de Taïti se réjouiront avec nous de ce vote, qui assure aux Taïtiens un représentant bien capable de défendre leur cause et de servir leurs intérêts.

Le gérant : ALFRED BOEGNER.

Paris. Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13583.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN DOUBLE DEUIL AU ZAMBÈZE

22 août 1888.

Jusqu'à ce jour, la vie de nos missionnaires du Zambèze avait été si merveilleusement préservée, que nous avions en quelque sorte perdu de vue les dangers auxquels les expose un climat meurtrier.

Le dernier courrier, arrivé à Paris le 15 août, nous montre que, si jusqu'à présent ils ont servi Dieu par la parole et par l'action, ils peuvent être appelés aussi à le glorifier dans la souffrance et par la mort.

M. H. Dardier, médecin missionnaire, que le précédent courrier nous montrait gravement malade, a succombé à la fièvre et à l'épuisement, le 23 février, à Kazungula.

Un mois après, le 27 mars, M. et madame Jalla avaient la douleur de perdre une petite fille dont la naissance avait apporté, le 13 janvier, un rayon de joie dans leur intérieur.

Les lettres qui nous appportent ces douloureuses nouvelles nous dépeignent en même temps, sous des couleurs sombres, la situation de la mission à Sesheké : la plupart de ses membres ont été successivement atteints par la fièvre ;

leur bétail est décimé par la maladie ; enfin, la guerre civile a sévi tout autour d'eux, et fait des victimes à leur porte.

Profondément émus et affligés par ces nouvelles, nous ne voulons pas cependant laisser s'ébranler notre confiance dans le succès final de notre mission du Zambèze, dont les débuts ont été si visiblement dirigés et bénis par Dieu, et nous comptons que les Églises françaises, en portant avec nous le deuil de nos morts, feront effort, avec nous, pour réagir contre tout ce qui ressemblerait au découragement.

Se laisser abattre ; mettre en question la mission du Zambèze, parce que cette mission a exigé le sacrifice de précieuses vies humaines, ce serait nous montrer profondément injustes et ingrats envers Dieu, qui a donné à cette entreprise des marques si évidentes et si nombreuses de son approbation.

Eh quoi ! la mission du Zambèze aurait été, depuis tant d'années, une source toujours jaillissante d'encouragements et d'édification pour nos Églises, et nous nous détournerions d'elle, le jour où il plaît à Dieu de nous montrer que la souffrance et la mort seules peuvent rendre féconde la terre que labourent nos missionnaires, et que « le grain de blé que nous semons ne prend vie, s'il ne meurt auparavant » ?

Ah ! loin de nous laisser aller à ce funeste courant, nous considérerons les graves nouvelles qui nous sont arrivées comme une invitation à redoubler de prières pour une œuvre qui ne peut prospérer que si elle est sans cesse arrosée et fécondée par l'intercession de l'Église.

Nous les considérerons aussi comme une invitation à répudier toujours plus, dans notre façon d'envisager l'œuvre des missions et d'en parler, toute exagération, tout manque de simplicité et de sobriété. Nous nous rappellerons une fois de plus que cette œuvre n'est pas un jeu, mais un travail sérieux, une entreprise qui ne peut aboutir qu'au prix de grandes souffrances et de grandes douleurs, et à laquelle il ne faut mettre la main que si on est décidé à renoncer à soi-même, à se charger de la croix, et à suivre le Maître jusque dans la mort.

Nos missionnaires eux-mêmes désirent que leurs pertes aient pour effet non de refroidir notre zèle, mais de le purifier.

« J'espère bien, écrit M. Jalla, que la mort de Dardier ne découragera aucun de ceux qui comptent nous rejoindre un jour. Il est très évident qu'ici on se sent, comme l'oiseau sur la branche, — toujours prêt à partir; mais d'autre part on éprouve toujours plus vivement combien il est précieux d'être dans les mains de Dieu. »

Puissent nos deuils du Zambèze avoir pour effet d'augmenter en nous, dans nos futurs missionnaires, dans nos Églises, l'esprit de prière et le dévouement sans réserve à notre sainte cause! Ce sera là un premier fruit de cette mort des bien-aimés de l'Éternel, qui, selon l'Écriture, est d'un si grand prix à ses yeux.

MAISON DES MISSIONS

Examens et admissions.

Les examens semestriels ont eu lieu à la Maison des missions le 20 juillet. Huit jours plus tard, les trois élèves les plus anciens, MM. Allégret, Escande et Teisserès, terminaient leurs examens de fin d'études par une épreuve orale à laquelle ont assisté une partie des membres du Comité. Les épreuves écrites avaient pris les quatre premiers jours de la semaine.

Le Comité aura ainsi à se prononcer, dans le courant de l'hiver, sur la destination à donner à trois nouveaux ouvriers, auxquels il faut en ajouter un quatrième, M. Adolphe Jalla, frère de notre missionnaire du Zambèze. M. Jalla, après des études théologiques complètes à la faculté de Florence, a offert ses services à notre Société, sous les auspices de laquelle il vient de compléter sa préparation à la carrière de missionnaire par une année passée à la Maison des missions. L'emploi de ces quatre nouveaux missionnaires sera définitivement réglé à la

rentrée. Il est à peu près décidé dès à présent que l'un d'eux ira au Sénégal, deux autres au Congo, et le quatrième dans l'Afrique du Sud, sans que son poste soit encore déterminé.

Le Comité a eu à se prononcer, dans ses séances de juin et de juillet, sur de nombreuses demandes d'admission et offres de service. Après un mur examen, il a prononcé plusieurs admissions qui portent à 14 le nombre des élèves que notre Maison comptera à la rentrée, abstraction faite, bien entendu, de ceux qui viennent de terminer leurs études. Sur ces quatorze élèves, 11 seront à la Maison des missions, et 3 à l'École préparatoire des Batignolles. Outre ces admissions, le Comité a pris en considération trois autres demandes, tout en ajournant sa décision définitive.

Les événements qui viennent de se passer au Zambèze montrent combien sont graves les questions relatives aux admissions et aux désignations de poste, et quel besoin le Comité a des lumières du Saint-Esprit pour être préservé de toute erreur en les tranchant. Que les amis des missions s'en souviennent dans leurs prières, et qu'ils portent ainsi leur part des responsabilités qui pèsent sur les directeurs de notre œuvre.



MISSION DU ZAMBÈZE

LE DERNIER COURRIER

Le courrier qui nous a apporté la triste nouvelle de la mort de M. Dardier et de la petite Marguerite Jalla, ne contenait pas de lettres de M. Coillard. Vu la difficulté des communications entre Séfula et Sesheké, M. Coillard avait résolu, nous écrit M. Jeanmairet, d'essayer cette fois de faire passer sa poste par la côte occidentale, espérant sans doute gagner ainsi du temps. Jusqu'à présent, ce courrier ne nous est pas parvenu. Nos dernières nouvelles de nos missionnaires de Sé-

fula nous sont transmises par leurs collègues de Sesheké et datent du 26 janvier. A ce moment, MM. Coillard et Goy se portaient bien; par contre, madame Coillard souffrait beaucoup des yeux.

Les lettres que nous avons reçues ne nous parlent donc que de nos missionnaires de Sesheké. Les nouvelles qu'ils nous envoient vont jusqu'au 29 avril, date de la dernière lettre de M. Jalla. On connaît déjà la plus importante de ces nouvelles : le double deuil qui est venu affliger nos missionnaires. On trouvera plus loin les autres détails qu'ils nous donnent sur leur situation fort difficile à tous égards, et de nature à les recommander à nos constantes intercessions.

MORT DU MISSIONNAIRE DARDIER

On n'a pas oublié les graves nouvelles apportées par le courrier parti de Sesheké au commencement de l'année courante. A ce moment, deux de nos missionnaires, MM. Jalla et Dardier, étaient aux prises avec la fièvre; bien qu'ils fussent tous deux atteints au même degré, c'est pour M. Dardier que nous conçûmes dès lors les plus fortes inquiétudes : nous le sentions plus ébranlé que son collègue, et nous ne pouvions nous défendre d'appréhender une issue fatale. L'événement a confirmé ces prévisions. Le dernier courrier, reçu à Paris le 15 août, nous annonce que notre ami a succombé à Kazungula, le 23 février.

On se rappelle les débuts de sa maladie: frappé d'une insolation avant même d'arriver à Séfula, poste de M. Coillard, il n'était resté que peu de temps dans cette station, et était revenu à Sesheké vers la fin de décembre. Il éprouva d'abord une légère amélioration dans son état; mais ce mieux ne dura pas. Aussi la pensée d'un nouveau changement de résidence s'empara-t-elle fortement de l'esprit du malade. Il fit de lui-

même et à l'insu de ses collègues les premières démarches pour se rendre au gué de Kazungula, où réside M. Westbeech, qu'il espérait pouvoir accompagner lors du voyage que ce marchand pensait faire, comme tous les ans à cette époque, dans la Colonie. MM. Jeanmairet et Jalla s'opposèrent à ce projet qui devait avoir pour effet de mettre leur collègue hors de leur portée, et cela, pensaient-ils, sans avantage pour sa santé, Kazungula n'étant pas plus salubre que Sesheké. Toutefois, M. Dardier ayant insisté vivement et pris sur lui la responsabilité du voyage, ses amis cédèrent. « Mon devoir, écrit M. Jeanmairet, était d'accompagner un malade, et je l'ai remis entre les mains du marchand. » Ce trajet, qui se fit en bateau, eut lieu le 30 janvier. M. Dardier arriva très fatigué, mais la pensée d'avoir franchi une étape sur la route du retour sembla lui rendre des forces, et il se sentit mieux le lendemain. Cependant, peu de jours après, son état empirait de nouveau, et M. Westbeech écrivait à M. Jeanmairet pour l'inviter à venir soigner lui-même son collègue. Huit jours après, nouveau message, plus pressant, demandant à nos missionnaires de venir à Kazungula avec les bœufs et le conducteur nécessaires pour conduire à Mangwato M. Dardier, dans un petit wagon que M. Westbeech offrait pour cet objet. Malheureusement les circonstances étaient telles, que nos amis se virent dans l'impossibilité absolue de se rendre à ces appels. Écoutons leur récit :

« A mon retour, écrit M. Jeanmairet, j'ai eu une violente attaque de fièvre; j'avais eu à endurer un soleil de feu, et, de son côté, ma femme, par suite de son anxiété et du surcroît de fatigue occasionné par mon absence, est elle-même tombée malade avant mon propre rétablissement. » « Dieu sait, écrit de son côté M. Jalla, dans quelle impossibilité nous avons été de nous rendre auprès de notre malade, même lorsqu'il nous en a prié expressément. La première des lettres de M. Westbeech nous trouva tous bien mal en train. Jeanmairet se relevait à peine de sa dangereuse fièvre, sa femme et son enfant étaient aussi peu bien, et d'affreuses coliques accompagnées

de maux de cœur m'avaient également rendu incapable de voyager. Au reçu de la seconde lettre, j'étais tout décidé à partir; le canot et les hommes étaient déjà commandés, lorsque, la veille du jour où je comptais me mettre en route, arrivèrent Sétoala et ses gens qui répandirent une affreuse panique dans le pays. » M. Jalla fait allusion à des luttes civiles, qui, à ce moment, ensanglantèrent Sesheké, et sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Cette panique fut telle, que, pendant un temps assez long, il fut impossible de trouver un homme disposé à faire le trajet entre Sesheké et Kazungula, soit comme rameur, soit comme messager. Il y avait d'ailleurs un autre obstacle à la réalisation du désir exprimé par M. Westbeech. Des huit bœufs qui restaient sur la station, quatre étaient malades, et les quatre autres paraissaient sur le point de le devenir. Et on en demandait douze pour faire le voyage! On comprend la douleur de nos amis, cloués à Sesheké pendant que leur collègue restait seul à Kazungula.

Leur arrivée n'eût d'ailleurs modifié en rien la situation du malade, qui approchait rapidement de sa fin. M. Westbeech le soignait comme son propre fils, essayant de soutenir ses forces par une médication appropriée, le conjurant de prendre soit du fer, soit de la quinine, remèdes que M. Dardier avait lui-même prescrits à M. Jalla et qui avaient fait du bien à ce dernier, plus malade que lui au commencement de janvier. Malheureusement, la force même de réagir contre le mal semblait manquer à M. Dardier. Les derniers temps, il refusait toute nourriture autre que de la confiture et du lait condensé. En fait de remède, il ne voulait prendre que du laudanum, sans doute pour pouvoir dormir. Il parlait fort peu, raconta plus tard M. Westbeech, mais quelques croquis et des notes sténographiées, trouvées dans son livre de textes, prouvent que l'idée du retour et le regret du pays natal occupaient sans cesse son esprit.

D'après la dernière lettre que nous ayons reçue de lui, datée du 27 octobre, de Séfula, nous avons d'ailleurs l'assurance que les regrets et l'abattement n'ôtaient rien à sa confiance en

Dieu. Voici dans quels termes il parle de sa maladie : « Mon corps a bien souffert... mais Dieu m'a fait beaucoup de bien Pendant la nuit la plus mauvaise de fièvre que j'eus, ma conscience, Dieu par ma conscience, me montra ma vie passée, combien j'avais été endormi et mauvais... Ces pensées m'accablaient, mais Dieu m'a délivré de ce lourd fardeau par Jésus-Christ, et je suis décidé à lui consacrer ma vie tout à nouveau. »

Enfin, le 23 février, à neuf heures du matin, il appela M. Westbeech, pour le prier de le retourner dans son lit; pendant que son ami le soulevait dans ses bras, Henri Dardier expira doucement. Il fut enterré le lendemain, sous un arbre, à peu de distance de la hutte où il avait rendu le dernier soupir.

Anisi finit la courte carrière de notre jeune frère. Il avait quitté Paris au commencement de l'année dernière; c'est donc juste une année qu'il a passée au service de la mission. Son passage au Zambèze, quoique fort court, n'aura pas cependant été inutile. Pendant son séjour à Sesheké, au mois de janvier, M. Dardier put assister dans ses couches madame Jalla et contribuer à préserver la vie de l'enfant, et, quelques jours après, celle de la mère, l'une et l'autre gravement menacées. « Après Dieu, écrit madame Jalla, c'est à lui que nous devons d'avoir maintenant notre petite chérie, car, s'il n'avait pas été là, elle serait morte en naissant. Vous ne sauriez croire combien il a été bon pour moi, passant, malade comme il l'était, toute une nuit blanche et n'allant se reposer que le lendemain soir. Puis, lorsque, quatre jours plus tard, la fièvre me prit si fort, c'est aussi grâce à ses soins constants que je me remis peu à peu. »

Malgré l'impression consolante que laisse ce témoignage, la mort prématurée d'Henri Dardier reste une de ces dispensations mystérieuses qu'il faut accepter de la main de Dieu, sans les comprendre. Nos amis s'associeront à nous pour Lui recommander la famille affligée que nous entourons de notre profonde et fraternelle sympathie, et l'œuvre du Zambèze si éprouvée.

MORT DE LA PETITE MARGUERITE JALLA

Nous avons annoncé plus haut la douloureuse épreuve infligée à nos amis Jalla. Le 13 janvier la naissance d'une petite fille était venue les réjouir. Voici en quels termes M. Jalla nous raconte le départ de cette enfant :

Seshéké, 1er avril 1888.

Bien cher monsieur,

C'est encore pour vous annoncer une bien triste nouvelle que je reprends la plume. Dieu nous visite et nous éprouve; qu'Il daigne aussi nous donner de comprendre clairement ce qu'Il veut de nous.

Nous possédions un rayon de soleil pour égayer nos moments de tristesse ou d'ennui, Dieu aujourd'hui a jugé bon de l'enlever. Notre chère fillette s'est envolée jeudi 27 mars, à dix heures et demie du soir, dans les bras de son père, pendant que sa maman lui donnait un peu d'eau sucrée pour humecter ses chères petites lèvres si sèches. Cher petit être bien-aimé! Il nous semblait presque impossible qu'il pût nous être un jour enlevé, il tenait si bien sa place dans notre *home* zambézien. Mais Dieu a voulu lui épargner sans doute bien des souffrances, car elle était née dans un pays qui ne les ménage pas. Elle est aujourd'hui un petit ange qui nous recevra un jour dans ses bras. Mais son départ nous laisse la maison bien vide; nous la trouvons froide et déserte. Ah! comme la présence d'un enfant était appréciée dans notre solitude! Comme nous jouissions d'être, nous aussi, papa et maman comme les amis Jeanmairet! Que de rêves et de projets concernant notre fillette! Aujourd'hui tout nous parle encore d'elle, mais elle n'est plus là pour réjouir nos cœurs, et nous avons beaucoup de peine à réaliser tout ce que nous avons perdu. Dieu, fidèle à ses promesses, a cependant été avec nous d'une manière extraordinaire. Nous avions le sentiment

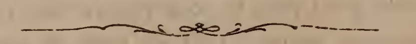
si clair que c'était Lui qui nous l'enlevait, que nous en avons fait le sacrifice avec une pleine confiance, quoique nos cœurs se demandent encore aujourd'hui pourquoi nous en sommes sitôt privés.

Chère fillette, elle aussi devait être emportée par cette terrible fièvre zambézienne. A mon départ pour Kazungula, le 21 mars, elle était déjà atteinte. A mon retour je trouvai qu'elle était bien pâlie; elle avait même bien inquiété ma chère femme. Depuis lors la fièvre revint presque toutes les nuits de plus en plus forte. Ma femme prenait la quinine, espérant faire ainsi du bien à son enfant. Ce fut en vain. Que donner à un petit être si frêle, dont la vie ne tient encore qu'à un fil? De jour, son sommeil était coupé toutes les cinq minutes par des cris de douleur qui nous faisaient une peine inouïe. La nuit du mercredi au jeudi fut la plus mauvaise, et nous crûmes la perdre déjà alors. Son corps était brûlant plus que jamais. Aussi, vers deux heures du matin, nous demandâmes à Jeanmairet s'il ne pouvait rien nous conseiller. Il nous dit d'essayer avec la poudre d'ipéca, mais l'enfant était si faible, que nous n'osâmes pas le faire. Des compresses d'eau et de vinaigre calmèrent enfin un peu la fièvre Le jeudi matin elle était très assoupie; la fièvre revint dans l'après-midi. Nous comptâmes jusqu'à 137 pulsations dans une minute. Nous étions bien inquiets pour la nuit, mais Dieu hâta le dénouement.

Vous comprendrez sans doute notre douleur, c'est pourquoi je n'ai pas craint de vous donner ces détails. Puissiez-vous posséder vos chers enfants pendant de longues et heureuses années! mais, dans votre bonheur, pensez quelquefois à vos jeunes amis si péniblement éprouvés.

Votre affectionné et affligé

L. JALLA.



LES TROUBLES A SESHEKÉ — LES DIFFICULTÉS DE L'ŒUVRE

Extraits des lettres de MM. Jeanmairet et Jalla.

Le complot.

Dès le mois de juillet dernier, des avis reçus à Sesheké préparaient nos missionnaires à la perspective de luttes intestines. Les ennemis du roi préparaient une attaque aussi bien contre sa personne que contre les chefs établis par lui à Sesheké, lors de sa récente victoire sur ses rivaux. On prétendait même que le gambella ou premier ministre du roi était l'âme de cette conspiration. Quant au futur remplaçant de Léwanika, on n'était pas fixé. Les uns parlaient d'un jeune chef appelé *Oamorungoe;* les autres, du rival dépossédé du roi, de cet *Akufuna* que M. Coillard trouva installé à Léaluyi lors de son premier voyage à la capitale. Ce qui donnait, dès l'an dernier, une certaine consistance à ces bruits sinistres, c'est le mécontentement soulevé par l'administration installée par Léwanika, lors de sa restauration, mécontentement que les chefs dépossédés entretiennent naturellement avec le plus grand soin.

Quoi qu'il en soit, l'orage qui apparaissait à l'horizon en juillet dernier, a éclaté à Sesheké à la fin de février. Le dimanche 19 février, une panique, signe précurseur de la tempête, s'abattit sur la station : tous les indigènes quittèrent nos missionnaires et se sauvèrent de l'autre côté du fleuve. Le mardi, détente générale; les chefs fugitifs, rassurés, revenaient au village. Malheureusement ils s'étaient tranquillisés trop vite; le samedi matin, avant le lever du soleil, ils étaient surpris, et deux d'entre eux, Tahalima et son fils Létsulatèbé, furent tués; un troisième chef, Ratau, réussit à s'enfuir. Dès le lendemain, les meurtriers se retiraient dans le pays des Batokas, où ils habitent. Ils étaient commandés par le prétendant Oamorungoe. M. Jeanmairet, qui le connaît bien, ne fait pas de vœux pour lui, loin de là. C'est, dit-il, un homme jeune,

mais violent, et déterminé à arriver à ses fins coûte que coûte. Un de ses alliés vaut beaucoup mieux que lui, c'est Sétoala, l'ancien Morantsiané, nom honorifique, comme on sait, du chef de Sesheké, et que son successeur Kabuku a souvent fait regretter.

La journée du 25 février.

Voici en quels termes M. Jeanmairet nous raconte, dès le lendemain, la sanglante journée du 25 février :

« Nous avons eu une panique terrible parmi nos garçons. Ils se sont précipités dans notre chambre à manger, puis dans mon cabinet de travail, affolés de terreur. Quand je sortis moi-même, je trouvai le chef de l'expédition avec Franz, notre conducteur. Il m'assura de ses intentions pacifiques à l'égard de nos jeunes gens, dont la plupart appartenaient à Tahalima, et, bientôt après, les autres chefs me tinrent le même langage.

« Ils ont tenu parole, et nous en avons été quittes pour quelques présents. Leur plan est étrange, ils ne sont venus aujourd'hui que pour se venger et retournent en arrière sans conquérir le pays. Ils auront, disent-ils, les Matébelés à leur service à leur retour en hiver, s'ils ne se sentent pas assez forts et que Léwanika puisse combattre. J'ai mes doutes sur cette alliance avec d'aussi dangereux voisins et j'espère qu'il n'en est rien. A cette heure les partisans de Ratau et de Letsulatèbé sont aux aguets, cachés dans les roseaux de l'autre rive. Une fois qu'ils sauront leurs ennemis bien partis, ils nous arriveront et les poursuivront peut-être.

« Tout le bétail de cette rive a été enlevé et beaucoup de femmes emmenées malgré leurs cris. Et nous, nous allons sans doute nous trouver bientôt sans un seul homme pour nous aider, tous s'enfuyant de peur du retour de cette triste expédition !

« Oh ! quel horrible pays ! Il n'y a pas de paix et Caïn règne en maître. Il faut vous rappeler que nous pouvons nous trouver dans des positions bien critiques. Non que je croie que jamais

aucun parti porte atteinte à nos vies; mais il pourrait arriver que nous n'ayons personne à notre service, ce qui serait pour un temps prolongé très grave, à cause de nos vaches, du lait desquelles nous vivons, sans parler d'une disette possible de vivres et de tous les travaux matériels qui retomberaient sur nous. Je vous l'ai déjà dit, la fièvre, bien que j'en aie encore dernièrement souffert gravement et qu'elle soit en voie de me rendre sourd depuis quelques jours, n'est pas notre plus grand ennemi. La difficulté des communications entre nous et avec l'extérieur est bien plus grave, et le récit que je viens de vous faire vous montre encore quelles difficultés peuvent fondre sur nous dans un pays de meurtre et de rapine. Aller au Zambèze n'est pas aller dans un Eldorado. Le pays même n'est pas vraiment beau; et les gens? Le Zambèze restera sans doute longtemps encore notre champ de travail le plus dangereux sous tous les rapports et le moins encourageant pour l'œuvre. »

L'attitude du roi.

Quant au roi lui-même, il semble avoir ignoré le complot. Sa grande préoccupation était une expédition destinée à piller ses voisins du nord, les Machikoloumbos. Le 9 mars, M. Jalla nous écrivait à ce sujet : « Nous venons précisément d'apprendre que Léwanika, en route avec une nombreuse armée pour aller piller les Machikoloumbos, est arrivé à la rivière Loandja, c'est-à-dire à une demi-journée de marche d'ici. Il a fait demander à Jeanmairet « de la médecine pour les yeux, pour le dos, et pour ceux qui se blessent avec des bois ». Il ne viendra pas ici, car nous sommes en dehors de sa route. Mais son arrivée va changer les choses, je pense, car, ces jours-ci, tout ce monde qui nous entoure n'attendait que les ordres du roi pour savoir que faire.

« Nous nous demandons encore ce que fera Léwanika. Ira-t-il à la poursuite de Sétoala et de son rival? S'il a encore assez d'influence, ce serait certainement là sa planche de salut. En effet, si Sétoala n'est pas complètement défait par Lé-

wanika, il reviendra dans quelques mois avec une bande nombreuse et s'emparera facilement du pays, car il a beaucoup de partisans secrets, ici et à la Vallée.

Sécurité personnelle des missionnaires.

Aspect de la station.

« C'est vous dire que nous allons être dans l'incertitude pendant plusieurs mois peut-être. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? En tout cas, ce qui nous tranquillise, c'est que soit les uns soit les autres ont un certain respect pour nous et pour tout ce qui nous appartient. Lors de l'arrivée de Sétoala, nous n'avons pas eu le plus petit ennui, et cependant la station était envahie de guerriers inconnus. Aujourd'hui, les indigènes, à commencer par les chefs, considèrent la station missionnaire comme un refuge, et c'est à nous qu'ils ont demandé l'hospitalité jusqu'au moment où Léwanika leur aura tracé la route à suivre.

« Aussi la station a-t-elle changé d'aspect depuis ces derniers jours. La remise du wagon sert de lekhothla. Les chefs s'y sont établis et y discutent du matin au soir, à part les moments où ils viennent nous mendier de la nourriture. Les quelques gens dont les chefs ont sans cesse besoin ont apporté des toits tout autour de cette remise et y ont improvisé un petit village. Aussi du matin au soir, et même pendant la nuit, c'est un brouhaha qui ne discontinue pas. Chaque jour il arrive aussi des gens de tous côtés ; les uns apportent des provisions, d'autres viennent aux nouvelles ou sont envoyés par leurs chefs pour recevoir des ordres. Bref, notre station s'est transformée en un quartier général d'un nouveau genre. Chaque matin nous avons un petit culte avec tous ces gens ; et nous n'avons jamais eu autant d'auditeurs aux services du dimanche. Puissent-ils emporter au moins quelques bonnes impressions de leur séjour auprès de nous !

Nouvelles de la mission.

« Vu l'état du pays et le départ de Dardier, nous ne pensons pas avoir de conférence cette année. Nous sommes si peu nombreux que même les questions les plus importantes peuvent être traitées par écrit. Celle qui nous intéresse, nous, surtout, c'est de savoir quelle sera la troisième station zambézienne. Jeanmairet voudrait nous voir à Mambova, essentiellement pour nous occuper de la traversée des wagons et des caisses. M. Coillard tient pour Kanyonyo, à la porte de la capitale. Mais nous attendons l'arrivée d'autres missionnaires pour quitter Sesheké. Qui sait si d'ici là Sesheké existera encore comme station missionnaire, car, si Sétoala parvient au pouvoir, il compte transporter la capitale au pays des Batokas, dont il est enchanté. Si au contraire Léwanika bat son rival, les gens d'ici veulent lui demander de rebâtir le village des chefs de l'autre côté de la rivière. Dans ce cas, force serait au missionnaire de Sesheké de les y suivre. Mais n'anticipons pas sur les événements.

« Depuis ma dernière lettre, que je ne pus terminer à cause de la fièvre, nous n'avons plus fait de courses d'évangélisation. La maladie nous en a toujours empêchés, aussi n'ai-je rien d'intéressant à vous raconter sur l'œuvre elle-même. Le village de Sesheké a été les trois quarts du temps désert, et nous avons rarement eu beaucoup de monde au culte. L'école est toujours à fonder à cause du mauvais vouloir de Morantsiané, aussi sommes-nous souvent bien tristes de notre inaction forcée. Si au moins nous pouvions voir les gens chez eux, mais les distances sont si considérables qu'il est inutile de penser à les parcourir à pied. Il nous faudrait faire dix, quinze, vingt heures de marche par dimanche, toujours en plaine. Je crains bien qu'aussi longtemps que les missionnaires du Zambèze n'auront pas, comme ceux du Lessouto, des chevaux à leur disposition, l'œuvre sera forcément lente, si

ce n'est stationnaire. En canot, c'est à peine si l'on peut visiter deux ou trois chefs; tous les autres villages sont dans les terres.

« Vous savez que nos pauvres bœufs s'en vont tous, l'un après l'autre. Des quinze laissés ici lors du passage de Middleton, il n'en reste que sept, dont deux traînaient déjà bien l'aile. Nos wagons sont bien las, bien avariés par le voyage à la Vallée, mais je crois bien qu'ils sont condamnés à une longue immobilité. M. Coillard nous propose de faire un petit voyage à la Vallée; mais il faudrait savoir d'abord comment y aller, car il est impossible de penser à voyager en canot avec une dame...

« Nos amis d'Europe sont plus favorisés que nous, car voilà le cinquième courrier qu'ils vont recevoir depuis notre arrivée au Zambèze. Que n'avons-nous au moins quelques échos lointains de ce qui se passe en Europe! mais non, nous sommes étrangers à tous les événements.

« Comme nous nous réjouissons de pouvoir souhaiter la bienvenue aux nouveaux missionnaires que vous nous enverrez!

« Où en est l'œuvre du Congo? Est-elle fondée ou bien attendez-vous encore des hommes? Tâchez, cher monsieur, qu'elle ne devienne pas une rivale de celle du Zambèze; qu'il lui suffise de lui être une sœur.

« Que de questions j'aimerais vous faire! Mais je crains de vous lasser. Du reste vous savez tout ce qui m'intéresse.

« Veuillez présenter mes respectueuses salutations à MM. les membres du Comité, particulièrement à MM. de Seynes et Couve. Tout l'attirail de collectionneur qui nous a été remis par les soins de M. de Seynes m'a fait un bien vif plaisir; cela a été fait avec beaucoup de soin et sans fausse économie. Aussi j'espère bien pouvoir un jour prouver à ceux qui nous l'ont confié que cet argent n'a pas été perdu.

« Nos bien affectueuses salutations aux amis que je compte parmi les élèves. J'espère bien que la mort de Dardier ne refroidira aucun de ceux qui comptent nous rejoindre un

jour. Il est très évident qu'ici on se sent comme l'oiseau sur la branche, toujours prêt à partir. Mais d'autre part on éprouve d'autant plus vivement combien il est précieux de se sentir dans les mains de Dieu.

Départ des chefs. Le plan de campagne du roi.

12 mars 1888.

« Un second messager du roi vient d'arriver. Le roi compte aller d'abord combattre Sétoala, pour revenir ensuite en pillant les Machikoloumbos. Il fait dire aux chefs d'ici de rassembler leurs gens et d'aller le rejoindre. Nous allons donc rentrer dans notre tranquillité habituelle, ce dont nous ne sommes pas fâchés, car ces nombreux voisins sont parfois assez incommodes. Au fond ils sont assez peu intéressants ; pour ce qui est de mendier, ils savent très bien s'y prendre. Parfois, ils viennent s'établir à votre porte pendant des heures, sans être capables de vous dire quoi que ce soit ; c'est toujours nous qui devons les interroger pour leur faire desserrer les dents.

Kazungula, 22 mars 1888.

« Deux mots encore, à la hâte, avant de repartir. A Sesheké on est peu bien ces temps-ci. La fièvre nous fait de fréquentes visites ; même nos deux fillettes l'ont eue, mais c'est surtout leurs mères. Il me tarde bien d'être de retour.

« Ratau et tous les chefs avec leurs gens sont enfin partis vendredi passé pour rejoindre le roi. Nous allons être bien seuls pour des mois. En dehors de quelques hommes qui apportent leur farine, nous ne voyons personne.

Votre jeune ami est le plus valide de tous, grâce à Dieu.

Votre bien affectionné,

L. JALLA.



Dernières nouvelles.

Sesheké, 29 avril 1888.

Bien cher monsieur,

Franz va demain à Kazungula voir ce qui en est de M. Westbeech dont nous n'avons plus rien entendu depuis plus d'un mois; aussi je me hâte de vous donner les dernières nouvelles.

A commencer par nous, les nouvelles ne sont pas brillantes. Depuis le départ de notre chère fillette, la vie nous paraît bien triste et a beaucoup perdu de son charme, surtout que la fièvre m'a laissé bien peu de répit. C'est votre jeune ami qui, ces temps-ci, traîne l'aile. Deux fortes attaques m'ont de nouveau bien affaibli, mais, grâce à Dieu, cela va beaucoup mieux aujourd'hui. Après ma bonne santé d'autrefois, je suis bien bas en un clin d'œil et il me faut toujours beaucoup de temps pour me relever. J'emploie beaucoup le *fer Bravais;* c'est ce qui me fait le plus de bien, mais ma petite provision, souvenir de Dardier, touche malheureusement à sa fin. Ma femme, grâce à Dieu, supporte beaucoup mieux le climat que moi. Ses rares indispositions ne durent jamais plus d'un jour ou deux. Jeanmairet a aussi eu une attaque de fièvre dernièrement, mais, du reste, cela va très bien chez eux ces temps-ci.

Ce qui nous inquiète, c'est que nous sommes menacés de perdre toutes nos vaches de la même maladie dont sont morts tous nos bœufs, sauf deux. Il a déjà fallu en tuer six, dont quatre aux Jeanmairet, une à Léfi et une à nous. Et il y en a quatre autres qui sont malades. Nous allons nous trouver sans une goutte de lait et forcés d'acheter à des prix fous ce que les indigènes voudront bien nous offrir.

Les dernières nouvelles de la Vallée datent du 26 janvier. Elles étaient assez bonnes, sauf que madame Coillard souffrait beaucoup des yeux. Depuis lors, nous avons pu leur écrire une fois. Mais vous voyez dans quelle situation précaire sont nos communications. Les dernières nouvelles d'Europe datent du commencement de juin 1887, et, entre nous, c'est à peine

si nous pouvons nous donner signe de vie de trois mois en trois mois. Ce n'est pas très gai.

De nos guerriers on a d'assez vagues nouvelles. Léwanika, avec une nombreuse suite, s'est dirigé sur les Machikoloumbos. Pendant ce temps, ceux de Nalolo, aidés de ceux de Sesheké et de plus bas, ont été chargés de poursuivre Sétoala, l'ancien Morantsiane, qui s'est retiré près de l'embouchure du Kafoué, affluent du Zambèze. On dit qu'un de ses principaux partisans, un chef du Loandja, a été pris et que ses gens ont été dispersés. J'espère de tout mon cœur que Sétoala lui-même leur échappera. Je vous avoue qu'entre tous, c'est lui que nous préférerions de beaucoup voir au pouvoir. Il est universellement aimé. Son seul tort est d'être le neveu de Mataga, l'ancien gambella, chef de la révolution d'il y a deux ans.

Quant à Oamorungoe, le rival de nom de Léwanika, les uns disent qu'il a été tué ; d'autres, qu'il s'est seulement séparé de Sétoala et qu'on ne sait où il est. En tout cas, c'est un homme qui ne vaut pas cher.

Nous n'attendons pas avant juin ou juillet le retour de nos guerriers.

Ici, nous commençons à être moins seuls. Mokhélé et Séopi, deux des principaux chefs restés dans le pays, sont d'abord venus, il y a plus de quinze jours, s'établir près de nous pour trouver plus de sécurité. Maintenant les gens reviennent chaque jour plus nombreux. Ils ont commencé à rebâtir le village, à quelques cents mètres de la station. C'est bon signe. Ce matin, nous avions déjà une trentaine d'auditeurs au culte. C'est plus encourageant que lorsque nous n'avions que quatre à cinq hommes, comme ces temps passés.

Oh ! quand viendra le moment où nous aurons, nous aussi, au moins notre petite école? Nous sentirions alors que nous travaillons à une œuvre dont nous pouvons attendre tôt ou tard des fruits. Nous sommes bien loin d'avoir ce sentiment-là jusqu'ici.

Une dernière nouvelle, triste, elle aussi, c'est que la santé de Mabéthuel, la femme de Léfi, donne de sérieuses inquié-

tudes à son pauvre mari. Ils voudraient bien rentrer au Lessouto, au moins pour un an ou deux; mais nous n'avons aucun moyen de transport à leur fournir, étant sans bœufs. Le Zambèze est vraiment une prison d'où l'on est loin de pouvoir sortir quand on le voudrait.

Votre très dévoué et attaché

L. JALLA.



LESSOUTO

TABLEAUX DE L'ÉVANGÉLISATION DU LESSOUTO

Un village fermé à l'Évangile.

Morija, 7 août 1887 (1).

... Nous avons tous été en campagne aujourd'hui pour tenir des services dans un gros village situé à une lieue d'ici.

Ce village, quoique rapproché de Morija, est encore foncièrement païen. Le clan qui l'occupe a résisté à l'Évangile pendant cinquante ans, bien qu'on aille y parler de Dieu pour ainsi dire tous les dimanches. Il s'y trouve actuellement six chrétiens, si je ne me trompe ; ce n'est pas beaucoup, quand on pense au travail qui a été fait et aux tentatives de conversion qui s'y sont parfois produites. Mais voilà : quand les femmes veulent devenir chrétiennes, les hommes s'y opposent, voire même à coups de bâton. Les hommes qui voudraient se convertir ont peur de leurs camarades ; l'opinion publique et l'esprit du clan sont contre le christianisme. Il y a plus que de l'indifférence ; il y a là une certaine hostilité ; ce qui n'est pas chose très fréquente au Lessouto.

M. Mabille avait prié le chef de convoquer son monde pour aujourd'hui, ce qui pouvait nous procurer un auditoire païen

(1) Bien que déjà ancienne, nous sommes assurés que cette lettre intéressera les lecteurs du *Journal des missions*. *(Réd.)*

de plusieurs centaines de gens. Tsépé, le chef, n'avait qu'à dire un mot à ses subordonnés des villages où il habite et des autres villages dépendant de lui, pour nous procurer un auditoire assez considérable. Il le fit plus ou moins et, cela fait, s'éclipsa pour le jour du service. « Il est allé chercher un cheval égaré », nous dit-on quand nous demandâmes pourquoi il brillait par son absence. En poussant notre enquête un peu plus avant, nous apprîmes que ledit cheval était non seulement égaré, mais mort. Cela tournait singulièrement contre Tsépé. Il a eu peur d'entendre l'Évangile, voilà la vérité. Pour faire acte de politesse, il a convoqué ses gens, puis il a retiré son épingle du jeu, en allant faire un tour dans la campagne. Tant pis pour lui! La peur de la vérité lui nuira plus que ne l'aurait fait une bonne exhortation à la repentance.

Nous nous passâmes du chef et voilà tout. Puis nous nous assîmes dans un enclos de cactus et de pêchers, avec un fort vent faisant tourbillonner la poussière et la cendre et rendant aux orateurs la tâche difficile.

MM. Casalis et Henry Dyke étaient chargés des prédications du matin. M. Dyke père ajouta quelques mots. L'après-midi ce fut mon tour, puis celui de M. Mabille. M. Casalis avait pour sujet la parabole de la brebis perdue, qu'il raconta d'une façon très attrayante, en vrai sessouto du Lessouto; impossible que ces gens ne comprennent pas les choses de ce genre, car perdre un mouton est pour eux chose fréquente, surtout à la saison où l'herbe verte attire le bétail et le tente à s'éloigner du berger. On voit, sans que j'aie à le dire, les applications que M. Casalis tira de sa parabole. Quant à Henry Dyke, il parla surtout du bon berger qui donne sa vie pour ses brebis.

Pour moi, je m'emparai d'un incident qui s'était produit quelques semaines auparavant dans ce même village. Il vaut la peine d'être raconté.

Mademoiselle Aline Mabille y était allée un dimanche avec sa classe de jeunes filles et quelques vieilles chrétiennes pour y évangéliser de hutte en hutte. Elle avisa une païenne et

l'entreprit. Cette païenne était de celles qui, au besoin, savent être impertinentes pour échapper à un appel de Dieu. Aussi chercha-t-elle à se dérober en employant les arguments suivants :

« Je ne sais pas ce que vous autres chrétiens venez faire chez nous ! Qu'avez-vous à nous apprendre ? Vous nous dites d'aimer Dieu ? Mais nous l'aimons autant que vous. Moi, j'aime Dieu énormément. Et puis, Dieu, lui aussi, m'aime beaucoup. Tu vois : j'ai du *mabélé* (du sorgho), c'est Dieu qui me le donne, parce qu'il m'aime. La pluie, il me la donne de même. Il m'a donné un mari ; toi, en as-tu un ? Il m'a donné des enfants ; toi, en as-tu ? Tu vois bien que Dieu m'aime, etc., etc. »

Il y avait sans doute dans ces paroles de la forfanterie ; elles étaient surtout une bravade. Mais ce n'est pas la première fois que j'entends parler de cette façon. Quand j'interroge les païens, ils me disent presque toujours :

« Dieu ? personne ne peut nier son existence ; personne ne peut dire du mal de lui. C'est lui qui nous donne la pluie et le *mabélé*, qui nous guérit de nos maladies. Nous aussi, nous le prions ! nous aussi, nous sommes des croyants. »

De sorte que, sans sortir du paganisme le plus immoral, on prétend aimer Dieu et être aimé de lui. Des prédications que l'on a entendues, on retient juste ce qu'il faut pour s'endurcir dans le paganisme ; non content de se livrer aux vices païens et de ne pas se soucier de Dieu le moins du monde, on finit par agir ainsi en prétendant être parfaitement en règle avec Dieu.

J'ai pris ce fait comme point de départ en racontant tout simplement l'histoire de la femme ci-dessus. Puis, j'essayai de montrer aux païens ce que c'est qu'aimer Dieu en leur citant cette parole de Jésus : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Je leur dis aussi que Dieu les aimait, mais pas dans leur paganisme, et que, malgré l'amour de Dieu, ils ne pourraient pas entrer dans son royaume, s'ils ne se remettaient entre les mains de Jésus pour être purifiés par lui.

L'héroïne de l'histoire était là : je m'y attendais, et espérais qu'elle au moins serait éclairée dans ses erreurs et y renoncerait. Eh bien, non ! A l'issue du service, elle parla avec Aline Mabille et lui dit : « As-tu entendu mes paroles aujourd'hui ? Le missionnaire les a répétées. Quoi qu'il en soit, je dis encore aujourd'hui : J'aime Dieu et Dieu m'aime. »

Voilà une païenne qui ne manque pas d'audace, n'est-ce pas ? C'est qu'il y en a qui sont hardies ; il faut voir certaines figures, dures comme des cailloux, sans la moindre expression agréable ; des fronts — comment dirai-je ? — n'exprimant que l'endurcissement produit par l'ignorance, d'une part, et le péché, de l'autre. C'est à se demander si vraiment on a raison d'espérer que jamais rien de vrai et de pur pourra s'épanouir sur ces visages si peu humains.

Il y a, par contre, des figures réellement intéressantes. Après le service, j'ai eu une longue conversation avec un groupe de femmes toutes païennes. L'une d'elles, d'environ trente-cinq ans, avait des yeux intelligents, une expression pleine de douceur et de mélancolie, un langage convenable. Elle parlait franchement de son endurcissement, sans affectation aucune. Il y a là, me disais-je, l'étoffe d'une bonne chrétienne. Cette femme a l'air honnête et sincère. Deux ou trois de ses compagnes, quoique de type tout différent, me plaisaient aussi et me parlaient de façon à m'encourager.

Tout ce monde était d'ailleurs sous l'impression de ce que M. Mabille venait de dire. Après une forte et pressante allocution, il avait prié ceux qui désiraient se convertir de lever la main. Personne n'avait répondu à cette invitation, ce qui avait permis à chacun de constater que ces païens n'étaient pas encore saisis par la vérité. C'était un moment solennel et douloureux, d'autant plus qu'il y a huit jours, dans l'annexe de Masité, 53 païens et païennes avaient répondu à un appel de ce genre, en déclarant leur désir de devenir chrétiens. Aujourd'hui, chez Lekhooa, il y a eu un silence complet qui nous serre le cœur, non seulement à nous autres chrétiens, mais même aux païens, qui voyaient de leurs yeux combien

ils étaient encore éloignés du salut. Les conversations que j'eus dans les groupes m'ont cependant permis de juger que ces païens étaient presque effrayés de leur propre condition. Ce silence, cette incapacité d'exprimer même un simple désir de conversion, ç'a été peut-être la prédication la plus éloquente de toutes celles qui ont été faites aujourd'hui dans ce malheureux village.

Ajoutons que nous avons eu cependant des encouragements. A l'issue du service, onze personnes ont été dans une hutte où M. Mabille avait donné rendez-vous à ceux qui désireraient lui parler de leurs âmes et se convertir. Autant dire que ces onze sont en train de se convertir, et que notre visite, venant après les visites faites chaque dimanche par les chrétiens de la station, n'a pas été sans porter quelque fruit. Nous verrons si les sentiments exprimés par ces onze sauront subsister au milieu des persécutions qui vont se produire.

Un détail pour terminer. Nos chrétiens ne sont pas toujours des auxiliaires intelligents. M. Mabille recommanda les onze à un ancien d'Église, lui disant de les suivre, de les exhorter, en un mot, de s'occuper d'eux pour que leurs bonnes dispositions ne s'en aillent pas en fumée. Or cet ancien demeure dans ce village même. Croirait-on que ce malheureux prétendit qu'il ne pouvait s'occuper que de ceux qui viendraient à lui pour lui parler de leurs âmes? Il faut, à son avis, que ces néophytes se présentent devant lui pour qu'il puisse s'occuper d'eux; que les brebis aillent à la recherche du pasteur! Et pourtant cet ancien est un excellent homme, on peut bien dire un chrétien d'élite et un vieux de la vieille! Voilà les erreurs que peuvent produire les habitudes consacrées par l'usage, et que toute nouveauté commence par dérouter et effaroucher...

H. DIETERLEN.



MISSION DU GABON

BONNES NOUVELLES DE NOS OUVRIERS

Un courrier de Lambaréné, en date du 7 et du 10 juillet, nous apporte d'excellentes nouvelles de MM. Carmien, Gacon et Lesage. La publication des lettres du Zambèze, que nous tenons à ne pas retarder, nous oblige à renvoyer celle de nos amis du Gabon au mois prochain, et à nous contenter pour cette fois d'une lettre de M. Presset, remontant à une date plus ancienne.



DÉBUTS DE M. PRESSET A LIBREVILLE

Libreville, le 18 mai 1888.

Cher monsieur,

J'attendais avec impatience le départ du courrier pour rompre un silence qui doit commencer à vous étonner. Je ne vous ai pas écrit par la dernière poste, n'en ayant pas eu le temps ; j'ai pensé mieux faire en profitant de ce que M. Lesage vous prévenait de notre arrivée pour vous donner dans cette lettre, en même temps que quelques impressions générales sur notre voyage, des nouvelles de notre installation définitive.

En reportant ma pensée sur le temps qui s'est écoulé depuis notre départ d'Anvers jusqu'à notre arrivée au Gabon, je reconnais, avec un sentiment de reconnaissance envers Dieu, qu'il ne nous a rien manqué, puisque nous voici tous deux en très bonne santé et dispos pour commencer l'œuvre qui nous est confiée. Temps toujours calme, ciel propice, ni dangers ni maladies graves, voilà dans quelles conditions nous avons voyagé. Nous avons aussi eu beaucoup de joie. Outre le plaisir que nous éprouvions à la vue de quelque

objet ou de quelque pays nouveaux, nous avons eu celui de visiter les chrétiens de Sierra Léone et du Vieux Calabar. Notre visite les a réjouis, surtout le missionnaire du Vieux Calabar nouvellement arrivé dans ces contrées encore peu civilisées.

J'ai été heureux quand, le 16 avril, dans l'après-midi, j'ai pu contempler le bel établissement français de Libreville et, un peu plus loin, la station missionnaire américaine de Glass. Elle est située sur une éminence, et ses toits en bambous sont en partie cachés sous le feuillage des palmiers, des manguiers, etc. J'avais le pressentiment que ce serait là mon champ de travail et je ne me suis pas trompé. M. Lesage était aussi content d'être arrivé. On nous conduisit à terre; comme il était déjà nuit, le chef des douanes fut assez poli pour nous faire conduire à Glass par un de ses employés.

Nous fûmes reçus par M. Reading, le missionnaire américain de la station. J'avais heureusement fait, pendant le voyage, une provision de mots et de phrases anglaises qui me rendit un grand service, car M. Reading ne sait pas le français. Nous apprîmes que Carmien et Gacon étaient déjà partis depuis quinze jours pour Kangoué, distant de quelque trois kilomètres de Lambaréné. Le lendemain fut consacré à nos bagages et à notre installation dans notre logement. Le surlendemain, M. Reading nous conduisit chez le lieutenant-gouverneur, qui nous reçut fort bien. Il fut convenu avec lui que M. Lesage tiendrait l'école à Glass, et que j'assisterais M. Reading dans sa correspondance, etc. La suite en décida autrement : M. Good ayant demandé un de nous pour seconder M. Carmien, M. Lesage lui fut envoyé, et l'école me fut remise.

Il m'est arrivé dès le début cinquante à soixante enfants de six à seize ans, plus quelques adultes qui désirent aussi apprendre le français. Tous mettent un vrai zèle dans les exercices que je leur fais faire; une grande partie accomplissent même des progrès réjouissants. Tel est le commencement; je place cette école sur le cœur de tous les frères qui

s'intéressent à l'avancement du règne de Dieu. J'espère recueillir beaucoup de fruits parmi ces enfants avec l'aide de Christ.

Quant à moi, il me tarde de savoir le pongué ; c'est ma préoccupation continuelle en ce moment, car, si je sais cette langue, ma tâche sera facilitée et les progrès plus grands.

Mon matériel scolaire n'est pas des plus complets. Toutefois, les élèves peuvent être assis ; ils ont chacun une ardoise et ses accessoires. Cela, avec mes tableaux Régimbeau et un boulier que je fabrique moi-même, peut suffire pour les commencements.

Votre serviteur dévoué, EMM. PRESSET.

TAÏTI

VISITE DE L'ANCIEN PASTEUR DE HAAPITI A SA PAROISSE

Papetoaï, 12 juin 1888.

Monsieur le pasteur Boegner, directeur de la Maison des missions.

Cher frère,

Ita, pasteur de Haapiti, fut transporté à Papétoaï, il y a environ six ans, par sa famille et par quelques-uns de ses paroissiens. On le débarqua presque mourant. Tout le monde croyait alors que sa dernière heure ne tarderait pas à sonner. Mais Dieu en avait décidé autrement. Il l'avait amené ici parce qu'une œuvre importante l'y attendait. Bientôt, son corps, affaibli par l'âge et les infirmités, reprit de nouvelles forces sous un climat plus favorable. Notre frère resta pourtant toujours en partie paralysé, aussi dut-il renoncer à sortir de sa demeure. Malgré cela, il exerça peu à peu un ministère béni au sein de la nouvelle paroisse qui l'avait accueilli avec une profonde sympathie. Trois fois par semaine, la nuit, la moitié du district se réunit chez lui pour chanter des cantiques et pour écouter des leçons bibliques, toujours intéres-

santes. Il voulut bien se charger aussi de préparer ceux qui avaient l'intention d'entrer dans l'Église. Il s'acquitta avec joie, avec simplicité et avec amour des diverses fonctions qui lui furent confiées. Grâce à sa foi, à son amabilité et à sa patience, il exerça une influence salutaire et considérable. Il gagna promptement la sympathie, l'affection et même le respect de tout le monde.

Son œuvre n'est pas achevée; aussi Dieu lui accorde-t-il, au jour le jour, les forces qui lui sont nécessaires pour l'accomplir. C'est parfois au sein de la souffrance qu'il se consacre au service du Seigneur.

Dernièrement, son ancienne paroisse manifesta l'ardent désir de le revoir pendant quelques jours au milieu d'elle. Elle l'invita donc à une fête religieuse, lui et ceux qui suivent ses instructions bibliques.

Tout le village de Papétoaï se réunit un samedi près du nouveau temple. Tout à coup, on voit apparaître, un peu pâle d'émotion, mais tout souriant, notre brave pasteur infirme, porté par six jeunes gens, tout fiers de ce précieux fardeau. Pauvre et cher Ita! Comment exprimer la joie, l'étonnement et la reconnaissance qui s'emparent de lui, quand il voit et contemple, après tant d'années d'emprisonnement dans sa maison, les lieux qui lui sont si chers : l'ancien temple reconstruit, l'immense mer bleue avec ses récifs blanchissants, les promontoirs si connus et les montagnes si hautes et si belles! Du milieu de cette nature superbe monte vers Dieu une humble et fervente prière. Quel moment solennel! On part. Des barques et des pirogues, chargées de voyageurs et de bagages, glissent lentement sur les flots un peu agités. L'esquif réservé au pasteur Ita est orné d'une tente toute neuve et toute blanche, qui doit intercepter les rayons brûlants du soleil. Attention délicate, mais inutile, car l'astre du jour semble voiler à dessein sa face resplendissante. Bientôt un vent contraire se met à souffler avec une certaine violence. La pluie menace de tomber. Elle reste heureusement dans les nuages qui passent rapidement sur nos têtes.

Partis de Papétoaï à midi environ, nous arrivons en face de Haapiti à quatre heures du soir. La terre est d'un accès très difficile. Toute la baie est remplie de récifs de corail qui rendent la navigation dangereuse, même pour de simples embarcations. Enfin, après avoir manœuvré pendant une demi-heure à travers mille rochers, nous jetons l'ancre à quelques mètres seulement du rivage.

Partout, on court, on se presse sur la plage, où Ita aborde, comme en triomphe, porté de nouveau par ses six robustes jeunes gens. A peine est-il installé que tout le monde l'entoure, lui donne de vigoureuses poignées de main, et lui souhaite la bienvenue. La joie déborde de tous les cœurs. A la demeure de ce nouvel hôte, on a pratiqué une large ouverture donnant sur un grand hangar improvisé pour la circonstance et couvert de feuilles de cocotier tressées d'une manière artistique.

C'est sous cet abri primitif qu'a lieu la réception officielle. Que de discours éloquents ! La physionomie de Ita s'illumine, son beau passé se dresse devant lui, sa langue se délie. Un bonheur inexprimable remplit son âme. Il pourrait discourir longuement, et pourtant il est court. Il termine sa chaleureuse allocution en jetant, selon l'antique coutume taïtienne, une vingtaine de pièces de cinq francs aux pieds de ses auditeurs, comme témoignage de son affection et de sa reconnaissance.

Passons sous silence le joyeux repas pris en commun et même tout ce qui concerne la fête proprement dite. Mentionnons seulement les 75 francs offerts par la généreuse madame Darsie, chef titulaire du district, et les 350 francs donnés de tout son cœur par la paroisse pour l'achèvement du temple de Papétoaï. Payons enfin un tribut de reconnaissance à Haapiti au sujet de l'hospitalité si aimable et si magnifique dont les gens de Papétoaï sont l'objet de sa part.

Cela dit, hâtons-nous d'arriver au moment du départ. Après avoir vu Ita, on voulut le retenir définitivement. La nature humaine est-elle jamais satisfaite ? Oubliant le climat humide

de Haapiti, un orateur, interprète des sentiments de la paroisse, le supplie de rester auprès d'elle; touché de cette preuve d'attachement, Ita répond que son cœur est toujours au milieu d'elle, qu'il lui laisse, pour le remplacer, un de ses propres fils et qu'enfin l'état de sa santé est le seul obstacle à la réalisation de son désir.

Un diacre de Papétoaï affermit sa résolution. Il lui rappelle les soins que sa paroisse d'adoption lui prodigue, l'affection dont il est l'objet et l'œuvre bénie que Dieu lui a confiée au milieu d'elle. Ce dernier orateur remporte provisoirement la victoire. En effet, il est finalement entendu que les gens de Haapiti construiront une nouvelle demeure pour leur vieux pasteur, et que celui-ci ira plus tard l'habiter, si c'est la volonté de Dieu. Puisse ce provisoire durer de longues années!

On songe enfin à partir. Le lundi, à une heure, nous nous installons de nouveau sur nos embarcations. Le temps est à la pluie. A peine sommes-nous à mi-chemin, que l'horizon se couvre de nuages d'un noir effrayant. Un vent très fort les pousse vers nous avec une extrême rapidité. Trouverons-nous un refuge? Au moment où nous pénétrons dans une modeste cabane, une pluie torrentielle commence à tomber. Une heure d'anxieuse attente s'écoule bien lentement. La nuit étend vite ses sombres voiles de toutes parts. Une embellie nous fait sortir de notre retraite. Hélas! comme elle est courte! En un moment, tout le monde est trempé. Et notre pauvre Ita, que devient-il au milieu de ce déchaînement des éléments de la nature? Il n'est certes pas oublié. On l'enveloppe d'un chaud vêtement de laine, et quatre jeunes femmes, bravant les injures de l'air, font rapidement au moyen de nattes un rempart impénétrable autour et au-dessus de lui.

Grâce à ces précautions et au secours de Dieu, lui seul arrive dans sa demeure sans avoir été incommodé ni par la pluie, ni par le vent, ni par le froid.

Veuillez agréer, cher frère, l'expression de mes sentiments très affectueux et très dévoués.

P. Brun, pasteur.

VARIÉTÉS

LA FLOTTE DES MISSIONS

Personne n'ignore ce qu'est la marine militaire et la marine marchande d'un pays; mais peu de gens savent que les missions modernes possèdent une flotte internationale, consacrée au service de Celui qui, dans une barque, annonçait la bonne nouvelle sur le lac de Génézareth ou calmait par sa parole les vagues et la tempête. Ce n'est, il est vrai, qu'une escadrille; elle compte au plus une cinquantaine de bâtiments (1). Mais le royaume de Dieu ne vient pas avec éclat et apparat; il lui suffit de faibles instruments pour opérer des merveilles, et l'éternité ne sera pas trop longue pour admirer toutes les preuves de la miséricorde et de la puissance du Père de Jésus-Christ.

On raconterait des scènes bien édifiantes et souvent très émouvantes, si l'on faisait la chronique de la flotte des missions. Ce serait un volume fort intéressant à écrire. Il ne peut être question ici que d'une revue rapide des principaux bâtiments de cette escadre (2).

De 1770 à 1887 les Frères moraves seuls ont usé au service de leur mission du Labrador dix navires; l'histoire de chacun d'eux fournirait un merveilleux tissu de dangers, d'exaucements et de délivrances. Vers 1778 leur goélette *the Good Intent* (la bonne intention) fut prise par un croiseur français,

(1) On peut y ajouter les quelques embarcations des missions catholiques : la *Stella matutina*, sur le Nil, si elle existe encore; une goélette à Zanzibar; une chaloupe, *le Vatican*, en Océanie; une barque sur l'un des lacs canadiens, et, sur l'Amazone, le *Cristoforo*, un splendide vapeur avec un autel, des orgues et tous les accessoires ecclésiastiques, si le plan conçu par l'évêque de Parà y Amazonas a jamais été exécuté.

(2) Le présent article a été rédigé en grande partie d'après une étude de M. E. Wallroth dans la *Allgemeine Missions-Zeitschrift* (1888, p. 25, 79, 125 et suivantes) et loin des documents nécessaires pour contrôler ou développer certains épisodes.

délivrée par un navire anglais, et obtint ensuite par l'intermédiaire de Benjamin Franklin, alors en mission à Versailles, des lettres de sauf-conduit du roi Louis XVI. Il y a quelque quarante ans, un gouverneur de Terre-Neuve, l'amiral lord Gambier, disait du brick morave *Harmony*, l'un des remplaçants du *Good Intent*, que probablement aucun navire du monde entier n'avait échappé miraculeusement à d'aussi grands et aussi fréquents périls. Actuellement, depuis 1881, c'est encore une *Harmony*, la quatrième de ce nom, un joli trois-mâts-brick, qui transporte les missionnaires moraves à travers les glaces des mers polaires sur les côtes inhospitalières du Labrador. Dans une de nos dernières chroniques (1) on peut relire les incidents de sa traversée d'il y a quelques mois.

Une autre série de navires nous conduit dans l'océan Pacifique. Le 10 août 1796, le premier bateau missionnaire de la Société de Londres, le *Duff*, hissait dans la Tamise son pavillon rouge orné d'une colombe (Gen., 8, 11; Ésaïe, 60, 8, 9), pour voguer, avec trente messagers de la paix, vers les îles de la grande mer. Dès sa seconde traversée, ce navire fut capturé par la flotte française. John Williams, l'apôtre de l'Océanie, obtint plus tard un nouveau bateau, le *Camden*, qui fit plusieurs voyages riches en aventures d'Angleterre en Océanie, entre 1838 et 1843, sous la conduite du pieux capitaine Mogan. Devenu trop petit, il fut remplacé par un beau trois-mâts-brick auquel on donna le nom de *John Williams;* en en 1864 ce voilier s'échoua devant Poukapouka, l'une des îles du groupe de l'Union. Dieu promet aux siens sa sainte garde, et ceux qui s'attendent à Lui ne seront pas confus; mais les missionnaires, comme tous les hommes, sont soumis aux accidents qui menacent la vie humaine; leur vocation n'est pas un talisman magique. C'est une légende née de la superstition qui raconte qu'aucun navire portant des missionnaires n'a jamais fait naufrage. Un second bateau, également

(1) Voyez *Journal des Missions*, 1888, p. 201 et suivante.

nommé *John Williams*, qui navigua au service de la Société des missions de Londres de 1864 à 1867, fit encore naufrage en vue de l'une des îles Tonga. Le troisième *John Williams* sillonne actuellement les archipels de l'Océanie centrale et sera mentionné plus loin.

Autrefois la Société des missions de Bâle et celle de Brême employaient aussi des navires spéciaux pour porter leurs missionnaires sur la côte occidentale de l'Afrique. Une autre association de missions ne peut pas encore se passer de ce moyen de communication entre la métropole et les stations lointaines de ses missionnaires : c'est la Société qui s'occupe spécialement des Fuégiens de l'Amérique du Sud. L'évangélisation de ces indigènes dégradés a débuté par le drame terrible de l'expédition du capitaine Allen Gardiner. On n'ignore pas comment ce courageux pionnier mourut de faim en 1851 avec ses six compagnons sur l'île Picton, dans une baie qui en a reçu le nom de Port-Famine. En souvenir des héros de cette tentative, un premier brick-goélette, construit par la Société des missions de l'Amérique du Sud, reçut le nom d'*Allen-Gardiner*. Il servit pendant près de trente ans la cause des missions, celle de l'humanité et celle de la science. Beaucoup de naufragés, dans ces contrées solitaires et rarement visitées par des navires, furent recueillis par ce voilier de la mission ; bien des marins, poussés par les ouragans ou entraînés par les courants dans ces parages, doivent leur salut aux cartes levées ou corrigées par les commandants de l'*Allen-Gardiner* durant leurs explorations entre le détroit de Magellan et le cap Horn. Les grands de ce monde s'inquiètent généralement bien peu des péripéties de l'histoire apostolique moderne. Cependant les ambassadeurs de France, d'Italie et de la République Argentine entre autres, se firent représenter à Londres, à une assemblée de la Société des missions de l'Amérique du Sud, où l'on préparait le lancement d'un nouvel *Allen-Gardiner*. Ils tenaient à remercier les armateurs du navire de l'aide que leur ancien bateau avait prêté en mainte circonstance à divers voyageurs et marins. On remarqua sur-

tout le discours du capitaine français M. Leclerc, et du docteur Hyades, membre d'une expédition scientifique que la France avait envoyée au cap Horn. C'était en février 1885; cinq mois plus tard, le nouvel *Allen-Gardiner*, un superbe vapeur, glissa du chantier dans les eaux; il vogue depuis lors pour porter la paix aux Pécheraies et aux Patagons, et pour se montrer secourable à tous ceux qu'il rencontre sur sa route, à l'exemple de Christ pour la gloire duquel il a été construit.

Parmi les navires des missions qui mettent en communication les deux hémisphères, il faut nommer encore l'*Éliézer;* longtemps il a transporté des missionnaires des fjords norvégiens sur les côtes brûlantes du pays des Zoulous et de la patrie des Sakalaves. C'est probablement le seul bateau appartenant à une société de missions qui rapporte de l'argent à ses propriétaires au lieu de leur en coûter. Les descendants des audacieux pirates normands du neuvième et du dixième siècle se sont montrés habiles administrateurs en cette affaire. En vingt ans leur trois-mâts a rapporté à la Société norvégienne des missions un bénéfice de plus de 125,000 francs. Ils viennent de construire un nouveau navire qui porte le nom du grand apôtre des gentils, *Paulus*.

Enfin il faut rappeler encore le navire que l'ardent amour et la foi enfantine du pasteur L. Harms firent construire en 1853 sur l'Elbe, non loin de Hambourg. Il vaut la peine de relire cette histoire dans la biographie du pasteur de Hermannsbourg (1). « C'est le navire de notre foi, disait Harms, quand la *Candace* fut lancée; qu'il demeure le navire de nos prières! » La *Candace* servit jusqu'en 1874. Elle ne fut point remplacée.

La raison en est facile à comprendre. La plupart des sociétés de missions ont renoncé aujourd'hui à armer de grands navires pour maintenir les relations entre l'Europe et

(1) Voyez A. Weber, *L. Harms et les missions de Hermannsbourg.* Paris, 1870, Schultze (Monnerat. succ.).

les pays où sont établis leurs missionnaires, parce que les nombreux paquebots qui sillonnent de nos jours régulièrement et en tous sens toutes les mers du globe, offrent des voies de communication plus rapides, plus fréquentes et bien moins coûteuses. L'exception n'est admissible que pour des œuvres comme celle de la Terre-de-Feu ou pour des Sociétés comme celle de Norvège, qui savent allier, sans préjudice pour les missions, l'évangélisation des païens et le commerce d'outre-mer. Presque tous les navires de la flotte des missions contemporaines ne servent plus guère qu'à relier entre elles les diverses stations d'un même champ d'évangélisation. On a renoncé en mission à la navigation au long cours; mais on se livre encore, et peut-être de plus en plus, au petit et au grand cabotage.

En Océanie, par exemple, une embarcation est indispensable au missionnaire. D'innombrables îles et îlots forment autour de l'Australie comme deux guirlandes, la Mélanésie et la Micronésie; au delà, dans la Polynésie, des îles plus nombreuses encore sont éparpillées comme une jonchée de récifs de corail et de cônes volcaniques, la plupart habitées par quelques centaines d'indigènes. Ce sont comme des oasis dans un grand désert; ce désert est l'océan Pacifique; il faut donc, pour visiter ces divers groupes de population, des barques, des voiliers ou de petits vapeurs.

Le premier nom que l'on trouve dans les annales de la navigation apostolique en Océanie est celui de John Williams. En 1821, ce missionnaire réussit à se procurer à Sydney, dans la Nouvelle-Galles du Sud, un voilier du nom de *Endeavour* (effort persévérant); à peine eut-il fait quelques courses dans ce bateau, qu'il dut s'en défaire; les colons australiens redoutaient l'influence du missionnaire sur les indigènes dont ils abusaient de toutes manières. Williams ne se tint pas pour battu. Dans une île isolée, il construisit de ses propres mains une sorte de sloop long d'environ vingt mètres sur six de largeur. Il l'appela *Messenger of Peace* (messager de paix) et

porta le message de la paix de Dieu sur maint îlot peuplé d'anthropophages. On sait que John Williams fut assassiné en 1839 par les sauvages d'Éromanga, dans les Nouvelles-Hébrides; dans la même île, Harris, les frères Gordon, la femme de l'un deux et J. Macnair périrent successivement martyrs, les derniers en 1872; mais, lorsqu'en juin 1880 on célébra le premier culte dans une belle église élevée dans la baie d'Éromanga, il y avait parmi les assistants trois fils du cannibale qui avait assommé Williams, tous trois convertis au christianisme. Ce que l'on ignore trop souvent, c'est que le meurtre de presque tous ces missionnaires ne doit pas être imputé à la mission parce qu'elle dérange les pauvres sauvages dans leurs coutumes innocentes, comme l'exprime habituellement la presse coloniale. C'étaient des représailles contre la race blanche, à laquelle appartiennent les colons et d'infâmes trafiquants de chair humaine qui avaient commis des atrocités sans nom dans les Nouvelles-Hébrides et ailleurs (1).

Actuellement la Société des missions de Londres entretient à elle seule cinq petits navires pour subvenir aux besoins de ses missions dans les îles du Pacifique. Ce sont le *John Williams*, un vapeur gréé en brick-goélette, sur le bastingage duquel on lit en lettres d'or sur fond bleu : « Paix sur la terre et bienveillance aux hommes »; puis l'*Ellengowan*, un petit vapeur; le sloop *Mary;* deux chaloupes : *Venture* (essai) et *Hope* (espérance), et le yacht *Blessing* (bénédiction). Les méthodistes possèdent un vapeur et quatre petits voiliers. La Société américaine des missions occupe comme centre d'opération les îles Sandwich; de là, le *Morning Star* (étoile du matin) fait rayonner la lumière de l'Évangile sur la plupart des îles de la Micronésie et sur l'archipel des Marquises. Les deux sloops *Star of Peace* (étoile de la paix) et *Liholiho* (nom du roi de Hawaï) sont stationnés en Micronésie. On ne peut dans cet aperçu passer ainsi en revue tous les bateaux des missions

(1) Voyez A. Boegner, *Patteson, l'évêque missionnaire de la Mélanésie*. Paris, 1880, chez Fischbacher.

océaniennes; les énumérer simplement serait fastidieux et il faudrait écrire un livre pour raconter leur histoire. Cependant il faut rappeler encore la Société des missions mélanésiennes fondée par l'évêque anglican G. A. Selwyn, le père de l'évêque actuel de ces missions. C'est à bord du *Southern Cross* (croix du Sud) navire de cette société, que l'évêque Patteson se rendit à l'île Noukapou où il mourut martyr (1).

En Asie on ne compte que peu de navires missionnaires : deux ou trois barques dans les îles de la Sonde et une sur le Yang-Tse-Kiang, en Chine. En Amérique il y en a davantage ; quatre vapeurs sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord pour remonter quelques-uns des grands fleuves de l'Alaska et de la Colombie britannique ; deux sur les lacs canadiens et autant dans les Antilles et dans la Guyane hollandaise.

C'est en Afrique, le continent le moins comparable aux îles de l'Océanie, que la marine des missions semble le plus se développer ces dernières années. D'immenses nappes d'eau ont été découvertes par les explorations contemporaines dans l'intérieur de ce continent dont la forme générale et les contours sont si massifs; ces grands lacs sont devenus des bassins où circulent de petits vapeurs et des voiliers, pour faciliter l'évangélisation des rives que les forêts vierges et la sauvagerie des habitants rendent parfois inhabitables. Sur le Nyassa les Écossais ont deux bateaux à hélice; sur le Tanganyika les missionnaires de la Société de Londres possèdent un petit voilier et un bateau à vapeur assez considérable qui fait l'étonnement des nègres et des marchands arabes. L'*Éléonore* est le deuxième yacht qui parcourt le lac Oukéréoué; le premier fit naufrage après l'assassinat du lieutenant de marine Sh. Smith, le premier missionnaire dans le pays de Mtéça.

D'autre part, on pénètre par la voie du Niger et du Congo jusqu'au centre même du ténébreux continent. L'excellent évêque nègre Crowther parcourt presque incessamment le

(1) Voyez la brochure de M. Boegner citée plus haut.

Niger sur une longueur de plus de 500 kilomètres ; en 1878 on lui a fourni, pour ses courses d'évangélisation et d'inspection, un vapeur à roues et à deux mâts du nom de *Henry Venn*, l'un des directeurs de la Société anglicane des missions. Ce bateau échoua sur un rocher et fut remplacé en 1885 par un nouveau vapeur qui porte aussi le nom de Henri Venn.

Quatre vapeurs servent de lien entre les diverses stations échelonnées sur les rives du Congo. Le dernier de ces bateaux est une vraie merveille au dire des connaisseurs. Il porte le nom de *Peace* (paix) et appartient aux baptistes anglais ; il a 24 mètres sur 3 1/2 de large, et file douze nœuds, soit 20 kilomètres à l'heure. Démonté en 800 pièces, ce bateau fut transporté en partie à dos d'homme jusqu'à Stanley-Pool ; il fut lancé sur les eaux du Congo en juin 1884. Depuis lors le missionnaire Grenfell a fait à bord de ce vapeur de remarquables voyages d'exploration sur le Congo supérieur et ses nombreux affluents. Après l'une de ces expéditions, il écrivit en Europe : « En vérité, il semble que la voix de Dieu nous crie : En haut les cœurs ! et : En avant ! Comment fermer mon cœur à ces foules que nul n'a encore comptées, et que mon œil aperçoit sur les rives du grand fleuve ? Qui dira les tribus immenses où nous portera notre bateau à mesure que nous pénétrerons plus avant dans le cœur de l'Afrique ? » On ne peut qu'ajouter : Que Dieu bénisse le zèle de ses serviteurs ! Qu'Il les guide et leur donne la sobriété et le calme qu'il faut ! Qu'Il daigne permettre que le *Peace* porte en effet « la paix » aux peuples du noir continent, sur lequel paraissent se concentrer de toutes parts les efforts des missions modernes ! Qu'Il garde et protège sur les océans, sur les lacs et sur les fleuves toutes les embarcations qui portent des missionnaires et qui proclament sous tous les cieux le règne de Dieu et sa justice !

F. H. K.



BIBLIOGRAPHIE (1)

Almanach des missions évangéliques, pour l'an de grâce 1889. Neuvième année. Bâle, librairie des missions (64 p. in-8). Prix : 0 fr. 30 c.

Comme tous les ans vers cette époque, la Société des missions de Bâle vient de faire paraître son *Almanach des missions évangéliques*. L'année 1889 est la neuvième de l'existence de cette publication. Les neuf années forment une petite encyclopédie des missions fort intéressante et à la portée de tout le monde. Chaque année ne coûte que 30 centimes; certaines anciennes années se vendent même à 15 centimes.

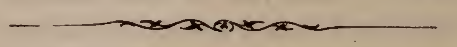
L'almanach pour 1889 est une jolie brochure cartonnée de 64 pages. Le frontispice en couleurs représente le Christ de la Cène de Léonard de Vinci, fort bien reproduit; cette seule image vaut presque le prix de tout le petit livre. Sur 12 pages interfoliées de papier blanc pour des notes, il y a un calendrier avec des éphémérides tirées presque toutes de l'histoire des missions. Que de sujets d'actions de grâces et d'humiliation dans ces 365 dates! On y trouve d'ailleurs les principaux anniversaires de notre mission de Paris. Les pages 28 à 63 contiennent des récits et des anecdotes concernant les missions et sont illustrées d'un grand nombre de gravures. On remarque surtout la biographie aussi instructive qu'intéressante d'un catéchiste de la mission de Bâle sur la Côte d'Or, un article sur le dernier réveil religieux au Lessouto, un récit de la mission morave dans le pays des Bois et quelques mots sur l'œuvre de la mission romande parmi les Gouamba.

On voit que ce petit almanach est une sorte d'essai d'alliance évangélique. Toutes les Sociétés de missions de langue

(1) Toutes les publications récentes adressées à la Bibliothèque de la Maison des missions (102, boulevard Arago) seront mentionnées ici et analysées, si elles ont trait à la mission.

française y coopèrent. Il serait à désirer qu'il fût plus connu et plus répandu en France. Ce serait, par exemple, un joli souvenir à donner à des moniteurs d'écoles du dimanche, à des catéchumènes, à des collecteurs du sou missionnaire, ou à ajouter aux étrennes des enfants et même des adultes, dans toutes les familles chrétiennes, afin de répandre la connaissance de l'œuvre des missions et d'éveiller l'intérêt que tous, grands et petits, doivent porter de plus en plus à l'avancement du règne de Dieu parmi les païens.

F. H. K.



AVIS

LES TOURNÉES DE M. TAYLOR

Depuis son arrivée en France, M. Taylor, indépendamment de quelques conférences dans diverses Églises du Midi et d'un séjour à Paris, a visité les principaux centres du nord de la France. Il s'est rendu ensuite dans la Suisse française et parcourt actuellement l'Alsace, qu'il quittera ces jours-ci pour le pays de Montbéliard. De là il ira directement dans le midi de la France.

Une indisposition assez longue et un état de fatigue qui rend difficiles à M. Taylor des efforts de parole trop multipliés ont ralenti ses courses plus que nous n'eussions souhaité. L'itinéraire qu'il a adopté lui était d'ailleurs imposé par la nécessité de consacrer aux régions les plus septentrionales les mois les plus chauds de l'été.

Nous devions ces explications aux nombreux amis qui ont invité M. Taylor et auxquels nous n'avons pu jusqu'ici indiquer la date précise de sa visite. Nous profitons de l'occasion pour remercier les Églises et les familles qui ont accordé l'hospitalité à M. Taylor. Leur accueil restera le meilleur souvenir qu'il emportera d'Europe.

Le gérant : Alfred Boegner.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13620.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

MISSION DU ZAMBÈZE

Nouvelles de Séfula. — Mort du marchand Westbeech.

Le courrier expédié par M. Coillard par la côte portugaise de Benguella nous est enfin arrivé. On remarquera qu'il est d'une date plus ancienne que les dernières lettres reçues il y a un mois de Seshéké. Nous le publions en une fois, sachant avec quelle impatience nos amis attendent des nouvelles. Nous joignons aux récits que M. Coillard destine aux amis des missions quelques extraits de ses lettres personnelles. Elles montrent toutes les difficultés avec lesquelles nos amis ont à lutter; mais, grâce à Dieu, leur confiance n'a pas fléchi. Nous continuons à réclamer les prières de l'Église pour eux, pour leurs compagnons, pour les familles affligées par nos deuils récents et pour la Société des missions tout entière.

Nous apprenons, par M. Mabille, la mort de M. Westbeech, ce marchand anglais qui a assisté dans ses derniers moments Henri Dardier. M. Westbeech était un véritable ami de notre œuvre; il n'avait pas peu contribué naguère à maintenir les communications entre M. Coillard et les Barotsis. Il a suc-

combé au cours de son voyage de retour dans la Colonie, près de la rivière Marico, dans le Transvaal.



UNE EXPÉDITION GUERRIÈRE DES BAROTSIS.

Récit de M. Coillard.

Séfula, 26 janvier 1888.

Un temps de révolution chez les Barotsis, c'est l'anarchie poussée à sa plus haute puissance. C'est le temps des vengeances personnelles. Chacun pille, massacre sans courir le risque d'être jamais traduit en justice : « *Ki lerumo!* C'est la guerre civile ! » Cela justifie toutes les cupidités, tous les désordres, tous les crimes et toutes les atrocités. C'est la Commune en pays sauvage.

Peut-on se faire quelque idée de ce qu'il devient, ce pays, où même en temps de paix les pieds de ses habitants sont si légers pour répandre le sang ? On dirait en vérité que c'est sur ces tribus zambéziennes que se lamentait le prophète Osée quand il disait : « Il n'y a qu'exécration, que mensonge, que meurtre, que larcin et qu'adultère; ils se sont entièrement débordés, et un meurtre touche à l'autre. » J'ai déjà eu l'occasion d'en parler, qu'on me pardonne d'y revenir ; mais qu'on s'en souvienne bien, nous ne dirons jamais tout ; nos confidences et nos effusions seront toujours, oui, hélas ! toujours au-dessous de la réalité.

Un détail. Les Barotsis ne sont nullement un peuple pasteur. Jadis, quand ils pouvaient prendre un bœuf chez les Mashikulomboe, ils en faisaient un festin public, le grillaient sur les charbons, chair et peau tout ensemble, comme ils le font encore du zèbre ; c'était exquis, le poil roussi assaisonnait le mets. Les Makololos les initièrent un peu à la vie pastorale, mais sans leur communiquer rien de leur vénération pour la gent bucolique. A moins de cas extraordinaires, un

mariage, une purification d'enterrement, un sacrifice aux mânes, il est rare qu'un Mossouto s'accorde le luxe de se tuer un bœuf. Un veau, une vache, jamais! Ce serait un sacrilège. Ici, on immole, et sans raisons spéciales, tout indistinctement : taureaux et génisses, bœufs et veaux. On tue et on mange, comme des enfants gourmands, en commençant par ce qu'il y a de meilleur. Quand le troupeau est fondu, on regarde son voisin, et on crie : « Chez les Mashikulomboe ! »

Pendant les derniers troubles, on a presque exterminé la race bovine de la contrée, littéralement. Je ne l'eusse jamais cru si je n'en avais les preuves sous les yeux. Ce fut — je parle surtout de la Vallée — une boucherie générale. On tuait à qui mieux mieux.

Plus de maîtres ! On ne respectait la propriété de personne, pas même celle que s'étaient adjugée les chefs qui étaient au pouvoir. Même à Seshéké, les grands volaient de nuit ; les petits, les esclaves le faisaient impunément de jour. E. nous en avons su quelque chose, nous. A ce gaspillage effréné a succédé la famine ; il fallait s'y attendre. Alors, comme toujours, on a crié : « Chez les Mashikulomboe ! »

Léwanika — c'est le nom qu'il a pris en devenant roi — voulait céder à ces clameurs, croyant l'occasion bonne de gagner de la popularité. Mais la famine désolait le royaume, le ciel politique n'était pas non plus parfaitement pur, et Léwanika, à regret, dut se rendre au conseil des sages, et renoncer à l'expédition. Elle n'était qu'ajournée. Depuis lors elle est devenue le sujet des conversations, le rêve de la populace.

Voici maintenant la saison favorable. Les pluies tombent, les rivières débordent, les mares et les étangs sont devenus des lacs, et bientôt la Vallée sera submergée. Cela durera jusqu'en juin. Le vent du S. E. commencera alors à souffler, les eaux se retireront et la terre se séchera. Jusqu'à ce moment-là, les Barotsis croient leur pays suffisamment protégé par les eaux contre une invasion, et avoir le temps d'aller faire leur razzia projetée.

Léwanika, qui me communiquait d'abord ses plans, se montre plus réservé maintenant qu'il connaît mon opinion. C'est la rumeur publique qui nous tient au courant de tout ce qui se trame.

A un jour donné, tous les chefs du pays se trouvaient rassemblés à Léaluyi. La reine Mokwaé, dont l'avis est d'un grand poids dans des questions de ce genre, s'y rendit aussi après s'être fait longtemps attendre.

Quelques jours après, nous y allions aussi, aux instances du roi, M. Goy et moi. C'était la première visite de M. Goy à la capitale; il ne l'oubliera pas de sitôt. Le trajet fut aventureux. Trempés dès le début, et jusqu'à la peau, comme on dit, il nous fallut alternativement essuyer des averses, le soleil ardent et les froides bouffées du vent qui amoncelait les nuages. La nuit nous surprit. Nous errâmes longtemps dans ces interminables nappes d'eau sans le moindre point de repère, perdant dix fois notre route, la retrouvant pour la perdre encore. De dépit, nous abandonnâmes enfin le canot dès que nous le pûmes amarrer dans les roseaux, et, comme au commencement du voyage, nous nous mîmes résolument à patauger dans l'eau et dans la boue pour plus d'une demi-heure, et nous arrivâmes à 10 heures, pieds nus, en caleçon, — oh! pardon! — affamés et exténués.

La ville regorgeait d'hommes. Çà et là, c'étaient des bivouacs où l'on causait encore; les feux de roseaux — car le combustible est rare à la Vallée — lançaient par moment un jet de flammes qui rendaient les ténèbres plus visibles et, en s'éteignant, les laissaient plus épaisses encore. L'enceinte du *kuandu* — la maison privée du roi au milieu de son harem — était comble. Notre arrivée causa de la surprise, car personne ici ne voyage à ces heures indues. Léwanika accourut en riant de plaisir, et nous eûmes bientôt une de ses maisons à notre disposition, des nattes, un feu qui nous faisait grelotter rien qu'à le regarder, et, pour réchauffer nos estomacs vides, une tasse d'un liquide quelconque. On nous dit, je crois, que c'était du café. Avec cela nous pûmes soutenir la conversation

jusqu'à une heure très avancée. Notre royal ami, tout plein de son expédition, sentait le besoin de la justifier à nos yeux. « Ils ont maltraité le docteur (Holub) qui venait de chez moi ; c'est mon devoir de les châtier. Du reste ce ne sont pas des êtres humains, ils sont tout nus. Et puis... ajoutait-il en hésitant, et puis... nous n'avons plus de bétail, et il nous en faut absolument. Mais, sois-en sûr, c'est là notre dernière expédition. A notre retour nous serons tout entiers à vos enseignements, et nous deviendrons tous des croyants, tous des chrétiens, *tous*... » Il avait bien mis l'accent là où il le fallait, et, s'il ne nous avait pas convaincus, il s'était du moins soulagé.

Le lendemain, une grande animation régnait au village. De tous côtés les esclaves et les femmes allaient et venaient, se croisaient avec des messagers affairés ; on préparait activement les provisions de route, partout on entendait la cadence des pilons comme celle des fléaux de plusieurs granges ; les chefs, eux, à deux ou à trois, tenaient à l'écart leurs petits conciliabules, pendant que les fous de cour s'agitaient en délire, faisaient de la musique avec des calebasses, criaient et beuglaient sans que personne y fît attention. Il arrivait à chaque instant de nouvelles escouades d'hommes armés. Le soir il y eut une grande démonstration martiale, — ne disons pas une revue. Les guerriers sous leurs chefs respectifs se massèrent sur la place, drapés d'étoffes aux couleurs flamboyantes, chamarrés de plumes, de haillons européens, de peaux de panthère, de toutes sortes de fauves, grandes et petites, qui pouvaient donner à l'homme l'apparence d'un animal et un air de férocité.

Ils feignaient, par petits détachements, des attaques sur un ennemi imaginaire, faisaient quelques évolutions qui arrachaient aux spectateurs des applaudissements frénétiques, se remettaient en place, et toute cette masse noire bourdonnait lugubrement un chant de guerre d'une inspiration sauvage. Quelques-uns des commandants s'avançaient ensuite, haranguaient le roi sur le ton de la colère, puis au pas de course venaient s'agenouiller et planter leurs fusils et leurs boucliers

devant les ministres, toujours pérorant avec aigreur et demandant que « ce roi tergiversateur et timide lâchât enfin ses bouledogues enragés ».

Ce qui m'étonna, ce fut la quantité d'armes à feu que ces gens possèdent. Il y en a de tous les calibres. Voilà, elles ne sont pas tout ce qu'il y a de plus moderne ; les fusils à pierre y sont en majorité ; n'importe, ce sont des *fusils!* Et pour un Morotsi ce nom seul est magique. La javeline est bien encore l'arme de la nation, une arme redoutable ; mais les boucliers de cuir — la copie de ceux des Matébélés que les Makololos eux-mêmes avaient adoptés — y sont en petit nombre et mal entretenus.

Ici comme ailleurs, tout ce qui est purement national s'en va rapidement. C'est regrettable, car ce n'est pas toujours un signe de progrès.

Puisque nous en sommes à observer, jetons encore un coup d'œil sur l'auditoire du dimanche matin, que le crieur public assemble. Le roi, avec sa bande de musique et sa volée de *likomboa* (officiers et favoris attachés à son service personnel et qui possèdent une grande influence), a fait son entrée. Tout le monde s'agenouille et l'acclame. C'est plus que d'habitude, mais c'est qu'hier Sa Majesté n'a pas paru au khothla, et on la suppose courroucée, et « la colère du roi, a dit Salomon, est un messager de mort ». La place se remplit petit à petit et me fait l'effet d'un kaléidoscope. Je n'y trouve pas comme à Seshéké, il y a dix ans, les défroques de soldats, d'agents de police, d'officiers de marine, de hauts fonctionnaires avec leurs broderies et leurs galons fanés, que les dernières vagues du commerce avaient poussées jusqu'ici comme de l'écume. Non, mais, pour avoir changé, le spectacle n'en est pas moins curieux. Le bonnet de coton multicolore si cher aux Barotsis est une rareté. Les hommes d'importance y suppléent en s'enveloppant la tête d'un mouchoir, qui ne garde pas longtemps sa fraîcheur ; ils y ajoutent encore, si possible, un feutre qui n'est pas souvent de forme bien correcte.

Léwanika a troqué pour de l'ivoire toutes les marchandises

que viennent de lui apporter M. Westbeech, d'un côté, et la caravane d'un marchand portugais, de l'autre, venu du Bihé. Tout le monde, à des degrés différents, a eu sa part des largesses royales, et, ne fût-ce qu'un chiffon d'une coudée, il est tenu de s'en affubler. On ne voit donc partout que *setsiba* neufs et oripeaux de toutes couleurs. Cela passe encore. Passent aussi les chapeaux et les chemises, et les couvertures bariolées. Mais les vêtements de coupe européenne! Voyez donc ce vieillard dont les membres flétris dansent, comme des allumettes, dans les plis d'un habillement fait pour un hercule. L'hercule, le voici qui a réussi, je ne sais comment, à enfiler une culotte qui éclate! Ici, c'est un ventru qui s'est harnaché d'un gilet, là, c'en est un autre dans une jaquette de marin, — vraie camisole de force. Il faut pourtant qu'il lève les bras en l'air pour acclamer le roi et le remercier de son martyre. Partout où tombe le regard, c'est du ridicule, du comique à vous donner le fou rire.

Tout à coup les regards se tournent vers une procession qui s'avance avec dignité. C'est la reine Mokwaé qui vient avec sa suite de jeunes filles, avec les princesses, les filles de Sépopo et les femmes de Léwanika. Toutes sont vêtues de robes d'indienne, de pièces de même étoffe aux vives couleurs qui flottent sur leurs épaules, et de grands mouchoirs sur la tête, rejetés en arrière comme des voiles; tout cela avec une profusion de verroterie et de bijouterie de quelque bazar parisien. Elles prennent gravement place derrière nous sur des nattes, et, après les claquements de mains de toute l'assemblée, le culte commence. Je parle sur ce texte : « Or, c'est ici la cause de la condamnation que la lumière est venue au monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises... »

Le lendemain nous voulions partir de bonne heure, mais Léwanika désira que nous assistions au grand conseil de la nation. Nous cédons. Nous prenons place avec lui dans la hutte spacieuse du khothla, une espèce de hangar ouvert de tous côtés. Les chefs s'y entassent comme des harengs, tandis

que la foule se presse au dehors, se serre et tend l'oreille. La séance dura de 8 heures à 1 heure de l'après-midi. Ce fut une succession de petits discours qui partaient comme des fusées. Décidément les Barotsis ne sont pas des Bassoutos ; ils ne savent pas parler et Léwanika pas mieux qu'un autre. Les avis étaient partagés. Les grands chefs avaient consulté les osselets, l'oracle avait condamné l'expédition, et ils hésitaient. Léwanika le savait depuis deux jours et il en était furieux. A présent ils émettaient toutes les objections possibles, puis, pour pacifier le roi, ils vantaient sa sagesse et les prouesses des Barotsis, et le conjuraient de partir sans délai. Les autres, fort peu nombreux, Natamoyo, Gambella surtout, avaient le courage de leur opinion et désapprouvaient franchement. La grande majorité demandait l'expédition à grands cris. C'étaient surtout les likomboa, les serviteurs favoris du roi, qui sont toujours en rivalité avec les ministres, ce sont eux surtout qui parlaient haut.

L'occasion était unique pour dire quelques vérités à ces gens-là, et je le fis. Je vis, d'après le discours de clôture du roi, que l'expédition était coulée tout de bon. Nous nous en réjouissions avec M. Goy et cela nous consolait d'être arrivés de nuit à la maison, brassant l'eau et piétinant dans la boue. Mais les likomboa étaient montés, et, soutenus par la masse des guerriers qui étaient là, ils attendirent notre départ, provoquèrent un autre conseil et ils gagnèrent la partie. Un messager vint, deux jours après, nous annoncer que l'expédition était définitivement décidée, et que le roi se préparait à se mettre en campagne.

Le 16 février.

L'expédition est en route, décidément ; jusqu'au dernier moment, j'avais compté je ne sais sur quelle éventualité qui la ferait avorter. Mais, non. Kabuku, le Morantsiane de Sesheké, est arrivé peu de jours après le conseil. Il était tout plein de la famine qui règne chez les Makhalakas, sur lesquels le roi compte pour approvisionner son armée ; je le savais

aussi porteur de rumeurs que nous avions essayé d'étouffer il y a des mois. Rien n'y fit. Il y a quinze jours on battit toute la nuit, les gros tambours de guerre. Les guerriers, qui étaient retournés chez eux pour préparer leurs provisions de route, commencèrent à s'assembler.

Le roi fit des dévotions. Des offrandes de calicot, de verroterie, d'eau, de lait ou de miel furent envoyées à tous les tombeaux royaux du pays, en même temps qu'une gerbe de javelines qui y restèrent déposées pendant quarante-huit heures, pour donner à ces dignitaires de l'autre monde le temps de les bénir.

Le 8, Léwanika quittait sa capitale en canot, campait à Mongu, complétait ses cérémonies religieuses au tombeau de Katongo, et le lundi il venait camper de l'autre côté du ruisseau de Séfula avec 6 ou 700 hommes. Comme il nous avait prévenus à temps, nous allâmes tous au pied du côteau pour voir défiler son armée. Le son morne du tambour et celui des clochettes qui servent de clairons en annoncèrent bientôt l'approche. Nous apercevons d'abord à travers les arbres une file de jeunes gens, portant en guise d'étendards les fameuses sagaies bénites, et luisantes d'ocre. A leur tête marchent solennellement un homme d'âge et une jeune fille, dont je parlerai bientôt. Derrière eux viennent le roi, Gambella, une troupe de personnages curieusement chamarrés et le *moïfo*, la garde royale, puis la foule, une cohue d'hommes de tout âge, chargés de nattes, de gourdes, de vêtements, etc., marchant en désordre et débouchant de tous côtés à travers les broussailles.

La jeune fille dont j'ai parlé plus haut n'est pas la vivandière du régiment; c'en est la prophétesse. Choisie par les osselets divinatoires, elle est l'interprète des dieux. Rien ne se fait sans elle. C'est elle qui donne le signal du départ et de la halte. Elle porte la corne qui contient les médecines de la guerre et les charmes. Elle est toujours en tête de l'avant-garde, et il n'est permis à personne, même au repos, de passer devant elle. Qu'elle se fatigue ou tombe malade, c'est aux

jeunes gens de la porter. En arrivant devant l'ennemi, c'est elle qui tirera le premier coup de fusil, et, tout le temps que durera la bataille, il ne lui est permis ni de dormir, ni de s'asseoir, ni de manger ou de boire. A la halte, elle dépose sa corne, les jeunes gens de sa garde fichent en terre les javelines sacrées : « *Tu ka yoye, bakuetu!* » s'écrie-t-elle, et ses suivants de s'écrier : « *Tu ka yoye!* » Et l'armée entière, à distance respectueuse, d'acclamer de toute la force de ses poumons : « *Tu ka yoye! Tu ka yoye!* Puissions-nous vivre, compatriotes! Vivent nos compatriotes! » Elle reprend : « *Ba ka foe!* » et sa suite et les troupes de rugir : « *Ba ka foe! Ba ka foe!* Qu'ils meurent, nos ennemis! » C'est le cri de guerre que les échos des bois vont répéter vingt fois le jour pendant des mois entiers. Au retour, en récompense de ses services, la jeune prophétesse deviendra une des *maori*, une des femmes du roi. Maintenant elle est sa concubine. Son titre est la *sebimbi*, et elle porte le *sekururume*, la corne médicinale.

Une fois la halte ordonnée d'après les règles que je viens de décrire, Léwanika et les grands chefs vinrent nous saluer. Pendant que nous causions, une commotion qui paraissait bouleverser le camp attira mon attention. C'était Litica lui-même, le fils du roi, tous les garçons et tous les jeunes gens qui allaient pour la première fois à la guerre, qui couraient à toutes jambes, se précipitaient dans le marais, arrachaient du roseau, venaient le déposer aux pieds du roi, puis retournaient et revenaient sans prendre haleine et en s'écriant : « *Kamarie!* » proprement : une jeune fille; c'est-à-dire vous nous croyiez des fillettes impropres à la guerre, eh bien! vous verrez que nous sommes des hommes et que nous méprisons la fatigue! On dit que cette petite comédie se répétera à chaque halte.

La sebimbi donna le signal du départ, entra dans l'eau, s'aspergea à la façon des catholiques romains qui entrent dans une église; toute l'armée l'acclama bruyamment, se leva et suivit son exemple. Nous l'eûmes campée à une portée de

fusil pendant deux jours. Quelle cohue! Et de penser qu'elle fait boule de neige! Depuis lors, des bandes passent sans interruption et vont grossir ce torrent débordé. Je suppose que, quand les contingents de Motulo, de Nalolo, de Mboéla et de la province de Seshéké seront réunis à la Machilé, Léwanika se trouvera à la tête de 10 à 12,000 hommes au moins. Peut-on s'imaginer ce que c'est que cette multitude d'hommes affamés, — car ils n'ont pas de commissariat, — voleurs, pillards, brigands par habitude, sans contrôle et sans frein? Pour leur subsistance, c'est sur leurs pauvres Makhalakas qu'ils vont fondre, et déjà dans leur propre pays « la terreur les précède, la destruction les accompagne et la désolation les suit ». Que sera-ce chez les malheureux Mashikulomboe! Ce n'est pas seulement à leur bétail qu'on en veut, mais à leurs femmes et à leurs enfants, qui seront réduits au plus abject des esclavages. Quant aux hommes, eux, on fait leur affaire sans retard et on les jette en pâture aux bêtes des champs. On dit que les Mashikulomboe exaspérés ne font pas plus de quartier que les Barotsis eux-mêmes et qu'ils gardent, pour y boire la bière, les crânes de ceux qui tombent entre leurs mains.

Notre école est débandée. Nos élèves vont tous à la curée, compléter, hélas! leur affreux apprentissage de brigands. Il nous semblait que leur éducation fût déjà faite, car, après avoir mangé nos moutons, tué nos ânes, volé mes baromètres anéroïdes, ils ont trouvé le moyen de soudoyer une de nos petites filles et de s'approprier nos meilleures serviettes, sans compter mille et un autres exploits dont se vantent ces jeunes chevaliers d'industrie. Et pourtant, nous les regrettons. Nous pensons avec tristesse aux mois qu'ils ont passés ici, au peu d'influence que nous avons gagnée sur eux. Nous ne nous faisons pas illusion sur le zèle qu'ils promettent d'apporter à l'école à leur retour. Nous savons aussi la valeur des belles professions de Léwanika. Pauvre Léwanika! Aaron, lui aussi, lui a parlé avec la fermeté virile d'un Michée. Il sent bien qu'il fait mal. Pendant notre dernier entretien, il se tordait sur sa chaise et il finit par me dire : « Vois-tu, mon *moruti*, je

ne suis pas mon maître, j'y suis poussé, j'y suis poussé. Mais, si tu as de l'affection pour moi, garde le silence, ne va pas gâter mon nom dans le monde en écrivant que Léwanika est allé faire une razzia chez les Mashikulomboe, et, à mon retour, tu verras ! »

Ah ! en pensant à ce retour, nous frémissons, nous. Qui peut prédire les conséquences morales, — *immorales*, disons plutôt, et politiques aussi bien, de ces cinq ou six mois de dévergondage national, du déchainement des passions de toutes ces tribus sauvages, et de cette terrible ivresse qui s'empare de l'homme dès qu'il trempe les mains dans le sang de son frère, et le transforme en une bête féroce, une hyène qui déchire en ricanant !...

Mars, 13-22.

Léwanika, tout en drainant le pays pour son expédition, n'a pas pris tous les voleurs avec lui. Récemment, par une nuit obscure, quelques-uns de ces vagabonds nous ont fait l'honneur d'une visite. Ils ont fait une trouée à notre « kraal », en ont sorti un bœuf de leur choix, qu'ils ont tué et dépecé à loisir. Par politesse, ils nous ont laissé la carcasse, mais aussi bien curée que si une nuée de vautours avait été de la partie. Le roi l'a appris et, dans son indignation, m'a fait mander de saisir les coquins et de les faire tancer par je ne sais qui. Fort bien, il oublie seulement que ces messieurs n'ont pas l'habitude de laisser leur adresse !

La reine Mokwaé, une ou deux des principales femmes du roi et d'autres princesses, accompagnées du vieux Narubutu, sont venues de Nalolo et de Léaluyi faire un petit séjour ici. C'était aimable de leur part, car elles pensaient que depuis le départ du roi nous devons nous ennuyer à ne pas savoir que faire de nous-mêmes! Elles me consolaient du vol de mon bœuf en me disant platoniquement : « Ce sont des Barotsis, les Barotsis sont ainsi faits; tu ne les connais pas encore ! » Eh bien, merci ! quelle bonne clientèle en perspective !

Depuis qu'il s'est mis en route, Léwanika nous a tenus ré-

gulièrement au courant de ses mouvements; ses messagers se croisent. C'est aussi une distraction toute nouvelle que de nous envoyer de petits billets pour nous dire que son cheval boite, qu'il a oublié de me demander telle ou telle médecine, que son armée a passé telle rivière, etc.; car il a maintenant un secrétaire d'État, voire même deux. Ce sont nos pauvres enfants prodigues : Karumba et Sajika, qu'il a promus à cette dignité nouvelle. Il les a fait venir près de lui pour lui enseigner à lire, prier au besoin le Dieu des missionnaires, griffonner des messages, le mettre au courant des prix des marchandises dans les pays qu'ils ont visités dans leurs voyages, lui faire connaître la valeur de la monnaie qu'il a la toquade de posséder, et de l'assister dans ses transactions commerciales. Le roi fait des progrès rapides. Il connaît déjà tout l'alphabet, ce qu'il considère comme un grand triomphe; il porte toujours dans sa poche, comme un talisman, soigneusement enveloppés, les deux abécédaires que je lui ai donnés. Il sait aussi qu'une brebis se vend à Mangwato 25 shillings, une tête de bétail 10 livres sterling, tandis que les marchandises y sont à vil prix. Je ne sais pas encore quel certificat nos deux jeunes renégats donnent de l'Évangile et de nous. Nous sommes assez bien en cour, eux-mêmes ne peuvent pas se passer entièrement de nous, le moment de nous dénigrer ouvertement n'est pas encore venu. Ce serait une mauvaise politique. Le roi les comble de faveurs; Sajika a déjà reçu le don d'une femme, Karumba va avoir la sienne; au retour de l'expédition ils auront du bétail, des esclaves, des villages enfin!... Les voilà lancés. Que Dieu aie pitié d'eux!

Les derniers messagers du roi nous apportent de tristes nouvelles de Seshéké. Vous les aurez de meilleure source. Voici en deux mots ce que nous avons appris: il vous souvient de Sékabenga, qui occupait le poste de Morantsiane à notre arrivée dans la contrée, et qui est en fuite depuis la restauration. Menacé du même sort que l'infortuné Tatira (ou Akufuna), la créature du chef révolutionnaire Mathaga (prononcez Matha*ha*), il avait fait cause commune avec lui et fini par trouver un asile chez

Sagitema, un petit chef de Batokas indépendants aux confins du pays des Mashikulomboe. Là, son parti s'était accru de tous les mécontents qui fuyaient le despotisme de Kabuku, son successeur. Même en exil ces gens, traqués comme des bêtes sauvages, avaient un simulacre de cour. Tatira était roi, il avait des tambours et son petit cérémonial. Il trouva bientôt un rival en Kamorongoe, un jeune homme insignifiant, mais aussi de sang royal, qui s'était joint au parti révolutionnaire. Kamorongoe ourdit un complot, massacra Tatira, vendit sa vieille mère à des Makupakupe pour des munitions, et dès lors il fut reconnu roi sans opposition. Tout était réglé. C'est pourtant Morantsiane qui est l'âme du parti. Malgré sa chute et sa disgrâce, il est plus populaire que jamais. Non seulement les Batokas l'ont hébergé, caché et lui ont sauvé la vie; mais ils favorisaient ses plans de revanche. Dûment averti par des intelligences secrètes, lorsque Léwanika s'était mis en campagne, Morantsiane et Kamorongoe firent soudain et en plein jour leur apparition à Seshéké. On les prit d'abord pour des guerriers de passage qui s'en allaient rejoindre l'armée de Léwanika. Le vieux Talahima sortit pour les saluer, suivi d'un de ses fils et d'un serviteur. A la vue de Morantsiane, il resta tout interdit. « A genoux donc! Bats des mains! Acclame le roi, lui crie-t-on, c'est notre tour aujourd'hui. — Je n'acclame que Léwanika, répondit le chef avec sa dignité ordinaire, où est-il? » Sur ce, pleuvent sur lui et sur ceux qui le suivent les injures, les javelines et les coups de massue, et en un moment leurs cadavres mutilés, gisant dans leur sang, se tordent dans les dernières convulsions d'une horrible agonie (1).....

Léwanika, à l'ouïe de ces nouvelles, est revenu sur ses pas et s'est dirigé vers Seshéké. Mais on dit que Morantsiane a déjà traversé le fleuve. Dans ce cas, que fera Léwanika? Renon-

(1) Nous supprimons la dernière partie du récit des troubles de Seshéké, qui n'est pas confirmé par celui de MM. Jeanmairet et Jalla, mieux placés pour connaître la version exacte. (*Réd.*)

cera-t-il à son expédition ou bien laissera-t-il le pays à la merci de cette bande désespérée?... La grande province de Seshéké ne tient que par un fil au royaume des Barotsis. Ceux-ci, considérablement réduits par leurs guerres et leurs massacres continuels, sont haïs par les Batokas, honnis par toutes les tribus qu'ils oppriment. La politique facile du laisser-aller de Léwanika, l'ineptie de Kabuku son neveu, qu'il a promu à un des postes les plus importants et les plus difficiles, ont irrité les esprits. Il ne faudrait que l'homme de la circonstance pour amener une déchirure irrémédiable. Léwanika sait tout cela. Une mesure énergique pourrait encore sauver la situation; mais elle demande une fermeté, une détermination qu'il n'a pas. Les têtes grises qui devaient former le conseil de sa nation ont été fauchées toutes à une ou deux exceptions près. Leurs places sont occupées par des hommes jeunes pour qui gouverner, c'est faire en gros et pour soi le métier de brigand. Aucun lien ne les unit les uns aux autres, ils se portent mutuellement ombrage. Le roi lui-même se défie des chefs, comme les chefs se défient du roi. — Mais Dieu, qui a envoyé à ces peuplades barbares son Évangile de paix et d'amour, a certainement envers elles des vues de miséricorde. Nous, nous jugeons les choses au point de vue humain, borné et sujet à toutes sortes d'influences. Dieu règne, il gouverne le monde, il veille avec non moins de sollicitude aux intérêts d'un peuple qu'au développement d'une plante. Du chaos il tirera l'ordre; des ténèbres, la lumière. *Post tenebras lux!* Patience, attendons et nous verrons sa gloire.

F. COILLARD.



LA SITUATION A SÉFULA

Extraits de lettres personnelles de M. Coillard au directeur.

Séfula, 22 mars 1888.

..... Les difficultés de notre position sont bien grandes. Si seulement nos communications avec Seshéké étaient moins dif-

ficiles ! Nous ne pouvons faire nos transports qu'une fois l'an, et encore faut-il affronter la mouche tsétsé. Malgré toutes nos pertes, tous nos désastres, je devrais dire, je ne crois pas le chemin impraticable. Seulement nous sommes à la merci de conducteurs qui n'ont nullement nos intérêts à cœur. Si vous et nos amis patientez, vous verrez que cet obstacle-là disparaîtra aussi. La vie matérielle à la Vallée est des plus difficiles. Ce qui nous manque surtout, c'est la viande. Impossible de nous procurer même un chevreau pour mettre sous la dent. Le petit troupeau que j'avais amené est complètement fondu, sans que nous en ayons profité le moins du monde. Vivre des poulets rachitiques du Zambèze, qu'on avalerait presque d'une bouchée avec les plumes, et de temps en temps se bourrer de poisson qui ne se garde pas, ce n'est pas vivre, c'est vivoter. Ajoutez à cela le manque de lait, car nous avons aussi perdu nos vaches, et puis... Mais à quoi bon en parler ? Vous pourriez croire que nous nous plaignons. Sachez seulement que la vie est dure, et la tâche d'une maîtresse de maison peu facile.....

Séfula, 24 avril 1888.

.... Vous n'avez pas d'idée comme on invente dans ce malheureux pays. Le bruit a couru qu'on nous avait pillés complètement, brûlé nos maisons et que nous nous étions réfugiés dans un hameau voisin, dénués de toutes ressources et même de vêtements. Léwanika s'empressa de m'envoyer un exprès pour me mander de me rendre à son camp avec ma femme, et qu'à son retour, il nous réinstallerait à Séfula. C'est fâcheux que, dans un temps où l'atmosphère est chargée des miasmes d'une révolution prochaine, l'idée ait été émise que nous puissions être pillés et incendiés. Cela ne tend pas à nous inspirer plus de sécurité qu'il ne faut. Si jamais nous sommes pillés et maltraités, ce sera par les esclaves, au profit des chefs, comme d'habitude. Mais nous ne sommes pas inquiets sur ce point-là ; nous avons d'autres soucis ; le plus grand de tous, c'est la perte de nos bœufs. Comment faire

venir nos provisions de Sesheké. Et pourtant, il nous les faut. Nous sommes à court de tout. Et ces pertes, et ces difficultés, vont-elles décourager nos amis? Ici, vraiment, c'est dans la communion de Dieu qu'il faut se retremper, et fermer les oreilles quand les échos répètent : quel mauvais pays! quelle vie dure! car en effet la vie est dure et difficile. Mais Dieu nous donnera à tous, non seulement de tenir bon, mais d'aller de *force* EN FORCE. Comme je l'ai dit à quelqu'un : si la vie ici est une lutte de chaque jour, c'est aussi une leçon journalière de confiance sans réserve en Dieu....

Notre position, écrit d'autre part M. Coillard à un ami, sous certains rapports, est des plus difficiles. Nous avons aussi de nombreux sujets de découragement et de tristesse. Nous traversons une de ces périodes — devrais-je dire une crise? — où la foi est un combat de chaque instant, et où, bien souvent, le courage n'est qu'un lumignon qui fume encore. Les travaux matériels, avec leurs incessantes fatigues et leurs soucis rongeurs, nous écrasent. Il faut s'installer pourtant et si précairement que ce soit. Nous sentons la vie s'en aller sans avoir la satisfaction de faire beaucoup... Mais n'allez pas croire cependant que je m'apitoie ou que je me plaigne. Un général français disait à son aide de camp que la politesse d'un soldat, c'est l'obéissance. Et je crois, moi, qu'en toutes circonstances notre devoir envers notre Maître, c'est la fidélité. Le témoignage d'une bonne conscience est une grande chose, et je comprends toujours plus pourquoi saint Paul y revient si souvent dans ses lettres à Timothée...

... Je vous demande sérieusement de joindre vos intercessions aux nôtres pour demander à Dieu la conversion de Léwanika. Vous l'oserez, vous. De ces pierres, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham...

LESSOUTO

MORT DU CHEF TSÉKÉLO

Lettre de M. Jacottet.

Thaba-Bossiou, 8 août 1888.

... Il faut que je vous annonce la mort subite et tout à fait inattendue de ce pauvre Tsékélo, que nous venons d'enterrer aujourd'hui même. Il souffrait depuis plusieurs semaines de la goutte, mais personne ne se doutait de la gravité de sa maladie ; il assistait, il y a quinze jours, à une fête que nous donnions aux chefs et à nos gens et était aussi gai qu'à l'ordinaire. Il est mort hier matin à quatre heures, sans avoir perdu connaissance, mais probablement sans se douter que le dernier moment était si près ; il avait sans doute une maladie de cœur dont personne ne se doutait. Je le regretterai beaucoup ; c'était un homme intéressant et bien élevé, avec lequel il faisait bon causer et dont la conversation était pour moi extrêmement instructive. Lorsqu'il était bien, il manquait rarement les services du dimanche et engageait souvent Massoùpa à l'y accompagner. Malgré ses défauts, dont on parlait beaucoup, et qui n'étaient que trop apparents, il avait de grandes qualités, et son influence sur Massoupa a toujours été très bonne ; il a toujours travaillé en faveur de la paix et aussi, jusqu'à un certain point, en faveur de notre mission. Il était plus à même que d'autres natifs de comprendre l'importance qu'a le christianisme pour la conservation et l'éducation de la tribu. Sa vie n'était sans doute pas exemplaire, mais ses vices étaient moins nombreux et surtout moins grossiers que ceux des autres chefs ; il a toujours eu dans toute sa personne quelque chose de distingué et de délicat. Il ne s'est pas converti, et je n'ai jamais cru qu'il deviendrait chrétien ; il avait abandonné toutes les superstitions des Bassoutos, plus complètement même que certains de nos chrétiens, mais ses rapports constants avec des Européens irréligieux,

ou tout au moins peu croyants, l'avaient facilement amené à croire que l'Évangile est l'affaire des simples et des ignorants. Aurait-il été plus accessible ces derniers jours, s'il avait pu se douter que le grand moment fût si proche? C'est possible, mais il est, hélas, inutile de se le demander.

Tsékélo était un homme remarquablement doué; c'est, de tous les Bassoutos que j'ai connus, le seul qui se fût si complètement assimilé la manière de penser des Européens et qui comprît aussi bien tout ce qui les concernait. Il avait une intelligence ouverte et toujours en éveil. S'il eût été chrétien, ou tout au moins que sa conduite eût été plus pure au point de vue moral, il aurait été une vraie force dans la tribu. Malheureusement il a bien souvent abusé de ses facultés, et son exemple a peut-être empêché bien des chefs de faire le pas décisif. Mais au fond il était honnête, moins menteur que la plupart de ses collègues; pendant les trois ans que j'ai vécu en rapports journaliers avec lui, je n'ai jamais eu à lui reprocher rien qui ressemblât à de la tromperie à mon égard, et il a su se tirer avec honneur de la fausse position où il était placé entre le gouvernement et Massoupa : à la fois agent du premier et conseiller du second.

Sa carrière vous est assez connue pour que je n'aie pas besoin d'en parler; il a été élevé d'abord dans l'école de la station, puis, vers 1858, il a été placé par le gouverneur sir Georges Grey au collège de Zonneblœm; devenu le secrétaire et le messager confidentiel de Moshesh, il a joué un rôle assez considérable dans les guerres avec les Boers, et c'est lui qui, en 1869, est allé, avec M. Buchanan et M. Daumas, plaider la cause des Bassoutos auprès du cabinet anglais. Il aimait beaucoup à parler de son séjour à Paris, et c'était fort amusant de le mettre sur ce sujet; il ne tarissait plus. Beaucoup de personnes se souviennent sans doute encore de l'avoir vu pendant son séjour en France, et ce sera probablement avec un douloureux intérêt qu'elles apprendront sa mort prématurée. De retour au Lessouto, il a presque continuellement été employé par le gouvernement anglais; en 1880 il prit le

parti de la Colonie contre la grande majorité de ses compatriotes, mais sans que ceux-ci lui en voulussent autant qu'aux autres loyaux. Depuis la guerre, il a d'abord résidé chez Letsié, puis, depuis quatre ans, chez Massoupa, où il jouait le rôle assez compliqué que je rappelais tout à l'heure. C'est à ses efforts qu'est due en bonne partie la soumission de Massoupa au gouvernement anglais.

Ce n'est pas sans un vrai chagrin que je vois disparaître Tsékélo; il me manquera beaucoup, car j'avais pour lui une réelle affection. Il m'est dur surtout de penser qu'il est parti sans avoir entendu un suprême appel à la repentance, sans avoir eu le temps de se réconcilier avec Dieu. Les chefs s'en vont; voilà le cinquième chef de marque que j'ai à enterrer depuis trois ans et demi que je dirige l'Église de Thaba-Bossiou....

UNE COURSE AUX ENVIRONS D'HERMON

Lettre de M. Christol.

Hermon, 11 juillet 1888.

Cher monsieur,

Je vous ai donné il y a quelque temps des nouvelles de l'Église d'Hermon. Aujourd'hui, j'aimerais à vous faire faire une promenade dans nos environs.

Vous ne connaissez pas, j'en suis sûr, un certain Ramakhéma, fils de Potloli. Il était, avant la guerre des Boers, établi à Wepener. Son village est maintenant situé à une heure et demie d'ici, sur les bords du Calédon. Il y a peu de semaines que Ramakhéma m'était aussi inconnu qu'à vous. Je savais seulement que son village et ceux des environs étaient composés de *bahedené ba tala*, de païens verts, c'est-à dire hostiles à l'Évangile. Aussi, jugez de mon étonnement, quand un certain jour on vint me dire : Notre vieux chef est malade et il dit qu'il aimerait voir *nthoe khang monere*, quelque chose

comme le missionnaire, et le messager ajoutait : Ramakhéma est converti! C'était bien le cas de se souvenir des paroles de Jésus : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit. » Je me hâtai de me diriger vers le village appelé Makhémeng en l'honneur de son chef. Les gens, sachant que le « moruti » allait venir, s'étaient rassemblés près de la petite hutte du chef, et j'eus là un auditoire de païens tout disposés à entendre l'Évangile.

Quoique malade, Ramakhéma était plein d'énergie et de feu. Il ne parlait pas de sa maladie, mais de son âme. Il regrettait tant, me disait-il, d'avoir résisté à son père qui voulait l'envoyer à l'école. « J'ai mal fait, car la terre et tout ce qu'elle donne ne vaut rien sans Dieu. » Il aurait pu répéter les paroles de notre cantique :

Et je sens jusqu'à ce jour,
Dans ma foi qui vient d'éclore,
Plus de remords que d'amour.

Je lui parlai de l'amour du Sauveur, qui avait donné sa vie pour lui afin qu'il devînt héritier de la vie éternelle. Puis je priai quelques chrétiens habitant de ce côté-là de le visiter. Depuis, il convoqua ses enfants et les gens de son village et leur recommanda fortement de se tourner vers Dieu de tout leur cœur en leur disant : « La circoncision, la polygamie, nos fêtes, etc., sont des péchés devant Dieu. »

Peu de semaines après, lorsque nous avions pu nous rendre compte que le vieux chef s'était donné au Sauveur, nous décidâmes de nous rendre à son instante prière en le baptisant; les anciens de l'Église et moi nous étions réunis lorsqu'un envoyé vint nous annoncer que Dieu nous avait devancés en rappelant à Lui cet ouvrier de la onzième heure.

Ramakhéma avait émigré, pour employer l'expression ordinaire en sessouto, en paix, et avait dit, peu avant son départ : « J'ai demandé le baptême ici-bas, mais, comme il tarde, je serai baptisé là-haut d'un baptême meilleur. » Le lende-

main, eut lieu l'enterrement au milieu d'une grande affluence de païens. M. H. Dyke avait bien voulu venir se joindre à moi pour la circonstance, et nous comptons qu'avec l'aide de Dieu les appels que nous avons adressés à cette foule porteront des fruits.

Si nous remontons à cheval, il nous faudra une demi-heure pour aller chez Moyéla, fils de Letsié, et chef principal de mon district. Le pauvre Moyéla est malade depuis quinze mois et entouré de médecins comme peu de malades pourraient l'être à Paris. Son médecin ordinaire, c'est le docteur E. Casalis ; mais, en plus, il en a d'extraordinaires, l'infortuné ! des Bassoutos, des Cafres, voire même des Zoulous, qui sont chargés de combattre les effets du sortilège dont le pauvre malade se dit atteint.

Moyéla aime entendre l'Évangile, il a même près de lui un évangéliste établi chez lui, et qu'il a demandé avec ténacité pour lui et les gens vivant près de lui.

Mais aimer entendre ne suffit pas, car, un jour que j'avais adressé à notre chef un pressant appel, dans un moment où j'étais seul avec lui, il me répondit : « *Litaba lia tella* (les paroles glissent). »

Le village domine un splendide panorama ; au premier plan, le joli lac nommé Tsa Kholo, le seul du Lessouto ; plus loin, les montagnes entourant Maféteng et Makéneng ; plus loin encore, celles de Morija et Thabana-Morèna ; enfin, les cimes des Maloutis terminent l'horizon. Nous repartons, et à travers la plaine, dans la direction d'Hermon, un bon temps de galop nous conduit près de deux petites huttes solitaires près desquelles je ne passe jamais sans m'arrêter. Dans l'une se trouve un de mes amis, un jeune homme, Ntutubatsane, et qui, depuis bientôt deux ans, ne peut plus ni marcher ni s'étendre. Cependant, depuis quelque temps, il y a une amélioration dans son état, grâce à Dieu et au docteur Casalis. Mon ami est païen et les siens aussi, à part sa mère, qui s'est convertie il y a quelques mois, mais l'Esprit travaille dans cette famille. Si vous pouviez voir Ntutubatsane, je suis

sûr que, malgré sa pauvre figure et son corps tout malade, il vous gagnerait le cœur. Il aime tant qu'on aille le voir et prier avec lui ! Jamais il ne se plaint et témoigne tant de joie d'un peu de riz ou de thé. Il n'a pas encore pu entrer dans notre classe de catéchumènes, mais on sent qu'il est à une meilleure école. Il nous faut rentrer, même si vous n'êtes pas fatigués, car sûrement les chevaux doivent l'être, car nous sommes en plein hiver, c'est-à-dire en juillet, et, par conséquent, les pâturages sont pauvres.

Votre bien dévoué dans le Sauveur,

FRÉD. CHRISTOL.



L'ÉGLISE DE MASSITISSI

Rapport présenté à la Conférence de Leloaleng, le 19 avril 1888 (1)

Les années passent, mais ne se ressemblent pas toujours. Celle qui vient de s'écouler a été, pour l'œuvre de Massitissi, exceptionnelle à bien des égards. Depuis longtemps aucune année ne nous a procuré plus de joie, et ne nous a laissé autant de tristesse que celle de laquelle je viens vous rendre compte. Ne soyez donc pas surpris si mon rapport se ressent plus ou moins de ces deux sentiments, qui, pour être si opposés l'un à l'autre, ont cependant tour à tour rempli mon âme.

Et d'abord, nous avons remarqué, avec satisfaction, que le paganisme, dans nos quartiers, s'est dérobé plutôt qu'il

(1) Le *Journal des missions* étant resté assez longtemps sans parler de l'Eglise de Massitissi, nous croyons bien faire en publiant le présent rapport, qui nous a été communiqué par son auteur. Nos lecteurs y gagneront aussi d'avoir sous les yeux un échantillon des rapports que chacun des missionnaires présente annuellement à la Conférence. Peut-être aurons-nous bientôt l'occasion de donner des détails plus récents de l'Église de Massitissi. (*Réd.*)

n'a cherché à arrêter l'Évangile dans ses conquêtes. Aussi, grâce à l'action puissante du Saint-Esprit dans les âmes, les conversions ont été plus nombreuses qu'en temps ordinaire. Il est vrai que nous avons eu, comme la plupart des missionnaires, des réunions d'appel et de prière sur la station et sur nos annexes. Ces appels ont été particulièrement adressés aux personnes chez lesquelles l'Esprit du Seigneur avait déjà déposé le germe de la foi; mais qui, sans être indifférentes aux choses de Dieu, se laissaient néanmoins absorber par les plaisirs ou les soucis de ce monde. Le Seigneur, dans sa miséricorde, s'est donc servi de nos réunions spéciales pour rendre bon nombre de nos auditeurs attentifs à leur état d'âme, et ouvrir leurs cœurs à sa grâce.

Parmi les deux cents personnes qui, jusqu'ici, ont persévéré dans la bonne voie, il se trouve des gens de tout rang et de tout âge : des enfants, des adultes et des vieillards. Parmi les ouvriers de la dernière heure, je mentionnerai le chef mothlokoa *Kakōli*, homme de 75 ans au moins, et frère de Sekonyèla ; *Thabakhōlō*, vieillard polygame de 87 à 89 ans, qui, depuis la fondation de la station, a été en contact avec l'Évangile ; puis le chef *Makolane*, qui, malgré ses 93 ans, va de temps en temps travailler dans ses jardins, et qui saisit encore assez bien la bonne nouvelle du salut. Plusieurs de ses fils, dont l'un âgé de 67 ans, des belles-filles et des petits-enfants l'ont librement, et au prix de bien des sacrifices, suivi dans les voies de Dieu. La première femme de notre nonagénaire, qui depuis 68 ans partage avec lui les joies et les maux d'une si longue vie, s'est convertie il y a quelques années déjà, ainsi que quatre autres de ses petites femmes. Des 35 personnes qui se sont converties à Télételé, je mentionnerai seulement un homme aveugle, qui était venu déclarer qu'il affranchissait une de ses femmes afin qu'elle pût servir le Seigneur sans empêchement. Deux jours après, dans la réunion d'appel aux indifférents, il a, lui aussi, éprouvé le besoin d'implorer le pardon de ses péchés. A Pokane, trois petites femmes du chef Kabi se sont converties, et, avec l'approbation du mari, ont

été reçues dans la classe. Enfin, au nombre des nouveaux catéchumènes, se trouvent une fille aveugle, trois renégates, et dix anciens membres de la classe qui en étaient sortis jadis, les uns par relâchement dans la piété, et d'autres par inconduite.

Voilà l'œuvre opérée dans les âmes par l'Esprit-Saint ; mais combien il est difficile, dans ce pays, de donner un enseignement suivi et approprié aux petits enfants en la foi, et de faire la cure d'âmes! Je crois que nous, missionnaires, nous y arrivons dans une certaine mesure; mais combien de nos évangélistes sont peu à la hauteur d'une tâche pareille. Ils peuvent parfois faire de beaux discours, mais combien souvent ils manquent de discernement, de tact, de simplicité, et d'esprit de prière, pour appliquer à chacun ce qui convient à son état d'âme!

Ce qui m'a frappé dans ce récent mouvement des âmes répondant à l'appel du Seigneur, c'est de voir la plupart des membres de l'Église considérer la chose avec cette indifférence qui tient de cette apathie spirituelle, que bien des fois j'ai cherché, vainement, à combattre. Ce sont des gens qui se font une piété à eux, qui, malheureusement, leur tient lieu d'oreiller de sécurité. Si la chose ne se remarquait que sur les annexes, je pourrais soupçonner les évangélistes d'un manque de vigilance, mais la même apathie existe parmi les chrétiens de la station. Cet état de choses me pèse à tel point que j'ai demandé à l'Église de me dire franchement si cela tenait peut-être à ma personne, à ma prédication, ou peut-être encore à un manque d'activité de ma part. Ma question les a fortement étonnés, confondus même; et ils en ont pris occasion pour s'humilier, avouer leurs fautes, et promettre de mieux faire. Dieu veuille qu'ils s'amendent et produisent des actes de foi, de zèle et d'amour, fruits d'une sincère piété.

Une vingtaine de personnes ont été reçues dans l'Église par baptême, confirmation ou réadmission, un bon nombre d'autres le seront prochainement. L'une des néophytes reçues à Massitissi est une vieille femme qui a quatre générations

d'enfants et petits-enfants. Sa petite-fille, qui est grand'mère depuis longtemps, a été baptisée le même jour, et à ses côtés.

L'évangélisation de village en village a été faite avec quelque zèle par plusieurs membres de l'Église, et par les anciens. Le missionnaire n'a pu s'y livrer autant qu'il aurait voulu et dû, car il a dû visiter plus fréquemment ses annexes, et consacrer beaucoup de temps aux membres des différentes classes de la station et des annexes.

Les membres de l'Église ont moins contribué pécuniairement que précédemment au développement de l'œuvre, ou à l'entretien des évangélistes et des maîtres d'école, de sorte que ces derniers ne recevront dorénavant que le subside accordé par le gouvernement. Il devient aussi de plus en plus difficile d'obtenir des chrétiens non seulement un secours spontané pour les besoins matériels de l'Église, mais même une contribution qu'on leur demande d'une manière positive, en leur en faisant une obligation.

Les élèves de nos écoles ont de nouveau obtenu quelques succès et un bon rang lors du dernier concours général. Mais nous avons le regret de voir le nombre des écoliers diminuer, les absences devenir plus fréquentes, et l'intérêt des parents pour l'instruction de leurs enfants faiblir. Et tout cela, malgré nos exhortations réitérées et le zèle des maîtres d'école dans l'accomplissement de leur tâche.

Des neuf membres de l'Église qui sont morts pendant l'année, je me fais un devoir de mentionner le vieux *Jakobo Mabokoboko*, qui s'en est allé dans sa 88e année, plein de joie et d'espérance en Christ ; la vieille *Maria Nthlama*, qui, pendant les vingt-deux dernières années de sa vie, a servi fidèlement plusieurs missionnaires ; puis l'octogénaire *Dorothéa Tlatsi*, femme dont la foi n'a cessé de briller dans toutes les circonstances de sa vie jusqu'à son départ de ce monde. A ce moment solennel, elle vit, dit-elle à ses enfants, le ciel ouvert, et le Seigneur venu en personne pour la recueillir dans son repos. Plusieurs autres, qui n'appartenaient ni à l'Église visi-

ble, ni même à la classe, sont morts dans la foi. Pendant leur maladie, ils n'ont cessé de prier le Seigneur d'étendre sa miséricorde sur eux.

En novembre dernier, nous avons pu ouvrir, à la Télé et à Télételé, deux nouvelles églises au milieu de grands concours de gens venus de toutes parts pour assister à ces deux belles fêtes. Ces maisons de prière ont été construites en pierre par des Bassoutos; la menuiserie est le produit de l'École industrielle, mais les charpentes ont été, par économie, faites par le missionnaire.

Les murs de l'église de Palmietfontein sont achevés; la charpente en sera posée aussitôt après la conférence. Nous aurions besoin d'un secours pour une maison d'évangéliste, à Komokomong; un autre pour fonder une annexe chez Ntho; et enfin un troisième, celui qui m'avait été voté l'an dernier, pour une maison d'école à Moyeni.

Je voudrais pouvoir m'arrêter là dans mon rapport, mais je dois ajouter une page, qui sera celle de nos tristesses et des obstacles sérieux que nous rencontrons dans l'accomplissement d'une partie de notre ministère. Comment de telles choses ne viendraient-elles pas à leur tour nous rappeler que l'homme est enclin au mal, et que l'ennemi des âmes profite de tout, et souvent de peu de chose, pour entraver l'œuvre miséricordieuse du Seigneur envers les pécheurs? N'est-ce pas souvent dans les moments où les chrétiens jouissent le plus des douceurs de la communion de leur Sauveur, que le tentateur cherche à leur faire oublier le devoir de la vigilance, à faire naître en eux des pensées malsaines, des désirs et des passions qui les aveuglent et les entraînent à commettre des actes répréhensibles qui troublent l'Église, scandalisent les petits en la foi, et éloignent les gens du dehors? C'est bien là ce que l'ennemi a réussi à faire tant sur la station que sur plusieurs de nos annexes. Aussi avons-nous été obligés : 1° d'exclure de l'Église trois membres qui se sont livrés à l'adultère avec circonstances aggravantes; 2° d'en mettre dix

autres sous discipline, dont cinq pour adultère, deux pour participation aux coutumes païennes, un pour avoir jeté du discrédit sur le mariage chrétien de sa fille en laissant ses fils exiger de son gendre du bétail; un autre pour avoir encouragé son neveu à l'immoralité; et, enfin, un ex-évangéliste pour ses menées calomnieuses envers le missionnaire, et pour avoir excité toute une Église à se soulever contre l'autorité du consistoire. De plus, deux autres membres qui étaient sous discipline sont morts avant d'avoir manifesté des sentiments de repentance. Nous avons également eu à renvoyer de la classe cinq personnes pour inconduite, et plusieurs autres membres en sont sortis pour vivre selon le monde. L'un d'eux, un jeune homme qui a été plus de six ans à mon service, poursuivi par les remords, est devenu fou.

Au risque d'être trouvé d'une prolixité peu habituelle, je ne puis achever ce rapport sans ajouter encore quelques mots au sujet du mariage béni dans nos Églises. 1° J'ai eu occasion de m'opposer fortement à l'enlèvement arbitraire des enfants d'un misérable ménage par un oncle maternel. Les enfants sont, en conséquence, rentrés sous le toit paternel jusqu'à ce que le mariage eût été légalement rompu par le résident britannique. Les enfants, vu l'inconduite du mari, ont été remis aux soins de leur mère. Le scandale qu'avait occasionné l'enlèvement des enfants avant un tel jugement avait été grand, et avait jeté les chrétiens dans la perplexité touchant la validité du mariage chrétien.

2° Un autre cas est celui d'un grand-père maternel qui, depuis plusieurs années, se refuse à restituer à son gendre les deux enfants issus du mariage de sa fille. Le seul tort du père des enfants est de n'être pas toujours sous le contrôle de la raison tandis que la mère des enfants vit dans l'inconduite.

3° Enfin, le chef du district, Nkoebe, a pris occasion de l'enlèvement des enfants d'Élisa Mafentiri par son beau-frère Labane Lichaba, pour se moquer du mariage chrétien, qui n'est, à ses yeux, que du concubinage, qu'un *lenyalo le ent-*

soeng ka mora' setlatla (mariage contracté derrière un buisson). Si lui et ses conseillers s'étaient tenus à des paroles seulement, je ne vous en parlerais pas; mais leur conduite à l'égard d'une veuve chrétienne et de ses deux enfants me force à prier la conférence d'intervenir énergiquement dans cette affaire. Vous n'ignorez pas sans doute qu'une espèce de servitude existe au Lessouto, comme pour les Masaroas chez les Bamangouatos, et les prisonniers de guerre chez les Barotsis. Nkoebe s'est emparé du bien qu'a laissé le défunt père et mari, sous le prétexte que, celui-ci étant un étranger, sans parenté dans le pays, un *heitmatlos*, tout son bien revient au chef, et cela d'autant plus qu'il n'avait épousé sa femme que « derrière un buisson ». J'ai essayé, mais en vain, de ramener le chef de sa manière de raisonner et d'agir. J'ai même persuadé la veuve de porter le cas devant le magistrat, qui, jusqu'ici, n'a parlé que faiblement de la chose à Nkoebe. Quant à la servitude dans le Lessouto, elle existe sous les noms de *batlanka* (serviteurs) et de *makhabunyane* (servantes). Ce sont des gens pris pendant la guerre, recueillis dans les temps de misère, ou des étrangers que les chefs s'asservissent. Ils sont tous forcés de servir leurs maîtres gratuitement. S'ils obtiennent des femmes, c'est un prêt, et les enfants, bien entendu, appartiennent à ceux au service desquels ils sont. Si une *lekhabunyane* (servante) se marie, le bétail donné revient de droit au chef. C'est ainsi que Morosi, Molapo et autres s'étaient asservi les enfants et les femmes des Bushmen qu'ils tuaient; c'est ainsi que bon nombre de Bassoutos avaient et ont encore à leur service des gens qu'ils tiennent en servitude : tout ce que ceux-ci gagnent, volent ou engendrent revient à leurs maîtres. Cette servitude était, sans doute, celle pratiquée du temps des patriarches, mais n'en était pas moins pour cela de l'esclavage. Tout ceci pour jeter quelque lumière sur le raisonnement et les prétentions de Nkoebe touchant le gros et menu bétail du mari chrétien de la veuve en question.

Je termine maintenant mon rapport en remerciant cordia-

lement ceux de mes collègues qui, pendant l'année, m'ont prêté leur précieux concours en prêchant à Massitissi. Je mentionnerai particulièrement M. Preen, qui, assez souvent, m'a remplacé à Massitissi ou à Moyeni...

Massitissi, 14 avril 1888.

D. FRÉD. ELLENBERGER.

STATISTIQUE

Membres de l'Église	430	Sous discipline	10
Membres de la classe	373	Mariages	6
Annexes	6	Évangélistes	6
Maîtres et sous-maîtres d'école	8	Élèves	228

Collectes et contributions de l'année, 1,314 fr. 15 c.

MISSION DU GABON

LA MISSION DE LAMBARÉNÉ

Lettre de M. Gacon.

Lambaréné, 7 juillet 1888.

Voici le moment de vous parler de choses qui vous réjouiront, je l'espère. Actuellement, notre santé à tous est bonne, ce qui est une grande grâce de Dieu. La saison fraîche ou sèche y contribue beaucoup; j'ajoute que nous ne voyons le soleil briller que rarement.

Nous avons reçu ici M. Lesage le 20 mai; j'ai fait sa connaissance avec plaisir. Nous étudions ensemble la Bible, ce qui est bien important pour nous, qui sommes sans prédicateur dans notre langue. Heureusement la Parole de Dieu est là, renfermant cette manne cachée qui nous donne des forces pour aller en avant car, pour nous commençants, tout semble difficile et sombre; amener les noirs à ces trésors que nous possédons déjà paraît presque impossible, et cependant Dieu, dans sa bonté, nous accorde des encouragements qui doivent nous remplir de reconnaissance...

... Notre école va très bien; les élèves font de réels progrès dont nous sommes bien réjouis. Les enfants sont bons chan-

teurs; ils retiennent facilement une mélodie et surtout ont la voix juste. Malheureusement ils sont aussi causeurs à ne pas s'en faire une idée; dès que la nuit est tombée, le vacarme commence : d'un côté on chante, de l'autre on tape sur je ne sais quoi, le tout accompagné d'une causerie animée; plus la soirée avance et plus le bruit augmente. A neuf heures et demie nous rétablissons le silence par un coup de cloche; mais quelques-uns semblent avoir l'oreille dure et continuent à causer (1). Quand enfin le silence règne parmi nos enfants, on entend encore les bateliers qui naviguent sur l'Ogowé et qui passent en chantant; ajoutez à cela les cris divers des animaux nocturnes et vous aurez une idée du grand concert que nous entendons chaque nuit.

Il me faut aussi vous parler de la chose principale, l'Église, qui grâce à Dieu fait des progrès. Notre chapelle étant trop étroite pour recevoir tous nos chrétiens les jours de communion, les missionnaires ont fait construire des maisons dans quelques villages éloignés pour offrir aux membres de l'Église qui s'y trouvent un lieu de réunion. M. Good s'y rend de temps à autre pour donner la Cène, et baptiser et recevoir dans l'Église ceux qui ont suivi les cultes et sont préparés à en devenir membres. Il parait que ces services sont admirables. D'après ce que m'a raconté M. Good, il y avait foule aux prédications qui ont été faites les deux jours précédant la sainte Cène. M. Good ne peut suffire à la tâche, aussi se réjouit-il du moment où nous pourrons l'aider dans cette partie de son travail. Pour le moment, il nous faut étudier et apprendre la langue. Ce délai semble nous avoir été imposé par Dieu lui-même, de manière à nous empêcher de parler avant que nous ayons assez appris à connaître les mœurs et les coutumes des indigènes pour pouvoir nous mettre à leur place; autrement on ne ferait que battre l'air.

---

(1) On se rappelle que la dissémination des chrétiens oblige les missionnaires de Kangoué à garder les élèves de l'école en pension.

Pourtant, dans l'ordre matériel, nous faisons notre possible pour nous rendre utiles, mais là encore nous voyons que notre premier devoir est d'apprendre au plus vite la langue du pays. Pour ma part je fais toute sorte de petits ouvrages. J'arrive à expédier plus vite le travail du magasin, dont je reste chargé. Ce n'est pas facile, car nos noirs aiment à causer beaucoup. On en voit qui passent une journée entière pour vendre une défense d'éléphant dans les factoreries. C'est donc bien le moins que pour une ou deux grappes de bananes ils désirent discuter un peu; mais j'arrive peu à peu à les calmer...

Je crois que, quand nous serons à notre compte, je pourrai faire les meubles nécessaires, sauf peut-être les chaises, qu'il vaut mieux acheter, vu le temps qu'il faut pour les confectionner. Nous avons ici d'excellent bois. Quelques objets que j'ai fabriqués ont tant surpris les indigènes qu'ils ont demandé à M. Good la permission de rester pour apprendre à les faire. Plus tard j'aurai une classe dans notre école pour enseigner les travaux manuels...

Adieu, que Dieu vous bénisse tous, et vous en particulier, en vous donnant toutes choses avec Lui. VIRGILE GACON.



NOUVELLES DIVERSES. — MISSIONNAIRES EN CONGÉ.

Sur la proposition de la Conférence, le Comité a accordé à M. et madame Preen un congé bien nécessaire après leurs longues années de labeur et les travaux exceptionnels de la construction de l'École industrielle. M. et madame Preen sont arrivés à Paris le 17 août. Après y avoir passé quelques jours, ils se sont rendus au Ban de la Roche, où résident leurs familles.

M. J. Brandt, instituteur à Saint-Louis, est également en Europe depuis quelques semaines. M. le docteur Morin, que le Comité avait prié de se prononcer sur l'utilité d'un congé, a jugé prudent de l'éloigner du Sénégal pendant la mauvaise saison.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

Les adieux de M. Oehler a la maison des missions de Bale. — Une erreur des missions moraves. — Une question vitale : le pastorat indigène. — Les missions au Thibet. — Le 35e congrès catholique et la croisade de Mgr Lavigerie contre l'esclavage en Afrique.

Le 30 août dernier, l'oratoire de la Maison des missions de Bâle s'était rempli d'amis de cette institution. On était venu prier avec l'inspecteur, M. Oehler, à la veille de son départ pour un long voyage d'inspection en Inde et en Chine. Une fois de plus, j'ai ressenti l'impression bienfaisante de la simplicité de nos frères bâlois. Peu de jours après, ce même caractère, expression naturelle d'un grand esprit de renoncement, a frappé notre ami M. Taylor, du Sénégal, tandis qu'il parcourait la Maison des missions de Bâle.

Ce vaste édifice porte dans la bouche des moqueurs suisses le nom de « caserne des Souabes » ; aussi bien tout ce qui s'y fait a le type nettement prononcé de ces *Stunden* (heures) ou réunions d'édification du dimanche soir, l'un des phénomènes les plus caractéristiques de la vie chrétienne dans le Wurtemberg. Les assemblées de ce genre se tiennent dans l'une des maisons du village ; ceux qui les fréquentent sont assidus aux services de l'Église, mais ils éprouvent le besoin d'un culte commun plus intime ; leurs cultes privés rappellent l'image qu'évoque ce que Paul dit des assemblées chrétiennes de Corinthe. Souvent le pasteur, lorsqu'il est évangélique, ou plutôt, car de nos jours ce dernier mot pourrait avoir l'air d'impliquer l'incorporation à quelque parti ecclésiastique, lorsque le pasteur, dis-je, est un chrétien vivant, il va s'asseoir au milieu de ses paysans comme un simple auditeur pour retirer sa part d'édification de cette heure d'entretien fraternel. Ces réunions sont les foyers de la vie chrétienne en

Souabe ; c'est là surtout que se recrutent les chrétiens simples et sans prétentions qui vont ensuite s'instruire à l'institut des missions de Bâle ; ils sont forts d'une expérience qui ne s'acquiert que dans ces milieux où la vie chrétienne semble avoir repris une intensité naturelle, un enthousiasme profond et de bon aloi, un caractère général qui le rapproche du type chrétien primitif.

Il y avait dans toutes les paroles dites lors des adieux de M. Oehler quelque chose de touchant par la rudesse même de la forme et la simplicité de l'expression ; on jouissait de l'absence de tout apprêt. Quand l'un des professeurs de la maison dit au directeur que l'on prierait pour lui matin et soir, parce qu'on l'aimait, nul n'a pu douter que cela ne vînt droit du cœur; il y avait de quoi envier M. Oehler d'être conduit ainsi à travers l'Inde et la Chine par les prières de ses amis de Bâle.

Un autre directeur d'une maison de missions, le professeur Plath, de Berlin, est revenu, il y a quelques jours, de son second voyage dans les Indes. Le pasteur Harms, neveu et successeur du fondateur des missions de Hermannsbourg, voyage depuis près d'un an dans l'Afrique du Sud. Partout on est désireux, au moment où l'œuvre des missions prend un nouvel essor dans le monde entier, d'assurer à ceux qui dirigent les opérations et qui préparent les futurs missionnaires une connaissance précise et immédiate des champs de travail.

A propos de la méthode suivant laquelle les missions doivent être dirigées, le dernier rapport de l'Église morave sur ses missions est extraordinairement instructif. Il constate une situation très critique. Il laisse entrevoir que cette œuvre bénie, dont naguère encore (1) notre *Journal* donnait un aperçu si chaudement sympathique et dans des termes où l'on sentait vibrer comme une sainte jalousie, est menacée d'une déchéance méritée si l'on n'y porte un prompt remède.

---

(1) Voyez *Journal des missions,* 1888, p. 279 et suivantes.

Quel est le mal qui menace de dessécher la sève de cette belle plante? Laissons parler le rapport : « Au Groënland, disent les auteurs du rapport, nous nous sommes accoutumés depuis longtemps à diriger des communautés chrétiennes et à ne plus faire œuvre de mission proprement dite (1)... Au Labrador, nos travaux ne méritent plus le nom d'apostoliques; il y a longtemps qu'ils se réduisent à entretenir et à approfondir la connaissance et la vie chrétiennes dans les communautés existantes (2)... Les Indes occidentales sont notre plus ancien champ de travail; là surtout l'œuvre des missions a pris fin depuis longtemps (3)... Sur les bords du Surinam, dans la Guyane hollandaise, il s'agit de purifier nos communautés chrétiennes des marques de la souillure païenne qu'elles portent encore; mais ce n'est pas là non plus ce que l'on peut appeler une œuvre de mission (4)... Dans les provinces occidentales de l'Afrique australe, notre activité s'est transformée en une sorte d'œuvre de mission intérieure (5). »

La plupart des lecteurs trouveront dans ces extraits d'excellents arguments pour l'apologie du christianisme et des missions chrétiennes, et surtout de grands sujets d'actions de grâces. Dieu n'a-t-il pas béni le travail de ses fidèles serviteurs? Le paganisme n'a-t-il pas été vaincu dans ces diverses contrées? Rien de plus vrai. Cependant l'observateur attentif demeure dans une certaine perplexité en face de ces faits. Ces succès, fruits de plus d'un siècle de travaux apostoliques, ne cachent-ils pas un danger pour les missions moraves?

Les Églises chrétiennes doivent donner leur argent et leurs meilleurs hommes pour porter au loin, jusqu'aux extrémités de la terre, le beau message de la vie par Christ; cela est pour elles plus qu'un devoir, plus même qu'un honneur insigne, c'est leur condition d'existence. Mais laisser les missionnaires

(1) *Jahresbericht von dem Missionswerk der Brüdergemeine*, 1888, p. 3.
(2) *Ibid.*, 1888, p. 5.
(3) *Ibid.*, 1888, p. 8.
(4) *Ibid.*, 1888, p. 15.
(5) *Ibid.*, 1888, p. 17.

se transformer en pasteurs, le fussent-ils dans les pays les plus inhospitaliers ; dépenser les ressources que l'Église met à la disposition de l'œuvre de la propagation de la foi, pour entretenir des Églises indigènes sous quelque latitude que ce soit, c'est commettre à la fois deux fautes graves. Les financiers y verront un virement de fonds condamnable ; on porte en outre un coupable préjudice à l'avancement du règne de Dieu en employant à autre chose qu'à la prédication de l'Évangile parmi les païens des hommes qui se sont enrôlés dans l'armée des apôtres et des missionnaires. Mais il y a bien plus, on fait tort aux Églises mêmes que l'on pense protéger et soigner ainsi. On les traite comme des enfants que l'on serrerait indéfiniment dans un maillot, ou plutôt comme des adolescents que l'on retiendrait à jamais dans une chambre d'enfants. Qui ignore qu'à un certain âge il faut laisser faire à un enfant ses premiers pas, au risque de le voir marcher gauchement d'abord et tomber fréquemment? Quelle génération abâtardie, incapable de se conduire, indigne de vivre, que celle de jeunes gens qu'une sollicitude trop prudente et bien mal avisée aurait toujours préservés du grand air et de la vie publique ! Or, tel est précisément l'état des communautés chrétiennes que la mission morave a gardées trop longtemps sous sa bienveillante tutelle.

Loin de nous de vouloir critiquer des frères pour le zèle et la fidélité desquels on ne peut avoir qu'une profonde admiration! Mais il importe que l'impasse où se voit aujourd'hui l'Église morave devienne pour d'autres sociétés de missions un sérieux avertissement. Qu'il y ait là une difficulté et, l'on doit ajouter, une erreur évidente, c'est ce que le rapport morave constate dans ce résumé significatif : « Partout où nos missionnaires creusent un sillon nouveau, partout où le Seigneur nous ouvre les portes du monde païen, nous voyons dans ce rude combat contre les ténèbres éclater la vie. Par contre, dans nos anciennes communautés où les générations christianisées se succèdent depuis quelque temps, la mor

semble régner ; la vie chrétienne rétrograde au lieu de progresser (1). »

Pour éviter ce péril, il faut que, dès la génération des premiers convertis, les Églises indigènes soient habituées à se considérer comme des sociétes qui doivent subvenir à tous leurs frais ; elles doivent apprendre à se suffire à elles-mêmes comme des organismes vivants et indépendants. Le plus tôt possible, les anciens de ces Églises doivent être chargés, sous la direction du missionnaire, de tout ce qui concerne le gouvernement ecclésiastique. Et, dès qu'on peut le faire, il faut préparer parmi les chrétiens indigènes des hommes capables d'instruire leurs compatriotes, d'être les pasteurs des troupeaux rassemblés d'entre les païens. Jamais une société de missions ne doit salarier un pasteur indigène : c'est l'affaire de chaque Église de veiller à l'entretien de son pasteur. Encore bien moins un missionnaire doit-il devenir le pasteur d'une Église indigène, à moins qu'il ne veuille entièrement dépendre de celle-ci et renoncer en tous cas à son titre de missionnaire.

Il suffit d'énoncer ces principes ; ils s'imposent à tout esprit réfléchi. Les négliger, c'est s'exposer inévitablement aux embarras et aux épreuves que traversent plusieurs des missions moraves, ainsi que le constate le rapport que nous avons cité. Puissent toutes les sociétés de missions, tous les missionnaires, tous les amis des missions prendre à cœur les aveux du département des missions moraves, et reconnaître ce que les faits démontrent aujourd'hui, à savoir que la question du pastorat indigène est une question de vie ou de mort pour toute mission parmi les païens !

On voit ainsi la portée générale du dernier rapport des missions moraves et l'intérêt vital qui s'y rattache. Il faut se hâter d'ajouter que parfois les circonstances ne permettent qu'une application très lente et très réservée des principes

(1) *Jahresbericht von dem Missionswerk der Brüdergemeine*, 1888, p. 25, comparez p. 9.

énoncés ci-dessus. Tel est le cas pour la plupart des missions moraves. Il a souvent été dit dans ces chroniques que les missionnaires moraves ont regardé comme un singulier privilège d'aller prêcher Christ parmi les plus déshérités de ce monde. Les Hottentots du Cap, les nègres des bois de la Guyane hollandaise, et même les Esquimaux, resteront apparemment de grands enfants tant que durera leur race. Il faut donc accorder à l'Église morave, dans la critique que l'histoire de ses missions porte aujourd'hui contre elle, les circonstances atténuantes. Pourtant la mission danoise est parvenue à former des pasteurs esquimaux, tandis que les frères moraves n'ont pas fait un pas décisif dans cette direction; et plus on attend, cela se comprend, plus l'organisation indépendante des Églises indigènes et surtout le recrutement des pasteurs indigènes deviennent difficiles.

Il était utile de formuler une fois pour les lecteurs réguliers du *Journal des missions* ces problèmes qui touchent aux plus graves intérêts de nos missions. Il serait intéressant de poursuivre plus loin cette étude, et aussi de rechercher la cause profonde du peu d'attention que l'on prête encore, parmi les amis des missions, à ces questions vitales et d'une sorte de répugnance que trop de missionnaires éprouvent encore à l'endroit du pastorat indigène. Il suffira d'indiquer ici deux raisons principales pour expliquer cette situation. D'une part, on se laisse facilement aller, en pays païen, à vouloir réaliser ici-bas un idéal auquel nos Églises d'Europe, vieilles de plus de dix siècles, sont loin d'avoir atteint. D'autre part, on oublie beaucoup trop que le but dernier de toute œuvre apostolique n'est pas seulement le salut des âmes individuelles, mais surtout la fondation d'Églises où Jésus-Christ est confessé, où le Dieu vivant est glorifié.

Jusqu'ici l'occasion ne s'était pas présentée de mentionner dans ces chroniques l'une des missions moraves les plus isolées et les moins connues. Aujourd'hui les journaux politiques dirigent l'attention du public sur les hautes vallées de l'Hi-

malaya. Les Anglais préparent un corps expéditionnaire contre les Thibétains du Sikkim, à 7 ou 800 kilomètres au nord de Calcutta, au pied des cimes les plus élevées du globe; une autre expédition anglaise plus considérable encore se dirige vers la haute vallée de l'Indus, contre le pays de Ladakh à l'extrême nord-est du Pendjab. En même temps on apprend que le fameux général et explorateur russe, Prjévalski, s'apprête de nouveau, après un premier échec, à pénétrer dans la ville de Lhassa, la capitale du Thibet et la résidence du *dalaï-lama* ou chef religieux des bouddhistes.

L'Église morave a établi depuis trente-deux ans, parmi les Thibétains de l'Himalaya occidental, une mission qui doit servir d'avant-poste à des entreprises plus considérables du côté de la Mongolie. Quatre missionnaires occupent actuellement trois stations dans ces vallées isolées du monde et dont l'altitude varie entre 3,500 et 4,000 mètres (1); ce sont Kyélang, près des sources du Djinab, et Poo, près de celles du Satledj, deux affluents de l'Indus; la troisième station, Léh, est située sur l'Indus même, dans le pays de Ladakh. Un cinquième missionnaire, médecin de profession, va rejoindre l'une ou l'autre de ces stations. Depuis plus de trente ans que ces vaillants pionniers travaillent parmi les Thibétains, ils ne comptent encore que 15 chrétiens, dont seulement 11 communiants (2). L'une des plus prochaines chroniques contiendra quelques détails sur ces tentatives d'entamer le bouddhisme au centre même de son empire.

Ce mois-ci il faut encore mentionner, ne fût-ce que pour mémoire, la croisade que le cardinal Lavigerie prêche en Belgique, en France et en Angleterre contre le commerce des esclaves dans l'Afrique orientale. Le 35e congrès des catholiques allemands, réuni au commencement de septembre à Fribourg en Brisgau, s'est engagé à soutenir le prélat français

(1) On sait que la cime du mont Blanc n'atteint que 4,810 mètres.

(2) *Jahresbericht von dem Missionswerk der Brüdergemeine*, 1888, p. 33 et 41.

dans son entreprise chevaleresque. Le fougueux et habile chef de la fraction du centre dans le parlement allemand, M. Windthorst, ne s'est pas contenté de prononcer un long discours en faveur de la croisade de Mgr Lavigerie et des missions catholiques au Soudan, il a voulu servir de parrain à deux jeunes Soudanais qui ont été baptisés en grande pompe dans l'antique cathédrale de Fribourg (1).

On est heureux de voir que la question du commerce des esclaves en Afrique préoccupe de plus en plus le public. C'est un exaucement de la dernière prière de Livingstone ; c'est encore, sous une forme sociale et politique, la reprise sérieuse de la lutte contre l'islam. Un correspondant du *Times* donnait récemment (2) des détails poignants sur les manœuvres criminelles des Arabes sur les bords du lac Nyassa (3), pour se procurer des esclaves. Il est donc possible que l'évêque de Carthage trouve le million et les cent hommes qu'il demande pour faire la guerre aux chasseurs et aux marchands d'esclaves du centre de l'Afrique; mais on doit regretter que l'Église et les missions soient mêlées à ces entreprises guerrières. Il est douteux, en outre, que Mgr Lavigerie atteigne son but en Afrique. Le roi Léopold II a fait remarquer (4) que deux flottilles de croiseurs internationaux, surveillant étroitement les côtes africaines, supprimeraient plus rapidement ce honteux trafic qu'une expédition chanceuse sur terre, que les marchands d'esclaves se contenteront d'éviter avec leurs convois. Peut-être y aurait-il un moyen plus efficace encore : c'est que le gouvernement musulman de l'Égypte fût remplacé par une puissance sincèrement antiesclavagiste.

F. H. K.

(1) *Germania*, nº 206, 1 (7 septembre 1888).
(2) *The Times* du 31 août dernier, p. 8.
(3) Voyez *Journal des missions*, 1888, p. 150 et suivantes, et p. 317.
(4) Suivant la *Allgem. Missionszeitschrift, Beiblatt*, 1888, p. 80.

Le gérant : Alfred Boegner.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13672.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE COMITÉ DES MISSIONS

aux amis et soutiens de l'œuvre.

Paris, le 22 octobre 1888.

Au moment où il reprend ses séances interrompues par les vacances, le Comité de la Société des missions éprouve le besoin de vous exposer la situation à la fois encourageante et sérieuse de l'œuvre dont la gestion lui est confiée.

Par la bonté de Dieu, les espérances qu'a fait naître l'érection de la *Maison des missions* n'ont point été déçues. Cette maison est actuellement pleine : 11 jeunes gens s'y préparent à la carrière missionnaire ; plus 3 élèves placés à l'école préparatoire des Batignolles. Ces chiffres dépassent tout ce qui avait été obtenu dans le passé.

Outre ces 14 élèves en préparation, 4 jeunes gens, arrivés au terme de leurs études, n'attendent pour partir que les décisions du Comité : ce sont MM. Ad. Jalla, Allégret, Escande et Teisserès.

Si considérable que semble ce nombre en comparaison de la

moyenne annuelle de nos envois d'ouvriers, il n'est pas encore suffisant pour nos besoins.

La *mission du Zambèze*, frappée par la mort récente de M. Dardier et entourée d'innombrables difficultés, a droit à recevoir sans retard une preuve de notre sympathie par l'envoi d'un ouvrier capable.

L'*œuvre du Lessouto*, si visiblement bénie par Dieu ces derniers temps, réclame avec instance les moyens de fonder enfin une station dans le district de Bouta-Bouté, situé à l'extrémité septentrionale du pays, où notre mission est encore si faiblement représentée et où la concurrence catholique menace de nous fermer les portes, si nous ne fondons pas ce poste, dont la création est résolue en principe depuis si longtemps.

La *mission du Sénégal* aussi a besoin de renforts, et la présence d'un ouvrier de plus nous semble d'une nécessité si évidente, que nous avons décidé d'urgence le départ de M. Escande pour ce champ de travail, outre un second instituteur missionnaire dont les services ont été agréés depuis quelque temps déjà.

L'envoi de missionnaires au *Congo*, longtemps différé faute d'hommes, ne peut plus l'être maintenant que nous avons des ouvriers disponibles. On comprendra notre désir de mettre à part, si possible, deux hommes pour cette entreprise.

Nos missionnaires de *Taïti* ne nous adressent pas actuellement de demandes, mais la situation précaire où se trouvent, dans quelques archipels (Loyalty, Hébrides, îles Sous-le-Vent) récemment rattachés à la France, les Églises protestantes créées par des missionnaires anglais, peut nous obliger prochainement à intervenir par l'envoi de missionnaires capables de conduire ces Églises à travers les dangers d'une situation très difficile.

Ces besoins divers, ces portes ouvertes devant nous, ces jeunes gens prêts à partir, la situation pénible de quelques-uns de nos champs de travail, les deuils qui nous ont frappés,

tout nous rappelle donc la grandeur et la beauté de notre œuvre, mais aussi les dangers qui menacent nos ouvriers, et tout le poids des responsabilités qui pèsent sur nous à cette heure.

Aussi nous sentons-nous pressés, avant tout, de solliciter avec instance le concours des prières de l'Église, et en particulier des amis et soutiens de notre Société. En faisant mention de notre œuvre dans leurs intercessions particulières, en lui donnant sa place dans leur culte de famille, en s'associant aux réunions de prières pour les missions, là où elles existent, en travaillant à établir ces réunions, là où elles n'existent pas, ils rendront à notre cause le plus grand des services, et nous assureront, autant qu'il dépend d'eux, les grâces qui nous sont indispensables pour diriger et mener à bonne fin les entreprises qui nous sont confiées.

Que la prière pour les missions monte de tous les cœurs et de toutes les Églises, et la bénédiction de Dieu retombera en rosée sur toutes les Églises et tous les cœurs chrétiens ; « la grâce obtenue pour nous par plusieurs deviendra pour plusieurs un sujet d'actions de grâces ». (2 Cor., I, 11.)

Le cœur qui prie est prêt à l'action et au sacrifice; c'est vous dire qu'en comptant sur vos prières nous avons besoin de compter aussi sur un redoublement de votre activité en faveur des missions. Sans de nouveaux et sérieux efforts de votre part, nous serons *hors d'état de répondre aux appels qui nous sont adressés de tous côtés* et que nous venons de vous rappeler. Nous vous demandons *les moyens de faire partir sans retard les jeunes gens qui ont terminé leurs études*. En nous fournissant ces moyens, vous vous montrerez conséquents avec l'acte de foi que vous avez fait en nous aidant à élever la nouvelle Maison des missions. N'avons-nous pas tous considéré la rapidité avec laquelle cette maison s'est élevée et remplie d'élèves, comme un encouragement que Dieu lui-même a donné à nos Églises pour les faire marcher avec plus de confiance dans la voie de la conquête du monde par l'Évangile?

Ne nous arrêtons pas à mi-chemin, et, puisque l'œuvre a grandi, puisqu'elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier, par un nouvel acte de foi et de charité, mettons nos offrandes et notre collaboration en harmonie avec les proportions nouvelles qu'elle a prises sous la bénédiction de Dieu.

En réclamant de vous ce concours encore plus énergique que par le passé, nous tenons à éviter même l'apparence de l'injustice envers les amis qui nous ont si fidèlement assistés jusqu'à ce jour. Nous savons qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont donné selon leur pouvoir et même au delà de leur pouvoir, et nous ne pensons pas sans émotion à la manière dont ils ont soutenu notre œuvre dans ses mauvais jours. Et néanmoins nous croyons que le protestantisme français, dans son ensemble, est loin de proportionner ses sacrifices à la grandeur des devoirs que lui impose le monde païen, et nous sommes assurés qu'en réglant à nouveau, sous le regard de Dieu, et dans un esprit d'ordre et de méthode, la part de leurs dépenses qu'ils réservent à l'œuvre de Dieu, beaucoup de chrétiens arriveraient à doubler et à tripler, pour ne pas dire plus, leur offrande annuelle aux missions.

Pourquoi la collecte à domicile pour les missions, qui existe dans un certain nombre d'Églises, ne s'établirait-elle pas dans tous les centres protestants, par l'initiative des comités auxiliaires ou des chrétiens de bonne volonté ? Pourquoi la fête des missions, pourquoi les réunions mensuelles de prières ne sont-elles encore établies que dans une partie de nos paroisses ? Pourquoi les ventes de missions sont-elles si rares en dehors des grandes villes ? Pourquoi chaque Église n'a-t-elle pas sa réunion de travail en faveur des missions ? Pourquoi chaque école du dimanche n'est-elle pas enrôlée au service de notre œuvre ? Pourquoi les chrétiens riches ne s'imposeraient-ils pas, comme cela se fait ailleurs, une contribution trimestrielle ou mensuelle en faveur des missions ?

Il n'entre pas dans notre pensée de nous substituer à la ocnscience individuelle et de taxer en quelque sorte nos Églises au nom de l'œuvre des missions. Mais, les yeux fixés

sur le monde païen, sur les portes ouvertes devant nous, sur nos jeunes gens prêts à partir, nous nous sentons le droit et le devoir de demander à tout chrétien son concours actif à une œuvre qui n'est pas la nôtre, mais celle de toute l'Église.

On l'a dit bien des fois : l'heure des missions a sonné; le monde longtemps fermé à l'Évangile est désormais ouvert à son action. Dans cette sainte œuvre, Dieu nous réserve une place honorable. Saurons-nous l'occuper? A nos Églises de répondre.

POUR LE COMITÉ.

Le président :
LÉON DE BUSSIERRE.

Les vice-présidents :
Dr G. MONOD.
L. VERNES.
G. APPIA.
E. DHOMBRES.

Les secrétaires :
E. DE PRESSENSÉ.
E. BERSIER.

Le trésorier :
E. DE BAMMEVILLE.

Le directeur:
A. BOEGNER.



LA PRÉPARATION DE NOS MISSIONNAIRES

Allocution de M. Appia à la séance de rentrée.

Mes chers jeunes amis,

Les paroles que je prendrai pour devise sont celles de saint Paul : *Je laisse les choses qui sont derrière moi, et je cours vers le but.* En s'adressant à de futurs collègues, qui ont le privilège de la jeunesse, celui qui a dépassé son midi serait tenté de prendre pour thème ses regrets, regrets de n'avoir pas su mieux mettre à profit les années, les forces, les tâches de la vie, qui appartiennent désormais au passé. Mais le regret est stérile et n'a point de place dans l'Écriture. S'il y paraît, c'est pour être absorbé, comme les gémissements de l'Ecclésiaste, par la crainte pratique de Dieu, ou pour faire place, comme ceux de Job, à l'adoration du Dieu caché, qui guérit

et qui répare nos erreurs. Le chrétien suit une marche bien différente de celle du mondain : il va de la grâce à la paix, de la paix à la liberté et à la fermeté, de la fermeté à la victoire, même au sein des afflictions ; son affliction produit la patience, la patience l'expérience, et l'expérience ne lui inspire point le dégoût des choses humaines, mais fait naître en lui une espérance qui ne confond point, parce que le Saint-Esprit ranime dans son âme l'amour de Dieu. Aussi bien ne représentez-vous pas l'espérance, l'avenir, la marche en avant, l'esprit d'entreprise et de courage, la préparation à la plus belle des carrières ?

J'arrive à la question que je désire examiner avec vous aujourd'hui. Votre préparation est-elle bien ordonnée, suffisante ? Je ne voudrais en faire ni l'éloge, ni la critique ; c'est vous, c'est votre carrière, c'est votre réussite et ce sont vos actes qui en légitimeront le caractère, qui en feront sentir les mérites ou les insuffisances. Mais je voudrais cependant vous donner aujourd'hui bonne confiance, en vous rappelant tout d'abord que nous nous fondons sur l'expérience de soixante et plus d'années, et que le mode de préparation que nous suivons a été adopté dès l'origine de notre Société de Paris. Nos devanciers ont tâtonné, il est vrai, ils ont cherché jusqu'au nom qu'ils donneraient à notre œuvre. « La Société, disait « Frédéric Monod, à la première assemblée annuelle, aurait « aimé pouvoir remplacer le nom de « Missions » par un autre, « dans la crainte que le but qu'elle se propose ne fût pas « assez clairement distingué de celui qu'ont en vue d'autres « établissements de missions parmi nous », — tant le titre de missionnaire semblait alors peu propre à garantir la confiance ; peut-être parce qu'il rappelait trop les missions du Paraguay ou de la Chine, ou la mission bottée du Poitou, ou encore les missions mielleuses des émissaires de la Propagande.

La première œuvre du Comité, dit le rapport de 1824, fut d'organiser partout en France la réunion mensuelle de prières ; la deuxième, de publier un bulletin mensuel ; mais la troisième, qui était sa véritable œuvre, a été d'emblée, comme dit le prospectus, « de faire profiter les missionnaires, soit français, soit

« étrangers, des facilités que présente la capitale pour l'ac« quisition des langues et des sciences nécessaires à leurs « travaux, et le Comité a jeté les bases d'un établissement des« tiné à les recevoir. » « Le Comité, disait le rapport de M. Mo« nod fils, invite spécialement les amis de la cause des mis« sions à adresser de ferventes prières à Dieu pour que les « démarches du Comité et les efforts du directeur aient un « heureux résultat. Il n'est pas besoin d'ajouter, messieurs, « qu'en faisant ces dispositions dispendieuses pour constituer « solidement et utilement l'institution, le Comité compte moins « sur les ressources actuelles de la Société que sur la béné« diction d'en haut, sur laquelle il se repose avec foi, et sur « un redoublement de zèle et de libéralité de la part des chré« tiens évangéliques de France, qui se feront à la fois une joie « et un devoir de soutenir un établissement dont le but est si « sacré et si cher à leur cœur. »

Fonder, diriger, consolider un établissement qui prépare par des études spéciales et par une éducation pratique et théorique les futurs missionnaires, en étendre l'action, en perfectionner les méthodes, en constater les succès, en rectifier les erreurs, telle est donc, définie par ses fondateurs, l'œuvre à laquelle nous travaillons ici en commun. Essayons maintenant de passer rapidement en revue ce qui se fait ailleurs pour la préparation des ouvriers.

Chose remarquable, les rapports des 80 ou 100 sociétés de missions, les quelques manuels qui énumèrent ces mêmes sociétés, nous disent rarement, ou plutôt ne nous disent jamais avec détails comment elles préparent leurs agents. Nous sommes donc réduits à glaner nos données un peu partout.

La grande Société morave (1) indiqua sa méthode dès ses premiers pas. Elle entendait envoyer avant tout, au sein du monde païen, des témoins fidèles du Sauveur, capables de

(1) Les moraves ont envoyé en tout environ 2,300 missionnaires, hommes et femmes, parmi les païens. Aujourd'hui ils ont à Fairfield, près Manchester, un « collège » théologique anglais dirigé par le Rév. R. Elliott; à Gnadenfeld, en Prusse, un « séminaire » allemand dirigé par

le faire connaître et aimer par les païens, fussent-ils artisans comme ses héroïques pionniers, potiers comme Dober, ou charpentiers comme Nitzschmann. La société dépense néanmoins aujourd'hui 9,000 francs par an pour la préparation de ses ouvriers missionnaires.

La Société baptiste, fondée en 1792, n'eut pas à s'occuper d'abord de la question. Elle était heureuse d'envoyer aux Indes un seul missionnaire, l'illustre savetier William Carey. Aujourd'hui, si nous ne nous trompons, le collège baptiste de Regent's Park prépare des missionnaires et des pasteurs indifféremment.

La Société de Londres, réunissant à son origine, en 1795, des membres de toutes les Églises, accepta ou choisit ses premiers missionnaires dans tous les centres évangéliques, qui semblaient avoir pris pour mot d'ordre commun : « *Des hommes spirituels pour une œuvre spirituelle.* » Aujourd'hui encore elle n'a pas d'école préparatoire ou théologique.

Il en a été de même des wesleyens, des Américains et des Écossais, — excepté pour la mission médicale. En Amérique, le collège d'Andover avait fourni comme fondateurs de l'œuvre, en même temps que comme premiers missionnaires, des hommes tout armés pour le combat, tels que Judson, Nott, Rice, etc. ; en Écosse il en fut de même, l'université de S.-Andrews ayant formé Alexandre Duff, Urquart, Adams, etc.

Dès lors, toutes les sociétés anglo-saxonnes, petites et grandes, ont suivi plus ou moins la même méthode, légitimée par l'expérience si heureuse de la Société américaine (*American Board*) et de la Société presbytérienne d'Amérique (*Presbyterian Board*) et ont demandé leurs ouvriers aux universités et aux écoles de théologie.

La Société épiscopale (C. M. S.), au contraire, fondée en 1799, et qui a déjà envoyé 1,000 missionnaires dans le champ

---

M. P. Becker; à Bethléem, en Pensylvanie, un « Moravian college » avec un séminaire théologique américain dont le président est le Rév. A. Schultze, et le surintendant, le Rév. J. F. Hamilton, et où les étudiants passent six ans

du monde païen, n'en a reçu que 200 des universités, et en a préparé elle-même 500 à son collège d'Islington, dont l'un des directeurs, M. W. H. Barlow, a exposé avec beaucoup de sens les méthodes et les principes, dans les grandes conférences tenues à Exeter-Hall cette année. Le fait que la plupart des petites sociétés anglaises n'ont pas d'école missionnaire proprement dite, nous explique peut-être en partie le succès de l'*East London Missionary Institute*, fondé par M. Grattan Guinness, en 1872, et qui a déjà reçu 800 élèves, dont plus de 500 sont en activité. Cet établissement possède à la campagne une succursale, où se fait une préparation vigoureuse et un triage indispensable entre ceux qui peuvent poursuivre les études et ceux qui ne sont propres qu'à devenir artisans missionnaires.

Sur le continent d'Europe, la méthode suivie a été tout à fait différente : non seulement Walæus avait déjà en 1622 un collège missionnaire à Leyde, et la Société hollandaise le sien à Berkel en 1810, et, plus tard, depuis 1821, à Rotterdam; mais la Société de Bâle, fondée en 1815, et celle de Paris, en 1822, furent établies dans la pensée que leur premier devoir était de préparer elles-mêmes des missionnaires pour les grandes sociétés qui avaient surgi avant elles. L'exemple du vieux Jaenike, de Berlin, dont l'école des missions fut fermée après sa mort, en 1826, influa sans doute sur la société de Berlin, qui ouvrit son Institut en 1829 ou 1830; le pasteur Gossner, trouvant la nouvelle maison de la société trop somptueuse, s'en détacha, et forma, vers 1840, ses ouvriers dans son propre séminaire ou école missionnaire. Barmen ouvrit sa maison en 1833 ; celle de Hermannsbourg débuta en 1849 avec 12 élèves; l'école de Reval a été ouverte en 1882, et en 1884 le pasteur Janssen a commencé une école préparatoire pour les luthériens de la Frise orientale. Leipzig enfin, qui avait voulu d'abord recruter uniquement ses missionnaires parmi les pasteurs sortis des universités, a été obligé, par la pénurie d'ouvriers, de rouvrir son séminaire de missions en 1879. Nous ne parlons pas du séminaire de Neuendelttelsau, qui prépare des pasteurs pour les colonies.

Quant à la Société de missions de la haute Église (S. P. G.), elle entretient ou subventionne 28 séminaires théologiques, où se forment des ecclésiastiques destinés aux champs de travail intérieurs et extérieurs. Les Danois ont, en 1875, fondu en un seul les deux séminaires destinés à donner des pasteurs indigènes au Groenland.

L'expérience générale des Sociétés continentales est donc en faveur de la marche que nous suivons, et nous pouvons l'appuyer sur de bonnes raisons, que le temps ne nous permet pas de développer.

L'homme forme des descendants à son image ; il est donc de toute importance que ceux qui seront les pères des nouvelles Églises et des nouvelles populations chrétiennes soient trempés pour leur œuvre et avant tout fondés solidement dans l'Écriture. On demandait au missionnaire Colhoun, du Liban : Quel moyen avez-vous trouvé, dans votre longue expérience, le plus efficace pour donner un caractère chrétien et fort aux populations que vous évangélisez? Il répondit sans hésiter : « La Bible. » Tel est, en effet, le centre de vos études. Quant aux traits spéciaux de votre préparation morale, nous pouvons dire que la meilleure sera celle qui trempera le plus fortement votre individualité, celle qui vous habituera le moins à vous appuyer sur autrui et vous inspirera le désir et l'habitude d'aller droit au but.

Aller droit au but, c'est là, croyez-le, la condition essentielle du succès pour vos études. Vous n'avez pas le temps de faire les études que l'un des professeurs de Marbourg introduisait par ces mots : *in futuram oblivionem*, — vous étudiez : *in proximum usum;* entre vos mains tout doit devenir semence, préparation efficace et féconde pour réaliser vos saintes et légitimes espérances.

Cette espérance, qu'est-elle, messieurs ? Est-ce celle d'avoir une place d'honneur dans la galerie des portraits des grands missionnaires ? Est-ce celle d'attacher votre souvenir et votre nom à la direction d'un jeune roi, comme saint Éloi, à l'organisation d'une province, comme saint Séverin, ou à la fon-

dation d'une vaste association d'éducation populaire, comme Lassalle ou saint Charles Borromée? Certes, ces espérances n'ont rien d'indigne de nous; mais ces hommes eux-mêmes, je l'espère, en avaient une plus sainte et plus légitime, c'est d'amener un jour au Maître, qui nous a appelés au saint ministère, quelques âmes sauvées, instruites, édifiées par leur moyen, d'avoir mieux fait que Moïse, qui ne pouvait montrer au peuple que l'image du salut, le serpent d'airain et non le Sauveur lui-même avec toute sa puissance de réparation, de pardon et de vie. Votre ambition, c'est de vous présenter devant le trône de Celui qui a répandu tout son sang pour nous et de pouvoir Lui dire : « Me voici avec les enfants que tu m'a donnés! » Changer les pierres en enfants d'Abraham, amener des enfants de colère à être des héritiers du ciel, faire que le lion, l'ours et la génisse paissent ensemble et qu'un petit enfant puisse les conduire, voilà de quoi tenter la plus noble ambition et stimuler les efforts les plus confiants!

Écoutez en terminant comment un philosophe chrétien exprimait, en 1824, cette sainte espérance :

« A l'époque, disait M. Stapfer, où la croyance dans le Sauveur du monde s'est ranimée au bruit de la chute des vains édifices et des folles combinaisons de l'homme; c'est alors qu'ont été jetés les fondements des deux plus belles institutions de nos jours; c'est alors qu'avec une énergie couronnée d'un succès inespéré, a été conçu le plan de rappeler à tous les hommes qu'ils sont frères, qu'a été reprise, pour la première fois peut-être depuis le commencement du christianisme, l'exécution sérieuse, raisonnée et perdurable de former une famille du genre humain, en ravivant avec le souffle de la charité l'étincelle de l'humanité et de la vie éternelle, partout où l'une avait été foulée aux pieds et l'autre mise en oubli, sur les côtes de l'Afrique, sur les rives du Gange, sur les cimetières d'Otahiti... La charité, pour effectuer cette œuvre, s'est emparée de la civilisation comme des éléments de la nature humaine, de ses facultés innées comme de ses richesses acquises... Elle a su mettre à contribution les plus

hautes connaissances, les conceptions du génie et les petites épargnes de l'homme de peine et du cultivateur... et aujourd'hui des nations presque entières forment des associations missionnaires. Les ouvriers et les artisans se rappellent que, sous la nouvelle alliance, ils seront la race élue, qu'ils sont sacrificateurs et rois, la nation sainte, le peuple acquis..... Ils espèrent que le résultat final de l'action de la religion du Sauveur sera de former de tous les habitants de la terre une société unique, de transformer cette société en une seule et même famille et d'amener une condition des affaires humaines où cette famille n'aura qu'un cœur et qu'une âme.

« C'est la charité, la charité allumée au feu de cet amour divin, dont le divin exemple nous fut donné sur la croix, c'est la charité qui a créé ces établissements d'où partent les messagers de la bonne nouvelle, les intercesseurs qui se jettent entre les esclaves et les maîtres, entre les bourreaux et les victimes, entre la veuve et le bûcher, entre le fleuve et l'enfant qui doit y être précipité, ces porteurs de paroles de paix au nom d'un médiateur qui, en le réconciliant avec Dieu, réconcilie l'homme avec l'homme et avec lui-même ! »

C'est le regard fixé sur ces glorieuses perspectives que nos devanciers ont eu le courage de fonder notre Société, et certes leur foi a eu son salaire; c'est avec ces mêmes espérances et un joyeux courage que vous allez maintenant vous vouer à l'étude, à la prière, aux préparations que requiert votre sainte vocation, laissant les choses qui sont derrière vous et courant vers le but.

RENTRÉE DE LA MAISON DES MISSIONS

La rentrée de la Maison des missions donne tous les ans lieu à une séance à laquelle, malgré son caractère tout intime, professeurs et élèves attachent un grand prix. En commençant les travaux de l'année scolaire, il leur est doux de se

sentir entourés des prières et de l'affection des amis de l'œuvre des missions.

Cette séance a eu lieu le 12 octobre, à 4 heures, dans la salle de la bibliothèque, où se donnent aussi les cours. L'absence de M. Krüger, qu'une maladie de madame Krüger retenait à Bâle, et qui n'a pu rejoindre son poste, quelques jours plus tard, qu'en se résignant à une longue séparation, a jeté une ombre de tristesse sur cette heure, qui nous laisse d'ailleurs de douces et fortifiantes impressions.

Après une prière de M. Couve, M. le pasteur Gout, qui présidait, a ouvert la séance par une courte allocution. Rappelant les souvenirs de l'inauguration, qui ne remonte pas encore à dix-huit mois, il a montré les progrès accomplis depuis lors par la Maison des missions. Elle avait alors 5 élèves, et en compte maintenant 14, sans parler des 4 jeunes gens qui ont terminé leurs études et sont prêts à partir. Il a terminé par quelques paroles d'exhortation et d'encouragement aux élèves et aux professeurs. M. le pasteur *Appia* a donné un aperçu des diverses méthodes employées par les différentes Églises pour la préparation des missionnaires. Nos lecteurs ont trouvé plus haut ce travail. M. *Boegner*, directeur, prenant pour texte de son allocution la mort récente de M. Dardier, a cherché à montrer les leçons qui se dégagent de cette mort pour les élèves missionnaires. M. *Hollard* a parlé du prix des études théologiques et du regret qu'on éprouve quand il est trop tard pour s'y livrer. Enfin, M. *de Pressensé* a cité une admirable parole de saint Augustin, qui lui semble révéler le secret d'études théologiques bénies. Si l'apôtre Jean a eu cette hauteur de vues, cette profondeur de pensées, dit ce Père de l'Église, c'est qu'il se tenait penché sur le sein de Jésus : *De isto pectore in secreto bibebat:* Il buvait en secret à cette source divine, et tout théologien ambitieux de marcher sur ses traces devra y puiser à son tour.

Une prière de M. Théodore Monod, qui avait ce jour-là la joie de voir un second de ses fils entrer dans la Maison des missions, a terminé cette simple et bienfaisante séance.

LESSOUTO

UNE CHAPELLE RENVERSÉE PAR UN OURAGAN

Fêtes chrétiennes et fêtes païennes

Lettre de M. Mabille.

Morija, 22 mai 1888.

Cher directeur,

Je dois vous faire part d'un accident arrivé à une de nos plus grandes chapelles. Il n'y avait pas longtemps que nous en avions fait la dédicace ; elle était située à Matelilé, chez le chef Séeiso, et m'avait coûté près de 5,000 francs, à cause du roseau que j'avais dû acheter très cher et dont le transport m'avait beaucoup coûté également. Dans la nuit du 15 mai, une tourmente ou plutôt un ouragan a pris cette chapelle en flanc et l'a renversée absolument ; il ne reste qu'un pan de mur au pignon ouest. Le même ouragan a fait plusieurs autres désastres : à Mafeteng il a enlevé une écurie et arraché des eucalyptus. Au village de Séeiso lui-même, il a enlevé deux maisons et tous les enclos placés devant les huttes. Je ne puis pas laisser là ces ruines; il faut prendre mon courage à deux mains et construire une nouvelle chapelle. Celle-ci sera faite en pierres au lieu de briques, et j'y placerai un toit en fer galvanisé, qui sera moins cher et tout aussi solide. Mais le plan est facile à faire; où trouverai-je les moyens de bâtir? Cette chapelle donnait abri à une congrégation considérable, et à une école comptant plus de 40 enfants.....

C'est la première fois que pareil accident arrive à une de mes chapelles, outre l'ouragan qui enleva le toit de fer de l'église de Morija en 1862 ou 1863. Il faut le dire, nous avons eu des pluies en abondance ces derniers temps, tellement abondantes que les épis de maïs germent sur tige; peut-être les briques des murs étaient-elles détrempées et ceux-ci n'ont-ils pu résister à l'assaut de la tempête.

Notre vie continue du reste sa course monotone. Nous

allons reprendre nos cours à l'école biblique dès le commencement de la semaine prochaine, et mes collègues se préparent également à ensemencer le terrain à nouveau. Je ne sais encore quel sera le nombre de mes élèves ; probablement le même ou à peu près que celui de la session écoulée. Mais nous n'avons presque pas de combustible, grâce à ces pluies anormales que nous avons eues pendant le mois d'avril. Aujourd'hui il fait un froid de loup et il neige dans les montagnes.

Bien m'en a pris de visiter mes deux annexes situées dans la vallée de la Makhaleng, il y a dizaine de jours Je partis un samedi matin avec un garçon pour mon annexe de Likhameng, et y arrivai après avoir été à cheval pendant 8 heures et demie. Le lendemain, il plut dès le matin ; j'avais à faire la dédicace d'une petite chapelle et à baptiser trois femmes. Les services se firent : celui de dédicace dans la chapelle, celui des baptêmes et de la Cène en plein air malgré la pluie. Il y avait peu de gens, trop cependant pour la chapelle. D'ailleurs, de l'autre côté de la rivière de la Makhaleng, le chef Lerotholi faisait, lui aussi, sa petite fête ; il était arrivé de bonne heure au village du chef Makuaé avec un troupeau de bétail destiné à acheter deux femmes. De notre côté, c'étaient les chants et la prière, et la prédication de la parole de Dieu ; de l'autre, c'étaient les cris (*melulietso*) des femmes acclamant le chef Lerotholi et le bétail qu'il amenait.

L'après-midi, nous partions par une pluie battante pour une autre annexe, celle de Likotopeng, à deux heures plus haut dans la vallée ; nous fîmes là une course difficile, par des chemins montants et descendants aussi glissants que possible. Nous arrivâmes au port sans accident. Le lundi, vers 10 heures, une nouvelle réunion de baptêmes et de sainte Cène (4 baptêmes d'adultes et 2 d'enfants). Peu de païens, vu les mauvais chemins et la fête de Lerotholi qui se continuait et qui avait attiré les populations, grâce aux bœufs qu'on devait tuer et manger et aux pots de bière préparés pour tous les venants. Au milieu du jour je remontais à cheval et après huit

heures un quart en selle j'arrivais à la maison, pas trop fatigué et heureux d'avoir fait cette course, que j'avais dû renvoyer à cause des pluies. Les évangélistes de ces deux annexes ont un dur travail; ce sont Céphas (Kefase) et Enea, jeunes hommes tous les deux, qui, pour faire leur œuvre, ne doivent ménager ni leurs montures, ni leurs propres jambes.

LA STATION DE SÉBAPALA

La station de *Sébapala* est, comme on le sait, une ancienne annexe de Massitissi. L'immense étendue de ce district, l'accroissement de sa population, d'autres causes encore, ont déterminé la Conférence à en détacher une portion et à en faire un district spécial. Cette œuvre difficile, laborieuse, a été confiée à M. Bertschy. Les débuts de ce missionnaire ont été pénibles, parfois douloureux. Il a cependant persévéré, et son travail n'est pas resté sans fruits, comme on en jugera par la lettre dont nous publions ci-dessous des extraits. Ajoutons que M. Bertschy réside actuellement à Léloaleng, siège de l'école industrielle, où il remplace M. Preen pendant son congé. Léloaleng étant situé à proximité du champ de travail de M. Bertschy, celui-ci peut continuer son activité propre tout en dirigeant l'école industrielle.

Sébapala, le 5 mars 1888.

Cher monsieur Boegner,

Il faut que je vous envoie quelques mots par ce courrier pour que ma lettre ne vous arrive pas après la réunion annuelle. Je commence par la fin.

Il y a juste un mois, le 5 février, que j'ai inauguré la salle à laquelle je travaillais depuis plusieurs mois. Elle doit servir spécialement pour l'école, mais nous y tiendrons aussi nos services religieux tant que nous n'aurons pas mieux. C'est un local qui peut contenir une centaine de personnes. Irénée Cochet était justement de passage chez moi ce jour-là, se rendant à Léloa-

leng, où devait avoir lieu, le mercredi de la même semaine, l'ouverture de la nouvelle maison d'habitation de M. Preen. Je le priai de tenir le service du matin; la salle était pleine; les païens du voisinage étaient accourus, et à nos chrétiens de la station, qui ne sont qu'un petit groupe, s'étaient joints ceux d'une annexe voisine assez importante. Ceux qui durent se tenir dehors, écoutant à la porte et sous les fenêtres demeurées ouvertes, étaient, je pense, plus nombreux que ceux qui avaient trouvé place à l'intérieur. Ce fut l'occasion de louer Dieu pour le développement que l'œuvre a déjà prise à Sébapala. On y avait d'abord placé un simple évangéliste; à mon arrivée au Lessouto, la conférence missionnaire me désigna pour aller occuper ce poste, et nous avons l'espoir que cette station sera aussi prospère que ses sœurs plus âgées.

L'après-midi, je fis un service spécialement destiné aux chrétiens, et qui fut suivi de la sainte Cène. En même temps, un évangéliste faisait en plein air un culte pour les païens.

Cette simple salle d'école est à mes yeux un progrès important. Que de fois nos cultes n'avaient-ils pas été interrompus auparavant par les pluies, les froids et toutes les intempéries. Au moins pourrons-nous, maintenant, nous réunir régulièrement et être à l'abri.

L'école des enfants s'ouvrit dès le lendemain matin. Ils n'étaient d'abord qu'une quinzaine, puis sont arrivés, petit à petit, à être vingt-cinq, y compris deux hommes de vingt-cinq à trente ans, qui ont femme et enfants, mais n'ont pas craint pour cela de venir pour apprendre à lire. J'espère que mon école augmentera encore, bien que dans nos montagnes les gens vivent un peu plus dispersés que dans les parties plus ouvertes du Lessouto. C'est une difficulté. J'ai résolu d'avoir au commencement d'avril une fête de l'école, à laquelle je convoquerai autant de monde que possible pour trouver de nouveaux écoliers.

Mes voisins les Ba-Thlokoa ont envoyé quelques garçons, mais font la sourde oreille toutes les fois que j'entame la question des filles. « Elles n'ont pas besoin de savoir lire, me

dit-on; elles seraient plus instruites que leurs maris, et plus tard refuseraient d'être mariées à des païens. » La crainte de ces gens, c'est qu'en apprenant à lire, leurs filles en arrivent peut-être à se convertir et à ne plus vouloir, au moment du mariage, être données à un païen contre vingt ou trente têtes de bétail. « Nos filles, disent-ils, c'est notre banque; c'est sur elles que nous comptons pour avoir du bétail. » On ne sort pas de là. Les filles des Ba-Thlokoa ne viendront donc à l'école que quand leurs parents se seront convertis. N'est-ce pas une illustration du fait que le christianisme doit précéder la civilisation !

Le nombre des chrétiens, membres de l'Église, est resté, à peu de chose près, le même que l'an dernier; les catéchumènes, par contre, ont augmenté d'une manière vraiment réjouissante. Or, ce sont eux qui sont l'avenir de mon Église. Après Pâques, je compte en admettre de nouveaux sur deux ou trois de mes annexes.

Les fêtes païennes n'ont pas été par ici aussi nombreuses que l'an dernier; mais je pense que c'est parce que la récolte dernière a été manquée et qu'il a fallu vivre avec économie. Ce qui me fait dire cela, c'est que nos auditoires n'ont pas augmenté et que j'ai appris que plusieurs de ces fêtes auraient lieu dès que l'on commencera la récolte, qui promet d'être belle.

Deux fois dans l'année, les chefs, surtout Nkoébé, ont demandé que nous fassions des réunions de prières afin d'obtenir de la pluie. C'était d'abord en septembre, au moment des semailles; puis, de nouveau, aux environs du nouvel an, quand il semblait que la chaleur très intense allait gâter ce qui était bien venu jusqu'alors. Toutes les deux fois la pluie est venue pendant que nous étions réunis; ç'a été une vraie bénédiction.

C'est singulier, je crois que nous nous sommes souvent laissé prendre aux belles paroles des chefs. A l'occasion, ils ne trouvent pas assez de mots pour témoigner leur reconnaissance à Dieu et aux hommes de ce que les missionnaires

soient venus tirer la tribu des ténèbres d'autrefois; à les écouter, c'est à se demander si l'on trouverait pareille foi en Israël; et cependant, les chefs sont les plus grands soutiens du paganisme au Lessouto. Les mots de Paul de 1 Cor., I (26-27), sont aussi vrais ici qu'ils l'ont pu être à Corinthe et ailleurs.

Vous aurez reçu bien des plaintes sur l'état financier de cette année. Je n'ai pas encore pu faire mes comptes pour l'année 1887; j'attends encore; tous n'ont pas donné leur cotisation. L'année précédente, je m'étais plaint de n'avoir pu arriver qu'à la somme de 476 fr. 85 c. pour payer mes cinq évangélistes, dont le traitement devait s'élever à 250 francs par an pour chacun; cette année (1887), j'ai, en tout, 75 francs. La différence est sensible. J'espère que, malgré cela, mes évangélistes resteront à leurs postes; je leur avais dit d'avance que je ne pourrais leur donner que ce qu'il y aurait dans la caisse de l'Église.

Vous avez sans doute appris que je dois remplacer M. Preen pendant qu'il ira en Europe. Je vois que quelques mois de repos sont absolument nécessaires à M. Preen, autrement il s'userait vite sous le harnais. On a fait sonner une note bien juste à l'ouverture de sa nouvelle maison d'habitation, à savoir qu'il est de toute nécessité qu'à l'avenir, les Bassoutos arrivent à se procurer par le travail, par l'apprentissage de divers métiers, les ressources que l'agriculture et l'élevage du bétail ne leur donnent plus. La tribu augmente, le pays reste le même; on ne pourra pas à l'infini donner à chaque habitant les deux ou trois champs dont il pourra vivre; puis, à mesure qu'augmente la surface labourée, les pâturages diminuent dans la même proportion. Dans cette situation l'école industrielle se présente comme une planche de salut. Son utilité est donc incontestable, et s'il est difficile de trouver, à l'heure qu'il est, un remplaçant à M. Preen, ce sera encore beaucoup plus difficile si nous le laissons s'user, et que, dans peu d'années, il y ait à lui trouver un successeur...

HENRI BERTSCHY.

MISSION DU ZAMBÈZE

LES DÉBUTS DE M. GOY A SÉFULA

Séfula, le 10 février 1888.

Bien cher monsieur Boegner,

Une occasion inattendue se présente pour vous envoyer quelques nouvelles. Je me reprochais de ne pas vous avoir écrit par Mangwato, maintenant je suis heureux de pouvoir le faire. Des marchands portugais venus de la côte ouest vont repartir pour Benguella et je les prierai de prendre ma lettre.

Depuis quatre mois et demi je suis arrivé à mon lieu de destination et je suis heureux; je me plais ici et aime mon travail. Dans ce court intervalle, Dieu m'a béni au delà de toute attente et je n'ai pas de sujet d'être abattu ou de regarder en arrière. Dès mon arrivée, j'ai commencé l'ouverture d'un canal pour assainir un marais et obtenir des terrains propres à l'agriculture; j'ai obtenu un succès que je n'espérais pas. Ce canal a une longueur de 2 kilomètres environ sur 3 mètres de large. Le roi nous a donné encore un grand terrain le long de ce marais, et je me propose de continuer le canal; pour le moment, je suis arrêté par le manque de matériel : attelages, charrue, herse, etc., je me demande d'où et quand tout cela viendra, et cela me rend triste. J'ai essayé de semer diverses graines potagères dans un petit jardin préparé par M. Coillard, tout a bien germé, mais bientôt disparu au contact du soleil sur ce sable blanc.

Les Barotsis sont en route pour faire une razzia chez les Machicoulombos et tous mes ouvriers sont partis pour cette guerre d'assassins; ils vont là avec la sagaie, égorgent les hommes, emmènent les femmes et les enfants comme esclaves, et saisissent tout le bétail, qui est très nombreux. Cette tribu des Machicoulombos n'est pas unie et ne peut résister aux Barotsis, de sorte que ces derniers sont toujours sûrs de

la victoire. Le roi Léwanika, quoique païen dans toute l'acception du mot, est un brave homme qui cherche la vérité. Après avoir décidé cette expédition, il demanda conseil à son missionnaire, qui naturellement le désapprouva et lui déclara que le Dieu vivant le punirait. Le pauvre roi remercia de ce conseil et renonça à son projet. Alors, le peuple, qui ne rêve que massacre, fit rage et menaça de se révolter; le roi effrayé, et qui est très faible de caractère, revint à sa décision.

Une courte visite que nous avons faite à la capitale avec M. Coillard m'a laissé une bonne impression; le roi est hospitalier et courtois; il est très désireux d'apprendre à lire : je lui ai donné quelques leçons et j'ai été surpris de son zèle. Nous eûmes un culte le dimanche matin. M. Coillard m'invita à prendre la parole; je ne trouve aucun travail aussi ardu que d'avoir à parler à des gens sans les bien comprendre et d'avoir à se mettre au niveau de leur intelligence; on les voit regarder l'orateur d'un air à la fois attentif et stupide.

Je fais quelques progrès dans le sessouto et ne suis plus trop embarrassé pour me faire comprendre.

Je suis en train de plâtrer ma maison, qui sera bientôt prête à me recevoir, je me réjouis de quitter ma hutte, qui n'est qu'un parapluie percé, pour m'abriter contre les grandes tempêtes. Je me suis fait un lit qui me donne une meilleure idée de mes aptitudes à travailler le bois, j'ai scié des planches pour faire une table et une étagère pour mes livres; après cela j'aurai tout le mobilier nécessaire pour vivre heureux dans mon ermitage.

Le départ de Dardier pour Seshéké est une vraie épreuve. Nous avons été à Paris ensemble, nous avons fait ensemble tout ce long voyage, nous avons été désignés pour résider à Séfula ensemble, évidemment une bonne affection nous unissait; maintenant tous les jeunes sont à Seshéké, sauf moi.

Nous sommes à la fin de la saison des pluies, et la vallée est transformée en un grand lac... A. Goy.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

L'origine du bouddhisme. — Son extension. — Son formalisme : les moulins a prières. — Les Arabes au lac Nyassa. — Le christianisme et la civilisation menacés. — Combats sanglants. — L'esclavage dans l'Afrique centrale. — Consécration d'un missionnaire boer.

Dans la dernière *Chronique* (1), il a été question des pionniers moraves qui attendent, dans les hautes vallées de l'Himalaya, l'occasion de pénétrer dans le Thibet.

La religion des Thibétains est le bouddhisme, l'une des trois religions universelles ; son importance peut être exprimée en chiffres ; environ un quart de l'humanité, soit 340 millions d'hommes professent le bouddhisme. Il peut ne pas être inutile de rappeler ici l'origine de cette religion et ses principaux caractères.

Les hymnes védiques contiennent l'expression des sentiments religieux et poétiques des Aryas qui, aux premiers jours de l'histoire, descendirent par les cols afghans dans le bassin de l'Indus. Ces livres sacrés furent le point de départ d'une immense littérature religieuse destinée à expliquer les Védas. Vers le huitième siècle avant notre ère, commença ce qu'on pourrait appeler le moyen âge de l'Inde aryenne : on s'occupa de réduire la religion en un système philosophique. A la fin de ce même siècle, il se leva un réformateur ; il semble avoir eu pour but de raviver le sentiment religieux et de briser l'esprit de caste, né du contact des Aryas avec les premiers occupants du pays. Suivant la légende, dans laquelle il y a sans doute un fonds de vérité, le réformateur naquit et grandit dans le somptueux palais de son père, un roi puissant

(1) *Journal des missions*, 1888, p. 407.

de la vallée du Gange. Il se fit mendiant quand ses méditations lui eurent appris la vanité des richesses de ce monde, le mépris que méritent les jouissances de cette vie et l'existence elle-même. La recherche de la solitude, où il allait méditer, avait valu à ce prince royal le nom de Çâkyamouni, c'est-à-dire l'ermite ou le sage de la famille de Çâkya. Quand il fut parvenu à ce qu'il nomma la connaissance parfaite (*bôdhi*), ses adhérents lui donnèrent le titre de Bouddha, l'éclairé, celui qui connaît, le savant. Ainsi Çâkyamouni parcourut le pays et propagea sa doctrine. Ce qu'il enseignait ne fut mis par écrit qu'environ trois cents ans après sa mort. Il est donc difficile de démêler, même dans les écrits bouddhiques primitifs, la doctrine authentique de celui qui fut le Bouddha par excellence. Pourtant il paraît certain qu'il considérait tous les hommes comme frères par les mêmes souffrances; il leur proposait à tous également de s'affranchir de la souffrance en renonçant aux attractions et aux plaisirs de la vie, en réfléchissant à la vanité de toutes choses, en développant en eux-mêmes la soif du *nirvâna*. Ce terme désigne le résultat de l'acte d'éteindre; éteindre en soi les mauvais désirs, éteindre ensuite toute espèce de désir, finalement, voir s'éteindre la vie, tel est l'idéal du bouddhisme primitif. Çâkyamouni, un contemporain des sept sages de la Grèce, mourut probablement en 543 avant Jésus-Christ.

Le bouddhisme devait apparaître aux partisans du védisme corrompu comme une révolution sociale plutôt que religieuse. Ne prêchait-il pas la fraternité universelle dans un pays où depuis des siècles les castes privilégiées s'isolaient avec un soin jaloux et méticuleux? Aussi les classes opprimées semblent avoir accepté rapidement la nouvelle doctrine. Tout porte à croire qu'au troisième siècle de notre ère, les enseignements du Bouddha étaient la religion dominante de l'Inde. Des missionnaires bouddhistes furent alors envoyés dans tout l'Orient; cela était conforme aux principes du bouddhisme primitif, qui, avec le christianisme et l'islamisme, mérite d'être placé au rang des religions universelles.

D'après des traditions vraisemblables, quelques-uns de ces missionnaires arrivèrent jusqu'en Amérique. A l'époque où Paul mourut sous la hache du bourreau, à Rome, la Chine s'ouvrit à l'influence du bouddhisme; au sixième siècle après Jésus-Christ, les Japonais acceptèrent cette religion. Mais au temps où elle devint la religion officielle du Japon, vers le huitième siècle de notre ère, une réaction brahmanique s'opéra dans la vallée du Gange. Les membres de la caste la plus puissante, celle des prêtres ou brahmanes, réussirent si bien à faire persécuter les sectateurs du Bouddha, qu'aujourd'hui le bouddhisme n'est plus représenté en Inde que par une secte hérétique et peu nombreuse, celle des Djaïnas.

Depuis lors le Thibet est devenu le boulevard du bouddhisme. C'est là qu'il a pris la forme sous laquelle il s'oppose aux missionnaires chrétiens en Chine, au Japon et ailleurs. A ne regarder qu'aux apparences de cette religion, on dirait un catholicisme asiatique exagéré. Contrairement aux principes du Bouddha, le bouddhisme a développé une hiérarchie ecclésiastique complète; à la tête du clergé se trouve le *dalaï-lama* (littéralement, prêtre-océan), une sorte de pape, considéré comme une incarnation du Bouddha. Dans sa résidence, Lhassa, il est entouré de plus de 5,000 lamas ou prêtres. Tous les lamas sont célibataires et vivent dans des couvents. Ils se laissent nourrir par le peuple; leur vie se passe à accomplir les nombreuses cérémonies d'un culte compliqué, où les litanies, les rosaires, l'encensoir et les processions occupent une grande place. Quelques-uns se rappellent que par la méditation ils doivent atteindre au *nirvâna;* mais ils ne réussissent le plus souvent qu'à se plonger dans une apathie abêtissante.

C'est une loi générale que plus la vie religieuse s'affaiblit, plus l'accomplissement de cérémonies extérieures devient exact et méritoire; généralement la religion n'est plus alors qu'un cadavre sans âme. Le bouddhisme thibétain peut revendiquer la gloire d'avoir inventé ce qu'aucun autre culte n'a encore dépassé en fait de formalisme. Aux portes des couvents

et des temples on voit des cylindres qui ont en moyenne deux mètres de longueur sur un mètre de diamètre; à leur axe est fixée une manivelle qui sert à les faire tourner. Tout le rouleau est recouvert de papier doré sur lequel on a peint en couleurs voyantes des formules de prières. Faire faire à un pareil cylindre une rotation complète, c'est faire monter au ciel toutes les prières inscrites sur le rouleau doré. Rarement un passant néglige de tourner la manivelle, et comme, selon la doctrine bouddhique, la prière a une puissance magique sur celui qu'on invoque, on peut infailliblement fléchir Bouddha en tournant très vite et très longtemps. Aussi n'a-t-on pas manqué de construire des moulins à eau et à vent qui font indéfiniment tourner des rouleaux de prières. On voudrait sourire à un tel enfantillage si ce mécanisme religieux, employé par des millions d'hommes, ne devait pas nous remplir d'une profonde commisération; en tout cas, on peut constater ici, avec une terreur salutaire, où peut conduire une piété superficielle qui s'abandonne à de vaines cérémonies, qui transforme en une récitation continuée par habitude l'acte éminemment personnel par lequel notre foi doit s'élever à Dieu pour converser avec lui et pour l'adorer.

Dans le peuple et même dans beaucoup de couvents bouddhiques, la philosophie religieuse de Çàkyamouni a dégénéré en une idolâtrie grossière. La fabrication de statuettes de Bouddha et d'autres saints de second ordre enrichit certains couvents. La pratique de toutes sortes de cérémonies niaises devant ces images, que l'on orne de fleurs et devant lesquelles on brûle des cierges, suffit aux besoins religieux de la plupart des bouddhistes. Le terme de péché revient souvent dans leur langage religieux; mais il désigne presque toujours des transgressions rituelles que l'on rachète par l'accomplissement de nombreuses cérémonies. Néanmoins, les missionnaires moraves reconnaissent une certaine piété aux Thibétains; mais le formalisme semble avoir rendu les cœurs de ces pauvres gens comme insensibles à toute émotion vraiment religieuse et profonde.

Quand on quitte un voyageur dans les hautes vallées de l'Himalaya, où les sentiers côtoient souvent de sombres précipices, on lui dit : *Tan-po-kyod!* Pose ton pied ferme, c'est-à-dire : Fais des pas assurés ! On peut envoyer cette salutation aux quatre frères qui parcourent les frontières du Thibet, semant la semence divine dans beaucoup de cœurs en attendant que le Seigneur la fasse germer et fleurir ; il ne faut pas seulement que Dieu les garde pendant leurs courses périlleuses, il faut surtout que leur courage et leur patience ne défaillent point jusqu'à ce que ce peuple, lassé et fatigué de ses vaines cérémonies, brisé par une conscience vivante du péché, se prosterne aux pieds de Celui qui a dit : « Je vous soulagerai et vous trouverez le repos de vos âmes ! »

Le second sujet qui mérite d'attirer notre attention est de la dernière actualité. Au mois de février dernier, on recevait en Écosse des nouvelles inquiétantes concernant la mission du lac Nyassa (1). Les troubles occasionnés par l'arrivée dans ces contrées d'une troupe d'Arabes, chasseurs d'esclaves, ont pris des proportions telles, qu'il vaut la peine de donner un court aperçu historique de ces événements (2).

Le lac Nyassa, long d'environ 550 kilomètres, est le plus méridional des grands lacs de l'Afrique centrale. Il déverse ses eaux par le Chiré dans le bas Zambèze, non loin des bouches de ce dernier. En 1875, l'Église libre d'Écosse, conjointement avec l'Église presbytérienne unie d'Écosse et avec le secours de l'Église dépendant du gouvernement de ce même pays, envoya une expédition de mission sur les bords du lac Nyassa, en mémoire de Livingstone. On s'établit immédiatement et Dieu bénit les travaux de ses serviteurs. Actuellement

(1) Voyez, du reste, *Journal des missions*, p. 150 et p. 317.

(2) Les faits qui suivent sont tirés en majeure partie des nouvelles et des lettres publiées par le *Free Church of Scotland Monthly*, organe officiel de l'Église libre d'Écosse, du *Christian Express*, imprimé à Lovedale (Cafrerie britannique) et rédigé par le docteur Stewart, l'initiateur de la mission du lac Nyassa, et du *Manchester-Guardian*, qu'une parente du consul de Mozambique, M. O'Neill, a bien voulu nous communiquer.

l'Église libre d'Écosse a sur les rives du Nyassa cinq stations, cinq missionnaires et cinq maîtres d'école, en tout vingt-cinq Européens, outre plusieurs aides indigènes. L'Église nationale d'Écosse possède sur le Chiré, au sud du lac, la florissante station industrielle de Blantyre et une autre station; ces deux endroits sont habités par vingt Européens. La mission anglaise dite des Universités a une station sur l'île de Loukoma et entretient, en outre, un vapeur sur le lac.

En 1878, quelques amis des missions fondèrent une société commerciale, la Compagnie des lacs africains (*the African Lakes Company*), pour développer un commerce honnête dans l'Afrique centrale et pour y seconder l'œuvre des missionnaires par l'introduction des outils et de certains produits de la civilisation européenne parmi les indigènes. Elle fait un commerce actif et étendu d'ivoire, de caoutchouc, de gomme, de cire et d'huile; elle a introduit dans les pays du Nyassa le quinquina, le café, le cacao, le thé, l'indigo et plusieurs plantes textiles. Jusqu'ici elle a réussi à empêcher l'introduction des liqueurs alcooliques sur les rives du lac. Elle possède dans ces contrées douze factoreries, un état-major de vingt-cinq Européens et quatre bateaux à vapeur.

Une autre maison de commerce, celle de MM. Buchanan, a construit à Zomba, sur la rive occidentale du petit lac Chiroua, une raffinerie de sucre, autour de laquelle s'étendent de grandes plantations de café et de quinquina.

On comprend aisément l'influence civilisatrice de pareilles entreprises commerciales et industrielles; mais les fondateurs de la Compagnie des Lacs avaient de plus pour but de réagir contre l'esclavage. Il faut savoir que dans l'Afrique centrale la chasse aux esclaves ne produit pas un bénéfice suffisant. Le chasseur d'esclaves est donc aussi marchand d'ivoire; les esclaves qu'il capture lui servent presque tous de porteurs pour sa récolte de dents d'éléphant, et, comme l'expérience a démontré que quatre sur cinq ou cinq sur six des malheureux qui composent une caravane d'esclaves périssent en route vers la côte, le chasseur d'esclaves réunit cinq ou six fois plus

d'esclaves qu'il ne lui faudrait de porteurs pour son ivoire. Sur la côte, il vend l'ivoire et l'ébène vivant. C'est ce qui a fait dire à M. Drummond (1) : « La balle qui fera tomber le dernier éléphant africain sera le commencement d'une nouvelle ère pour l'Afrique centrale. » En attendant, la Compagnie des Lacs estime que plus elle peut acheter d'ivoire, moins les Arabes en trouveront et moins il leur faudra de porteurs esclaves.

Dès les premiers mois de 1887, une troupe d'Arabes de Zanzibar vint s'établir, sous la conduite des chefs Mlozi et Msalema, dans le pays des Wa-Nkondé, au nord du Nyassa. Les Wa-Nkondé sont une tribu paisible et industrieuse ; elle occupe le pays traversé par la route qui conduit du Nyassa au lac Tanganyika. Peut-être faut-il rappeler ici que ce sont deux ingénieurs écossais qui, aux frais de M. J. Stevenson, ont tracé cette route longue d'environ 450 kilomètres, la première grande route régulièrement construite et entretenue dans l'Afrique centrale. Les deux ingénieurs ont succombé successivement, scellant pour ainsi dire de leur sang l'œuvre de civilisation qu'ils ont exécutée. Sur cette même grande route, à une certaine distance de l'extrémité septentrionale du Nyassa, le médecin-missionnaire M. J. K. Cross occupait la station de Tchirendji. La Compagnie des Lacs a établi depuis assez longtemps une station commerciale à Karonga, sur la rive occidentale du lac, à quarante kilomètres environ de sa pointe nord.

Au mois de juillet 1887, les Arabes commencèrent des querelles avec les Wa-Nkondé. Peu de semaines après, la guerre était allumée ; un village après l'autre fut attaqué par les Arabes, dépeuplé et incendié. Les indigènes se réfugièrent vers le lac. Les Arabes les suivirent. Une troupe de Wa-Nkondé fugitifs s'était cachée un jour dans les roseaux d'une lagune desséchée. Leurs persécuteurs mirent le feu aux roseaux,

(1) D'après le *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 500.

grimpèrent sur les arbres environnants et assistèrent comme à une fête aux tourments des malheureux indigènes brûlés vifs. Cela se passait non loin de Karonga. Lorsque quelques Wa-Nkondé vinrent demander asile à la factorerie de Karonga, on ne les repoussa pas. Les Arabes menacèrent d'attaquer la station. L'un des missionnaires, M. J. A. Bain, se trouvait justement à Karonga. Il dut aider M. Monteith, l'agent de la Compagnie des Lacs qui dirigeait la factorerie, à mettre celle-ci en état de défense. Durant cette occupation, ils furent rejoints par le consul de Mozambique, M. O'Neill, et quatre Anglais. Le 23 novembre 1887, ils furent attaqués par les Arabes; ils eurent à soutenir un siège de cinq jours, pendant lesquels, nuit et jour, les assaillants n'interrompirent pas le feu contre les palissades de Karonga. L'arrivée d'une forte troupe d'indigènes obligea les Arabes à se retirer. Les sept Européens et leurs protégés se replièrent alors vers le sud. Quand, quelques jours plus tard, M. J. W. Moir, accompagné du consul, M. Hawes, arriva par bateau à Karonga, il trouva la factorerie ruinée et abandonnée, les magasins pillés et incendiés. Ils rencontrèrent les défenseurs héroïques de Karonga sur la route de Bandaoué, l'une des grandes stations des missions écossaises. Deux des Européens étaient blessés.

Le consul, d'accord avec les directeurs de la Compagnie des Lacs, estima qu'il fallait s'unir avec les Wa-Nkondé pour délivrer le pays de ces Arabes envahisseurs, maraudeurs et marchands d'esclaves. Le 30 mars 1888, M. J. K. Cross reçut à Tchirendji un avis de la Compagnie des Lacs l'engageant à quitter sa station et à se retirer vers Bandaoué, parce qu'on allait diriger une expédition armée contre les Arabes. Le missionnaire obéit. Bien lui en prit; car l'attaque des Wa-Nkondé, conduits par les Européens, contre les retranchements de Mlozi fut repoussée par les Arabes; tout le nord du lac dut être abandonné par les blancs.

Le vice-consul, M. Buchanan, accompagné d'un missionnaire de la mission anglaise dite des Universités, tenta d'entrer en pourparlers avec Mlozi; il ne fut pas reçu. Il se rendit

alors sur le *Charles Jansen,* vapeur de la mission des Universités, auprès de Makandjira, un puissant marchand d'esclaves établi depuis quelque temps au sud-est du Nyassa ; M. Buchanan espérait obtenir l'intervention de cet homme, qui ne s'était jamais montré hostile. Mais, à peine arrivés chez Makandjira, le vice-consul et le missionnaire, M. W. P. Johnson, furent saisis, dépouillés de leurs vêtements et maltraités; on insulta le pavillon britannique que M. Buchanan avait déployé, et on ne relâcha les deux Anglais que contre une forte rançon offerte par ceux qui étaient restés sur le *Charles Jansen*. D'autre part, on apprit que la station des missions écossaises à Tchirendji avait été également pillée et détruite par les Arabes.

Une nouvelle expédition fut alors préparée contre Mlozi. Le commandement en fut confié à un capitaine anglais du régiment de Norfolk, M. Lugard, qui avait fait la campagne du Birman et qui se trouvait là, je ne sais comment. Il réunit une troupe de 20 Européens et de 191 A-Ngoni, une tribu guerrière d'origine zouloue et qui habite la région montagneuse à l'est du Nyassa. M. Lugard et M. Moir, l'un des directeurs de la Compagnie des Lacs, insistèrent auprès des missionnaires pour qu'ils engageassent le médecin-missionnaire, M. J. K. Cross, à suivre l'expédition à titre de chirurgien. Il fut entendu que M. Cross resterait toujours sur les derrières de la petite troupe armée et s'occuperait exclusivement des malades et des blessés du corps expéditionnaire.

Chemin faisant, on surprit, vers la fin du mois de mai, entre Bandaoué et Karonga, un détachement d'Arabes. Ils détalèrent, laissant dans leur campement un jeune garçon et trois jeunes femmes récemment capturés par les chasseurs d'esclaves. Si repoussante que soit la vérité, il est bon de la mettre sous les yeux du lecteur européen : le mot d'esclavage n'est pour nous trop souvent qu'un son manquant d'un sens précis. Je traduis donc quelques passages d'une lettre du missionnaire Cross, datée de Karonga, du 14 juin 1888 :

«... Oh ! que j'aurais voulu voir, dans ce camp abandonné des Arabes, nos braves gens d'Écosse ! Le garçon, pauvret ! n'avait plus que la peau et les os !... Les trois jeunes femmes, à peu près sans vêtements, comme stupéfiées par les mauvais traitements subis, me racontèrent la lamentable histoire de leur capture, de leurs souffrances et de la conduite inhumaine de leurs ravisseurs... Sûrement ceux qui en Europe disent tant de bien de l'influence musulmane en Afrique n'ont jamais entendu des horreurs comme celles que me révélèrent les jeunes femmes arrachées aux griffes de ces hommes, qui ne sont pas des hommes, mais des monstres d'impureté... Ces trois misérables créatures — aucune d'elles n'a plus de vingt ans — appartiennent à trois tribus différentes. Et maintenant, il faut que je parle. En pensant au retour de ces trois jeunes femmes parmi les leurs, je vois comment le germe des pires maladies est inoculé aux indigènes de l'Afrique centrale... Je sens le sang bouillir dans mes veines quand je vois les maux épouvantables que les marchands et les chasseurs d'esclaves infligent au pauvre Africain. Je parle, parce que ce n'est pas la première fois que je touche du doigt cette source de tant de misères en Afrique... Voilà « l'ulcère malin » dont parlait Livingstone dans ses derniers messages (1). »

Le 16 juin, l'attaque contre Mlozi fut exécutée. De nouveau et pour la troisième fois, les Arabes eurent le dessus. Plusieurs Européens furent blessés ; tous se replièrent sur Bandaoué.

Depuis lors on n'a plus de nouvelles.

Il importait de raconter le détail de ces événements. C'est un nouvel exemple de la dévastation que les Arabes (2) ré-

(1) *The Free Church of Scotland Monthly*, 1888, p. 308.

(2) Un autre exemple de l'influence des musulmans dans l'Afrique centrale est rapporté par la revue *l'Afrique explorée et civilisée* (1888, p. 272 et suivantes), d'après une lettre de l'explorateur connu, le lieutenant Wissmann, adressée au journal de la Société de géographie de Londres. Ce témoignage rappelle singulièrement ceux de Barth, de Clapperton et de Rich. Lander, rapportés dans le *Journal des missions*, 1887, p. 478, et 1888, p. 37.

pandent en Afrique. D'autre part, il était utile de dire que la lutte à main armée engagée sur les bords du Nyassa contre les chasseurs d'esclaves musulmans n'est ni entreprise, ni conduite, ni dirigée par les missionnaires évangéliques de ces pays, mais par une compagnie commerciale en cas de légitime défense et décidée, du reste, à protéger au nom de l'humanité, contre les invasions de pillards arabes, un peuple paisible avec lequel elle trafiquait.

Pendant que cette histoire lamentable se déroulait au nord du lac Nyassa, un fait du plus haut intérêt pour les missions s'est passé dans la Colonie du Cap. Il est peu de lecteurs du *Journal des missions* qui n'aient entendu parler des Boers (1). Les nouvelles de nos premiers missionnaires chez Moshesh nous ont fait connaître le Boer comme l'ennemi-né de l'indigène africain et particulièrement du Mossouto. En outre, les Boers peuvent bien avoir quelque intérêt pour tout lecteur français : dans leurs veines il coule une bonne part de pur sang huguenot, comme l'attestent les nombreux noms de famille français que l'on rencontre dans l'Afrique australe. Aujourd'hui les Boers se réclament du titre d'*Afrikanders* (littéralement : africanisés) et luttent dans leurs deux républiques, ainsi que dans la Colonie du Cap, pour la prépondérance de leur élément sur l'élément anglais dans l'Afrique du Sud.

Depuis longtemps de fidèles pasteurs travaillent au réveil religieux des Boers. Voici enfin un gage palpable des succès de leurs efforts. L'Église réformée boer (officiellement appelée « hollandaise ») de l'Afrique australe vient de consacrer au mois de mai dernier, à Graaff-Reinet, au pied des majestueux Sneeuwbergen, M. A. C. Murray, étudiant du séminaire théologique de Stellenbosch, afin de l'envoyer au lac Nyassa (2). Là, M. Murray doit chercher l'emplacement d'une mission au

(1) Un nom que l'on devrait prononcer « bour ». Le mot est hollandais et signifie agriculteur.

(2) *The Christian Express*, 1888, p. 82.

nom de l'Église boer du Cap. Comme cela eût semblé incroyable à nos missionnaires du Lessouto, il y a cinquante ans ! Aujourd'hui leur vénérable doyen, M. Casalis, peut encore en louer Dieu avec nous. Puisse la population boer de l'Afrique australe entrer dans une nouvelle phase de son développement par le moyen de l'activité apostolique qu'elle entreprend, et puisse cette nouvelle période être une riche moisson de bénédictions divines! F. H. K.



L'ÉGLISE MORAVE ET LE PASTORAT INDIGÈNE

Lettre de M. le pasteur Senft.

M. le pasteur Senft nous adresse, à propos de la dernière chronique de M. Krüger, la lettre qu'on va lire. Notre affection et notre respect pour l'Église morave et les missions sont connues de tous, et de M. Senft en particulier. Aussi regrettons-nous sincèrement qu'il ait cru découvrir dans l'article auquel il répond, l'intention de décourager les libéralités dont vivent les missions de son Église. Pareille idée n'a pas abordé l'esprit de notre collaborateur; elle n'eût pas trouvé accueil dans notre journal. Nous croyons donc la démonstration de M. Senft superflue; nous l'insérons néanmoins sans regret, à cause du précieux renseignement qu'elle nous donne sur une œuvre bénie entre toutes, dont on ne nous parlera jamais trop. (*Réd.*)

Bureau des missions moraves.

Peseux (Neuchâtel), le 9 octobre 1888.

Mon cher rédacteur,

L'article « Une Erreur des missions moraves », paru dans le numéro d'octobre du *Journal des missions*, que vous rédigez, renferme des inexactitudes que je me vois obligé de relever. Votre correspondant base ses appréciations sur des phrases

détachées du rapport allemand sur les missions moraves (1887-1888). Il était facile de faire croire par ces citations tronquées que l'œuvre de l'Église de l'Unité, ayant cessé de s'occuper de *païens*, ne mérite plus, au fond, le beau nom de mission ni l'appui de ses amis dans la patrie.

Ainsi, par exemple, l'article auquel je réponds, parlant du Groënland (p. 403), oublie d'ajouter que Dieu, tout dernièrement encore, a amené à nos frères toute une troupe de païens de la côte est, inabordable jusqu'ici à nos missionnaires (1).

Je remarque aussi, dans la citation au sujet de la province occidentale de la mission de l'Afrique australe, l'omission d'un petit mot qui modifie l'idée de la phrase. Le rapport allemand dit que « sur plusieurs points notre activité dans ce pays s'est transformée en œuvre de mission intérieure » ; ce : *sur plusieurs points* a été supprimé.

M. F. H. K. est plus inexact encore dans une citation concernant la mission morave de Surinam. Le compte rendu allemand, après avoir parlé de la vaste paroisse morave de Paramaribo, continue en ces termes : « Et cependant, notre vraie tâche n'est pas là. L'œuvre de la ville et des districts voisins, où il s'agit de purifier nos communautés chrétiennes de la souillure païenne, n'est plus une œuvre missionnaire proprement dite. Mais un autre vaste champ missionnaire demeure ouvert devant nous à Surinam, et nous avons, encore cette année, employé toutes nos forces pour suffire à ce travail. Dans les rangs de nos missionnaires, on fait retentir toujours plus puissamment ce mot d'ordre : Le pays des Bois pour le Sauveur ! Chacun s'efforce de faire tout ce qu'il peut pour que ce but soit atteint. » Votre rapporteur a singulièrement écourté ces lignes.

Mais passons Ce qui, suivant M. F. H. K., doit attirer sur la mission morave *une déchéance méritée*, si on n'y porte un prompt remède, c'est qu'elle a négligé de créer un pastorat indigène et d'abandonner à celui-ci les communautés chré-

(1) Le 15 et le 22 avril de cette année, 44 personnes ont été baptisées.

tiennes formées d'entre les païens. Nous convenons que l'Église morave, pendant de longues années, ne s'est pas suffisamment occupée de cette grave question. Mais qu'on n'oublie pas qu'elle n'a pu profiter d'aucune expérience faite avant elle et qu'avec l'honneur d'avoir ouvert la campagne missionnaire du protestantisme moderne, elle a dû accepter l'opprobre d'avoir commis des erreurs presque inévitables (1). Que ses sœurs cadettes, tout en veillant à ce que l'avenir ne les accuse pas à leur tour, s'empressent de tirer profit des instructions sévères qu'elle leur donne par là.

Mais ce que l'auteur des lignes auxquelles je réponds semble ignorer, et ce que cependant une lecture attentive du rapport allemand aurait pu et dû lui faire comprendre, c'est que l'Église morave, dès longtemps, a reconnu son erreur et qu'elle travaille, de toutes ses forces, à la corriger.

M. F. H. K., qui tire de ce rapport cette phrase : « Les Indes occidentales sont notre plus ancien champ de travail; là surtout, l'œuvre — *proprement dite* des missions a pris fin depuis longtemps », — aurait dû ajouter, d'après le même rapport, que cette mission (44 stations) est en bonne voie d'arriver à l'âge de sa maturité et de former, à côté de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis de l'Amérique du Nord, une quatrième province de l'Église de l'Unité ; — qu'elle a déjà ses écoles normales et son école de théologie ; — et qu'un nombre considérable de paroisses y sont desservies par des pasteurs indigènes (2).

---

(1) « Ce n'est qu'au moyen d'erreurs et de fautes que la mission morave peut avoir acquis la mesure de sagesse qui la distingue aujourd'hui. » (Dr Zahn, à Brême.)

(2) Il y a vingt-huit ans déjà, M. E. Reichel, décédé en 1886, comme directeur des missions moraves, écrivait à ce sujet : « Les Églises des Indes occidentales, déjà anciennes, qui ressemblent toujours davantage aux Églises chrétiennes de la patrie, commencent à se soutenir elles-mêmes par des contributions régulières de leurs membres, qui se réunissent pour former à leur tour des sociétés de missions, prenant une part active à l'évangélisation des peuples auxquels ils ont appartenu eux-mêmes. (Les *Missions moraves, leur origine, etc.*, p. 35, 36.) Plus tard, le synode

M. F. H. K., qui se plaint qu'au Groënland et au Labrador l'Église morave n'ait pas encore remis ses stations missionnaires, devenues des communautés chrétiennes, entre les mains de pasteurs indigènes, aurait pu se convaincre, toujours par la lecture du rapport allemand, que, même au sein de ces populations dégradées et peu intéressantes, la mission morave ne perd pas de vue la question du pastorat indigène (1), et que les contributions d'Église y vont en augmentant.

En attendant, nos frères qui travaillent sur les côtes dénudées du Labrador et du Groënland ont bel et bien le sentiment d'occuper des postes missionnaires dans toute la force du terme, tout autant que, par exemple, les missionnaires de Paris dans le Lessouto.

M. F. H. K. ne semble pas savoir non plus que toute la mission morave de Demerara est dirigée par un nègre originaire des Antilles ; — que l'Indien Killbuck est, avec quelques collègues, à la tête de la mission dans l'Alaska ; — que, parmi les 336 frères et sœurs actuellement au service de la mission morave, il y a 28 indigènes ; — que l'œuvre morave compte, en outre, 145 évangélistes indigènes et 1,468 aides indigènes employés à divers titres au service de la mission. Nous le prierons aussi de faire meilleure connaissance avec les troupeaux moraves des Antilles, de Surinam et des missions du Nord, avant de soutenir que nous « avons là devant nous une génération chrétienne abâtardie, incapable de se conduire, indigne

œcuménique de l'Église de l'Unité, réuni à Herrnhut en 1879, décida que, pendant dix ans encore, les Églises des Indes recevraient des subsides de la caisse des missions, savoir 75,000 francs pour la première année, puis d'année en année 7,500 francs de moins, jusqu'à ce qu'en 1889, l'indépendance financière de cette nouvelle province de l'Église soit devenue complète (*Journal de l'Unité des frères*, 1879, p. 254). Malheureusement, des temps de grande disette et de crise commerciale survenues pour les îles en question n'ont pas permis à la direction des missions moraves de rester fidèle à ce programme. Le synode œcuménique de 1889 aura donc à s'occuper de nouveau de ce détail. »

(1) Voir *Journal de l'Unité des frères*, 1885, p. 153 : la Question du pastorat indigène au Groënland.

de vivre ». Les rapports moraves n'ont jamais essayé de cacher le mal là où il se trouve. Mais ils pourraient aussi signaler, à la gloire de la puissance de l'Évangile, dans n'importe quel champ missionnaire, des progrès de vie et de connaissance qui constituent les succès les plus réels (1).

Nous demandons enfin à ceux qui, d'après les observations de M. F. H. K., inclineraient à accuser la mission morave de mal employer les fonds que l'Église met à sa disposition, de bien vouloir considérer que nos stations missionnaires elles-mêmes, par l'industrie et le commerce, ont pu contribuer jusqu'ici aux dépenses annuelles pour une somme de 700,000 à 800,000 francs environ (2). Cela a permis à la mission de l'Église de l'Unité de ne réclamer de la part de ses membres et amis dans la patrie que 400,000 à 500,000 francs par an, somme relativement peu supérieure à celle qu'il faut à la mission de Paris, petite à côté de la mission morave. Que notre frère se rassure donc. S'il y a des champs missionnaires moraves qui n'ont plus de droit à la générosité des chrétiens dans la patrie, parce qu'il ne s'agit plus que « de purifier des communautés chrétiennes de la souillure païenne », — travail

(1) Lire par exemple : Ce qui se donne à Hoffenthal (Labrador) pour les missions. *Journal de l'Unité des frères*, 1886, p. 123 — Si quelqu'un est en Christ, etc. (Labrador). *Id.*, 1887, p. 153. — Bon témoignage rendu aux Esquimaux du Labrador. *Id.*, 1886, p. 58. — Siméon, aide indigène à Kangæk (Groënland). *Id.*, 1884, p. 379. — Fruits de la mission du Groënland. *Id.*, 1887, p. 177. — P. F. Pinas, aide indigène à Topibo (Surinam). *Id.*, 1884, p. 373. — Pierre Kromnie, aide indigène à Sorgoliet (Surinam). *Id.*, 1886, p. 302. — Harry Maasdamm, un régent indigène selon le cœur de Dieu (Surinam). *Id.*, 1886, p. 50. — Un bon témoignage rendu à la mission morave aux Antilles. *Id.*, 1888, p. 155. — Comment se construit la chapelle de Saint-Thomas (Antilles). *Id.*, 1883, p. 349. — Fruit de l'activité missionnaire à Gnadenthal (Hottentots). *Id.*, 1887, p. 175. — Un épi mûri du champ missionnaire de Gnadenthal. *Id.*, 1887, p. 48. — Un fidèle pasteur indigène hottentot. *Id.*, 1887, p. 19.

(2) Ces dernières années seulement, la crise économique que traversent les colonies du Cap et de Surinam, par exemple, a fait diminuer ces contributions. C'est dans cette circonstance, indépendante de la vie spirituelle de nos Églises d'entre les païens, qu'il faut chercher la principale cause des déficits missionnaires moraves de 1887 et 1888.

qui, quoi qu'en dise M. F. H K., rappelle encore la mission, — les frais de ces missions seraient à peu près couverts par les fortes sommes que fournissent les stations missionnaires moraves elles-mêmes. D'un autre côté, il existe des champs missionnaires moraves dont M. F. H. K. ne mentionne pas un seul, mais où il serait forcé d'admettre se trouver en face « de travaux apostoliques ». (la côte des Mosquites, la Cafrerie, l'Australie, l'Himalaya, l'Alaska). C'est ici que les dons provenant de la patrie trouveront leur emploi sans que « les financiers puissent y voir un virement de fonds condamnable ».

Nous dirons, en terminant, que la question du pastorat indigène est une des plus difficiles et des plus délicates. Au milieu des races esquimaues non seulement, mais aussi parmi les races nègres, elle rencontre de grands obstacles. L'histoire de l'Église morave connaît à ce sujet des déceptions douloureuses. Si donc elle est bien décidée à ne plus perdre de vue ce point dont l'importance est grande, elle veillera aussi avec jalousie à ce qu'aucun des champs missionnaires que Dieu lui a confiés ne passe entre des mains indigènes avant qu'elle possède de sûres garanties et ait reçu une direction d'en haut bien claire. Il y a là, pour elle, un acte de fidélité à accomplir; elle ne s'y refusera pas.

Recevez, etc.

E. A. Senft, pasteur.

Il peut arriver qu'on soit bien méchant ou très négligent sans le savoir. Après avoir lu la lettre de M. E. A. Senft, j'ai cru que cela m'était arrivé en rédigeant ma dernière chronique. Je l'ai relue; j'ai revu le rapport de la mission morave; après cela je n'ai plus compris M. E. A. Senft.

Les lecteurs habituels de mes chroniques savent combien souvent nous nous entretenons des missions de l'Église morave, et avec quelle profonde sympathie et quelle sincère admiration pour cette belle œuvre. Si, dernièrement, je me suis

fait l'écho des craintes du conseil même des missions moraves, si j'ai reproduit la conclusion de son rapport et les faits sur lesquels s'appuie cette conclusion, personne, je pense, n'a vu là une attaque contre les missions moraves. Est-ce que je ne m'en défends pas expressément?

Je regretterais donc que M. E. A. Senft ait cru nécessaire de réclamer l'insertion de sa rectification, si je n'espérais pas que l'un ou l'autre des lecteurs du *Journal des missions* voudra relire aujourd'hui avec attention la chronique du mois dernier, et réfléchir ainsi encore une fois au sujet si important que le rapport morave m'a fourni l'occasion de traiter.

F. H. K.



AVIS

UNE HISTOIRE DE NOTRE MISSION DU LESSOUTO

Nos lecteurs recevront, en même temps que ce journal, le *prospectus* d'une publication que nous saluons avec une vive joie : c'est l'*Histoire de la mission française au sud de l'Afrique*, par M. Jousse, ancien missionnaire.

Ce livre comble une véritable lacune dans notre collection protestante. Après cinquante-cinq ans d'existence, notre mission du Lessouto n'avait encore pas trouvé d'historien. Pour apprendre à connaître ses destinées, nous étions réduit à consulter la volumineuse collection du *Journal des missions*, qui n'est à la portée que de peu de personnes. Aussi l'histoire de notre mission, si riche cependant, est-elle très peu connue. En dehors de quelques faits, de quelques noms propres, la très grande majorité des amis des missions n'en connaissent guère que la phase la plus récente, celle qu'ils ont vue se dérouler depuis qu'ils lisent notre journal.

Nous engageons donc vivement tous les amis des missions qui le peuvent, à souscrire, sans retard, au livre de M. Jousse.

Ce livre a sa place marquée dans la bibliothèque de toute famille protestante, à côté des deux volumes de M. Casalis, *les Bassoutos* et *Mes Souvenirs*.

Mais c'est surtout pour MM. les pasteurs que cette histoire est la bienvenue. Que de fois l'un ou l'autre d'entre eux, chargé de tenir un service mensuel des missions, de faire une conférence ou d'une allocution dans une fête de mission, a-t-il été arrêté, découragé par l'impossibilité de se procurer à bref délai les sources nécessaires !

Cet embarras, dont nous avons plus d'une fois été le confident, et que, trop souvent, hélas! nous avons été impuissant à faire cesser, va disparaître. Les volumes de M. Jousse ouvriront une mine de renseignements et de récits à ceux qui nous disent, non sans raison : « Vous nous poussez à établir des services de missions, donnez-nous-en les moyens.» A défaut du pasteur lui-même, les bibliothèques presbytérales et consistoriales souscriront volontiers à un ouvrage qui ne sera pas l'un des moins lus de leurs collections.

Cet ouvrage, nous le savons, a coûté à son auteur bien des efforts et bien des soucis; mais, vétéran de notre mission africaine, il les a courageusement supportés, désireux qu'il était de servir encore par la plume l'œuvre à laquelle il avait consacré trente-deux ans de sa vie. Nous espérons que l'accueil fait à son travail le dédommagera de ses peines, en attendant qu'il en soit récompensé par le bien fait aux âmes, aux Églises et à la cause des missions elle-même.

A. B.



Le gérant : Alfred Boegner.

Paris. — Imprimerie de Charles Noblet, 13, rue Cujas. — 13719.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS JOURNAUX

Paris, le 19 novembre 1888.

C'est par des remerciements que nous commencerons, cette fois, notre plaidoyer annuel en faveur de nos journaux. Nos lecteurs ont répondu à l'appel que nous leur adressions il y a un an. Nous leur demandions de nous aider à faire, en 1888, un grand et rapide progrès. Ce progrès, nous le constatons le cœur plein de reconnaissance, a été obtenu. Non contents de nous rester fidèles, nos lecteurs ont réussi à nous procurer de nouveaux abonnés. Grâce à eux, la situation du *Journal des missions* et du *Petit Messager* est aujourd'hui meilleure qu'elle n'a jamais été.

Est-ce à dire que nous touchons au but? Non certes. Comme nous le disions il y a un an, comme nous le répéterons sans nous lasser, tant que des Églises entières, tant que de vastes régions protestantes ignoreront notre œuvre, nous en conclurons que nos journaux n'accomplissent pas leur tâche, que leur diffusion est insuffisante.

Nous aspirons à pénétrer partout; à être lus dans toute Église et autant que possible dans toute famille protestante

de langue française. Et cela, non par une vaine ambition, mais parce que, ayant l'honneur de représenter dans notre protestantisme la cause du monde païen, nous ne considérerons notre but comme atteint que quand nous aurons planté partout le drapeau de la mission.

Aussi, chers lecteurs, osons-nous réclamer de vous de nouveaux efforts. Frayez-nous le chemin partout où nous n'avons pas encore pénétré; introduisez-nous dans ces maisons qui nous sont encore fermées et surtout aidez-nous, oui, aidez-nous à conquérir les régions où l'œuvre des missions est encore inconnue ou mal comprise.

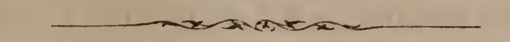
Les moyens, vous les connaissez : réabonnez-vous vous-mêmes sans retard, et évitez-nous ainsi les frais du recouvrement postal — et puis faites un peu de propagande en notre faveur; et aidez-nous à en faire nous-mêmes en nous donnant des adresses (1), en souscrivant à des abonnements que nous enverrons gratuitement à ceux que vous désignerez.

De notre côté, est-il besoin de le dire? nous continuerons nos efforts pour améliorer nos journaux et les rendre dignes de leur tâche. Nos lecteurs auront remarqué les progrès qui ont été accomplis cette année dans l'exécution typographique, selon notre promesse. Ce même soin, nous désirons l'apporter toujours plus à la rédaction de nos journaux. Nous sommes à cet égard les dépositaires d'une tradition que nous désirons continuer dans la mesure de nos forces.

Donc, soins donnés à l'extérieur, à la forme, mais surtout effort constant pour améliorer et pour varier le fond, tel est notre programme, telle est la voie où nous devons aller de progrès en progrès. Mais que seraient tous les progrès, si l'Esprit de Dieu ne les inspire et les dirige lui-même? C'est cet Esprit qui a inspiré le plus admirable récit de missions qui soit sorti de la main d'un homme : ce livre des Actes des

(1) Des numéros *spécimens* sont, comme toujours, à la disposition de ceux qui en demanderont. Nous les enverrons nous-mêmes aux adresses qu'on voudra bien nous indiquer.

Apôtres, dont tout journal de missions devrait être le simple continuateur. C'est cet Esprit que nous appelons sur nos travaux de rédaction. Puisse-t-il nous être accordé cette année dans une plus grande mesure que par le passé!



DÉCISIONS RÉCENTES DU COMITÉ ET PROCHAINS DÉPARTS

Depuis la rentrée, le Comité a consacré une partie de son temps à passer en revue les besoins de ses divers champs de missions. Il s'est d'abord occupé du *Sénégal*. Dans sa séance du 15 octobre, il a décidé le prochain départ de M. Escande pour ce champ de travail. M. Escande fera son stage préparatoire à Saint-Louis; à l'expiration de ce stage, la conférence des missionnaires du Sénégal fera une proposition au Comité au sujet de Kerbala, qui sera provisoirement occupé par l'un des instituteurs rattachés à la mission, outre l'évangéliste noir, Samba Coumba.

M. Escande a passé une partie de ses vacances à Londres, comme suffragant de M. le pasteur Du Pontet de la Harpe. Depuis la rentrée, il achève sa préparation en suivant des cliniques médicales et en s'exerçant au maniement des instruments géodésiques, sous la direction des officiers de marine attachés à l'observatoire de Montsouris. Il sera consacré le 27 novembre, à 8 heures du soir, à l'Oratoire, par le directeur de la Maison des missions, et s'embarquera en décembre pour le Sénégal. Il y sera précédé par M. Taylor, qui s'est embarqué le 20 novembre à Bordeaux; et par M. Brandt, qui vient de se marier à Montécheroux et va repartir incessamment, ainsi que M. Firmin Jean-Pierre, le second instituteur de la mission.

Dans la séance du 5 novembre, le Comité a examiné la situation du *Lessouto* et a décidé en principe l'envoi de renforts

dans ce champ de travail. Il a eu la joie, en séance extraordinaire du 14 novembre, d'agréer les offres de service de M. Alfred Casalis, avant-dernier fils de notre vénéré directeur honoraire, actuellement pasteur de l'Église réformée à Souvigné.

Dans la même séance, il a décidé l'envoi au Zambèze de M. Adolphe Jalla, frère de M. Louis Jalla, déjà à l'œuvre dans cette mission.

Le Comité espère régler dans sa séance de décembre les questions relatives à l'envoi de missionnaires au *Congo*.

Pour rendre grâce à Dieu de ces encouragements, pour implorer sa bénédiction sur les décisions prises, et ses directions pour les résolutions qui restent à prendre, une réunion extraordinaire de prières vient d'avoir lieu à la Maison des missions, jeudi 22 novembre, à 4 heures et demie du soir. Elle a été fort nombreuse et nous a laissé de fortifiantes impressions. Nous espérons que dans bon nombre de nos Églises de province les chrétiens se sentiront poussés à chercher aussi dans la prière faite en commun le moyen le plus sûr de venir en aide à la Société des missions dans les circonstances à la fois sérieuses et encourageantes où elle se trouve.



AUX FUTURS MISSIONNAIRES

Quelques mots à propos de nos deuils du Zambèze (1)

Nous commençons cette nouvelle année scolaire dans des circonstances particulièrement sérieuses. Nous sommes tous sous l'impression des deuils qui se sont produits dans la mission du Zambèze. Ces deuils renferment pour nous tous, et

(1) Allocution prononcée à la séance de rentrée du 12 octobre, par le directeur de la Maison des missions. De légères modifications y ont été introduites. (*Réd.*)

pour vous en particulier, chers élèves, de sérieuses leçons que je voudrais essayer de dégager pour notre profit commun.

Une de ces leçons, c'est l'importance capitale pour tout missionnaire d'une véritable *vocation*. C'est là une vérité qui ne m'est jamais apparue aussi clairement que ces jours-ci. Sans vocation véritable, comment affronter tout ce qui vous attend? Ce qui vous attend, c'est peut-être la vie fatigante, laborieuse, mais en somme sans dangers, de nos missionnaires du Lessouto. Mais ce peut être aussi, nos deuils du Zambèze nous l'apprennent, la souffrance, la maladie, — peut-être la mort, — ou tout au moins la lutte quotidienne avec mille difficultés matérielles et morales, la solitude, la fatigue, la disette, le dénuement.

Mais ce n'est pas tout. Il est en mission des épreuves pires que la solitude et la maladie; l'histoire du règne de Dieu est là pour nous montrer que le péché reste, en mission comme ailleurs, le grand obstacle, l'épreuve suprême de toute vocation. Oui, le péché : le péché chez les païens que vous trouverez mille fois plus sombre, plus rebutant, plus fort, plus résistant que vous ne vous étiez imaginé à distance; chez les païens que nous nous figurons toujours comme une terre altérée qui attend la rosée du ciel, et qui, en réalité, sont sans yeux, sans oreilles, sans goût, sans désir pour les choses de Dieu, jusqu'au moment où l'étincelle, cachée dans les profondeurs de ces cœurs durs comme le rocher, jaillit enfin sous le marteau de la Parole de Dieu. Et, pourquoi ne le dirais-je pas? — les traces du péché chez les missionnaires eux-mêmes, ce qui ne devrait étonner qu'un homme ignorant de ses propres misères, et qui, cependant, nous surprend, habitués comme nous le sommes à transfigurer, par l'imagination, ces hommes qui, pourtant, ne sont et ne veulent être que de pauvres pécheurs, n'ayant, comme saint Paul, reçu leur ministère que par miséricorde.

Je vous le demande, que fera l'homme sans vocation véritable dans la souffrance, en face de la mort et du péché? Malheur à lui, s'il a pris pour une vocation son goût pour les

aventures, les rêves de son imagination! Le réveil sera terrible! il pourra coûter cher à la mission et à lui-même.

La conclusion, chers amis, c'est qu'il importe avant tout que vous vous assuriez du vrai caractère de votre vocation. Si vous découvrez que vous vous êtes trompés en vous croyant appelés à être missionnaires, ne craignez pas de vous l'avouer à vous-mêmes et de nous le dire. Tout vaut mieux qu'une erreur de ce genre au début d'une carrière.

Quant à nous, vos directeurs, je crois fermement que notre devoir est de nous montrer toujours plus exigeants sur ce point et de ne laisser partir autant que possible que des hommes ayant une vocation de bon aloi, une vocation trempée, une vocation sûre d'elle-même.

Qu'est-ce qu'une vocation sûre d'elle-même? J'en trouve la définition dans les instructions que la Société des missions américaines remet à ses missionnaires : « Le missionnaire, disent ces instructions, part en mission en décharge de son devoir personnel, parce qu'il croit fermement que son Seigneur et Sauveur lui dit de partir comme son serviteur et son ambassadeur... En faisant son œuvre, il s'acquitte simplement de son obligation individuelle et personnelle. » Seule, une vocation de ce genre rend assez fort pour tout supporter : les déceptions, l'isolement, la dureté du cœur des païens, les péchés des hommes, le sentiment de notre insuffisance, et enfin, quand Dieu nous y appelle, la souffrance, la maladie et la mort.

Donc, chers élèves, assurez-vous de votre vocation, et si vous reconnaissez, avec humiliation et joie, que vous avez été, malgré votre indignité, appelés par le Maître, alors, ne négligez rien pour fortifier cette vocation. Comment cela? Tout simplement dans l'intimité avec Dieu; dans la vie cachée avec Christ, dans la discipline constante du Saint-Esprit. C'est là, dans ce commerce constant avec le Maître, que vous entendrez, d'une façon toujours plus nette, la parole qui fit tressaillir Paul : « Cet homme est un instrument que j'ai choisi pour porter mon nom aux Gentils... et je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom. »

Mais l'importance de la vocation n'est pas la seule leçon qui se dégage pour moi des avertissements que nous avons reçus. Nos deuils du Zambèze nous rappellent un autre fait et qu'il est bien important aussi de considérer, c'est le vrai caractère de la vie du missionnaire. Cette vie est une vie de *renoncement.*

Il suffirait, pour s'en convaincre, d'en revenir aux deux modèles que l'Évangile nous a donnés de la vie du missionnaire : à Jésus, ce missionnaire de Dieu sur la terre; à Paul, le premier et le plus grand des missionnaires humains. N'est-il pas vrai que l'un et l'autre ont en quelque sorte défini leur ministère par leurs souffrances? Ce ministère, un mot le résume pour Jésus : c'est l'abaissement progressif qui va jusqu'à la mort sur la croix. Et quant à Paul, lorsqu'il a voulu donner une idée de sa vie d'apôtre, il l'a dépeinte comme un simple prolongement des souffrances de Christ pour son Église. La croix, la mort, voilà donc l'image et le symbole de la vie du missionnaire. C'est cette croix, c'est cette mort qu'il faut accepter dès le début.

Il faudrait, si j'ose ainsi dire, que le missionnaire fît, à l'entrée de sa carrière, un pacte avec la mort : qu'il se considérât comme voué à la mort; de telle sorte qu'une fois en mission, il s'étonnât non de mourir, mais de vivre; qu'en attendant la mort véritable, les déboires, les déceptions, les souffrances, les deuils, les privations, les fatigues, lui parussent comme un acheminement tout naturel à la mort; ou plutôt encore comme une mort anticipée, comme une mort en détail en attendant la mort complète, — qu'en un mot, à l'exemple de saint Paul, il estimât comme une joie et une gloire de « porter partout et toujours en son corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus, c'est-à-dire la puissance de Jésus, l'amour de Jésus, fût aussi manifestée en son corps ».

Entendez-vous ce dernier mot de Paul : « Afin que la vie de Jésus soit manifestée »? Vous l'avez compris : seul un ministère qui se résume en une mort continuelle est fécond. Comme l'a dit M. Babut, dans son beau sermon de consé-

cration *les Larmes du semeur* : « Tout germe de vie se sème dans la douleur et dans la mort. »

L'héroïque Gordon, qui mérite à bien des égards de servir de modèle aux missionnaires eux-mêmes, écrivait de Khartoum : « Il y a ici, parmi les tribus nègres, un immense champ de travail, absolument vierge, et qui n'attend qu'un apôtre. Mais où trouver l'apôtre ? Il faut, pour l'être, renoncer à tout, entendez-vous, à tout. Les demi-mesures, ici, ne servent à rien. Il faut qu'il soit mort au monde, qu'il n'ait aucun lien d'aucune sorte, et qu'il soupire après la mort. Il y a peu, très peu d'hommes qui soient ainsi faits, et cependant il en faudrait ! »

J'accorde que ces paroles de Gordon ne sont pas exemptes d'une certaine exaltation ascétique, qui était alors dans les idées de Gordon et dont il revint plus tard ; mais, cette réserve faite, ses paroles expriment une vérité qui mérite d'être méditée sérieusement.

Écoutez d'ailleurs ces lignes, qu'un de nos vieux missionnaires m'écrivait récemment et qui, de fait, s'adressent à vous. « ... J'estime que tout missionnaire partant pour la sainte guerre a pris en sa main sa vie, et l'a déposée aux pieds du Seigneur : on ne triomphe qu'en luttant, et on ne lutte qu'en s'exposant à succomber. Oh ! je voudrais que les chers élèves qui étudient sous vos soins et dont quelques-uns ne tarderont pas à partir, je voudrais qu'ils fussent tous affranchis de toute crainte et *absolument* confiants dans la sagesse de Celui qu'ils vont servir et glorifier sur la terre étrangère !... »

Comment en arriver à cette disposition ? Tout simplement en s'y exerçant, en acceptant avec bonheur et empressement tout ce qui vous préparera aux renoncements qui vous attendent. En apparence, la vie que vous allez trouver ici ne semble guère de nature à vous exercer à ces renoncements ; cependant, à y regarder de près, ces occasions ne vous manqueront pas.

Faut-il vous les indiquer? Ce n'est pas difficile. La régularité même de votre vie vous fournira l'occasion de re-

noncer à votre volonté propre en la plaçant sous une bienfaisante discipline. D'un autre côté, les quelques travaux matériels que vous devrez exécuter pour le chauffage de la maison, l'entretien de vos chambres et du jardin, la part de votre temps que réclame le service de l'œuvre, toutes ces choses vous aideront à renoncer à vos aises, et, peu à peu, à traiter durement votre corps à l'exemple de saint Paul. Croyez-moi, la sonnette du directeur, qui interrompt votre travail et vous annonce une corvée ; le calorifère qu'il vous faut allumer en hiver de grand matin, ce sont là aussi des professeurs qui ont des choses utiles à vous apprendre.

Chers amis, prenez à cœur cette partie de votre préparation; elle est aussi importante que l'autre, celle des études; celles-ci, en effet, ne concernent que l'intelligence, tandis que la préparation dont je vous parle est celle qui forme en vous le caractère, qui met sur vous le sceau du missionnaire. Mourir à vous-même, à votre volonté propre, à vos aises, à vos désirs, que tels soient, dès à présent, le but et la règle de votre vie dans cette maison.

Ainsi m'apparaît, tracée par l'expérience elle-même, la voie la plus sûre pour devenir un bon missionnaire : telle est l'éducation qui fait les soldats du Christ. Dans toute éducation militaire complète, la *théorie* joue un grand rôle : il en sera de même de la vôtre; l'étude y tiendra une grande place et vous savez tout le prix que nous y attachons. Mais la théorie seule ne fait pas les soldats; il faut y ajouter *l'exercice* et *la discipline*. Il en est de même en mission, avec cette différence qu'ici rien ne se peut sans le concours actif de la volonté. L'exercice, c'est-à-dire la pratique anticipée de la vie de travail et le renoncement qui vous attendent, ne vous profitera de rien, si vous le subissez comme une contrainte extérieure. De même la discipline qu'il nous faut, c'est celle que l'on s'impose à soi-même et par laquelle on arrive à se dominer et à se posséder parfaitement. Pénétrez-vous de ces pensées, et, dès aujourd'hui, prenez librement pour devise de votre préparation ces trois mots qui la résument : Étude, exercice, discipline.

LESSOUTO

LES EXAMENS DE L'ÉCOLE DE THÉOLOGIE

L'école de théologie, organisée d'abord par M. Krüger, puis fermée pendant quelque temps et enfin rouverte sous la direction de M. Dieterlen, n'avait pas encore subi l'épreuve d'examens réguliers. Il restait donc un doute sur l'issue finale de la tentative à laquelle M. Dieterlen a consacré tant de soins, d'ardeur. Aussi avons-nous été profondément réjouis en apprenant que cette épreuve avait été subie avec un plein succès. Nos lecteurs s'en réjouiront avec nous et avec M. Dieterlen lui-même. Ils nous sauront gré de leur communiquer des extraits de la lettre toute familière où il raconte cette importante journée, après le témoignage en quelque sorte officiel de M. Jacottet, les impressions personnelles du principal intéressé étaient précieuses à recueillir. (*Réd.*)

Lettre de M. E. Jacottet.

Thaba-Bossiou, 16 octobre 1888.

Cher monsieur,

En ma qualité de membre de la Commission des études, j'ai assisté il y a quinze jours aux examens des écoles de Morija et je désire vous dire les impressions que j'en ai rapportées, tandis qu'elles sont encore fraîches et vivantes dans mon esprit. Je ne compte pas vous parler des examens de l'*École normale;* vous savez ce qu'ils sont d'habitude; cette année encore il n'y a pas de remarques spéciales à faire à leur sujet. D'ailleurs la seule manière possible d'apprécier les résultats acquis serait d'étudier consciencieusement les épreuves écrites, ce que nous n'avons pas eu le temps de faire. Il suffit de dire que l'École normale poursuit sa marche ascen-

dante et que le niveau des études s'élève d'année en année. Je parlerais un peu plus longtemps de l'*École biblique*, si j'en avais le temps; j'ai pour elle une affection toute particulière et d'autant plus réelle qu'elle est intéressée; c'est elle, en effet, qui nous est le plus directement utile dans la mission et qui nous fournit le plus grand nombre d'évangélistes et de maîtres d'école. Je me demande souvent ce que nous deviendrions si elle n'existait pas; en la fondant, M. Mabille a rendu au Lessouto un service de toute importance. Le niveau s'élève, là aussi, d'année en année; les études sont poussées plus loin et l'on cherche de plus en plus à donner à nos jeunes gens une instruction générale, sans cependant négliger pour cela l'étude pratique de la Bible et des sujets connexes. Nous avons été heureux de constater la présence, parmi les élèves, de trois évangélistes, qui ont tenu à venir passer à l'école une année, pour rafraîchir leur mémoire et être plus à même de s'acquitter de leur tâche. C'est un exemple que nous serons heureux de voir suivre; il est probable qu'il le sera.

Pour moi, l'intérêt de l'examen de cette année se portait surtout sur l'*École de théologie*, et c'est de celle-ci que je désire vous parler plus particulièrement. C'est, en effet, la première fois que nous pouvions nous rendre compte de ce qu'elle fait et de l'avenir qui l'attend. Voilà dix-huit mois que Dieterlen a commencé ses cours; il s'agissait pour lui de se rendre compte de ce qu'il avait fait et pour nous de savoir si oui ou non l'école était viable et atteindrait le but que nous lui avions assigné. Dans un sens on peut dire que ce n'était pas seulement l'examen des élèves eux-mêmes, mais celui de leurs professeurs, de l'école elle-même. Je vous assure que, partisan dès le premier jour de la fondation de cette école, je n'étais pas sans avoir quelques craintes pour son avenir et son utilité; aussi n'était-ce pas sans une certaine appréhension que je me demandais quels résultats nous pourrions constater. Aujourd'hui, après l'épreuve, notre opinion unanime est excellente; l'école est non seulement fondée, mais elle viable, elle tiendra plus même que ce que nous en attendions, et les

résultats actuels dépassent de beaucoup ce que les plus courageux avaient jamais espéré.

Comme vous le savez, les leçons qui s'y donnent sont de deux genres bien différents : il y a, si je puis m'exprimer ainsi, la section littéraire et scientifique et la section théologique. Seulement les élèves sont astreints à suivre toutes les leçons. C'est mademoiselle A. Mabille qui donne à peu près toutes les leçons de la première catégorie, sauf la géographie, qu'enseigne le docteur Casalis. L'examen a roulé sur l'histoire ancienne de l'Orient, l'histoire générale (les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne), la géométrie, l'algèbre, la physique, la cosmographie et l'histoire de la littérature anglaise jusqu'à Shakespeare. Vous voyez que le programme est quelque peu ambitieux et que l'on cherche à donner aux élèves une culture un peu encyclopédique. Il y a là un danger, celui de la superficialité ; autant que nous avons pu le constater, ce danger a été évité et c'est là un point à l'honneur soit des élèves, soit surtout de leur maîtresse. Nous avons passé toute une matinée à examiner ces différentes branches ; les candidats étaient interrogés en anglais et devaient répondre dans cette langue, et nous avons tous été étonnés de l'aisance avec laquelle ils s'en sont tirés. Leurs examinateurs n'en auraient peut-être pas fait autant. Quant à l'étude proprement dite, là aussi nous avons dû nous déclarer réellement satisfaits ; non seulement ils savent les faits, mais ils peuvent en rendre compte, les expliquer, les discuter, les défendre contre nos objections, en un mot ils savent *penser*. C'est la première fois au Lessouto que nous assistons à un examen où on peut constater que l'intelligence a plus de part que la mémoire. C'est là un résultat de première importance et qui montre avec quelle sagesse le programme de l'école a été fixé et mis en pratique. En soi la géométrie, l'algèbre, même la cosmographie et la physique ne seront que d'une importance pratique bien minime à nos futurs pasteurs ; mais ces divers sujets ont contribué à leur ouvrir l'esprit, à cultiver leur intelligence, à élargir leur horizon, or c'est là un résultat inap-

préciable. Ce qu'ils comprennent encore le moins, c'est l'histoire; ce n'est pas étonnant, car rien n'est aussi difficile pour des intelligences neuves et encore imparfaitement aiguisées que de saisir la vie de l'histoire et de se rendre compte que derrière tous ces faits, tous ces noms, tous ces personnages il y a la vie, le mouvement, la marche en avant de l'humanité qui doit réaliser des destinées et parvenir au but que Dieu lui assigne. Ils y viendront sans doute, mais graduellement, plus tard; après ce qu'ils ont déjà conquis, je ne puis pas douter qu'ils ne fassent des progrès bien plus considérables.

L'après-midi a été consacré à l'examen des différentes branches de la théologie. Ici, l'enseignement repose tout entier sur les épaules de M. Dieterlen. C'est lui qui les initie à l'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament, à l'histoire ecclésiastique, à la théologie pastorale et à l'homilétique (d'après Vinet), ainsi qu'à la connaissance des mœurs des Juifs et des institutions palestiniennes au temps de Jésus (d'après Stapfer). L'enseignement de M. Dieterlen est donné exclusivement en sessouto, ce qui est excellent, car il y aurait un désavantage réel à se servir ici de l'anglais; il s'agit, en effet, de connaissances dont nos élèves auront à faire un usage immédiat dans leur ministère, et il est important de les leur présenter de manière à les leur rendre aussi familières que possible. A propos de l'examen dans ces branches, je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit plus haut; ce qui nous a tous le plus frappés, c'est la manière intelligente avec laquelle on a répondu aux questions souvent difficiles que nous avons posées; on sentait que la mémoire n'était pas tout, mais que l'intelligence y avait sa grande part. Les meilleures branches m'ont paru être l'exégèse du Nouveau Testament et l'histoire de l'Église, qu'ils connaissent jusqu'à Mahomet. L'examen de théologie pratique était aussi fort intéressant; il se pose au pasteur de ces pays-ci bien des questions dont les pasteurs européens ne se préoccupent guère, aussi la théologie pastorale devient-elle une discipline bien autrement actuelle et importante que chez nous. Puis, aux yeux de M. Dieterlen, elle a

de plus le grand avantage de réagir contre la manière souvent superficielle et hâtive avec laquelle la plupart de nos évangélistes préparent leurs prédications en exerçant les diverses fonctions de leur ministère. Du moment que l'on veut former des pasteurs indigènes, il faut qu'ils soient à tous égards supérieurs aux évangélistes actuels, et comprennent mieux toute la grandeur de leur ministère.

Un fait qui nous a particulièrement réjouis, et que, en dehors des rapports de leurs missionnaires, nous avons pu constater *de visu*, c'est que ces études, loin d'enorgueillir nos trois jeunes gens, ont eu au contraire comme résultat pratique de les rendre d'autant plus modestes. Ils comprennent combien au fond ils savent peu en voyant tout ce qui leur est encore inconnu. Si cet excellent esprit peut se conserver, nous n'avons pas à regretter d'avoir tenté une entreprise que beaucoup d'entre nous regardaient avec défiance. Du reste, pour tout dire, les éléments dont l'école se compose aujourd'hui sont exceptionnellement bons, et l'on n'aura pas souvent affaire à une aussi excellente volée. De ces trois élèves, en effet, deux ont déjà de l'expérience du monde, ils ont eu des écoles à tenir, se sont frottés au contact des blancs; le troisième est une recrue de l'École normale, et, bien que son intelligence ne laisse rien à désirer, il n'a pas la liberté d'allures de ses deux collègues; il est encore à un degré de développement inférieur. Cela prouve qu'il faudra toujours chercher à recruter cette école dans les rangs des instituteurs ou évangélistes ayant fait leurs preuves et renoncer autant que possible à accepter des élèves qui n'auront pas au moins deux ou trois ans d'expérience de l'œuvre et du monde. Vous le savez assez, j'ai toujours été favorable à l'École de théologie; mais ce n'est que d'aujourd'hui que je suis absolument certain qu'elle nous rendra de très grands services. L'œuvre s'augmente de jour en jour, nous sommes presque tous débordés et ne pouvons faire qu'une minime partie de ce qu'il faudrait; le pastorat indigène, s'il tient les promesses qu'il fait aujourd'hui, nous aidera à faire plus et nous déchargera

d'une partie de nos fonctions et de la tâche qui nous incombe. Il ne faut pas s'attendre à ce qu'il nous remplace de longtemps; il nous fournira des auxiliaires, mais non pas des successeurs. En face des attaques des catholiques, il n'est pas possible de songer à nous retirer, ni même à préparer les voies à une retraite lointaine. Il faut laisser ces questions pour une nouvelle génération.

Votre dévoué,

E. JACOTTET.

Lettre de M. Dieterlen.

Morija, le 4 octobre 1888.

Je sors tout ahuri du brouhaha des examens, trois jours très remplis et très fatigants, mais aussi trois jours bienfaisants. On sait avec quelles appréhensions j'ai entrepris l'École de théologie et combien j'ai dû lutter entre le découragement et le manque de foi que j'éprouvais. Vous savez aussi que, dans le corps missionnaire du Lessouto, l'établissement du pastorat indigène est, à juste titre, considéré comme une entreprise douteuse : comme toute importante innovation, ce pastorat ne ralliera les suffrages unanimes et complets que quand il aura fait ses preuves. Eh bien, notre examen de lundi dernier a beaucoup fait pour nous donner à tous de l'assurance : examinateurs, élèves, maîtres, public, tout le monde a été satisfait, nous avons reçu des félicitations et des encouragements, les résultats ont dépassé l'attente des examinateurs. En un mot, l'École de théologie a reçu le baptême du feu qui lui manquait pour l'affermir et lui donner une existence à elle. Dans mon for intérieur, je nage dans la reconnaissance et la joie, j'en ai le cœur tout gros et je déguste mon bonheur à petites doses pour n'en rien perdre et pour prolonger la jouissance. Je puis dire sans exagération que la journée de lundi dernier comptera parmi les meilleures de ma vie. Je m'en souviendrai toujours pour me

fortifier en Dieu et pour croire que celui qui veut faire sa volonté, même au prix de certains sacrifices, n'aura pas à rougir de son travail.

Pendant des mois l'idée d'aller à Morija commencer cette École a été pour ma femme et moi un lourd fardeau. A Morija, quoique entourés des meilleurs amis, nous avions sans cesse la préoccupation de cette école; je travaillais dans mon coin sans beaucoup parler de mes travaux; j'ignorais moi-même si ma méthode produirait de bons résultats, je n'étais pas plus sûr que d'autres du succès.

Lundi dernier, tout a changé; les résultats de notre examen ont dépassé nos prévisions, et j'ai cru entendre, non seulement les examinateurs, mais Dieu lui-même prononcer un « Cela va bien » qui m'a remué le cœur.

Nous continuerons donc notre tâche avec un nouveau courage; le fondement est posé, il a été reconnu bon par les inspecteurs. Nous ne demandons qu'à aller de l'avant, nous sentons que nous ne frappons pas dans le vide, voilà ce qui vaut mieux que tout l'or du monde. J'ai eu peur que notre succès ne nous tourne la tête et ne nous pousse à nous croire des aigles. Mais non, loin de là! Je n'éprouve que deux choses en ce moment : de la joie et du courage. Quant à croire que nous valons quelque chose, je n'aurai pas la sottise de tomber dans ce piège : mon ignorance m'est connue, elle me pèse continuellement, elle est une écharde dans ma chair et il faudrait un miracle de folie pour m'empêcher de la voir et de la sentir. En conséquence nous ne nous enorgueillirons pas, notre devise sera : De progrès en progrès. Et comme il y a entre ce que nous sommes et ce que nous devrions être d'incommensurables kilomètres, nous pouvons nous réjouir de la petite étape parcourue sans nous croire arrivés.

Vous vous réjouirez avec nous de ce succès inespéré. Vous avez porté le fardeau avec nous, vous nous avez soutenus de vos prières, il n'est que juste que vous, et tous ceux qui sympathisent avec nous, ayez votre part de notre joie.

Quant à des détails sur ledit examen, je ne puis guère

vous en donner, ayant beaucoup à faire aujourd'hui. Voici cependant en quelques mots comment les choses se sont passées.

Les examinateurs étaient MM. Duvoisin, Jacottet et Ernest Mabille, il y avait de plus MM. Dyke, Mabille et Casalis. Le matin on commença par examiner nos élèves sur les sujets traités par mademoiselle Aline Mabille : histoire profane, algèbre, littérature, physique, astronomie (les éléments de ces sciences, bien entendu). On entendait assez souvent dire au Lessouto que l'on n'aimait pas l'idée que nos théologiens recevaient des leçons d'une jeune fille. J'ai eu lieu d'être fier de ma collaboratrice! Quand on a vu, lundi dernier, la manière intelligente avec laquelle Job, Carlisle et John ont répondu, on a changé d'idées. Les examinateurs se sont appliqués à poser des questions embarrassantes, non pour confondre les élèves, mais pour voir s'ils savaient réfléchir, si l'enseignement qu'ils reçoivent est intelligent ou s'il est un enseignement enfantin. Et nos étudiants ont su se tirer de presque tous les mauvais pas, de manière à prouver qu'ils réfléchissaient et que leur intelligence jouait dans leurs études un plus grand rôle que leur mémoire. Mademoiselle Mabille a certainement conquis un diplôme et si on a fait des compliments à ses élèves, on en a fait tout autant à leur dévouée maîtresse, qui, toute jeune fille qu'elle est, n'en a pas moins assoupli les esprits de nos étudiants et leur a montré comment il faut réfléchir et raisonner. J'étais heureux pour elle : elle est une aide d'un dévouement et d'une fidélité illimités.

L'après-midi, ce fut mon tour... et j'avais peur. Etre examiné à mon âge, c'est un peu pénible ; or j'étais examiné dans mes élèves, et je me sentais sur des épines. Les examinateurs adoptèrent la même méthode que le matin; au lieu de me laisser poser les questions, ils les choisirent eux-mêmes et les posèrent aux étudiants de manière surtout à voir s'ils réfléchissaient. J'étais tout penaud au commencement, comme une poule qui a couvé des canards et les voit se jeter à l'eau. J'étais sûr que Job et autres diraient des sottises. Eh bien, non!

Ils réfléchissaient, ils répondaient. Ce n'était pas toujours parfait, mais c'était cela quand même. Des choses auxquelles je n'avais jamais fait allusion dans mes leçons, ils les savaient. Bref, pour mes cours aussi ils ont fait preuve de bon sens et d'intelligence. Ah! que je jubilai dans mon cœur, une fois la première demi-heure passée, quand je vis que les choses prenaient une bonne tournure.

Vers cinq heures du soir, tout était fini. Ces messieurs nous faisaient part de leurs impressions, nous conseillaient, nous encourageaient, et nous terminions par une prière d'actions de grâces adressée à Celui qui nous avait fait tant de bien.

Voilà quelques mots sur une grande journée de ma vie. J'ai écrit comme les idées me venaient, tenant seulement à ce que vous puissiez vous réjouir avec nous... H. D.



NOS STATIONS DU NORD ET LA CONCURRENCE CATHOLIQUE

Nous désirons attirer aujourd'hui l'attention de nos lecteurs sur un danger qui, depuis un certain temps, menace notre mission du Lessouto, et qui pourrait bien, si nous ne sommes vigilants, compromettre sérieusement son avenir, surtout dans la partie septentrionale du pays : c'est la concurrence acharnée que fait à notre œuvre la propagande romaine.

Cette concurrence, il est vrai, ne date pas d'hier. Voilà environ vingt-sept ans que les premiers missionnaires catholiques sont arrivés dans le pays, et qu'ils se sont établis dans la belle vallée de Korokoro, que Moshesh lui-même leur avait cédée. Mais, pendant bien des années, leur œuvre fit peu de bruit et se développa parallèlement à la nôtre, ne perdant pas ses apparences modestes, et n'entrant en conflit avec nous que rarement, et sur des questions d'importance secondaire. Aussi notre journal n'en a-t-il guère parlé. Nous étions

heureux de pouvoir raconter les progrès de l'Évangile au Lessouto, sans nous préoccuper d'une entreprise appelée, semblait-il, à suivre sa propre voie sans qu'un conflit dût se produire entre elle et nos propres missionnaires.

Aujourd'hui, les choses ont changé, le conflit a éclaté ; la mission catholique s'est posée en adversaire de la nôtre, et, si décidés que nous soyons à éviter toute polémique inutile, nous ne pouvons pas laisser ignorer à nos lecteurs des faits qui modifient sensiblement les conditions où se poursuit notre œuvre du Lessouto.

A quoi faut-il attribuer le changement d'attitude de la mission romaine? Tout d'abord, pensons-nous, à une modification générale des règles suivies, en matière de missions étrangères, par l'autorité suprême de l'Église catholique. Pendant un temps assez long, la Propagande a ignoré ou dédaigné les travaux des missionnaires protestants. Le monde n'était-il pas assez grand pour offrir au zèle apostolique des deux confessions des champs d'action entièrement distincts ? Mais, depuis plusieurs années déjà, cette apparente indifférence a cessé, et à la phase de la séparation absolue des entreprises a succédé une période de concurrence. Le mot d'ordre semble avoir été donné, en haut lieu, de suivre en quelque sorte pas à pas les missions protestantes, et d'élever partout Église contre Église, station contre station. Sans parler de l'Océanie, où nous sommes tous les jours en présence des fruits de cette méthode, nous rappellerons les tristes fruits qu'elle a portés dans la région des lacs, à la cour de Mtésa.

Le Lessouto a été épargné plus longtemps ; mais son tour est venu, aujourd'hui, et, depuis quelque temps, la mission romaine fait des efforts considérables pour nous faire perdre parmi les Bassoutos la situation que l'ancienneté de notre œuvre, le nombre de nos missionnaires, leur influence sur la tribu, nous avaient assurée.

Chose étrange, il semble que rien n'ait plus stimulé ces efforts que le beau réveil des païens qui nous a tant réjouis. Nos progrès ont-ils inspiré aux missionnaires romains une

sorte d'émulation? Ont-ils été encouragés à l'attaque par leurs propres succès (1)? Quoi qu'il en soit, ils sont sortis de leur réserve précédente, et, depuis un an environ, ils déploient une activité considérable, activité dont nous n'aurions pas le droit de nous plaindre, si elle n'avait pas d'autre objet que l'évangélisation, mais qui malheureusement est en partie dirigée contre nous.

Nous avons déjà mentionné la création d'une station chez le chef Massoupa, à dix minutes de notre station demi-séculaire de Thaba-Bossiou. Mais peut-être n'avons-nous pas suffisamment insisté sur le fait que ce poste est le cinquième que les catholiques établissent dans notre district de Thaba-Bossiou. Il y a là un symptôme dont la signification apparaît mieux chaque jour. Les catholiques occupent en force la partie nord du Lessouto, parce que nous y sommes insuffisamment représentés. Le réseau de nos stations, relativement serré au centre et dans le sud du pays, l'est très peu dans le nord. Nos postes sont fort éloignés les uns des autres, et surtout notre personnel est numériquement faible. Il y a longtemps que nous le sentons : on sait que le dédoublement du district de Léribé et la création d'une station chez Joël est chose décidée depuis longtemps, en principe... Que n'est-elle, à cette heure, un fait accompli ?

Nous avons donc à nous défendre contre l'envahissement d'une partie de notre champ de travail par une influence résolument hostile à la nôtre. Mais ce n'est pas tout. Nous sommes attaqués aussi, si l'on peut dire ainsi, dans notre situation morale au Lessouto ; dans la position que nos premiers missionnaires avaient conquise au sein de la tribu à force de sagesse, d'activité et de dévouement. Voici de quelle manière. On sait que nos missionnaires ont toujours proscrit, comme entaché de paganisme et inséparable de graves abus,

(1) Le journal *les Missions catholiques* fait mention des conversions obtenues, en nombre inusité, par la mission romaine dans le district de Thaba-Bossiou.

le mariage à la mode indigène, consistant pour le mari à acheter sa femme moyennant un certain nombre de têtes de bétail. La discipline en vigueur dans nos Églises interdit cette coutume, ce qui n'empêchait pas jusqu'à présent les mariages bénis par nos missionnaires d'avoir une valeur légale, même aux yeux des chefs. Or, voici que l'Église catholique, plus accommodante en ces matières, déclare ne pas voir d'inconvénient à la coutume indigène de la dot payée aux parents de la jeune fille, et la permet à ses prosélytes. On voit d'ici les conséquences de cette concession. Les chefs, tout le parti païen, s'en emparent et s'en font une arme, non seulement pour attaquer la rigueur de nos Églises, mais parfois pour contester la validité des mariages chrétiens. « Ce sont des mariages faits en dehors de la loi du pays, disent-ils, des mariages « contractés derrière les buissons », en d'autres termes, des unions irrégulières. De là, pour notre œuvre, des difficultés et des entraves qu'il est facile d'imaginer.

La question a été récemment débattue dans une de ces assemblées populaires connues sous le nom de *pitso*. Elle s'est tenue à la fin du mois de juin chez le chef Letsié. La pratique de notre mission a été nettement attaquée par quelques orateurs indigènes, renégats ou païens; on a demandé à nos frères que l'Église autorisât désormais le mariage à la mode du pays. Nos frères se sont énergiquement défendus; après quoi les missionnaires catholiques, qui étaient présents, ont à leur tour exposé leur méthode, et ont naturellement eu les païens de leur côté.

Ont-ils par là gagné du terrain? Voici comment un de nos missionnaires, présent au *pitso*, apprécie la situation. « ... Ils pourront y trouver quelques avantages immédiats, mais j'en ai vu assez pour être sûr que ces avantages ne seront que temporaires, et que les catholiques regretteront de s'être trop avancés : ils ne pourront plus reculer sans risquer de compromettre toute leur œuvre... Pour nous il en résultera des misères, des ennuis, mais je doute que les positions changent beaucoup, et les concessions mêmes que Rome fait au paga-

nisme pousseront de plus en plus vers nous toutes les âmes vraiment avides de justice et de sainteté. »

Pourtant, si notre correspondant se montre rassuré sur les résultats du *pitso* et sur l'issue finale du conflit, il ne se dissimule pas le sérieux de la situation. Nous recommandons ce qu'il en dit à l'attention de nos lecteurs : « Notre position est plus grave qu'elle ne l'a peut-être été jusqu'ici. Les catholiques font un effort considérable pour se mettre à notre place et devenir l'Église nationale des Bassoutos, et nous devons nous attendre à d'incessantes attaques de leur part. Ils comptent sur l'appui des chefs; c'est là un roseau brisé qui pourra bien leur percer la main, car, malgré tout, les chefs ne désirent pas rompre avec nous... Mais il est hors de doute que notre position vis-à-vis d'eux n'est plus entièrement ce qu'elle était auparavant; jadis elle était incontestée, elle ne l'est plus tout à fait aujourd'hui..... Dorénavant, nous avons à compter avec le catholicisme; c'est là un fait assez important pour qu'il y ait lieu de peser mûrement ce qu'il faut faire. »

Ce qu'il faut faire, nous le savons : il faut que notre mission occupe *au plus vite* le district de Joël, et pour cela qu'elle soit renforcée sans retard. S'il avait été possible à nos frères de répondre aux exigences de la situation sans nous demander des hommes, ils l'eussent fait certainement, sachant toutes les charges qui pèsent sur nous. Un moment, ils avaient espéré pouvoir y réussir et suffire à tout sans nous demander de missionnaires. L'un d'entre eux, M. Weitzecker, avait offert ses services pour la fondation du nouveau poste; un de ses collègues devait le remplacer à Léribé. Mais un état de faiblesse et d'indisposition persistante obligera sans doute notre dévoué frère à retirer ses offres. Il faut donc du renfort au Lessouto, il en faut dans le nord, il en faudra peut-être ailleurs.

Ces renforts, le Comité en a décidé l'envoi avant même de savoir au juste comment il pourrait exécuter sa résolution. Aujourd'hui, grâce aux offres de service de M. Alfred Casalis, son embarras a pris fin; il espère avoir à sa disposition les hommes nécessaires. Il ne lui manque que d'être rassuré aussi

sur la question des dépenses. Mais nos Églises ont donné trop de preuves de leur attachement à la mission du Lessouto pour qu'il soit permis de douter d'elles aujourd'hui. Elles prendront à cœur la situation si sérieuse de cette mission, et une fois de plus leurs sacrifices et leurs prières la mettront en mesure de traverser victorieusement la tempête.

MISSION DU ZAMBÈZE

UN NOUVEAU COURRIER DU ZAMBÈZE.

Nous venons de recevoir un nouveau courrier du Zambèze, n'apportant pas de lettres de Séfula, mais, en revanche, nous donnant des nouvelles de Sesheké jusqu'au 13 août.

Ces nouvelles sont, en général, bonnes et encourageantes. La santé de nos missionnaires est meilleure ; M. Jalla est rétabli. La maladie n'a cependant pas épargné entièrement nos amis. L'évangéliste Léfi et sa femme ont perdu un enfant, et M. Goy, venu de Séfula pour chercher des bagages, a été pris, à son arrivée à Sesheké, d'une inflammation des reins. Il s'est heureusement remis, et a pu nous annoncer ses fiançailles avec mademoiselle Mathilde Keck, dont il a fait la connaissance lors de son passage à Wellington.

Quant à l'œuvre de nos frères, elle est en progrès et paraît sortie de la phase de stagnation qui a tant éprouvé leur foi. L'influence de l'Évangile commence à se faire sentir dans la tribu. On en jugera par la lettre de M. Jalla que nous publions ci-dessous.

BONNES NOUVELLES DE SESHEKÉ

Lettre de M. Jalla.

Besoin de renforts. — La marche de l'œuvre. — Moments de découragement. — Retour de l'armée expéditionnaire. — Attitude nouvelle des chefs. — Ouverture d'une école.

Seshekó, 15 juillet 1888.

Bien cher monsieur,

... Il me tarde beaucoup de connaître les décisions qui seront prises au sujet de mes anciens camarades et surtout de mon frère. J'espère que vous nous enverrez au moins ce dernier, car, sans renforts, nous serons forcément longtemps stationnaires. Croyez-le, cher monsieur, nous avons autant et plus besoin de renforts qu'un autre champ de travail quel qu'il soit. Il nous faudrait absolument occuper maintenant les principales localités dont les portes, largement ouvertes aujourd'hui, pourraient facilement se refermer.

Voilà le roi qui, désireux de s'instruire et n'ayant pas de missionnaire près de lui pendant son expédition, a fait venir Séadjika pour l'enseigner. Mais quelle influence peut avoir sur le roi et sur ses gens la présence d'un renégat qui participe à toutes leurs erreurs païennes? C'est le même cas pour la reine Mokuaï, qui a choisi Karumba (1) pour son missionnaire en attendant mieux. Et Katongo, et Séoma, et Mambova, villes importantes, cités populeuses, où pas une voix ne peut annoncer la bonne nouvelle pour le moment. A côté de ces nombreux besoins, nous avons la question des communications, si précaires aujourd'hui, et qui ne changera

(1) Karumba et Séadjika, que M. Jalla nomme à plusieurs reprises dans sa lettre, sont deux Barotsis qui ont été autrefois amenés au Lessouto par M. Coillard, et qui ont passé un certain temps à Morija comme élèves de l'école *biblique*.

pas aussi longtemps que d'autres amis ne seront pas venus nous rejoindre. Ajoutez à cela l'insalubrité du climat, qui nous force à être au moins deux missionnaires sur chaque station, aussi longtemps que les stations seront très éloignées les unes des autres, et vous comprendrez combien nous sommes pressés d'avoir, nous aussi, du renfort au plus tôt. Plaidez notre cause auprès du Comité, cher monsieur, et réjouissez nos cœurs en nous fournissant les moyens de faire progresser l'œuvre de Dieu au milieu de ce pauvre peuple, si bas dans l'échelle religieuse et même sociale.

Vous ne sauriez croire combien les nouvelles si encourageantes du Lessouto, des Spelonken et d'ailleurs encore, nous ont émus à jalousie. Pourquoi Dieu n'agit-il pas aussi avec puissance autour de nous, nous sommes-nous dit? Pourquoi sommes-nous les seuls à n'avoir rien de bien encourageant à raconter? Peut-être y sommes-nous nous-mêmes pour quelque chose, dans cet état d'accalmie qui nous accable. Aussi avons-nous redoublé d'ardeur dans nos prières, et, aujourd'hui, Dieu a enfin commencé à nous exaucer bien au delà de notre attente. Il n'y a pas même un mois, nous nous sentions bien découragés, Jeanmairet et moi. « Aurons-nous jamais une école à Sesheké? disions-nous. Hélas! les apparences n'y sont guère favorables! » Le seul moyen d'avoir quelque influence sur l'enfance et la jeunesse, c'était, nous semblait-il, de fonder une espèce d'internat, car plusieurs chefs s'étaient montrés assez disposés à nous envoyer leurs enfants, mais à une condition : qu'ils demeurent sur la station, c'est-à-dire que nous les prenions à notre charge. Peut-être les chefs auraient-ils consenti à donner à chacun de leurs enfants une vache pour qu'ils aient un peu de nourriture; mais évidemment ils comptaient sur les à-côtés fournis par le *moruti*. Aussi avions-nous décidé de soulever la question à la prochaine conférence zambézienne, espérant ensuite la soumettre à votre approbation.

Sur ces entrefaites eut lieu le retour des guerriers. Depuis plusieurs jours on s'attendait à les voir arriver. Le 25 juin,

Morantsiane nous fit avertir officiellement qu'il arriverait le lendemain.

En effet, le 26 juin, vers 9 heures du matin, nous entendons des coups de feu au village. Peu après, nous vîmes une longue procession en sortir et s'arrêter dans la plaine, vis-à-vis de chez nous. La procession se divisa alors en quatre parties, formant un grand carré vide au centre. De temps à autre un guerrier entrait dans cet espace libre et exécutait une danse guerrière, avec force contorsions, au milieu des chants, des cris et des coups de fusil. C'est tout ce que nous pûmes voir. Peu après, la procession se reforma pour rentrer au village, où nous entendîmes dès lors des chants et des cris pendant le reste de la journée. Vers onze heures, jugeant le moment venu de souhaiter, nous aussi, la bienvenue à cette troupe tapageuse, nous nous acheminâmes vers le village, Jeanmairet, Léfi et moi. Tout le monde était au *khothla*, où régnait une grande animation. Morantsiane, assis lui seul sur un petit siège, et revêtu d'une longue chemise bigarrée comme la robe de Joseph, trônait au milieu de tous les autres chefs, derrière lesquels étaient aussi accroupis les esclaves. Curieux tableau que celui de cette assemblée de noirs affublés, de la tête aux pieds, de toute espèce de costumes et d'ornements. On nous accueillit très cordialement ; Morantsiane fit apporter des nattes, et là, accroupis, nous causâmes de banalités pendant plus d'une heure.

Ce qui m'intéressa le plus, ce fut d'assister à plusieurs petites scènes que je voyais pour la première fois. D'abord, à deux pas du *khothla*, une cinquantaine de femmes, formant un grand cercle sous l'ardent soleil, chantaient, dansaient, gesticulaient et frappaient des mains à l'unisson, pendant que quelques-unes d'entre elles exécutaient une danse différente au milieu du cercle. Pauvres femmes ! Je me demandais comment elles ne tombaient pas épuisées, après une, deux, trois heures d'une telle gymnastique. Cette danse est sans doute un devoir qui leur est imposé pour fêter l'arrivée de leurs seigneurs et maîtres.

Comme j'aurais aimé avoir le crayon de M. Christol, afin de pouvoir vous envoyer quelques croquis des différents tableaux qui passaient devant mes yeux. De temps en temps une femme de chef venait saluer Morantsiane. Arrivée à quatre ou cinq pas de lui, elle s'accroupissait, frappait la terre avec ses deux tempes. Puis, se relevant, elle venait s'agenouiller devant Morantsiane, lui baisait à plusieurs reprises les deux paumes des mains, se relevait pour danser ou chanter devant lui, lui crachait (excusez le mot) dans la main et repartait comme elle était venue. Lorsque deux chefs se retrouvaient après ne pas s'être revus de longtemps, ils s'accroupissaient l'un en face de l'autre, se serraient les deux mains à la fois en se regardant un long moment, puis, portant chacun la main droite de l'autre à la bouche, ils en baisaient à plusieurs reprises la paume.

Dans l'après-midi, plusieurs chefs, entre autres Morantsiane, vinrent nous voir, et c'est dans ces visites que nous apprîmes des choses qui nous réjouirent grandement. Les voici :

Pendant tout le temps de leur voyage, qui pour les gens de la Vallée a duré plus de quatre mois, ils ont fidèlement observé le dimanche, ne se mettant jamais en route ce jour-là. Le matin ils avaient un culte présidé par Karumba et Séadjika, où le chant, la prière et l'histoire biblique avaient chacun leur place. La semaine, ces deux évangélistes improvisés leur enseignaient l'A B C, et, le soir, autour du feu, leur faisaient des récits bibliques. C'était étrange d'entendre Morantsiane répéter ce qu'il avait retenu de ces leçons. Mais ce n'est pas tout.

Il paraît qu'un jour Léwanika, ayant rassemblé tous les chefs de Sesheké, leur parla très vertement sur ce qu'ils savaient si peu profiter de la présence des missionnaires à Sesheké, comme le prouvait le fait qu'aucun d'eux ne venait se faire instruire. En terminant, il recommanda surtout aux jeunes chefs de donner eux-mêmes le bon exemple et de pousser Morantsiane à faire comme eux.

N'y a-t-il pas quelque chose de providentiel dans tout cela :

tout un peuple qui, à l'exemple et par les ordres de son roi, aussi païen que ses sujets sous tous rapports, rend un culte régulier à Dieu, et cela en temps de guerre? Certainement Dieu a commencé à toucher ces cœurs endurcis et peut-être sommes-nous aussi à la veille d'un réveil sérieux au sein de ce peuple. Que Dieu le veuille! En tout cas, tout ce que nous avons entendu sur le compte de Léwanika, nous porte à croire qu'il est à un niveau intellectuel bien plus élevé que celui de la plupart de ses sujets.

Voici un autre fait qui prouve que l'œuvre de Dieu s'accomplit parmi eux, quoique bien lentement : Mahaha, chef qui habite un peu au delà de Kazungula, vint dire à Jeanmairet : « Sache que ni moi ni aucun de mes hommes n'avons tué un seul homme à la guerre. Mon fils avait bien fait une femme prisonnière, mais je lui dis : Laisse-la s'échapper, et il m'obéit. Fais aussi savoir ces choses à mon père (M. Coillard). » Et nous sommes persuadés que plusieurs autres chefs ont fait comme lui, car jamais ils n'ont amené aussi peu de prisonniers que cette fois-ci. Ils en avaient cependant pris un certain nombre pendant la guerre.

Mais revenons à notre école. « Maintenant, nous aussi, nous voulons apprendre », nous dirent quelques chefs le jour de leur arrivée. Afin de ne pas laisser se refroidir de si bonnes dispositions, dès le surlendemain la cloche appelait tous ceux qui désiraient venir s'instruire. Une quarantaine d'hommes, entre autres Morantsiane et deux autres chefs, répondirent à notre appel. Malheureusement le nombre des élèves diminua beaucoup dès les jours suivants. Quelques-uns cependant viennent assez régulièrement chaque matin, et nous caressons un peu l'espoir de les voir un jour devenir tout à fait des nôtres, c'est-à-dire des enfants de Dieu comme nous. En attendant nous travaillons de notre mieux à les instruire. Nous avons déjà pu former une première classe, la mienne, composée de ceux qui connaissent déjà les lettres de l'alphabet. Pour le moment je n'ai que six élèves.

Voici l'ordre de nos leçons. Nous commençons tous en-

semble par le chant et la prière. Vient ensuite un peu d'histoire biblique, ce qui les intéresse passablement. Puis nos élèves se séparent en trois groupes pour apprendre à lire. Ils se réunissent de nouveau pour lire les notes et ensuite chacun rentre chez soi.

Quoique notre école débute bien modestement, nous avons le sentiment qu'une œuvre a commencé chez quelques-uns d'entre eux.

Quant à Morantsiane lui-même, c'est un vrai malheur de l'avoir comme principal chef de Sesheké. Il sera sans cesse un bâton dans nos roues et un obstacle à tout progrès ici, où l'esprit servile règne à un si haut degré. Au lieu de donner lui-même le bon exemple à ses subordonnés, il met le désarroi et la gène partout où il se trouve. Il vint aussi à l'école les deux premiers jours, mais il s'y comporta en vrai gamin, cherchant à faire rire tout le monde, se moquant de tous ceux qui en savaient un peu moins que lui. Dès le premier jour, nous vîmes qu'il était bien toujours le même. Dès le surlendemain il s'excusa. Voyant que cela n'irait jamais aussi longtemps qu'il ferait partie de l'école générale, nous lui dîmes un jour : « Puisque tu es plus avancé que les autres, tu n'as pas besoin de venir avec eux ; chaque fois que tu veux lire, viens seul chez nous et nous t'enseignerons. » Il ne demandait pas mieux que d'avoir une excuse pour se dispenser de venir à l'école. Mais depuis qu'il n'y vient plus, tout va beaucoup mieux ; les esclaves osent maintenant répondre. Le chef absent, il semble que chacun est délivré d'un poids gênant.

Jeudi passé, il s'agissait de résoudre une grave question : celle de l'emplacement définitif du village. Le *molaolé*, c'est-à-dire le devin, fut appelé. C'était une vieille femme cette fois-ci. Pendant toute la soirée et toute la nuit on entendit le *morupa* (le tambour), des chants et des cris au village. Le lendemain, nous apprîmes que la sorcière leur avait dit : « Le village est bien situé, mais il faut l'agrandir du côté de la plaine (c'est-à-dire de notre côté), car il vous faut être près

des *baruti* afin d'être affermis. » Ils sont maintenant en train de bâtir maisons sur maisons. Sesheké va se transformer en une vraie ville; car, sur l'ordre du roi, tous les chefs dépendant de Morantsiane devront y habiter continuellement, à l'exception de Mokumba et de trois chefs de l'autre côté du fleuve, mais ces derniers devront y venir de temps en temps. Ils auront en tout cas toujours chacun au moins une maison et une femme ici.

Comme il y a quarante et plus de chefs, et que chaque chef a quatre ou cinq femmes et est toujours accompagné de quelques gens au moins, vous pouvez vous faire une idée de l'étendue que prendra la ville. Multipliez le nombre des chefs par sept ou huit et vous aurez le nombre des maisons qui composeront le village.

Vous vous réjouirez sans doute aussi avec nous de ces quelques lueurs que nous apercevons au milieu des ténèbres qui nous entourent. Que Dieu nous donne de savoir profiter de ces bonnes dispositions pour rendre notre ministère utile et béni pour ce peuple. Demandez-le-lui aussi pour nous, surtout dans vos réunions du samedi soir, où je suis souvent avec vous par la pensée. L. Jalla.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

L'INSURRECTION DANS L'AFRIQUE ORIENTALE. — LE BLOCUS ET SES SUITES POUR LES MISSIONS. — UN NOUVEAU MISSIONNAIRE A LA COUR DE MOUANGA. — LE PORTRAIT DU ROI. — QUE FAUT-IL FAIRE ? PRIER. — UN MOT DE M. MACKAY.

Au mois d'août dernier on a essayé de dessiner ici (1) la situation politique de l'Afrique orientale. Il semblait alors que

(1) Voyez p. 314 et suivante.

le pays eût été définitivement partagé. Pourtant l'on pressentait que ces divisions politiques et administratives existaient sur les cartes officielles plutôt que dans le pays même.

Pendant que les lecteurs du *Journal des missions* lisaient la chronique du mois d'août, les agents de la Compagnie allemande de l'Afrique orientale s'apprêtaient à prendre charge des douanes dans plusieurs ports de la côte. Quand ils hissèrent le pavillon allemand à Pangani, et, un peu plus au nord, à Tanga, en face de l'île Pemba, les indigènes se soulevèrent. Depuis lors, bien des amis des missions ouvrent leur journal du soir ou du matin avec des préoccupations semblables à celles avec lesquelles on saluait jadis sur le Forum les légionnaires revenant de Numidie, en leur disant : *Quid novi ex Africa?* Quelles sont les nouvelles d'Afrique?

Jusqu'à ce jour, elles sont confuses. Suivant les uns, le soulèvement est local et n'a pas l'importance qu'on lui donne. D'autres affirment que le mouvement insurrectionnel est l'issue d'une longue fermentation latente; qu'il s'étend à toute l'Afrique centrale, et que son point de départ est dans les environs du lac Nyassa, vers les possessions portugaises. Quelques-uns voudraient faire remonter à cette même cause la mort du major Barttelot au Congo et les luttes de Karonga (1), l'insurrection sur la côte de Zanzibar et la disparition de plus en plus énigmatique de Stanley; ce serait une levée de boucliers de toutes les peuplades de l'Afrique centrale et orientale à l'instigation et au profit des Arabes et contre les empiétements des Européens.

Quoi qu'il en soit de la relation entre ces divers événements, ils coïncident en Europe avec un mouvement général de l'opinion publique contre la traite des esclaves. Les deux puissances directement intéressées dans ces affaires africaines sont l'Allemagne et l'Angleterre. Les notes diplomatiques échangées entre ces deux nations au sujet d'une action mili-

(1) Voyez p. 436 et suivantes.

taire commune dans l'Afrique orientale sont colorées de pensées, parfois même brodées de lambeaux de phrases empruntés aux brefs de Léon XIII et aux harangues véhémentes prononcées par le prédicateur d'une nouvelle croisade, Mgr Lavigerie (1). On est heureux de pouvoir draper des raisons d'intérêt très privé dans les plis imposants d'un prétexte d'utilité publique. D'après les dernières nouvelles, l'Angleterre et l'Allemagne vont établir un strict blocus le long des côtes de l'Afrique orientale pour arrêter toutes les embarcations suspectes d'avoir des esclaves à bord. Ultérieurement on dirigera peut-être une expédition armée dans l'intérieur. En attendant, on a averti l'évêque de la mission des Universités, le docteur Smythies, qu'il ferait bien de faire évacuer la station de Magila (2), dans l'Ou-Sambara, derrière Pangani.

Voilà par où toute cette histoire touche directement la mission. Il serait possible qu'à l'ouverture des hostilités par les blancs sur la côte, les noirs répondissent dans la région des lacs par le massacre des missionnaires.

Et jamais depuis longtemps on n'avait reçu, des missions de l'intérieur, des lettres aussi encourageantes que celles du dernier courrier de Zanzibar. Un nouveau missionnaire, M. Walker, était allé rejoindre M. Gordon (3) à la cour du roi Mouanga, au nord du lac Nyanza. Il fut reçu avec des marques de respect auxquelles le fils de Mtésa n'avait pas habitué les missionnaires jusqu'à présent. La première lettre de M. Walker contient une intéressante description des cérémonies de la réception. On y trouve le portrait suivant de Mouanga : « Le roi était assis sur un siège de bois blanc de fabrication indigène; ce trône fort simple était matelassé et recouvert d'une

(1) Voyez p. 408. D'après une dépêche du *Temps* (7 novembre 1888), il s'est formé à Cologne une association catholique allemande qui a fait don au prélat français d'une somme de 50,000 francs.

(2) Par 5° de latitude australe, à environ 30 kilomètres de la côte.

(3) Voyez p. 152 et p. 316.

peau de léopard. Une défense d'éléphant polie servait d'escabeau au roi. Mouanga portait une longue gandoura blanche, à la façon des Arabes; par-dessus cette chemise, il avait mis une robe rouge brodée d'or. Il paraît avoir environ vingt-trois ans; sa bouche a une expression molle; il rit et sourit d'un air niais; il a coutume de lever très haut les sourcils pour exprimer sa surprise ou son assentiment. En somme, il a l'apparence d'un jeune homme frivole et faible, facile à conduire, mais tout aussi enclin à la passion et à la violence. Il semble qu'il doive aisément prendre peur; il est probable qu'il manque à la fois de courage et d'empire sur lui-même (1). » Telle est l'apparence du meurtrier d'Hannington. En parlant des gens de la résidence, le missionnaire ajoute : « Ce serait un vrai désastre que l'abandon de cette mission. Les gens ont l'air si sérieux; ils paraissent avoir une réelle envie d'apprendre à lire. M. Gordon vend très bien ses livres et très rapidement. Aujourd'hui quelques-unes des principales femmes de la cour sont venues acheter des livres et des syllabaires. Tous ces gens parlent avec la plus grande bienveillance d'Ashe et de Mackay (2). »

Dans l'Ou-Gogo, à l'ouest de Mpouapoua, un autre agent de la Société des missions anglicanes, M. J.-C. Price, a fait en avril et mai dernier une longue tournée d'évangélisation. Un dimanche, le 22 avril, le missionnaire avait longtemps entretenu des choses de Dieu un auditoire apparemment indifférent. Le lendemain, le chef le fit appeler, et, après une nouvelle conversation religieuse, plusieurs hommes dirent : « Tu nous a parlé de Dieu et de son Fils; en somme ce sont de bonnes nouvelles; mais que faut-il maintenant que nous fassions d'après cela? » M. Price rendit grâces à Dieu dans son cœur en entendant cette question, dont la forme lui rappelait celle du geôlier de Philippes; et il enseigna tout d'a-

(1) *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 701 et suivante. La lettre est datée du 25 avril 1888.
(2) *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 702.

bord à ces nègres comment il faut prier (1). Quelques jours plus tard, la même question lui fut adressée à Ibouidjili, et il s'écrie dans sa lettre : « Il me semble que je ressens quelque chose de la joie qui rendit le Fils de Dieu capable et heureux de dépenser sa vie au service des hommes et pour les sauver. O Dieu ! remplis mon cœur de ce puissant amour pour ceux qui périssent, car c'est de Toi seul qu'il peut venir (2) ! »

M. Cole, de la même mission, écrit de Kidokoué : « Ce matin (3), j'ai sauvé la vie d'un homme que l'on entraînait au lieu du supplice. Il était accusé de *wouhaoui* (enchantement). De ma vie, je n'ai vu un homme aussi débordant de joie que ce réchappé ; il ne cessait de m'embrasser avec effusion. Dans quelques jours un grand conseil décidera de son sort ; en attendant, il demeure chez nous. »

Des lettres du docteur Pruen, de Kikombo, dans la même région, parlent de divers baptêmes administrés l'été dernier. A la date du 17 août, le missionnaire raconte comment l'un des néophytes, Kanoni, causa avec un pauvre jeune esclave qu'une caravane avait abandonné près du village. Il se nomme Masa ; il croit aujourd'hui à la rémission des péchés.

M. W.-E. Taylor est stationné au pied du Kilima-Ndjaro, à Motchi. Il donne des nouvelles fort intéressantes du chef Mandara. Ce chef commence à prendre goût aux conversations sur des sujets religieux. Un jour que M. Taylor lui racontait des histoires bibliques en présence de quelques musulmans, Mandara fit chercher une Bible arabe qu'il avait reçue du prédécesseur de M. Taylor. Aucun des musulmans présents ne fut capable de lire ce livre. « Je pense, écrit le missionnaire (4), que le chef les avait invités pour me tenir tête. Je pris le livre, et je lus et expliquai plusieurs histoires ; les

(1) *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 707.
(2) *Church Missionary Intelligencer*, p. 708.
(3) La lettre est datée du 18 juillet dernier. *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 711.
(4) *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 715.

Arabes ne cessèrent de faire des marques d'assentiment... Les difficultés qui arrêtent Mandara lui paraissent insurmontables : son harem, les guerres injustes et les chasses à l'homme qui l'enrichissent, sa haine invétérée contre les Oua-Kiouoso, l'attrait qu'exerce sur lui le *kombé* (bière indigène) et d'autres boissons fortes...; tout cela se dresse entre Mandara et le christianisme... Un autre de mes amis, Mehaga, a appris à prier. Sans doute, il ne demande encore que des bienfaits temporels et visibles ; cependant il prie. »

Le nom et la personne de M. Mackay ne sont pas inconnus aux lecteurs de ces chroniques. M. Mackay se repose de ses rudes labeurs et des dangers qu'il a courus naguère chez Mtésa et chez Mouanga, en fondant une station à Ousambiro (1), à quelques lieues au sud du lac Nyanza. Il a entendu des rumeurs comme s'il était question d'abandonner la contrée du Nyanza. Il répond : « JAMAIS (2) ! »

Que Dieu le garde, lui et ses collègues, pendant que les forces alliées de l'Europe agiront sur la côte !

F. H. K.



LE CENTENAIRE DE JUDSON

« En souvenir d'Adoniram Judson, né le 9 août 1788, mort « le 12 avril 1850. — Malden son lieu d'origine. — L'Océan son « sépulcre. — Les Birmans convertis et la Bible traduite en « birman son monument. — Son mémorial, au ciel. » Telle est, littéralement traduite, l'inscription qu'on lisait sur les

(1) La nouvelle station qui porte ce nom remplace celle de Msalala, à quelques kilomètres de là. Msalala a été abandonné en octobre 1887 parce que l'hostilité du chef Ngata contre tous ses voisins enrayait trop l'activité des missionnaires. Voyez *Proceedings of the Church Missionary Society*, 1888, p. 53 et suivante.

(2) *Church Missionary Intelligencer*, 1888, p. 717.

murs de l'église de Malden, l'un des faubourgs de Boston, le 9 août 1888.

La Société baptiste, dont l'arrivée de Judson au Birman avait déterminé la fondation, avait décidé qu'elle célébrerait le 13 juillet, comme jour commémoratif de son débarquement, dans le port de Rangoun, en société de Anne Hasseltine, son héroïque première compagne, le 13 juillet 1813.

Un siècle s'est écoulé depuis sa naissance, soixante-quinze ans depuis son entrée en carrière, et, le 9 août, M. Murdoch, secrétaire de la Société, retraça devant un auditoire recueilli et reconnaissant, assemblé dans l'une des églises de Malden, les principaux traits de ce grand caractère et rapprocha l'état actuel de l'Amérique et de l'œuvre des missions de ce qu'étaient l'une et l'autre il y a un siècle.

Il y a cent ans, l'Amérique avait 3 millions d'habitants; aujourd'hui, elle en a 65 millions; alors, Boston n'était guère plus qu'un village, aujourd'hui c'est une cité de 437,000 âmes; il y avait alors 2 sociétés de missions, dont aucune n'avait son siège en Amérique; aujourd'hui il y en a, au jugement de l'orateur, entre grandes et petites, 150, avec 7,000 ouvriers (1), dont 34 en Amérique. Alors il y avait 40 millions de protestants, aujourd'hui il y en a 170 millions; alors 70,000 baptistes en Amérique, aujourd'hui 3,000,000. Quant à Adoniram Judson, il fut l'homme d'une seule pensée, d'un seul motif et d'une seule œuvre. Les faits du dehors eurent peu d'influence sur lui; une fois gagné à l'Évangile par une conversion presque violente, il se donna sans partage à celui qu'il avait choisi pour Roi et qui l'avait marqué pour devenir son serviteur et son témoin; il n'eut dès lors plus jamais un instant de doute sur son salut. Racheté lui-même par le sacrifice

(1) Cette évaluation est incertaine. Le docteur Strong comptait, pour 1883, 81 sociétés avec 3,226 missionnaires consacrés; Grundemann, en 1886, 87 sociétés avec 2,690 hommes; Gundert compte 132 sociétés, et le Manuel des missions de la Société des Traités de Londres renonce à une statistique générale, mais évalue le nombre des missionnaires hommes et femmes à un peu moins de 6,000.

de Christ, le motif directeur de toute sa vie fut un sentiment vivant, constant, invincible de devoir et d'obéissance envers son Maître, bien plus qu'une impression actuelle et ressentie d'amour pour le Seigneur, quoiqu'il fût l'un des cœurs les plus chauds et les plus tendres qu'on pût rencontrer. Intelligence presque de génie, volonté de fer, persévérance à toute épreuve, enthousiasme pour sa tâche, largeur de vues, tendresse pour les siens, fidélité dans les détails, unité de but, tels avaient été quelques-uns des traits de son admirable caractère. Dans un autre discours prononcé à Washington, le 21 mai 1888, à l'assemblée annuelle, le même orateur avait developpé la pensée, que Dieu avait réservé le Birman pour cet ouvrier d'élite et Judson pour ce champ spécial. La fermeté de propos de l'homme coïncidait ainsi avec les vues providentielles de Dieu.

On entendit ensuite le fils du missionnaire, le pasteur Edouard Judson, qui, après avoir occupé l'une des plus brillantes chaires de New-York, a voulu se consacrer entièrement à la classe pauvre et déshéritée de l'immense cité. Aujourd'hui (1888), après soixante-quinze ans, les deux sociétés de missions dont l'envoi de Judson fut l'origine, l'*American Board* et la *Baptist Missionary Union*, se sont largement développées : la première a 2,498 ouvriers, dont 168 missionnaires consacrés, outre 155 pasteurs indigènes, 325 Églises, 28,042 communiants, 34,417 élèves dans les écoles; la seconde, ou la société baptiste, a 642 Églises, 61,062 membres, 101 missionnaires consacrés, 156 femmes et 200 pasteurs indigènes. Si nous nous demandons maintenant où en est l'œuvre du Birman, nous pouvons donner des chiffres bien autrement éloquents. Le Birman a aujourd'hui (1888) comme fruit des travaux des missionnaires : 316 Églises qui se suffisent à elles-mêmes, 212 qui ne sont point encore émancipées. Gundert évalue que les Karens christianisés sont au nombre de 100,000. Il y a au Birman, sous la dépendance de la Société baptiste, 147 écoles du dimanche, 37 missionnaires, 74 femmes, 2 médecins, 125 pasteurs indigènes consacrés, 415 non consa-

crés, 28,009 communiants; il y a eu, en 1888, 2,088 baptêmes Quant aux contributions pour la Société des missions, le Birman est le troisième en rang; New-York et le Massachusetts dépassent seuls le chiffre de ses dons. La Société a un séminaire théologique pour les Karens avec 35 étudiants, et un collège baptiste à Rangoun. Ce collège réunit 113 élèves, dont les écolages couvrent plus de la moitié des frais d'entretien. Le gouvernement anglais a été tout étonné de découvrir, après la conquête du Birman, cette vaste base chrétienne de population, sur laquelle il peut maintenant s'appuyer pour la pacification du pays et dont les habitudes régulières de vie donnent une réalité au système scolaire qui s'organise au Birman.

Nous ne méconnaîtrons nullement la part qui revient dans ces beaux succès aux éminents compagnons d'œuvre de Judson : à Boardman, dont Judson épousa plus tard la veuve, et qui eut la joie de contempler encore, le jour de Noël 1828, les prémices de l'Église de Karens, baptisé tout près de son lit de mort; à Kotabiou, l'ancien brigand, racheté par les missionnaires et devenu l'apôtre de son peuple; à Mason, Wade, Haswell et à tant d'autres qui sont aujourd'hui à l'œuvre avec un dévouement à toute épreuve.

Il n'en reste pas moins certain que, si nous ôtions de cette histoire l'homme qui fut le fondateur de l'œuvre, le caractère de dévouement, de force, de profond sérieux, de persévérance, d'entière sincérité qui distinguent la mission du Birman et qui ont beaucoup frappé le missionnaire luthérien Meyer, de la société de Leipzig, lui feraient, si ce n'est entièrement, du moins partiellement défaut. M. Murdoch a fait observer particulièrement l'intégrité chrétienne du travail de Judson. Une fois arrivé sur les lieux, il montra une unité de but et une ténacité tout à fait remarquables. « Il fallait d'abord s'habituer « aux constructions, aux formes grammaticales et aux intona- « tions d'une langue extrêmement difficile, et le premier travail « du missionnaire fut la préparation d'une grammaire et d'un « vocabulaire. Après cela, il commença l'étude de la littéra-

« ture et en particulier de la littérature sacrée des Birmans, « avec laquelle il se familiarisa à un degré jusqu'alors sans « exemple. Puis il se mit à étudier l'histoire naturelle et les « productions végétales du sol birman, ainsi que ses richesses « minérales. Il ne négligea aucun des éléments préparatoires qui « pouvaient le qualifier pour fournir une traduction classique « des saintes Écritures. Lorsqu'on lui fit la demande de « mettre en ordre les riches matériaux qu'il avait ainsi réunis, « et d'en faire une publication spéciale dans l'intérêt de la « science, il refusa d'entrer dans cette voie et mit même obs- « tacle à ce que madame Judson consacrât à cet objet une par- « tie quelconque de son temps, quoiqu'une large récompense « leur fût promise. Toutes ses études préparatoires n'avaient « eu qu'un seul objet : le rendre capable de traduire la Bible. « Il était l'homme d'un seul but, prêt à entreprendre les « explorations les plus fatigantes et les travaux les plus « ardus, dès qu'il s'agissait d'atteindre le but saint qu'il s'était « proposé, mais résolu à refuser de prendre une part quel- « conque à un travail qui l'eût fait dévier de la ligne rigou- « reuse que lui traçait le devoir de son œuvre missionnaire ; « Je fais une chose », disait-il avec Paul. » Durant cette période préparatoire d'étude, il continuait à prêcher chaque jour dans sa maison ou dans son hangar ou « zayat » et, dès qu'il fut maître du langage, il se mit à publier des traités birmans, répandant ainsi de toutes les manières, en temps et hors de temps, la semence de la vie éternelle; on l'écoutait, mais presque personne ne semblait disposé à accepter son message; néanmoins rien ne pouvait décourager ses efforts; il continuait et continuait toujours à expliquer ligne après ligne, commandement après commandement. Quand on lui demandait des résultats, il renvoyait ses amis aux promesses de Dieu; il attendit le premier baptême pendant six ans. Quel tableau que cet homme calme, patient, toujours vigilant, toujours actif, assis au sein de la nuit païenne, qu'aucun rayon de lumière n'a traversée encore, ne se laissant ni assombrir par la durée de cette longue nuit, ni énerver par la sécheresse in-

vincible de ce sol païen, soutenu par l'inébranlable assurance qu'après avoir semé avec larmes, il moissonnerait avec chant de triomphe. Il me semble que je vois cet homme de Dieu fléchissant les genoux à côté de la grossière table qui lui a servi de pupitre et sur laquelle il a travaillé 17 années consécutives, tenant enfin, le 31 janvier 1834, le dernier feuillet du dernier livre de la Bible traduite par lui, s'écriant : « Dieu soit béni! je puis maintenant dire que j'ai atteint le but »; puis demandant à Dieu de pardonner les erreurs de son travail et d'en faire néanmoins, comme il le disait, « le grand ins-« trument destiné à remplir le Birman tout entier des louanges « de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». Il fit plus tard trois revisions de la traduction et il déclarait que la troisième lui avait coûté autant de travail que la première version. Lorsque après 33 années il revint dans sa patrie, celle-ci lui était une terre presque étrangère; il avait hâte de retourner au Birman et sentait une sorte d'aversion pour les assemblées nombreuses dans lesquelles il lui fallait entendre constamment proclamer ses propres louanges, et où sa voix affaiblie lui permettait difficilement de se faire entendre. Il avait voulu, à son retour, recommencer à prêcher, mais sa voix presque éteinte l'obligea d'accepter de la main de Dieu la tâche en apparence ingrate, mais hautement nécessaire, de préparer un dictionnaire birman; il se mit à l'œuvre sans relâche et, lorsque cette œuvre fatigante fut terminée, en 1850, sa carrière l'était aussi. Il était allé dans l'extrême Orient dans l'intention de donner au Birman la Bible et d'y fonder une Église vivante; l'un et l'autre but étaient atteints. L'Église qu'il a fondée repose sur le Rocher des siècles, et la traduction qu'il a achevée durera à jamais comme elle, l'instruisant, l'éclairant, la sanctifiant pour l'éternité. Certes cette carrière-là rappelle à chacun de nous combien c'est une chose grande, sainte, solennelle et féconde que la vie d'un homme! G. Appia.

Le gérant : Alfred Boegner.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Pages

Nos vœux de nouvel an 1
Pour le Lessouto. 41
Départs pour le Congo 45
Aux amis et soutiens de notre œuvre. 81
Quelques dons encourageants 83
Création d'un Comité auxiliaire du Nord 84
Prochaine visite de M. Taylor en France 84
Nouvelles de MM. Carmien et Gacon et prochain départ de deux nouveaux ouvriers 84
Situation financière et résultat de la vente annuelle. 121
Deux admissions à la Maison des missions 122
Départ de MM. Lesage et Presset pour le Gabon. 122
Grandeur de l'œuvre des Missions 161
Assemblées annuelles de la Société des Missions. 165
Assemblée générale du 19 avril. 165
Réunion familière du 22 avril. 172
Les tournées de M. Taylor. 174
Nouvelles de MM. Carmien et Gacon 174
La Conférence universelle des missions protestantes 209
Distinction accordée à M. Coillard par la Société de Géographie. 210
L'heure du travail, par A. Pierson 289
M. William Rey. 294
Une amie ignorée de nos missions. 295
Le rapport annuel de la Société des missions 296
Un double deuil au Zambèze. 329
Maison des missions. Examens et admissions. 331
Le Comité des missions aux amis et soutiens de l'œuvre . . . 409
La préparation de nos missionnaires. Allocution de M. Appia à la séance de rentrée. 413
Rentrée de la Maison des missions 420
Nos journaux 449
Décisions récentes du Comité et prochains départs. 451

Pages
Aux futurs missionnaires. Quelques mots à propos de nos deuils du Zambèze. 452

LESSOUTO

Un deuil au sud de l'Afrique 3
L'œuvre de Dieu à Bérée 4
Un Boer missionnaire 7
Excursion dans les Maloutis racontée par le Dr Casalis à son père 10
Empressement des païens à écouter l'Évangile. Quelques mots du Dr Casalis 46
Un réveil des païens dans le district de Morija 46
Progrès de l'œuvre de Dieu dans le district de Léribé. 51
Madame Pellissier 57
« Venez à nous, car nos filets se rompent » 86
La crise économique au Lessouto 87
Progrès de l'œuvre de Dieu dans le district de Léribé (*suite et fin*) 89
Les débuts de l'École de théologie. Lettre de M. Dieterlen . . . 90
Le réveil à Thaba-Bossiou 123
Le district de Thaba-Bossiou 124
Les progrès de l'œuvre scolaire 127
Progrès dans l'Église 128
Le réveil 130
Conversions remarquables 132
Les conversions à Morija 136
Mort de M. F. Maeder 175
Encore les évangélistes 175
Le réveil de Bérée 176
M. François Maeder 210
L'église de Thabana-Morèna en 1887 214
Inauguration d'une nouvelle maison à Kuting 218
La station de Cana. Progrès et difficultés 220
Fondation d'une annexe 221
Portes ouvertes 221
Troubles civils 222
Progrès de l'œuvre 224
Insuffisance de la chapelle de Cana 225
Statistique de l'année 1887 à 1888 249
Rapport général de la conférence sur l'exercice 1887-1888. . . 251
Hommage officiel rendu à nos missionnaires 297
Lettre de M. Jacottet. — L'appel pour les évangélistes. — Une mauvaise nouvelle 298
Une excursion au mont aux Sources 301

Pages
Tableaux de l'évangélisation du Lessouto. Un village fermé à l'Évangile.. 348
Mort du chef Tsékélo 386
Une course aux environs d'Hermon 388
L'Église de Massitissi. Rapport présenté à la Conférence de Leloaleng, le 19 avril 1888. 391
Une chapelle renversée par un ouragan. Fête chrétienne et fête païenne.. 422
La station de Sébapala. 424
Les examens de l'Ecole de théologie 458
Lettre de M. Jacottet. 458
Lettre de M. Dieterlen 463
Nos stations du Nord et la concurrence catholique. 466

MISSION DU ZAMBÈZE

Les débuts de l'œuvre à Séfula 12
La station de Séfula. — La mission officiellement installée. —La prédication de l'Évangile. — L'école fondée. — Mœurs zambéziennes.
L'arrivée des renforts au Zambèze. 20
Un vote du Comité relatif à la mission du Zambèze. 62
Les débuts de l'œuvre à Séfula (*suite*) 63
Lettre de M. Coillard au Comité. 99
La première conférence des missionnaires du Zambèze 101
La station de Sesheké et son missionnaire, M. Jeanmairet. . . 103
Une lettre d'Arone, évangéliste 140
Dernières nouvelles. 181
Le gué de Kazungula 183
A Sesheké : Arrivée de M. et de madame Jalla. — La dernière nuit du voyage. — Attaque par un lion. 183
A Séfula : Travaux matériels. — L'école. — Arrivée des renforts. — Maladie de M. Dardier. — L'évangélisation. — Un deuil. 188
Quelques chiffres à propos du voyage de Paris au Zambèze. . 227
Le dernier courrier. 332
Mort du missionnaire Dardier. 333
Mort de la petite Marguerite Jalla. 337
Les troubles à Sesheké. Les difficultés de l'œuvre. — Le complot 339
La journée du 25 février. 340
L'attitude du roi. 341
Sécurité personnelle de nos missionnaires. Aspect de la station. 342
Nouvelles de la mission. 343
Départ des chefs. Le plan de campagne du roi 345

Pages
Dernières nouvelles. 346
Nouvelles de Séfula. Mort du marchand Westbeech. 369
Une expédition guerrière des Barotsis 370
La situation à Séfula. 383
Les débuts de M. Goy à Séfula 428
Un nouveau courrier du Zambèze. 471
Bonnes nouvelles de Sesheké. 472

MISSION DU SÉNÉGAL

Voyage et arrivée de M. Brandt à Saint-Louis 23
Départ de M. et de madame Morin pour Saint-Louis 69
Notre école de garçons à Saint-Louis. Les débuts de M. Brandt. 70
Encore l'école de Saint-Louis. 107
Quelques lignes de madame Morin à sa famille. 236
Nouvelles de M. Brandt. 237

TAÏTI

Pose de la première pierre du temple de Papétoaï 27
Documents déposés, le 16 septembre 1887, sous la première pierre du nouveau temple de Papétoaï 30
L'Église de Mataiéa et son pasteur 109
Heureuse arrivée à Taïti de mademoiselle Marconnet 112
Une visite aux écoles françaises indigènes 143
Nos écoles de Papéété. 268
Visite de l'ancien pasteur de Haapiti à sa paroisse 355

KABYLIE

Lettre de M. Mayor 112
Nouvelles de M. Mayor. 241

GABON

La mission américaine et la situation actuelle de nos envoyés. 229
Lettre de M. Gacon 230
Lettre de M. Carmien 232
Lettre de M. Lesage. 235
M. Lesage transféré à Lambaréné. 309

Pages
Bonnes nouvelles de nos ouvriers 353
Débuts de M. Presset à Libreville. 353
La Mission de Lambaréné. Lettre de M. Gacon 398

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

La marée monte 72
Qui en détruira le plus ? 119
L'islam et le christianisme en Afrique, d'apres un Africain . . 202
Les Missions en Chine 208
Les frères moraves et leurs missions. 242
Mort de l'évêque Parker. 248
La troisième conférence universelle des missions. 271
Les frères moraves et leurs missions (*suite et fin*). 275
La troisième conférence universelle des missions (*suite et fin*). 319
L'Église morave et le pastorat indigène. Lettre de M. Senft. . 441
Le centenaire de Judson. 483

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

L'islam et le christianisme en Afrique (*suite*). — « La semence des noirs. » — L'Église nègre de la Côte d'Or. — Abéokouta. — Dix-neuf mille communiants. — L'avenir des missions chrétiennes dans l'Afrique septentrionale. 33
Une ère nouvelle. — Les langues nationales européennes imposées aux indigènes d'outre-mer. — L'affaire de Ponapé. — Encore l'islam. — Il faut agir. — Charles-Martel. 113
La première Église évangélique en Corée. — Le Dr Allen à Seoul. — « Per crucem ad lucem. » — Les successeurs de Keith Falconer. — Une Église dans le Liban. — Une crise au lac Nyassa. — Méthode catholique. — Le nouveau missionnaire de l'Ou-Ganda. 147
2,200 recrues missionnaires. — Leur appel aux Églises. — Des missionnaires libres. — F. S. Arnot au pays des Garenganzé. — G. Wilmot-Brooke en route pour le Soudan central. — Un voyage au Labrador. — Le brouillard, la tempête, les glaces. — La main de l'Éternel. 198
Un nouveau décès à Caméroun. — Progrès spirituels sur l'Ogôoué. — Le partage de l'Afrique orientale. — Les missions dans ces contrées. — La station de Ngao pillée et brûlée. — Le professeur H. Drummond et Moolou 312
Les adieux de M. Oehler à la Maison des missions de Bâle. — Une erreur des missions moraves. — Une question vitale : le pastorat indigène. — Les missions au Thibet. — Le

Pages
35e congrès catholique et la croisade de Mgr Lavigerie contre l'esclavage en Afrique 401
L'origine du bouddhisme. — Son extension. — Son formalisme : les moulins à prières. — Les Arabes au lac Nyassa. — Le christianisme et la civilisation menacés. — Combats sanglants. — L'esclavage dans l'Afrique centrale. — Consécration d'un missionnaire boer 430
L'insurrection dans l'Afrique orientale. — Le blocus et ses suites pour les missions. — Un nouveau missionnaire à la cour de Mouanga. — Le portrait du roi. — Que faut-il faire? Prier. — Un mot de M. Mackay 478

VARIÉTÉS

Nando Lal Doss, un pasteur hindou. 75
Ramabaï, ou la femme hindoue et son relèvement 152
Nouvelles de Chine.— 100 missionnaires.—Onze fois 12,000 fr. 159
La flotte des missions.. 359

BIBLIOGRAPHIE

Almanach des missions évangéliques 367

AVIS ET NOUVELLES

Avis. — Vente annuelle. 40
Erratum 80
Vente annuelle 120
Dernières nouvelles. — Heureuse arrivée de M. Taylor. . . . 160
— Assemblée annuelle de la Société des missions 160
Avis 160
Dernières nouvelles 328
Avis. — Les tournées de M. Taylor. 368
Nouvelles diverses. — Missionnaires en congé 398
Avis. — Une histoire de notre mission au Lessouto. 447

GRAVURES

La station de Séfula 1
Les chutes du Zambèze à Ngongé. 41
Le gué du Zambèze à Kazungula 161

13764. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1888

